



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

THE ROYAL CANADIAN INSTITUTE

6

Arch
S

111
SOCIÉTÉ
DE
GÉOGRAPHIE
ET
D'ARCHÉOLOGIE

(LA PROVINCE) D'ORAN

FONDÉE EN 1878

=====

TOME XLII. — 1922

Bulletin

ORAN

—
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE L. FOUQUE
4 et 6, Rue Thuillier (Place Kléber)

—
1922

DT

298

085622

t 42-43

621890

27 10.55

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES

de la " Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran "

au 1^{er} Mars 1922

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

- MM. LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE.
G. HANOTAUX, membre de l'Académie Française, ancien ministre des Affaires Étrangères, 15, rue d'Aumale, Paris (9°).
Le maréchal LYAUTEY, Résident général de France au Maroc.
-

VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR

- MM. LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT D'ORAN.
LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA DIVISION D'ORAN.
LE CONSUL GÉNÉRAL CHEF DE LA RÉGION CIVILE D'OUJDJA (Maroc).
-

MEMBRES D'HONNEUR

- MM. LE SÉNATEUR DU DÉPARTEMENT D'ORAN.
LES DÉPUTÉS DU DÉPARTEMENT D'ORAN.
LE PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL D'ORAN.
LE MAIRE D'ORAN.
René CAGNAT, membre de l'Institut, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 96, boulevard Montparnasse, Paris.
Le Général MARCHAND, explorateur, 20, rue du Commandant Marchand, Paris.
-

MEMBRES HONORAIRES

- | | | |
|--------------------------|--|--------------------------------------|
| MM. BINGER, explorateur. | | MM. NANSSEN, explorateur |
| CARON, id. | | RALLIER DU BATY, expl ^r . |
| MONTEIL, id. | | TRIVIER, id. |
-

Société de Géographie et d'Archéologie

DE LA PROVINCE D'ORAN

7, Rue Schneider, ORAN

COMITE ADMINISTRATIF DE LA SOCIETE

1921-1922

MM. ABADIE (docteur).
BARRIÉ.
BRUNIE.
DANGLES.
DELABY.
DESTREMX.
DOUMERGUE.
DUFUY Charles.
FABRE (chanoine).
FABRE Sylvain.
FABRE LA MAURELLE.
FISCHER.
FLAHAULT.

MM. KRIÉGER.
LEMOISSON.
MALMEJAC.
MÉZIAT.
NOËL.
PELLECAT.
PELLET.
PÉREZ.
STRASSER.
SAUREL.
TOURNIER.
VEL.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président :

MM. FLAHAULT.

1^{er} Vice-Président :

Coin^{dt} A. H. NOËL.

2^e Vice-Président :

PELLET.

Secrétaire général :

FABRE Sylvain.

Trésorier :

Coin^{dt} PELLECAT.

Bibliothécaire-archiviste :

FOURNIER.

Secrétaire pour la Section géographique :

LEMOISSON.

Secrétaire-adjoint id.

FABRE La Maurelle.

Secrétaire pour la Section archéologique :

Chanoine FABRE.

Secrétaire-adjoint id.

VEL.

Trésorier honoraire :

POCK.

COMMISSION DU BULLETIN

MM. FLAHAULT.
NOËL.
PELLET.

|| MM. FABRE Sylvain.
LEMOISSON.
Chanoine FABRE.

COMMISSION DES FINANCES

MM. BARRIÉ.
DANGLES.
KRIÉGER.

MEMBRES CORRESPONDANTS ¹

- MM. René BASSET, doyen de la Faculté des Lettres, 77, rue Michelet, Alger.
 Augustin BERNARD, professeur à l'Université de Paris, 10, rue Decamps, Paris (XVI^e).
 D^r CARTON, membre correspondant de l'Institut, Khéredine, La Goulette (Tunisie).
 Le P. DELATTRE, membre correspondant de l'Institut, Carthage (Tunisie).
 DOUTTÉ Ed., professeur à la Faculté des Lettres, Alger.
 GENTIL L., professeur à l'Université de Paris, Sorbonne, 38 bis, rue Denfert-Rochereau, Paris (V^e).
 GSELL St, professeur au Collège de France, 92, rue de La Tour, Paris (XVI^e).
 MESPLÉ A., professeur à la Faculté des Lettres, président de la Société de Géographie, Alger.

MEMBRES A VIE ¹

ayant racheté leurs cotisations annuelles par un versement unique de 200 fr.

MM.

- (2)
 1900 AZAN P., lieutenant-colonel commandant le 6^e Régiment de Titrailleurs algériens, Tlemcen.
 1902 BONNARD, avocat, 141, rue de Vaugirard, Paris (15^e).
 1897 GETTEN, directeur général de la C^{ie} française des Chemins de fer de l'Indo-Chine, 65, rue du Rocher, Paris (8^e).
 1898 GOYT, topographe principal en retraite, à Tullins (Isère).
 1917 JOLEAUD Léonce, maître de conférences à la Sorbonne, Faculté des Sciences, 143, Bd Saint-Michel, Paris (V^e).
 1909 MASSENET, ingénieur civil, 6, rue Aubert, Paris (IX^e).
 1915 NOËL (A. H.), Commandant, Commissaire du gouvernement près le Conseil de Guerre, 28, rue Marcel de Serres à Montpellier.
 1905 PALLARY, instituteur à l'école d'Eckmühl, **Oran**.
 1902 PASTORINO, notaire, 12, boulevard du Lycée, **Oran**.
 1900 SARTON DU JONCHAY, général de division commandant la cavalerie du 19^e corps, Alger.
 1906 THORIN, propriétaire, 26, boulevard Bon-Accueil, Alger.
 1915 VASSAS Joseph, propriétaire, maire d'Aïn-el-Turck.

¹ MM. les Sociétaires sont priés de faire connaître au Secrétaire général les rectifications qu'il y aurait lieu d'apporter aux indications qui les concernent.

² Année de l'entrée dans la Société.

MEMBRES TITULAIRES

MM.

- 1920 **ABADIE**, docteur en médecine, chirurgien, 43, rue de la Vieille Mosquée, **Oran**.
- 1915 **AGOSTINI**, directeur de la succursale de la Banque d'Algérie, **Oran**.
- 1910 **AMILLAC**, Albin fils, chirurgien dentiste, rue du Cercle Militaire, **Oran**.
- 1898 **AMOROS** Thomas, négociant en vins, Gambetta, **Oran**.
- 1911 **ANDUZE**, agent de la Compagnie Transatlantique, **Oran**.
- 1909 **ANFÉ**, capitaine, aux armées.
- 1904 **ANGLARD** Jean, chef de section aux chemins de fer algériens de l'État, 7, rue Molière, **Oran**.
- 1909 **ARACIL** (abbé), curé à Aïn-Tédélès.
- 1910 **ARAMBOURG** Camille, professeur à l'école d'agriculture de Maison-Carrée, rue Bois-la-Reine, villa des Glycines, Alger.
- 1909 **ARDAILLOX**, recteur de l'Académie d'Alger, Alger.
- 1905 **ARGOUB** Paul, vétérinaire de l'abattoir, 1, rue Manégat, **Oran**.
- 1908 **ARNOULD** Alfred, commis des postes, bureau central, **Oran**.
- 1920 **AURIMOND**, professeur-adjoint au Lycée de garçons, **Oran**.
- 1908 **AUZAS**, professeur au Lycée d'Oran, rue Charles-Gounod, **Oran**.
- 1922 **AZÉRAD** David, négociant, 8, rue Manégat, **Oran**.
- 1922 **BABEAU** Paul, officier d'administration de 1^{re} classe du service de l'État-Major, au Château-Neuf, **Oran**.
- 1908 **BALLONGUE**, commis des postes et télégraphes, 2, rue de la Remonte, **Oran**.
- 1920 **BANTON** (abbé), aumônier au Lycée de garçons, **Oran**.
- 1921 **BARBEAU**, conservateur de la bibliothèque Souk el Attérine à Tunis.
- 1916 **BARBER**, consul d'Angleterre, place de la République, **Oran**.
- 1914 **BARBÉ**, receveur municipal, 27, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1904 **BAUBIN**, directeur d'école à Marnia.
- 1910 **BASCHUNG**, général en retraite, villa des Roses, rue des Mimosas, Cannes (Alpes Maritimes).
- 1921 **BASTOS** Alfred, directeur des Établissements de Tabacs Bastos, rue Christophe-Colomb, **Oran**.
- 1907 **BEAUDOUIN**, propriétaire, 4, boulevard Charlemagne, **Oran**.
- 1920 **BAYLE**, professeur au Lycée de garçons, **Oran**.

MM.

- 1907 BEAUPUY, président de la Chambre de Commerce, 60, rue de Mostaganem, **Oran**.
1906 BEN DANOU César, vétérinaire sanitaire à Miliana (Alger).
1917 BEN DAUD ben Daoud, interprète militaire à Beni-Mellal, par Tadla, (Maroc).
1913 BEN DAUD, capitaine en retraite, 1, avenue Loubet, **Oran**.
1899 BEN SAAD, propriétaire, rue Militaire, esplanade du camp Saint-Philippe, **Oran**.
1912 BENTAYOU Xavier, vice-président de la Chambre de Commerce, 1, boulevard Lescure, **Oran**.
1908 BERNARD, chef d'escadron au 19^e dragons, secteur postal 96 (Allemagne occupée).
1913 BERNAUER Louis, négociant en bois, 61, rue de Mostaganem, **Oran**.
1906 BERTRAND, propriétaire, conseiller général, Belle-Côte par Mostaganem.
1917 BERTRAND Georges, médecin major, aux armées.
1910 BEUGNOT, lieutenant-colonel au 19^e dragons, secteur postal 96 (Allemagne occupée).
1920 BEYLIER Marius, ingénieur, villa Soleil à Arbesville, Saint-Eugène, **Oran**.
1920 BIDORFF Maurice, sous-chef du Cabinet du Préfet, **Oran**.
1920 BUON Raymond, docteur en médecine, 35, boulevard Seguin, **Oran**.
1913 BIBLIOTHÈQUE communale de la Ville de Tlemcen.
1902 BIBLIOTHÈQUE populaire de la Mosquée, Ecole Karguentah, 38, rue d'Arzew, **Oran**.
1903 BIBLIOTHÈQUE du Chef du Bureau des Affaires Indigènes, Marnia.
1912 BIBLIOTHÈQUE de la New-York public Library, New-York.
1913 BIBLIOTHÈQUE de l'Université de Harvard, Cambridge, Etats-Unis.
1908 BIDAINE Paul, administrateur des colonies, commandant le Cercle de Borgou à Parakou (Dahomey).
1885 BISTER, interprète judiciaire, Relizane.
1903 BLANCHET Louis, propriétaire, membre de la Chambre de Commerce, rue de l'Hôtel-de-Ville, **Oran**.
1922 BOGGIO Jean, propriétaire, 5, boulevard Malakoff, **Oran**.
1912 BOLELLI, inspecteur primaire, 41, boulevard Sébastopol, **Oran**.
1905 BONIFAY Paul, propriétaire, 30, boulevard Seguin, **Oran**.
1909 BORIES Auguste, propriétaire, 1, place de la République, Mostaganem.
1908 BORNE François, ingénieur principal des travaux publics, Résidence générale, Rabat (Maroc).
1908 BOSC P., négociant, 2, rue de Colmar, **Oran**.

MM.

- 1921 BOUAR (abbé), directeur de l'école de théologie à Eckmüll, **Oran**.
- 1919 BOUCHET Georges, négociant en vins, faubourg Delmonte, **Oran**.
- 1922 BOUCOURT Georges, géomètre du service topographique, 20, rue Béranger, **Oran**.
- 1921 BOUGENOT Armand, directeur de la Société Général, boulevard du 2^e Zouaves, **Oran**.
- 1921 BOUFFIER Albert, inspecteur du travail, rue Say, **Oran**.
- 1921 BOULENGER Gaston, industriel, villa Théis, boulevard Froment-Coste, Saint-Eugène, **Oran**.
- 1920 BOULNIER, professeur au Lycée de garçons, **Oran**.
- 1910 BOUTY Joseph, pharmacien à Tlemcen.
- 1922 BOYER, marchand de bois, boulevard de l'Industrie, **Oran**.
- 1912 BRÉGEAT Albert, docteur en médecine, directeur du Service Sanitaire du département d'Oran, 3, boulevard National, **Oran**.
- 1913 BROUSSES Clément, directeur de l'Institution de Sonis, Sidi-Bel-Abbès (Oran).
- 1884 BRUNEL Camille, géomètre principal en retraite, Maison Blanche, près Maison-Carrée (Alger).
- 1901 BRUNIE Pierre, ingénieur E. C. P., 105, rue de Mostaganem, **Oran**.
- 1905 BRESTLEIN Henri, ingénieur constructeur, 70, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1921 BUSSON Charles, géomètre principal du service topographique, 2, rue Pasteur, **Oran**.
- 1921 CADL, lieutenant-colonel d'artillerie, Château-Neuf, **Oran**.
- 1912 CAMALLONGA, propriétaire, domaine d'Arbal, Saint-Maur.
- 1910 CAMARA OFICIAL DE COMERCIO, INDUSTRIA Y NAVEGACION DE MELILLA.
- 1915 CAMBROU Jean, directeur de l'Ecole Saint-Antoine, **Oran**.
- 1920 CAMPILLO, avocat, 10, rue Irénée, **Oran**.
- 1917 CAMPARDON, chef des travaux pratiques de chimie, à la Faculté des Sciences, 46, Allées Saint-Étienne, Toulouse.
- 1882 CANAL L., ingénieur civil, 5, rue Amilear, Tunis.
- 1913 CARCOPINO Jérôme, professeur à l'Université de Paris, Faculté des Lettres, Paris.
- 1921 CARÉ Robert, secrétaire général aux Affaires Indigènes, Préfecture, **Oran**.
- 1906 CARDONNE, secrétaire du Syndicat agricole de Tlemcen, 15, rue de la Paix.
- 1913 CARLES Victor, négociant, délégué financier, 1, rue de la Paix, **Oran**.

MM.

- 1885 CARLI, agent général d'assurances, 4, boulevard Charlemagne, **Oran**.
- 1903 CARTEAUX Octave, officier d'administration en retraite, 22, rue d'Alsace-Lorraine, **Oran**.
- 1898 CASTANIÉ Joseph, armateur, rue Canrobert, Miramar-Supérieur, **Oran**.
- 1921 CAZENAVE Jean, professeur d'espagnol au grand Lycée de garçons, Alger.
- 1921 CAZES Alfred, secrétaire général de la Chambre de Commerce, 19, place de la République, **Oran**.
- 1921 CERCLE DES OFFICIERS, Oudjda (Maroc).
- 1922 CERCLE DE L'ESCRIME, 2, rue Général Joubert, **Oran**.
- 1905 CHABAUD Paul, receveur des postes et télégraphes en retraite, 7, rue Bernardin, **Oran**.
- 1921 CHABERT, notaire, 7, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1921 CHALON Raoul, avocat, 29, rue El-Moungar, **Oran**.
- 1922 CHAMBOY Etienne, entrepreneur de menuiserie, rue d'Arzew **Oran**.
- 1919 CHAMPENOIS L., docteur en médecine, 1, boulevard Lesclure, **Oran**.
- 1904 CHANDELIER Georges, propriétaire, boulevard du 2^e Zouaves, 6, **Oran**.
- 1910 CHANSON (abbé), curé de Trézel.
- 1921 CHANSON Antonin, propriétaire, Bou-Sfer.
- 1908 CHAREIX Jacques, interprète militaire, section spéciale du recrutement indigène, Alger.
- 1922 CHARLÉTY Charles, receveur principal des Douanes, 2, place des Quinconces, **Oran**.
- 1901 CHATROUSSE Abel, administrateur des affaires indigènes, en retraite, 5, rue d'Orléans, **Oran**.
- 1919 CHOLET Alfred, ingénieur en chef de l'Ouest-Algérien, 17, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
- 1913 CHRISTAUD Joseph, directeur d'assurances, 1, rue de la Bastille, **Oran**.
- 1922 M^{me} COMADON, directrice de l'école maternelle de Saint-Eugène, **Oran**.
- 1905 CONEX Solal A., docteur en médecine, 10, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1892 CONEX Solal E., professeur au Lycée, 30, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1912 COIGNARD Paul, ingénieur E. C. P., 49, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1912 D^r COLOMBANI Jules, sous-directeur du Service de l'Hygiène et de la Santé du Protectorat, Rabat (Maroc).
- 1913 COMMON, avoué, 40, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1921 COMMUNE de l'Oued-Imbert.

MM

- 1879 COMMUNE de Perrégaux.
 1890 COMMUNE de Relizane.
 1879 COMMUNE de Saint-Denis-du-Sig.
 1879 COMMUNE de Sidi-Bel-Abbès.
 1918 COMPAGNIE des Tramways électriques, cité Magnan, Oran.
 1917 CONSULAT d'Espagne, 4, rue Lahitte, Oran.
 1922 CORRIÉRAS, directeur de l'Ecole Magnan, village Boulanger, Oran.
 1921 COSTANTINI Charles, contrôleur des Contributions diverses, place de la République, Oran.
 1906 COUT, directeur de la chaire d'arabe, place Négrier, Constantine.
 1906 COURCELLE Abel, docteur en médecine, 5, boulevard Seguin, Oran.
 1898 COURRECH Paul, directeur d'école à Eckmühl, Oran.
 1908 CRUCK Eugène, rédacteur à l'« Echo d'Oran », 18, boulevard Charlemagne, Oran.
 1920 CUISIN, directeur de la Société Marseillaise (succursale d'Oran), 53, rue d'Arzew, Oran.
- 1907 DALBERA Albert, propriétaire, 5, place d'Armes, Oran.
 1903 DANGLES Victor, géomètre principal du Service topographique, 6, rue Pascal, Oran.
 1922 DANTZER, inspecteur d'académie, préfecture, Oran.
 1900 DARMON Moïse de Guénoun, négociant, 3, place d'Armes, Oran.
 1922 DÉBRUS, lieutenant au 2^e rég^t de Tirailleurs, Commandant d'Armes à Arzew.
 1905 DÉCHAUD Édouard, armateur, 10, rue Suffren, Marseille.
 1903 DÉCRION Constant, propriétaire, Sidi-Bel-Abbès.
 1913 DELABY Numa, chef de bureau, Service topographique, 63, rue d'Arzew, Oran.
 1910 DELAGE, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, Moulins (Allier).
 1921 DELAFON Jacques, ingénieur sanitaire à Meknès, ville nouvelle, Maroc.
 1911 DELHOMME, capitaine, aux armées.
 1921 DELMAS Victor, commis à l'Inspection Académique, rue d'Igli, 12, Oran.
 1907 DERRIEN Louis, ingénieur chimiste, villa Charles André, 27, rue Dixmude, Delmonte, Oran.
 1920 DENOS Paul, agent de la Compagnie de Navigation Mixte, 3, place d'Armes, Oran.
 1915 DERVIEUX Henri, agent dépositaire, 3, rue des Arènes, Oran.

MM

- 1922 DES AUBRYS, lieutenant au Service Géographique du Maroc, Rabat.
- 1907 DESCOURS, propriétaire, délégué financier, 9, boulevard Carnot, Alger.
- 1913 DESSEAUX Louis, négociant en bois, boul. Fulton, Oran.
- 1921 DE SOLLIERS Edouard, remisier à la Bourse de Paris, 11, avenue Loubet, Oran.
- 1920 DESTREMX Gustave, 42, avenue de Saint-Eugène, Oran.
- 1921 DIDIER, ingénieur E. C. P., 74^{bis}, avenue de Saint-Mandé, Paris (12^e).
- 1907 DOBRENN, chirurgien-dentiste, 7, Bd Seguin, Oran.
- 1922 DOMAS Jules, directeur du Crédit Lyonnais, boulevard Seguin, Oran.
- 1920 DOUILLET Edouard, industriel, 6, boul. Marceau, Oran.
- 1898 DOUMERGUE, professeur en retraite, 4, rue Manégat, Oran.
- 1895 DUPUY Charles, propriétaire, 3, rue de Lyon, Oran.
- 1910 DUTARTRE, commandant en retraite, directeur de la villa de convalescence, Eckmühl, Oran.
- 1921 EDELEIN Lucien, pharmacien de 1^{re} classe à Rabat (Maroc).
- 1905 ELGHIOZI Moïse, négociant, 5, boulevard National, Oran.
- 1908 ELLIKER, ingénieur de la voie à la Compagnie de l'Ouest-Algérien, Sidi-Bel-Abbès.
- 1878 EMERAT, négociant, 2, rue Irénée, Oran.
- 1900 ENGEL, ingénieur E. C. P., 21, boulevard National, Oran.
- 1907 ESTAUNIÉ, secrétaire-adjoint de la commune mixte de Saint-Lucien.
- 1889 ÉVÊCHÉ d'Oran, 3, boulevard du 2^e Zouaves, Oran.
- 1895 FABRE, chanoine, curé de la paroisse Saint-Louis, 3, rue de l'Église, Oran.
- 1920 FABRE Albert, pharmacien, 13, rue Alsace-Lorraine, Oran.
- 1899 FABRE Sylvain, receveur des contributions diverses en retraite, 11, rue des Jardins, Oran.
- 1903 FABRE LA MAURELLE, chef de bureau à la direction des chemins de fer de l'Etat, 77, rue de Mostaganem, Oran.
- 1914 FARGUES Henry, lieutenant, aux armées.
- 1885 FÉRAUD, ingénieur civil, 4, rue Michelet, Alger.
- 1920 M^{lle} FERMOND, professeur au Lycée de jeunes filles, Oran.
- 1920 FERRANDIZ (chanoine), curé de la paroisse Saint-Esprit, Oran.
- 1920 FISCHER, commandant en retraite, 6, boul. Fulton, Oran.
- 1886 FLAHAULT, ingénieur E. C. P., 4, rue Jalras, Oran.
- 1913 FLEUREAU Georges, avocat, 29, rue du faubourg Saint-Honoré, Paris (8^e).

MM.

- 1921 FLEURET R., lieutenant, Service des renseignements à Fiquig (Maroc).
- 1911 FLOTTE DE ROQUEVAIRE (R. de), chef du service des cartes au Gouvernement général de l'Algérie, 6, boulevard Laferrière, Alger.
- 1885 FOULD Alfred-Israël, propriétaire, chez M. Vallier Paul, rue du Général Joubert, **Oran**.
- 1909 FOULQUIER, docteur en médecine, 9, rue de Mostaganem, **Oran**.
- 1913 FOUQUE Léon, imprimeur, rue Thuillier, 4, **Oran**.
- 1906 FURNIAL, médecin principal de 1^{re} classe, aux armées.
- 1909 FOURNIER P., commandant, chef du service des Affaires indigènes, Touggourt (Constantine).
- 1904 GABRIEL Charles, courtier en vins, 60, avenue d'Oudjda, Eckmühl, **Oran**.
- 1909 GALAN (abbé), curé de Saint-Eugène, **Oran**.
- 1905 GAME Louis, juge de paix, Arzew.
- 1910 GAQUIÈRE, capitaine, aux armées.
- 1917 M^{lle} GARNIER, professeur à l'École Normale de jeunes filles, Eckmühl, **Oran**.
- 1914 GARROUSTE Charles, inspecteur des contributions diverses, 27, boulevard Marceau, **Oran**.
- 1907 GASQUET Camille, notaire, 10, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1896 GAUFREY DEMOMBYNES, professeur à l'École coloniale, 9, rue Bara, Paris (6^e).
- 1921 GAUDIN, chef d'escadron en retraite, directeur du Service du Nettoyement de la ville d'Oran, 23, boulevard Fulton, **Oran**.
- 1921 GAUTARD, architecte, 6, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
- 1920 GAZANIEL Louis, propriétaire-viticulteur à Roseville, **Oran**.
- 1920 GENGEMBRE, colonel en retraite, 8, rue de l'Église, Eckmühl, **Oran**.
- 1921 GÉRALD HOLLINBECK WESTRY, ingénieur géologue, C^{le} des Pétroles, Saint-Aimé (Oran).
- 1906 GÉNARD E., propriétaire, conseiller général, Palikao.
- 1900 GIROU Émile, propriétaire, Saïda.
- 1907 GIRAUD Amédée, villa Fanny, 8, Delmonte, **Oran**.
- 1884 GIRAUD Edmond, avoué près la cour, délégué financier, 2, rue Dumont d'Urville, Alger.
- 1920 GIRAUD Casimir fils, banquier, 3, place de la Bastille, **Oran**.
- 1909 GLATARD, docteur en médecine, chef de service à l'hôpital civil, 30, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1920 GIMON Adolphe, chef de district aux chemins de fer P. L. M., **Oran**.

MM.

- 1920 GOUPIL DE LA PICQUELIÈRE, chef de groupe aux chemins de fer algériens de l'État, **Oran**.
- 1910 GOUT Louis, receveur de l'enregistrement en retraite, Sidi-Bel-Abbès.
- 1921 GRADVOHL, directeur d'assurances, 29, rue El-Moungar, **Oran**.
- 1920 GRAND HÔTEL (Le), place de la Bastille, **Oran**.
- 1896 GRANDJEAN, directeur de l'École Jean-Macé, rue Mirau-chaux, **Oran**.
- 1914 GRAPINET, chef de bataillon, Section spéciale du Recrute-ment indigène, Alger.
- 1908 GRIGUER Jules, chef de bureau du Service des Domaines à la Résidence générale à Rabat (Maroc).
- 1907 GRIGUER Léon, interprète judiciaire, Le Télagh (Oran).
- 1915 GRIGUER René, négociant, rue Bugeaud, Tiaret.
- 1921 GROSRENAUD, préparateur de physique au Lycée de garçons, **Oran**.
- 1912 GROSS Eugène, rédacteur à l'« Écho d'Oran », 5, rue Général Joubert, **Oran**.
- 1922 GRUNINGER Joseph, inspecteur d'assurances, boîte postale 91, **Oran**.
- 1909 GUÉRIDO, docteur en médecine, 49, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1920 GUILLAUME Émile, inspecteur des chemins de fer algériens de l'État, **Oran**.
- 1900 GUILLAUME, préparateur en retraite à Bologne (Haute-Marne).
- 1920 GUIONIE, négociant, 3, rue d'Igli, **Oran**.
- 1919 GULLON, capitaine en retraite, ferme St-Pierre, Hennaya.
- 1919 GUILLOT Maurice, professeur au Lycée, **Oran**.
- 1921 HADJ HACÈNE BRAHIM, khodja à la Préfecture, **Oran**.
- 1905 HARBURGER Jules, avocat, 2, rue Belleville, **Oran**.
- 1914 HEIBLIG Jules Frédéric, directeur de la Société Générale, Mostaganem.
- 1921 HEILBRONNER, sous-directeur de la Société Marseillaise, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
- 1907 HENRION Alfred, capitaine, aux armées.
- 1914 HIRN Denis, commis principal des postes en retraite, 14, rue Thiers, **Oran**.
- 1900 HÉRELLE Amédée, propriétaire, villa Sauzède, 1, rue Bruix, **Oran**.
- 1906 HENRYS, général, aux armées.
- 1915 HÔTEL CONTINENTAL, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1914 HOUDOU Albert, propriétaire, 6, rue Arago, **Oran**.

MM.

- 1898 **HERBAS** Raphaël (chanoine), aumônier des sœurs Trinitaires, 7, rue de Berlin, **Oran**.
- 1909 **ISAAC** Pierre, caissier du Mont-de-Piété, rue Belleville, **Oran**.
- 1913 **IVALA** Albert, administrateur de communes mixtes, Mascara.
- 1913 **JARSAILLON** Edouard, propriétaire, 35, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1903 **JARSAILLON** Louis, docteur en médecine, 20, rue El-Moungar, **Oran**.
- 1907 **JASSERON** Ferdinand, docteur en médecine, 9, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1922 **JAUFFRET** Jean, avocat, 10, rue Ampère, **Oran**.
- 1913 **JAUFFRET**, avoué, 10, rue Ampère, **Oran**.
- 1914 **JEANNEL**, docteur, maître de conférences à la Faculté des Sciences, Toulouse.
- 1902 **JOLIET**, chanoine honoraire, aumônier de Notre-Dame-des-Champs, 104, rue de Mostaganem, **Oran**.
- 1921 **JULIAN** Georges, armateur, rue Paixhans, **Oran**.
- 1912 **JULIEN** André, agrégé d'histoire, conseiller général, professeur au Lycée de Montpellier.
- 1907 **KALFON** Pimienta, négociant, 8, rue Saint-Félix, **Oran**.
- 1905 **KARSENTY** Albert, agent général d'assurances, 7, boulevard Séguin, **Oran**.
- 1920 **KEHL**, avocat, 11, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
- 1914 **KEIME** Émile, chef de bureau à la Mairie, **Oran**.
- 1920 **KIENER**, ancien juge, village Brunie, Eckmühl, **Oran**.
- 1906 **KLEIN**, directeur de l'usine à huile de Delmonte, avenue de Sidi-Chami, **Oran**.
- 1906 **KÖBEL**, directeur de la Brasserie Algérienne, avenue de Sidi-Chami, **Oran**.
- 1906 **KRIEGER** Edouard, contrôleur principal des contributions directes, 6, rue de Grenoble, **Oran**.
- 1921 **LABADIÉ**, juge de paix, 20, rue Lahitte, **Oran**.
- 1921 **LACHETELLE**, propriétaire, 14, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
- 1921 **LAROCHE**, directeur du Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie, boulevard du Lycée, **Oran**.
- 1921 **LAUGÉ** Marius, propriétaire, 51, rue Pégoud, **Oran**.

MM

- 1921 LAULAGNET Hippolyte, propriétaire, 18, rue Paixhans, **Oran**.
 1896 LAURENT Pierre, conseiller général, Perrégaux.
 1901 LAURET François, pharmacien, place Karguentah, **Oran**.
 1905 LECAMUS Pierre, architecte, 17, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
 1905 LECLÈRE, capitaine, aux armées.
 1909 LECOCQ, avocat, rue Bel-Abbès, Tlemcen.
 1906 LEMOISSON, professeur au Lycée, 7, rue Dutertre, **Oran**.
 1922 LÉOUFFRE Albert, répétiteur au Lycée des garçons, **Oran**.
 1918 LESONNEUR, docteur en médecine, 4, place Karguentah, **Oran**.
 1910 LEVAIN Paul, ingénieur à Lardy (Seine-et-Oise).
 1900 LEVÉ, général en retraite, 17, rue Cassette, Paris (VI^e).
 1906 LÉVY J. S., négociant, 16, boulevard National, **Oran**.
 1906 L'HUILLIER Maurice, négociant, 2, rue de Tlemcen, **Oran**.
 1910 LISBONNE, délégué financier, maire de Sidi-Bel-Abbès.
 1878 LOGE MAÇONNIQUE « l'Union Africaine », 26, boulevard Sébastopol, **Oran**.
 1921 LOTT, commis principal des Contributions diverses, 40, avenue Saint-Eugène, **Oran**.
 1909 LOUBIÈS G., officier d'administration de 1^{re} classe, Oudjda (Maroc).
 1920 LOYE, professeur au Lycée de garçons, **Oran**.
 1914 MAGER Henri, ingénieur en hydrologie souterraine, 11, rue Bosio, Paris (XVI^e).
 1920 MAIGRON, professeur au Lycée de garçons, **Oran**.
 1921 MAILLET, commandant en retraite, 43, rue de l'Arsenal, **Oran**.
 1921 MALMEJAC, pharmacien major de 1^{re} classe en retraite, 17, boulevard Charlemagne, **Oran**.
 1921 MAILLOT, directeur de la Banque Cox et C^{ie}, 15, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
 1914 MANQUENÉ, professeur de la chaire d'agriculture, Mostaganem.
 1905 MARAVAL, docteur en médecine, 2, rue de Vienne, **Oran**.
 1921 MARCÉNARO Jacques, propriétaire, 54, avenue Saint-Eugène, **Oran**.
 1921 MARCILLAC (abbé), curé de Saint-Leu (Oran).
 1921 MARIA Émile, inspecteur divisionnaire à la Compagnie P. L. M., 3, rue Dumont d'Urville, Alger.
 1920 MARIANI Noël, enseigne de vaisseau, aviation, Toulon.
 1908 MARTIN Ferdinand, avocat, 1, avenue Loubet, **Oran**.
 1922 MARTIN Fernand, propriétaire-agriculteur, 18, rue Marguerite, **Oran**.

MM.

- 1912 MARTINEZ-ARNOULD Antoine, greffier en Chef du Tribunal civil, 1, boulevard de l'Industrie, **Oran**.
- 1912 MASSON, contrôleur des produits communaux, 65, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1922 MANGARRÉ E., architecte, 73, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1879 MAYALDON, notaire honoraire, villa des Planteurs, **Oran**.
- 1913 MELLET Pierre, agent-voyer d'arrondissement, Frenda.
- 1912 MERLIN Émile, directeur de la Banque d'État du Maroc, Rabat (Maroc).
- 1910 METZ (de), lieutenant-colonel, Etat-major du Maréchal commandant en chef, Rabat (Maroc).
- 1912 MÉZIAT, négociant en vins, 11, rue de la Paix, **Oran**.
- 1910 MICAL, négociant en vins, avenue Saint-Charles, **Oran**.
- 1913 MILHE-POUTINGON, conseiller général, 108, rue de Mostaganem, **Oran**.
- 1914 MINGUET, directeur de la Société Générale, en retraite, boulevard du 2^e Zouaves, **Oran**.
- 1904 MOLLE, docteur en médecine, 2, rue Edgar-Weber, **Oran**.
Maire d'Oran.
- 1917 MOLLET Charles, ingénieur civil, 41, rue du Mont-Valérien, Suresnes (Seine).
- 1920 MONTCHOVET, comptable, 29, rue Rabelais, **Oran**.
- 1919 MORNET Gonzague, négociant en vins, 11, boulevard des Chasseurs, **Oran**.
- 1893 MOTELEY Albert, propriétaire, El-Ançor.
- 1921 MOUSSAY Armand, courtier maritime, 6, rue de la Douane, **Oran**.
- 1907 NAVARRE Honoré, négociant, 2, rue de Tlemcen, **Oran**.
- 1922 NÈPLE, administrateur de commune mixte en retraite, 1, boulevard de l'Industrie, **Oran**.
- 1885 NESSLER, consul du Pérou, boulevard de l'Industrie, **Oran**.
- 1905 NICOLAS Jacques, docteur en médecine, Mercier-Lacombe.
- 1914 OLIVIER Pierre, propriétaire, Aïn-Mouzoudj, par Bou-Tlélis.
- 1919 ORSERO François, géomètre du service topographique, 23, rue Brancion, **Oran**.
- 1905 PAGÈS Jean, armateur, 53, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1884 PALLU de LESSERT, avocat, 23, rue de Vaugirard, Paris (VI^e).
- 1920 M^{lle} PARDES, professeur au Lycée de jeunes filles, **Oran**.

MM.

- 1920 PARENT Sylvain, agent de la Société Générale des Transports Maritimes, 3, place d'Armes, **Oran**.
- 1905 PARIENTÉ, docteur en médecine, 5, rue d'Alsace-Lorraine, **Oran**.
- 1920 PAOLI, instituteur, 3, rue Marion, **Oran**.
- 1913 PASCALIN Charles, président du tribunal de commerce, 30, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1905 PASSERON A., ingénieur des Travaux Publics, boulevard Froment-Coste, Saint-Eugène, **Oran**.
- 1911 PÉDOUSSEAU, propriétaire, avenue Raynal, Mostaganem.
- 1918 PELLEGAT G., commandant de gendarmerie en retraite, villa des Rosiers, Saint-Eugène, **Oran**.
- 1887 PELLET, architecte, 46, boulevard Sébastopol, **Oran**.
- 1905 PÉREZ Adolphe, sous-chef de bureau au Service Topographique, 3, rue de Lyon, **Oran**.
- 1905 PÉREZ Henri, banquier, place Garbé, maison Ribeton, **Oran**.
- 1914 PERROT Louis, docteur en médecine, 15, rue d'Alsace-Lorraine, **Oran**.
- 1921 PERSONNIER Ernest, propriétaire, villa des Glycines, Gambetta, **Oran**.
- 1906 PETIT Claude, député, Mascara.
- 1921 PETIT ORANAIS (Le), rue Général Joubert, **Oran**.
- 1905 PEYRAS, représentant, 5, rue de Coulmiers à Sidi-Bel-Abbès.
- 1904 PIERART Alexandre, administrateur-adjoint, Saint-Cloud.
- 1913 PINEL Henri, propriétaire, Bou-Tlélis.
- 1921 PIROUTET, ingénieur E. C. P., chef du service de la voie, chemins de fer algériens de l'État, **Oran**.
- 1895 PITOLLET, notaire, conseiller général, 1, rue de la Paix, **Oran**.
- 1895 POCK, caissier de la succursale de la « Caisse Nationale d'Épargne », poste centrale, **Oran**.
- 1913 POMMIÉS Jules (abbé), curé à Montgolfier.
- 1921 PONCELET, ingénieur E. C. P., s/d. de la Compagnie du gaz Lebon, 5, rue Lahitte, **Oran**.
- 1907 PONTET, directeur des Contributions directes en retraite, 61, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1910 PORTHÉ Raymond, propriétaire, Frenda.
- 1898 PRADES Benjamin, répartiteur des Contributions diverses, Nemours.
- 1913 PRAT Clément, négociant, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1921 PRINET Alexandre, pharmacien, 13, rue Dufour, **Oran**.
- 1921 PRINET Paul, architecte, rue de Colmar, **Oran**.

MM.

- 1920 PUVEREL Louis, agent maritime, 4, place de la République, **Oran**.
- 1921 QUEYRAT, docteur en médecine, Maire de Mostaganem.
- 1886 QUIÉVREUX Clément (capitaine), ancien maire, Le Télagh.
- 1911 RAHAL ben Mohammed ben M'Hamed, caïd de Nédroma.
- 1902 RAMIER, conseiller général, 29, rue El-Moungar, **Oran**.
- 1921 RAOUX Albert, propriétaire, 9, boulevard du Lycée, **Oran**.
- 1922 RASKINE A., docteur en médecine à Mers-el-Kébir.
- 1921 RÉALÉ Auguste, négociant, 7, rue Jalras, **Oran**.
- 1910 RECOING Maurice, Service Topographique, 3, rue Mirabeau, **Oran**.
- 1921 RÉGION CIVILE D'OUJDJA (Maroc).
- 1908 RENAUD A., propriétaire, conseiller général, Sidi-Bel-Abbès.
- 1921 RENAULD, représentant de commerce, 7, rue Schneider, **Oran**.
- 1902 RÉUNION DES OFFICIERS (Cercle militaire), **Oran**.
- 1920 RICHE, dessinateur, Service topographique, 12, rue Jasseron, **Oran**.
- 1904 ROGNON, secrétaire général en retraite, 2, rue Le Pelletier, **Oran**.
- 1921 ROLLAND, avoué, 15, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
- 1912 ROUSSET Louis, propriétaire viticulteur, 13, rue de Mostaganem, **Oran**.
- 1908 ROUSSET, inspecteur de l'Enregistrement, 1, rue Thierry, **Oran**.
- 1899 ROUX-FREISSINENG, député, 2, boulevard du 2^e Zouaves, **Oran**.
- 1896 ROZIÈS Casimir, instituteur, Tizi.
- 1884 SABATIER Germain, avoué, conseiller général, Tlemcen.
- 1908 SABOURET, propriétaire, 21, boulevard National, **Oran**.
- 1920 SAINTON, pharmacien, place d'Armes, **Oran**.
- 1920 SAILLARD Henri, propriétaire à Saint-Maur.
- 1920 SAINT-JEAN Louis, docteur en médecine, 10, rue Pélissier, **Oran**.
- 1896 SAINTPIERRE Charles, négociant en vins, rue Lanjuinais, Saint-Charles, **Oran**.
- 1921 SANDER Oscar, professeur au Lycée des garçons, **Oran**.
- 1921 SANSON Alexandre, établissements Panhard-Levassor, 70, avenue Saint-Eugène, **Oran**.

MM.

- 1907 SAUREL Jules, avoué conseiller général, 1, rue Belleville, **Oran.**
- 1917 SAUVAGE, proviseur du Lycée de garçons, **Oran.**
- 1919 SCAL, directeur de la Compagnie de l'Ouest-Algérien en retraite à El-Biar, Alger.
- 1914 SCHLOTTERBECK Frédéric, ingénieur, 70, maison Brustlein, **Oran.**
- 1902 SCHOENBERG, ingénieur ordinaire des Ponts-et-Chaussées, Mostaganem.
- 1921 SCHWEITZER Michel, professeur au Lycée des garçons, **Oran.**
- 1906 SCOTTI, armateur, 3, rue de Lyon, **Oran.**
- 1909 SECRÉTAN, professeur au Lycée, **Oran.**
- 1905 SECTION des Affaires indigènes de la Division d'Oran, 4, rue de Vienne, **Oran.**
- 1914 SÉGUI François, contrôleur des Contributions diverses, 18, rue Bruat, **Oran.**
- 1921 SELLÉ, ingénieur E. C. P., 3, boulevard des Chasseurs, **Oran.**
- 1907 SÉNAC Antonin, négociant en bois, villa Sénac, quartier Saint-Pierre, **Oran.**
- 1920 SÉPULCRE, avocat, 5, rue de la Bastille, **Oran.**
- 1918 SERVICE des Affaires indigènes d'El-Aricha
- 1919 SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE, 140, rue de Grenelle, Paris (7^e).
- 1906 SMADJA Gaston, négociant, 11, rue Saint-Félix, **Oran.**
- 1921 SOCIÉTÉ (la) des Mines de Mokta-el-Hadid, Beni-Saf.
- 1915 SOLIGNAC Marcel, villa Rêvée, rue d'Isly prolongée, Tunis.
- 1920 SOUFFLOT André, propriétaire, délégué financier, 11, avenue Loubet, **Oran.**
- 1907 SOULIER, docteur en pharmacie, 41, boulevard Seguin, **Oran.**
- 1885 STEPANOPOLI, vice-président du Conseil de préfecture, 69, rue d'Arzew; **Oran.**
- 1905 STORTO, négociant, 33, boulevard Séguin, **Oran.**
- 1920 STRASSER, colonel en retraite, 32, rue Alsace-Lorraine, **Oran.**
- 1920 TAUPENAS, professeur au Grand Lycée d'Alger.
- 1919 TERRITOIRES du Sud (le directeur), au Gouvernement général (Service agricole), 26, boulevard Carnot, Alger.
- 1920 THÉUS Joseph, négociant, 106, rue de Mostaganem, **Oran.**
- 1920 THURION Georges, ingénieur électricien, rue Jacques, **Oran.**
- 1922 TIKHONRAVON Victor, capitaine à l'Etat-Major de la division, Château-Neuf, **Oran.**

MM

- 1912 **TOLÉDANO** Isaac, négociant, 16, boulevard National, **Oran**.
 1913 **TORDJMAN** Maklouf, notaire, Perrégaux.
 1902 **TOURNAYRE**, pharmacien, Hammam-bou-Hadjar.
 1899 **TOURNIER**, agent de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, 1, 6, place de la République, **Oran**.
 1919 **TROTTMANN**, représentant de commerce, 7, rue de la Paix, **Oran**.

 1908 **VALÉRIAN** Louis, architecte, 6, place de la République, **Oran**.
 1920 **VALÉRO** Jacques, propriétaire, 13, rue de la Paix, **Oran**.
 1910 **VALETTE**, syndic de faillites, 19, boulevard Charlemagne, **Oran**.
 1912 **VARNIER** Abel, administrateur adjoint de la commune mixte de Palikao.
 1920 **VEL** Auguste, directeur de l'Hôpital civil de Marengo, Alger.
 1909 **VERGNIEAUD**, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, rue De Gas, **Oran**.
 1899 **VIALA** Eugène, interprète judiciaire, près le Tribunal civil de Mostaganem.
 1921 **VIC**, ingénieur E. C. P., rue Bruix à Saint-Charles, **Oran**.
 1922 **VIGUER** Louis, agent voyer, 3, rue de l'Artillerie, **Oran**.
 1921 **VILLATA** Félix, directeur de la Compagnie Algérienne, rue d'Alsace-Lorraine, **Oran**.
 1922 **VIGNON** Armand, censeur des études au Lycée d'Oran, **Oran**.
 1921 **VISSAC**, négociant en vins, rue de Mostaganem, maison Billard, **Oran**.
 1908 **VOINOT** Louis, chef d'escadron, commandant le cercle de Merrakech banlieue à Merrakech (Maroc).

 1921 **ZURBAC**, professeur au Lycée d'Oran, **Oran**.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

1° SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE

France, Algérie et Maroc :

Paris. — Société de Géographie. Société de Géographie commerciale.	Douai.	Montpellier.
	Dunkerque.	Nancy.
	Le Havre.	Nantes.
	Lille.	Rochefort.
Alger.	Lorient.	Rouen.
Bordeaux.	Lyon.	Toulouse.
Bourges.	Marseille.	Tours.
Casablanca.		

Étranger :

Anvers.	Genève.	Mexico.
Berne.	Helsingfors.	Munich.
Bruxelles.	Le Caire.	Neufchâtel.
Bucarest.	Lisbonne.	New-York.
Budapest.	Londres.	Queensland.
Buenos-Ayres.	Madrid.	Rio de Janeiro
Copenhague.	Manchester.	Washington.
Edimbourg.		

2° SOCIÉTÉS DIVERSES

France et Colonies :

Paris. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Publications du Comité des Travaux historiques et scientifiques (*Bulletin de Géographie historique et descriptive*. — *Bulletin archéologique*. — *Bulletin des Sciences économiques et sociales*. — *Bulletin historique et philologique*. — *Congrès des Sociétés savantes*). — Société nationale des Antiquaires. — Musée Guimet. — Mission scientifique du Maroc (*Archives Marocaines*). — Comité de l'Afrique Française et du Maroc. — Office colonial. — Office du Gouvernement général de l'Algérie. — Office du Protectorat de la République française au Maroc. — Questions diplomatiques et coloniales. — Réunion d'Etudes algériennes. — Ministère des Colonies (*Revue coloniale*). — Revue des questions maritimes et coloniales. — Société des Études maritimes et coloniales.

- Alger. — Faculté des Lettres. — Société Historique algérienne.
 — Bulletin agricole de l'Algérie et de la Tunisie. — Bulletin
 de la station de recherches forestières. — Service météorolo-
 gique de l'Algérie. — Société d'Histoire naturelle de l'Afri-
 que du Nord. — Bibliothèque de l'Université à Alger.
- Angoulême. — Société Archéologique et Historique de la Charente.
- Autun. — Société Éduenne.
- Bône. — Académie d'Ippone.
- Caenablanca. — L'Union Algérienne, Société de propagande,
 117, boulevard de la Liberté.
- Constantine. — Société Archéologique.
- Dakar. — Gouvernement général de l'Afrique Occidentale
 française : *Service des publications*. — Comité d'Études his-
 toriques et scientifiques de l'A. O. F.
- Dax. — Société de Borda.
- Gap. — Société d'Études des Hautes-Alpes.
- Grenoble. — Travaux du Laboratoire de Géologie.
- Lyon. — Faculté des Sciences : *Anthropologie*, 3, rue Sainte-
 Marie-des-Terreaux.
- Poitiers. — Société des Antiquaires de l'Ouest.
- Rabat. — Hespéris (*Archives Berbères et Institut réunis*).
- Saint-Dié. — Société philomatique Vosgienne.
- Saïgon. — Société des Études Indo-Chinoises.
- Sousse. — Société Archéologique.
- Toulouse. — Société Archéologique du Midi de la France.
- Tunis. — Institut de Carthage. — Direction des Antiquités et
 Arts du Gouvernement Tunisien. — Direction générale des
 Travaux publics du Gouvernement Tunisien.

Étranger :

- Almeria. — Sociedad de Estudios almerienses.
- Baltimore. — Publications Johns Hopkins.
- Bruxelles. — Société belge d'Études coloniales.
- Helsingfors. — Fennia. — Meddelanden. — Julkašuja.
- Cordoba. (République Argentine). — Academia nacional de Ciencias.
- Damas. — Académie arabe.
- Firenze (Florence). — Instituto geográfico militare : *L'Universo*.
- Lima. — Sociedad del Cuerpo de Ingenieros de Minas.
- Madrid. — Real Academia de la Historia.
- México. — Sociedad científica « Antonio Alzate ». — Instituto
 Geológico : *Boletín, Anuales*.
- Naples. — Società Africana d'Italia.
- Rome. — Ecole française. — Academia dei Lincei. — Istituto
 Archeologico Germanico-Romano.
- Stockholm. — Académie royale des Belles-Lettres, d'Histoire et
 des Antiquités. — Journal d'Archéologie.
- Toronto. — The Canadian Institute.
- Turin. — Société piémontaise d'Archéologia e Belle Arti.
- Upsala. — Institut Géologique de l'Université.

L'AVENIR D'ALGER

et l'opposition des libéraux et des économistes en 1830

L'expédition d'Alger, annoncée par le roi Charles X, le 2 mars 1830, ne se borna pas à susciter des polémiques au sujet des difficultés militaires qu'elle aurait à vaincre (1). Elle souleva aussi de graves problèmes d'ordre diplomatique et économique : sans doute, dès 1828, quelques publicistes et députés avaient envisagé les conséquences d'une occupation de la Régence par les armées françaises, mais ils avaient été peu écoutés, tant une pareille éventualité paraissait improbable.

Du jour où l'on sut, de façon incontestable, que le Ministère Polignac se prononçait pour une action décisive, on se mit à envisager l'avenir d'Alger sous un double point de vue.

Quelle serait l'attitude des puissances européennes et surtout de l'Angleterre, en présence de notre politique ?

Coloniserions-nous la Régence, et dans l'affirmative y trouverions-nous des avantages ?

L'opposition libérale s'attacha surtout à répondre à la première question dans un sens défavorable au gouvernement, pour en tirer de nouveaux arguments contre la politique de Polignac.

Les économistes s'intéressèrent presque exclusivement à la seconde. Ils essayèrent, pour la plupart, de prouver que la création d'une colonie dans l'Afrique du Nord ne pourrait présenter que des inconvénients.

L'ATTITUDE DE L'ANGLETERRE

De tout temps l'Angleterre s'était intéressée aux états barbaresques. Sans avoir comme la France une politique suivie, elle s'était contentée de réclamer « d'être au moins son égale en considération » et d'« intriguer » contre elle auprès du Dey (2). L'expédition de 1830 allait l'obliger à préciser ses tendances et à dévoiler les raisons de son hostilité.

1 Cf. A. Julien : *L'opposition et la guerre d'Alger, à la veille de la conquête.* (Bull. de la Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran, t. XLI, 1921.)

2 Shaler : *Esquisse de l'Etat d'Alger* (trad. Bianchi, 1830), p. 144, 145.

Les incertitudes les plus grandes régnaient, tant en France qu'en Angleterre sur le sort d'Alger après la conquête. Le gouvernement, lui-même, n'osait se prononcer et hésitait entre diverses hypothèses.

Dans une lettre à notre ambassadeur à Vienne, de Rayneval, Polignac envisageait les diverses solutions qui méritaient l'examen : l'abandon d'Alger après la suppression de la piraterie, de l'esclavage et des tributs ; la suppression des défenses d'Alger ; la création d'un royaume indigène ; la transformation de la Régence en une province turque gouvernée par un pacha ; l'abandon de la ville de Malte ; la transformation du pays en Colonie française ; le partage des états barbaresques entre les puissances de la Méditerranée (1).

L'opposition était peu au courant de ces projets. Elle était cependant portée à croire que le Gouvernement se rallierait à celui qui serait le moins avantageux pour la France, qui, une fois de plus, aurait joué le rôle de Don Quichotte de l'Europe.

Les abdications du passé étaient faites pour lui inspirer une défiance salutaire. N'avions-nous pas donné à la Grèce l'indépendance à l'aide de nos armées et de notre flotte et n'avions-nous pas fait, en Orient, la politique de l'Angleterre au lieu de nous allier à la Russie pour tirer parti de nos succès ? A quoi bon avoir dépensé quatre cents millions en Espagne pour nous y voir mépriser des habitants et refuser par leur roi la coopération dont nous avions besoin pendant la guerre d'Alger ?

De tels exemples faisaient prévoir qu'il en serait ainsi dans l'expédition contre les Barbaresques et que le ministère montrerait la même condescendance honteuse et la même « servilité » (2).

Nul gouvernement n'était moins susceptible aux yeux des libéraux de soutenir dignement les intérêts de la France, en face des exigences anglaises. Pour eux, Polignac prenait son mot d'ordre à Londres et était « une marionnette mise en place par l'Angleterre » (3). Il était capable de sacrifier les intérêts de sa patrie pour plaire

1 Darcy : *Cent années de rivalité coloniale. L'Afrique* (Paris 1904, passim).

L'ouvrage de Darcy fait l'historique des relations diplomatiques de la France et de l'Angleterre durant les préparatifs de l'expédition et après la conquête. Il ne fournit pas de références, il est manifestement tendancieux.

2 et 3 De Laborde : *Au roi et aux Chambres sur les véritables causes de l'expédition d'Alger et sur l'expédition qui se prépare* (Paris 1830), p. 104.

aux Anglais ses amis de la veille, d'accepter d'eux les pires humiliations et de témoigner sa reconnaissance à Wellington en suivant servilement sa politique.

Par ailleurs, on le jugeait inapte à comprendre les véritables aspirations des Français dont il s'était révélé, par toutes ses mesures de politique intérieure, le plus fourbe et le plus implacable des ennemis.

Certaine d'entraîner l'opinion dans son hostilité à l'égard de Polignac, l'opposition avait épié tous les actes de l'Angleterre. Elle reprochait au ministère tantôt ses entreprises téméraires qui risquaient de susciter une nouvelle guerre avec l'ennemie traditionnelle, tantôt sa politique de bassesse et de compromissions. Ce faisant elle se souciait peu des contradictions et conciliait deux thèses opposées par leur fond mais communes par leurs tendances, en prononçant l'anathème contre le gouvernement.

Dès longtemps, l'opposition avait distingué l'influence occulte de l'Angleterre dans les affaires algériennes ⁽¹⁾. Elle affirmait que les Anglais avaient « soin de transmettre au divan d'Alger » tout ce qui se disait à la Chambre des Députés et « de traduire nos Moniteurs aux ministres de ces barbares ». C'est à cause de leurs révélations et de leurs excitations que le Dey ne renonçait pas à son obstination opiniâtre et qu'il se croyait en état de pouvoir braver impunément le roi des Français ⁽²⁾.

Du jour où notre politique s'était modifiée et où le projet d'expédition avait paru s'affirmer, l'attitude de l'Angleterre avait également changé. Le Cabinet de Londres avait tout fait pour amener le dey à plier devant nous et l'on avait pu croire qu'il atteindrait son but ⁽³⁾.

Après l'échec de ses tentatives, il n'avait pu cacher son dépit à l'idée que la France pût songer à fonder « un établissement solide et durable sur les côtes d'Afrique » ⁽⁴⁾. Dès lors, il avait engagé avec Polignac des pourparlers sur l'avenir d'Alger que la presse suivait avec beaucoup d'attention.

L'un des griefs des libéraux contre le ministère tenait à son imprévoyance. La première chose à se demander,

¹ Sur les intrigues anglaises et le rôle du consul Saint-John. Cf. Darey, *op. laud.*, p. 65.

² Viennet : *Chambre des Députés*, 10 juillet 1829 (Arch. parl., t. LXI, p. 202, 203).

³ *Courrier Français*, 30 mars 1830.

⁴ *National*, 24 mai 1830.

disaient-ils, quand on entreprend une conquête c'est ce qu'on fera et si on sera libre d'en faire ce que l'on voudra. La question des moyens, des forces à employer, du système d'opérations à suivre ne vient qu'après (1).

Or le ministère du 8 août avait usé des procédés tout autres. Il avait commencé par se dire « qu'il serait fort avantageux à lui de pouvoir séduire le pays par quelque brillante action de guerre ». C'est ce qu'il l'avait poussé à faire « une guerre extrêmement juste et en même temps fort glorieuse » à un petit tyran d'Afrique, qui s'était permis de donner de son éventail à l'envoyé de France « qui remplissait en même temps complaisamment les fonctions d'envoyé de la cour de Rome » (2).

Le ministère était facilement parvenu à « résoudre sa guerre » et à en trouver les motifs, en prorogeant la Chambre et en paralysant la liberté d'opinion. Mais s'était-il assuré également de l'Angleterre vis-à-vis de laquelle il ne pouvait user des mêmes moyens ? Non, car il avait vu surgir, paraît-il, des difficultés imprévues (3).

Sans doute, ce n'était pas la moindre originalité de cette guerre que de supposer que le ministre qui avait eu l'art de se brouiller avec les Russes pourrait avoir la maladresse de rompre avec les Anglais. Quoi qu'il en fut, on pouvait affirmer que Polignac s'était engagé vis-à-vis de ces derniers « à ne pas faire d'établissement sur... la côte d'Afrique ».

Un incident allait fortifier l'opposition et lui permettre d'affirmer, avec des preuves, l'incertitude et les divergences d'opinion des membres du gouvernement qu'elle se bornait à supposer (4).

Le 7 mai, le général de Bourmont qui, en tant que ministre de la guerre avait assisté à toutes les discussions du Cabinet sur l'avenir d'Alger, prononçait, à la Chambre de Commerce de Marseille, un discours où il déclarait que la France ferait d'Alger une colonie et peut-être même un état gouverné par un prince français. Or Polignac adressait au même moment des proclamations à la population algérienne pour lui promettre la libération des Turcs et l'autonomie.

1 *National*, 27 mai 1830.

2 *National*, 24 mai 1830.

3 *National*, 11 février 1830.

4 Darcy : op. laud., p. 196. — *Journal des Débats*, 23 mai 1830.

Il y avait là, en présence, deux conceptions nettement opposées. Aussi, malgré le désaveu officiel publié par le *Moniteur*, l'événement fit-il sensation tant en Angleterre qu'en France. Les journaux libéraux reproduisirent un article du *Times* qui soulignait la gravité de la situation. Le journal de la Cité signalait d'abord que les propos de M. de Bourmont n'étaient pas une manifestation isolée et que des « personnes connues pour être ses amis politiques » avaient fait des déclarations analogues, puis il insistait sur les « vives alarmes » et « les inquiétudes » qui en étaient résultées. Il se refusait cependant à croire que le gouvernement français eût pu songer « à former de colonies sur la côte d'Afrique dans l'état actuel du pays ». Un pareil acte serait une folie. D'abord il entraînerait des dépenses énormes avec un faible espoir de profits ; ensuite « une guerre éclaterait entre la France et l'Angleterre » où la France perdrait sa flotte et ses nouvelles colonies (1).

Cet article mettait le public français en présence d'une situation grave, mais claire. Le Cabinet de Londres menaçait de guerre notre pays s'il voulait maintenir sa conquête. D'autre part, l'optimisme du *Times* semblait prouver ainsi que les réponses des ministres anglais au parlement, « que toutes satisfactions leur avaient été accordées au sujet de notre expédition d'Alger » (2). Le gouvernement français faisait donc courir au pays les risques d'une nouvelle guerre ou d'une humiliation.

Les Anglais, écrivait un libéral qui ne dédaignait pas l'humour, pouvaient se laisser aller à un accès de jalousie, dont nous subirions les conséquences.

« Je suppose donc malgré les sages précautions de nos ministres, malgré les milles notes diplomatiques échangées que le cabinet de Saint-James, après que nous serons épuisés en hommes, vaisseaux, argent, enverra un autre Popilius nous dicter insolemment ses ordres. Que faudra-t-il faire ? Je vais le dire avec toute l'amertume d'un Gaulois. Nous ne devons pas supporter l'idée que nous sommes à la remorque de l'Angleterre. Il faut opposer vaisseaux à vaisseaux, rétablir les péniches et les coquilles de noix ; organiser des bateaux à vapeur et dire ensuite, *facta viam invenient* » (3).

Si, par contre, nous reculions devant la guerre, la

1 *Les Débats*, 23 mai 1830.

2 *National*, 24 mai 1830.

3 Boissy : *Réflexions d'un Français au sujet de l'expédition d'Alger* (Paris, juin 1830), p. 22.

diplomatie de Polignac aurait conduit la France à la plus honteuse des abdications.

Quoi qu'il en fût, on ne pouvait supposer que la flotte eût quitté les ports de Provence, sans que tout risque eût été préalablement écarté.

L'opposition insistait d'autant plus sur ce point qu'elle devinait là le côté faible de la politique de Polignac. Puisque le sort en est jeté, écrivait le *National*, au lendemain du départ des troupes, il faut admettre l'hypothèse qu'Alger « soit pris, brûlé, rasé, la population barbaresque soumise, la milice mahométane détruite ». En ce cas, il est à supposer que le ministère a prévu ce qu'il fera, « il est assuré de ne mécontenter aucun cabinet par le parti qu'il pourra prendre, il y a songé avant de rien aventurer ; il s'en est expliqué avec tout le monde ; il a su intéresser les dispositions habituellement bonnes des unes et rassurer les dispositions jalouses des autres ; à tout événement, il connaît au moins ses amis et ses ennemis, il sait sur qui il pourra compter et quelle alliance il pourrait faire en cas de piège tendu à l'ardent et à la loyauté nationales ? » (1).

Ce programme minimum de prudence et de prévoyance gouvernementales, la presse libérale ne pensait pas que Polignac l'eût réalisé. Les bruits les plus alarmants se répandaient alors dans le pays et inquiétaient l'opinion (2). On disait que « la Russie rendant abandon pour abandon » prenait parti contre nous dans la Méditerranée comme le ministère l'avait pris « follement contre elle dans la question grecque ». On ajoutait que les représentants des grandes puissances avaient adressé, en commun, au gouvernement français une note et qu'une conférence entre eux et lui se tiendrait à Paris.

Pour calmer l'opinion, le ministère fit répondre que la nouvelle d'une conférence était prématurée.

« Etonnant calme, écrivait un journaliste libéral ! Attendez : Alger n'est pas pris encore, on s'expliquera après. Mais il y a la mer entre Alger et Toulon ! On ne revient pas d'Alger après une sottise qui a compromis soixante mille hommes comme on revient de Prague ou des bords du lac de Constance. A la vérité on fera des prières publiques. Messeigneurs les archevêques et évêques intercéderont auprès du Dieu des armées. Mais le ciel toujours invoqué, le ciel veut qu'on se remue, c'est le mot de

1 *National*, 27 mai 1830.

2 *National*, 27 mai 1830.

La Fontaine : il est trop tard d'appeler Hercule quand, par maladresse, on a embourbé sa roue » (1).

Pourtant, affirmait les adversaires de Polignac, un peu d'habileté diplomatique, d'intelligence et de franchise eût suffi à nous assurer l'avenir. Jamais, depuis quinze ans, la situation n'avait été plus favorable « pour nous permettre de profiter de notre conquête en la faisant servir à l'intérêt général ». Tout le continent désire la destruction de la piraterie et « sera très satisfaite de voir le commerce de la Méditerranée délivré de cette entrave honteuse ». Il n'y a que l'Angleterre qui puisse élever des difficultés, mais il serait facile de profiter de sa situation actuelle et de la pression de l'opinion publique mondiale pour l'obliger « à renoncer à son esprit inquiet, jaloux et dominateur » (2).

Un diplomate habile demanderait au Cabinet de Londres de quel droit il s'est approprié « les états de Tippto-Saïb, ceux de Mahratte, une partie de l'empire des Birmans » (3). si ce n'est pas par conquête et sous les plus futiles prétextes, il invoquerait l'exemple de la Russie s'emparant des « riches provinces persanes qui avoisinaient naguère la chaîne du Caucase », des forteresses et des districts importants dans la Turquie asiatique (4). Il voudrait savoir pourquoi l'on n'opposa pas à ces puissances « le principe récent de l'équilibre européen » ainsi qu'on le fait pour Alger. Dire avec certains publicistes que ce principe ne s'applique qu'aux cessions faites en Europe, c'est oublier que les grandes puissances se sont agrandies en Asie, en Afrique et en Amérique avec autant de désinvolture que sur le continent (5).

Rares étaient, parmi les adversaires du ministère, les écrivains qui pesaient, sans passion, les termes du problème. Le seul Sismondi, dans le remarquable article qu'il publia dans la *Revue encyclopédique*, étudia, avec précision si l'Angleterre avait le droit, le pouvoir et l'intérêt d'intervenir contre nous (6).

Pour que l'Angleterre eût des raisons valables de soutenir le dey, affirmait-il, il faudrait qu'elle eût signé avec Alger un traité d'alliance. Or au contraire, elle n'a jamais consenti à garantir ni sa constitution, ni son indépendance, ni ses frontières. La France n'a donc à fournir aucune

1 *National*, 27 mai 1830.

2 *National*, 11 juillet 1830.

3. 4 et 5 *Courrier Français*, 12 juillet 1830.

6 Sismondi : *De l'expédition contre Alger* (*Revue encyclopédique*, mai 1830).

explication pour un conflit entre « deux royaumes indépendants » dont l'issue ne doit dépendre que du sort des armes ou de la volonté de Dieu.

« La France n'a pu s'engager par avance à ne point faire de conquêtes dans une guerre légitime ; ce serait une promesse sans exemple dans le droit public de l'Europe ; et jamais la France, ou l'Autriche, ou la Russie, ne se sont aventurées à en demander une semblable aux Anglais, à dire qu'elles ne permettraient pas à l'Angleterre la conquête de la Cafrerie ou celle de l'empire des Birmanes dont cette puissance s'est tout récemment approprié quelques provinces » (1).

Si l'Angleterre contractait avec le dey d'Alger une alliance avant le départ de notre flotte, il est évident qu'elle pourrait rendre très périlleuse notre traversée, mais si elle attendait que le débarquement et la conquête de la ville aient abouti, il ne serait plus en son pouvoir d'entraver la France dans ses opérations.

« Une colonie comme Alger, protégée par les redoutables fortifications et l'artillerie formidable qu'on dit de plusieurs les Français ne pourront conquérir ; une colonie dont la côte inhospitalière est visitée par de si terribles tempêtes ; une colonie continentale qu'on ne peut point tourner, point prendre par derrière, une colonie dans un pays fertile en grains, abondant de tous les fruits de la terre et qui serait dix ans séparé de la métropole sans éprouver un besoin ; une telle colonie ne peut être ni conquise, ni détruite par les flottes anglaises, d'autant plus quelle ne tardera pas à être défendue par deux millions et demi de sujets ; car les Français ont, par-dessus toutes les autres nations, le talent de se faire aimer des peuples barbares et de sympathiser avec eux...

Trois ans d'expérience ont montré le peu de succès que doit attendre une escadre qui entreprendrait le blocus d'Alger. Qu'on juge quel serait son résultat si c'était une armée française et non la milice d'Alger qui se défendrait dans ses murs, si c'était la flotte britannique qui, arrivant de Plymouth, après une navigation de 540 lieues marines, trouvât pour ennemis les deux rivages de la Méditerranée, tandis que des embarcations, parties de Marseille ou de Toulon, n'auraient que 135 lieues à faire pour tromper sa vigilance » (2).

Resterait donc l'intérêt que pourrait avoir l'Angleterre à empêcher que la France possède une colonie en Afrique.

1 Sismondi : *op. laud.*, p. 18.

2 Sismondi : *op. laud.*, p. 19 et 20.

C'est, sans jamais fournir de preuves, qu'on a affirmé qu'il existait. Il n'est pas suffisant d'assurer que l'Angleterre se réjouit des pertes que les barbaresques infligent aux petites puissances maritimes de la Méditerranée, surtout aux Gênois « qui peuvent faire le cabotage à meilleur marché qu'elle ». Il n'est pas plus exact de comparer la campagne d'Alger à l'expédition d'Égypte qui menaçait la route des Indes et l'avenir colonial de l'Angleterre.

C'est au point de vue commercial que la question devrait être envisagée. Sur ce terrain la supériorité de l'économiste de talent qu'était Sismondi sur les publicistes libéraux était manifeste.

Sans doute, ceux-ci avaient proclamé, comme il le fit lui-même, que l'Angleterre n'avait rien à perdre du fait de la conquête et de la colonisation d'Alger. Mais ils avaient voulu affirmer seulement que nous faisons le jeu de l'Angleterre.

La Régence sous notre tutelle deviendrait, assuraient en effet les libéraux, un déversoir pour les émigrants de toute l'Europe qui l'exploiteraient. Quand au commerce de la nouvelle colonie avec les nations européennes, il se ferait au profit de celle qui vendrait aux indigènes ses produits à meilleur compte, à l'Angleterre naturellement (1).

Sismondi, élevant le débat, chercha quels étaient les inconvénients que pouvait présenter, pour l'Angleterre, notre colonisation en Afrique et n'en trouva point.

« Le royaume d'Alger ne menace par aucune de ses frontières aucune possession anglaise, aucun allié de l'Angleterre ; il ne fait rivalité à aucun de ses marchés, et le commerce nouveau qu'il ouvrirait en France avec l'Afrique centrale, le commerce immense, qu'il ferait lui-même de ses propres produits, quand il serait rendu à l'industrie et à la prospérité, augmenterait les relations commerciales de l'Angleterre, loin de les diminuer ».

Pour protéger son commerce avec la Turquie, la mer Noire et les côtes d'Italie, l'Angleterre s'est assuré de Gibraltar et de Malte et elle ambitionne la protection des sept îles Ioniennes.

« Mais la possession d'Alger n'ajouterait pour elle aucune garantie à cette chaîne de postes qu'elle regarde comme impor-

1 Boissy : *op. laud.*, p. 20.

2 Sismondi : *op. laud.*, p. 21.

tauts ; pour ce motif, elle ne donna point à lord Exmouth l'ordre de conquérir cette ville mais de la brûler. D'autre part, Alger aux mains des Français ne diminuerait en rien la domination que ses flottes s'arrogent sur la Méditerranée » (1).

Alger ne pourrait servir de base, ni contre Gibraltar, ni contre Malte, ni contre Corfon et présenterait beaucoup moins de danger pour l'Angleterre que l'occupation de Gênes, de Livourne ou de Civita Vecchia.

On pourrait prétexter, il est vrai, que c'est une jalousie économique et non militaire qui serait susceptible d'animer nos ennemis. Le renouveau de notre commerce, de notre industrie, de notre esprit d'entreprise et la prospérité qui en résulteraient ne risqueraient-ils pas en effet d'incommoder l'Angleterre ?

« La France prospérerait, mais d'abord est-il bien sûr que l'Angleterre en ressentit une si basse jalousie ? Est-il bien sûr qu'elle ne vît pas, ce que quelques-uns de ses ministres, M. Huskisson, entre autres, ne cessent de proclamer, qu'un pays commercial s'enrichit par la prospérité des peuples avec lesquels il commerce, que la civilisation d'Alger et les fruits qu'en recueilleraient les Français tourneraient indirectement au profit de l'Angleterre ? Est-il bien sûr que, jalouse comme cette puissance se montre aujourd'hui de la Russie, elle redoutât un accroissement de la France, sans lequel celle-ci ne pourrait servir à l'autre de contre-poids ? Est-il bien sûr qu'au moment où le ministère anglais recherche l'alliance de la France il osât avouer qu'il s'oppose à tout ce qui tournerait au profit des Français ? S'il professait de tels sentiments, comment pourrait-il compter sur l'alliance qu'il désire ?

Dans tous les cas, jamais, nous le croyons, un ministère français n'aurait la bassesse de flatter la jalousie des ennemis de la France » (2).

Cette confiance, proclamée du reste sans grande enthousiasme par Sismondi, les autres écrivains libéraux ne la partageaient pas. Certes une partie tout au moins des arguments développés magistralement par l'économiste de Genève ne leur échappait pas. Ils se rendaient compte notamment de ce qu'aurait de cynique de la part de l'Angleterre annexioniste, une intervention contre l'occupation par la France d'un territoire en Afrique. Mais ils pensaient

1 Sismondi : op. laud., p. 21 et 22.

2 Sismondi : op. laud., p. 23.

3 *Courrier Français*, 12 juillet 1830.

qu'il serait vain d'attendre une décision opportune de Polignac « dont l'incapacité et telle qu'elle peut non seulement inquiéter la tranquillité d'un royaume, mais encore faire perdre les fruits d'une conquête » (1).

Les craintes que manifestait l'opposition libérale n'apparaissaient pas dénuée de fondement aux gens les mieux informés.

Le comte Rodolphe Apponyi, fils de l'ambassadeur d'Autriche à Paris, qui reproduisait dans son journal l'impression des milieux officiels et surtout du corps diplomatique, suivait avec intérêt les démarches de l'ambassadeur de l'Angleterre qui se plaignait de ne pouvoir obtenir de Polignac des réponses positives « sur ce que la France comptait faire avec le pays une fois conquis » (2). Apponyi n'envisageait pas l'avenir sans effroi.

« Mais la guerre finie que fera-t-on du territoire conquis ? Le rendra-t-on au dey et les dépenses de cent millions seront-elles faites seulement pour donner un moment dont il n'a pas besoin et qu'il n'acquerra jamais ? Ceci certes donnerait de la force au ministère Polignac, mais l'Angleterre et les autres puissances de l'Europe que diront-elles de cette augmentation de territoire et de puissance maritime ?

Ce sont des nuages épais qui se lèvent sur l'horizon politique. Espérons que la Providence tournera tout au bien de l'humanité, mais les faibles lumières de l'homme ne peuvent y voir autre chose qu'une nouvelle source de guerre et de bouleversement bien dangereux au repos de l'Europe » (3).

La nouvelle de la prise d'Alger rassura ceux qui avaient redouté une attaque brusquée contre notre flotte. Elle permit aussi à la mauvaise humeur britannique de se manifester publiquement.

Le chevalier de Cussy qui était consul de France à Corfou, constata qu'en dépit des félicitations qu'ils lui adressaient par politesse, les Anglais étaient si désolés de notre succès, qu'ils en oubliaient la mort toute récente du roi Georges IV.

La joie des habitants de Corfou contrastait avec cette « jalousie » des Anglais. « Ils craignent que la France usant de son droit ne veuille garder Alger et ils ajoutent,

1 *National*, 11 juillet 1830.

2 Comte Rodolphe Apponyi : *Journal*, 26 mai 1830, t. I, p. 256.

3 Rodolphe Apponyi : *Journal*, 18 mai 1830, t. I, p. 262.

du reste, que certainement leur Cabinet ne le souffrira pas ⁽¹⁾.

La méchante humeur de la presse d'Angleterre n'échappa point à l'opposition libérale mais le succès de notre armée lui imposait une nouvelle tactique. Sans doute, elle n'allait point absoudre le ministère de son imprévoyance car, seul, affirmait-elle, l'héroïsme de nos soldats avait évité les redoutables conséquences qu'elle avait prévues mais, placée devant le fait accompli, elle ne pouvait plus se borner à annoncer des désastres militaires que la réalité écartait.

Abandonnant son rôle de Cassandra, elle était amenée à faire œuvre positive, en proposant des solutions fermes aux nouveaux problèmes que soulevait la conquête.

Laissant de côté la tâche et l'avenir de l'armée, elle dut porter ses attaques sur le terrain diplomatique, en concentrant ses critiques sur les pourparlers engagés par Polignac avec l'Angleterre.

Certains organes de la presse libérale, adorant ce qu'ils avaient brûlé la veille, proclamèrent la légitimité de la guerre d'Alger avec les mêmes arguments qu'ils avaient reprochés au gouvernement. La plupart s'attachèrent à réclamer l'occupation permanente d'Alger avec autant d'énergie qu'ils employaient à combattre la campagne.

Pour apprécier la gravité de la situation et peser les risques de guerre que pouvait entraîner la conquête d'Alger, l'opinion n'avait plus qu'un souci : savoir jusqu'à quel point Polignac s'était engagé quant aux résultats de l'expédition vis-à-vis des grandes puissances, principalement de l'Angleterre ⁽²⁾.

L'opposition épiait le gouvernement pour signaler au pays tout signe ou toute apparence de faiblesse. C'était elle qui allait prendre, avec la vigueur la plus farouche, la défense de notre nouvelle acquisition contre un ministère qu'elle jugeait de plus en plus incapable et timoré.

Elle réfutait les arguments de la presse anglaise. La Méditerranée, craignait-on, serait un lac français. Cela est faux, répliquaient la presse libérale et la presse royaliste unies à la grande colère du *Morning-Herald*, car l'Espagne y conserverait ses îles et ses côtes nombreuses, l'Italie continuerait à la border sur une longue étendue, l'Autriche y compterait des ports, la Turquie y posséderait le plus important passage, les Grecs, leur archipel et leurs anses

1 *Journal du Chevalier de Cussy*, p. 114 à 116.

2 *National*, 17 juillet 1836.

de terre ferme et l'Angleterre elle-même garderait « les deux grands postes militaires de la Méditerranée : Gibraltar conquis si légitimement et Malte conservé avec tant de probité politique » (1).

On s'effrayait aussi en Angleterre de l'appétit de conquête de la France. Si on lui permettait, écrivait-on à Londres, de conserver Alger et « de s'établir pacifiquement dans ce pays, elle aurait bientôt envahi Tunis et Tripoli, et, ces conquêtes une fois ajoutées à la première, qui pourrait l'empêcher de s'étendre dans cette direction et de soumettre à son sceptre toute la côte méridionale de la Méditerranée ? Dans ce cas, nous le demandons, que deviendrait notre empire en Orient ? » (2).

Toute la presse anglaise ne partageait pas ces craintes prématurées et la modération de son ton devait rassurer l'opinion française. Quelques journaux de Londres avaient, avec une belle franchise remercié la France de la rude tâche qu'elle venait d'accomplir, au bénéfice de tous et dissipé les soupçons que pouvait faire naître son installation à Alger. Ils mettaient en garde les ministres contre les suggestions des alarmistes. Quand la France avait envahi l'Espagne les mêmes patriotes n'avaient-ils pas affirmé qu'elle comptait s'y établir à jamais ? La dernière invention de ces imaginatifs était de prêter à Charles X l'intention de créer un royaume à Alger et d'étendre ses conquêtes jusqu'à Tombouctou. On ne pouvait que rire de ces « spéculations absurdes ». Sans doute, les Français pouvaient avoir eu des motifs particuliers dans leur expéditions d'Afrique, en outre de ceux qu'ils avaient avoués, mais on leur devait certainement de reconnaître qu'ils avaient « agi jusqu'à ce jour avec une apparente franchise ». On devait plutôt les remercier d'avoir accompli leurs promesses au sujet d'Alger que de « leur chercher querelle en supposant que leurs intentions secrètes ont excédé leurs promesses » (3).

Il fallait attendre l'avenir avec confiance. L'époque de la gloire militaire était passée pour la France et ce n'était pas un roi de soixante-treize ans et un héritier présomptif déjà âgé qui seraient gens à rechercher des aventures (4).

1 *Courrier Français*, 21 juillet 1830 (extrait du Morning-Herald).

2 *Courrier Français*, 12 juillet 1830.

3 *Courrier Français*, 15 juillet 1830 (extrait du Courrier).

4 *Courrier Français*, 15 juillet 1830 (extrait du Courrier).

Quant aux destinées futures d'Alger, il était difficile de les prévoir. Les Français se contenteraient-ils « d'une longue occupation militaire, ou d'une garnison permanente et entretenue aux frais des vaincus ? » Voudraient-ils en faire « une colonie française, détruire les fortifications et bloquer les ports de la Régence, transporter le droit de suzeraineté à quelque état chrétien ou mahométan qui donnerait toutes les garanties désirables du gouvernement régulier et du bon voisinage ? » (1).

Personne ne serait à même de le dire, même pas le gouvernement français, que les élections venaient de disqualifier et qui n'en savait « pas plus que les autres gouvernement européens ou que le Dey lui-même sur les mesures qui seront prises à ce sujet » (2).

Aux chauvins qui menaçaient la France d'une guerre implacable, si elle voulait se maintenir à Alger et proclamaient que « s'il se trouvait un ministère capable de sanctionner à ce point la dégradation de son pays, ce serait le dernier acte de sa carrière ministérielle » (3). Plusieurs grands journaux anglais opposaient des paroles de raison et de paix.

« Pour nous, écrivait le *Times*, nous ne voyons pas les vastes dangers qui naîtraient pour l'Angleterre de l'occupation permanente d'Alger par les Français. La France a déjà possédé depuis plus de trois cents ans de petits établissements dans la Régence d'Alger et nous n'avons jamais ouï dire qu'il se soit élevé des plaintes contre l'abus qu'elle aurait fait de ses droits » (4).

Aux yeux de tout homme d'état, même jaloux de l'agrandissement de la France, il apparaît clairement, disait le *Times*, que l'accroissement de puissance qui résulterait pour elle de l'établissement de quelques-uns de ses sujets dans le Nord de l'Afrique tournerait tout au bénéfice de la civilisation (5). Les droits de propriété seraient respectés et les puissances maritimes verraient de nouvelles voies s'ouvrir à leur commerce. Aucune nation ne possède à un même degré que les Français la faculté de policer des Barbares. « Loin d'entraver leurs projets, s'ils en ont à cet égard, les autres États devraient leur être en aide » (6).

1 *Journal des Débats*, 19 juillet 1830 (extrait du *Times* du 16). Id. *Courrier Français*, 19.

2 *Courrier Français*, 20 juillet 1830 (ext. de l'Extérieur, Londres, 17 juillet).

3 *Courrier Français*, 18 juillet 1830 (extrait du *Morning-Herald*).

4, 5 *Journal des Débats*, 19 juillet 1830 (extrait du *Times* du 16).

6 *Courrier Français*, 26 juillet 1830 (extrait du *Morning Chronicle* du 23).

En France les journaux suivaient de près les articles de la presse anglaise dont ils donnaient de nombreux extraits et les libéraux y puisaient de nouveaux arguments à opposer au ministère car les journaux ministériels gardaient « le plus profond silence sur les conséquences politiques de la prise d'Alger ». Rien ne paraissait « avoir été préparé d'avance, assurait l'opposition, ni par les correspondances, ni par les conférences diplomatiques (1). Cependant la situation s'annonçait grave. Il était certain qu'à la nouvelle de la prise d'Alger l'ambassadeur d'Angleterre avait « remis au prince de Polignac une note diplomatique pour demander les intentions ultérieures du gouvernement français (2).

On affirmait que cette démarche avait été faite d'une façon très pressante et que Polignac songeait à s'adjoindre M. de Rayneval pour diriger les négociations avec l'Angleterre (3). Le bruit courait aussi que le duc de Wellington assurait qu'à la veille de l'expédition le gouvernement français n'avait accusé aucune aspiration de conquête. En présence de « l'opinion nationale » qui se manifestait en France, le cabinet anglais prétendait qu'il avait été « trompé par M. de Polignac » et demandait « une explication prompte et satisfaisante ». On ajoutait même qu'il ne nous donnait que dix jours pour répondre.

Dans des circonstances aussi graves, la presse libérale faisait un appel suprême à la fermeté du gouvernement. La faiblesse de Polignac en face de l'Angleterre venait, déclarait-elle, de ce qu'il ne s'appuyait pas sur le pays ; il ne pouvait sauver l'honneur de la France qu'en se faisant, pour une fois, l'interprète des aspirations véritables de sa patrie.

« Une faiblesse dans l'occasion qui se présente déshonorerait à jamais ceux qui la commettraient. Si des ministres trop faibles avec l'Angleterre avaient pris des engagements dont ils fussent fâchés aujourd'hui, ce serait tout simplement une raison de se sacrifier eux-mêmes, mais ce n'en serait pas une de tenir des engagements contraires à nos intérêts les plus justes et les plus évidents » (4).

Aussi l'opposition faisait-elle un appel vigoureux à l'opinion publique. En Angleterre, disait-elle, l'opinion se manifeste dans toutes les circonstances avec éclat.

1 *National*, 14 juillet 1830.

2 *National*, 13 juillet 1830.

3 *National*, 13 juillet 1830.

4 *National*, 14 juillet 1830.

« Nous devons faire de même en France, toutefois avec la dignité de langage qui est dans nos mœurs. Nous devons nous exprimer de telle manière que l'Europe sache bien, qu'en ne voulant pas perdre les fruits de son expédition en Afrique, le gouvernement français obéit à un sentiment national profond et général (1).

Sans doute, l'Angleterre menacera notre Cabinet de déclarer la guerre mais si celui-ci tient bon elle n'osera pas.

Cette question inquiétait évidemment, plus que toute autre, le grand public, aussi la presse s'attachait-elle à le rassurer par des arguments souvent peu probants. La conduite du cabinet anglais depuis quinze ans et sa situation actuelle indiquaient, assuraient-elle, ce qu'on devait attendre de lui (2).

Arrivée en 1814 au maximum de sa puissance, épuisée financièrement par les guerres contre Napoléon, travaillée intérieurement par des rivalités politiques, sociales et religieuses de la plus haute gravité, l'Angleterre se perdrait en une opposition impuissante qui s'était manifestée, en vain, lors des affaires d'Espagne, d'Orient et de Portugal (3).

Mais en admettant même que le cabinet anglais eût l'intention d'avoir recours à la force, il lui faudrait persuader son peuple de la légitimité de la guerre. Or, dans cette question, tout était trop problématique pour « faire un sujet de rupture » (4). Le gouvernement de Londres ne saurait faire preuve ni de son droit, ni de son pouvoir, ni de son intérêt (5). Quant aux vrais motifs de son mécontentement : la jalousie et la crainte de voir renaître notre commerce et notre industrie, il n'oserait les invoquer devant le peuple (6).

En 1823, l'Angleterre avait dû renoncer à une contre-intervention en Espagne devant la volonté pacifique de la Nation. Les mêmes considérations pourraient bien mieux prévaloir en 1830 car les Anglais avaient admiré la résistance des Français à l'absolutisme et étaient plutôt prêts à nous rendre justice qu'à nous chercher querelle (7).

Pour tirer parti de cette situation, il faudrait, il est vrai, au ministère une élévation de vue qu'il n'a point. Il ne

1 *National*, 14 juillet 1830.

2 *National*, 16 juillet 1830.

3 *National*, 16 juillet 1830.

4 *Courrier Français*, 17 juillet 1830.

5 *Times*, 17 juillet 1830.

6 Sismondi : op. cit., passim.

7 Sismondi : op. cit., in fine.

faudrait pas, par exemple, qu'il donnât à l'Angleterre l'impression qu'on ne veut garder Alger que pour assurer le triomphe de la religion. Ce serait un faible argument, auprès d'une population protestante, que de voir seulement dans cette question « le rétablissement de l'église d'Afrique, la restauration du siège de Saint Augustin et l'avantage de dire la messe dans les mosquées » (1). Le temps des conquêtes religieuses est passé et, « l'esprit du siècle n'est pas porté aux croisades ».

Si l'on veut faire quelque chose de bon et d'utile à Alger, « si on veut le faire sans opposition et sans conflit », il faut proclamer les avantages qui peuvent en résulter pour le commerce mondial, « pour le bien-être général, pour la civilisation du monde. C'est à cette seule condition qu'on trouvera de la sympathie en Europe » (2).

Pour réaliser ce programme de franchise et de clarté, il faudrait un exposé de la politique française, non devant la seule Angleterre, mais devant toutes les grandes puissances européennes. A plusieurs reprises, le cabinet français les avait assurées que rien ne se ferait à Alger sans leur concours. La réunion d'un congrès semblait donc le moyen le meilleur de résoudre le problème. On pourrait même y soumettre les quelques questions politiques sur la situation de l'Europe étudiées par les dernières conférences tenues à Johannisberg, chez le prince de Metternich (3).

L'éventualité d'un congrès n'était pourtant pas envisagée partout avec faveur. Tout en protestant contre les actes de possession du comte de Bourmont, le *Times* comptait sur le gouvernement français pour soumettre « la décision d'une question aussi grande que celle des destinées d'Alger » à une négociation européenne. Au contraire, d'autres journaux émettaient l'avis que l'avenir des états barbaresques pouvait « être l'objet d'un échange de notes diplomatiques » mais n'était pas et ne pouvait être le but d'un congrès (4). Ils rappelaient que le traité du 6 juillet et l'invasion des états ottomans par la Russie n'avaient pas entraîné la réunion dans un centre commun des puissances européennes (5) et que, depuis 1814, les Congrès ne

1 *Courrier Français*, 17 juillet 1830.

2 *Courrier Français*, 17 juillet 1830.

3 *Courrier Français*, 26 juillet 1830.

4 *Courrier Français*, 26 juillet 1830 (extrait du *Times* du 23).

5 *Courrier Français*, 20 juillet 1830.

s'étaient occupés que de « la situation morale et politique des peuples ».

En France même, une partie de la presse d'opposition pensait que Polignac ne sollicitait un congrès « que dans la vue d'agiter certaines questions politiques » qui tenaient à l'organisation intérieure de la France. Or, la décision des puissances européennes n'aurait qu'une valeur platonique, car il faudrait en assurer l'application et « on ne traite pas une nation de trente millions d'hommes et qui a fait trembler l'Europe comme Naples et le Piémont ». La France prétendait qu'on ne se mêlât point « des intérêts et des droits » qu'elle seule était à même de comprendre et de décider (1).

Du reste, en Angleterre, le gouvernement faisait connaître officiellement que la nouvelle d'un congrès au sujet de la conquête d'Alger n'était pas fondée (2). La question allait continuer à faire l'objet de pourparlers diplomatiques, jusqu'à la chute de Charles X, sans que l'opinion française ou l'opinion anglaise fussent renseignées sur leur marche par les gouvernements intéressés.

A la veille comme au lendemain de la conquête, l'avenir d'Alger avait été un des sujets favoris de la presse. D'abord on avait douté de la rapidité du succès militaire ; puis, sous le coup de la victoire, beaucoup avaient oublié leurs idées les plus chères pour demander l'occupation permanente du pays.

Pourtant l'unanimité était encore loin d'être réalisée. A la réflexion, certains devinaient bien des obstacles. Ils ne voyaient pas, sans souci, la jalousie de l'Angleterre, les causes de conflits futurs, la lourde charge d'une armée à entretenir (2). La prise d'Alger ne mettait pas fin à la guerre comme on le croyait généralement. Il y avait, derrière, « l'Atlas et l'Afrique ». En dehors de la ville, c'étaient des populations animées contre nous d'une haine sauvage, des « dangers sans gloire » et « la mort sans combat ». Le blocus et la conquête avaient coûté soixante quinze millions à la France et ce n'était que le commencement. Des hommes devaient être maintenus dans le pays au détriment de la défense nationale et pour de problématiques avantages commerciaux.

1 *Journal des Débats*, 16 juillet 1830 (d'après le *Galignani's Messenger*).

2 *Courrier Français*, 23 juillet 1830 (article de De Pradt).

La Berbérie n'allait-elle pas devenir, comme nos colonies, une terre d'expériences stériles, de dépenses incessantes et de forces perdues ? Dire, comme le *Sémaphore* de Marseille qu'il suffit d'un décret pour faire d'Alger, de Constantine et d'Oran, trois départements français, c'est montrer qu'on « a perdu la mémoire de ce que ce ton dictatorial a coûté à la France » lors de l'annexion des villes hanséatiques par Napoléon et qu'on ignore ce qu'est et ce que devient une colonie dans les mains de la France (1).

Ainsi se posait en des termes souvent contradictoires, devant le public français, le problème de la colonisation d'Alger. Pour l'étudier plus à fond, les journalistes ne pouvaient plus suffire. Ce furent les économistes qui entreprirent de dresser le bilan des avantages et des inconvénients d'une colonie nouvelle. A l'aide des études publiées par les voyageurs qui avaient parcouru ou habité la Régence et des documents sur la colonisation française en Amérique et en Asie, ils entreprirent d'appliquer, à priori, à la Régence, leurs théories d'école.

Dans cette entreprise, tous, à l'exception de Sismondi, se montrèrent hostiles à la colonisation du Nord de l'Afrique.

LE PROBLÈME DE L'UTILISATION ET DE LA COLONISATION D'ALGER

Après de longues hésitations, le ministère Polignac avait décidé, vers le 20 juillet, de garder Alger. Cette résolution ne mettait pas seulement les puissances étrangères et le peuple français devant un fait accompli, elle imposait, en outre, aux hommes d'état des mesures d'ordre pratique et une politique nouvelle.

On sortait du domaine des spéculations théoriques et des considérations sur l'honneur de la France. Cet honneur était amplement satisfait par notre victoire et par l'effondrement de l'ancienne Régence. Mais si « le Barbare » qui nous avait insultés voyait sa puissance disparaître et se préparait à l'exil, la ville qui avait été son repaire et d'immenses territoires, mystérieux et rebelles, subsistaient encore.

1 *Courrier Français*, 23 juillet 1830.

La France allait-elle se trouver embarrassée de ce nouvel héritage, allait-elle y renoncer ou tâcherait-elle de l'étendre, se préparait-elle à d'heureuses surprises ou à de cuisantes déceptions ? Autant de questions que les partis s'attachaient à résoudre.

Nul ne pouvait admettre, et les libéraux moins que tout autre, que l'on se contentât de la satisfaction chevaleresque d'avoir débarrassé le monde du fléau de la piraterie.

La conquête nous avait coûté de lourdes pertes, la maladie continuait encore à décimer nos soldats et le trésor avait dû s'ouvrir largement pour faire face aux dépenses de l'expédition. Il n'était que justice d'obtenir des dédommagements.

Rares étaient ceux qui réclamaient l'abandon immédiat de la ville et le rappel rapide des soldats dans leurs foyers et dans leurs terres où ils devaient être réservés à « une guerre plus juste et plus impérieusement commandée » et qui voyaient dans l'Afrique un sujet de guerres constantes comme l'Italie l'était pour l'Autriche ⁽¹⁾.

Le peuple ne pouvait se contenter de la satisfaction platonique d'avoir réalisé le vœu de Bossuet ⁽²⁾ en châtiant « les ennemis les plus cruels de la religion catholique et par conséquent des peuples civilisés » ⁽³⁾ et de l'espoir fallacieux de convertir les infidèles. On voulait des résultats plus avantageux que la réhabilitation du comte de Bourmont ⁽⁴⁾ ou la distribution des grades et des décorations qu'on ne manquerait pas de faire en faveur des amis du pouvoir ⁽⁵⁾.

Dès lors on était amené à étudier les avantages et les inconvénients qui pouvaient résulter pour la France de l'occupation permanente de la ville et même du reste du pays.

De tout temps Alger avait eu la réputation d'un port redoutable. S'il avait pu résister aux assauts des marines les plus puissantes entre les mains inhabiles des Barbaresques ne pourrait-il devenir un port de commerce de premier ordre ?

A l'étude pourtant les avantages présentés par le port

¹ Lacuée : *Opinion du baron Lacuée... sur la colonisation d'Alger, les colonies en général, le système colonial, etc.* (Paris 1830), p. 92 et 93.

² Châteaubriant, *œuvres complètes* (Garnier), t. XII, p. 462.

³ Chevalier Châtelain : *Mémoire sur les moyens à employer pour punir Alger...* (Paris 1828, p. 1).

⁴ *Courrier Français*, 29 mai 1830.

⁵ *Débats*, 13 avril 1830.

apparaissaient singulièrement précaires. On le savait encaissé et parsemé de dangers, le fond envahi par une végétation sous-marine ⁽¹⁾, infesté de requins ⁽²⁾, entièrement ouvert aux vents du Nord et du Nord-Est ⁽³⁾. L'expérience avait appris que la rade n'était praticable que dans la bonne raison et encore qu'elle n'était pas très sûre ⁽⁴⁾. Il faudrait donc pour la mettre en état de lourds sacrifices financiers pour n'en tirer, sans doute, que peu de bénéfices car le commerce demeurerait à peu près nul.

Jamais Alger ne pourrait devenir un port de relâche car il ne se trouverait pas sur les grandes routes du trafic ⁽⁵⁾ et ne nous rendrait pas plus de service qu'un établissement dans la Terre de feu ou dans la mer de Baffin ⁽⁶⁾.

Pourrait-on toutefois en tirer au point de vue militaire des avantages qui compenseraient son inutilité commerciale ? Sans doute, la ville servirait le cas échéant d'abri momentané ; si elle faisait partie avec Toulon et Port-Mahon d'une ligne de stations, la France serait à même de présenter à l'ennemi des fortifications inexpugnables ⁽⁷⁾.

Cependant le dey avait dû faire appel à cent mille hommes pour le préserver et cela en vain ⁽⁸⁾ et il faudrait, à son exemple, immobiliser de trop nombreuses troupes françaises ⁽⁹⁾. Ce serait folie de vouloir assimiler un nid à vautours à un port militaire d'une grande nation ⁽¹⁰⁾. L'occupation de la ville ne présenterait donc aucun avantage et alors même qu'on en ferait une ville imprenable, on ne saurait concevoir l'utilité d'un port militaire s'il ne protégeait pas une colonie ⁽¹¹⁾. L'on était donc amené bon gré, mal gré, à envisager la colonisation de toute la régence. Cette « résolution était considérable, elle devait entraîner par la suite la constitution du merveilleux domaine qu'est devenu l'Algérie : elle préparait en outre l'avènement d'idées toutes nouvelles ⁽¹²⁾.

1 Bianchi : *Relations de l'arrivée dans la rade d'Alger du vaisseau de S. M. la Provence, etc.* (Paris 1830, p. 37).

2 Bianchi : op. laud., p. 52.

3 Renaud : *Alger, tableau du royaume, etc.* (Paris 1830, p. 21).

4 *Aperçu historique, statistique et topographique sur l'Etat d'Alger, etc.* (Paris 1830, p. 95 et 96).

5 Lacuée : op. laud., p. 83.

6 Lacuée : op. cit., p. 83.

7 *National*, 20, 22 juillet 1830.

8 Lacuée : op. cit., n° 1, p. 86.

9 *National*, 3 octobre 1830.

10 Lacuée : op. cit., p. 82.

11 Maurice Allard : *Consolidations sur la difficulté de coloniser la régence d'Alger* (Paris 1830, p. 75).

12 Schefer : *La France moderne et le problème colonial* (Paris 1907, p. 449).

Le territoire de l'ancienne Régence ne ressemblait pas aux terres coloniales que la France possédait alors. Il fallait reviser les vieux principes, adapter des procédés différents à un milieu différent, sortir de la tradition toujours immuable (1). L'occupation des états barbaresques, le contact avec des populations relativement civilisées et les conditions climatiques ou agricoles nouvelles soulevaient des problèmes passionnants. Aussi les économistes de la Restauration les étudièrent-ils avec zèle, en des écrits parfois remarquables.

Les questions coloniales avaient fait, tant sous Louis XVIII que sous Charles X, l'objet de vifs débats à la Chambre des Députés. Tous les libéraux s'escrimaient à l'envi contre le budget des colonies et l'opposition y trouvait prétexte à attaques contre le gouvernement. Les colons et les négociants ne perdaient pas de vue une question d'où dépendait leur situation matérielle. Les économistes consacraient une partie de leurs ouvrages au problème de la colonisation. Seule le grand public paraissait y prendre peu d'intérêt.

Economistes et parlementaires ne pouvaient raisonner que par analogie et envisageaient l'avenir d'Alger par rapport à nos colonies tropicales et selon quelques principes qu'ils croyaient démontrés par la pratique.

A la suite de J. B. Say, la plupart des économistes proclamaient l'inutilité des colonies. A leur avis elles augmentaient les dépenses, entraînaient pour le contribuable de nouvelles impositions, nuisaient au commerce et étaient, en somme, « un énorme fardeau » dont les métropoles devaient chercher à se débarrasser (2). Tel avait été l'avis de l'intendant Poivre « qui avait passé la majeure partie de sa vie dans toutes nos colonies », de Franklin et d'Arthur Young. L'exemple de la France était probant. Toutes ses possessions : Martinique, Guadeloupe, Bourbon, Cayenne, Sénégal, Inde, lui imposaient de terribles charges financières. Depuis des siècles on se battait pour elles, on sacrifiait un précieux sang français et on imposait de dures lois aux petits manufacturiers, aux vignerons et aux ouvriers du continent.

L'impôt prohibitif faisait perdre trente millions par an au budget français, provoquait la prohibition réciproque

1 Boissy : *op. laud.*, passim.

2 J. B. Say : *Cours complet d'économie politique pratique*, 5^e édition, ch. XXII et XXIII, 4^e p. (la 1^{re} édition est de 1828).

des voisins et nous faisait vivre « dans un état complet de blocus ». La France se voyait imposer tous ces sacrifices pour trente-deux mille colons américains et pour des possessions qu'il lui serait impossible de protéger en cas de guerre (1).

Elle souffrait d'autant plus de cette situation qu'elle n'avait rien de ce qu'il fallait pour fonder et surtout pour faire prospérer des colonies. Le caractère français ne possédait ni « la sagacité nécessaire pour établir avec sécurité des calculs d'avenir » (2) ni « la tenacité indispensable pour préparer, suivre et mener à fin des entreprises de longue haleine ». Ne connaissant pas le prix du temps, ne pratiquant pas l'économie « cette économie de tous les jours si nécessaire dans le courant et surtout dans le commencement de semblables opérations », trop prompts à se rebuter au premier obstacle et à se décourager, les Français ne pouvaient lutter avec l'Angleterre ni même avec d'autres puissances inférieures sur le terrain colonial.

C'est ainsi que « nos établissements du Scioto languissaient tandis que, tout autour, prospéraient les propriétés des Allemands ou des Anglo-Américains ». Sous notre direction, la Nouvelle-Orléans n'avait pas dépassé huit mille habitants ; dans les mains des Américains elle en atteignait quarante mille en vingt-sept ans. En Guyane, la ville de Surinam, exploitée par les Hollandais, l'emportait sur notre possession de Cayenne. Nous n'avions pas su tirer parti de nos factoreries de Mascate et de Moka et nous avions laissé dépérir les Antilles et Saint-Domingue. Il valait mieux voir les choses dans leur réalité pour éviter « des mécomptes toujours fâcheux et souvent désastreux » (3).

C'est en s'inspirant de ces théories et en invoquant ces précédents que les économistes de la Restauration étudièrent le problème de la colonisation d'Alger. L'un d'eux pourtant, et non des moindres, ancien partisan de J. B. Say, puis transfuge du libéralisme économique, Sismondi, se prononça résolument pour la prise de possession et l'exploitation par la France des états barbaresques (4). Ce furent, toutefois, les adversaires de la colonisation qui

1 Lacuée : op. cit., p. 12 à 45, 49, 68 et 70.

2 Allard : op. cit., p. 26.

3 Allard : op. cit., p. 26 et 27.

4 Sismondi : op. cit. — *Sur les théories économiques de Sismondi* ; Cf. Gide et Rist : *Histoire des doctrines économiques*, t. II, ch. 1^{er}, § 1, p. 201, sq.

déployèrent dans leurs ouvrages le plus d'énergie et prodiguèrent le plus d'arguments.

Avec Say ⁽¹⁾ on distinguait généralement deux espèces de colonies qu'il nommait anciennes et modernes. Les colonies anciennes se formaient de la partie trop abondante de la population qu'une ville ou qu'un pays envoyait sur une terre non encore habitée, pour la défricher ou la peupler. La colonie ancienne ainsi créée ne tenait à la mère-patrie que par les liens du sang ou de l'amitié. Telles furent les colonisations grecques et phocéennes.

Les colonies modernes, au contraire, restaient soumises à la métropole qui leur imposait ses lois, achetait ce qu'elles produisaient et leur vendait ce qu'elles consommaient, sans concurrence. Sous la Restauration ce système de colonisation ne possédait « guère plus de partisans que parmi les ennemis des améliorations sociales » ⁽²⁾.

Si l'on se décidait à transformer Alger en colonie française, à quel système pourrait-on se rallier ? A celui des Grecs ? On pouvait invoquer, en sa faveur, le surcroît de population dont souffrait la France ⁽³⁾. Dans nos provinces, toute famille qui comptait cinq ou six enfants en établissait deux ou trois le mieux qu'elle pouvait, en les faisant « manufacturiers, quelquefois mêmes avoués ou notaires » si elle était très aisée, mais il n'était pas rare de voir envoyer un ou deux fils « avec une pacotille » dans des colonies étrangères ⁽⁴⁾.

Sans doute, la France pouvait nourrir deux fois plus d'habitants mais la propriété était « enchaînée » et la proportion entre les produits et les besoins ne pouvait « se changer sans souffrance » ⁽⁵⁾. Aussi toutes les vieilles nations d'Europe, tout comme celles de l'antiquité, devaient rechercher des débouchés où « verser tout l'excédent de population et de vie que crée en elle la civilisation » ⁽⁶⁾. Alger pourrait bientôt recevoir « une partie de la population provençale ou languedocienne et nos Auvergnats et nos Alpains cherchant fortune partout le globe » ⁽⁷⁾.

Les gouvernements trouveraient à se débarrasser plus

¹ J. B. Say : *Traité d'économie politique*, L. I, ch. XIX et Lacuée : op. cit., p. 4, sq.

² Lacuée : op. cit., p. 5.

³ Schefer : op. cit., p. 193.

⁴ *National*, 20, 23 juillet 1830.

⁵ Sismondi : op. cit., passim.

⁶ Sismondi : op. cit., passim.

⁷ *National*, 20, 23 juillet 1830 et Colombel : op. cit., p. 66, p. 12 et 14.

facilement des esprits ardents et inquiets dont la civilisation a stimulé l'indépendance. Ceux-ci « se porteraient dans la colonie naissante où ils représenteraient l'homme jouissant de sa liberté primitive ». Les gens ruinés émigreraient et les ouvriers iraient chercher, au-delà de la Méditerranée, de meilleurs salaires (1).

On pourrait aussi résoudre facilement un autre problème, celui des bagnes. Dès 1816, on avait songé, en haut lieu, à la déportation dans les colonies (2). Rien ne serait plus aisé que de créer un Botany-bay, en Afrique, dont les pensionnaires, à leur libération, recevraient des terres et pourraient faire souche d'honnêtes gens. Toutefois, émigrants et forçats ne suffiraient point à peupler suffisamment l'Afrique pour pouvoir organiser une colonie ancienne. Il ne s'agissait pas, en effet, « d'un pays dépourvu d'hommes » et la France n'était pas parvenue à ce point d'exubérance qu'elle eût besoin de se déverser (3).

C'est donc une colonie moderne que les hommes d'état français voulaient fonder, une colonie qui consommât et produisît au profit de la mère-patrie. Le point important à établir était de savoir si la France en tirerait quelque avantage. Là dessus encore les avis étaient partagés.

Certains, en se résignant à la conquête de colonies nouvelles, eussent « préféré l'Asie Mineure et le littoral de Syrie » plus faciles à cultiver et encore toutes vibrantes des souvenirs d'Ilion (4). On craignait que l'Afrique destinée « dès son origine à l'Europe entière » ne devint le déversoir de tous les aventuriers du continent et ne cherchât, par tous les moyens possibles, à se soustraire à l'autorité de la métropole (5).

Que si on voulait donner à cette colonie une physionomie bien française, on n'y laisserait rien manquer de modes, salles de bal, préfets, commissaires de police, gendarmes, réunions de petits auteurs, douanes et même droits réunis (6). Un pareil effort de civilisation serait, peut-être, d'une utilité discutable.

D'autres, approfondissant la question, étudiaient la valeur économique de l'ancienne régence, le caractère de

1 Boissy : op. cit..

2 Schefer : op. cit., p. 192.

3 Colombel : *Du parti qu'on pourrait tirer d'une expédition d'Alger, etc.* (Paris, février 1830, p. 73, 77).

4 Lacuée : op. cit., p. 5.

5 Boissy : op. cit. passim.

6 Boissy : op. cit..

ses populations et l'avenir que pourrait présenter à des colons l'exploitation du sol et le commerce.

Une des premières critiques que l'on soulevait tenait à l'impossibilité de faire des distributions gratuites de terres (1). Toutes celles qui étaient propres à la culture avaient déjà des propriétaires et l'Etat ne pourrait les arracher à leurs maîtres pour en faire des concessions.

Sans doute, l'ancien gouvernement possédait bien des propriétés provenant de confiscations, mais la plupart éloignées du littoral et où nul européen ne pourrait vivre en sécurité. Du reste, ces terres formaient l'essentiel du revenu de l'état et si on les donnait il faudrait y suppléer par des contributions françaises. Ce seraient des gratifications faites par les gouverneurs d'Alger aux dépens du cultivateur et de l'ouvrier de France.

Mais en admettant même que l'on pût distribuer des concessions, pourrait-on les cultiver et le profit qu'on en retirerait compenserait-il les efforts des colons ? C'était d'abord remettre en question la prospérité de l'ancienne Régence.

Les humanistes nourris de Salluste et pour qui l'expression si souvent répétée, plus tard, de « grenier de Rome » (2), prenait une valeur de dogme, évoquaient, avec lyrisme, « tout ce pays le plus riche, le plus prospère de l'Empire romain, ce pays couvert de cités florissantes, d'où quatre cent évêques se rendaient encore au IV^e siècle aux conciles d'Afrique » et qui « renaîtrait au bonheur, à la richesse, à l'industrie, aux sciences et à la vertu, si les Français y portaient l'ordre et la clarté » (3).

La terre avait gardé sa fécondité autrefois si renommée (4) mais n'était presque pas cultivée (5). Les Algériens n'utilisaient pas d'engrais (6), ne laissaient pas le sol se reposer et employaient une charrue *élémentaire* qui ne faisait qu'égratigner le sol (7). Les productions seraient supérieures à celles des autres pays s'il y avait pour les surveiller des hommes civilisés et industriels (8) car nul ne pourrait contester leur variété.

1 Lacuée : op. cit., p. 6, 7.

2 Allard : op. cit., p. 13. — Colombel : op. cit., p. 37.

3 Sismondi : op. cit., — Chevalier Châtelain : op. cit., p. 37.

4 Schaler : op. cit., p. 12.

5 Renaudol : op. cit., p. 128, 130.

6 Aperçu : op. cit., p. 168.

7 Aperçu : op. cit., p. 168.

8 Schaler : op. cit., p. 13. — Bianchi : op. cit., p. 45. — Renaudol : op. cit., p. 19.

Autour d'Alger on ferait pousser « des melons, des fruits et des légumes » (1), les vallées et les côteaux au Nord du Petit Atlas donneraient, en abondance, toutes les céréales et toutes les productions de l'Europe et l'on pourrait y cultiver « avec succès tous les grains, la soie, le lin, le chanvre, le tabac, la garance, le pastel » et y faire paître de nombreux troupeaux (2).

Les vastes plaines qui s'étendent au Nord du Grand Atlas fourniraient la plupart des productions des tropiques (3) ; « le coton, le sucre et le café pourraient y croître comme aux Antilles » (4). Dans les plaines fertiles du Tell on cultiverait, en outre, la canne à sucre, l'indigo, la cochenille et le cacao (5). On pourrait ainsi réaliser ce qu'on avait rêver de faire en Egypte, la production simultanée des plantes de l'Europe et des Tropiques (6).

Ce rêve magnifique enivrait bien des esprits. Il en était d'autres qui pensaient cependant que la réalisation en serait ardue voire impossible. Ce n'était pas tout que de posséder la terre, il fallait des bras pour la faire produire. Or à qui pouvait-on s'adresser ? Aux Français ou à d'autres colons européens, à des nègres achetés en contrebande sur la côte de Guinée ou dans l'intérieur même du continent africain, ou bien aux Maures ou aux autres habitants du pays qui consentiraient à s'y livrer (7) ? Toutes ces solutions présentaient de sérieuses difficultés.

Le climat de l'Afrique permettrait-il à des Européens, le dur travail des champs ? Sur ce point les notions étaient confuses. Des hommes de science : le naturaliste Desfontaines (8) et le chirurgien major Lauvergne (9), affirmaient que le climat de la Barbarie était chaud mais salubre et très agréable dans la partie septentrionale (10). On pouvait en donner comme preuve la vieillesse robuste et avancée à laquelle parviennent les esclaves chrétiens, pourtant soumis à de durs travaux (11). Toutefois, il était impossible de dis-

1 Bianchi : op. cit., p. 19.

2 Allard : op. cit., p. 15.

3 Allard : op. cit., p. 16.

4 Chevalier Châtelain : p. 65. — *National*, 20, 22 juillet 1830.

5 Allard : op. cit., p. 16.

6 *National*, 20, 22 juillet 1830.

7 Allard : op. cit., p. 17.

8 Aperçu : op. cit., p. 88.

9 Lauvergne chirurgien major de la marine royale : *Lettre topographique et médicale sur Alger* (Annales maritimes, sept., oct. 1829). — Bianchi : op. cit., p. 69, 70.

10 Schaler : op. cit., p. 11, 12.

11 Colombel : op. cit., p. 78.

simuler le vent brûlant du Sahara et les terribles rafales du Sud-Ouest ⁽¹⁾, l'inégalité de la température et les ardeurs du soleil ⁽²⁾. On savait que dans les parages d'Alger, le vent de la mer ou de l'Ouest portait avec lui « une humidité froide et pénétrante qui incommode les personnes et altère sensiblement les objets de toute nature » ⁽³⁾. Aussi beaucoup de gens se demandaient-ils si les Français n'auraient pas à souffrir durement du changement de climat, si leur « peau blanche et délicatement colorée » ⁽⁴⁾ supporterait, sans danger, « le soleil dévorant de l'Afrique » et si l'ancienne régence ne deviendrait pas un vaste tombeau comme le Sénégal, le Sierra Leone et les îles d'Arguin et de Portendrie ⁽⁵⁾. Le climat serait d'autant plus redoutable que notre imprévoyance habituelle augmenterait pour nous les périls. « Selon notre usage, au lieu d'adopter la manière de vivre des habitants, dont la santé tient à leur grande sobriété, nous voudrions y conserver nos habitudes françaises : nous y mangerions beaucoup de viande », absorberions autant de nourriture, si bien qu'il s'en suivrait des « transpirations abondantes et âcres, des fièvres malignes, putrides, des dysenteries qui emporteraient annuellement la moitié de nos colons ou de notre armée » ⁽⁶⁾.

Le travail des nègres était encore moins facile à obtenir que celui des européens. Ce n'est pas au moment où les libéraux soulevaient à la Chambre de violents débats sur la traite et où les abolitionnistes anglais prêchaient la suppression de l'esclavage, qu'on pouvait proposer de transporter loin de leur bien d'origine des ouvriers de couleur ⁽⁷⁾. Il faudrait donc avoir recours à la main-d'œuvre indigène et pour cela entrer en contact avec les Algériens. Quelques écrivains se les représentaient comme des féroces barbares, des fanatiques animés d'une haine meurtrière à l'égard des chrétiens ⁽⁸⁾, mais des observateurs impartiaux laissaient, tout au contraire, espérer des relations cordiales entre vainqueurs et vaincus.

1 Lauvergne : *op. cit.*.

2 Renaudot : *op. cit.*, p. 125, 126.

3 Bianchi : *op. cit.*, p. 70.

4 Lacuée : *op. cit.*, p. 9.

5 Lacuée : *op. cit.*, p. 9, 11.

6 Allard : *op. cit.*, p. 25.

7 Schafer : *op. cit.*, p. 253, 296, 410 et passim. — Eug. Salverte : *Arch. parl.*, t. LXI, p. 53.

8 Chevalier Châtelain : p. 6, 26.

On racontait que six chrétiens voyageant d'Alger à Oran avaient reçu partout le meilleur accueil et que sur le passage de la mission de M. de la Bretonnière la foule avait manifesté que la tristesse et l'inquiétude, non de l'hostilité (1). On pouvait donc espérer que ces peuples placés à la naissance de la civilisation pourraient être assimilés par des lois sages et un gouvernement prudent (2). Toutefois, il y avait lieu de craindre bien des malentendus, des désordres et des querelles en attendant l'époque problématique où l'on pourrait « instruire aux travaux des hommes dont la religion, les mœurs, les coutumes, la langue sont si différents des nôtres » (3) et il serait difficile de faire comprendre aux indigènes l'abus que nous faisons du vin qu'interdit le Koran, notre légèreté et notre manque de respect pour les femmes (4).

Toutes les populations de la Berbérie ne présentaient pas, du reste, les mêmes caractères : les Koulougis étaient paresseux (5) ; les Arabes bédouins incapables de se livrer à aucun travail, grands chasseurs, détestaient la terre et ne pouvaient changer leurs mœurs (6) ; les Kabyles étaient des sauvages farouches qu'il serait impossible de dompter et de faire travailler pour nous (7). On ne pourrait donc guère employer aux travaux des terres que les Maures, très adroits, qui, quoique fanatiques, seraient susceptibles de devenir des travailleurs paisibles sous un gouvernement établi sur des bases larges et qui respecterait suffisamment leurs préjugés (8). Mais pourraient-ils fournir assez de bras pour « faire opérer les cultures tropicales et européennes » ? Il faudrait pour cela être renseigné, de façon plus précise, sur le nombre d'habitants. Il semble que les cent vingt mille Maures, environ, qu'on pourrait utiliser, ne pourraient non seulement pas remplacer les nègres actuellement employés dans les îles mais ne suffiraient

1 Bianchi : op. cit., p. 55.

2 Schaler : op. cit., p. 78.

3 Allard : op. cit., p. 21.

4 Allard : op. cit., p. 22.

5 Renaudot , op. cit., p. 44.

6 Allard : op. cit., p. 20. — Aperçu : op. cit., p. 110, 130. — Colombel : op. cit., p. 72.

7 Allard : op. cit., p. 19.

8 Allard : op. cit., p. 21, 22. — Renaudot : op. cit., p. 28, 50, 51, 149, 151, 154, 155, 181. — Colombel : p. 22. — Aperçu : op. cit., p. 4, 110, 129. — *Histoire d'Alger, etc.* (Paris 1830, p. 70). — Schaler : op. cit., p. 215.

même pas à assurer des cultures rémunératrices en Berbérie (1).

Un examen minutieux prouve en effet que les produits d'une colonie algérienne ne donneraient pas des avantages tels qu'on pût être tenté de la fonder. La Régence pourrait produire des céréales en grande abondance (2). Le blé donne en effet de 8 à 12 et on en tire un pain excellent et les meilleures pâtes alimentaires (3). Une bonne culture pourrait accroître la population africaine autant qu'on voudrait et la production serait assez abondante pour qu'on pût en exporter une grosse partie (4). Malheureusement, depuis l'introduction de blés russes, la Régence ne pourrait donner des grains à aussi bon compte (5). Les facilités de production de l'empire des tsars grâce au climat favorable et au servage, la difficulté des transports dans l'intérieur de la Régence, le manque de débouchés nouveaux, ne permettraient pas aux blés algériens de lutter contre ceux de Taganrok (6).

L'élevage des troupeaux et le commerce des laines ne seraient pas plus avantageux. Sans doute, les laines algériennes prêtent à la teinture (7), sont très longues et ont du nerf et de l'élasticité mais elles ne pourraient affronter les marchés européens où triomphent les mérinos de Bessarabie et de Tauride (8).

Les pâturages maurétaniens ne pourraient pas davantage produire des peaux brutes aussi belles et peu coûteuses que celles de Buenos-Ayres et le prix du transport, à dos de mulets tarirait les bénéfices, comme pour les cuirs du Mexique (9). Les soies algériennes sont assurément très belles mais plus chères que celles de Lyon (10) et l'incertitude des récoltes est telle qu'on ne peut recommander la culture du mûrier à des colons.

On pourrait certes exploiter les grandes richesses minérales de la Berbérie. Le fer y est extrait « des monts de Bougie et du Lickar » et les Kabyles le traitent dans des forges à la catalane, pour le porter en petites barres à la

1 Allard : op. cit., p. 59, 61.

2 Renaudot : op. cit., p. 130. — Aperçu : p. 102, 103.

3 Schaler : op. cit., p. 12.

4 *National*, 20, 22 juillet 1830.

5 Allard : op. cit., p. 30.

6 Allard : op. cit., p. 30, 35.

7 Renaudot : p. 158. — Schaler : op. cit., p. 7.

8 Allard : op. cit., p. 36, 38.

9 Allard : op. cit., p. 39.

10 Allard : op. cit., p. 41, 42. — Renaudot : op. cit., p. 158.

ville voisine ⁽¹⁾. Le plomb abonde dans l'Ouarsenis et près de Mascara ⁽²⁾. On trouve en abondance la cimolée ou terre à foulon, la stéatite ou pierre de savon, le salpêtre à Tlemcen. Mais les conditions de transport ne permettraient pas davantage d'en tirer parti. Le fer de l'Atlas ne saurait être admis en France d'où l'on a exclu les fers de Suède et de Russie, à l'aide de droits prohibitifs considérables, afin de protéger les industries métropolitaines. Quant au plomb, il ne pourrait lutter avec celui d'Espagne, plus riche et plus proche de la mer ⁽³⁾.

A défaut des céréales, de l'élevage et de l'exploitation des mines, serait-il possible d'attendre des compensations de la culture des denrées coloniales ?

Beaucoup y croyaient fermement. La canne à sucre, pensait-on généralement, donnerait des résultats très avantageux dans les plaines du Nord et du Sud de l'Atlas, où elle trouverait de bonnes conditions climatiques, mais on pouvait craindre que le sucre des Antilles et à plus forte raison celui des Deux Indes et du Bengale coûtât beaucoup moins que celui de la Régence. Le prix de la main-d'œuvre rendrait aussi le café plus coûteux sur le territoire africain que dans les régions de la zone torride. La culture de l'indigo serait encore moins avantageuse. Le coton prospérerait certainement dans les régions bien exposées, notamment dans la Mitidja, mais il souffrirait également de la cherté de la main-d'œuvre et des frais d'administration car les pachas d'Egypte et de Syrie le font produire à très bon compte par les fellahs. Il n'égalerait jamais les cotons de Florides et de Géorgie par leurs belles qualités, ceux de l'Inde par leur bas prix et ceux d'Egypte par leur blancheur, leur longueur et leur finesse ⁽⁴⁾.

L'exploitation d'une colonie dans l'Afrique du Nord ne paraissait donc présenter aucun avantage certain à la plupart des économistes de la Restauration.

Ils se rencontraient, en bien des points, avec les libéraux dans leur critique de notre politique algérienne. Mais alors que ceux-ci, inspirés par un esprit d'opposition systématique au gouvernement de Polignac, étaient susceptibles de modifier leurs tendances selon les changements

¹ Allard : op. cit., p. 47. — Renaudot : op. cit., p. 123. — Aperçu : op. cit., p. 86.

² Renaudot : op. cit., p. 128. — Aperçu : op. cit., p. 86. — Allard : op. cit., p. 45.

³ Allard : op. cit., passim.

⁴ Allard : op. cit., passim.

de ministère et, à plus forte raison, de dynastie, les économistes au nom de leurs principes, ne pouvaient adopter une autre position quels que fussent les promoteurs de l'expansion coloniale de la France.

L'avènement de Louis-Philippe changea l'attitude des libéraux, dont certains soutinrent la nécessité de notre maintien en Afrique du Nord avec autant de véhémence qu'ils en avaient dénoncé l'éventualité sous Charles X.

Par contre, ceux qu'animait le zèle anti-colonial ne transigèrent pas. Economistes et hommes politiques, nourris de leurs doctrines, continuèrent à réclamer l'abandon de l'Algérie. La documentation qu'ils apportèrent s'enrichit, sans doute, d'exemples tirés de l'expérience de notre occupation. Néanmoins, l'essentiel de leur argumentation varie peu. On le trouve, dès 1830, présenté avec force et parfois avec talent par les écrivains de la Restauration.

ANDRÉ JULIEN.

L'ARRIVÉE DES FRANÇAIS A ORAN EN 1830

d'après les papiers inédits du Maréchal de Bourmont

La nouvelle de la prise d'Alger parvint à Paris le 9 juillet 1830. Six jours après, le prince de Polignac, Président du Conseil et Ministre de la Guerre par intérim, écrivait confidentiellement au Commandant en Chef de l'expédition d'Afrique :

« ...Nous avons vu dans vos rapports, Monsieur le Comte, que les beys de Constantine, d'Oran et de Tittery étaient venus au secours d'Alger.

« Il est d'une haute importance pour nous de savoir dans quels rapports avec vous ils ont quitté cette ville. Se considèrent-ils comme en état de guerre avec nous, ou regardent-ils la guerre comme terminée par la destruction du gouvernement algérien ?

« Ont-ils eu, à ce sujet, quelque communication avec vous ?

« Sont-ils disposés à vous remettre les places où ils commandent, ou se préparent-ils à s'y défendre ?

« Admettent-ils toujours, dans leurs idées, l'existence, du moins fictive, d'un gouvernement central à Alger, ou penseraient-ils à se rendre indépendants, chacun dans son gouvernement, et dans quelle mesure ce projet, s'ils le concevaient en effet, serait-il favorisé par les dispositions locales de la population à laquelle ils ont commandé jusqu'à ce jour ?...

« Penseriez-vous, Monsieur le Comte, qu'exerçant à Alger l'autorité centrale à laquelle toute la Régence est accoutumée d'obéir, vous auriez la facilité de déposer les beys et de les remplacer par d'autres, et y aurait-il de l'avantage à le faire ? »

Cette dépêche du 15 juillet indiquait assez clairement la politique du gouvernement de Charles X : la prise de la capitale algérienne devait amener la soumission de toute la Régence, et si les beys résistaient à nos armes victorieuses, ils auraient le sort du dey Hussein.

Le Comte de Bourmont, — nommé le 14 juillet Maréchal de France, — était tout disposé à étendre vigoureusement sa conquête, et il avait déjà ordonné au vice-amiral Duperré, commandant la flotte, de préparer l'embarquement d'une division pour Oran.

Au reçu de la lettre de Polignac, il y envoya en mission l'un de ses fils, le capitaine Louis de Bourmont. Le bey Hassan reconnut dès le 28 juillet l'autorité du Roi de France et s'engagea le 16 août à nous livrer Oran. Les documents originaux de ces négociations se trouvent dans les riches et précieuses archives du château de Bourmont ⁽¹⁾ : ils vont nous permettre de donner sur les origines de la domination française en Oranie des détails précis qui, nous semble-t-il, manquent encore à son histoire.

I. — LA MISSION DU CAPITAINE LOUIS DE BOURMONT (22-27 juillet)

Intervention de l'uléma Méhéméd et du négociant juif Coïn Négociations avec les délégués tures

A l'idée d'envoyer une division française à Oran, l'amiral Duperré, déjà sollicité pour l'expédition de Bône et de Tripoli, se récria vivement : le 15 juillet, il déclara la chose « impossible », et proposa à Bourmont de « faire une expédition toute maritime en canonnant les forts et la ville » ; on obtiendrait ainsi « sa reddition et son occupation » et « les troupes se réduiraient alors à celles nécessaires pour composer la garnison ». Le Commandant en Chef maintint ses ordres, fixa à 2.700 hommes les effectifs à transporter, et l'amiral lui annonça, le 16 juillet, que « les dispositions allaient être prises pour remplir ses intentions ». Bourmont, cependant, se décida à envoyer d'abord auprès de Hassan, en négociateurs amicaux, l'uléma Méhéméd et le capitaine d'état-major Louis de Bourmont, son aide de camp : « Tu porteras au bey d'Oran, écrivait le Maréchal à son fils le 21 juillet, l'investiture que je lui donne au nom du Roi, et les armes d'honneur signées de son Autorité ».

¹ L'auteur prépare à l'aide de ces archives encore inconnues, une *Vie du Maréchal de Bourmont*.

Notons ici que Louis de Bourmont, fils aîné du Maréchal avait déjà brillamment gagné au cours de l'expédition d'Espagne, les croix de la Légion d'Honneur, de Saint-Ferdinand et de la Tour et de l'Épée. Chef du Cabinet de son père, il avait travaillé au Ministère de la Guerre, à la préparation de l'expédition d'Afrique. Nommé, après sa mission à Oran, Chevalier de Saint-Louis et officier supérieur, il fut chargé de porter à Charles X les soixante-douze drapeaux pris à Alger ; mais la Révolution de Juillet était accomplie lorsqu'il parvint à Paris. En 1832, il participera avec son père à la dernière insurrection vendéenne, puis, en 1883, il commandera une brigade portugaise dans la lutte de Don Miguel contre Don Pedro. Il était né en février 1801, alors que son père, prisonnier au Temple, allait être envoyé par Fouché, son mortel ennemi, à la citadelle de Besançon, où il demeura près de quatre ans prisonnier.

Méhéméd s'embarqua sur le brick *le Rusé* ; Louis de Bourmont sur le brick *le Dragon*, avec le sous-lieutenant d'état-major de Montholon, le sous-lieutenant de hussards de Peyronnet, et deux interprètes.

Parti de Sidi-Ferruch le 22 juillet, *le Dragon*, se trouva le 24 en vue d'Oran où il rejoignit *le Rusé*, arrivé la veille, ainsi que *le Voltigeur* et *l'Endymion*, composant la station navale commandée par le capitaine de frégate Ropert.

Le 25 juillet, vers 11 heures, un canot apporta au *Dragon* un bœuf et des moutons, présents du bey. Le commandant Ropert amena ensuite Méhéméd qui, courtoisement salué la veille par les canons turcs, avait vu le bey : Hassan était prêt à faire ce qui pourrait être agréable à la France, mais Méhéméd ne voulut rien dire de la situation de la ville, et comme le capitaine de Bourmont lui demandait de l'accompagner à terre le lendemain, il refusa. Bourmont, auquel son père avait expressément recommandé la prudence, expédia alors à Oran le négociant juif Coïn, avec mission de lui rendre compte au plus tôt de ce qu'il aurait observé. A 10 h. 30 du soir, fut aperçu un grand feu sur le rivage : on sut ensuite que c'étaient des Bédouins qui brûlaient quelques maisons de la ville.

Caïn devait aussi voir le bey et lui présenter à signer la déclaration suivante, écrite en arabe et en français :

« Au nom du Dieu tout puissant, créateur du monde. »

« Je déclare reconnaître de bon cœur le Roi de France pour mon Souverain et Seigneur ; je promets de lui être

fidèle et de le servir contre tous ses ennemis, qu'il a ou qu'il pourrait avoir, et de lui rendre hommage en la même forme et de la même manière que les beys d'Oran avaient coutume de faire au Pacha Dey d'Alger.

« Je reconnais recevoir du Roi de France Charles X le Victorieux l'investiture du beylick d'Oran, et je promets de lui faire, en ma qualité de bey d'Oran, tous les services et de lui payer tous les tributs que moi ou mes prédécesseurs dans cette charge avions coutume de payer à la Régence d'Alger.

« Je promets de maintenir les peuples habitants du beylick d'Oran dans l'obéissance et la fidélité qu'ils doivent au Roi de France, de maintenir le bon ordre et de faire bonne justice à tous suivant lois et coutumes du Pays.

« Je compte sur l'engagement qu'a pris au nom du Roi de France le général commandant en chef son armée en Afrique que l'exercice de la religion musulmane restera libre, et qu'en ma qualité de bey d'Oran je recevrai au besoin, du Roi de France, toute la protection qu'un vassal peut attendre de son souverain (1). »

Le 26 juillet à midi, Coïn rapporta des nouvelles peu satisfaisantes. Le bey n'avait pas osé signer la déclaration, diversement interprétée par les dignitaires réunis autour de lui : une partie d'entre eux s'était retirée en déclarant qu'ils redoutaient la présence des français et qu'à leur arrivée ceux-ci trouveraient la ville déserte ou en cendres. En vain Coïn avait-il représenté que Hassan Bey conserverait le pouvoir, et que sauf la reconnaissance de la souveraineté du Roi et l'adoption de son drapeau, rien ne serait changé : les opposants n'avaient pas voulu l'entendre, et les uns s'étaient retirés dans l'intérieur du pays, les autres avaient grossi les rangs des arabes qui, depuis environ quinze jours, harcelaient le bey jusque dans son palais. Hassan y était maintenant assiégé et il n'avait comme défenseurs que sept à huit cents turcs restés fidèles. Coïn ajouta que mettre pied à terre pourrait amener dans la ville un massacre général.

Bourmont le pria cependant d'y retourner pour voir, si le jour même ou le lendemain, les circonstances favoriseraient davantage le débarquement prévu. Après bien des hésitations, Coïn obéit.

1 Le brouillon que nous avons sous les yeux est de la main du Maréchal lui-même.

Vers 2 h. 30 de l'après-midi, *le Voltigeur* — où commandait Ropert et qui se trouvait moins éloigné de la côte — fit le signal du ralliement. Plusieurs coups de canon étaient tirés de terre, et l'un d'eux l'était visiblement de la citadelle.

Sur le fort de la Marine, près de la pointe de la Mona, apparut un drapeau blanc arboré près du rouge : c'était le signal des parlementaires.

Peu après *le Rusé* fut abordé par un canot portant pavillon anglais : l'inévitable Consul d'Angleterre accompagné du Consul de Sardaigne, amenait Coïn et deux chefs turcs. « Peu désireux » de voir des consuls étrangers se mêler à la négociation, et peut-être s'en prévaloir, Bourmont leur « fit politesse », leur promit la protection de la France en cas de besoin, puis les pria de le laisser seul avec les turcs et Coïn qui paraissaient tous trois « s'entendre à merveille ».

La conversation entre Bourmont et les chefs turcs fut longue, — selon l'usage, — et se résuma ainsi : « Le bey a de très bonnes intentions et il est disposé à accueillir toutes les propositions déjà faites ; mais abandonné par une partie des siens, au milieu d'une population d'arabes révoltés, il ne peut arborer le drapeau blanc sans courir de nouveaux risques tout à fait infructueux pour la cause qu'il veut servir. Il sollicite avec instance l'appui des troupes françaises, appui qu'il croyait d'abord être plus nuisible qu'utile, mais qui devient indispensable par les circonstances. Il y a de l'inquiétude parmi les troupes qui lui sont restées fidèles : il désirerait pouvoir la calmer par l'assurance qu'elles ne seront pas maltraitées après l'occupation, et que ceux au moins qui auront contribué à préserver de l'incendie et du pillage une ville qu'ils ne conservent plus que pour la France, ne seront pas regardés comme ennemis après un si grand service ». Hassan Bey était donc convaincu de la bonne foi des français, et ses deux envoyés réclamaient seulement de sa part quelques garanties écrites. Bourmont signa aussitôt la déclaration suivante qui renferme à peu près les mêmes garanties que celle naguère données par son père au Dey et aux Janissaires d'Alger :

« D'après les instructions que j'ai reçues de Son Excellence le Maréchal commandant en chef l'armée française, je déclare en son nom

« Que le Seigneur Bey, ses officiers et les soldats composant les troupes d'Oran, ainsi que les autorités et principaux habitants de la ville seront libres de se retirer, après déclaration, où bon leur semblera, ou de demeurer sous la domination de Sa Majesté le Roi de France dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui.

« Dans tous les cas, leurs femmes et toutes leurs propriétés particulières seront respectées.

« Le Bey et ses officiers s'engageront de leur côté à conserver la ville aux français et à y maintenir l'ordre jusqu'à l'avance des troupes que devra envoyer S. E. le Commandant en chef, promettant en outre de conserver intactes et fidèlement entre les mains du Bey qu'il plaira au Roi de France de maintenir ou d'établir pour gouverner le pays, toutes les propriétés en espèces, meubles ou immeubles appartenant au Beylick.

« Les principaux chefs qui voudront se retirer du pays ou de la ville conserveront leurs armes.

« Les soldats qui ne seront pas continués dans leurs fonctions ou qui obtiendront la permission de quitter le pays déposeront leurs armes et recevront une gratification. »

Les chefs turcs, satisfaits, promirent d'obtenir en retour la reconnaissance par le bey de la souveraineté française, et ils engagèrent Bourmont à occuper le port de Mers el Kébir : « le Bey, ajoutèrent-ils, n'en serait pas fâché, et il avait pensé que dès le premier jour nous serions venus y mouiller si nous n'avions pas eu de raisons particulières pour nous en abstenir ».

Il y avait en effet des « raisons particulières » : Duperré avait interdit à ses officiers de mouiller nulle part, et les bateaux devaient en conséquence rester sous voiles à une assez forte distance du rivage. Mais les circonstances rendaient vraiment caduque cette interdiction, et les commandants du *Voltigeur* et du *Dragon*, Ropert et Le Blanc, qui se trouvaient à bord du *Rusé* s'unirent à Bourmont pour prier les chefs turcs de les conduire eux-mêmes dans le port et de leur faire remettre le fort, l'occupation de l'un nécessitant celle de l'autre. Les délégués répondirent « qu'ils ne pouvaient se compromettre à ce point, mais que nous n'avions qu'à nous y rendre et que selon toute apparence la résistance ne serait pas forte » ; ils prirent ensuite congé de nos officiers et se dirigèrent vers les goëlettes anglaises et toscanes mouillées dans le port.

II. — OCCUPATION DE MERS EL KÉBIR

(27 juillet)

Le capitaine de frégate Ropert avait fait reconnaître avec soin le port de Mers el Kébir : c'était un mouillage sûr et importants à tous égards. Le Blanc, qui était le plus ancien, donna l'ordre d'y pénétrer : « Les trois bricks à l'envie l'un de l'autre, rasèrent les fortifications à dix pas, le *Voltigeur* en tête, et vinrent successivement sous les batteries. Aussitôt les embarcations furent mises à la mer et montées par 110 hommes pris dans les trois équipages ». Il était 3 h. 30 de l'après-midi.

Le bateau qui portait les consuls et les envoyés tures venait de toucher le rivage : notre débarquement fut hâté, afin qu'il pût au besoin profiter de la présence des chefs tures sur les lieux. Nos marins s'élancèrent donc à terre et, « sans écouter les observations des consuls » entrèrent dans le fort « pêle-mêle » avec quelques tures venus pour voir ce qui se passait et demander aux chefs la conduite à tenir. La garnison, surprise, n'opposa aucune résistance.

Le capitaine de Bourmont s'arrêta devant les premiers hommes trouvés près de la porte d'entrée et leur fit entendre, à l'aide d'un interprète, qu'ils n'avaient rien à craindre s'ils demeuraient tranquilles, mais qu'ils étaient morts s'ils voulaient se défendre ; il conserveraient leurs armes s'ils promettaient de ne pas s'en servir contre nous, et « sitôt que nous le pourrions, nous les ferions conduire au Seigneur Hassan Bey, leur maître et notre ami, avec armes et bagages ». Pendant ce temps, le lieutenant de vaisseau Estienne, second du *Dragon* qui était entré le premier dans le fort, remplaçait le pavillon ture par le pavillon du Roi sans que personne osât s'y opposer : il était quatre heures.

Bourmont fit alors lever le plan du fort par Montholon et il visita la place avec Peyronnet, qui avait déjà reconnu les eaux et les citernes : ils comptèrent quarante-deux canons de divers calibres, en batterie, avec armement complet, tous chargés, munis de leurs mèches, prêts à faire feu.

Le lieutenant de vaisseau Coreil, second du *Voltigeur*, prit le commandement du fort ; il plaça des factionnaires aux deux magasins à poudre, aux citernes, à la Mosquée ;

il fit régner l'ordre rigoureux qui seul pouvait tenir en respect la garnison d'environ 80 tures. L'enseigne de vaisseau de Moissac et deux autres officiers du même grade l'y aidèrent. Aucun ture ne fut insulté par nos marins ; aucun ne quitta le quartier qui lui était assigné ; la Mosquée fut respectée et les tures continuèrent à y prier paisiblement.

Au cours de la nuit, les factionnaires tirèrent quelques coups de fusils ; mais la tranquillité ne fut pas autrement troublée. Le fort de Mers el Kébir avait donc été occupé en une demi heure, et sa possession n'avait pas coûté une goutte de sang.

Le 28 juillet, vers 11 heures du matin, deux autres délégués tures apportèrent à Bourmont la reconnaissance de la souveraineté du Roi signée par le Bey, ainsi que quelques présents du pays ; Hassan nous remerciait vivement de la façon dont nous avions traité la garnison de Mers el Kébir. Le soir, il nous envoya encore quatre bœufs pour l'équipage français.

LE COMMANDANT ROPERT

(29 juillet - 13 août)

Négociations avec les Chefs Arabes

L'établissement de sûres relations d'amitié avec le Bey et l'occupation d'un point de débarquement pour nos troupes mettaient fin à la mission du capitaine Louis de Bourmont : il repartit pour Alger le 29 juillet au matin. Vers 11 heures, comme le calme l'empêchait encore d'avancer, *le Dragon* fut abordé par le consul de Sardaigne qui venait, au nom du Bey, demander l'occupation du fort de la Marine par quelques français : on s'attendait pour le soir à une attaque de Bédouins et le Bey, charmé de voir déjà Mers el Kébir entre nos mains, avait trop peu de monde pour se défendre de tous les autres côtés. Bourmont, dénué lui-même de troupes, fit prier Hassan de s'adresser à Ropert, chef de la station navale. C'est en effet le commandant Ropert qui défendit désormais, jusqu'à sa mort prochaine, nos intérêts à Oran.

Le 30 juillet, à 11 heures du matin, trois chefs arabes vinrent en parlementaires à bord du *Volligeur*. Ropert leur remit un document intitulé « Convention entre le Com-

mandant en chef des forces françaises de terre et de mer, d'une part, et de l'autre les Chefs Arabes et Bédouins actuellement sous les murs d'Oran », document en arabe dont voici la traduction française :

« 1° Les Arabes et Bédouins font leur soumission pleine et entière au glorieux monarque Charles X, Roi de France;

« 2° Aussitôt la signature du présent traité, ils s'éloigneront des murs d'Oran pour se retirer dans les campagnes, en s'engageant à cesser toute hostilité contre Oran ; les chefs s'engagent en outre à faire éloigner tous les individus qui tendraient à s'en approcher ;

« 3° Les Français s'engagent à respecter et leur garantissent leur religion, leurs femmes, leurs propriétés, leurs bestiaux, enfin tous les biens qu'ils peuvent posséder ;

« 4° Les Français se présentent en amis, promettent de payer en argent comptant et aux prix du marché, les bœufs, moutons, fourrages, grains et toutes leurs denrées. Leur intention est positivement de faciliter le commerce et la vente des productions du pays.

« 5° Aucun individu ne pourra entrer dans Oran avant l'arrivée prochaine de la victorieuse armée française. A cet effet, les portes de la ville et des forts resteront fermées jusqu'à cette époque. Alors ils pourront entrer. Le Général en chef et l'Amiral de la flotte accorderont des places et des faveurs aux chefs qui se seront soumis et qui auront concouru au maintien de la tranquillité en dehors d'Oran.

« Si les chefs tiennent donc au bonheur du pays, ils doivent s'empressez de se soumettre au magnanime et puissant Roi de France. Si non, qu'ils craignent de l'avoir pour ennemi. »

La réponse apportée à Ropert par trois guerriers arabes, le 31 juillet à 11 heures du matin, est ainsi conçue (1) :

« Grâce à Dieu ! ! Qu'un seul Dieu soit reconnu et adoré ! ! !

« Seigneur, Madami Hadgi Mohamet Kalid vous salue.

« Nous répondons que quand la force sera à Oran nous viendrons traiter.

« Envoyez-nous du sucre et du café.

Mustapha Bey Ismaïn,
Hadgi Mour Souli,
Hadgi Bey l'Katri. »

1 Texte traduit de l'arabe.

Malgré le sucre demandé, ces lignes naïves ne satisfirent point Ropert qui répondit le même jour, du *Voltigeur*.

« Le commandant en chef ne comprend pas votre réponse. Venez vous même à bord pour mieux nous entendre. Vous devez compter sur la grande générosité du magnanime Roi de France. Il est de votre intérêt de terminer les arrangements avant l'arrivée prochaine de la victorieuse armée française. »

Ces mots écrits en arabe, Ropert ajouta en français la garantie demandée par les négociateurs :

« Je déclare et promets sur mon honneur que les chefs arabes qui viendront à bord du brig de S. M. le glorieux et magnanime Roi de France, seront traités et respectés comme amis, et s'en retourneront librement dans leur camp dès que bon leur semblera. »

Une cordiale conférence eut alors lieu qui aboutit à la soumission des chefs-arabes ; mais tout cela ne devait être définitif qu'à l'arrivée de la « force » expéditionnaire.

IV. — MASSIEU DE CLERVAL ET SA DIVISION NAVALE DEVANT ORAN (13-17 août)

Remise des clefs de la place (13 août). — Conventions
avec le Bey Hassan. — Occupation du fort Saint-André

Rappel inopiné de nos forces

La Division navale, commandée par le capitaine de vaisseau Massieu de Clerval, parvint le 13 août au matin en rade de Mers el Kébir. Deux heures avant que *la Sirène*, — frégate que montait Massieu, — fût au mouillage, le commandant Ropert était mort d'une attaque d'apoplexie. Mais l'habile officier laissait des rapports détaillés, et le capitaine Nonay, de *l'Endymion*, fournit sur la situation tous les renseignements désirables.

Dès le soir du 13 août, des conventions furent arrêtées avec les principales autorités turques envoyées par le Bey pour la remise des forts et de la place ; les clefs en furent livrées à Massieu qui les remit au commandant des troupes expéditionnaires. Massieu signa une déclaration ainsi conçue :

« Moi, soussigné, commandant en chef des forces navales de S. M. T. C. le Glorieux Roi de France, Charles X,

reconnais avoir reçu des premières autorités du Beylick d'Oran, les clefs de la dite ville et des forteresses qui la défendent et qui en dépendent, ainsi qu'elles en étaient convenues avec M. le commandant des deux brigs de S. M., *le Voltigeur* et *l'Endymion*. »

Personnellement, Hassan n'acceptait pas l'« investiture » française ; mais il resterait chargé de l'administration des affaires du Beylick jusqu'à ce que fût organisé un nouveau gouvernement composé des principaux chefs arabes et bédouins ; il promit d'éclairer lui-même le gouverneur français sur les meilleurs choix à faire, et il apposa son sceau sur cette déclaration :

« Au nom de S. E. Hassan Bey.

« Il préfère rester dans la ville d'Oran pour délivrer le peuple et les juifs de la mort que les arabes leur donneraient, et pour ramener les habitants dans la ville et y faire régner la tranquillité, calmer les esprits et la mettre dans l'état qu'elle était auparavant.

« Son Exc. le Bey s'en tient toujours aux premiers engagements qu'il a contractés avec le comte L. de Bourmont, fils du général en chef des armées françaises dans la régence d'Alger. Il rendra bonne justice et fera régner le bon ordre, ainsi que Dieu le commande. Il en donne sa parole d'honneur et sa foi. »

Le 14 août, le colonel Gontefrey accompagné du capitaine Nonay, visita les forts à occuper : forts Saint Grégoire au N. O. ; Saint André et Saint Philippe au S. E. ; Château Rosaleasser au N. E.. Une compagnie du 21^e de ligne occupa le fort Saint André qui assurait les communications entre Mers el Kébir et Oran, et trois autres compagnies relevèrent les sections d'équipages débarquées à Mers el Kébir. Le mouvement devait s'achever le lendemain lorsque le vapeur *le Sphinx* apporta, le 14 au soir, un contre-ordre inattendu : les troupes étaient rappelées à Alger. Le Maréchal de Bourmont avait appris en effet la Révolution de Juillet, et à tout événement, il concentrait ses forces dans la capitale de la Régence (1).

Le 15 août, *le Sphinx*, *l'Endymion* et *le Rusé* repartirent avec un bataillon. Massieu offrit au Bey asile et passage pour lui et sa famille et la garnison turque. Comme « la plus grande consternation se répandait dans la ville » et

1 Massieu à Duperré, 22 août 1830.

qu'aucun gouvernement nouveau n'y était encore établi, « le Bey se rendit parfaitement compte que son départ et le nôtre allaient plonger ce malheureux pays dans toutes les horreurs de l'anarchie... ; il crut de son devoir de rester à Oran » et pria Massieu « de ne pas recevoir à bord les soldats turcs qui, en grand nombre, demandaient à passer sur nos navires » Cela entrant dans nos vues, Massieu se borna à prévenir le Bey que le « vaisseau rasé » *l'Amphitrite* était prêt à le recevoir ; il offrit en même temps asile et protection à tous les Consuls.

Le 16 août, aidé par Nonay, capitaine de *l'Endymion*, par le Mufti et par le ministre turc de la marine, Massieu amena Hassan à sceller de son sceau la convention suivante (1) :

« Dès que les troupes françaises se présenteront devant Oran, le Bey leur délivrera la ville, les forts qui la défendent et en dépendent, ainsi que toutes les propriétés et valeurs du gouvernement.

« Il assure son respect et son dévouement aux Français de tout son cœur et avec toute sa foi, et sur son honneur il jure que jamais il ne trahira les Français.

« Fait de la main de S. Exc. Hassan Bey, le 16 du mois d'août 1830, et le dernier jour de Char Safar, et de l'Egire la 1.246° ».

Massieu n'avait pas caché aux autorités turques son intention de faire sauter toutes les batteries « battant sur la mer du fort de Mers el Kébir » et cette disposition les avait « beaucoup chagrinés » ; mais elle reçut quand même exécution. Le 17 août au matin, il ne resta dans le fort que les mineurs et une compagnie d'infanterie qui devaient procéder aux explosions lorsque tous les bâtiments sur rade auraient pris le large. *Le Voltigeur* mouilla très près de terre de façon à battre le seul chemin reliant Mers el Kébir à la ville, à protéger les canots laissés par l'escadre et à assurer leur retour à bord des frégates. Tous les navires marchands neutres avaient appareillé au point du jour et reçu avis de ne revenir au mouillage qu'après l'évacuation du fort. Nos transports, nos bricks, nos frégates mirent à la voile, et les frégates coururent quelques bordées pour attendre les canots et *le Voltigeur*. L'opération réussit pleinement.

1 Traduit de l'arabe.

La flotte française, retardée par des vents contraires ou la faiblesse des brises, n'arriva à Alger que le 22 août : elle avait arboré ses anciennes couleurs, lorsqu'un brick répé-titeur de signaux lui transmit l'ordre de l'amiral d'entrer en rade sans pavillon.

Le Maréchal de Bourmont, remplacé par Clauzel, devait quitter Alger le 3 septembre. Il avait auparavant ⁽¹⁾ confirmé en ces termes au Bey d'Oran, devenu notre allié, les bonnes dispositions de la France :

« J'ai appris avec grande satisfaction que vous aviez consenti à demeurer à Oran. Je ne doute pas que vos qualités personnelles et votre savoir dans le gouvernement des peuples ne vous mettent en état de rétablir le bon ordre dans tout le pays que vous gouvernez.

« Vous pouvez compter que la France protègera vos relations de commerce et soutiendra au besoin votre autorité, si vous le demandez.

« Mon fils est en route pour Paris : il est, ainsi que moi, fort sensible aux politesses que vous lui avez faites. »

L'un des trois divisionnaires de Bourmont, le général Berthezène (successeur de Clauzel), devait reprendre en 1831 et rendre définitive l'occupation française d'Oran.

GUSTAVE GAUTHEROT.

¹ Nous ignorons la date exacte de la lettre dont le texte, en entier de sa main, est dans les papiers de Bourmont.

DE LA QUESTION INDIGÈNE

Le voyage du Président de la République Française dans l'Afrique du Nord a donné lieu à un échange d'idées entre le Chef de l'Etat et les diverses notabilités musulmanes, et l'on a beaucoup parlé de la question indigène.

Je crois devoir donner ici des précisions nécessaires, sinon pour résoudre complètement la question, du moins pour définir les bases de l'Entente entre le Gouvernement de la France et les populations musulmanes.

La première condition, pour acheminer progressivement nos sujets d'aujourd'hui à être nos frères de demain est, sans contredit, d'assurer le relèvement de l'homme par l'instruction.

En, effet, dans la Société musulmane, c'est le chef de famille qui est le pivot, car, de par la religion même, il est à la fois souverain et pontife de son petit milieu et il est de toute évidence qu'il faut d'abord relever le Chef pour qu'à son tour il exerce son action bienfaisante sur sa propre famille et aussi sur celles sur lesquelles il peut avoir une action morale.

I. Instruction et Apprentissage

Il ne s'agit pas dans cette instruction, de chercher à faire de nos sujets actuels, qui doivent devenir prochainement nos frères, des « savants », encore moins des « fonctionnaires ». Il s'agit seulement, dans la première étape, de leur donner l'instruction primaire, même réduite à savoir lire, écrire, compter et leur faire acquérir le vocabulaire usuel strictement nécessaire aux besoins de la vie ordinaire. Il faut, de plus, faire acquérir à l'homme ainsi instruit les notions d'agriculture et des principaux métiers, savoir : notions de forges, de menuiserie et de charpente.

Donc, chaque petite école appartenant soit à la tribu, soit à la Commune mixte, comprendra une *classe de français*, un petit atelier de *forge*, un petit atelier de *menuiserie et charpente*.

Considérons dès lors un de nos petits bédouins admis à cette école vers l'âge de dix ans : deux ou trois ans après,

il aura acquis l'instruction française rudimentaire ; il pourra être désigné suivant ses aptitudes pour l'un des ateliers dans lequel il apprendra la partie qui y est enseignée ; au bout de trois ou quatre ans de travail manuel nous aurons des jeunes gens, de seize à dix-sept ans, capables de confectionner les instruments essentiels, socs de charrue, faux, faucilles, ferrures diverses ; nous aurons aussi d'autres jeunes gens, du même âge, capables de tailler le bois, de confectionner les fermes simples pour leurs gourbis, etc...

Au bout d'un cycle de dix ans, nos jeunes sujets sauront construire de bons gourbis pour leur logement, d'autres pour leur bétail, tous plus spacieux, plus aérés que les huttes primitives actuelles, ne présentant aucune condition élémentaire d'hygiène. Mais alors la sordidité lamentable actuelle aura disparu, et avec elle, toutes les causes des maladies et des misères physiologiques.

J'ai donc réalisé dans chaque agglomération importante, les conditions de la vie ordinaire, de la vie de nos paysans de France, peut-être même à un degré supérieur aux conditions de la vie de nos malheureuses populations des Alpes ou de la Marche du Limousin, par exemple.

De là, naîtra l'aisance, de là naîtra le goût du travail et de l'honnêteté. Ainsi donc par le seul moyen de ma petite école locale, j'aurai obtenu des hommes désormais capables de devenir des citoyens de France.

Mais tous mes petits bédouins, ne seront pas des forgerons ou menuisiers, charpentiers : parmi eux, certains peuvent être appelés, par leur intelligence, à aller plus loin : le directeur de l'école devra les signaler à l'autorité préfectorale, et ce sont ces petits sujets qu'il faut envoyer dans nos collèges et nos lycées, pour y recevoir l'instruction secondaire. Une fois dans cette branche, ils pourront devenir plus tard, *par voie de concours*, fonctionnaires, médecins, avocats, ingénieurs, etc... Mais cela ne sera que l'exception.

II. Statuts Personnels

En ce qui concerne le statut personnel nous touchons à une question délicate : celle de la religion.

Mes longues méditations, entreprises dès que j'ai compris la mentalité de France et la grande différence qui existe entre elle et celle de nos populations musulmanes,

ramenées à la vie primitive par la barbarie des Turcs, m'ont amené à énoncer les propositions suivantes :

1° Gardons au musulman sa loi civile dérivée du Coran;

2° Que le Parlement Français vote une loi ainsi conçue:

La loi musulmane dérivée du Coran est une loi française.

« Les magistrats de tout ordre l'appliqueront à tout
« citoyen qui est reconnu de religion musulmane. »

A propos de cette loi, je fais remarquer qu'elle n'est pas contraire aux principes de droit français.

En effet, le Français prétend, à juste titre, être l'héritier de la culture latine. Or, les Romains ont appliqué, de bonne heure, la solution que je préconise, puisque chaque fois que les Armées Romaines faisaient la conquête d'une contrée, les Dieux Paganiques de cette contrée étaient admis au Capitole, à côté des Dieux latins eux-mêmes.

Et alors, pourquoi les Français n'agiraient-ils pas de même ?

Ils ont cependant une arme bien supérieure, celle qui figure dans nos « Droits de l'Homme » : nul ne doit être inquiété pour ses opinions religieuses.

Supposons que cette loi, que je considère comme *fondamentale*, ait été enfin votée.

Nous englobons dans notre Législation toutes les populations musulmanes que Dieu a placées sous notre protection, en particulier nos populations de l'Afrique du Nord qui, après un contrat prolongé avec nous, finiront par acquérir notre mentalité et peu à peu notre culture.

Puis, après un certain cycle, nous aurons des quantités de citoyens, de toutes races, qui contribueront à propager et à maintenir notre influence dans le monde.

On a constaté, déjà, pendant la grande guerre, l'aide efficace que nous ont fournie nos sujets musulmans, en combattant dans nos rangs sur tous les champs de bataille de l'immense front.

III. Réalisation pratique de la Loi

Les magistrats français et musulmans appliqueront la loi votée à tous les citoyens musulmans, sans aucune difficulté.

Exemple : Etat-Civil : Mariage et divorce.

Le mariage et le divorce, étant des institutions Coraniques, devront être prononcés par le magistrat musulman, qui agit au nom du Prophète. L'Officier de l'Etat-Civil

français tiendra un registre d'inscription de l'Etat-Civil musulman, sur lequel seront inscrits les mariages et les divorces d'après les bulletins fournis, *obligatoirement*, par le Cadi.

Cette disposition ne gêne aucunement les autres citoyens qui continueront à suivre les errements actuels.

Mais, dira-t-on, vous allez différencier les citoyens d'un même pays.

Je répondrai : non, car les relations entre tous les citoyens, au point de vue légal, resteront les mêmes, *tous* étant soumis à un même ensemble de Lois établies par les Pouvoirs Publics Français.

IV. Administration

Au début, il ne faut pas aller vite, en administration, pour tenir compte de la différence de mentalité actuellement existante.

Il faut, tout d'abord, *une grande justice, une grande bienveillance, et une plus grande fermeté.*

Il faut, en second lieu, tenir compte de la misère actuelle de nos sujets, pour diminuer, le plus possible, leur part contributive.

Une autre condition essentielle de bonne administration, c'est de supprimer toutes traces de l'administration néfaste des Turcs.

Choisir avec soin les fonctionnaires indigènes, les payer suffisamment pour les éloigner du « pot-de-vin », dont la tradition doit être rigoureusement chassée.

Faire de même pour nos fonctionnaires français : les uns et les autres doivent être en nombre minimum, ce qui sera permis, grâce au développement des voies de communication et au progrès de la vie sociale.

V. Droits et Devoirs Politiques

Dans cette question délicate nous devons agir comme le faisaient nos devanciers, les Romains.

N'accorder le droit de cité qu'à tout sujet qui le demande *expressément*.

Remarquons que, par expérience, la naturalisation en masse est une mauvaise chose.

En attendant la réalisation du programme de relèvement que je préconise, il faut, pour les indigènes qui veulent réellement se rallier à nous :

1° Que leurs représentants ne forment pas d'opposition au Gouvernement Général, mais qu'ils s'appuyent sur cet *organe excellent* pour faire triompher leurs revendications.

2° Que tous mes congénères musulmans soient persuadés de cette vérité, qu'ils semblent méconnaître, à savoir : que nos populations musulmanes, dans leur ensemble, forment un peuple encore mineur et qui a besoin de tutelle.

D'ailleurs, cette tutelle n'est pas trop rigoureuse, puisque le Gouvernement Français, soucieux de l'intérêt de ses sujets, leur a déjà octroyé un certain nombre de droits et qu'il veille sans cesse à l'amélioration de leur sort.

Supposons que ma solution soit adoptée, nous aurons, au bout de quelque temps, des musulmans dont nous avons légalisé la situation morale, que nous aurons instruits dans notre langue, auxquels nous avons appris les métiers les plus indispensables.

Mais alors, ces citoyens français, qui seront traités réellement par nous comme des frères, voudront, par la force même des choses, se rapprocher de nous, et chercher à améliorer leur manière de vivre pour la rapprocher de la nôtre ; n'étant plus des sujets de la nation française, mais faisant partie intégrante de cette nation, ils abandonneront, d'eux-mêmes, leur mentalité acquise au contact des Turcs barbares; ils s'adonneront à l'étude des sciences, des lettres et des arts, pour lesquels la nature les a bien doués, puisque leurs ancêtres ont été, avant d'être soumis aux Turcs, de bons mathématiciens, de bons architectes et de bons médecins.

La conséquence de cette amélioration des citoyens musulmans est que le rôle de la femme musulmane sera singulièrement agrandi.

Et d'abord, en nous appuyant sur la doctrine religieuse même, nous sommes en droit d'exiger de ces hommes la *vie en commun* avec leurs femmes légitimes, qu'ils partagent avec leurs épouses les joies que la Providence peut leur accorder, et suppriment totalement la claustration dans laquelle ils les tiennent.

En effet, la France ayant répandu ses bienfaits sur les contrées africaines de la Terre d'Islam, en particulier la sécurité générale et le respect des individus, la claustration, qui a en pour cause originelle la crainte du Turc et la nécessité de soustraire la femme au rapt des Janissaires, n'a plus de raison d'être, maintenant que nos femmes et

nos filles sont libres, et protégées par le Public lui-même, et en dernier ressort par la Police.

Lorsque l'homme musulman, devenu citoyen de France, aura compris, grâce à l'instruction, son devoir envers la famille, la femme musulmane pourra vaquer à ses affaires librement, et se promener sans être astreinte à rester toujours enfermée.

Au commencement de cette évolution, la femme gardera son voile, dans les grosses agglomérations seulement, pendant une certaine période, puisque dans la tribu les femmes ne sont pas voilées.

Disons que le voile a eu pour cause le même besoin de protéger la femme contre des ravisseurs possibles, aussi bien à l'époque primitive qu'à l'époque de la domination des Turcs.

Lorsque dans le courant de la vie normale libre, les hommes auront pratiqué les notions de la politesse et du respect du prochain, la coutume du voile disparaîtra peu à peu, puisque les causes qui ont présidé à son institution auront elles-mêmes disparu.

Disons à présent quelques mots du costume, et en particulier du port du chapeau.

Dans le dogme du Coran, on n'impose pas à tous les musulmans le même costume, pour la raison suivante. La manière de se vêtir, dans chaque contrée de notre planète, est une fonction à plusieurs variables, dont la principale est le climat. Puisque l'Islam devrait être la religion universelle terrestre, notre législateur inspiré de Dieu, n'a pas pu ordonner que le musulman d'Arabie et le musulman de l'Europe froide, devront porter le même costume ; mais la religion devenue aux mains des Turcs un instrument de domination, ils ont, *ainsi que leurs partisans*, fait admettre et adopter la différence extérieure du musulman et du non musulman.

Actuellement, ce n'est plus que question de préjugés qui est exploitée, dans le but d'isoler la grande masse musulmane du reste du monde, pour l'exploiter plus facilement, en l'empêchant d'évoluer, comme la race Juive, et la garder dans l'ignorance.

La vérité m'oblige à dire que malheureusement, même aujourd'hui, nos Chefs indigènes et les personnages revêtus *d'un caractère religieux par le Gouvernement même*, sont opposés à l'évolution que je désigne, et cela par un vil intérêt, pour continuer la tradition turque de pressurer

le contribuable, et disons brutalement le mot, « *Faire suer le burnous* ».

Mais, grâce à Dieu, grâce à la France, l'évolution rêvée sera un jour réalisée, et nous aurons des hommes *musulmans* et *citoyens quand même*, qui feront vivre leurs femmes dans la liberté et dans le bonheur, et cela en s'inspirant du précepte même du Coran qui prescrit de « *s'attacher les femmes par des bienfaits* ».

Puis, longtemps après, viendra une période pendant laquelle l'homme instruit et civilisé voudra lui-même instruire sa femme et ses filles ; ce sera la dernière étape du chemin long et difficile par lequel nous aurons conduit la misérable bédouine actuelle à vivre la vie normale de ses sœurs d'Europe.

Si l'on exécute mon programme, né de longues méditations sur cette question de relèvement d'une race autrefois valeureuse, on arrivera à former une population, si non homogène, du moins composée d'éléments analogues, ne différant entre eux qu'au même degré que les populations de nos départements des Alpes et de la Basse Auvergne, différent de celles de Paris par exemple. Mais alors les millions de musulmans, ainsi relevés, formeront un appoint de tout premier ordre, puisque avec leur natalité très grande, la France pourra compter sur une armée plus forte que celle de toutes les nations de l'Univers. Alors elle pourra conserver le premier rang à la tête de la civilisation et du droit, ayant pour appui la *force*, non pas la force de *violence*, mais la force agissant *justement, librement et loyalement*, pour la grandeur de la Terre de France, pays de loyauté et de justice.

HILAL.

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

RECHERCHES SUR L'ÉTAT DES CONFRÉRIES MUSULMANES par Auguste
Cour, professeur à Constantine

Après avoir exposé sommairement l'origine des ordres religieux de l'Islam, l'auteur des « *Recherches sur l'état des confréries musulmanes* » fait la monographie détaillée de celles de l'Est de la Province de Constantine.

Dans un style sobre et élégant, M. Cour développe, de main de maître, un sujet aride par sa nature, mais qu'il rend attrayant par la diversité des aperçus et la précision remarquable des détails : les organismes de la confrérie, assez séparés les uns des autres dans les auteurs que je connais, sont bien liés chez M. Cour, et reçoivent, de ce fait, une vie intense tendant constamment à assurer la suprématie de la confrérie sur ses rivales.

Mais que l'on ne croie point que cet excellent ouvrage est fait de théorie pure, à l'usage des gens du monde : il intéresse au plus haut point, le savant, et l'homme qui veut vivre par l'esprit.

Par une circonstance provoquée sans doute par la Providence, celui qui fait ce compte rendu est lui-même d'origine maraboutique.

Durant mon enfance, j'ai assisté aux cérémonies faites dans la Zaouïa de mon grand-père maternel, grand mokaddem des Rahmania de Sidi Mostefa ben Azzouz, secte de Nefta, et j'ai le vif plaisir de constater la vérité des affirmations de M. Cour, sur les diverses cérémonies et pratiques dont j'ai été le témoin oculaire.

Il faudrait que la lecture de ce livre fût l'objet constant de nos dirigeants : elle leur évitera bien des mécomptes dans la politique à poursuivre dans les relations avec les confréries musulmanes, au plus grand bien de notre empire sur la terre d'Islam.

Lieutenant-colonel CADL.

LE MAROC par Augustin Bernard. 1 volume, 465 pages avec cartes. Félix Alcan, Paris.

Cet ouvrage, où l'auteur a mis en relief tous les détails nécessaires pour faciliter les recherches, fournira la réponse aux nombreuses questions que peuvent se poser les lecteurs curieux des choses du Maroc.

Il est divisé en 5 Livres.

Le Livre I traite de la nature et du relief du sol et contient des renseignements précis sur le climat, les eaux et la végétation. Ces renseignements offriront un intérêt particulier à ceux que préoccupe la question agricole.

Les Livres II et III contiennent une étude très complète de l'histoire du Mogreb depuis son origine et des diverses dynasties qui s'y sont succédées. La vie économique et politique des tribus, leurs caractères ethniques, leurs dialectes y sont l'objet d'une sérieuse étude.

On y trouvera de très intéressants détails sur l'organisation administrative du Makhzen et la forme sous laquelle l'autorité des Sultans se faisait sentir chez les tribus soumises.

Le Livre IV est consacré à l'histoire des rapports entre les Sultans et les Européens dès le XIII^e siècle. Limités dans le début au rachat des captifs, les rapports permirent, dans la suite, aux puissances chrétiennes de prendre pied dans le pays pour y fonder des comptoirs et pratiquer des échanges. Cet état de choses dura jusqu'à la crise marocaine qui devait finalement aboutir à l'établissement du Protectorat.

La dernière partie de l'ouvrage (Livre V) résume les longues négociations que les convoitises et les intérêts opposés rendaient si difficiles et qui durèrent jusqu'à l'Acte définitif établi par la Convention de Fez.

Augustin Bernard fait ressortir le rôle remarquable du Maréchal Lyauté dans l'œuvre de pacification et d'organisation poursuivie au milieu de nombreux obstacles sans être bouleversée par la guerre. Il passe en revue tous les rôles administratifs qui ont remplacé les services si imparfaits du makhzen.

Au point de vue économique, la mise en valeur du pays, son commerce, son industrie naissante, sont minutieusement étudiés et comme suite aux renseignements fournis au Livre I, les agriculteurs pourront encore consulter avec profit les chapitres qui traitent de la colonisation, des cultures et de l'aliénation de la propriété.

Les commerçants et les industriels, eux aussi, seront à même de trouver des précisions sur les questions qui les concernent.

C'est le côté pratique de cet ouvrage si complet, qui est à la fois une œuvre d'érudition et de documentation.

G. MOTELET.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

SÉANCE DU COMITÉ DU 9 JANVIER 1922

La séance est ouverte à 17 h. 30 sous la présidence de M. FLAHAULT, président.

Sont présents : MM. FLAHAULT, PELLET, FABRE Sylvain, Commandant PELLECAT, TOURNIER, LEMOISSON, Chanoine FABRE, D'ARADIE, BARBIÉ, DANGLES, DELABY, DOUMERGUE, Commandant FISCHER, MALMEJAC, PÉREZ A. et Colonel STRASSER.

Excusés : MM. FABRE LA MAURELLE, DESTREMX, DUPUY, KRIÉGER, SAUREL et VEL.

Absents : MM. BRUNIE et MÉZIAT.

M. POCK, trésorier honoraire, assiste à la séance.

Le procès-verbal de la séance du 5 décembre 1921 est lu et approuvé.

Avant d'aborder l'ordre du jour, M. le Président expose, qu'étant gravement malade, il a eu le vif regret de ne pouvoir présenter lui-même, les membres du bureau à M. le Gouverneur général de l'Algérie, lors de son passage à Oran, le 9 décembre dernier.

Il remercie M. PELLET, Vice-Président, d'avoir bien voulu le remplacer en cette circonstance.

MM. MARIA Émile et SANDER Oscar, présentés à la séance précédente, sont admis comme membres titulaires de la Société.

Sont proposés : M. le sous-lieutenant DES AUBRYS du 1^{er} régiment étranger à Sidi-bel-Abbès, présenté par MM. DOUMERGUE et FABRE Sylvain ;

M. BABEAU Paul, officier d'administration de 1^{re} classe, du service de l'Etat-major, licencié ès lettres, demeurant au Château-Neuf (division d'Oran), présenté par MM. le colonel STRASSER et DOUMERGUE ;

M. Boggio Jean, propriétaire, boulevard Malakoff, 5, Oran, présenté par MM. FABRE Sylvain et commandant PELLECAT ;

M. CHALÉTY Ch. receveur principal des Douanes, 2, place des Quinconces, Oran, présenté par MM. STÉPHANOPOLI et DUPUY ;

M. JAFFRET Jean fils, 10, rue Ampère, Oran, présenté par MM. POCK et FLAHAULT ;

M. LÉOUFRE Albert, répétiteur au Lycée, présenté par MM. DOUMERGUE et LEMOISSON ;

M. TIKHONRAVOR Victor, capitaine à l'Etat-major de la Division d'Oran, demeurant au Château Neuf, présenté par MM. DOUMERGUE et FABRE Sylvain ;

M. VIGNON Armand, censeur des études au Lycée de garçons, Oran, présenté par MM. SAUVAGE et LEMOISSON.

Le Président fait connaître qu'il a reçu de M. le PRÉFET, le mandat de 500 francs concernant la subvention allouée à la Société par le Conseil général, pour l'exercice 1921.

Il a été avisé également que la CHAMBRE DE COMMERCE d'Oran a alloué à notre Société, une subvention de 500 francs, au titre de l'année 1922.

Des remerciements sont votés.

Les subventions ci-après sont allouées :

1° Monument à élever à la mémoire d'Eug. Etienne.	100 fr.
2° Monument à élever à la mémoire des élèves du Lycée d'Oran mort pour la Patrie.....	50 fr.
3° Monument de la Victoire.....	125 fr.

Le Président donne lecture d'une lettre de M. PITOLLET accusant réception de la biographie d'Eugène Etienne, insérée dans le dernier bulletin. M. PITOLLET ajoute qu'il a l'intention de faire imprimer à nouveau ce travail afin qu'un exemplaire puisse en être remis à chacun des souscripteurs au monument.

Conférences. — M. MALMEJAC rapporte la question relative aux conférences ; il expose les difficultés d'organisation étant donné que la « Ligue de l'Enseignement » a déjà organisé des conférences.

M. le docteur ABADIE, Président de cette société, fait connaître que des conférences ont été, en effet, organisées pour l'année 1921-1922. Un programme a été élaboré et est en voie d'exécution.

Le nombre des conférenciers étant très limité et les difficultés d'organisation assez nombreuses, il serait possible, à son avis, d'unir les efforts des deux sociétés pour établir, après entente, un programme commun de conférences qui seraient données, l'un prochain, sous le patronage simultané de la « Ligue de l'Enseignement » et de la « Société de Géographie d'Oran ».

M. DOUMERGUE dépose sur le bureau deux notes de M. Camille ARAMBURG : l'une publiée dans le *Bulletin de la Société Géologique de France* ; l'autre, insérée dans les *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences* ; les deux relatives aux *Poissons fossiles du sahélien* des carrières d'Eckmühl à Oran. On sait que des poissons de cette provenance ont été décrits en 1873 par Sauvage qui y reconnut 7 espèces. Ce nombre vient d'être porté par M. ARAMBURG à 80 espèces, dont plus de 50 nouvelles. Et la liste n'est pas close.

Par sa communication à l'Académie des Sciences notre sympathique collègue a marqué sa place dans le petit cercle des

savants qui se sont spécialisés dans l'étude des poissons fossiles. Le Comité en est tout heureux.

M. DELABY a offert à notre bibliothèque les deux précieux ouvrages de l'ingénieur VILLE : *Notions minéralogiques sur les provinces d'Alger et d'Oran*, 1852-1857. Des remerciements lui sont renouvelés.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 19 heures.

Le Secrétaire général,

S. FABRE.

Le Président,

E. FLAHAULT.

SÉANCE DU COMITÉ DU 6 FÉVRIER 1922

La séance est ouverte à 17 h. 30 sous la présidence de M. PELLET, Vice-Président.

Sont présents : MM. PELLET, FABRE SYLVAIN, Commandant PELLEGAT, TOURNIER, FABRE LA MAURELLE, DOUMERGUE, DUPUY, Commandant FISCHER, MÉZIAT, Colonel STRASSER et PÉREZ A.

Excusés : MM. FLAHAULT, Chanoine FABRE, DANGLES, BARBIÉ, DELABY, KRIÉGER, MALMEJAC, SAUREL et VEL.

Absents : MM. LEMOISSON, ABADIE et BRUNIE.

M. POCK, trésorier honoraire, assiste à la séance.

Le procès-verbal de la séance du 9 janvier 1922 est lu et approuvé.

Avant d'aborder l'ordre du jour, M. PELLET annonce que M. FLAHAULT, notre dévoué et respecté Président, vient de recevoir les palmes de l'Instruction publique.

Les membres du Comité sont heureux de se joindre à M. PELLET pour adresser à M. FLAHAULT leurs plus chaleureuses félicitations.

M. Gustave DESTREMX, membre du Comité, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère. Le Comité s'associe aux condoléances que le Président a adressées à notre sympathique collègue.

M. DOUMERGUE rappelle que M. Henri DE SARRAUTON — dont la presse vient d'annoncer le décès à Alger — a fait partie de notre Société de 1893 à 1897 et qu'il en fut un des Vice-Présidents de 1895 à 1897. Il se fit remarquer par ses études sur l'application du système décimal dans les mesures de la circonférence et du temps. Il fut un des champions de l'heure décimale et a publié à ce sujet, dans notre bulletin, des articles très remarquables dans le monde savant.

Au nom du Comité, il salue la mémoire du mathématicien distingué, aujourd'hui disparu, et adresse à tous les siens l'expression de ses condoléances attristées.

MM. le Lieutenant DES AUBRAYS, BAREAU Paul, BOGGIO Jean, CHARLETTY Charles, LÉOUFFRE Albert, Capitaine TICKONRAVOR et VIGNON Armand, présentés à la séance précédente, sont admis comme membres de la Société.

Sont proposés : M. DOMAS Jules, directeur du Crédit Lyonnais, présenté par MM. le Commandant PELLECAT et FLAHAULT ;

Madame COHADON, directrice de l'école maternelle de Saint Eugène, Oran, présentée par MM. le Commandant PELLECAT et BOLELLI.

Lecture est donnée d'une lettre de M. AMILHAC, Président de la *Société des Anciens Elèves du Collège et du Lycée d'Oran*, remerciant le Comité de la subvention de 50 francs allouée pour le monument des Anciens Elèves morts au champ d'honneur.

Par lettre du 13 janvier, M. le Maire de la Commune d'Oran informe que le Conseil municipal a voté en faveur de la Société, une subvention de 500 francs qui sera ordonnancée dès approbation du budget primitif par le Pouvoir central.

Des remerciements sont votés.

Le *Service Géographique de l'Armée* demande le renouvellement de son abonnement. Accordé.

Dans son numéro du 16 janvier dernier, l'*Echo d'Oran* a signalé la découverte, dans la région d'Aïn-Tekbalet, « de pierres tombales portant des inscriptions ».

Prévenu par M. le Chanoine FABRE, notre Président a écrit à M. le Maire de la Commune de Pont de l'Isser pour le prier de veiller à la conservation de ces documents épigraphiques jusqu'au jour où ils pourront être étudiées sur place.

Des renseignements donnés par M. le Maire, il résulte qu'il s'agirait simplement de pierres rebutées, extraites des carrières environnantes et abandonnées ensuite dans les déblais.

M. le Maire ajoute que si des découvertes intéressant réellement l'archéologie venaient à être faites dans sa commune, il s'empresse de les signaler à la Société.

Des remerciements lui sont votés.

M. ARABIE, Président de la Ligne Française de l'Enseignement, a adressé à MM. les Membres de la Société une invitation à assister à une conférence faite le 25 janvier par M. Colrat sur « l'Évolution de la Patrie Syrienne ». Cette invitation, datée du 24 janvier est arrivée tardivement et les sociétaires n'ont pu être prévenus.

M. DOUENEGRE annonce que M. Molle, maire d'Oran, donnant suite aux démarches de notre Société, vient de décider que les trois salles du Musée de la rue Montebello seront ouvertes au public à partir du dimanche 12 février.

Par lettre du 3 février 1922, *M. le Préfet*, au nom du Conseil général, demande la production des documents ci-après, qui devront lui parvenir le 25 février au plus tard :

- 1° Notice sommaire sur le but de la Société ;
- 2° Copie du budget 1922 ;
- 3° Compte rendu moral et financier de l'exercice 1921 ;
- 4° S'il y a lieu, demande de renouvellement de la subvention pour 1923.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 18 h. 30.

Le Secrétaire général,

S. FABRE.

Le Président,

E. FLAHAULT.

SÉANCE DU COMITÉ DU 6 MARS 1922

La séance est ouverte à 17 h. 30 sous la présidence de M. FLAHAULT, président.

Sont présents : MM. FLAHAULT, PELLET, FABRE Sylvain, TOURNIER, FABRE LA MAURELLE, BARBIÉ, DELABY, DOUMERGUE, DUPUY, Commandant FISCHER.

Excusés : MM. le Commandant PELLECAT, LEMOISSON, DANGLES, KRIÉGER, MÉZIAT, PÉREZ, SAUREL, Colonel STRASSER et VEL.

Absents : MM. FABRE (Chanoine), ABADIE, BRUNIE, DESTREMX et MALMEJAC.

M. POCK, trésorier honoraire, assiste à la séance.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

Avant d'aborder l'ordre du jour, le Président fait part au Comité du décès de M. BARTIBAS, pharmacien, membre de notre Société depuis l'année 1885, ancien Vice-Président du Conseil général, ancien Juge au Tribunal de Commerce, Chevalier de Légion d'Honneur. Le Président, absent d'Oran, a eu le vif regret de ne pouvoir assister aux funérailles.

Le Comité se joint à son Président pour adresser aux familles atteintes par ce deuil, ses condoléances attristées.

M. DOMAS et Madame CONADON, présentés à la séance précédente, sont admis comme membres titulaires de la Société.

Sont proposés pour faire partie de la Société :

M. AZERAD, négociant, 2, rue du Général Joubert, présenté par MM. GABRIEL Charles et PELLECAT ;

M. NÈPLE, administrateur en retraite, 1, boulevard de l'Industrie, Oran, présenté par MM. PELLECAT et DOUMERGUE ;

M. VIGUIER Louis, agent voyer départemental, 3, rue de l'Artillerie, Oran, présenté par MM. DOUMERGUE et FABRE Sylvain ;

LE CEBCLE DE L'ESCRIME, présenté par MM. GABRIEL Charles et PELLECAT.

Le Président fait connaître que ce Cercle vient d'attribuer à la Société un don de 100 francs. Des remerciements sont votés par le Comité.

Budget 1923. — Le budget 1923 est approuvé ; il prévoit en recettes 7.700 francs ; en dépense 7.600 francs et se solde par un excédent de recettes de 100 francs.

Gardien bibliothécaire. — M. TROJANY, adjudant en retraite, décoré de la médaille militaire, a été nommé Gardien bibliothécaire en remplacement de M. CROZIER, démissionnaire. Il recevra un traitement annuel de 720 francs.

Archéologie. — M. VEL a adressé au Président une note sur une inscription romaine découverte récemment aux Andalouses. Cette note sera insérée dans le prochain bulletin.

Une seconde inscription trouvée dans la même région est à l'étude et sera communiquée ultérieurement.

Elections : Circulaire du 15 mars. — Le Président fait connaître que M. VEL, nommé directeur de l'hôpital civil de Marengo, lui a adressé sa démission de membre du Comité.

M. KRIÉGER lui a également manifesté le désir d'être remplacé dans ces mêmes fonctions.

Le Comité charge son Président de faire parvenir à MM. VEL et KRIÉGER les regrets causés par leur départ du Comité.

Le Comité approuve les termes de la circulaire à adresser aux sociétaires, le 15 mars prochain, pour le renouvellement du tiers des membres du Comité.

Bibliothèque. — Il a été fait don à la bibliothèque des ouvrages ci-après :

1° *Le Port d'Oran* par M. Maurice CAZÈS, docteur en droit à Saïda ;

2° *Le Maroc* par M. Augustin BERNARD (5^e édition).

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Sur les fonds de la Société il a été fait acquisition de la *Mono-graphie de l'Aurès* par M. le Lieutenant Colonel DE LARTIGUE.

L'ordre du jour étant épuisé, le Président lève la séance à 19 heures.

Le Secrétaire général,

S. FABRE.

Le Président,

E. FLAHAULT.

GASTON TOURNÉ

Le Comité administratif de notre Société a été douloureusement affecté par la perte d'un de ses membres les plus sympathiques.

Né à Blaye (Gironde) le 22 avril 1852, Gaston TOURNÉ entra de bonne heure dans le service des Douanes, où ses qualités morales et intellectuelles le mirent promptement en relief, et lui firent franchir toutes les étapes de la hiérarchie, jusqu'au grade de Directeur. Désigné pour un poste de ce genre, il préféra rester à Oran en qualité de Receveur principal jusqu'à l'époque de sa retraite. Il mourut à Oran le 19 novembre 1921 après une courte, mais cruelle maladie.

Homme de dévouement et d'abnégation, M. TOURNÉ s'était voué à de nombreuses œuvres de bienfaisance ou de mutualité ; il était Président du Comité Oranais de la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés ; de l'Union générale des Retraités Civils et Militaires de France et des Colonies pour le département d'Oran ; il était en outre membre du Conseil d'administration de l'Union Syndicale des Pensionnés Civils et Militaires de France et des Colonies, enfin Vice-Président de la Société de Secours Mutuels des Retraités Civils et Militaires d'Oran.

Dans l'exercice de chacune de ces fonctions il apportait l'esprit d'organisation, les habitudes de bonne administration acquises dans sa carrière civile, mais par-dessus tout le tact et la délicatesse qui résumaient ses qualités de cœur.

Il n'a fait que passer au Comité administratif de notre Société, où il s'était acquis dès l'abord l'estime et la profonde sympathie de ses collègues ; sa réserve et sa modestie n'avaient pu d'ailleurs laisser dans l'ombre ses qualités administratives et son expérience des affaires.

A Madame TOURNÉ, sa veuve, nous renouvelons l'expression de nos condoléances et des regrets émus que nous inspire la perte d'un collègue éminemment sympathique.

E. F.

Concours ouverts par la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran

La Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran met au concours les questions suivantes :

1° Concours annuel pour 1923-1924..... : *Monographie géographique, historique et économique d'une commune de la province d'Oran (mirte, plein exercice ou indigène).*

Une médaille d'argent et une médaille de bronze seront attribuées aux meilleurs travaux présentés.

2° Pour 1923 : *Étude économique sur le Maroc Oriental depuis l'occupation française (1907).*

Une médaille d'argent sera attribuée au meilleur mémoire. Il pourra être accordé des médailles aux travaux non primés.

3° Pour 1924 : *Histoire de la ville d'Oran, de l'année 1848 au recensement de 1921, pour faire suite à l'ouvrage du Colonel Derrien.*

Une médaille de vermeil sera attribuée au meilleur travail.

4° Pour 1924 : *Historique des quartiers, rues et édifices modernes de la ville d'Oran. Renseignements très succints sur l'origine des diverses dénominations.*

Une médaille d'argent sera attribuée à l'auteur du meilleur mémoire.

Les conditions générales des concours sont les suivantes :

Les sociétaires et les personnes étrangères à la Société peuvent y participer.

Les manuscrits devront parvenir le 31 mars *au plus tard* de chacune des années fixées pour le concours.

Les *monographies* devront être *inédites*. Elles seront dressées d'après les indications générales *d'un plan qui sera communiqué aux personnes intéressées qui en feront la demande au Secrétaire général.*

Le manuscrit portera une devise qui sera répétée dans une enveloppe fermée contenant à l'intérieur le nom de l'auteur. Cette enveloppe ne sera ouverte qu'après le classement. Si les travaux présentés ne sont pas jugés suffisants, les récompenses pourront être réduites ou supprimées. L'original ou un double de tout travail récompensé devra être offert à la Société qui se réserve le droit de le publier dans son Bulletin. Dans ce cas, 50 exemplaires seront offerts gratuitement à l'auteur.

En outre des questions mises au concours, les Sociétaires pourraient apporter une précieuse collaboration au Bulletin en traitant l'un des sujets suivants ou tout autre rentrant dans le même cadre :

Aperçu géographique, agricole, économique sur une région de l'Oranie ou du Maroc Oriental.

Par exemple :

Le djebel Amour : Aflou, Géryville et leur hinterland ;

Le Sersou. — Le Dahra ;

La région de Nemours. — Le Kiss, Port-Say, Saïdia ;

Les Beni-Snassen, etc., etc..

Étude comparative du développement et du trafic des voies ferrées et des transports de l'Oranie, depuis 1901. Conséquences de la concurrence des transports par automobiles.

La pénétration saharienne par voie ferrée en suivant la vallée de la Saoura et le prolongement vers l'Ouest de la ligne de Colomb Béchar à Kenadsa.

Colomb Béchar et son hinterland : *Aperçu géographique, plantes utiles, faune, production du sol, voies de communications, commerce, caravanes, industries indigènes, etc.*

La région de Bou Denib au Tafilalet : *Aperçu...*

Le pétrole dans le département d'Oran. Historique des recherches.

Les forêts en Oranie au point de vue économique. Incendies, déboisements, reboisements. Essences à supprimer, à introduire ou à multiplier.

Hydraulique agricole : plaines à irriguer, ressources en eau dont on dispose dans ce but.

Ressources en eau d'une commune : oueds permanents, sources et puits, débits, profondeurs. Qualité des eaux.

L'alimentation en eau potable d'une commune de l'Oranie. Ce qu'elle a été, est, ou pourrait être.

Études régionales sur la flore, la faune ou la géologie de l'Oranie, du Sahara ou du Maroc Oriental.

La Préhistoire au Sahara. Stations nouvelles. Situation, description. Catalogue général des stations préhistoriques reconnues. Carte et dessins.

Les monuments archéologiques du Sahara : pierres écrites, tumuli, haouitas, idebnan et tous autres monuments votifs, non encore signalés, présentant un intérêt archéologique ou architectural. Photographies et dessins.

Ethnographie saharienne : locale ou régionale.

Les coins pittoresques et les curiosités naturelles de l'Oranie, des confins sahariens et du Maroc Oriental. Les renseignements locaux pourraient être envoyés à la Société de Géographie d'Oran qui les centraliserait. Toutes les personnes de l'intérieur qui s'intéressent aux beautés de la nature pourraient participer à cette enquête.

DÉCRET DU 29 MAI 1922

reconnaisant comme établissement d'utilité publique
la **SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE**
DE LA PROVINCE D'ORAN

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Le Président de la République Française,

Sur le rapport du Ministre de l'Intérieur,

Vu la demande présentée par l'Association dite « Société de Géographie et d'Archéologie de la Province d'Oran », dont le siège est à Oran, en vue d'obtenir la reconnaissance comme établissement d'utilité publique ;

L'extrait du procès-verbal de l'Assemblée générale en date du 22 Mai 1921 ;

L'extrait certifié conforme du *Journal Officiel* du 30 Avril 1903, contenant la déclaration prescrite par l'article 5 de la loi du 1^{er} Juillet 1901 ;

Les comptes et budgets ainsi que l'état de l'actif et du passif de l'association ;

Les statuts proposés et les autres pièces de l'affaire ;

La délibération du Conseil municipal d'Oran en date du 1^{er} Décembre 1921 ;

L'avis du Préfet du département d'Oran du 4 Avril 1922 ;

L'avis du Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts du 28 Avril 1922 ;

La loi du 1^{er} Juillet 1901 et le décret du 16 Août 1901 ;

Le Conseil d'État entendu ;

DÉCRÈTE :

ARTICLE PREMIER. — L'association dite « *Société de Géographie et d'Archéologie de la Province d'Oran* » dont le siège social est à Oran, est reconnue comme établissement d'utilité publique.

Sont approuvés les statuts de l'association tels qu'ils sont annexés au présent décret.

ARR. 2. — Le Ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent décret qui sera publié au *Journal Officiel* et inséré au *Bulletin des Lois* et au *Bulletin Officiel du Gouvernement Général de l'Algérie*.

Fait à Paris, le 29 Mai 1922.

Signé : MILLERAND.

Par le Président de la République :

Le Ministre de l'Intérieur,

Signé : MAUNOURY.

En enregistrant le Décret Présidentiel qui reconnaît d'utilité publique la Société de Géographie et d'Archéologie de la Province d'Oran, le Comité administratif exprime sa respectueuse reconnaissance aux Pouvoirs Publics, qui ont bien voulu consacrer par ce décret plus de 40 années de travaux et de services rendus à l'Algérie et à la France.

Il exprime aussi toutes sa gratitude à M. le PRÉFET, à M. le MAIRE et au CONSEIL MUNICIPAL de la ville d'Oran, qui ont bien voulu appuyer sa demande de reconnaissance d'utilité publique.

Enfin il adresse ses vifs remerciements à MM. DOUMERGUE, SYLVAIN FABRE, le Capitaine NOËL et VEL, qui ont assumé la lourde tâche de préparer le dossier joint à cette demande, et de modifier, conformément au type imposé par le Conseil d'Etat, la rédaction de nos Statuts et de notre Règlement intérieur. (1)

LE COMITÉ.

(1) Voir les Statuts et Règlement à la fin du fascicule.

L'ALGÉRIE

Conférences faites à MM. les Officiers DE LA GARNISON D'ORAN

PREAMBULE

Mes chers camarades,

Pour donner le bon exemple, j'ai accepté de vous faire une conférence.

Mais, quand j'ai vu le sujet qui m'avait été attribué : « *L'ALGÉRIE (orogénie, orographie, climat, faune, flore, développement de la civilisation algérienne)* », j'ai fait toutes mes réserves sur la possibilité, pour moi, de vous condenser un pareil sujet en une seule conférence, à moins de rester dans des généralités qui ne vous auraient presque rien appris et dans des banalités qui ne vous auraient pas intéressés.

En s'arrêtant à la chute de Carthage (146 ans avant Jésus-Christ), M. Gsell a écrit sur ce sujet, quatre volumes de grande taille, représentant un total de près de 2000 pages.

Rassurez-vous. J'espère pouvoir, en un très petit nombre de conférences, vous apprendre des choses que vous ignoriez, qui éveilleront en vous des idées nouvelles, qui ne vous ennueront pas et qui, peut-être même, vous intéresseront.

Des nombreux ouvrages et travaux que j'ai lus, de mes observations personnelles pendant la dizaine d'années que j'ai passées comme sous-lieutenant, capitaine et chef de bataillon, soit aux tirailleurs, soit au levé des cartes au 40.000^e et au 100.000^e, en Tunisie, dans l'Ouarsenis et dans l'Aurès, j'ai cherché à faire ce que prescrit Rabelais, c'est-à-dire à vous « extraire la substantifique moelle ».

Pour que vous compreniez bien les multiples problèmes des nombreuses races humaines, plus ou moins enchevêtrées, qui sont en Algérie, j'ai dû remonter bien plus haut que le Déluge... de Noé, qui ne date, en effet, que de 3000 ans avant Jésus-Christ, alors que des migrations humaines très importantes ont eu lieu en Algérie, à partir du 9^e millénaire et que les autochtones préhistoriques datent de bien plus longtemps encore.

J'espère que vous ne m'en voudrez pas.

Chaque fois que je l'ai pu, notamment pour les nombreuses civilisations (vingt au moins, sans compter la nôtre), qui se sont succédées dans l'Afrique du Nord, je me suis efforcé de tirer, tant des fautes et des erreurs du passé que de ce qu'il faisait de bien, des enseignements pour le présent et pour l'avenir. Tout s'enchaîne dans le Progrès. Le Progrès Humain ne consiste pas dans le progrès scientifique seul qui, lui, marche à pas de géants, en particulier pour les moyens à employer afin de se débarrasser de ses semblables. Il y a le Progrès dans le sens le plus élevé de ce mot, c'est-à-dire le Progrès vers le Bien... je n'ose pas dire le mieux.

Le Progrès Industriel, le Progrès Hydrométrique, le Progrès des Liaisons et Communications rapides, sont des plus importants pour l'Algérie. Il y a aussi le Progrès social qui, en rapprochant les hommes les uns des autres, en les attachant les uns aux autres par des besoins et intérêts communs, en en faisant des amis et même des frères bien unis au lieu d'adversaires irrités de castes, de classes, de religions, de races, amènera enfin la Concorde et, par suite, la Paix dans les cœurs et fera disparaître, sinon pour toujours, du moins pour très longtemps, les malentendus, les soupçons plus ou moins justifiés, les heurts plus ou moins sournois, les luttes plus ou moins ouvertes et loyales.

La France a toujours été à la tête du Progrès, surtout dans le sens élevé de ce mot. Continuons son œuvre ici, mes chers camarades ; nous sommes ses enfants. Semons, nous aussi, des idées de Progrès raisonné, pratique, humain.

D'autres que nous, peut-être, les récolteront. Qu'importe ? Le résultat sera acquis, le but sera atteint, le Progrès sera réalisé.

OUVRAGES CONSULTÉS :

La conquête du Sahara, par M. E. F. GAUTIER (1910).

L'aménagement de l'eau et l'installation rurale dans l'Afrique ancienne, par M. DU COLDRAY LA BLANCHÈRE (1845).

Six mois chez les Touareg du Ahaggar, par M. Maurice BEXHAZERA (1908).

Les oasis sahariennes (Gourara, Tonal, Tidikelt), par M. A. G. P. MARTIN (1908).

Les races humaines par le Dr R. VERNEAU.

Traité de géologie, par M. Emile HAUG (1911).

La terre avant le déluge, par M. Louis FIGUIER (1872).

Merveilles de la Nature, par M. A. E. BREHM.

Revue scientifique n° 7, du 8 avril 1922.

L'histoire ancienne de l'Afrique du Nord, par M. Stéphane GSELL (1921).

Les grands Initiés, de M. SCHURÉ (1921).

Essai de climatologie algérienne, par M. A. THUVENET (1896).

Monographie du territoire d'Aïn-Sefra, par le capitaine MEYNIER.

Travaux de M. G. B. M. FLAMAND sur le Préhistorique dans le Sahara et dans le Haut-Pays Oranais (1901 et 1906).

Les Civilisations de l'Afrique du Nord, par M. Victor PIQUET (1909).

Bulletins du Service Météorologique d'Alger depuis 1878.

Dictionnaire Tamâheq (Touareg), du Cid KAOUL.

Dictionnaire Français-Berbère de 1864, composé par ordre du Ministre de la Guerre.

Géographie générale, de M. G. LESPAGNOL (1902).

Les Arabes en Berbérie du XI^e au XIV^e siècle, par B. Georges MARÇAIS (1913).

Le Transsaharien, par M. Camille SABATIER (1922).

CARTES ET ATLAS

Atlas, de M. Vivien DE SAINT-MARTIN (1874).

Carte géologique du Gouvernement général de l'Algérie.

Carte du Gouvernement général de l'Algérie donnant l'emplacement des tribus en 1846.

Carte donnant l'emplacement des peuplades et des localités sous l'empire Romain.

1^{re} CONFÉRENCE

Bases géologiques et zoologiques

Le tableau I donne les renseignements indispensables à la suite de ces conférences (1).

Il y a lieu cependant de le compléter sur certains points.

Dans son livre très intéressant de vulgarisation scientifique, écrit en 1872, et intitulé « La Terre avant le déluge », Louis Figuier divisait l'ère quaternaire, c'est-à-dire l'ère actuelle, en trois périodes :

1^o Les déluges de l'Europe ; 2^o la période glaciaire ; 3^o la création de l'homme et le déluge asiatique.

Il donnait sur ces périodes, les précisions ci-après :

1^o *Déluges de l'Europe*. — Il y aurait eu deux déluges : la preuve en est donnée par les entassements d'os de toutes espèces trouvés à certains endroits au milieu d'un limon argilo-graveleux :

Un déluge du Nord de l'Europe (Scandinavie, Suède, Norvège, Russie d'Europe, Nord de l'Allemagne) consécutif au soulèvement des montagnes du Nord de l'Europe.

Un déluge de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, consécutif au soulèvement des Alpes.

2^o *Période glaciaire* :

La vie organique se remettait à peine de cette secousse violente, lorsqu'une seconde atteinte, plus grave peut-être, vint l'assaillir. Le Nord et le centre de l'Europe, de la Scandinavie à la Méditerranée et au Danube, furent en proie soudain (2) à une température glaciale.

L'explication la plus plausible c'est que le soleil perdit un certain temps son degré de chaleur. Le soleil est une étoile et les étoiles sont sujettes à des variations d'éclat.

Un vaste manteau de neige et de glace recouvrit les plaines, les vallées, les mers et les plateaux. Les éléphants et les rhinocéros disparurent.

Des blocs erratiques et des moraines furent transportés au loin par le mouvement de descente des glaciers (3).

(1) Ce tableau a été établi sur les bases données par M. Haug, mais les géologues ne sont pas d'accord. Voir le « Supplément » à la fin de cette conférence.

(2) Les cadavres de mammoth intacts, trouvés dans les glaces de Sibérie, prouvent, d'après Cuvier, que l'événement a été subit, instantané, sans aucune gradation.

(3) Celui de l'Ar, en Suisse, avance encore de 71 m. par an (glissement avec foule à l'extrémité inférieure).

En Amérique le phénomène glaciaire paraît avoir pris une extension et une gravité bien supérieures à ce qui s'est passé en Europe.

3° *La création de l'homme et le déluge asiatique :*

L'opinion qui place la naissance de l'homme aux abords de l'Euphrate, dans l'Asie centrale, est confirmée par le déluge de l'Asie (foule de traditions concordantes de différents peuples), dont la Bible nous a transmis le souvenir et qui fut provoqué par le soulèvement d'une partie de la longue chaîne de montagnes qui fait suite au Caucase.

Epoque de ce déluge :

Moïse (1) le fait remonter à 1500 ou 1800 ans avant l'époque où il écrivit ; ce qui le situerait 3000 ans environ avant J.-C. Les Védas (livres sacrés des Hindous) qui ont été composés vers la même époque que la Genèse, le font également remonter à 1500 ans avant leur composition. Les Guèbres le placent à la même date.

Bérose, historien chaldéen, qui écrivait à Babylone au temps d'Alexandre, a composé une histoire de Chaldée dans laquelle il parle du déluge universel qu'il place immédiatement avant Bélus, père de Ninus.

Confucius, célèbre philosophe chinois, né vers 551 avant J.-C., commence l'histoire de la Chine en parlant d'un empereur nommé Jas et il représente cet empereur comme occupé à faire écouler les eaux qui « s'étant élevées jusqu'au ciel, baignaient encore le pied des plus hautes montagnes. »

De toutes ces affirmations de Louis Figuier, on ne peut plus retenir aujourd'hui qu'un fait : un déluge asiatique aurait eu lieu 3000 ans environ avant Jésus-Christ.

Pour tout le reste, la science a marché à pas de géants depuis 1872. En ce qui concerne, en particulier, l'Algérie et la Tunisie, elle a découvert qu'il y avait eu, sinon des déluges, tout au moins des périodes très humides, avec des pluies torrentielles et des inondations et qu'il n'y avait pas eu de période glaciaire.

En 1911, M. Emile Haug écrivait dans son *Traité de Géologie* :

L'existence de plusieurs phases de glaciation successives à

(1) Qui a vécu au V^e ou au VI^e Siècle avant Jésus-Christ (né vers 1000, il serait mort vers 1380).

L'époque quaternaire et celle de périodes interglaciaires, marquées par des retraits considérables, sont, aujourd'hui, assez généralement admises. Il n'y a de divergences que sur le nombre des phases glaciaires qui varie, suivant les auteurs, de trois à six, et sur leur importance.

Hypothèses relatives aux causes des périodes glaciaires :

a) *Astronomiques.*

1° Hypothèse de James Croll. Variations dans l'inclinaison de la Terre sur l'écliptique, qui se traduit par le phénomène de la précession des équinoxes. La période de ce phénomène est de 21000 ans ; en conséquence, tous les 10500 ans, chaque hémisphère reçoit alternativement une trop grande quantité de chaleur au détriment de l'autre. Les variations dans l'excentricité de l'orbite terrestre auraient des résultats analogues, mais ici la période est d'environ 86000 ans.

Mais cette hypothèse ne permet pas d'expliquer l'ancienne extension des glaciers sous l'équateur, au Kilimandjaro et au Kenia, par exemple.

2° « Variations de diamètre et d'éclat du soleil. » (Cette hypothèse ne repose pas sur des bases sérieuses).

3° « Modifications périodiques des taches solaires. » (Peut-être ?)

b) *Géologiques* : Les hypothèses géologiques font intervenir :

1° Théorie de Svante Arrhenius. — Les phénomènes volcaniques qui déterminent la teneur de l'air en acide carbonique, teneur dont les variations déterminent, à leur tour, les différences d'intensité du rayonnement et, par suite, les variations dans la température de la surface terrestre. Si la teneur actuelle (0,03 % en volume) était réduite des $\frac{2}{3}$ il en résulterait un abaissement de température d'à peu près 3 degrés par 55° latitude Nord.

Si donc les phénomènes volcaniques présentent une certaine périodicité, ce qui n'est pas possible, on peut supposer avec Frech que les variations de climat aux périodes géologiques sont fonction des variations dans l'intensité du volcanisme.

2° « Les changements importants dans la répartition des terres et des mers qui occasionnent des modifications

dans la direction des courants atmosphériques et des courants marins ⁽¹⁾. »

c) *Tectoniques* :

Les hypothèses tectoniques qui invoquent des oscillations verticales des continents, et M. Haug ajoute : « l'hypothèse des oscillations lentes du sol tend à se confirmer de plus en plus (2) ». Il fait remarquer, en outre, que « les oscillations des lignes de rivage sont peut-être dûes à des mouvements orogéniques parallèles à l'axe de l'Atlas. »

Pour le Sahara algérien, M. Haug s'exprimait ainsi :

Les terrasses fluviales quaternaires sont au nombre de trois. Elles occupent les altitudes de 40-45 mètres, de 18-25 mètres et de 5 à 12 mètres au dessus des thalwegs actuels. Ce sont des cailloutis et des carapaces travertineuses associées quelquefois à des encroûtements de gypse et de sel gemme.

Le remplissage des chotts est principalement constitué par des dépôts salins, résultant du lavage des couches salifères néogènes triasiques qui affleurent dans les régions avoisinantes. Mais on y observe également des intercalations de formations d'eau douce, qui permettent de conclure à des alternances de climat sec et de climat humide. Pomel a depuis longtemps fait justice de l'attribution de cette série à une « mer saharienne » qui, au début du quaternaire, aurait occupé la dépression des chotts.

Les couches les plus récentes de la série ont fourni des ossements et un squelette entier de *Babalus Antiquus*, espèce associée, dans les gravures rupestres, à une figuration humaine et à la silhouette d'une hache néolithique emmanchée (3).

Il ressort de ces indications qu'il y aurait eu, dans le Sahara, trois périodes très humides. Elle sont peut-être une corrélation avec les périodes glaciaires et les déluges consécutifs de l'Europe ?

Quoi qu'il en soit, ainsi qu'on le verra plus loin, le Sahara algérien a été, jusqu'à une époque assez voisine de notre ère, couvert de grands lacs d'eau douce, sur les

(1) La vague de chaleur et de sécheresse de 1921, en France, a été attribuée, je crois, à un léger déplacement du Gulf-Stream.

(2) Dès 1889, j'avais été frappé par le fait suivant, en Tunisie. Le port romain de Sousse, sans aucune raison d'érosion, était à plus de 100 mètres à l'intérieur des terres et à 5 ou 6 mètres au-dessus de la mer (anneaux d'attache des bateaux) : par contre, on voyait, sous l'eau, à Skanès (2 km. N.-O. de Monastir) des ruines que les indigènes m'ont affirmé être celles de Ruspina, qu'ils appelaient Rousbîta.

(3) De nombreuses autres gravures rupestres ont été découvertes depuis.

bords desquels existait une civilisation qui n'est apparue que là et qui a disparu tout d'un coup avec les animaux tels que le *bubalus antiquus* qui existaient avec elle.

En ce qui concerne le rattachement de l'Afrique du Nord à l'Europe, rattachement qui passionne les anthropologistes et qui explique, peut-être, pourquoi les Berbères sont si près de nous, comme race, M. Haug écrivait ce qui suit :

Si l'Afrique du Nord a communiqué, au quaternaire, avec l'Europe méridionale, ce n'est pas par Gibraltar, c'est par une voie située plus à l'Est.

Au contraire, la Corse et la Sardaigne faisaient corps avec la Provence et l'île d'Elbe était réunie au continent. La Sicile était reliée à la Péninsule, au moins jusqu'au début du quaternaire moyen, car on y a rencontré en divers points, l'*Elephas antiquus*. L'association de cette espèce avec *Elephas africanus* permet en outre de conclure que la Sicile communiquait également avec l'Afrique antérieurement à la formation du détroit qui la sépare de la Tunisie. La présence d'une espèce naine d'éléphants, à la fois à Malte et en Sicile, permet de supposer que les deux îles étaient restées unies à une époque où elles étaient déjà détachées de l'Afrique et de l'Europe.

Quant à l'affaissement de l'Egée (qui pourrait bien être l'Atlantide de Platon), M. Haug s'exprimait ainsi :

Les plus grands changements qui aient modifié au quaternaire les contours de l'Europe se sont produits dans la Méditerranée occidentale (ceux qui sont indiqués ci-dessus).

C'est du quaternaire inférieur que date la formation de la mer Egée.

L'affaissement de l'Egée, que nous avons attribué à un ennoyage, a été accompagné d'éruptions volcaniques intenses, qui ont eu lieu principalement suivant des alignements conformes à la direction des plissements.

Pour l'apparition de l'homme sur la terre, M. Haug écrivait, enfin, ce qui suit :

On ne connaît en Europe, aucun indice de la présence de l'homme avant le quaternaire moyen et l'attribution au quaternaire ancien de restes humains trouvés, par exemple, dans l'Amérique du Sud est encore contestée. C'est avec la faune du quaternaire ancien qu'ont été trouvés à Java les restes du Bimane le plus primitif, du fameux *Pithecanthropus erectus*.

Jusqu'ici le débris humain le plus ancien que l'on connaisse en Europe est une mâchoire trouvée dans les sables de Mauer, près Heidelberg, avec *Elephas antiquus* et *Rhinoceros Mercki*,

dans le *chelléen*. Les squelettes trouvés à Krapina, en Croatie, sont un peu plus récents mais semblent appartenir à la même période interglaciaire. L'Homme de Denise date peut-être de la même époque.

Les restes humains du quaternaire moyen appartiennent aux types suivants :

1° *Race du Neanderthal*. — La plus ancienne. *Homo primigenius* ; dolichocéphale, front surbaissé, arcades sourcilières très proéminentes ; absence de saillie du menton. Corps petit mais vigoureux. Fémur rappelant celui des anthropoïdes.

2° *Race de Grimaldi* (près Menton). — Nez large et aplati, énorme prognatisme, menton fuyant, type négroïde très accusé ; caractères du bassin et proportion des membres la rapprochant également des nègres. Taille moyenne.

3° *Race de Cro-Magnon* (la plus récente ; à la fin du quaternaire moyen, à l'époque du renne). Dolichocéphale, front très haut et bombé, arcades sourcilières modérément développées, pommettes très saillantes, prognatisme très accusé. Taille très élevée, membres très vigoureux et de proportions harmonieuses.

La période *paléolithique* (pierre taillée) appartient tout entière au quaternaire moyen.

La période *néolithique* (pierre polie) est à la base du quaternaire supérieur.

La main de l'homme ou d'un ancêtre de l'homme sur des éclats de silex « intentionnellement choisis puis retouchés » n'est nullement prouvée dans le quaternaire inférieur. Des silex d'étages beaucoup plus anciens et présentant les mêmes apparences ont été également attribués à l'homme (1). Mais ces éolites se trouvent par couches, et non par stations, ce qui doit nous rendre méfiants, ou alors il faudrait supposer que la population de l'époque était très dense et il est singulier qu'on n'ait alors trouvé aucun ossement. Des observations récentes faites par Marcellin Boule dans une usine et sur le bord de la mer ont, en outre, prouvé qu'un simple choc peut produire sur des silex des éclatements en tous points semblables aux retouches des prétendues éolites. La gelée et la pression subie par les silex dans les couches peuvent produire les mêmes effets.

(1) Par M. Brehm notamment, qui ajoute : « Toutes ces trouvailles ont « été faites près d'anciens lacs tertiaires. L'homme était déjà en possession du feu ; les craquelures spéciales de certains cailloux ne peuvent « laisser aucun doute à cet égard. »

Les plus anciens silex authentiques sont ceux du *Chelléen* : ce sont des coups de poing taillés sur les deux faces.

[Les savants ne sont pas encore d'accord pour fixer la position stratigraphique du chelléen (dernière ou avant-dernière période interglaciaire : *chelléen* ou *cromérien*.)]

M. Haug ajoute :

Nos connaissances relatives à l'Homme fossile dans l'Amérique du Nord sont encore très rudimentaires. Les quelques squelettes qui ont été trouvés dans des dépôts d'apparence quaternaire ont été reconnus appartenir à une race identique à celle des Indiens actuels. Les outils remontent certainement à un âge plus ancien et quelques-uns ont été recueillis dans des conditions qui ne laissent aucun doute quant à la coexistence de l'Homme et du *Mastodonte* dans certains gisements, de l'Homme et des grands Edentés, tels que le *Megalonyx*, dans d'autres.

Cette thèse de l'apparition de l'homme au quaternaire moyen seulement s'est écroulée il y a quelques jours. La présence de l'homme sur la terre dès la seconde période de l'ère tertiaire (et d'un homme sachant déjà se servir du feu) vient, en effet, d'être constatée en Angleterre, à Ipswich (silex taillés et ayant subi l'action du feu).⁽¹⁾

Quoi qu'il en soit, retenez le nom de *race de Cro-Magnon*. Cette race est à la mode en ce moment. Des savants la retrouvent partout, jusque chez les Touaregs et même dans les îles Canaries. Cependant elle n'a reculé, par le Sud-Ouest de la France, puis par l'Espagne, que lentement, au 3^e millénaire avant notre ère ; et elle n'a reculé que devant l'invasion des Hindous, venus par l'Europe centrale et qui, précédés par les peuples qu'ils refoulaient, ont introduit en France l'âge de bronze, au moyen de méthodes assez brutales, comme en témoignent certains squelettes de la race de Cro-Magnon.

Avant de passer à l'étude des hommes préhistoriques, permettez-moi de vous citer deux opinions de M. Haug, qui sont aussi les miennes :

1^o Dans l'extinction d'un grand nombre d'espèces d'animaux, l'intervention de l'homme a été pour beaucoup sinon pour tout.

2^o Dans certaines périodes géologiques, on voit apparaître des espèces nouvelles dont on ne trouve pas le rattachement avec les espèces précédentes.

(1) Enfin on viendrait, paraît-il, de découvrir en Amérique, également dans des terrains tertiaires, les dents d'un anthropopithèque.

3° Pour l'homme, les races se succèdent (en Europe) dans une région, sans présenter entre elles aucun lien génétique. Souvent plusieurs races, très différentes, ont coexisté dans des régions voisines, voire dans une même station.

Les Hommes préhistoriques

Jusqu'à la découverte, toute récente, et semblant certaine, cette fois, de la présence de l'Homme sur la terre dès l'ère tertiaire et de la présence de cet homme en Angleterre, la découverte du *Pithécanthrope* à Java et la conviction chez de nombreux savants que l'Homme n'était apparu qu'après le Pithécanthrope, avaient permis d'étayer une théorie séduisante qui cadrerait avec la Genèse de Moïse. Cette théorie était la suivante :

Le Paradis terrestre de Moïse était l'île de Java actuelle qui était alors rattachée au continent, le climat y était idéal, il n'y avait pas de bêtes féroces mais des serpents (premier rapprochement avec la Bible) ; la vie y était extraordinairement facile (fruits à profusion). Le Pithécanthrope y vivait heureux et tranquille. Mais des volcans entrent en éruption (deuxième rapprochement avec la Bible : c'est le glaive de feu de l'ange qui a chassé Adam et Ève). Des tremblements de terre secouent le sol. Les Pithécanthropes affolés s'enfuient vers le Nord-Ouest (de l'autre côté, c'est la mer) et gagnent la Chine et l'Inde qui sont les deux berceaux de notre humanité actuelle. Sous l'effet de la secousse morale produite, des pérégrinations de la fuite, du changement de milieu, le Pithécanthrope devient l'Homme.

Chaque fois que cette théorie m'a été émise, j'ai répondu :

« Il y a, sans doute, des coïncidences troublantes avec la Genèse, mais, pour pouvoir transmettre de pareils souvenirs à ses descendants, il fallait que le Pithécanthrope parlât (ce qui semble impossible) ou bien il faudrait que l'instinct des animaux (subconscient) ne soit, en grande partie tout au moins, qu'un ensemble de souvenirs ataviques (ce qui n'est pas impossible). Dans ce dernier cas, ces souvenirs auraient été tellement précis dans le cerveau du Pithécanthrope qu'une fois devenu Homme il les aurait traduits et transmis par la parole dès qu'il a pu parler. »

Quoi qu'il en soit, la découverte récente d'Ipswich démolit cette théorie. Elle prouve que, plusieurs milliers d'années avant le Pithécanthrope de Java, il y avait déjà

des hommes non seulement à l'Est de l'Égypte, où les place seulement Moïse (que confirment des traditions chinoises), mais aussi très loin à l'Ouest.

Cette découverte démolit aussi la théorie, basée sur la Bible, et d'après laquelle il n'y a eu qu'un seul berceau de toute l'humanité. Elle confirme l'opinion de nombreux savants (opinion à laquelle je m'étais rallié depuis longtemps) que l'homme est apparu sur plusieurs points à la fois de notre globe terrestre, comme les mammifères et les carnassiers. Il est même probable qu'il y avait, entre ces premiers éléments humains, des différences comme il y en a eu entre les espèces d'éléphants (éléphant africain et éléphant asiatique), de fauves (lion et tigre), de singes (gorilles, orangs-outangs, chimpanzés).

D'après la Bible même, Adam et Ève et leurs descendants n'ont pas été extraordinairement prolifiques, et cependant, dès le début du quaternaire moyen, après la première période glaciaire, il y avait déjà, sûrement, des hommes dans l'Amérique du Nord et dans celle du Sud, à Java, en France, en Belgique, en Angleterre, dans l'Afrique du Nord, c'est-à-dire aux quatre coins du monde.

Quant Moïse dit que « Dieu fit l'homme à son image », il flatte l'homme, mais il ne flatte pas le Bon Dieu. Il se peut, il est vrai, que ce soit pour surexciter l'amour-propre de la race hébraïque en lui faisant croire qu'elle était d'une essence supérieure et spéciale, que Moïse ait réservé le nom d'*Homme* au créateur de cette race (Adam) en considérant les autres races comme tellement inférieures qu'elles étaient des sortes d'animaux. Cette idée a été émise pour la première fois, en 1565, par la Peyrèze, gentilhomme protestant de l'armée de Condé, qui, s'appuyant sur la Bible seule, s'est efforcé de prouver que « Adam et Ève avaient donné naissance au peuple juif seul, tandis que les autres peuples, « les Gentils » remontaient à des êtres créés avant eux, en même temps que les animaux, sur tous les points de la terre habitable ».

Il y a lieu de remarquer que, depuis cette époque, des prêtres éminents ⁽¹⁾ ont concilié les traditions bibliques et les découvertes de la science ⁽²⁾ en admettant sinon

(1) M. H. de Valroger (de l'Observatoire), l'abbé d'Enviu, le père Monsabré, etc.

(2) Il convient de remarquer que c'est seulement depuis la Révolution française que la science a osé mettre en doute certaines traditions bibliques (théorie de Lamarck).

L'Homme tertiaire ou quaternaire, du moins un Précurseur de l'Homme à ces périodes géologiques.

Si la période géologique de l'apparition sur la terre de l'Homme (ou de son précurseur *l'Anthropopithèque*), semble maintenant déterminée, on ne sait toujours pas (et je crois qu'on restera encore bien longtemps sans le savoir, si même on le sait jamais) comment cet être humain est apparu.

Génération spontanée ou transformisme, telles sont les deux théories générales en présence. Il y en a peut-être d'autres auxquelles on n'a pas encore pensé.

La « génération spontanée » n'a pour ainsi dire plus d'adhérents dans le monde savant.

Quant au « transformisme » (théorie du Français Lamarck, perfectionnée par l'Anglais Darwin), il est toujours à la mode.

Je vous résume les théories actuellement en cours à ce sujet (évolution, transformation lente, transformation brusque, hérédité). Elles servent aussi bien aux détracteurs qu'aux défenseurs du peuplement de la terre par un couple unique (Adam et Eve).

Il faut s'adapter au milieu ou périr. L'adaptation à un milieu nouveau amène une évolution puis une transformation ;

La fonction crée l'organe et un organe qui ne travaille pas s'atrophie, puis disparaît ;

Les parents transmettent à leurs enfants leurs modifications physiques.

Le transformisme permet d'expliquer, à la rigueur, non seulement l'apparition de l'Homme, après le Singe, mais aussi le peuplement de la terre par un couple unique dont les descendants se sont adaptés aux milieux nouveaux dans lesquels ils s'étaient transportés, se sont transformés et ont ainsi donné naissance à des types nouveaux et à des races nouvelles (1). Il me semble cependant difficile d'admettre qu'un nègre du Soudan soit le frère d'un juif de Palestine.

(1) Les contes de fées où les animaux sont transformés en hommes et inversement le totemisme (une des premières religions) où certaine peuplade se croit apparentée à un certain animal, la métempsycose sont interprétés par certains savants, sinon comme des preuves, du moins comme des indices que l'homme primitif a encore vu des transformations d'espèces animales s'effectuer sous ses yeux (1).

Mais ce que je me refuse à admettre, c'est que l'Homme est un Pithécanthrope transformé qui n'est lui-même qu'un singe (de quel ?) transformé.

A tous les apôtres de cette théorie, je réponds : « D'abord votre fameuse chaîne allant du protoplasma inerte à l'Homme n'est pas du tout continue ; à la fin de l'ère tertiaire et aux débuts de l'ère quaternaire, des espèces animales sont apparues qui n'ont aucune corrélation avec les espèces précédentes. Et puis, et surtout, comment le protoplasma inerte est-il créé et comment se transforme-t-il en protoplasma animé ? Dieu a des mystères que le cerveau de l'Homme ne découvrira jamais à mon humble avis. »

Quoi qu'il en soit, je vais tâcher de vous condenser le plus clairement possible ce qu'on sait actuellement sur les premiers Hommes.

L'Homme tertiaire. — L'homme tertiaire, soupçonné depuis longtemps par les savants et découvert à Ipswich était-il un homme ou l'homme-singe (homme pithécoïde ou anthropopithèque) dont Darwin affirme l'existence comme chaînon intermédiaire et dont il fait la description ci-après :

Il était sans doute couvert de poils ; les deux sexes portaient la barbe ; leurs oreilles étaient pointues et mobiles ; ils avaient une queue desservie par des muscles propres... Le pied devait être alors préhensile et nos ancêtres vivaient sans doute habituellement sur les arbres dans quelque pays chaud, couvert de forêts ; les mâles avaient de grandes dents canines qui leur servaient d'armes formidables.

Était-il l'*anthropopithèque* dont M. G. de Mortillet parle en ces termes :

Si, comme tout le fait présumer, les silex de Thenay (grattoirs, perçoirs, pointes en forme d'amande, couteaux, disques), du Puy-Courny et d'Otia et les entailles des ossements de la petite baignoire découverte à Monte Aperto, portent les traces d'une taille intentionnelle, ils sont l'œuvre, non pas de l'homme actuel, mais d'une autre espèce d'hommes, probablement même d'un genre précurseur de l'homme et devant combler un des vides de la science animale. La faune mammifère s'est renouvelée au moins trois fois depuis le dépôt des marnes à silex taillés de Thenay jusqu'à l'époque quaternaire. L'homme, avec son organisation des plus compliquées, n'a pas dû échapper à cette loi.

Je ne puis pas vous fixer puisqu'on n'a pas trouvé ses ossements. Mais cet Homme savait se faire des armes en pierre ⁽¹⁾ et se servir du feu : c'était donc déjà un être intelligent et raisonnant.

A quelle date avant notre ère faut-il le situer dans le temps ?

En se basant sur le temps nécessaire pour former la tourbe (dans laquelle on a découvert des outils en pierre) ou pour combler des lacs (qui, aux temps préhistoriques, avaient des cités lacustres) on a calculé qu'il avait fallu 100000 ans. Il est vrai que ces phénomènes se sont, peut-être, au début de notre ère actuelle (quaternaire), produits avec plus de rapidité et d'activité que maintenant.

Mais, avec la découverte d'IpSwich, il faut remonter dans le temps beaucoup plus haut que les cités lacustres.

Je n'ai pas pu obtenir de gens compétents une durée en temps même approximative. ⁽²⁾

En nous en tenant au chiffre précédent de 100000 ans, nous sommes donc presque certainement au-dessous de la vérité (les traditions des Chinois remontent à 130000 ans).

Nous sommes loin, bien loin des 6000 ans déduits de l'Ancien Testament de Moïse. ⁽³⁾ Mais, peut-être, ce chiffre de 6000 ans est-il celui de l'époque à partir de laquelle les races, plus ou moins nombreuses et organisées, connues de Moïse, ont commencé à se déplacer, à se battre par suite entre elles ? Peut-être est-ce simplement l'histoire de la tribu puis de la race fondée par un homme et une femme qui se sont séparés d'une famille ou d'une tribu. Dans l'état actuel de la science on peut penser, en effet, que le 7^e millénaire marque le début des migrations importantes venant de l'Egypte ou par l'Egypte. ⁽⁴⁾

Et c'est surtout l'Afrique du Nord qui va être un des terrains de parcours favori de ces migrations, un champ clos de luttes de peuples se déplaçant du Sud vers le Nord, de l'Ouest vers l'Est, du Nord au Sud. Quand on étudie

(1) En arrangeant les silex déjà plus ou moins préparés dans ce but par la nature elle-même.

(2) Voir le « Supplément » à la fin de cette conférence.

(3) Et encore plus des 4424 ans d'Ibn-Abbas (1100 ans d'Adam à Noé, 1.142 de Noé à Abraham, 550 d'Abraham à Mousa (Moïse), 579 de Mousa à Daoud, 1053 de Daoud à Jésus).

(4) Où la peuplade Hébraïque était en demi-esclavage jusqu'à sa migration vers l'Est avec Moïse.

son histoire on constate que la Tunisie notamment a été plusieurs fois, même sans marmites, ni hypérite, aussi dévastée que nos malheureuses régions Françaises du Nord et du Nord-Est dans la dernière guerre.

Les premières races humaines en Europe orientale et dans l'Afrique du Nord.

Pour ne pas alourdir cette conférence je ne vous donnerai pas de détails sur ces différentes races. J'ai réuni tous les renseignements que j'ai pu trouver à leur sujet dans une annexe que je mettrai très volontiers à la disposition de ceux que la question intéresserait.

Je vous condense ces renseignements.

Y a-t-il eu une race autochtone de l'Afrique du Nord ? C'est probable. C'était celle des sauvages de la 1^{re} civilisation paléolithique dont je vous parlerai en étudiant les civilisations successives. Comment étaient ces sauvages ? Étaient-ce les Ethiopiens sauvages troglodytes (1), dont parlent Hérodote et Hannon ou les ancêtres des Africains grands, secs, maigres (2) d'Élien ? Je ne puis rien affirmer.

Y a-t-il eu une invasion noire (Ethiopiens) venant du Sud ou du Sud-Est, dans le 8^e millénaire avant J.-C. ? autres preuves on a retrouvé près de Menton des ossements d'une race négroïde plus ancienne que celle de Cro-Magnon.

En tous cas, dès le 6^e millénaire, les Asiatiques accompagnant Melqart (l'Hercule de Tyr) (Perses, Mèdes (3), Arméniens, Hindous) traversent toute la Tunisie et le Tell en y laissant ou semant très probablement des éléments ethniques nouveaux.

Vers la fin du 3^e millénaire, la race de Cro-Magnon (celle dont sont sortis les Gaulois) prend pied au Maroc et s'étale peu à peu vers le Sud et vers l'Est en introduisant dans l'Afrique du Nord la pierre polie, les dolmens, la poterie, peut-être la culture du blé, toutes nouveautés qu'elle a apprises elle-même des races venues d'Asie (4) qui l'ont chassée en partie de France. Elle amène, peut-être avec elle des chevaux de France.

(1) Des crânes à caractères négroïdes ont été découverts dans la Grotte des Troglodytes, près d'Oran et dans une grotte de Rio-Salado.

(2) Des crânes et ossements de ce type ont été trouvés dans des grottes préhistoriques près de Bougie et d'Alger.

(3) D'où seraient descendus les Numides. D'après d'autres, dont Salluste, les Numides seraient les descendants des Perses.

(4) En fuyant, peut-être, devant le Déluge raconté par la Bible.

Vers le milieu du 2^e millénaire, des Cananéens, fuyant devant Josué, débarquent en Tripolitaine et vont jusqu'au Maroc.⁽¹⁾

Si l'on regarde l'annexe dont je viens de vous parler on constate que la race de Cro-Magnon constituerait un des trois types de Berbères, classés par les anthropologistes. Il est possible aussi qu'elle soit l'origine de quelques tribus Touaregs ⁽²⁾ ; mais, à mon avis, toutes les autres tribus Touaregs sont d'origine Ethiopienne, Abyssine ou Grimaldienne ⁽³⁾.

Je suis un peu sceptique, je vous l'avouerai, sur l'anthropologie. Je ne serai convaincu de l'exactitude de cette science que lorsque ses apôtres se seront à peu près mis d'accord entre eux. Quoiqu'il en soit je suis persuadé que la race de Cro-Magnon a des descendants dans l'Afrique du Nord ; j'ai vu moi-même, dans l'Aurès (Ahmar Khaddou), en 1898, des Chaouias qui ressemblaient étrangement à nos paysans de la Dordogne et du Périgord.

Enfin 2500 ans avant notre ère, d'après des documents Egyptiens certains, il y avait en Cyrénaïque et Tripolitaine des gens appelés Lebou ⁽⁴⁾ par les Egyptiens et qui se battaient contre ceux-ci.

En étudiant les migrations préhistoriques, je compléterai ce résumé très succinct. A partir de l'époque historique on peut suivre les différentes races existant à ce moment ou venant s'implanter dans l'Afrique du Nord.

Jusque là il semble qu'il y avait quatre races principales dans l'Afrique du Nord :

1^o Les Berbères autochtones d'Algérie, du Maroc et du Nord de la Tunisie ; 2^o les descendants de Cro-Magnon ; 3^o les Libyens, en Tripolitaine et en Tunisie jusqu'au Nord de Sousse ; 4^o les Ethiopiens d'Hérodote dans le Sahara algérien et marocain.

Mais toutes ces races, à l'époque historique, étaient déjà entremêlées.

Des Ethiopiens, par exemple, étaient encore en Kroumirie où la race de Cro-Magnon était venue se mêler à eux.

(1) On a trouvé une inscription de cette époque maudissant le « brigand de Josué ».

(2) Dans lesquelles certains ont cru voir les descendants de mercenaires Gaulois de Carthage.

(3) Le Périple de Scylax parle d'Ethiopiens de grande taille, au Sud du Maroc, qui « avaient une longue barbe et de longs cheveux et étaient « les plus beaux de tous les hommes. »

(4) D'où est venu Libye. C'est le troisième type des anthropologistes pour l'Afrique du Nord.

Enfin d'après les linguistes, la langue Berbère viendrait de celle des Gallas.⁽¹⁾

Les grandes migrations humaines préhistoriques

Lois. — Les grandes migrations humaines préhistoriques ont été, à mon avis, soumises aux lois générales ci-après, dont certaines sont d'ailleurs celles des migrations des animaux (rats fuyant devant la peste, par exemple) :

1° L'homme actuel n'est pas toujours ce qu'on peut appeler un être propre ⁽²⁾. L'homme primitif, lui était extraordinairement sale. Dans l'Afrique du Nord, par exemple, les troglodytes de l'époque paléolithique faisaient leur cuisine, mangeaient, jetaient tous les restes, faisaient souvent leurs ordures et enterraient, plus ou moins profondément, leurs morts, dans les cavernes mêmes qu'ils habitaient. Il y avait donc sûrement des épidémies.

2° Les hommes primitifs étaient des chasseurs et des pêcheurs ; ils ne mangeaient des fruits, légumes ou racines sauvages (car ils ignoraient toute culture) que lorsqu'ils ne pouvaient pas faire autrement. Ils étaient des grands destructeurs (animaux et forêts). Ils étaient proliques (ils ne soupçonnaient évidemment pas les théories malthusiennes et ne restreignaient pas systématiquement leur reproduction comme le font les Touaregs actuels, bien qu'ignorant Malthus, pour limiter leur nombre aux ressources dont ils disposent). Ils n'avaient que deux besoins ; la nutrition et la reproduction, et ils les satisfaisaient copieusement chaque fois et aussi longtemps qu'ils le pouvaient.

3° Les territoires qui leur fournissaient la nourriture étaient, par suite, plus ou moins rapidement épuisés. Pour pouvoir vivre il fallait aller ailleurs. C'était une migration.

4° Des migrations ont pu aussi avoir été déterminées par des épidémies (peste, choléra, typhus, etc.).

(1) Peuple de la Nubie, au Sud de l'Abyssinie, et provenant d'un croisement d'Éthiopiens et de Nègres.

(2) Il suffit de se rappeler ce qui se passait aux manœuvres et pendant la guerre si le commandement n'avait pas une main de fer pour l'établissement des feuillées et l'enfouissement ou l'incinération des ordures ménagères.

5° D'une manière générale, les migrations sont allées de l'Est vers l'Ouest (de l'Asie, en Europe par l'Europe centrale et dans l'Afrique du Nord par l'Égypte ; en Afrique de la côte des Somalis vers le Sénégal).

6° Cette direction semble avoir été déterminée par une augmentation de population beaucoup plus rapide en Orient qu'en Occident. Certains savants croient, en outre, y voir une raison de psychiatrie mystique : les hommes auraient suivi le mouvement du soleil qu'ils considéraient comme le créateur de la vie sur la terre.

7° Lorsqu'une migration arrivait à un obstacle infranchissable pour elle (mer ou grande montagne) ⁽¹⁾ elle longeait cet obstacle. Arrivée à l'Océan, les migrations descendaient en Europe au Sud, remontaient en Afrique au Nord.

8° Les peuples qui se trouvaient sur le trajet d'une migration : ou bien reculaient devant elle en refoulant à leur tour ceux qui étaient derrière eux, d'où une série de répercussions en avant de l'axe de marche de la migration ; ou bien se jetaient sur un flanc ou ~~sur les~~ deux flancs de la migration et cherchaient, plus ou moins, une fois la migration passée, à revenir sur leur ancien territoire. Si ce territoire était tellement dévasté qu'il était devenu invivable pendant un temps plus ou moins long, ils suivaient la migration en cherchant à en profiter eux-mêmes. Mais, même alors, ils laissaient des îlots sur leur ancien territoire. Entre Kairouan et Zaghouan, sur un territoire où l'on voit encore les alignements des plantations d'oliviers, coupés au ras du sol, et dont un certain nombre ont repoussé à l'état sauvage, j'ai trouvé un îlot de Romains qui, non seulement avaient le type très net des paysans de la campagne romaine, mais encore portaient leurs burnous comme, d'après les gravures, les anciens Romains portaient la toge. Dans l'Aurès, sur l'Aghmar Khaddou, j'ai trouvé un îlot juif, converti au musulmanisme, mais ayant conservé, avec son type indiscutable, des fêtes juives et le souvenir de sa race. Tous les îlots ethniques que j'ai rencontrés dans l'Afrique du Nord étaient restés fermés jusque là aux autres races ; ils se mariaient uniquement entre eux dans leur îlot particulier.

(1) Pour les Somalis, par exemple, il y avait peut-être encore des glaciers sur Kilimandjaro et au Kenia.

9° Toute migration laissait elle-même des îlots sur son parcours (1). J'ai vu un petit îlot Vandale au Nord-Est et tout près de Sousse.

10° Parfois une migration a bifurqué (Race de Cro-Magnon), une fois au Maroc, suivant l'Océan (Sud) et la Méditerranée (Est). Invasions Arabes dont, à partir de la Tripolitaine, une partie suit la lisière Nord du Sahara (Ouest), pendant que le reste longe la côte de Tunisie (Nord).

11° Les migrations de l'Ouest vers l'Est n'ont été que des réactions. Elles sont d'ailleurs, toutes, relativement récentes.

Théorie de M^r Schuré. — Dans son livre d'une haute mystique « les Grands Initiés » M^r Schuré débute ainsi :

Après la Race rouge, la Race noire domine sur le globe. Il faut en chercher le type supérieur, non pas dans le nègre dégénéré, mais dans l'Abyssinien et le Nubien (2) en qui se conserve le moule de cette race parvenue à son apogée.

Les Noirs envahirent le Sud de l'Europe en des temps préhistoriques et en furent refoulés par les Blancs...

Au temps de leur souveraineté, les Noirs eurent des centres religieux en Haute-Egypte et dans l'Inde. Leurs villes cyclopéennes érénlaient les montagnes de l'Afrique, du Caucase et de l'Asie centrale. Leur organisation sociale consistait en une théocratie absolue...

Si le soleil d'Afrique a convé la Race noire, on dirait que les glaces du pôle arctique ont vu l'éclosion de la race blanche. Ce sont les Hyperboréens dont parle la mythologie grecque. Ces hommes aux cheveux roux, aux yeux bleus, vinrent du Nord à travers des forêts éclairées de lueurs boréales, accompagnés par des chiens et des rennes, commandés par des chefs téméraires et poussés par des femmes voyantes...

Mais la Race blanche n'en était qu'à son enfance violente et folle. Passionnée dans la sphère animique, elle devait traverser bien d'autres et de plus sanglantes crises. Elle venait d'être réveillée par les attaques de la Race noire qui commençait à l'envahir par le Sud de l'Europe. Lutte inégale au début. Les Blancs, à demi-sauvages, sortant de leurs forêts et de leurs habitations lacustres, n'avaient d'autre ressource que leurs arcs, leurs lances et leurs flèches aux pointes de pierre. Les Noirs avaient des armes de fer, des armures d'airain, toutes les ressources d'une civilisation industrielle et leurs cités cyclo-

(1) Bois de Sarrasins sur les Alpes Françaises.

(2) C'est-à-dire l'Éthiopien (du Périple de Scylax) au Sud du Maroc.

pécennes. Ecrasés au premier choc, les Blancs, emmenés en captivité, commencèrent par devenir en masse les esclaves des Noirs qui les forcèrent à travailler la pierre et à porter le minerai dans leurs fours. Cependant les captifs échappés rapportèrent dans leur patrie les usages, les arts et les fragments de science de leurs vainqueurs. Ils apprirent des Noirs deux choses capitales : la fonte des métaux et l'écriture sacrée, c'est-à-dire l'art de fixer certaines idées par des signes mystérieux et hiéroglyphiques sur des peaux de bêtes, sur la pierre ou sur l'écorce des frênes ; de là les ruines de Celtes. Le métal fondu et forgé, c'était l'instrument de la guerre ; l'écriture sacrée fut l'origine de la science et de la tradition religieuse. La lutte entre la Race blanche et la Race noire oscilla pendant de longs siècles, des Pyrénées au Caucase et du Caucase à l'Himalaya. Le salut des Blancs, ce furent leurs forêts, où, comme les fauves, ils pouvaient se cacher pour en rebondir au moment propice. Enhardis, aguerris, mieux armés de siècle en siècle, ils prirent enfin leur revanche, renversèrent les cités des Noirs, les chassèrent des côtes de l'Europe et envahirent à leur tour le Nord de l'Afrique et le centre de l'Asie occupé par des peuplades mélanienues.

Le mélange des deux races s'opéra de deux manières différentes, soit par colonisation pacifique, soit par conquête belliqueuse.

Fabre d'Olivet, ce merveilleux voyant du passé préhistorique de l'humanité, part de cette idée pour émettre une vue lumineuse sur l'origine des peuples dits sémitiques et des peuples aryens. Là où les colons blancs se seraient soumis aux peuples noirs en acceptant leur domination et en recevant de leurs prêtres l'initiation religieuse, là se seraient formés les peuples sémitiques, tels que les Egyptiens d'avant Ménès, les Arabes, les Phéniciens, les Chaldéens et les Juifs. Les civilisations aryennes, par contre, se seraient formées là où les Blancs auraient régné sur les Noirs par la guerre ou par la conquête, comme les Iraniens, les Hindous, les Grecs, les Etrusques. Ajoutons que, sous cette dénomination des peuples aryens, nous comprenons aussi tous les peuples blancs restés à l'état barbare et nomade dans l'antiquité, tels que les Seythes, les Sarmates, les Celtes et, plus tard, les Germains.

M. Schnuré continue par une explication curieuse du fait que nous écrivons de gauche à droite tandis que les Arabes écrivent de droite à gauche.

Les hommes, dit-il en substance, ont commencé à écrire les yeux fixés du côté de l'ennemi, par conséquent face au Nord pour les Noirs (et les Sémites), face au Sud pour les Blancs (et les Aryens) ; et ils ont écrit dans le sens où,

pour eux le soleil se déplaçait, c'est-à-dire de leur droite à leur gauche pour les Sémites, de leur gauche à leur droite pour les Aryens.

Quoi qu'il en soit de l'extrait ci-dessus de M^r Schuré on ne peut, en l'état actuel de nos connaissances, retenir que les mouvements des Races rouge et noire. Tout ce que l'auteur attribue à la Race Noire (villes cyclopéennes, religion, armes de fer et armures d'airain, découverte de la fonte des métaux et de l'écriture), ainsi que la venue du chien du Nord, avec le renne, sont contredits par les découvertes faites jusqu'à présent.

Race Rouge. — On ne peut songer à une Race rouge venue d'Amérique. L'Amérique du Sud a bien été réunie à l'Afrique, mais c'était pendant l'ère secondaire et le début de l'ère tertiaire. Or l'homme (ou l'anthropopithèque n'est apparu sur la terre qu'à la fin de l'ère tertiaire. Même en admettant qu'il ait existé déjà en Amérique quand les deux contingents n'en formaient encore qu'un, il était trop sauvage, trop mal armé et encore trop peu nombreux pour tenter une pareille migration.

Mais il existe en Afrique une Race brun-rouge, de haute taille, formant une longue traînée de la côte des Somalis au Sénégal, dont le berceau semble avoir été l'Afrique orientale et dont des représentants se trouvent encore dans le Sahara, les oasis et même peut-être plus au Nord.

Race Noire. — La race de Grimaldi (près de Menton) était négroïde et est plus ancienne que la race de Cro-Magnon. Des crânes trouvés dans des cavernes de troglodytes préhistoriques, près d'Oran, de Rio Salado, de Bougie et d'Alger sont, eux aussi, d'une race négroïde.

La langue Berbère serait apparentée à celle des Nubiens (Gallas).

Enfin, d'après Ephore : « les habitants du Sud de l'Espagne racontaient que les Ethiopiens avaient traversé la Libye jusqu'à l'occident où une partie d'entre eux étaient restés. »

Les hypothèses ci-après sont donc, scientifiquement, possibles :

Vers le 8^e ou le 9^e millénaire avant J.-C. — Une race brun-rouge, composée d'hommes de haute taille, à barbe et cheveux longs, et venant de la côte orientale d'Afrique (côte

des Somalis) fait une migration vers l'Ouest, rejetant vers le Nord et le Sud les peuples de race Noire qui se trouvent sur son chemin. Arrêtée par les glaciers du centre de l'Afrique puis, par l'Océan, elle se redresse vers le Nord et arrive dans l'Afrique du Nord. Les peuples de race Noire ainsi poussés sans cesse par elle arrivent jusque dans le Midi de l'Europe occidentale.

Vers le 7^e millénaire. — La race de Cro-Magnon commence à refouler ces peuples de race noire, par extension et expansion.

Peu à peu elle les rejette dans l'Afrique du Nord. Par répercussion ils refoulent eux-mêmes, mais beaucoup moins, la race brun-rouge avec laquelle ils se mêlent.

Entre temps, une autre race (Ethiopienne) venant du massif de l'Abyssinie, arrive dans l'Afrique du Nord par l'Égypte et s'établit dans le Sahara qui est sur sa direction de marche vers l'Ouest.

Les trois races se mêlent peu à peu et donnent ainsi naissance aux Ethiopiens d'Hérodote et d'Hannon.

Puis c'est la migration de Melqart dont je vous ai parlé un peu plus haut.

A ces renseignements hypothétiques, j'ajouterai les suivants qui eux sont certains (documents et dessins égyptiens).

2^e millénaire. — Les guerriers de la Cyrénaïque ont le teint mat (blanc ou jaune pâle), des cheveux blonds ou châtain et les yeux bleus. Coiffés de plumes d'autruche (comme les Africains des gravures rupestres du Sahara) ils portent leurs cheveux avec une mèche tombant sur le côté. D'où étaient-ils venus ? d'Asie avec Melqart ou de France avec la race de Cro-Magnon ? Étaient-ce des autochtones ? Je ne puis pas vous fixer pour l'instant.

A la même époque les « peuples de la mer » (Shardana, Toursha et Shagalasha) ⁽¹⁾, représentés tout-à-fait différemment que les guerriers ci-dessus sur les gravures Égyptiennes viennent, en petit nombre, s'installer sur les côtes de Tunisie et introduisent aussi les dolmens ⁽²⁾.

(1) Sardes, Etrusques, Siciliens.

(2) M. Kalbbrunner, croit, lui, en se basant sur la répartition des dolichocéphales et des dolmens que, dans les temps historiques, une migration partie de l'Inde est venue peupler tout le Nord de l'Afrique et y introduire les dolmens.

Les Légendes de l'Atlantide et d'Hercule devant la Science Historique

D'après Mariette Bey, les plus anciens événements racontés par les inscriptions des monuments égyptiens monteraient à 5004 ans avant notre ère.

D'après M. Brehm, les traditions remontent : dans l'Inde à 12000 ans avant J.-C., en Egypte à 30000 ans, en Chine à 130000 ans.

Pour l'étude des deux légendes de l'Atlantide et d'Hercule, il faut tout d'abord tenir compte des deux faits ci-après, aujourd'hui scientifiquement établis :

1° Les Grecs ont, au début, localisé leur mythologie dans la Grèce même ou dans ses environs immédiats (1). Ce n'est qu'au fur et à mesure de leurs découvertes dans la Méditerranée et de la connaissance acquise ainsi par eux des traditions et légendes des peuples qu'ils découvraient, qu'ils ont élargi le champ d'action de certains de leurs personnages mythologiques (d'Hercule en particulier) et qu'ils ont éloigné de Grèce les endroits où s'étaient passés les faits fabuleux conservés dans leurs traditions et les pays merveilleux cités dans ces traditions (2).

2° La mer Egée ne s'est formée, par ennoyage, à la suite de tremblements de terre, qu'au début de l'ère quaternaire, c'est-à-dire de notre ère. Jusque-là il y avait, à sa place, une terre l'Egée formant soit une presqu'île reliée par un isthme à la Grèce, soit une île séparée de la Grèce par un chenal assez étroit.

Du moment que l'homme existait en Angleterre depuis la fin de l'ère tertiaire, il est possible que la Grèce et l'Egée (avant sa disparition sous l'eau) aient été habitées par des peuplades déjà en lutte entre elles.

Mais rien ne permet d'admettre, jusqu'à présent tout au moins, que les Grecs, à cette époque très lointaine, étaient déjà allés jusqu'à l'Océan surtout avec une armée et une flotte.

(1) Atlas fut d'abord l'Arcadie ; Gêryon, l'Épire ; Antée et les Hespérides, la Cyrénaïque.

(2) Certains savants se sont demandés si ce n'avait pas été un moyen d'expansion coloniale en incitant les Grecs, par curiosité et espoir de fortune, à s'expatrier pour aller voir ces pays et s'y établir.

J'ajouterais que, pour moi, l'Hercule grec et le Melqart tyrien sont tout simplement la personnification divinisée des premiers chefs de bandes armées, des entraîneurs d'hommes que suivaient les peuplades ou les peuples se déplaçant ou émigrant, tout comme Esculape a été la personnification divinisée des hommes préhistoriques qui ont cherché à soulager ceux des leurs qui étaient atteints de maladies ou victimes d'accidents. (1)

La légende de l'Atlantide. — Dans son œuvre admirable « l'Histoire ancienne de l'Afrique du Nord » M. Gsell écrit ce qui suit :

Dans le *Timée*, Critias répète, assure-t-il, un récit qui aurait été fait à Solon par un prêtre égyptien de Saïs, qui l'aurait trouvé dans des livres sacrés.

En avant des colonnes d'Héraclès, dans la mer Atlantique, existait jadis, une île, l'Atlantis, plus grande que la Libye, et l'Asie réunies. Les souverains très puissants qui y régnaient étendaient leur domination à l'Est du détroit, sur la Libye, jusque dans le voisinage de l'Égypte et sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie (Italie). Il arriva qu'une expédition, réunissant toutes les forces de cet État, essaya de conquérir l'Égypte, la Grèce et, d'une manière générale, tous les pays de la mer intérieure. Mais les Athéniens arrêtaient les envahisseurs, sauvèrent les peuples menacés et délivrèrent même ceux qui étaient asservis en deçà des colonnes. Plus tard, des tremblements de terre et des inondations anéantirent en un jour et en une nuit vainqueurs et vaincus ; tous les guerriers athéniens furent engloutis et l'Atlantis s'enfonça dans la mer. Depuis lors celle-ci est inaccessible dans ces parages, à cause des boues que l'île effondrée a laissées. Cet événement se serait passé 3000 ans avant Platon (2).

L'Atlantide n'est mentionnée que par Platon et par ceux qui l'ont lu (3). Un certain Marcellus, auteur d'un ouvrage historique intitulé *Αἰθιοπικαί* que Proclus cite dans son commentaire sur le *Timée*, parle d'îles situées dans l'Océan (trois très grandes (dont l'une, celle de Poseidon, était au milieu des deux autres et avait 1000 stades de tour) et sept autres plus petites).

(1) A mon avis, l'expédition (ou la migration) conduite par Melqart et résumée ci-après, n'a rien de commun avec la tentative de colonisation faite dans la Méditerranée orientale depuis 1190 avant Jésus-Christ (prise de Troie) jusqu'à 1110 (retour des Grecs dans la Péninsule), par des Grecs qui ont été appelés Héracléides (compagnons d'Hercule), probablement et seulement, selon moi, parce qu'ils avaient été assez audacieux pour aller jusqu'au détroit de Gibraltar (colonnes d'Héraclès) où les Tyriens allaient déjà depuis longtemps.

(2) Platon a vécu de 400 à 347 avant Jésus-Christ.

(3) Entre autres par les africains Tertullien et Arnobe.

Les habitants de l'île de Poséidon auraient eu des traditions relatives à une île immense, l'Atlantis, qui, pendant fort longtemps, aurait dominé sur toutes les îles de la mer Atlantique.

Mais comment Marcellus, qui ne nous est pas autrement connu, a-t-il recueilli ces prétendues traditions indigènes ? et si ses sept îles sont les Canaries, où sont les trois autres ? Il n'y a sans doute, dans cette mention de l'Atlantis qu'un écho de Platon.

On n'a donné aucune bonne raison pour rapporter à l'Atlantide un récit, d'ailleurs purement légendaire, que Silène aurait fait au roi Midas ; il y est question d'un continent situé au-delà de l'Océan (et non d'une île de l'Océan), d'invalisseurs qui seraient venus de ce continent chez les Hyperboréens (et non en Afrique) et n'y seraient d'ailleurs pas restés.

Un passage d'Ammien Marcellin que l'on a aussi allégué, ne se rapporte pas davantage à l'Atlantide.

Il y a dans Platon des contradictions qui mettent en défiance. Dans le *Timée*, Critias dit que cette histoire avait été racontée devant lui, alors qu'il était enfant, par son aïeul, qui la tenait de Solon, et qu'il a dû réfléchir la nuit pour rassembler de lointains souvenirs. Dans le *Critias*, il affirme qu'il a eu sa possession des notes de Solon sur ce sujet et qu'il les a beaucoup étudiées dans son enfance. Solon, de retour dans sa patrie, n'aurait eu aucun motif de se taire sur les exploits attribués aux ancêtres des Athéniens, surtout s'il y croyait au point de vouloir les célébrer lui-même, comme le dit Platon. Il est vraiment bien étonnant que Platon ait eu à les révéler à ses concitoyens deux siècles plus tard ; on voit, en effet, par les termes mêmes dont il se sert, que les interlocuteurs de Critias les ignoraient. Si Platon n'a pas inventé ce récit, c'est lui, et non Solon, qui l'a entendu en Egypte.

Des géologues et des zoologistes peuvent démontrer que dans un passé très lointain, l'Amérique et le Nord Ouest de l'Afrique furent reliés par un continent ; que des cataclysmes successifs morcelèrent ce pont gigantesque, puis le firent disparaître, sauf quelques débris (Madère, Açores, Canaries, archipel du Cap Vert). Ils peuvent soutenir que les derniers effondrements eurent lieu dans des temps assez récents pour que des hommes en aient été témoins ; que le chenal séparant les Canaries de l'Afrique est postérieur à l'époque quaternaire. Mais, puisqu'ils se réclament de Platon, il leur reste à nous convaincre que des contemporains de la civilisation paléolithique, ou même de la civilisation néolithique, ont été réunis en un très grand Etat, ont formé d'immenses armées, construit d'innombrables vaisseaux, conduit leurs flottes à travers l'Océan jusque

(1) Dialogue de Platon.

dans la Méditerranée ; que, dans le même temps, les ancêtres des Athéniens ont constitué un État assez puissant pour repousser cette formidable invasion.

Je partage entièrement l'opinion de M. Gsell. J'ajouterai que, pour moi, la légende de l'Atlantide, lancée par Platon, est probablement un mélange de traditions, très anciennes, des luttes des premiers Grecs contre les habitants de l'Égée; de l'ennoyage de cette terre et des migrations des races rouge et noire dont je vous ai parlé tout à l'heure.

Il est possible aussi (les géologues seuls pourraient peut-être nous fixer) que ce soit au moment de ces migrations et après le passage en Italie de la race de Grimaldi que la Sicile s'est séparée de l'Italie et de la Tunisie. Le récit de Critias tiendrait alors bien mieux debout au point de vue de la vraisemblance scientifique.

Quant à la délivrance par les Athéniens des peuples asservis déjà par les Atlantidiens (Races rouge et noire précitées) n'est-elle pas l'œuvre de Melqart qui, avec une armée constituée peut-être en partie par l'Asie Mineure, la Grèce et l'Égypte inquiètes des progrès de ces Races rouge et noire, est venu prendre en flanc les éléments des ces Races parvenus dans l'Afrique du Nord et en Sicile.

MELQART (1) (identifié par les Grecs et les Latins avec Héraclès et Hercule).

Melqart est un dieu tyrien. Son nom (Mel « Dieu », qart « ville ») veut dire le « dieu de la ville » de Tyr.

Son temple, dans lequel se trouvent les deux fameuses colonnes qui ont donné leur nom au détroit de Gibraltar (colonnes d'Hercule) a été fondé par les Tyriens à l'extrémité Sud de l'île de Gadès (Cadix) au XII^e siècle avant J.-C. Tout près de Lixus (Larache) au Maroc, il avait un sanctuaire qui, d'après Pline l'ancien, était plus ancien que celui de Gadès.

J'énûmère maintenant, dans l'ordre chronologique, les hauts faits de Melqart dans l'Afrique du Nord, tels qu'ils résultent des traditions :

Il parcourt la Lybie avec son fidèle neveu Iolaos et la purge de « bêtes féroces ».

(1) Makéris des Egyptiens et des Libyens ; Gilgamès des Mésopotamiens.

Tué par Typhon, il est ramené à la vie par Iolaos, qui lui met sous le nez une caille, oiseau dont il était très friand (1).

Il mourait pendant l'hiver et ressuscitait au printemps.

D'un coup de talon il ouvre la brèche d'El Kantara (*Ad Calceum Herculis* sous la domination Romaine par laquelle le Tell communique avec le Sahara).

Il fonde *Capsa* (Gafsa) et *Thereste* (Tébessa).

Il triomphe du géant Antée dans une lutte que certains érudits placent à Clupea (près du Cap Bon) et d'autres dans la région de Tanger et de *Lixus* (Maroc). Vingt de ses compagnons fondent *Icosium* (Alger) en un lieu que lui-même a traversé.

Il visite Atlas, porteur du ciel.

Il conquiert les Pommes d'or du jardin des Hespérides (placé par certains auteurs près de *Lixus*).

Un de ses fils Sophax fonde *Tingi* (Tanger).

Il ouvre le détroit entre l'Europe et la Lybie... ou érige deux stèles aux extrémités des deux continents.

Il s'empare, dans le Sud de l'Espagne, du troupeau de Géryon.

Il meurt en Espagne. Les Mèdes, Perses et Arméniens qui composaient son « armée » (2) reviennent dans l'Afrique du Nord et y restent. Son fils ou compagnon Afer donne son nom au pays. La Sardaigne est conquise par un autre de ses fils, Sardos, qui commandait des Libyens (d'après une tradition) ou par les fils qu'il a eus des Thespiades et par son neveu Iolaos (d'après une autre tradition). Un de ses compagnons Balios donne son nom aux Baléares.

Ces faits n'ont-ils pas été rendus merveilleux et sur-humains pour mieux frapper l'esprit des « enfants » qu'étaient la presque totalité des hommes à cette époque et ne sont-ils pas, comme je le crois, l'historique, déformé dans ce but, d'une migration ou plutôt d'une expédition qui a purgé l'Afrique du Nord de ses envahisseurs Rouges et Noirs, en en rejetant une partie dans le Sahara et écrasant le reste à l'Ouest du Maroc après les avoir poursuivis en Algérie et jusque dans l'Atlas.

Le sommeil pendant l'hiver, c'était l'interruption nor-

(1) Légende rapportée par Eudoxe de Gnide, auteur grec du IV^e siècle.

(2) Sic, d'après Hiempsal reproduisant « l'opinion des Africains », Strabon dit qu'il est venu avec des « Indiens ». Juba II déclare qu'il a établi, en Mauritanie des Albiens et des Mycéniens.

male de la campagne pendant cette saison qui était plus humide qu'aujourd'hui.

L'histoire de la caille n'est-elle pas l'équivalent de la manne (sauterelles) des Hébreux. L'armée de Melqart souffrait de la faim ; elle s'est ravitaillée grâce à un passage de cailles qui s'est arrêté près d'elle (1).

Une fois maîtresse de l'Afrique du Nord l'expédition passe dans le Sud de l'Espagne, le razzie, mais est arrêtée puis refoulée par les habitants et revient dans l'Afrique du Nord où elle s'installe.

Pour terminer ce qui a trait à cette expédition je vais vous citer ce qu'en dit M. Gsell :

Dans la guerre de Jugurtha (2) on trouve le résumé d'un long récit traduit à Salluste d'après les livres puniques « qui regis Hiempsalis dicebantur » ; l'auteur latin ne veut pas prendre la responsabilité de ce récit, contraire à l'opinion la plus répandue, mais conforme à l'opinion des gens du pays :

L'Afrique fut d'abord habitée par les Gétules et les Lybiens, gens rudes et sauvages, qui se nourrissaient de la chair des bêtes fauves et aussi, comme le bétail, de l'herbe des champs. Sans mœurs, sans lois, sans maîtres, ils erraient au hasard, s'arrêtant dans les lieux où la nuit les surprenait.

Lorsque Hercule, selon l'opinion des Africains, mourut en Espagne, son armée, composée de différents peuples, ayant perdu un chef dont beaucoup se disputaient la succession ne tarda pas à se disperser. Les Mèdes, les Perses et les Arméniens qui en faisaient partie, passèrent en Afrique sur des vaisseaux et occupèrent les pays voisins de notre mer. Les Perses s'établirent plus loin que les autres, du côté de l'Océan et se servirent, en guise d'habitation, des coques de leurs navires qu'ils retournèrent, car ils ne trouvaient point de matériaux convenables sur place et ils ne pouvaient pas en tirer d'Espagne par achat ou par échange ; l'étendue de la mer et l'ignorance de la langue empêchaient tout commerce. Peu à peu ils se fondirent par des mariages avec les Gétules. Comme ils s'étaient souvent déplacés pour éprouver la valeur du pays, ils s'appelèrent eux-mêmes nomades. Aujourd'hui encore les demeures des paysans Numides, les Mapalia, ainsi qu'ils les nomment, ressemblent à une carène de navire par leur forme oblongue et leur toiture cintrée.

(1) En 1888, à Kairouan, j'ai vu un passage de plusieurs milliers de cailles s'abattre près de la ville, dans des touffes d'alfa : elles étaient si fatiguées que ma chienne ne pouvait pas les faire lever et m'en a attrapé une dizaine en sautant simplement dessus.

(2) Pomponius Mela et Pline font allusion à cette légende rapportée par Salluste.

Aux Mèdes et aux Arméniens s'unirent les Libyens qui vivaient plus près de la mer africaine (Méditerranée), tandis que les Gétules étaient plus exposés aux ardeurs du soleil, non loin de la zone torride. Ils eurent de bonne heure des villes, car n'étant séparés de l'Espagne que par le détroit, ils instituèrent avec les habitants de cette contrée un commerce d'échanges. Le nom des Mèdes fut peu à peu altéré par les Libyens qui, dans leur langue barbare, les appelaient Maures (1).

Cependant la puissance des Perses s'accrut rapidement. L'excès de la population obligea une partie d'entre-eux à s'éloigner de leurs familles, et, sous le nom de Numides, ils allèrent occuper le pays qui s'appelle la Numidie, à proximité de Carthage. Plus tard, ces deux fractions des Numides, se prêtant un mutuel appui, soumièrent à leur domination leurs voisins, soit par les armes, soit par la crainte, et accrurent leur nom et leur gloire : surtout les Numides qui s'étaient avancés jusqu'à notre mer, car les Libyens sont moins belliqueux que les Gétules. La plus grande partie de la région intérieure de l'Afrique (2) finit par tomber au pouvoir des Numides et tous les vaincus se fondirent avec les vainqueurs dont ils prirent le nom (3).

Les Peuples de l'Afrique du Nord au début de l'époque historique, d'après les auteurs anciens

Au début de l'époque historique, les auteurs anciens divisent les habitants de l'Afrique du Nord en quatre peuples :

1° Les *Maures*, sur le littoral Nord du Maroc. — D'après ce que nous avons vu ces Maures comprenaient, comme races, des Berbères autochtones (4), des descendants de la race de Cro-Magnon, et peut être des Hindous, des Mèdes et des Cananéens ; ce seraient des Cananéens qui

(1) D'après d'autres textes, le mot « Numides » viendrait de « Mèdes ».

(2) La région du littoral (M. Gsell).

(3) M. Gsell ajoute : « Lorsque Carthage disparut, en 146, les bibliothèques « que l'incendie épargna échurent à des rois indigènes. Peut-être des « vagues devinrent-ils aussi la propriété d'Hiempsal, roi de Numidie, au « commencement du 1^{er} siècle avant notre ère, petit-fils et neveu « des princes contemporains de la destruction de Carthage. Mais les termes « du Salluste indiquent plutôt que l'auteur était le roi Hiempsal lui-même « (son fils Juba 1^{er} était roi du pays avant la constitution de la Province « Romaine dont Salluste fut le premier gouverneur). Le grand-père d'Hiempsal, Mastanabal, était instruit dans les lettres grecques ; son petit-fils, « Juba II, fut un écrivain grec célèbre. La langue officielle de ces rois « était le punique, comme le prouvent leurs monnaies. Hiempsal a donc « bien pu faire, lui-même, les livres mentionnés et le récit traduit par « Salluste, ce qui justifie sa vogue parmi les habitants du pays. »

(4) Race de Grimaldi.

auraient fondé Tanger et les fameux (Façi) du Maroc seraient peut-être leurs descendants.

2° Les *Libyens*, dans le Tell Algérien, sur les côtes et dans la partie non montagnueuse de la Tunisie, en Tripolitaine et Cyrénaïque. — Comme races ces Libyens comprenaient : des Berbères autochtones (1), des anciens descendants de la race de Cro-Magnon et peut-être des Mèdes et des Arméniens.

3° Les *Gétules*, dans les montagnes du Maroc, sur les Hauts-Plateaux algériens et dans les montagnes du Nord et du Centre de la Tunisie. — Comme races les Gétules comprenaient : des Berbères autochtones (1), des anciens envahisseurs nègres et peut-être descendants de la race de Cro-Magnon, des Perses et... des Hébreux (d'après Josèphe).

4° Les *Ethiopiens*, dans le Sahara marocain et algérien — Comme races, les Ethiopiens comprenaient : des descendants des anciens envahisseurs Ethiopiens (Somalis, Nubiens, Abyssins) et Nègres, quelques îlots de Berbères autochtones et peut-être des descendants de la race de Cro-Magnon (2).

A ceux qui s'étonneraient d'un pareil mélange de races je répondrai que ce mélange s'est fait en 8000 ans alors que, depuis l'époque historique, c'est-à-dire depuis moins de 3000 ans, onze races nouvelles sont déjà venues s'implanter plus ou moins dans l'Afrique du Nord (Grecs, Tyriens, Latins, Vandales, Byzantins, Arabes, Égyptiens, Portugais, Espagnols, Turcs et Français).

Étymologie de certains Noms employés dans le cours des Conférences

AFRIQUE (*Africa* des Romains, *Ifrikyā* des Arabes). — Viendrait de *Afer* (nom d'un fils ou d'un compagnon de

(1) Race de Grimaldi.

(2) En plus de ces races, il y avait des descendants des Olbiens, Mycéniens et Œéasiens avec Melgart et des Cananéens venus d'Asie Mineure dans le milieu du 2^e millénaire. Il m'a été impossible de savoir avec quel ou quels peuples ils s'étaient plus ou moins fondus. Pour les Cananéens, seuls, on sait qu'il y en a qui ont fui Josué jusqu'au Maroc. Il y avait, en outre, d'après des auteurs et savants très sérieux, des îlots de Juifs (Hébreux) partis d'Égypte avant Moïse et arrivés, par suite, dans l'Afrique du Nord, au début du 2^e millénaire, au plus tard.

Melqart), de *Ophren*, petit-fils d'Abraham qui, d'après l'historien juif Josèphe, aurait occupé la Lybie, de *Iaphra* fils d'Abraham, venu en Libye avec Héraclès d'après Alexandre Polyhistor. (Voir les autres étymologies page 122).

BERBÉRIE (nom employé par les écrivains Arabes les premiers). Viendrait :

D'après M. Gsell du mot latin *Barbarus*, déformé en *Barbar* dans l'Afrique Romaine. Avant l'invasion arabe, il désignait les indigènes restés réfractaires à la civilisation latine. Les Arabes l'opposaient au terme *Roumi* (Romain) ;

D'après M. Carl Ritter, du nom *Warwara*, nom d'une peuplade qui, dans des temps reculés, habitait le *Dekkan* (Inde). Cette peuplade, par une migration, serait venue de l'Inde dans l'Afrique du Nord, en laissant sur sa route, des souvenirs qui jalonnent cette route (sur le golfe d'Aden, la *Barbaria* de l'antiquité, nommée encore aujourd'hui *Berbera* ; en Nubie, la peuplade des *Barabra* (singulier *Berberi*) qui vit dans la vallée du Nil entre la première et la quatrième cataracte ; le lieu appelé Berber sur le Nil en aval de son confluent avec l'Atbara ; d'après M. Victor Piquet, du nom *B(a)rabra* ci-dessus, du bassin du Nil « qui sont les premiers habitants de l'Afrique rencontrés par les Arabes en pénétrant sur le continent africain (1) ».

CHAOUÏA (mot arabe employé, surtout dans le département de Constantine, pour désigner les Berbères).— J'ai cru longtemps que ce mot venait de « chouaïa », « chouya » (peu) et voulait dire « homme de peu », mais sa racine serait شـاـو (chaba) « brebis mouton, espèce ovine » et le mot « chaouïa » شـاـوـيـا voudrait dire « restes ou débris d'un troupeau ou d'hommes qui ont péri ». Appliqué aux Berbères ce mot serait le souvenir de leur défaite par les Arabes.

Dans sa traduction de l'*Histoire des Berbères* d'Ibn-Khaldoun, le Baron de Slane lui donne le sens de « bergers ».

CHELOUH (nom donné aux Berbères dans les provinces

(1) Il remarque que le mot *Berbères* « doit être une dénomination propre à la race autochtone de l'Afrique du Nord, puisque, aux premiers siècles « déjà, il est fait mention des peuplades nommées *Barbari*, *Barbares*, « *Subarbares*, *Suburbures* ».

méridionales de l'empire Marocain). — Ce mot est dérivé du mot berbère « Achelouh » (pl. ichlah) qui signifie « tente de poil de chameau ». Ces Berbères donnent au dialecte qu'ils parlent le nom de : *Chelha*, qui a la même racine ;

Ou (dorsqu'ils veulent s'exprimer avec élégance), « *la-mazight* » ou « *lamazirt* », qui est du féminin, et dont la forme masculine « *amazigh*, *amazir* » ⁽¹⁾ signifie « noble, homme libre, berbère » ⁽¹⁾.

ZENATIA ⁽²⁾ (mot arabe employé, surtout dans le département de Constantine, pour désigner les Berbères), semble venir du mot latin *Zeneti* (zénètes).

KABYLES (mot arabe « *Kabila* » (pl. *Kabaïl*) employé dans les départements d'Alger et d'Oran pour désigner les Berbères et accepté par eux).

TELL. — Vient, d'après les uns, du mot arabe « *Tell* » (colline, monticule) ⁽³⁾, d'après d'autres du mot latin « *tellus* » (terre cultivable).

NUMIDES (νομαδῆς — « nomadés » en grec « *Numidæ* », en latin) viendrait du nom des Mèdes ou d'un nom africain équivalent transformé par un jeu de mots, par les Grecs, en νομαδῆς.

LIBYENS (Λιβυες en grec) vient du mot « *Libou* » ou « *Libou* », nom donné par les Egyptiens 2000 ans av. J.-C. aux indigènes qui vivaient au Nord-Ouest de la vallée du Nil et en Cyrénaïque.

GETULES (*Getuli* en latin). — Ce nom viendrait, d'après Isidore de Séville, de *Getæ* (les Gètes, peuplade scythie de l'ancienne Europe Sud orientale. Mais rien n'a confirmé cette hypothèse.

PHARUSI { viendraient du mot *Persi* (les Perses de Mel-
PERORSI { qart). — Rien ne confirme cette hypothèse.

MAURES (« *Μαυροβίτοι* » en grec, « *Mauri* » en latin). — Par un jeu de mots, le mot ethnique « *Maurus* » employé d'abord par les Latins et employé plus tard par les Grecs sous la forme *Μαυρος*, fut rapproché du mot grec *μαυρος* (sombre, obscur) qui, à une basse époque, se présente sous la forme *μαυρος*.

(1) Descendants de Djana, fils d'Yahia (d'après Ibn Khaldoun).

(2) « Akal Amazigh », mots cités et mal traduits par Léon l'Africain. veulent dire « le pays berbère ».

(3) Dictionnaire arabe-français de Kazminski.

Hiempsal fait venir ce mot du nom des « Mèdes » ?? Il faudrait connaître le nom indigène exact traduit *Mauri* (*maouri*) par les Latins.

La vraie étymologie semble être le mot *Mahourim* par lequel les Phéniciens désignaient les Occidentaux.

MEDAÇA	$\left\{ \begin{array}{l} \text{tribus berbères} \\ \text{signalées par des} \\ \text{auteurs arabes} \end{array} \right\}$	$\left\{ \begin{array}{l} \text{rattachés par certains} \\ \text{auteurs aux Mèdes de} \\ \text{Melgart. Rien ne confir-} \\ \text{me cette hypothèse.} \end{array} \right\}$
MEDIOUNA		
MASMOUDA		

plaine de la Medjana (à l'Ouest de Sétif).

OURMANA (mentionnés par Ibn Khaldoun), rattachés aux Arméniens par Vivien de St-Martin.

Aζαζ (de Ptolémée : rivaux du fleuve Ar- mia (en Numidie) ;	$\left\{ \begin{array}{l} \text{rattachés} \\ \text{aux} \\ \text{Arméniens} \\ \text{par Miller} \end{array} \right\}$	rien ne confirme cette hypothèse.
GARAMANTES		

GER	$\left\{ \begin{array}{l} \text{viennent du radical libyque} \\ \text{ou berbère « ger, gher »} \\ \text{(eau courante) (1).} \end{array} \right\}$
Nyaz NIGER (Ger de Pline) de Ptolémée).	

ETHIOPIENS viendrait de deux mots grecs Αἰθίοξ τοῦ « ceux au visage noir » ou, d'après M. Félix Dubois, l'auteur de « Tombouctou la Mystérieuse » de l'expression berbère *Aït-Tebbou*, nom d'une tribu de Touaregs actuels.

AFRIQUE (autres étymologies). — Viendrait du nom du Cananéens Afrikis (fils de Kronos, d'après les uns, d'Hercule, d'après les autres) qui aurait fondé la race berbère ??

Pour rattacher les Berbères aux Arabes, une légende arabe fait venir *Ifrikyā* de *Ifricos*, « prince de la dynastie des Tobba, roi de l'Yemen, qui aurait amené, dans le pays, les Ketana et les « Sanhadja lesquels se fondirent avec d'autres habitants déjà établis dans le pays. »

M. Victor Piquet fait descendre *Africa* de *Aourigha* « nom de la tribu des Aouraghen qui forme encore, dans le Sahara, une importante fraction des Touaregs Azgar. « C'était une des plus puissantes familles libyennes ; elle habitait le territoire de Carthage. »

(1) DEVEYRIER (les Touaregs du Nord).

Le lieutenant-colonel Cadi, donne une autre étymologie : « *Africa* ou *Ifrikyā* vient de la racine primitive blanche, « conservée par l'Arabe : *Frak*, *Frék*, *Frik*, qui signifie : « séparer, diviser, etc... On la retrouve en français dans « le mot : fractionner. L'Afrique du Nord était connue « par les géographes arabes, dès le temps d'Abraham ; « Son nom *Ifrikyā* vient de sa constitution physique et « veut dire « le pays fractionné » ou « le pays des « hommes séparés ».

HARATINES viendrait des mots arabes : *Harr* (libre) *tanī* (second), qui, réunis ainsi, veulent dire « libre aussi » c'est-à-dire « affranchi ». C'est ce titre de *Harr-tanī* devenu un seul vocable par l'usage courant qui a fourni le pluriel irrégulier *Haratine*.

L'Algérie dans l'Afrique du Nord

L'Algérie constitue, avec le Maroc à l'Ouest et la Tunisie à l'Est, ce qu'on appelle communément l'Afrique du Nord.

L'Afrique du Nord qu'on nomme aussi, parfois, la Berbérie ou l'Afrique mineure est un grand rectangle plus long (direction Est-Ouest) que large (direction Nord-Sud). Ce rectangle est encadré : au Nord et à l'Est par la Méditerranée, à l'Ouest par l'Océan, au Sud par le désert (Sahara est un mot arabe *سَاحْرَاءَ* pl. *رِيَاءَ* qui veut dire « désert »). Cet isolement explique pourquoi les Arabes ont baptisé l'Afrique du Nord « l'île de l'Occident » (Djeziret el Moghreb).

L'Algérie est séparée, géographiquement et à peu près ethniquement, du Maroc par la Moulouya qui, depuis l'époque historique tout au moins, a formé la limite entre ces deux pays. Elle est séparée de la Tunisie par une frontière tracée par les hommes, mais qui n'est déterminée, en réalité, ni par le terrain ni par les différences ethniques des populations.

Les atlas et les géographies vous donneront tous les renseignements de détail que vous ne sauriez pas déjà.

OROGÉNIE

Orogénie vient de deux mots grecs : « *oros* » (montagne) et « *gnos* » (génération).

C'est l'étude des dislocations de l'écorce terrestre. Elle relève donc surtout de la géologie.

L'orogénie de l'Algérie a fait couler beaucoup d'encre. Il est vrai qu'il y a déjà 90 ans que nous sommes dans ce pays et que la carte géologique vient à peine d'en être terminée.

Les théories formulées sur l'orogénie de l'Algérie sont des plus variées. Avec l'apparition de la carte géologique elles vont probablement se réduire et se condenser.

En attendant je vais me contenter de vous donner aujourd'hui mon opinion personnelle.

A mon avis, basé sur les campagnes topographiques que j'ai faites en Tunisie (oued Zerga) et en Algérie (Ouarsenis et Aurès), la dislocation de l'écorce terrestre en Algérie et en Tunisie a été déterminée par :

1^o Une série de grands plissements (ou soulèvements ?) à peu près parallèles, dont le principal est de l'époque jurassique et qui sont orientés sensiblement Sud-Ouest, Nord-Est, en s'infléchissant parfois dans la direction Ouest-Est, par suite de certaines résistances ou pour des raisons que j'ignore.

2^o Une autre série de plissements (ou soulèvements ?), à peu près parallèles aussi, qui sont sensiblement perpendiculaires à la série ci-dessus et s'infléchissent, eux aussi, parfois, par suite de résistances ou pour des raisons inconnues de moi.

Je crois la seconde série moins ancienne que la première, mais je n'en suis pas sûr. Mes connaissances en géologie ne sont pas suffisantes pour me permettre une affirmation.

De ces contractions de l'écorce terrestre résulte ce fait que l'Algérie est *compartimentée* en un grand nombre de rectangles, de tailles variables, généralement, eux aussi, plus longs que larges et sans autres possibilités de circulation entre-eux que des cols plus ou moins mauvais ou des trouées faites dans les cloisons par les cours d'eau, grâce à une érosion qui a été, à mon avis, d'une intensité formidable.

Dans l'Aurès, par exemple, l'Oued-el-Abiod a coupé, perpendiculairement, le Djebel-el-Krouma (composé cependant de roches dures) par une entaille verticale de plus de 100^m de hauteur, et a formé ainsi la fameuse gorge actuelle de Tirhanimine à l'Ouest de Tkout. Aussitôt

après cette gorge il existait sur le cours descendant vers le Sud de l'Oued-el-Abiod qui devait, à cette époque, se précipiter en cascades du Djebel Krouma et il existait, il n'y a pas très longtemps (3000 ans à peine à mon avis) une série de lacs d'eau douce (1), dont les berges étaient encore en 1897, quand j'ai levé ce pays, nettement marquées sur le sol. Le terrain que ces lacs recouvraient était d'un rouge particulier, provenant, [d'après ce que m'a dit le professeur de géologie du Lycée d'Alger, M... (j'ai oublié son nom), qui était venu me voir à Tkout], des petits coquillages d'eau douce qui pullulaient dans ces lacs.

Nous sommes loin, n'est-ce pas, des eaux magnésiennes actuelles ! Il est vrai que la question de la destruction de la vie animale et végétale par l'eau magnésienne n'est qu'une question de dosage de cette eau en chlorures de magnésium et de sodium. Plus il y a d'eau, moins ce dosage est élevé. La sebkha d'Oran, qui se déversait jadis, vers la même époque, dans la mer, par le cours inférieur du Rio-Salado, était aussi alors un grand lac d'eau douce, relié aux lacs analogues dont les restes sont aujourd'hui la Daya de Télamine et les salines d'Arzew. Ses bords devaient, à cette époque, être couverts encore d'une belle végétation, qui a disparu lorsque la proportion de l'eau et des chlorures s'est renversée et que l'eau, arrivée à un degré de saturation saline suffisant, a brûlé cette végétation.

Enfin, en 1897, voyant dans l'Aurès, du haut de l'Ahmar Kraddou, les restes, indiscutables à mon avis, d'un effondrement analogue à celui de la voûte du Rhin, j'ai, sur un croquis épure, prolongé les strates de l'Ahmar Kraddou inclinés de l'Ouest vers l'Est et ceux du Djebel Chechar inclinés en sens inverse et je me suis fait l'opinion que lorsque ces strates se rejoignaient, il y avait, à la place du chaos, conséquence de l'effondrement, des montagnes de plus de 3.000 mètres de haut.

Une érosion aussi formidable que celle que j'ai constatée en Algérie et en Tunisie n'a pas, à mon avis, existé en France. Il y a eu, de l'autre côté de la Méditerranée,

(1) M. Kobelt a relevé le même fait géologique au Maroc. Il existait autrefois, sur le cours supérieur de l'Oued Draa, un ou deux lacs qui lui servaient de réservoirs et lui assuraient un débit abondant en toutes saisons. Ces lacs auraient été supprimés, par l'érosion sans doute, un siècle à peine avant Jésus-Christ.

des périodes glaciaires suivies de déluges. Il y a eu, dans l'Afrique du Nord, pendant toutes ces périodes, un climat chaud et humide dont le climat actuel du Soudan pluvieux n'est même pas l'équivalent. Les grands fleuves quaternaires de l'Afrique du Nord ont leurs lits et leurs berges encore si bien marqués partout qu'on peut admettre, à mon avis, qu'ils coulaient encore à pleins bords longtemps après que ceux de France avaient déjà pris à peu près les lits des fleuves actuels.

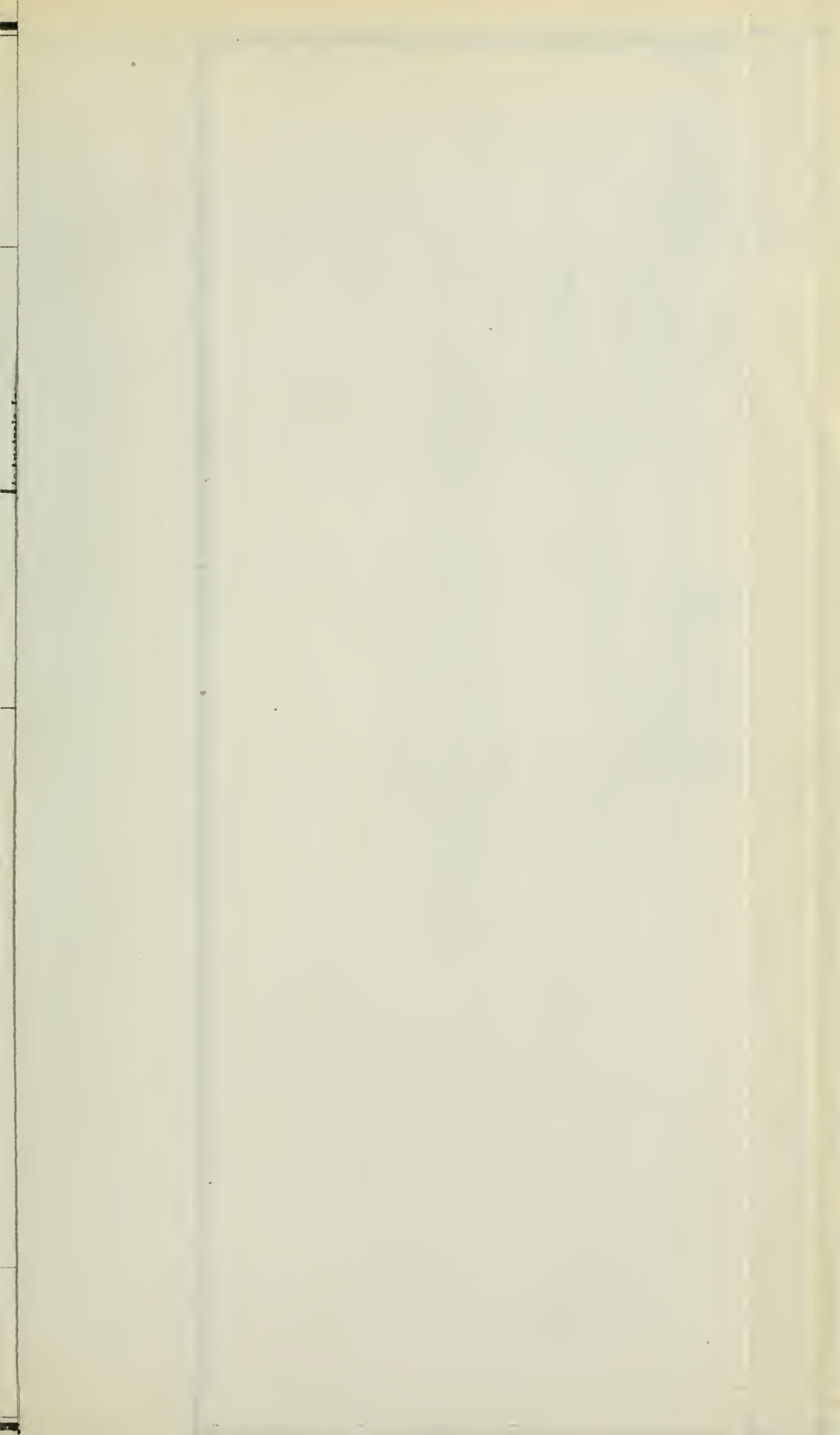
La dune d'Aïn-Sefra n'est, pour moi, que le sable déposé par les fleuves quaternaires venant du Nord et du Nord-Ouest : se rejoignant un peu en amont d'Aïn-Sefra et butant en tourbillonnant contre la montagne au Sud d'Aïn-Sefra avant de s'infléchir vers l'Est pour tourner cette montagne qu'il leur était impossible de franchir. La grande vallée qu'ils suivaient ensuite devait être couverte d'arbres et de grands herbages, les animaux représentés sur les gravures rupestres de Tyout y vivaient, avec les hommes qui les ont dessinés sur les roches de grès rose.

Quoiqu'il en soit, le compartimentage de l'Algérie a eu de tout temps et a, encore de nos jours, une très grande importance, non seulement pour la pénétration successive dans les divers compartiments, mais aussi pour l'organisation, la surveillance et le maintien de l'ordre dans ces compartiments.

Toute l'histoire qui nous précède est là pour prouver la difficulté qu'a causée jusqu'à maintenant, ce compartimentage lorsqu'il s'est agi d'arriver à temps avec des moyens suffisants, permettant d'étouffer une tentative d'insurrection dans l'œuf ou tout au moins avant qu'elle ait pu gagner les compartiments voisins.

Les Romains l'ont si bien senti qu'ils ont multiplié les routes. Mais les distances séparant les foyers d'insurrection des groupements de répression étaient et sont encore parfois bien longues. Même avec des colonnes très allégées les Romains sont souvent arrivés trop tard. Ils n'avaient pas les moyens rapides que nous avons aujourd'hui, tant pour être renseignés de suite (télégraphe, téléphone, avions) que pour transporter très vite les forces nécessaires à l'endroit où elles doivent agir (chemins de fer et camions).

A mon avis, et je tire cet enseignement de tout le passé, nous ne tiendrons réellement et sûrement l'Algérie, nous n'en aurons fait une colonie réellement homogène



[illegible]

et bien en main, que lorsque nous aurons multiplié les chemins de fer et les routes utilisables par les camions, c'est-à-dire le jour où nous serons sûrs de pouvoir transporter très rapidement des troupes dans tous les compartiments.

Il y a encore beaucoup à faire dans ce sens. Dans le nouveau programme des grands travaux publics du Gouverneur Général, 857 millions sont prévus pour la construction de voies ferrées nouvelles et 150 millions pour la création de chemins vicinaux.

Un autre enseignement à tirer du passé c'est que, parmi les terres, les meilleures pour la culture sont celles des régions des anciens volcans. Le tableau n° 1 bis, donne la répartition, actuellement connue, des terrains éruptifs en Algérie et en Tunisie.

Enfin, vous connaissez aussi bien que moi l'importance des phosphates pour l'agriculture. Je n'ai pas pu me procurer les renseignements nécessaires pour vous faire un tableau des gisements de phosphates en Algérie. Il en existe encore qui ne sont pas exploités et, peut-être même, pas connus. En 1897, le professeur de géologie dont je vous ai déjà parlé, m'a montré, dans l'Aurès, à l'Est de Tkout, sur le versant Est et au bas des escarpements de l'Ahmar Kraddou, un gisement de phosphates qu'il m'a affirmé être abondant et très riche ; il en a sorti et m'a montré plusieurs dents de squales.

OROGRAPHIE

Orographie est composée de deux mots grecs « oros » (montagne) et « graphein » (décrire).

L'orographie est donc la description des montagnes. Les atlas et les géographies vous donneront tous les renseignements de détail que vous ne connaissiez pas déjà et que vous désiriez connaître. J'ai réuni ceux que donne M. Gsell en une annexe que je communiquerai à ceux qui la désireraient.

Je me contenterai de vous dire que l'Algérie est du fait de sa situation géographique et de son orogénie, divisée en trois régions nettement différentes par le climat et par les facilités d'existence qu'on peut y trouver.

Au Nord, longeant la Méditerranée et s'enfonçant dans le Sud sur une profondeur d'une centaine de kilomètres, c'est le Tell : le climat et les facilités d'existence y sont

sensiblement les mêmes que dans le Sud de l'Espagne et de l'Italie.

Au Sud du Tell c'est la région centrale des Hauts-Plateaux, constituée par de grandes plaines situées à une altitude élevée (de 800 à 1.200^m). C'est la région des steppes algériennes. Le climat y est presque continental.

Plus au Sud c'est l'Atlas saharien (et au-delà le Sahara). Voici, par exemple, des renseignements sur l'annexe d'Aflou que le chef d'escadron Cottanceau, commandant cette annexe, m'a donnés, le 3 mars dernier :

L'installation de l'Annexe remonte à 1874 et de cette date à celle d'aujourd'hui, 3 mars 1922, il n'y a pas trace dans les archives d'observations météorologiques.

Cependant, ayant habité le Djebel Amour pendant 8 ans, je puis donner les renseignements suivants :

1° Les pluies et les chutes de neige, assez abondantes pendant l'hiver, deviennent rares après le mois d'avril. On peut admettre 60 jours de pluie par an et une quantité d'eau d'environ 350 ^m/_m ;

2° La température maxima ne dépasse pas 35° ; l'hiver le thermomètre marque assez souvent —6°. Il descend exceptionnellement à —12° ;

3° Le vent est assez fréquent dans la région. Il souffle environ 200 jours par an, plus particulièrement du Sud et de l'Ouest ; de temps à autre du Nord, ce qui amène quelquefois des gelées de printemps d'un effet désastreux.

On admet généralement qu'avec 400 ^m/_m d'eau par an le sol est cultivable ; de 200 à 350 et un peu au-dessus c'est la steppe avec son régime incertain ; avec moins de 200 ^m/_m c'est le désert. Dans le premier cas et avec 400 ^m/_m d'eau, une bonne répartition au cours des saisons est absolument nécessaire pour obtenir des résultats.

Or cette condition n'est pas toujours réalisée à Aflou ; non seulement la chute annuelle n'atteint pas 400 ^m/_m, mais encore, après le mois d'avril, les pluies sont rares. Chaque année, dans certaines zones de l'annexe, heureusement pas toujours les mêmes, l'humidité du sol descend à un taux insuffisant au développement des plantes. C'est que les terres sableuses du pays ne retiennent pas l'eau et que, à cette condition défavorable, vient s'ajouter l'action desséchante des vents violents et répétés soufflant généralement du Sud.

Le Djebel Amour est donc un pays où la culture est pleine d'aléas. La végétation y est interrompue en hiver par le froid, en été par la sécheresse et c'est seulement si les pluies de prin-

temps ont été suffisamment abondantes que l'indigène peut espérer une petite récolte.

L'enseignement à tirer du passé c'est que les trois régions ci-dessus, du fait de leurs différences considérables, ont été, sont et seront habitées par des indigènes qui ont des mœurs différentes et, par suite, une psychologie différente.

Dans le Tell ce sont surtout des *agriculteurs* ; ils sont, par suite, plus ou moins fixés au sol.

Sur les Hauts-Plateaux ce sont surtout les *pasteurs nomades*, se déplaçant avec leurs troupeaux pour utiliser les pâturages possibles suivant les saisons. Les agriculteurs y sont rares.

Au-delà, ce sont presque exclusivement des *pasteurs nomades* et, comme les ressources en pâturages sont moindres, ils font des déplacements plus nombreux et plus lointains que ceux des bergers des Hauts-Plateaux. Les villageois chaouis de l'Aurès cultivent cependant les pentes voisines de leurs misérables maisons de pierres sèches : ils ont transformé ces pentes en une série de terrasses ingénieusement disposées pour pouvoir être irriguées et bénéficier de toute la pluie qui tombe.

Afin d'être sûr de tenir les Nomades en main, il faudrait, en cas de nécessité, pouvoir les rejoindre très vite avec des forces suffisantes. Mais la construction de chemins de fer et de routes pour camions serait très onéreuse et ne serait pas rémunératrice. La colonisation dans leurs *terrains de parcours* est, en effet, difficile sinon impossible du fait du climat, du sol et du manque d'eau et ces terrains, à moins qu'on n'y découvre des phosphates, du charbon, du pétrole ou des métaux intéressants à exploiter, ne fourniraient rien à transporter sur les chemins de fer ou sur les routes.

Pour clore ce chapitre et cette conférence je vais vous citer ce que M. Gsell dont je partage entièrement la manière de voir :

Parmi les régions naturelles de l'Afrique du Nord, certains massifs montagneux sont très peuplés, malgré la médiocrité du sol, car les hommes s'y sentent plus en sécurité qu'ailleurs, tels l'Aurès, la Grande Kabylie, le Rif. Il s'y est formé de petites sociétés, jalouses de leur indépendance, n'occupant que des territoires restreints.

La valeur des pays plats est fort inégale. Les uns ne reçoivent pas assez de pluie, d'autres sont marécageux, d'autres stérilisés par la forte proportion de sel qui se mêle à la terre. Sauf quelques régions étendues, surtout le centre de la Tunisie et l'ouest du Maroc, les espaces fertiles ne forment que des îlots, qui contrastent avec la pauvreté et la rudesse des pays environnants, et qui communiquent difficilement entre-eux, par des passages dont les montagnards sont les maîtres.

Cette vaste contrée était-elle donc destinée à n'avoir d'autre histoire que les annales monotones d'une foule de cantons, agités par des ambitions vulgaires et de mesquines querelles de voisinage ?

Il est certain que les Berbères ont trop souvent dépensé leur énergie dans des luttes, sans grandeur et sans intérêt, d'individus, de familles, de coteries, de villages, de tribus. Ils ont presque toujours manqué des sentiments de large solidarité qui constituent les nations. On peut dire d'eux ce que Strabon disait des anciens Espagnols : « Ils n'avaient d'audace que pour les petites choses, mais étaient incapables d'en entreprendre de grandes parce qu'ils n'avaient pas su se former en sociétés fortes et puissantes. »

Cependant des rapports se sont établis de bonne heure entre les habitants des diverses régions de l'Afrique du Nord. Une seule langue s'est répandue partout, celle dont dérivent tous les dialectes berbères. Dans les stations qui remontent à la civilisation de la pierre, on trouve déjà des indices de lointains échanges. La domestication de certains animaux dûnt rendre les relations plus fréquentes et plus régulières ; le climat obligeait, en effet, beaucoup de pasteurs à transhumier. Les nomades du Sud eurent besoin des céréales moissonnées par les agriculteurs du Tell, et ils leur apportèrent les laines de leurs troupeaux et les dattes des oasis. Des groupements, que nous appelons des tribus, naquirent sans doute des besoins de la défense et de l'attaque.

Plus tard, des Etats se formèrent, unissant des régions naturelles distinctes, mais coupant en tronçons la longue bande Nord africaine.

Carthage s'annexa une grande partie de la Tunisie ; un royaume se constitua dans le Maroc, d'autres royaumes s'étendirent sur l'Algérie et la Tunisie occidentale. Enfin Rome fit, en plusieurs étapes, la conquête de tout le pays ; mais chacune des provinces qu'elle créa vécut de sa vie propre. Tandis que Lyon fut véritablement la capitale des Gaules, Carthage redevenue, aux premiers siècles de notre ère, une des plus grandes villes du monde, ne fut que le chef-lieu d'une de ces provinces romaines.

Dans l'antiquité, l'Afrique du Nord n'a jamais eu une

entière unité politique et administrative, comme la vallée du Nil et les plaines ouvertes de la Mésopotamie où l'agriculture dépendait d'irrigations qui exigeaient des mesures générales et solidaires par conséquent un Gouvernement obéi de tous. Les conditions de l'exploitation du sol étaient tout autres dans la Berbérie. Ses maîtres n'ont jamais pu faire accepter leur domination d'une manière définitive et complète. Les souverains des grands royaumes Maures et Numides ne paraissent pas avoir été aussi absolus qu'ils ont prétendu l'être ; ils eurent souvent, comme Carthage, à réprimer des soulèvements de leurs sujets. La paix Romaine fut fréquemment troublée par des révoltes d'indigènes, dont les moins graves ne furent pas celles qui éclatèrent sous le Bas-Empire après plusieurs siècles d'occupation.

La structure du pays maintenait chez ses diverses populations le contraste des mœurs et des intérêts. La civilisation et la barbarie vivaient côte à côte, l'une dans les plaines et sur les plateaux fertiles, l'autre dans les régions déshéritées des steppes dans les massifs montagneux qui dominaient et isolaient les riches campagnes et d'où elle guettait les occasions favorables pour se précipiter au pillage.

Cette opposition a empêché la formation d'une nation berbère, maîtresse de ses destinées, et, quand la conquête étrangère a pu, avant nous, imposer à l'Afrique du Nord une apparence d'unité, elle n'a pas réussi à fondre dans une harmonie durable des éléments aussi disparates. »

Je suis convaincu, moi, que la France, si elle le veut, arrivera à réaliser cette harmonie.

Oran, le 16 Mai 1922.

Général DIDIER.

SUPPLÉMENT

enseignements de M. Pierre Viennot, agrégé, préparateur en géologie à la Sorbonne, à qui son beau-frère, le capitaine Couturier, de l'Etat-Major de la Division d'Oran, avait bien voulu demander, de ma part « l'évaluation du temps écoulé depuis le début de l'ère quaternaire » :

1° L'origine même des temps quaternaires est actuellement très discutée. Certains géologues, dont Haug, la placent très loin, ce qui fait entrer dans le IV^e (1) presque

(1) Quaternaire.

tout le Pliocène des autres auteurs. Pour Haug, le début du IV^e coïncide avec l'apparition en Europe de l'éléphant, du bœuf et du cheval ; l'homme est apparu beaucoup plus tard. La plupart des auteurs font commencer le IV^e à la fin de la régression marine de la période pliocène, bien après l'apparition de l'éléphant, du bœuf... ; l'homme est encore plus récent.

Ainsi les uns ont fait prévaloir les arguments paléontologiques, les autres les arguments paléogéographiques dans la délimitation de l'ère quaternaire. Enfin d'autres, dont M. Bertrand, estiment que les temps et les événements récents (y compris l'apparition de l'homme) sont assez mesquins pour que nous nous considérions encore dans l'ère tertiaire.

2° La majorité des géologues acceptant la 2^e définition (fin de la régression pliocène), reste la question de l'évaluation en années de la durée des temps IV^{es} ainsi envisagés. Nombreuses sont les méthodes de mesures qu'on a tenté d'appliquer : étude des avancées et reculs glaciaires en relation avec les données astronomiques (position de l'axe terrestre...), étude des lits clairs et sombres des moraines scandinaves (en relation possible avec les saisons), étude de la perte d'énergie des minéraux radioactifs, proportionnelle au temps et calculée pour les années récentes, étude de la vitesse de sédimentation dans certaines conditions... Toutes ces méthodes, basées sur une extrapolation considérable, sont fatalement entachées d'une erreur dont on ignore même l'ordre de grandeur. Il est toutefois assez remarquable que, malgré leur diversité, elles s'accordent dans une certaine mesure pour attribuer aux temps quaternaires, tels que je les ai désignés, une durée comprise entre quelques centaines de mille et quelques millions d'années.

23 Mai 1922.

Général DIDIER.

RÉPARTITION DES TERRAINS ÉRUPTIFS EN ALGÉRIE ET TUNISIE

Soc. de Geogr. et d'Arch. d'Oran. — 2^e trim. 1922 (Général DUMER)

Tableau n° 1 bis

NATURE DES TERRAINS	PROVINCE D'ORAN	PROVINCE D'ALGER	PROVINCE DE CONSTANTINE	TUNISIE
Granites Porphyres Liparites	Djebel Filhaouen (Est de Nedroma)	Cap Matifou (Est d'Alger)	Pointements Sud de Bougie	
	Pointement du Djebel Tisafsaline (à mi-distance entre Oudja et Sebdou)	Pointements dans la zone littorale entre Rouiba et l'Oued Isser	Cap Cavallo (Ouest de Tijdjielt)	
	Pointements à 30 k. N.-E. de Saïda		Cap Bougaroun et pentes Nord et Est du Djebel Gouf	
	Pointement à 20 k. Est de Montgolier		Environs d'El-Milia (Est de l'Oued-el-Kébir)	Néant
Basaltes Andésites Ophites Syénites	Nombreux allègements dans la région : Cap Milouia, Nemours et Marnia	Pointements sur la côte entre Tenes et Cherchell	Pointements Est de Philippeville	
	Zone côtière de l'embouchure de la Tafna (Ouest de Beni-Saf)	Bordure S.-O. de la plaine de Mitidja entre Marengo et El Affroun	Zone du Cap de Fer au Cap Foukouch	
	Région entre Beni-Saf et Ain-Temouchent	Zone littorale entre Oued Isser et Oued Seloua	Pointements dans l'Edough	
	Cap Figalo et zone côtière N.-E.		Pointements S.-O. de Bougie	Néant
	Pointement 48 k. S.-E. de Bossuet		Pointement Sud du Cap Bougaroun	Mais l'I. Pantellaria (à l'Italie) au large du Cap Bon, appartient à cette formation
	Quelques pointements dans les monts des KSOUR			

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE LA STATION DE SANTA-CRUZ D'ORAN

du 1^{er} Décembre 1921 au 1^{er} Mai 1922

ALTITUDE : 374 MÈTRES AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER

ANNÉES ET MOIS	PRESSION baromé- trique moyenne (1)	TEMPÉRATURE		TENSION moyenne de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ relative de 0 à 100	ÉVAPORATION en mm	PLUIE		VENTS		NEBULO- SITÉ (de 0 à 10)	OZONE (de 0 à 21)	NOMBRE de jours de brouillard
		minimum	maximum (2)				NOMBRE de milli- mètres	NOMBRE de jours	Direction des nuages	Force (de 0 à 9)			
Décembre 1921	730,6	7,2	16,4	11,8	65,0	275,2	42,0	4	S. E.	1,1	3,3	15,6	18
Janvier 1922	729,4	6,4	14,5	10,4	67,0	254,1	51,8	7	S. E.	1,0	3,1	17,8	14
Février	732,5	40,7	16,2	13,4	71,0	221,6	49,4	3	S. E.	1,3	3,3	14,4	21
Mars	729,7	12,5	23,6	18,0	74,0	268,4	35,0	5	S. E.	1,3	3,2	16,5	24
Avril	731,3	16,3	24,4	20,3	75,0	217,0	29,5	5	S. E.	1,2	4,7	17,0	16
Mai	733,4	17,0	26,5	21,7	75,0	241,4	12,6	3	S. E.	1,1	3,1	15,8	13
TOTAUX.....	—	—	—	—	—	1477,7	190,3	27	—	—	—	—	106

(1) Les nombres donnés sont les pressions atmosphériques moyennes mensuelles corrigées à zéro.

(2) Les nombres donnés sont les températures moyennes mensuelles corrigées.

L. BLANC.

STATION DE SANTA-CRUZ D'ORAN

Étude des Vents du 1^{er} Décembre 1921 au 1^{er} Juin 1922

ROSE des VENTS	Décembre			Janvier			Février			Mars			Avril			Mai			TOTAUX du 1 ^{er} décembre 1920 au 1 ^{er} juin 1921	TOTAUX du 1 ^{er} décembre 1921 au 1 ^{er} juin 1922	
	7 h. 1 h. 49 h			7 h. 1 h. 49 h			7 h. 1 h. 49 h			7 h. 1 h. 49 h			7 h. 1 h. 49 h			7 h. 1 h. 49 h			14	0	
	mat.	soir		mat.	soir		mat.	soir		mat.	soir		mat.	soir		mat.	soir				219
N.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N E	2	8	3	1	9	1	3	4	1	2	5	4	2	6	1	2	7	1	219	77	77
E. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
E.	0	0	3	1	2	0	0	2	2	1	3	0	0	2	0	0	1	1	9	21	21
E. S. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S. E.	14	9	14	14	11	13	10	7	12	7	13	15	17	47	17	15	17	19	297	241	241
S. S. E.	0	0	1	0	1	1	1	1	0	1	0	0	2	0	0	2	0	0	10	0	10
S.	5	8	5	2	4	4	5	7	6	3	3	4	5	0	3	1	0	0	1	65	65
S. S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	2	0	2	0	5	5
S. W.	10	6	5	7	4	9	8	6	4	16	6	8	4	5	5	8	6	4	0	121	121
W. S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
W	0	0	0	0	0	0	1	1	0	0	1	0	0	0	0	1	0	0	2	4	4
W. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	1	1	2	2
N. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
TOTAUX...	31	31	31	31	31	31	28	28	28	31	31	31	30	30	30	31	31	31	546	546	546

L. BLANC.

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

LE CHEF-D'ŒUVRE COLONIAL DE LA FRANCE, par MM. Despiques et Garoby, professeurs au Lycée d'Alger.

Le *Chef-d'Œuvre Colonial de la France* par MM. Despiques et Garoby, professeur au Lycée d'Alger, opuscule édité par la Direction de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation du Gouvernement général, est un travail qui résume très bien la situation de l'Algérie sous toutes ses formes et sera utilement mis à profit par les étrangers et notamment par les touristes.

Les auteurs décrivent, en premier lieu, sa superficie, son système orographique, son climat dont ils disent les caractères originaux suivant l'altitude, ses beautés naturelles dignes d'attirer l'attention des touristes. Ils parlent des races si diverses qui peuplent le pays et des ruines romaines remarquables que l'on rencontre surtout dans le département, berceau de l'ancienne Numidie.

Les ressources de l'Algérie sont ensuite passées en revue et signalées aux hommes d'entreprises et d'affaires. Le sol est généreux et de productions variées, primeurs, blé, céréales, vigne et bétail, sans omettre l'huile qu'on exporte en certaine quantité.

Dans les cultures diverses, MM. Despiques et Garoby citent l'alfa dont l'exploitation se trouve, presque tout entière, dans le département d'Oran, le crin végétal confiné dans le Tell, le tabac surtout cultivé dans la Mitidjda et la vallée de l'Isser, le liège et le coton dont la culture semble reprendre.

Les méthodes agricoles sont passées en revue ; l'Algérie est entrée dans la voie de la mise en valeur scientifique du sol. Un service météorologique a été créé à l'Université d'Alger et les ressources en eau sont coordonnées par le Service hydraulique. Les espèces végétales et les cultures sont mieux adaptées aux conditions du sol et du climat, mais la question primordiale en Algérie est celle de la forêt. L'abondance des sources, la régularité des cours d'eau, la richesse des pâturages en dépendent.

Quant à l'industrie, elle est peu importante. L'industrie de l'alfa, celle de la sparterie et celle du tabac sont seules à signaler, mais l'industrie minière est pleine de promesses. L'extraction des minerais de fer, de zinc, de plomb et celles de phos-

phates sont en voie de développement. La question des pétroles donne les plus beaux espoirs.

L'Algérie est une terre d'expériences qui fait appel aux initiatives hardies. Ses relations de commerce sont étroites avec la Métropole et actives également avec les pays méditerranéens, la Grande-Bretagne et les Pays-Bas. Elle apparaît riche de réalités présentes et de promesses futures.

Oran, le 20 juin 1922.

PELLET.

ENSEIGNEMENT APPLIQUE A LA PRODUCTION AGRICOLE ET SES INDUSTRIES. PROGRAMME D'ENSEIGNEMENT REGIONAL, par M. J. Manquené, professeur d'agriculture à Mostaganem. Brochure in. 8, 43 p., Mostaganem. (Fabian Onteniente), 1922.

M. Manquené qui occupe, avec tant de distinction, la chaire d'agriculture de Mostaganem a consigné, tout récemment, en une substantielle brochure, les progrès réalisés dans la région de Mostaganem, par l'application des méthodes de culture rationnelle, appropriées au milieu.

Après avoir rappelé la grande vérité proclamée par Monsieur Viala, l'éminent professeur de Montpellier, que « la condition essentielle de tout progrès agricole réside et résidera toujours dans la science », M. Manquené se fait un devoir de rendre hommage aux savants, aux hommes de science, qui, en Algérie, contribuent le plus, par leurs travaux, à fixer les principes théoriques de l'agriculture algérienne. Plus loin, il n'oublie pas de saluer, avec émotion, ces colons entreprenants, ces hommes d'initiative, les Auguste Bories, les Bertrand, les Bourdiol, les Després, les Garrigues, etc., qui, rompant avec la routine, n'ont pas hésité à appliquer les méthodes scientifiques, contribuant ainsi à créer et à développer la prospérité de la région de Mostaganem.

Entrant dans le vif de son sujet, l'auteur montre comment les sciences naturelles en général, l'hydrologie, la chimie sont à la base de la science agricole. Il rappelle ensuite les relations du sol avec le sous-sol et montre la nécessité de l'étude du sous-sol dont les qualités minéralogiques, physiques et organiques, etc., permettent de déduire le degré de fertilité ou de stérilité de la couche arable. Il montre comment, avec des amendements et des engrais appropriés, un sol peut être mis en valeur.

C'est ainsi qu'au moyen d'engrais bien choisis, les sables qui s'étendent sur la plus grande partie du territoire de Mostaganem, ont été transformés en de riches terres de culture dans lesquelles la vigne et les primeurs donnent de gros rendements.

Les limons salés de la plaine méridionale eux-mêmes, où ne croissaient que soudes et salicornes ont été, en partie desalés au moyen d'importants travaux de drainage et devien-

neut, d'année en année, de plus en plus aptes à la culture des céréales. C'est en plein marécage que M. Auguste Bories a créé sa belle ferme de Bel-Hadri, donnant aux colons, un des plus beaux exemples de ce que peut faire un homme dont l'esprit d'initiative s'appuie sur les données scientifiques.

Après avoir exposé les résultats obtenus par les hommes entreprenants et les progrès restant à réaliser, M. Manquené consacre la dernière partie de son travail à un projet d'organisation d'enseignement agricole régional dont il établit le programme. Cet enseignement comprendrait :

1° Des conférences publiques et des cours libres de sciences agricoles pour les producteurs.

2° L'organisation d'un enseignement agricole régional :

a) A l'Ecole primaire supérieure de Mostaganem.

b) Au Collège de Mostaganem.

c) Dans les Ecoles primaires de l'arrondissement.

En outre, des centres régionaux d'enseignement agricole théorique et pratique devraient être créés à Mostaganem, Relizane et Tiaret. Les colons et les instituteurs assisteraient à dix leçons ou conférences suivies d'exercices pratiques dont chacun ferait son profit.

Ce programme est bien compris et son application ne pourrait que contribuer à augmenter la richesse agricole de l'arrondissement de Mostaganem. Ce sont les colons intéressés, eux-mêmes, qui devraient en assurer l'exécution et non attendre que les pouvoirs publics leur en fournissent les moyens.

A ce programme, je ne ferai qu'une objection : l'enseignement agricole au Collège me paraît inutile. Les programmes de nos Lycées et Collèges, déjà trop étendus, n'ont pas besoin d'être surchargés. En outre, nos établissements d'enseignement secondaire ont, avant tout, pour but de donner à leurs élèves, une instruction générale solide, littéraire et scientifique, qui leur permettra, plus tard, de s'initier à n'importe quelle branche scientifique. Les bons élèves devenus colons pourront donc, aisément, se familiariser, au moyen de livres spéciaux, avec les sciences agricoles.

Je terminerai ce résumé en rendant un public hommage à celui qui a grandement contribué avec sa foi d'apôtre, à répandre, dans la région de Mostaganem, les données de l'agriculture scientifique régionale, à M. Manquené lui-même, qui, avec un dévouement digne des plus grands éloges, a su communiquer, autour de lui, le feu sacré qui l'anime. Qu'il en ait par tous sincèrement remercié.

F. DOUMERGUE.

LA GÉOLOGIE DU PÉTROLE ET LA RECHERCHE DES GISEMENTS PÉTROLIFÈRES EN ALGÉRIE, par M. Marius Dalloni : 1 vol. in 8, 336 p. Carbonel, Alger.

Un livre depuis longtemps attendu, vient d'être mis à la disposition de tous ceux qui s'intéressent à la recherche du pétrole en Algérie. Il est dû à M. Dalloni, professeur de *Géologie appliquée* à la Faculté des Sciences d'Alger et Collaborateur au *Service de la Carte géologique de l'Algérie*.

Pour bien faire ressortir tout l'intérêt et la valeur de ce beau travail, il faudrait en reproduire, en entier, les principaux chapitre, car il est difficile de les résumer.

L'ensemble est une mise au point scientifique d'un problème dont la recherche de la solution n'était basée, jusqu'ici, que sur des légendes, avec lesquelles certains exploitants de permis de recherches, s'ingénient à entretenir les espérances d'une trop confiante clientèle.

L'ouvrage débute par une Préface dans laquelle l'auteur rappelle que rien de sérieux, ou à peu près, n'a été publié sur les recherches faites en Algérie. En outre, la plupart des travaux entrepris n'ont pas été conduits scientifiquement ; on a creusé le sol au petit bonheur. Mais encore, et surtout, les recherches ont toujours été entourées d'un certain mystère ; les hommes compétents en ont été souvent systématiquement exclus.

Personnellement je ferai remarquer qu'il est inconcevable que les bénéficiaires de permis de recherches ne soient pas obligés de fournir au Service des Mines, l'état de toutes les observations faites dans les études géologiques et les forages.

Dans l'*Introduction*, M. Dalloni expose les hypothèses admises et les données acquises sur l'origine des hydrocarbures et leur transformation en pétrole. Il indique que ces produits sont relativement abondants en Afrique du Nord, où ils donnent de l'asphalte et du bitume ou pétrole liquide.

Après avoir cité, sommairement, les nombreux points où se manifestent, en Tunisie et dans l'Est de l'Algérie, les émanations d'hydrocarbures, le savant géologue arrive à l'étude du « champ de pétrole » de Tlionnet, la seule région où, jusqu'ici, en Algérie, les recherches aient abouti à des résultats tangibles.

On sait que ce petit bassin est situé à 20 kilomètres au Sud de Relizane, dans la partie supérieure de la vallée de l'oued Tlionnet. Là, un sondage, déjà ancien, de 167 mètres, a donné pendant plusieurs mois, une production quotidienne de 4 à 5 tonnes.

Plusieurs puits ont été creusés à Tlionnet. De 1915 à 1920, ils ont donné 5.000 tonnes environ, soit une moyenne de 833 tonnes, 33 par an. En 1921, la production est descendue à 500

tonnes, elle continue à décroître ; ce qui est d'ailleurs la règle générale dans les plus importants bassins pétrolifères du monde.

M. Dalloni fait, ensuite, un exposé magistral de la constitution géologique et de la tectonique de la région de Tliouanet, que seuls peuvent suivre ceux qui sont initiés aux études géologiques. Je me bornerai à rappeler que, d'après M. Dalloni, le pétrole paraît se trouver principalement sur les lignes de fracture de certains anticlinaux formant dômes et dans les assises sablonneuses des diverses formations miocènes qui les constituent.

Après avoir étudié la région de Tliouanet, l'auteur s'occupe des pétroles du Dahra. On sait que c'est dans cette région qu'ont été entrepris les premiers travaux de recherches et les plus importants ; des sondages y ont été poussés jusqu'à 1.000 et 1.113 mètres de profondeur. Malheureusement, les résultats n'ont pas été en rapport avec les grands sacrifices consentis. Si on a constaté l'abondance relative de gaz combustibles, le pétrole a manqué.

Au sujet du Dahra, M. Dalloni fait, en quelques lignes d'une remarquable précision, un brillant exposé de la constitution géologique de cette région, qui se distingue du reste de l'Oranie par un cachet tout spécial. Il montre l'évolution du massif du Dahra à travers les diverses périodes géologiques qui se sont succédé et qui en ont fait varier l'orographie, surtout pendant le miocène et plus particulièrement pendant la période sahélienne.

Dans une « deuxième partie » M. Dalloni traite des divers horizons pétrolifères de l'Afrique du Nord et de leurs relations avec les divers terrains qui constituent le sous-sol de l'Algérie.

Il recherche les « roches mères », c'est-à-dire celles où prennent naissance les hydrocarbures et les « roches de migration ou d'accumulation », c'est-à-dire celles dans lesquelles les hydrocarbures, venant des profondeurs, vont s'emmagasiner dans les terrains supérieurs où la sonde peut les atteindre.

Les « roches mères » constituent les « gisements primaires » du pétrole ; les autres, les « gisements secondaires ». Ces derniers sont, en général, les seuls exploitables.

En Algérie, comme dans les Carpathes, la roche mère la plus commune paraît bien se trouver en relation avec les gisements *gypso-salins* du trias lagunaire. Elle pourrait être aussi d'origine permienne. Les formations gypso-salines du sahélien sont aussi à considérer.

Le Trias est très commun en Algérie, mais extrêmement disséminé. M. Dalloni a étudié tout spécialement son influence dans les régions pétrolifères de Tliouanet et du Dahra. Il est arrivé à ce résultat remarquable que le pétrole se trouve, plus

particulièrement, dans les régions où les plis anticlinaux ont été fracturés, disloqués sous la poussée des masses salifères triasiques intrusives (plis diapyles). C'est par les joints des contacts discordants que les émanations hydrocarburées ont migré vers les étages supérieurs, pour aller s'emmagasiner dans les assises de grès ou les poches de sable qu'elles ont rencontrées sur leur trajet.

Certes, cette dissémination peut se faire dans toutes les formations des étages superposés au trias : lias, jurassique, crétacé, éocène, etc. Mais, en Algérie, il semble bien qu'elle est concentrée, plus particulièrement, dans les terrains miocènes de l'helvétien et du sahélien.

L'auteur passe ensuite à l'étude de la tectonique du pétrole algérien et du rôle des dislocations. C'est là, sans contredit, la partie la plus inédite du travail de M. Dalloni. Là, le géologue apparaît dans toute la puissance de sa valeur scientifique. Après une analyse très détaillée, il en fait la synthèse qu'il résume ensuite dans ses conclusions.

De ces conclusions, je reproduis ou résume les passages essentiels :

« On peut considérer comme prochain le jour où l'on recherchera le pétrole de préférence dans les zones où il ne se montre pas, en se fondant uniquement sur leur structure géologique. Si l'on veut aboutir il faut substituer l'investigation méthodique et raisonnée aux procédés empiriques. »

Il faudrait surtout, comme en Roumanie, en Egypte, etc., que les travaux entrepris aient lieu sous le contrôle des services publics compétents.

M. Dalloni fait remarquer, avec juste raison, que, depuis quarante ans que des recherches ont été entreprises, le Service de la Carte géologique de l'Algérie n'a jamais été appelé officiellement à s'occuper des pétroles. Ses études personnelles n'ont pu être menées à bien qu'à grâce aux facilités que lui a accordé une intelligente initiative privée. Il faut ajouter qu'il était largement préparé à cette étude spéciale par celle de l'établissement des Cartes géologiques de la région pour le Service de la Carte géologique de l'Algérie.

Un seul point, en Algérie, a donné du pétrole en quantité commerciale et d'excellente qualité : c'est Tliouanet ; il se trouve là, dans des conditions qu'on commence à peine à entrevoir. Ce champ d'huile paraît, malheureusement, assez limité.

Dans le Dahra, malgré d'importantes prospections à de grandes profondeurs, les résultats sont peu encourageants ; néanmoins des recherches méthodiques pourraient permettre, au moins, l'utilisation de gaz combustibles assez abondants.

Et pour finir, M. Dalloni ajoute :

« En somme, on sait déjà qu'il y a du pétrole en Algérie ;

mais si l'on veut faire réellement œuvre utile et rechercher s'il y existe de grands gisements, il est absolument indispensable de renoncer à des bavardages inutiles et à des « théories séduisantes » mais stériles, pour entreprendre une étude géologique minutieuse de certaines zonés, d'ailleurs assez bien délimitées ; il y aura lieu de prévoir, pour vérifier les conclusions théoriques auxquelles on aboutira, un certain nombre de sondages d'exploration.

Tant que ceci n'aura pas été fait, on ne pourra prétendre raisonnablement, même après certains échecs retentissants, mais qu'on aurait pu prévoir, qu'on n'a pas trouvé du pétrole en Algérie ; il serait plus exact de dire qu'on n'y en a pas cherché ».

J'arrête ici ce trop bref exposé, mais je ne veux pas le clore sans féliciter bien amicalement M. Dallon pour sa belle étude du Pétrole en Algérie, travail dans lequel il se révèle, une fois de plus, comme un géologue de race qui poursuivra avec une science approfondie et une grande maîtrise l'œuvre commencée en Algérie par Pomel et continuée par M. Fichet.

E. DOUMERGUE.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

SÉANCE DU COMITÉ DU 3 AVRIL 1922

La séance est ouverte à 17 h. 30 sous la présidence de M. FLAHAULT, président.

Sont présents : MM. FLAHAULT, FABRE SYLVAIN, PELLEGAT, TOURNIER, FABRE LA MAURELLE, BARBIÉ, DANGLES, DELABY, DOUMERGUE, DUPUY, Commandant FISCHER, MALMEJAC, MÉZIAT, Colonel STRASSER, PÉREZ.

Excusés : MM. PELLET, LEMOISSON, Chanoine FABRE, POCK, KRIÉGER, SAUREL.

Absents : MM. VEL, D^r ABADIE, BRUNIE, DESTREMX.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

Avant d'aborder l'ordre du jour, le Président fait part du décès, à l'âge de 84 ans, de Madame Veuve Louis Gazaniol, mère de notre collègue M. Louis Gazaniol. Les membres du Comité s'associent aux vives condoléances que le Président a adressées aux familles éprouvées par ce deuil.

Sont admis comme membres titulaires :

MM. AZÉRAD, NÈPLE, VIGUIER et le CERCLE DE L'ÉCRIME présentés à la séance précédente.

Sont proposés, pour faire partie de la Société :

M. BONCOURT Georges, géomètre du Service topographique, 20, rue Béranger, présenté par MM. PÉREZ et FLAHAULT ;

M. CHAMBOX Etienne, entrepreneur de menuiserie, rue d'Arzew, présenté par MM. BARBIÉ et FLAHAULT ;

M. CORRIÉRAS, Directeur de l'école Magnan, village Boulanger, présenté par MM. BARBIÉ et DANGLES ;

M. GRUNINGER Joseph, Inspecteur d'Assurances, Boîte postale 91, Oran, présenté par MM. SANDERS et ZURBACH ;

M. MARTIN Fernand, propriétaire-agriculteur, 18, rue Margueritte, à Oran, présenté par MM. FABRE LA MAURELLE et PELLEGAT ;

M. MAUCARRÉ E., architecte, 73, rue d'Arzew, présenté par MM. COIGNARD et FLAHAULT ;

M. A. BASKINE, docteur en médecine à Mers el Kébir, présenté par MM. le Commandant FISCHER et Commandant PELLEGAT.

Elections. — La liste des candidats soumis au vote de l'Assemblée générale de Mai 1922 est définitivement arrêtée.

Conformément à l'article 19 du Règlement intérieur, elle sera adressée à tous les sociétaires électeurs, quinze jours avant l'élection.

Pour éviter des radiations d'office et injustifiées, résultant du classement des candidats inscrits, obligatoirement, par ordre alphabétique sur le bulletin de vote, il est décidé que :

« Tout bulletin qui n'aura pas été modifié et comportera « plus de dix noms, sera annulé. »

Assemblée générale. — Conformément à l'article 38 des statuts, la date de l'Assemblée générale est fixée au Dimanche 7 Mai 1922, 9 h. $\frac{1}{2}$ du matin. Elle aura lieu dans le local de la Société, 7, rue Schneider.

Son ordre du jour ordinaire comportera en outre :

1° Approbation des budgets des années 1922 et 1923.

2° Désignation de deux membres de la Société chargés d'établir, signer et accepter toutes modifications statutaires prescrites ou imposées par M. le Ministre de l'Intérieur en vue d'accorder à la Société, les privilèges attachés à la « reconnaissance d'utilité publique ».

3° L'augmentation des cotisations et du droit de diplôme.

A ce sujet, le Comité décide que les questions suivantes seront soumises à tous les sociétaires :

a) En raison de l'augmentation constante des charges supportées par la Société, êtes-vous d'avis d'élever de quatre francs par an la cotisation actuelle qui serait ainsi portée de douze à seize francs ?

b) Pour les mêmes motifs, êtes-vous d'avis d'élever à deux francs cinquante centimes, le droit de diplôme fixé actuellement à un franc cinquante centimes ?

Dans le cas où la décision de l'Assemblée générale serait affirmative, les augmentations votées ne seraient perçues qu'à partir du 2° semestre de l'année 1922.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à sept heures du soir.

Le Secrétaire général,

S. FARRE,

Le Président,

E. FLAHAULT.

SÉANCE DU COMITÉ DU 1^{er} MAI 1922

La séance est ouverte à 17 h. 30 sous la présidence de M. FLAHAULT, président.

Sont présents : MM. FLAHAULT, PELLET, FABRE SYLVAIN, Commandant PELLEGAT, TOURNIER, LEMOISSON, FABRE LA MAURELLE, CHAHOINE FABRE, BRUNIE, DANGLES, DELABY, DUPUY, Commandant FISCHER, MALMEJAC, MÉZIAT, Colonel STRASSER, PÉREZ.

Excusés : MM. VEL, KRIÉGER, SAUREL.

Absents : MM. ABADIE, BARBIÉ, DESTREMX.

Le procès-verbal de la séance du 3 Avril 1922 est lu et approuvé.

Avant d'aborder l'ordre du jour, le Président annonce que M. PELLET, vice-président, et M. GRIGUER Jules, membre actif de notre Société, viennent d'être promus : le 1^{er} Officier de l'Instruction Publique, le 2^e Officier d'Académie. Les membres du Comité sont heureux de s'associer à leur Président pour adresser à MM. Pellet et Griguer Jules leurs plus sincères félicitations.

M. FLAHAULT fait connaître que le 14 Avril dernier, il a accompagné au bateau, en partance pour France, M. NOËL, ancien Vice-Président, nommé commandant au 81^e régiment d'infanterie à Montpellier. Au nom du Comité, il a adressé à M. Noël ses plus vives félicitations pour son avancement et lui a exprimé les regrets unanimes causés par son départ. M. Noël l'a prié de transmettre à tous ses anciens collègues du Comité et de la Société, son cordial et affectueux souvenir.

Sont admis, comme membres titulaires : MM. BONCOURT G., CHAMBON E., CORRIÉRAS, GRUNINGER, MARTIN Fernand, MAUCARRÉ et RASKINE, présentés à la dernière réunion du Comité.

Sont proposés, comme membres titulaires :

M. DEBRUS, lieutenant au 2^e régiment de Tirailleurs, Commandant d'armes à Arzew, présenté par MM. l'abbé MARCILLAC et FLAHAULT.

M. BOYER, marchand de bois, boulevard de l'Industrie, présenté par MM. FABRE LA MAURELLE et GABRIEL.

Recherches archéologiques. — Le Président informe le Comité qu'il s'est rendu dernièrement à Saint-Leu, pour constater le résultat des fouilles entreprises sous la direction de M. l'Abbé MARCILLAC, dans les ruines de *Portus Magnus*.

Une mosaïque a été découverte, mais elle a été aussitôt dégradée. Les fondations de plusieurs édifices et maisons particu-

lières vont être fouillées. Lorsque les travaux de déblaiement auront pris fin, il espère qu'il sera possible de dresser un plan, au moins partiel, de l'antique cité. Il compte sur le dévouement des membres du Comité appartenant au Service topographique pour l'aider à entreprendre ce travail important.

Bulletin. — Le Président informe le Comité qu'il a reçu de M. GAUTHIEROT, professeur à Paris, un travail intéressant et inédit, sur « l'Arrivée des Français à Oran, en 1831 ». Cet envoi sera suivi par d'autres communications concernant la conquête de l'Algérie. Ces travaux seront soumis à l'examen de la Commission du Bulletin au fur et à mesure de leur réception.

M. André JULIEN a fait parvenir à M. FLAVALT, la suite de son étude déjà publiée sur « l'Opposition et la guerre d'Alger à la veille de la conquête ». Ce travail est à l'impression et paraîtra prochainement.

Compte administratif. — Il est donné lecture, article par article, des recettes et des dépenses effectuées par le Trésorier pendant l'exercice 1921-1922.

Le compte se solde par un excédent de recettes de 1.651,81 ; qui sera notablement réduit lorsque les frais d'impression du dernier Bulletin de 1921, auront été versés à M. L. Fouque, éditeur.

Le compte est approuvé et des félicitations sont votées au Trésorier M. PELLECAT.

Budget de 1923. — Le Président soumet au Comité le projet de budget pour l'année 1923. Les prévisions de recettes s'élèvent à 8.650 francs, et les crédits ouverts à 8.600 ; d'où un excédent de recettes de 50 francs.

Ce document est approuvé et sera soumis à l'homologation de l'Assemblée générale du 7 Mai prochain.

La Bibliothèque a reçu :

Un pavement en mosaïque trouvé à Bulla Régia par le D^r CARTON.

Note sur deux monuments antiques disparus de la Tunisie par le D^r CARTON.

Quinzième chronique d'archéologie barbaresque (années 1919-20) par le D^r CARTON.

Enseignement appliqué à la production agricole et ses industries par M. J. MANQUENÉ.

Recherches sur l'état des confréries religieuses dans diverses communes de la province de Constantine par A. COURT.

Des remerciements sont votés aux auteurs qui ont bien voulu faire bénéficier la Bibliothèque de leurs travaux.

Ouvrages achetés par la Société :

La Conquête d'Alger, par G. ROUSSET ;

De l'Assimilation des Arabes, suivie d'une étude sur les Touareg, par un ancien curé de Laghouat ;

Souvenirs d'un chef de Bureau arabe, par F. HUGONNET ;

La vie des Animaux (Les Mammifères), par A. E. BREHM ;

Souvenir d'un officier d'Etat-Major, par le général comte de MARTIMPREY.

Le Président exprime tous ses regrets de ne pouvoir assister à la conférence que M. le général LEVÉ, donne en ce moment même, dans la salle des Fêtes de la Loge maçonnique, sur « La politique indigène dans ses rapports avec le recrutement ».

Ces regrets sont partagés par tous les membres du Comité qui adressent à leur éminent collègue, l'expression de leur profonde et respectueuse sympathie.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à sept heures du soir.

Le Secrétaire général,

S. FABRE.

Le Président,

E. FLAHAULT.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 7 MAI 1922

L'an mil neuf cent vingt-deux et le 7 Mai, à neuf heures et demie, les membres de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, régulièrement convoqués, se sont réunis en Assemblée générale au siège de la Société, 7, rue Schneider, sous la Présidence de M. FLAHAULT, Président.

Une cinquantaine de membres étaient présents, et une vingtaine s'étaient excusés, soit verbalement, soit par écrit.

Le Secrétaire général donne lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale du 22 Mai 1921 qui est adopté.

Le Président remercie les membres présents d'être venus en si grand nombre apporter à la Société la marque de leur attachement, et au Comité administratif le témoignage de l'intérêt personnel qu'ils portent à la bonne marche de la Société.

Après avoir donné lecture des articles 21 à 23, § 3 des statuts, qui règlent la tenue des Assemblées générales, il croit devoir ajouter quelques mots d'explication à la circulaire de convocation qui indiquait succinctement l'ordre du jour de cette Assemblée générale.

Il engage vivement les électeurs à ne laisser figurer à leur bulletin de vote pour le renouvellement du Comité, que le nombre exact de noms correspondant à celui des vides à

combler, qui est de dix. Il serait en effet pénible, et pourtant obligatoire pour les scrutateurs, d'avoir à annuler des bulletins que nos sociétaires se seraient donné la peine, soit de nous adresser, soit d'apporter personnellement à cette réunion.

L'année dernière à pareille époque, l'Assemblée générale avait voté quelques modifications, ou plutôt quelques additions à notre demande de Déclaration d'utilité publique de notre Société, et nous étions pleins d'espérance dans le prompt succès de nos démarches. Mais un nouveau type de statuts ayant été élaboré par le Conseil d'Etat, est devenu obligatoire pour toutes les Sociétés déclarées d'utilité publique.

Une nouvelle rédaction des statuts a donc été arrêtée conformément au type officiel ; notre dossier est parti pour le Ministère, et nous espérons qu'il nous reviendra bientôt avec le décret de Déclaration d'utilité publique. Il est nécessaire cependant que l'Assemblée désigne deux membres de la Société qui resteront chargés d'apporter aux statuts les modifications de détail qui seraient encore réclamées par le Conseil d'Etat, et, au Règlement, les quelques changements de rédaction qui seraient la conséquence des modifications aux statuts.

Le Président expose enfin qu'un certain nombre de sociétaires, membres ou non du Comité, ont suggéré l'idée que les dépenses de la Société : impression du Bulletin, des circulaires, affranchissements, etc., ayant subi l'augmentation générale, il convenait de parer à cette augmentation des charges par une légère augmentation de la cotisation et du droit de diplôme. Le Comité propose donc de porter la cotisation de 12 frs. à 16 frs. par an et le droit de diplôme de 1 fr. 50 à 2 fr. 50 ; l'adoption de cette mesure donnerait une certaine élasticité au budget de la Société et permettrait le retour à la publication plus régulière du Bulletin, et d'assurer une meilleure conservation de la Bibliothèque par des dépenses de brochage et de reliure qu'il avait fallu ajourner depuis la guerre, mais qui prennent aujourd'hui un caractère d'urgence.

Il est ensuite procédé à l'élection des trois scrutateurs qui doivent, en vertu du Règlement, procéder au recensement et au dépouillement des votes concernant les élections, ainsi que l'augmentation proposée de la cotisation et du droit de diplôme.

Sont désignés comme scrutateurs MM. FABRE LA MAURELLE, LEMOISSON et TOURNIER, qui entrent immédiatement en fonctions.

Reprenant l'ordre du jour, le Président donne la parole au Secrétaire général pour la lecture de son Rapport annuel sur les travaux de la Société pendant l'année 1921. Mis aux voix, ce rapport est approuvé par l'Assemblée, et sur la proposition du Président, des félicitations et des remerciements sont votés au Secrétaire général, qui a apporté le plus grand zèle dans

l'exercice de ses fonctions, et notamment dans la confection du dossier de la demande de Déclaration d'utilité publique.

Le Trésorier donne ensuite lecture de son rapport sur la situation financière de la Société et présente ses comptes de gestion de l'exercice clos, qui se chiffrent par :

Recettes.....	7,688 44
Dépenses.....	6,036 63

Excédent de dépenses probable de l'exercice 1921-1922..... 1,651 81

Mais sur cet excédent il reste à payer les frais d'impression et d'affranchissement du 3^e fascicule de l'année 1921, qui ne sont pas encore arrêtés.

Le compte administratif de l'année 1922 et le budget de l'année 1923 sont acceptés par l'Assemblée qui, sur la proposition du Président, vote des félicitations à M. PELLECAT pour le dévouement qu'il apporte aux intérêts de la Société.

La séance est alors suspendue pour permettre aux membres présents de voter.

Le dépouillement des votes étant terminé, le Président en proclame les résultats.

Votants	138
Suffrages exprimés.....	127
Bulletins nuls.....	11

Sont élus pour une période de trois ans :

MM. FABRE Sylvain.....	127	voix
Le colonel STRASSER.....	125	—
PELLET	123	—
DEPUY	123	—
MÉZIAT	121	—
Commandant FISCHER	119	—
Lieutenant-colonel CADI	118	—
SCHWEITZER	118	—

Pour une période de 2 ans :

M. le Docteur ABADIE.....	113	—
---------------------------	-----	---

Pour une période d'un an :

M. le commandant MAILLET..	107	—
----------------------------	-----	---

Le nombre des votants au sujet de l'augmentation des cotisations et du droit de diplôme est de : 134.

Suffrages exprimés.....	132
Bulletins nuls	2

Ont voté pour l'augmentation proposée.....	102
Ont voté contre.....	30

En conséquence, la cotisation annuelle sera portée de 12 à 16 francs à partir du 2^e trimestre de l'année 1922, et le droit de diplôme sera porté à la même date de 1 fr. 50 à 2 frs. 50.

MM. DOUMERGUE et FABRE Sylvain sont désignés à l'unanimité pour établir, signer et accepter toutes modifications statutaires prescrites ou imposées par M. le Ministre de l'Intérieur en vue d'obtenir pour la Société les privilèges et avantages attachés à la Déclaration d'utilité publique.

L'ordre du jour étant épuisé, l'Assemblée générale est levée à onze heures et demie.

Le Secrétaire général,

S. FABRE.

Le Président,

E. FLAHAULT.

RAPPORT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

sur les travaux de la Société pendant l'année 1921

Messieurs et Chers Collègues,

Avant de vous exposer la marche de notre Société au cours de l'exercice 1921-1922, j'ai le devoir de saluer une dernière fois la mémoire de nos regrettés collègues, ravés par la mort à notre affection. Au nom de tous, j'adresse aux familles Bartibas, Eugène Etienne, Sureau Emile, Pascal Mariani, Tourné et Ben Daoud, l'hommage de notre douloureuse sympathie et l'expression de nos regrets attristés.

Effectif. — Au cours de l'exercice écoulé, 55 nouveaux membres sont venus grossir l'effectif de notre Société et porter à 407 le nombre des sociétaires titulaires ou à vie, inscrits sur les registres de la Société. Il faut remonter aux périodes d'avant guerre pour constater un chiffre de sociétaires aussi élevé. — Cette situation, aussi satisfaisante qu'elle paraisse, ne doit pas nous empêcher de continuer nos efforts en vue du recrutement de nouveaux membres. Non seulement le chiffre de nos recettes budgétaires en sera amélioré, mais la Société verra grandir son influence morale et augmenter son autorité.

Comité administratif. — Les membres du Comité administratif ont régulièrement assisté aux réunions mensuelles : aucune de ces réunions n'a été renvoyée pour insuffisance du quorum réglementaire. — La moyenne des membres du Comité présents aux séances, a été de 14.

Bulletin. — Les travaux publiés par la Société, dans les trois

fascicules édités au cours de l'année 1921-1922 sont les suivants :

M. André JULIEN, nous a donné une étude des plus intéressante sur « *l'Opposition et la guerre d'Alger, à la veille de la Conquête* ». Il nous révèle les difficultés rencontrées par le ministère Polignac dans l'organisation de l'expédition, et les critiques contradictoires et passionnées dont elle fut prématurément l'objet dans la Presse et à la tribune de la Chambre des Députés.

M. F. DOUMERGUE, notre savant et dévoué collègue, a fourni au Bulletin une importante collaboration.

Sous le titre « *Le cimetière des Escargots* » il signale plusieurs foyers préhistoriques situés sur les bords de la mer, dans l'anse de « Coralès », comme d'Aïn-el-Turck. Il y a trouvé des restes d'alimentation, des armes, des instrument, des poteries, des objets de parure et enfin des objets divers. L'auteur conclut que ces foyers sont néolithiques et contemporains de ceux de la Batterie Espagnole.

Afin de faciliter les recherches de ceux qui, dans l'avenir, désireront continuer les travaux de leurs devanciers, M. Doumergue a établi une carte et un « *Inventaire des grottes préhistoriques des environs d'Oran* ». Après avoir donné aux novices des conseils sur la reconnaissance et l'exécution des travaux à entreprendre, il résume les résultats des fouilles faites par MM. Pallary, Tomassini, C. Arambourg et lui-même dans les 27 grottes disséminées dans le massif montagneux qui avoisine Oran. Tous ceux qui s'intéressent à la Préhistoire de l'Oranie, trouveront dans ce travail, un résumé fidèle des travaux accomplis dans le passé et un guide précieux pour la conduite de leurs recherches futures.

M. Doumergue nous a également donné la « *Description d'une plante nouvelle* » qui doit s'ajouter à la liste des plantes rares qu'il a publiée dans notre Bulletin en 1918. C'est un « *Andryala Calendula* », voisin de l'*A. Aghardi* qu'on trouve dans la Sierra de la Sagra (Espagne).

Sous la rubrique : « *Variétés* » le même auteur nous fait part : 1° Des recherches faites par M. Ph. I. Baldemsperger, apiculteur à Nice, sur l'abeille du Sahara. 2° du résultat du recensement de la population de la Commune d'Oran en 1921. 3° du rendement en tonnes, en 1920, de la houille de Kenadsa et des pétroles de Tliouanet. 4° d'une formule pour le marquage des moutons.

M. A. MOTELEY a signalé et décrit, avec croquis à l'appui, une « *Curieuse poterie trouvée aux Andalouses* » dans le domaine d'El Ançor.

M. le Capitaine A. H. Noël a étudié, pour les lecteurs de notre

Bulletin, « *La réglementation de l'exploitation de l'alga dans la province d'Oran* ».

Après avoir exposé en détail les conditions d'exploitation, les mesures de contrôle prises par l'administration des forêts, les conflits résultant d'une incomplète délimitation des terrains exploités, l'auteur, se basant sur l'expérience du passé, estime « qu'il est possible d'organiser dès maintenant, d'une façon méthodique, un plan d'ensemble de l'exploitation » à condition toutefois d'en écarter toute idée de monopole, de privilège, d'intrigue et de spéculation.

Cette étude remarquable, résultat d'une connaissance parfaite des divers éléments de la question, a été appréciée par tous ceux qui se préoccupent de la conservation, du développement et de la prospérité des richesses algatières de notre département.

M. A. COUR, dans une « *Enquête de Sociologie berbère* », a analysé, dans notre Bulletin, « *L'Essai sur la littérature des des Berbères* » publié en 1920, par M. Henri Basset, comme thèse principale pour le Doctorat-ès-lettres.

C'est une étude de la littérature orale et écrite des Berbères et des influences que cette langue a forcément subies à la suite des nombreuses invasions qui l'ont morcelée et confinée dans les îlots montagneux de l'Afrique du Nord.

Si la littérature écrite est pauvre en documents, les dialectes berbères sont riches en récits oraux. C'est par l'étude de cette littérature orale, — soumise cependant à des modifications multiples et incessantes, — que l'historien et le sociologue pourront pénétrer « l'Âme Berbère » et en déduire les « *réalités* » sociales.

M. A. TOURNIER a établi les « *Statistiques Commerciales du département d'Oran* » pour la période 1913-1921.

Un sobre, mais lumineux commentaire fait ressortir, d'une part les conséquences de la guerre sur le mouvement des ports de l'Oranie et, d'autre part, le rapport étroit qui existe entre ce mouvement et les résultats de la production agricole et minière de notre département.

Le Bulletin doit à MM. L. BLANC et LIEUILLIER le relevé des observations météorologiques faites en 1921 à la station de Santa-Cruz.

M. J. CAMPARDON, dans les « *Notes archéologiques sur la région de Taza* » nous fait part des recherches et des constatations qu'il a pu faire sur la nécropole de Taza ; la grotte et l'Oppidum de Kaf Afra ; les gorges et la grotte de Chekka ; le Kern Nesrani et les tombeaux des géants.

M. Campardon a également reconnu de nouvelles stations préhistoriques à Guercif et de nombreux tombeaux mégalithiques sur les rives de l'oued Melloulou, Enfin au nord de Taza,

sur le territoire des Béni Bou Yala, il signale la grotte dite de Kaf el Ghar, — qu'il n'a pu reconnaître, — mais qui contient, aux dires des notables indigènes, des dessins d'animaux extraordinaires, gravés ou peints sur les parois rocheuses de la caverne.

Ces notes, prises au jour le jour, pendant la période de guerre, constitueront pour les chercheurs futurs, des bases solides et sûres qui leur permettront de se livrer à des études plus approfondies et plus complètes sur les richesses archéologiques de ce coin du Maroc.

M. A. VEL nous a donné la traduction d'une « *Inscription romaine trouvée aux Andalouses* ». Il en a commenté le texte et donné des indications très intéressantes sur l'âge et la profession du défunt.

M. le Colonel Paul AZAN, sous le titre « *Les débuts d'Abd el Kader* » a bien voulu confier à notre Bulletin, les premières pages du volume qu'il va faire éditer, sur l'Emir Abd el Kader.

Ce brillant écrivain nous fait assister à l'enfance du héros de l'indépendance arabe ; au développement de son âme religieuse et guerrière et enfin aux négociations qui précéderent et suivirent le traité — autrefois si critiqué — signé le 26 Février 1834, avec le général Desmischels.

M. le Colonel STRASSER a étudié et analysé les résultats du dénombrement de 1921, en ce qui concerne « *La population de l'Oranie* ».

Malgré l'aridité du sujet et les difficultés résultant du groupement des populations recensées en des catégories nouvelles, M. le Colonel STRASSER, grâce à des travaux longs et minutieux, a pu nous donner des conclusions très intéressantes et des plus rassurantes sur le développement et l'avenir des diverses populations de l'Oranie.

Des notices bibliographiques ont été consacrées par MM. Noël, Doumergue et Moteley, aux ouvrages offerts à la Société.

Enfin sept articles nécrologiques consacrent la mémoire et le souvenir des regrettés collègues, frappés par la mort au cours de l'année 1921 : François Behr, Eugène Etienne, Hadj Hassen Si Allal ben Mohamed, Raphaël Bruneau, Louis de Saugy, Sureau Sicaire Emile et Pascal Mariani.

Bibliothèque. — Au cours de l'exercice écoulé notre bibliothèque s'est augmentée de 82 ouvrages concernant la Géographie, l'Archéologie et les Sciences.

A ce jour, la bibliothèque compte : 2.889 ouvrages et brochures, plus de 6.000 volumes et 8.600 fiches classées par matières et noms d'auteurs.

Situation Financière. — Constatons que nos recettes, quoique en progression sur celles des années précédentes, ne se dévelop-

peut pas dans la même proportion que nos dépenses. Pour obtenir l'équilibre de notre situation budgétaire, il a fallu, depuis la guerre, réduire les frais d'impression du Bulletin et supprimer les crédits autrefois affectés aux recherches archéologiques, aux achats de matériel, au prix à accorder aux lauréats des concours annuels et, enfin, aux frais nécessités par la tenue de conférences.

Au cours de l'exercice qui vient de prendre fin, votre Comité — reprenant les traditions du passé — a établi un programme de concours et posé en principe la tenue de conférences pendant la saison hivernale. Il a en outre, proposé aux sociétaires divers sujet d'études régionales qui pourront être publiées dans le Bulletin et contribueront ainsi à faire mieux connaître l'Oranie, ses ressources et son avenir.

Mais ce programme ne pourra être mené à bien que lorsque les ressources de la Société auront été augmentées et permettront le rétablissement des crédits supprimés.

La demande en « reconnaissance d'utilité publique » votée par vous l'an passé, n'a encore reçu la sanction de l'Autorité supérieure. Des documents supplémentaires ont été demandés et fournis. Nous devons espérer que prochainement satisfaction sera donnée à la demande de la Société.

Dotée des privilèges que confie cette « reconnaissance d'utilité publique », soutenue par le concours financier et moral des pouvoirs publics et des assemblées régionales et municipales, ses ressources accrues par la générosité de ses membres actifs, notre Société pourra, dans l'avenir, continuer efficacement l'œuvre laborienne et féconde qu'elle poursuit modestement, mais opiniâtement depuis sa fondation.

Le Secrétaire Général,

SYLVAIN FABRE.

RAPPORT DU TRÉSORIER
*sur les Opérations Financières de la Société
pendant l'Exercice 1921*

La situation financière de la Société est rassurante, et on peut dire qu'elle est due à tous les membres du Comité, sans exception, qui se sont dévoués sans compter. Elle a certaine-

ment pour cause la bonne situation des deux éléments essentiels de nos ressources : a) les cotisations ; b) les subventions.

a) *Cotisations* : D'un relevé statistique fait depuis l'année 1899, il résulte que les cotisants de cette époque qui étaient de 235, se sont élevés en 1913 à 362 et sont, en Avril 1922, au nombre de 381, dont 268 pour Oran et 113 pour l'extérieur.

b) *Subventions* : Le chiffre en était pour 1921 de 1.450 fr. ; il est, pour 1922, de 2.300 francs.

Tel est l'examen encourageant de nos Recettes. Nos dépenses, suivant une règle générale de l'économie nationale à laquelle nous ne pouvons pas échapper, nos dépenses, dis-je, ont suivi un chemin encore plus ascensionnel, ce qui fait que nous arrivons péniblement à équilibrer notre budget. Nous avons cependant des dépenses nouvelles à envisager. C'est cette expectative qui a déterminé le Comité à faire appel aux sociétaires pour savoir s'ils consentiraient à l'élévation de la cotisation annuelle de 12 francs à 16 francs. Si cette consultation était négative, il ne nous resterait plus qu'un moyen d'équilibrer Recettes et Dépenses ; ce moyen, c'est celui de nouvelles compressions.

Le Compte administratif de l'exercice 1921 se solde par un excédent de recettes de 1651 frs. 81. Ce résultat serait des plus satisfaisants s'il n'était pas nécessaire de réserver sur cette somme la dépense ci-après due à l'imprimerie Fouque et non encore soldée (3^e fascicule de 1921) et qui s'élève à la somme de 1.226 fr. 50.

L'excédent de Recettes de l'exercice 1921 est donc de 1.651 81 — 1.226 50 = 425 31. Cet excédent devra être reporté en tête des Ressources de l'exercice 1922.

L'année 1920, qui avait marqué la reprise de notre vie normale, a été heureusement suivie par l'année 1921 qui est en véritable progrès.

Le Trésorier,

PELLECAT.

COMPTE ADMINISTRATIF DE 1921

RECETTES

1. Reprise de l'excédent de recettes de l'exercice 1920	382 ^f 48	
2. Cotisations des Sociétaires titulaires	4.328 ^f 04	
3. Droit de diplôme	102 »	
4. Subventions		
{ Gouvernement général .. 500 ^f		
{ Conseil général... .. 500	1.450 »	
{ Protectorat du Maroc ... 300		7.305 96
{ Chambre de Commerce d'Oran.... 150		
5. Vente de bulletins.....	126 75	
6. Arrérages du fonds de réserve	1.266 45	
7. Intérêts des fonds placés en compte courant ...	32 72	
TOTAL DES RECETTES.....		<u><u>7.688^f 44</u></u>

BALANCE :

Recettes	7.688 ^f 44
Dépenses	<u>6.036 63</u>
Excédent des Recettes au 31 Décembre 1921 .	1.651 81
Dû à M. Fouque.....	<u>1.226 50</u>
Excédent net.....	<u><u>425^f 31</u></u>

COMPTE ADMINISTRATIF DE 1921

DÉPENSES

8	Frais d'impression du Bulletin.....	2.119 ^f 40
9	Frais d'envoi du Bulletin	168 10
10	Frais de recouvrement des cotisations.....	364 71
11	Frais d'imprimés et frais de bureau	277 50
12	Frais de reliure et brochage d'ouvrages	227 »
13	Frais d'achat de livres et abonnements divers ..	93 25
14	Élection au Comité	179 45
15.	Charges mobilières	1.028 55
	{ Loyer du local 720 ^f »	
	{ Assurances	
	{ Éclairage..... 151 40	
	{ Impôt, taxe locative. 72 »	
16.	Traitement du gardien	510 »
17.	Dépenses diverses et imprévues... ..	14 80
18.	Gratifications de fin d'année.....	60 »
19.	Garde de titres du fonds de réserve déposés au Crédit Lyonnais.....	18 »
20.	Timbre et récépissés.....	2 60
21.	Impôt 7 1/2 sur le revenu	2 45
22.	Achat de 2 obligations pour le fonds de réserve	932 82
23.	Frais d'achat des obligations ci-dessus.....	8 »
TOTAL DES DEPENSES.....		6.036 ^f 63

Certifié par le Trésorier soussigné.

Oran, le 1 Avril 1922.

LE TRÉSORIER,

Signé : PELLECAT.

BUDGET POUR L'ANNÉE 1922

RECETTES

1. Cotisations des Sociétaires	4.000 ^f	»												
2. Droit de diplôme (20 à 1 ^f 50)	30	»												
3. Subventions	<table><tr><td>Gouverneur Général.</td><td>500^f</td></tr><tr><td>Conseil Général.....</td><td>500</td></tr><tr><td>Résidence du Maroc ...</td><td>300</td></tr><tr><td>Ville d'Oran</td><td>500</td></tr><tr><td>Chambre de Commerce.....</td><td>500</td></tr></table>	Gouverneur Général.	500 ^f	Conseil Général.....	500	Résidence du Maroc ...	300	Ville d'Oran	500	Chambre de Commerce.....	500	<table><tr><td>2.300</td><td>»</td></tr></table>	2.300	»
Gouverneur Général.	500 ^f													
Conseil Général.....	500													
Résidence du Maroc ...	300													
Ville d'Oran	500													
Chambre de Commerce.....	500													
2.300	»													
4. Vente des bulletins	50	»												
5. Arrérages des fonds de réserve.....	1.300	»												
6. Intérêts des fonds déposés en compte courant.....	20	»												
TOTAL DES RECETTES.....		7.700												

DÉPENSES

7. Impression de 3 fascicules à 1.200 ^f , soit 3.600 ^f et tirage à part (600 ^f).....	4.200 ^f	»										
8. Frais d'envoi du Bulletin	150	»										
9. Frais de recouvrement des cotisations.....	350	»										
10. Imprimés et frais de bureau.....	250	»										
11. Reliure et brochage d'ouvrages.....	400	»										
12. Achat de livres et abonnements.....	100	»										
13. Élections au Comité	200	»										
14. Charges	<table><tr><td>Loyer du local</td><td>720^f</td></tr><tr><td>Assurance</td><td>100</td></tr><tr><td>Éclairage.....</td><td>158</td></tr><tr><td>Impôt locatif.....</td><td>72</td></tr></table>	Loyer du local	720 ^f	Assurance	100	Éclairage.....	158	Impôt locatif.....	72	<table><tr><td>1.050</td><td>»</td></tr></table>	1.050	»
Loyer du local	720 ^f											
Assurance	100											
Éclairage.....	158											
Impôt locatif.....	72											
1.050	»											
15. Traitement du gardien de la bibliothèque.....	720	»										
16. Dépenses diverses et imprévues	150	»										
17. Frais de garde des titres du fonds de réserve.....	20	»										
18. Timbre, récépissés, impôt sur le revenu.....	10	»										
TOTAL DES DÉPENSES.....		7.600										

BALANCE :

Recettes	7.700	»
Dépenses..	7.600	»
Excédent des Recettes.....		100 »

BUDGET POUR L'ANNÉE 1923

RECETTES

1. Cotisations des membres titulaires (300 à 16 ou 400 à 12 ^r).....	4.800
2. Droit de diplôme	100
3. Subventions	
{ Gouvernement général.....	500 ^r
{ Conseil général.....	500
{ Protectorat du Maroc.	300
{ Chambre de Commerce d'Oran	500
{ Ville d'Oran.....	500
4. Vente de bulletins et abonnements.....	100
5. Arrérages du fonds de réserve	1.300
6. Intérêts de fonds placés en compte courant au Crédit Lyonnais.	50
TOTAL DES RECETTES.....	8.650

BALANCE :

Recettes	8.650 ^r
Dépenses	8.600
EXCÉDENT DE RECETTES.....	50

BUDGET POUR L'ANNÉE 1923

DÉPENSES

7.	Impression du Bulletin (4 fascicules à 1 200 ^f).....	4.800 ^f	
8.	Frais d'envoi du Bulletin.....	200	
9.	Recouvrement des cotisations	400	
10.	Frais d'imprimés et de bureau	230	
11.	Frais de reliure et de brochage	400	
12.	Achat de livres et abonnements	400	
13.	Élections au Comité	200	
	Loyer du local	720 ^f	
14.	Charges		1.050
	Assurance.....	100	
	Éclairage.....	158	
	Impôt locatif	72	
15.	Traitement du gardien de la bibliothèque.....	720	
16.	Dépenses imprévues.....	150	
17.	Garde des titres du fonds de réserve déposés au Crédit Lyonnais.....	30	
18.	Frais des récépissés, timbres, impôt sur le revenu (Crédit Lyonnais).....	20	
		TOTAL DES DÉPENSES	8 600

Oran, le 15 Avril 1922.

Vérifié et soumis à l'approbation du Comité,

LE TRÉSORIER :

P la Commission des finances :

PELLECAT.

FABRE.

Le présent budget, après avoir été lu et discuté article par article, a été adopté par le Comité dans sa séance ordinaire du 1^{er} Mai 1922.

LE PRÉSIDENT :

E FLAHAULT

SÉANCE DU COMITÉ DU LUNDI 15 MAI 1922.

La séance est ouverte à 5 heures et demie sous la présidence de M. PELLET, doyen d'âge.

Sont présents : MM. FLAHAULT, PELLET, FABRE Sylvain, PELLEGAT, TOURNIER, LEMOISSON, FABRE LA MAURELLE, CHAHOÏNE FABRE, BARBIÉ, BRUNIE, colonel CADI, DANGLES, DOUMERGUE, DUPUY, commandant FISCHER, commandant MAILLET, MALMEJAC, MÉZIAT, colonel STRASSER, PÉREZ.

Excusés : MM. ABADIE, DELABY, DESTREMX, SCHWEITZER.

Le Président donne lecture de l'article 49 des statuts et de l'article 26 du règlement intérieur concernant les formalités à observer pour la désignation des membres du Bureau.

M. le Secrétaire général donne connaissance des résultats de l'élection du 7 Mai 1922, pour le renouvellement partiel des membres du Comité.

M. le Président suspend la séance et M. FLAHAULT, président sortant, quitte la salle des délibérations.

Election du Président. — M. PELLET, doyen d'âge, ouvre à nouveau la séance et il est procédé à l'élection du Président.

A l'unanimité, M. FLAHAULT est réélu Président pour l'année 1922-1923.

Election des membres du Bureau. — M. FABRE Sylvain fait connaître qu'étant appelé prochainement à résider très souvent à Paris, il ne lui sera plus possible d'assurer à l'avenir les fonctions de Secrétaire général ; il prie MM. les Membres du Comité de bien vouloir désigner son successeur.

Il est procédé à l'élection des membres du Bureau.

Votants 17.

Ont été élus :

1^{er} Vice-Président : M. DOUMERGUE.

2^e Vice-Président : M. PELLET.

Secrétaire général : Colonel STRASSER.

Trésorier : M. PELLEGAT

Bibliothécaire : M. TOURNIER.

Secrétaire de la Section de Géographie : M. LEMOISSON.

Secrétaire-adjoint : M. FABRE LA MAURELLE.

Secrétaire de la Section d'Archéologie : M. le CHAHOÏNE FABRE.

Secrétaire-adjoint : M. SCHWEITZER.

Commission des Finances. — Sont élus : MM. BARBIÉ, DANGLES et FABRE Sylvain.

M. PELLET après avoir proclamé les résultats du scrutin, cède le fauteuil de la présidence à M. FLAHAULT et lui adresse ses félicitations et celles de tous les membres du Comité. M. Flahault remercie.

Sur la proposition de M. DOUMERGUE, des félicitations sont adressées à M. FABRE Sylvain pour le dévouement qu'il a apporté dans l'exercice de ses fonctions de Secrétaire général pendant l'année écoulée.

La séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire général,

S. FABRE.

Le Président,

E. FLAHAULT.

SÉANCE DU COMITÉ DU 12 JUIN 1922

La séance est ouverte à 17 h. 30 sous la présidence de M. FLAHAULT, président.

Sont présents : MM. FLAHAULT, DOUMERGUE, PELLET, FABRE Sylvain, PELLEGAT, TOURNIER, LEMOISSON, FABRE LA MAURELLE, SCHWEITZER, BRUNIE, CADI, DANGLES, FISCHER, MAILLET, MÉZIAT, PÉREZ et STRASSER.

M. Pock, trésorier honoraire, assiste à la séance.

Excusés : MM. le Chanoine FABRE, DELABY, DUPUY et MALMEJAC.

Absents : MM. D^r ABADIE, BARBIÉ et DESTREMX.

Lecture est faite par M. FABRE Sylvain, Secrétaire général sortant, des procès-verbaux des séances du 1^{er} Mai et du 15 Mai. Ces deux procès-verbaux sont adoptés.

Le Président fait part des décès de M. ROSENTHAL, beau-père de notre collègue M. CHAMPENOIS ; de M. BEYLIER, père de notre collègue M. BEYLIER ; de Madame FEYT, mère de notre collègue M. FEYT, de Madame CAMPARDOU, mère de notre collègue M. CAMPARDOU.

Le Président a adressé, au nom de la Société, des compliments de condoléances à nos collègues atteints dans leurs affections.

Sont proposés comme membres titulaires :

M^{lle} MOUSQUÈS, professeur au lycée de jeunes filles, présentée par M^{lle} FERMOND et M. DOUMERGUE.

M. CALZARONI, directeur de l'Ecole d'Hennaya, présenté par MM. BOUTY et DOUMERGUE.

M. DANTZER, Inspecteur d'Académie, présenté par MM. BOLLÉLI et FABRE Sylvain.

M. ROY, représentant le commerce, 1, boulevard de l'Industrie, présenté par MM. FABRE LA MAURELLE et MÉZIAT.

Le Président a reçu une demande de dons de prix pour les Elèves de l'Ecole Pratique de Commerce et ceux des Cours Industriels.

Le Comité décide d'offrir à ces deux Ecoles deux exemplaires

des ouvrages « L'Amalat d'Oudjda » et du « Tidikelt » par le commandant Voinot.

3° Une demande du commandant PELLEGAT au nom du Comité pour l'érection d'un marbre commémoratif aux enfants de Saint-Eugène morts pour la Patrie.

Le Comité accorde la somme de 25 francs.

M. le colonel CADI est désigné pour représenter la Société à l'Assemblée générale de l'Association des pères et mères des familles nombreuses du Département d'Oran.

Le Président rappelle la publication, dans la presse locale, de l'annonce du Décret Présidentiel accordant à notre Société la *Reconnaissance d'utilité Publique*. Il exprime l'espoir que l'avis officiel de cette décision ne tardera pas à parvenir au Comité.

M. DOUMERGUE fait ressortir la somme considérable de travail, le dévouement, le zèle et la compétence apportés par M. le Secrétaire général FABRE Sylvain, pour l'établissement du dossier de la demande de reconnaissance d'utilité publique. Grâce à M. FABRE, cette question, à l'étude et en préparation depuis plusieurs années, est aujourd'hui résolue à la satisfaction de notre Société. Le Président et le Comité, à l'unanimité, adressent à notre collègue estimé leurs remerciements et leurs félicitations pour l'heureux résultat obtenu.

M. DOUMERGUE dépose sur le Bureau :

1° Une conférence de M. le général LEVÉ sur le Recrutement en Algérie. A étudier par le Comité de publication du Bulletin.

2° Une pièce romaine envoyée par M. BOUTY, de Tlemcen.

3° Des pièces anciennes venant de Kalaa, recueillies par M. l'abbé BANTON.

4° Un exemplaire de la carte géologique de Lourmel-Rio-Salado, dont il est l'auteur, et publiée par le *Service de la Carte géologique de l'Algérie*.

M. Tournier, bibliothécaire, propose l'adoption d'une formule pour réclamer les livres détenus par les sociétaires depuis trop longtemps. Le principe de la formule est adopté.

Le Président remercie M. PÉREZ pour la copie du plan qu'il a bien voulu faire pour la Société, et portant l'indication des ruines romaines relevées jadis par le *Service topographique* dans la région de Saint-Léon.

La séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire général,

STRASSER.

Le Président,

E. FLAHAULT.

STATUTS & RÈGLEMENT

DE LA

Société de Géographie & d'Archéologie

DE LA PROVINCE D'ORAN

STATUTS

Approuvés le 29 Mai 1922

I. — BUT ET COMPOSITION DE L'ASSOCIATION

ARTICLE PREMIER. — L'Association dite « Société de Géographie et d'Archéologie de la Province d'Oran » fondée en 1878, a pour but de concourir, dans son rayon d'action, aux progrès des sciences géographiques, archéologiques, historiques et de toutes celles se rattachant à ces trois branches.

Elle s'occupera plus particulièrement de la province d'Oran, de l'Algérie et de l'Afrique du Nord.

Sa durée est illimitée.

Elle a son Siège Social à Oran, mais elle peut tenir des séances extraordinaires dans l'étendue de son rayon d'action.

ART. 2. — Les moyens d'action de la Société sont :

1° La publication d'un Bulletin périodique.

2° L'installation de ses services, de sa bibliothèque et de ses archives dans un local qui lui soit propre.

3° L'organisation de réunions, de conférences, d'excursions, de musées, de collections, d'expositions relatives à l'objet de ses études.

4° Des encouragements et, dans la limite de ses ressources, des subventions aux œuvres qui se rattachent à son programme,

ART. 3. — **Organisation.** — La Société se compose de membres d'honneur, de membres honoraires, de membres bienfaiteurs, de membres correspondants, de membres à vie et de membres titulaires.

Sont de droit :

Président d'honneur : Le Gouverneur général de l'Algérie.

Vice-Présidents d'honneur : Le Préfet du département d'Oran, le Général commandant la Division d'Oran.

Membres d'honneur : Le Sénateur, les Députés du département d'Oran, le Président du Conseil général, le Maire d'Oran.

Peuvent être également nommés membres d'honneur, par une délibération spéciale du Comité, des savants et des explorateurs qui ont contribué aux progrès des sciences géographiques et archéologiques ; aussi, les personnes qui, par leur haute situation scientifique ou sociale, ont rendu ou peuvent rendre des services à la Société.

Le titre de *membre honoraire* est réservé aux Présidents, Vice-Présidents, Secrétaires généraux et membres du Comité, qui, pendant plusieurs années auront rempli leur mandat de façon à contribuer à la prospérité de la Société.

L'honorariat est décerné par l'Assemblée générale sur la proposition du Bureau.

Les membres honoraires sont adjoints au Comité, mais seulement avec voix consultative.

Les membres honoraires peuvent redevenir membres du Comité, en renonçant, s'ils sont élus, à l'honorariat.

Les membres d'honneur et les membres honoraires ont le droit de faire partie de l'Assemblée générale.

Le titre de *membre correspondant* est décerné par le Comité aux personnes qui, n'habitant pas la province d'Oran, concourent par leurs travaux ou leurs communications aux progrès de la Société et collaborent à son Bulletin.

Les membres d'honneur, les membres honoraires et correspondants sont dispensés de la cotisation. Ils reçoivent gratuitement le Bulletin.

Tous sont invités à contribuer à la prospérité de la Société, surtout en lui réservant une partie au moins de leurs travaux inédits.

Le titre de *membre bienfaiteur* pourra être décerné par l'Assemblée générale à des personnes qui rachètent leurs cotisations annuelles par un versement de trois cents à cinq cents francs.

Les noms des membres bienfaiteurs seront portés à perpétuité, sur une liste particulière, à la suite de ceux des membres d'honneur et des membres honoraires.

Les personnes morales qui subventionnent annuellement la

Société seront aussi membres bienfaiteurs, mais à titre temporaire.

Sont membres titulaires les personnes des deux sexes, majeures, qui adhèrent aux présents statuts et paient la cotisation prévue au Règlement.

Des personnes morales, légalement constituées, peuvent être admises comme membres de la Société (Communes, Etablissements publics, Sociétés civiles et commerciales).

Tout postulant devra être présenté par deux sociétaires et admis par le Comité. Le vote se fera au scrutin secret si deux membres du Comité en font la demande.

L'acceptation ne pourra avoir lieu que dans la séance qui suivra celle où sera faite la présentation, sauf dans la dernière séance de Juillet.

La cotisation annuelle *minimum* est de douze francs pour les membres titulaires.

Elle peut être rachetée (*membres à vie*) en versant une somme de deux cents francs.

Un droit de diplôme fixé par le Règlement est exigé comme droit d'entrée.

ART. 4. — La qualité de membre de la Société se perd :

1° Par la démission.

2° Par la radiation prononcée, pour non paiement de la cotisation ou pour motifs graves, par le Conseil d'Administration, le membre intéressé ayant été appelé à fournir ses explications, sauf recours à l'Assemblée générale.

II. — ADMINISTRATION ET FONCTIONNEMENT

ART. 5. — La Société est administrée par un Conseil composé de 24 membres, élus au scrutin secret, pour trois ans, par l'Assemblée générale et choisis dans les catégories de membres dont se compose l'Assemblée.

Le renouvellement du Conseil d'Administration a lieu par tiers tous les ans.

Les membres sortants sont rééligibles.

En cas de vacance, l'Assemblée générale pourvoit aussi au remplacement des membres sortis avant l'expiration de leur mandat.

Les pouvoirs des membres ainsi élus prennent fin à l'époque où devrait normalement expirer le mandat des membres remplacés.

Le Conseil pourra s'adjoindre, pour combler les vacances qui viendraient à se produire dans son sein, mais seulement jusqu'à la fin de l'année courante, les sociétaires qui seraient acceptés par un vote unanime de ses membres présents, dans la séance qui suivra celle où la vacance aura été signalée par le Président, la question ayant été portée à l'ordre du jour.

Le Conseil choisit parmi ses membres, au scrutin secret, un Bureau, élu pour un an, composé :

- 1^o D'un Président ;
- 2^o D'un 1^{er} Vice-Président ;
- 3^o D'un 2^e Vice-Président ;
- 4^o D'un Secrétaire général ;
- 5^o D'un Trésorier ;
- 6^o D'un Archiviste-Bibliothécaire ;
- 7^o D'un Secrétaire pour la section de géographie ;
- 8^o D'un Secrétaire-adjoint pour la section de géographie ;
- 9^o D'un Secrétaire pour la section d'archéologie ;
- 10^o D'un Secrétaire-adjoint pour la section d'archéologie.

Deux commissions permanentes sont instituées au sein du Comité :

1^o **Commission de Rédaction du Bulletin.** — Elle est composée du Président, des deux Vice-Présidents, du Secrétaire général et des deux Secrétares de sections.

2^o **Commission des Finances.** — Elle est composée de trois membres pris hors du Bureau, élus par le Comité dans la séance de l'élection du Bureau et dans les mêmes conditions. Le Trésorier ne pourra prendre part à cette élection.

Des commissions spéciales, de 3 ou 5 membres pris dans le Conseil, seront instituées pour étudier les questions importantes.

Les pouvoirs de ces commissions devront être renouvelés au commencement de chaque exercice.

Toutes les élections sont soumises aux conditions prévues par les Statuts et le Règlement.

Attributions. — Le Bureau assure l'exécution des décisions du Comité et représente la Société dans les démarches officielles.

Le Président dirige l'Administration de la Société, préside ses réunions et la représente officiellement en toutes circonstances.

Il peut prendre des mesures d'urgence, mais sous réserve de l'approbation du Conseil dans la plus prochaine séance.

En l'absence du Président, ses fonctions sont remplies par le 1^{er} Vice-Président et, au besoin, ce dernier est suppléé par le 2^e Vice-Président.

Le Secrétaire général est le Secrétaire des séances ; il convoque le Comité et les Sociétaires aux réunions et aux Assemblées générales, tient le registre des procès-verbaux des séances, avise les Sociétaires nouveaux de leur admission et accuse réception des démissions acceptées par le Comité.

Le Trésorier recouvre les cotisations, tient les registres de la comptabilité, prépare le projet de budget et le présente à la Commission des finances d'abord, et, au mois de Février, au Comité. Il contrôle toutes les dépenses et les acquitte sur le vu du « bon à payer » du Président ; mais il ne peut payer que des dépenses prévues au budget ou votées par le Comité. Il doit mentionner en marge de chaque facture, le numéro de l'article du budget ou la date de la délibération qui autorise la dépense.

En mai, il présente, à l'Assemblée générale, le compte rendu de l'exercice écoulé et le projet de budget adopté par le Comité.

En Janvier et Juillet, il soumet au Comité le compte détaillé des dépenses en énumérant les factures soldées.

Il remet les pièces comptables de chaque exercice aux archives de la Société.

L'Archiviste-Bibliothécaire est chargé de la conservation des archives et de la surveillance du service de la bibliothèque. Il tient un registre d'inventaire. Tous les ans, il classe les dossiers et les documents administratifs qui lui sont remis par le Président, le Secrétaire général et le Trésorier sortants et en établit les bordereaux. Au mois d'Avril, il fournit un rapport annuel sur l'état de la bibliothèque.

La Commission de rédaction du Bulletin assure la publication des travaux admis par le Conseil et veille à leur exécution matérielle en restant dans la limite des crédits mis à sa disposition.

La Commission des finances a pour rôle d'étudier les questions financières et les litiges qui lui seront soumis par le Conseil, le Président ou le Trésorier. Elle participe, de concert avec le Trésorier, à la préparation du projet du budget.

Tous les trois mois elle vérifie les dépenses faites et s'assure si elles sont conformes aux conventions stipulées par le budget, les votes du Conseil et les marchés.

DES RÉUNIONS

ART. 6. — Réunions et Travaux du Comité. — Le Conseil se réunit tous les mois et chaque fois qu'il est convoqué par son Président, ou sur la demande du quart de ses membres.

Toutes les questions importantes doivent être portées sur l'ordre du jour remis, en temps utile, aux membres du Conseil.

La présence de huit membres du Conseil est nécessaire pour la validité des séances.

Le Conseil délibère sur toutes les questions et ses décisions sont immédiatement exécutoires.

Il est tenu procès-verbal des séances.

Les procès-verbaux sont signés par le Président et le Secrétaire. Ils sont transcrits, sans blancs ni ratures, sur un registre coté et paraphé par le Préfet ou son délégué.

Les séances sont publiques pour tous les Sociétaires ; mais ils ne peuvent prendre part aux discussions que sur l'autorisation du Président ; ils ne sont pas admis à voter.

Le Conseil peut délibérer en séance secrète, sur la proposition du Président ou la demande écrite et signée de trois de ses membres présents à la séance.

Le scrutin secret est appliqué dans les mêmes conditions.

ART. 7. — Les membres de la Société ne peuvent recevoir aucune rétribution à raison des fonctions qui leur sont confiées, mais ils sont défrayés de leurs débours s'ils sont chargés d'une mission.

ART. 8. — **Assemblées générales.** — L'Assemblée générale de la Société comprend les membres d'honneur, les membres honoraires, les membres à vie et les membres titulaires. Les personnes morales régulièrement constituées ne peuvent y être représentées que par un délégué. Elle se réunit dans la première quinzaine de Mai et chaque fois qu'elle est convoquée par le Conseil d'Administration, ou sur la demande du quart au moins de ses membres.

Son ordre du jour est réglé par le Conseil d'Administration. Les questions peuvent y être portées sur l'initiative d'un membre de la Société, mais à la condition que le Conseil ait pu en discuter en temps utile avant la distribution de l'ordre du jour.

Son Bureau est celui du Conseil.

Elle entend les rapports sur la gestion du Conseil d'Administration, sur la situation morale et financière de la Société.

Elle approuve les comptes de l'exercice clos, le budget de l'exercice suivant, délibère sur les questions mises à l'ordre du jour et pourvoit au renouvellement des membres sortants du Conseil d'Administration.

Le rapport annuel et les comptes sont, par la voie du Bulletin, adressés chaque année à tous les membres de la Société.

Sauf pour les élections, les Sociétaires présents ont seuls le droit de prendre part au vote.

Toutefois, les Sociétaires qui ne peuvent assister à la réunion peuvent être invités à donner préalablement, et par écrit adressé au Président, leur avis sur les questions d'ordre administratif portées à l'ordre du jour.

L'ordre du jour détaillé de l'Assemblée générale devra être porté à la connaissance de tous les Sociétaires par convocation individuelle et avis par la voie de la Presse, au moins quinze jours avant la date fixée pour cette réunion.

Elections. — 1^o Conseil. — Tous les ans, à l'Assemblée générale de Mai, les Sociétaires procèdent au renouvellement

du tiers sortant du Conseil. Ils remplacent aussi les membres manquants ou provisoires.

Les élections ont lieu au scrutin de liste et à la majorité relative.

Seuls les membres honoraires et les membres payants sont électeurs et éligibles.

Les Sociétaires cessent d'être éligibles et de faire partie du Conseil si leur éloignement d'Oran les empêche d'assister régulièrement aux séances.

Nul ne peut prendre part au vote et être candidat s'il est inscrit depuis moins de deux mois sur les contrôles de la Société et s'il n'a acquitté le droit de diplôme et le semestre en cours.

Les membres de la Société qui ne peuvent assister à la séance pourront prendre part à l'élection du Conseil en adressant leur bulletin de vote au Secrétaire général, sous double enveloppe cachetée, affranchie, et offrant toutes les garanties prévues par le Règlement et par le Conseil.

2° Bureau et Commissions des Finances. — Le Conseil élit son Bureau et la Commission des finances, le deuxième lundi qui suit l'Assemblée générale.

L'élection a lieu au scrutin secret ; à la majorité absolue, au premier tour ; à la majorité relative, au second.

Il est d'abord procédé à l'élection du Président ; ensuite à l'élection, au scrutin de liste, des autres membres du Bureau ; enfin à l'élection de la Commission des finances.

En cas de vacances, le Bureau est complété dans la réunion qui suit celle où la vacance a été annoncée.

3° Commissions. — L'élection des membres des Commissions spéciales se fait dans les mêmes conditions que pour la Commission des finances.

De la Bibliothèque — Des Archives. — Un local et un crédit spécial inscrit au budget sont affectés à l'installation, au service et à l'accroissement de la bibliothèque, ainsi qu'à la conservation des archives. Des crédits extraordinaires peuvent être votés.

Dispositions complémentaires. — Toutes discussions politiques ou religieuses, toutes communications, toutes publications au Bulletin pouvant en provoquer sont formellement interdites.

Art. 9. — Les dépenses sont ordonnancées par le Président.

La Société est représentée en justice et dans tous les actes de la vie civile par le Président ; à défaut, par un membre du Bureau désigné par le Conseil.

Le représentant de la Société doit jouir du plein exercice de ses droits civils.

ART. 10. — Les délibérations du Conseil d'Administration relatives aux acquisitions, échanges et aliénations des immeubles nécessaires au but poursuivi par la Société, constitution d'hypothèques sur les dits immeubles, baux excédant neuf années, aliénations de biens rentrant dans la dotation et emprunts doivent être soumises à l'approbation de l'Assemblée générale.

ART. 11. — Les délibérations du Conseil d'Administration relatives à l'acceptation des dons et legs ne sont valables qu'après l'approbation administrative donnée dans les conditions prévues par l'article 910 du Code civil et les articles 5 et 7 de la Loi du 4 Février 1901.

Les délibérations de l'Assemblée générale relatives aux aliénations de biens mobiliers et immobiliers dépendant de la dotation, à la constitution d'hypothèques et aux emprunts, ne sont valables qu'après approbation par décret simple.

Toutefois s'il s'agit de l'aliénation de biens mobiliers et si leur valeur n'excède pas le vingtième des capitaux mobiliers compris dans la dotation, l'approbation est donnée par le Préfet.

III. — DOTATION, FONDS DE RÉSERVE ET RESSOURCES ANNUELLES

ART. 12. — La dotation comprend :

1° Capitaux mobiliers. — 1° Mobilier et matériel assurés pour 10.000 francs ; 2° Bibliothèque assurée pour 60.000 francs.

2° Les immeubles nécessaires au but poursuivi par la Société et qu'elle pourra acquérir.

3° Les capitaux provenant de libéralités, à moins que l'emploi immédiat n'en ait été autorisé.

4° Les sommes versées pour le rachat des cotisations.

5° Le dixième, au moins, annuellement capitalisé, du revenu net des biens de la Société.

ART. 13. — Les capitaux mobiliers compris dans la dotation sont placés en valeurs nominatives de l'Etat français ou en obligations nominatives dont l'intérêt est garanti par l'Etat. Ils peuvent être également employés, soit à l'achat d'autres titres nominatifs, après autorisation donnée par décret, soit à l'acquisition d'immeubles nécessaires au but poursuivi par la Société.

ART. 14. — Le fonds de réserve comprend :

Mille deux cent soixante quinze francs de rente sur l'Etat, représentant un capital de vingt-deux mille six cent soixante francs quarante centimes.

La quotité et la composition du fonds de réserve ne peuvent être modifiées que par délibération de l'Assemblée générale.

Ces délibérations doivent faire l'objet, dans le délai de huitaine, d'une notification au Préfet du département d'Oran.

ART. 15. — Les recettes annuelles de la Société se composent :

1° De la partie du revenu de ses biens non comprise dans la dotation.

2° Des cotisations et souscriptions de ses membres.

3° Des subventions de l'Etat, des départements, des communes et des Etablissements publics.

4° Du produit des libéralités dont l'emploi immédiat a été autorisé.

5° Des ressources créées à titre exceptionnel et s'il y a lieu, avec l'agrément des autorités compétentes.

6° Du produit de la rétribution perçue pour le droit de diplôme.

7° Du produit de la vente des publications de la Société.

ART. 16. — Il est tenu au jour le jour une comptabilité deniers, par recettes et dépenses, et s'il y a lieu, une comptabilité matières.

IV. — MODIFICATION DES STATUTS ET DISSOLUTION

ART. 17. — Les statuts ne peuvent être modifiés que sur la proposition du Conseil d'Administration ou du dixième des membres dont se compose l'Assemblée générale, soumise au Bureau au moins un mois à l'avance.

L'Assemblée doit se composer du quart au moins des membres en exercice. Si cette proportion n'est pas atteinte, l'Assemblée est convoquée de nouveau, mais à quinze jours au moins d'intervalle ; et cette fois elle peut valablement délibérer, quel que soit le nombre des membres présents.

Dans tous les cas les statuts ne peuvent être modifiés qu'à la majorité des deux tiers des membres présents.

ART. 18. — L'Assemblée générale appelée à se prononcer sur la dissolution de la Société et convoquée spécialement à cet effet, doit comprendre au moins la moitié plus un des membres en exercice.

Si cette proportion n'est pas atteinte, l'Assemblée est convoquée de nouveau, mais à quinze jours au moins d'intervalle ; et cette fois elle peut valablement délibérer, quel que soit le nombre des membres présents.

Dans tous les cas la dissolution ne peut être prononcée qu'à la majorité des deux tiers des membres présents.

ART. 19. — En cas de dissolution, l'Assemblée générale désigne un ou plusieurs commissaires chargés de la liquidation des biens de la Société. Elle attribue l'actif net à un ou plusieurs établissements analogues, publics ou reconnus d'utilité publique.

ART. 20. — Les délibérations de l'Assemblée générale prévues aux articles 17, 18 et 19 sont adressées sans délai au Ministre de l'Instruction publique.

Elles ne sont valables qu'après l'approbation du Gouvernement.

V. — SURVEILLANCE ET RÈGLEMENT INTÉRIEUR

ART. 21. — Le Président ou le membre du Bureau chargé de représenter la Société en justice et dans les actes de la vie civile, doit faire connaître dans les trois mois à la Préfecture du département d'Oran, tous les changements survenus dans l'Administration de la Société.

Les registres de la Société et ses pièces de comptabilité sont présentés sans déplacement, sur toute réquisition du Ministre de l'Intérieur ou du Préfet, à eux-mêmes ou à leur délégué ou à tout fonctionnaire accrédité par eux.

Le rapport annuel et les comptes sont adressés chaque année au Préfet du département, aux Ministres de l'Intérieur et de l'Instruction publique.

ART. 22. — Le Ministre de l'Intérieur et le Ministre de l'Instruction publique ont le droit de faire visiter par leurs délégués les établissements fondés par la Société et de se faire rendre compte de leur fonctionnement.

ART. 23. — Les règlements intérieurs préparés par le Conseil d'Administration et adoptés par l'Assemblée générale doivent être soumis à l'approbation du Ministre de l'Intérieur et adressés au Ministre de l'Instruction publique.

RÈGLEMENT

(approuvé par M. le Ministre de l'Intérieur)

Ressources

ARTICLE 1^{er}. — La cotisation annuelle des membres titulaires est fixée à seize francs. Elle est payable par semestre et d'avance.

La cotisation peut être rachetée par un seul versement de deux cents francs.

ART. 2. — Le droit de diplôme est fixé à deux francs cinquante centimes ; il est exigible d'avance.

Des Radiations

ART. 3. — Tout sociétaire qui n'acquittera pas ses cotisations cessera immédiatement de recevoir les publications de la Société.

Toutefois, il ne pourra être considéré comme démissionnaire par le Comité qu'après qu'une lettre lui aura été adressée par le Trésorier et qu'un second avis lui aura été donné, au moins quinze jours plus tard, par lettre recommandée, signée par le Président.

ART. 4. — La situation des sociétaires ayant des cotisations en retard devra être réglée par le Trésorier et soumise au Comité, en temps utile, avant les élections.

ART. 5. — Aucune radiation pour défaut de paiement des cotisations ne pourra être faite dans les deux réunions mensuelles régulières qui précéderont l'Assemblée générale ; mais l'art. 22 du règlement reste applicable aux sociétaires en retard.

DES RÉUNIONS

1^{re} RÉUNIONS ET TRAVAUX DU COMITÉ

ART. 6. — Le Comité se réunit, en Conseil d'Administration, le premier lundi de chaque mois, d'octobre à juillet inclus.

Des réunions supplémentaires, consacrées aux autres travaux,

peuvent avoir lieu sur la convocation du Président ou la demande de cinq membres du Comité.

ART. 7. — Le Bureau peut se réunir pendant les vacances pour prendre une mesure présentant un caractère d'urgence.

Des commissions d'études peuvent aussi se réunir.

ART. 8. — Toute réunion qui ne peut avoir lieu au jour prévu doit être tenue dans les huit jours suivants.

ART. 9. — A l'ouverture de la séance il est d'abord procédé à la lecture et à l'acceptation du procès-verbal de la réunion précédente.

ART. 10. — A la fin de chaque séance, le Comité arrête l'ordre du jour de la séance suivante. Dans l'intervalle, le Président le complète, s'il y a lieu.

ART. 11. — Le Secrétaire général convoque les membres du Comité et les membres honoraires, par circulaire indiquant cet ordre du jour. Il avise les sociétaires par la voie de la Presse.

ART. 12. — Tout membre de la Société désirant faire une communication au Comité devra en faire connaître l'objet au Président huit jours au moins avant la prochaine séance.

Tout membre du Comité peut la faire séance tenante.

ART. 13. — Aucune proposition ne peut être examinée dans la séance où elle est présentée, si elle est susceptible de provoquer une discussion.

ART. 14. — Les questions importantes pourront être renvoyées à une commission qui nommera un rapporteur, lequel soumettra au Comité, dans le délai fixé, les résultats de ses travaux.

Le rapport dont les conclusions serviront de base à la discussion sera déposé aux archives. Il pourra être inséré au Bulletin.

2° ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

ART. 15. — L'Assemblée générale est tenue dans un local désigné par le Comité et spécifié par la lettre de convocation.

ART. 16. — L'ordre du jour de l'Assemblée générale ordinaire est établi conformément aux prescriptions de l'article 8 des statuts.

ART. 17. — L'Assemblée générale est présidée par le Président en exercice.

Le Secrétaire général est secrétaire de la séance.

ART. 18. — Le procès-verbal d'une Assemblée générale ne peut être approuvé que par une Assemblée générale.

Toutefois les rapports approuvés en séance seront publiés dans le plus prochain Bulletin.

Des Élections

1^o DU COMITÉ OU CONSEIL

ART. 19. — Le 15 mars de chaque année, une circulaire adressée à tous les membres titulaires leur fera connaître les noms des membres à remplacer et les invitera à faire connaître s'ils sont candidats. Elle rappellera l'article 8 des statuts.

Dans la première séance du mois d'avril, le Comité dressera la liste de tous les Sociétaires qui lui auront répondu en ce sens.

La liste portera en tête, et par ordre alphabétique, les noms des membres sortants restant candidats ; chacun suivi de la mention « *membre sortant* » et de la désignation des fonctions qu'il remplissait.

A la suite seront inscrits, par ordre alphabétique, les candidats nouveaux avec leurs titres.

Cette liste sera accompagnée d'un bulletin de vote ne portant que les noms. Elle sera adressée à tous les sociétaires électeurs, quinze jours, au moins, avant l'élection.

Elle pourra être modifiée au gré des électeurs, à qui le Comité se propose simplement de fournir impartialement le moyen d'éclairer leur choix.

A la liste et au bulletin de vote seront jointes deux enveloppes conformes aux modèles adoptés par le Comité.

Il appartient au Comité de prendre en outre toutes les mesures utiles pour assurer la loyauté des élections.

ART. 20. — Un crédit spécial sera inscrit au budget.

ART. 21. — Trois scrutateurs, pris en dehors du Comité, sont désignés par l'Assemblée pour procéder au dépouillement du scrutin.

ART. 22. — Avant qu'il soit procédé à l'élection, le Trésorier rappelle que les membres qui n'ont pas payé la dernière cotisation semestrielle ne peuvent prendre part au vote. Si la cotisation est versée immédiatement entre ses mains, ils pourront voter.

ART. 23. — Le scrutin, pour les membres présents, est ouvert pendant une durée de temps fixé par le Comité et indiquée par la lettre de convocation.

Une liste d'émargement, établie à l'avance, est signée par les votants présents. Les votes par correspondance y sont pointés par les scrutateurs dans une colonne spéciale.

Par adjonction de scrutateurs, le dépouillement des votes par correspondance peut se faire pendant le vote des membres présents. Dans ce cas, il est fait un pointage à part qui est reporté sur le tableau d'émargement.

ART. 24. — Le procès-verbal de la réunion indiquera le nombre et les noms des votants présents à la séance, le nombre de ceux qui auront voté par correspondance et le nombre des votes exprimés.

Les listes d'émargement signées par les scrutateurs, le Président et le Secrétaire, seront jointes au procès-verbal et conservées aux archives.

ART. 25. — Les enveloppes seront conservées pendant quinze jours. Passé ce délai aucune protestation contre la validité des élections ne sera plus recevable.

2° DU BUREAU

ART. 26. — La séance est ouverte sous la présidence du doyen d'âge. Elle n'est pas publique.

Le Secrétaire général sortant donne lecture des résultats relatifs à l'élection des membres du Comité. En son absence, le Comité y supplée.

Le Président suspend la séance avant de procéder à l'élection.

Le Bureau étant élu, le nouveau Président prend place au fauteuil.

Le Comité fixe aussitôt la date de sa prochaine réunion et en arrête l'ordre du jour. Il ne peut délibérer dans cette séance.

Du Bulletin

ART. 27. — Le Bulletin est trimestriel et paraît les 15 janvier, 15 avril, 15 juillet et 15 octobre de chaque année.

ART. 28. — La Commission de rédaction en prépare, dans les limites fixées par le budget, la composition qui est décidée par le Comité.

Une délibération spéciale du Comité peut autoriser des dépenses extraordinaires dont il fixe le chiffre, le § 2 de l'art. 14 des Statuts restant applicable.

ART. 29. — Outre les mémoires originaux, chaque numéro doit contenir les Actes administratifs de la Société, *les procès-verbaux des séances du Comité et des Assemblées générales dûment approuvés.*

Les noms des présents et des absents aux réunions du Comité seront publiés.

ART. 30. — Le Bulletin paraissant le 15 avril doit publier la liste de tous les Sociétaires avec leur profession, leurs titres et leur adresse exacte.

ART. 31. — Sur les couvertures du Bulletin doivent être reproduits tous les renseignements utiles aux Sociétaires : Bibliothèque, Réunions, Tarif des tirages à part, etc.

ART. 32. — Les travaux acceptés par le Comité sont publiés dans l'ordre de leur réception.

ART. 33. — La Société n'est pas responsable des opinions émises par les auteurs dans les travaux insérés au Bulletin.

ART. 34. — Si le travail doit paraître dans plusieurs numéros, la Commission de rédaction soumet à l'auteur les conditions dans lesquelles se fera la publication.

ART. 35. — En principe, les auteurs doivent fournir les originaux des figures, clichés sur verre, photographies, cartes, plans, etc.

Les clichés typographiques sont exécutés au compte de la Société, dans la limite de ses ressources.

ART. 36. — Par exception, des travaux rares, épuisés, peuvent être réédités.

ART. 37. — En cas d'urgence, les auteurs ont un délai de huit jours francs pour corriger les épreuves. Ce délai expiré, il pourra être passé outre et procédé à l'impression de leurs travaux.

ART. 38. — Les auteurs conservent la propriété de leurs manuscrits, des plans, cartes, etc. Avec l'autorisation du Comité, les clichés deviennent leur propriété.

ART. 39. — Les auteurs de mémoires originaux reçoivent gracieusement 50 exemplaires d'un tirage à part de leur travail, avec pagination spéciale s'ils le demandent.

Au-delà de ce chiffre, l'éditeur livrera le surplus au tarif des tirages à part accepté par le Comité : l'auteur doit indiquer le chiffre du surplus sur les épreuves corrigées.

ART. 40. — Tous les tirés à part doivent porter en tête de la 1^{re} page la mention : « *Extrait du Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran* ». (Année, mois.)

ART. 41. — Le Bulletin est mis en adjudication. En principe, il doit être imprimé à Oran.

Le marché doit comporter le tarif des tirages à part.

ART. 42. — Le Bulletin est envoyé à tous les Sociétaires sans exception. En outre des personnes désignées à l'article 3 des statuts, le service gratuit est fait aux Sociétés correspondantes et à certains services publics désignés par le Comité.

La liste en est révisée et arrêtée tous les ans par le Comité sur un rapport de la Commission du Bulletin, le Bibliothécaire entendu.

ART. 43. — Le Bulletin peut être vendu aux personnes étrangères à la Société, à un prix fixé par le Comité.

ART. 44. — Une réserve d'exemplaires est constituée pour pourvoir à des demandes d'échanges, de ventes ou d'offres gratuites. Le Comité seul peut en disposer.

De la Bibliothèque. — Des Archives

1^o BIBLIOTHÈQUE

ART. 45. — Les sommes affectées à la Bibliothèque doivent être surtout employées à l'acquisition d'ouvrages anciens et modernes sur l'Afrique du Nord.

Seront ensuite achetés les ouvrages pouvant aider à l'étude des Colonies et particulièrement des Colonies françaises.

ART. 46. — Les achats sont décidés par le Comité.

ART. 47. — Les Sociétaires auront le droit de proposer au Comité l'acquisition d'ouvrages qu'ils jugeraient utile d'introduire dans la bibliothèque.

ART. 48. — La Bibliothèque collectionne les cartes, les plans, les documents géographiques et archéologiques, ainsi que les estampages épigraphiques.

ART. 49. — Un règlement intérieur spécial, élaboré par le Comité, détermine les conditions du fonctionnement de la Bibliothèque.

2^o ARCHIVES

ART. 50. — L'Archiviste a la garde et la responsabilité des Archives.

ART. 51. — Tout Sociétaire qui désirera les consulter devra faire une demande par écrit au Président qui, suivant les cas, accordera l'autorisation ou en réfèrera au Comité.

Les membres du Comité pourront les consulter sur place sans autorisation du Président.

ART. 52. — La consultation ne peut avoir lieu qu'après entente avec l'Archiviste et en sa présence.

COMMUNICATION

du Gouvernement Général de l'Algérie

Le Commandant CAUVET, ancien officier du service des affaires indigènes d'Algérie, qui a résidé pendant de longues années dans le Sahara algérien, a écrit une *Monographie du Chameau* fort complète et dont les principales caractéristiques sont indiquées plus loin.

Le Commandant Cauvet a apporté dans la composition de cet ouvrage le fruit de ses observations personnelles ainsi que le résultat de longues années de recherches dans la bibliographie internationale. Ce livre constitue donc un document d'une indéniable valeur qui pourra être fort utilement consulté par les zootechniciens et les savants qu'intéressent l'histoire naturelle du chameau et, d'une façon générale, par les personnes et collectivités qui cherchent à se documenter sur les questions économiques et historiques de l'Algérie.

L'ouvrage, qui comprend plus de 1.000 pages de texte accompagnées de nombreuses planches qui en facilitent l'intelligence et l'étude, sera publié sous les auspices du Gouvernement général de l'Algérie et vendu au prix de 80 francs au maximum l'exemplaire ; il sera donné à l'impression aussitôt que le nombre de souscriptions recueillies le permettra.

Les personnes ou collectivités désireuses de posséder un ou plusieurs exemplaires de cet ouvrage devront faire parvenir, dès maintenant, leur adhésion au Gouvernement général de l'Algérie, Direction des territoires du Sud, 5, rue du Soudan, à Alger. Le paiement n'aura lieu qu'après publication et sur avis adressé aux souscripteurs.

Concours ouverts par la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran

La Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran met au concours les questions suivantes :

1^{er} Concours annuel pour 1924-1925... : *Monographie géographique, historique et économique d'une commune de la province d'Oran (mièle, plein exercice ou indigène)*.

Une médaille d'argent et une médaille de bronze seront attribuées aux meilleurs travaux présentés.

2^o Pour 1924 : *Etude économique sur le Maroc Oriental depuis l'occupation française (1907)* ; nécessité d'une union économique entre le Maroc et l'Algérie, moyens d'aboutir.

Une médaille d'argent sera attribuée au meilleur mémoire. Il pourra être accordé des médailles aux travaux non primés.

3^o Pour 1924 : *Histoire de la ville d'Oran, de l'année 1848 au recensement de 1921*, pour faire suite à l'ouvrage du Colonel Derrien.

Une médaille de vermeil sera attribuée au meilleur travail.

4^o Pour 1924 : *Historique des quartiers, rues et édifices modernes de la ville d'Oran*. Renseignements très succincts sur l'origine des diverses dénominations.

Une médaille d'argent sera attribuée à l'auteur du meilleur mémoire.

5^o Pour 1925 : *Géographie du Département d'Oran et de son Hinterland Saharien*.

Une médaille d'argent sera attribuée à l'auteur du meilleur mémoire.

Les conditions générales des concours sont les suivantes :

Les sociétaires et les personnes étrangères à la Société peuvent y participer.

Les manuscrits devront parvenir le 31 mars au plus tard de chacune des années fixées pour le concours.

Les *monographies* devront être inédites. Elles seront dressées d'après les indications générales d'un plan qui sera communiqué aux personnes intéressées qui en feront la demande au Secrétaire général.

Le manuscrit portera une devise qui sera répétée dans une enveloppe fermée contenant à l'intérieur le nom de l'auteur. Cette enveloppe ne sera ouverte qu'après le classement. Si les travaux présentés ne sont pas jugés suffisants, les récompenses pourront être réduites ou supprimées. L'original ou un double de tout travail récompensé devra être offert à la Société, qui se réserve la priorité et le droit de le publier dans son Bulletin. Dans ce cas, 50 exemplaires seront offerts gratuitement à l'auteur.

En outre des questions mises au concours, les Sociétaires pourraient apporter une précieuse collaboration au Bulletin en traitant l'un des sujets suivants ou tout autre rentrant dans le même cadre :

Aperçu géographique, agricole, économique sur une région de l'Oranie ou du Maroc Oriental.

Par exemple :

Le djebel Amour ; Allou, Géryville et leur hinterland ;
Le Serson. — Le Dahra ;
La région de Nemours. — Le Kiss, Port-Say, Saïdia ;
Les Beni-Snassen, etc., etc.,

Etude comparative du développement et du trafic des voies ferrées et des transports de l'Oranie, depuis 1901. Conséquences de la concurrence des transports par automobiles.

La pénétration saharienne par voie ferrée en suivant la vallée de la Saoura et le prolongement vers l'Ouest de la ligne de Colomb Béchar à Kenadsa.

Colomb Béchar et son hinterland : *Aperçu géographique, plantes utiles, faune, production du sol, voies de communication, commerce, caravanes, industries indigènes, etc.*

La région de Bou Denib au Tafilalet : *Aperçu...*

Relations ferroviaires à développer entre l'Oranie et le Maroc.

Les forêts de l'Oranie au point de vue économique. Incendies, déboisement, reboisements. Essences à supprimer, à introduire ou à multiplier.

Hydraulique agricole : plaines à irriguer, ressources en eau dont on dispose dans ce but.

Ressources en eau d'une commune : oueds permanents, sources et puits, débits, profondeurs. Qualité des eaux.

L'alimentation en eau potable d'une commune de l'Oranie. Ce qu'elle a été, est, ou pourrait être.

Etudes régionales sur la flore, la faune ou la géologie de l'Oranie, du Sahara ou du Maroc Oriental.

La Préhistorique au Sahara. Stations nouvelles. Situation, description. Catalogue général des stations préhistoriques reconnues. Carte et dessins.

Les monuments archéologiques du Sahara : pierres écrites, tumuli, haouitas, idebuan et tous autres monuments votifs, non encore signalés, présentant un intérêt archéologique ou architectural. Photographies et dessins.

Ethnographie saharienne : locale ou régionale.

Les coins pittoresques et les curiosités naturelles de l'Oranie, des confins sahariens et du Maroc Oriental. Les renseignements locaux pourraient être envoyés à la Société de Géographie d'Oran qui les centraliserait. Toutes les personnes de l'intérieur qui s'intéressent aux beautés de la nature pourraient participer à cette enquête.

DESCRIPTION

de deux stations préhistoriques à quartzites taillés
des environs de Karouba (Mostaganem)
et Considérations sur leurs relations stratigraphiques
avec la plage émergée du niveau de 18 mètres

1°. — STATION DE « KAROUBA »

Cette station est située à 4 kilom. au Nord de la ville de Mostaganem, près du sommet de la falaise de la baie aux Pirates, à 50 mètres au Sud du marabout de Sidi Mohammed Medjoub. (CARTE D'ÉTAT-MAJOR au $\frac{1}{50000}$, F^{lle} de Mostaganem). Elle a été signalée pour la première fois par M. Pallary, en 1891 ; puis, de nouveau, en 1911, par le même auteur.

En 1891, M. Pallary caractérise la station comme il suit :

« KAROUBA. — Station néolithique à quartzites taillés sur la corniche quaternaire qui environne le marabout de Sidi Mohammed Medjoub (1). »

En 1911, modifiant sa première opinion, M. Pallary, admet que les instruments sont de types correspondant parfaitement à l'industrie moustérienne, que la station est paléolithique, se basant surtout sur ce que « ces restes d'industrie humaine sont bien en place dans toute l'épaisseur du dépôt. Leur contemporanéité, ajoute-t-il, ne saurait faire l'objet du moindre doute (2). »

Les quartzites taillés se trouvaient donc maintenant dans toute l'épaisseur du dépôt de la plage soulevée, datée

(1) P. PALLARY. — Étal du Préhistorique dans le département d'Oran, Premier Catalogue (*in* AFAS, Marseille, 1891, T. II, p. 606).

(2) Sur la présence d'une industrie paléolithique dans une plage soulevée algérienne (*in* Bull. Soc. Préh. française, 23 février 1911, p. 162).

par sa faune de pectoncles et autres mollusques marins et non plus, au-dessus, à la surface ⁽¹⁾.

Le fait nouveau signalé par M. Pallary avait une très grande importance, car il pouvait permettre d'établir un échelon sérieux dans la classification si débattue des stations préhistoriques de l'Afrique du Nord et de l'Algérie en particulier.

Sans nier, à priori, le fait nouveau, je le révoquai aussitôt en doute me basant sur les nombreuses observations que j'ai faites sur les plages émergées. Aussi je me promis de visiter les lieux dès que l'occasion s'en présenterait.

Cette occasion se présenta enfin le 5 Avril 1922. Je retrouvai facilement la station et y récoltai une trentaine de pièces en quartzite, laissant en place d'assez nombreux éclats. Les silex y sont à peu près inexistants.

Avant de discuter les faits observés et d'en déduire les conséquences je donnerai d'abord la description des lieux et des objets d'industrie.

Situation et Position Stratigraphique de la Station

La station de « Karouba » est située à 50 mètres au Sud du Marabout de Sidi Medjoub. Elle occupe le haut de la falaise, dans l'angle de la baie aux Pirates, tout près d'une petite source, laquelle avait probablement déterminé l'installation des primitifs sur ce point ou dans le voisinage.

La station a été coupée par un étroit chemin qui conduit du marabout à la fontaine. C'est dans le talus vertical et unique de ce chemin, sur une longueur de 10 à 15 mètres, que j'ai recueilli les quartzites.

La station ne paraît guère s'étendre à droite et à gauche ; mais il est difficile de l'affirmer, car tous les abords ont été remaniés par l'homme ou recouverts par les apports éoliens. Aussi ce n'a été qu'après une étude détaillée des falaises, entre le marabout et la côte 66 au Nord, que j'ai pu saisir, avec quelque précision, la position stratigraphique des quartzites taillés de la station de Sidi Medjoub.

(1) M. Sirel avait visité la station en 1910 et le *Musée des Antiquités* à Alger possède de lui cinq pièces dont trois pierres de jet pyramidales bien caractérisées. Les pièces de M. Pallary qui voisinent avec les précédentes sont loin de présenter des caractères aussi marqués.

La coupe (fig. 1) montre la superposition des couches qui constituent la falaise et la corniche sur la verticale de la station.

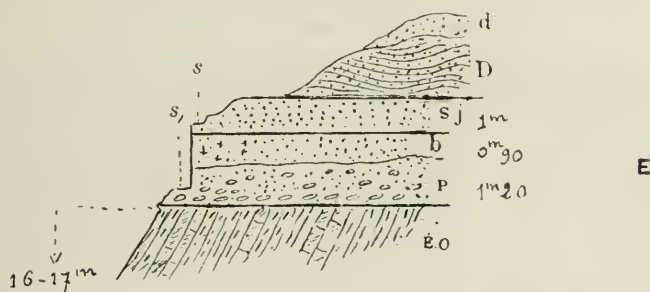


Fig. 1. — Coupe géologique de la falaise de Sidi Mohammed Medjoub, angle de la Baie aux Pirates

Légende. — *Éo*, marnes et quartzites de l'éocène supérieur (Medjanien) ; *P*, Poudingues et grès marins à pectoncles ; *b*, Sables rouges ; *Sj*, Sables jaunâtres ; *D*, Dunes récentes consolidées ; *d*, Dunes contemporaines ; ++, Quartzites taillés ; *Si*, sentier inférieur ; *S*, sentier supérieur.

La série des couches comprend :

Éo. — A la base et sur presque la hauteur constituant la falaise, marnes et quartzites éocènes (Medjanien). (16 à 17 mètres visibles).

Les marnes ont, dans ce coin, un facies particulier. Elles se distinguent des marnes latérales qui sont schisteuses, grises ou bleuâtres, par leur couleur jaune blanchâtre. Il y a là une modification locale dont il est difficile de saisir la cause la pente étant trop raide pour être explorée avec fruit.

P=q¹m. — Au-dessus, les marnes sont couronnées par une assise de poudingues *P*, à éléments souvent mal cimentés, et de lentilles de grès dont l'ensemble constitue la plage émergée à *Pectonculus*, *Cardium*, *Pecten*, etc. Parfois, latéralement ou à la base, le grès domine. Puissance : 1 mètre.

b=q¹d. — Sur les couches à Pectoncles se superposent les grès à hélices *b* (sables rouges du général de Lamothé), sables plus ou moins concrétionnés, coupés de veines limoniteuses, sans solution de continuité avec le *substratum* ; parfois, quelques pectoncles à la base. Puissance : 0^m60 à 0^m70. Sur un point, 1 mètre.

C'est dans cette formation que je situe les quartzites taillés et quelques très rares éclats de silex. Il n'y en a pas plus bas.

Sj — Assise de grès jaunes, d'origine éolienne, peu concrétionnés, massifs, avec de rares helix. Puissance : 1 mètre.

A l'Ouest, ces grès jaunes sont limités en haut et en bas par un lit de croûte tropicale dont la supérieure *c* est séparée des grès de dunes *D* par un mince lit de quartzites de ruissellement *r* (Fig. 2).

D. — Dunes récentes concrétionnées, litées, grisâtres en surface. Puissance très variable : 1 à 10 mètres.

d. — Dunes mouvantes actuelles : Peu importantes.

Pour faire mieux comprendre la coupe précédente qui, sur ce point, n'est pas très claire, je crois utile de faire connaître la constitution des falaises plus au Nord. La coupe élévation (Fig. 2) fait ressortir les détails de la stratigraphie de la corniche, depuis la station à quartzites taillés *b* jusqu'à la hauteur de la côte 66 au Nord. Toutefois la coupe élévation représente, surtout, les abords immédiats du marabout de Sidi Medjoub, où les anciennes carrières montrent des couches très nettes.

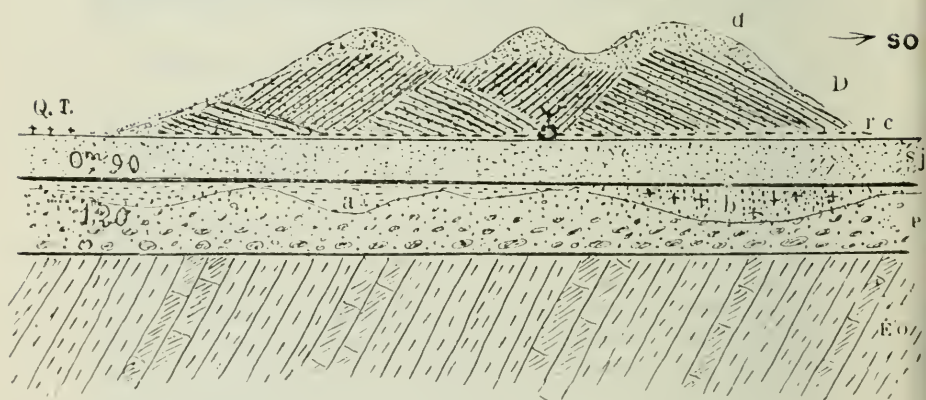


Fig. 2. — Coupe élévation des falaises de Karouba

Légende. — Voir Fig. 1. — *a*, Dépôt de ruissellement ; *c*, croûte tropicale ; *r*, lit de quartzites de ruissellement.

Cette coupe montre en plus de celle de la fig. 1, un dépôt de ruissellement *a*, rouge, plus ou moins caillouteux limoneux ou sableux qui ravine la plage marine et constitue, par places, un passage latéral des sables rouges *b*.

En sujet de la station du Moulin je reviendrai sur cette coupe.

Mes deux coupes sont loin de concorder avec la description que M. Pallary a donnée de la falaise :

« En cet endroit la falaise se compose de grès et de quartzites, surmontés par une couche de sable argileux, rouge, agglutiné (ou grès tendre) de plus de 1^m50 d'épaisseur, couronné par une nappe de galets et de coquilles marines roulées. Enfin une dune récente s'étale jusque sur la couche fossilifère. »

C'est l'inverse de ce qui existe : la nappe de galets ne couronne pas la couche de grès rouge de 1^m50, mais c'est cette dernière qui surmonte les galets et supporte les sables éoliens S_j et D.

En outre, je n'ai pas constaté l'existence d'une assise de sable rouge sous-jacente aux poudingues ; elle pourrait être cachée sous les éboulis de la corniche.

Je dois ajouter que, nulle part, au Nord du marabout sur près de 2 kilomètres de falaises où la coupe (fig. 2) est très nette, je n'ai vu trace d'un dépôt gréseux antérieur à la plage émergée. Il en est de même au Sud où, sur près de 2 kilom., la base des grès à pectoncles, bordée par un sentier, est très facile à examiner. Ceci, d'ailleurs, est, pour l'instant, quelque peu secondaire.

Un fait plus important est le suivant : Je n'ai pas vu de quartzites taillés « dans toute l'épaisseur du dépôt de la plage soulevée » et faisant « partie intégrante » de la nappe de galets. Je ne les ai vus que dans les grès $b = q^1 d$ et non dans l'assise à pectoncles $r = q^1 m$.

Description de l'Industrie lithique

L'industrie lithique n'est guère représentée que par des quartzites. Les fragments de silex sont rares ; je n'en ai que deux, sans valeur, sur les vingt-neuf pièces recueillies.

Les pièces en quartzite sont de formes très variées ; on peut y distinguer trois groupes dominants : les lames, les disques et les pierres de jet.

Les lames et fragments de lames les plus simples présentent seulement trois longues faces d'éclatement ; la face inférieure est plane, large ; les deux autres forment carène ; la section transversale est un triangle largement isocèle.

Le plus souvent l'arête dorsale a été enlevée par plusieurs plans de départ qui rendent le dos de la lame un peu pyramidal vers le milieu.

Dans toutes les lames les bords latéraux restent tranchants. Un type particulier de lame ne présente aucun bord tranchant, le bord opposé formant un dos épais.

Toutes les lames présentent un conchoïde de percussion dont le plan de frappe forme talon. Elles ne portent pas la moindre retouche marginale.

La petite collection que j'ai recueillie comprend d'abord dix lames, longues en moyenne de 0^m055, larges de 0^m025, épaisses de 0^m011 sous la carène.

A citer ensuite : trois pièces, sortes d'ébauches de racloirs ou de tranchoirs subcirculaires minces, toutes à face inférieure unie, la supérieure légèrement pyramidale ou tronquée pyramidale et présentant plusieurs arêtes de taille quelque peu rayonnantes. Le bord est tranchant et sans la moindre retouche. (Pl. I, fig. 2, a et b).

Le diamètre de ces pièces varie de 0^m035 à 0^m045 ; l'épaisseur, au milieu, est faible, 0^m008 à 0^m009.

Les deux pièces les plus intéressantes sont deux gros outils, à contour subcirculaire, à faces taillées à grands éclats.

La plus belle, représentée (Pl. I, fig. 1 a et b), est un gros disque à faces taillées parallèles, même légèrement concaves, à bord épais, retaillé en tranchant court, rendu fortement sinueux par enlèvement de gros éclats alternatifs.

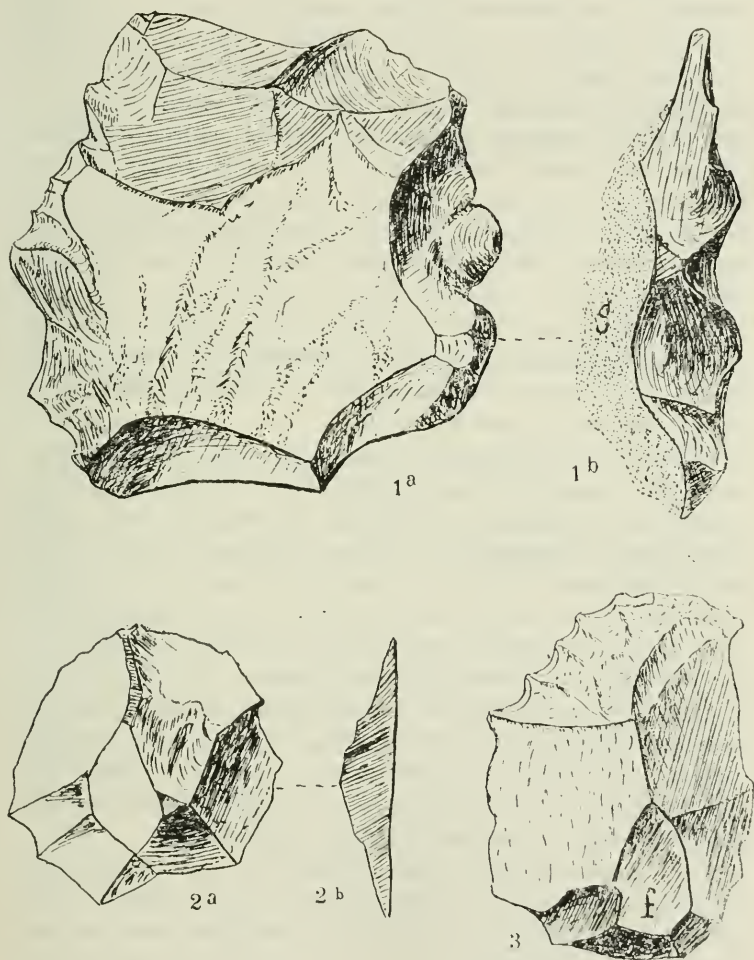
Les dimensions transversales sont de 0^m068 et 0^m062 ; épaisseur, 0^m018.

Cette pièce paraît finie. Un placage de grès *g* (fig. 1 b) est resté fortement adhérent à l'une des faces.

L'autre pièce est aussi un disque mais de facture un peu différente ; les faces sont légèrement proéminentes et grossièrement taillées par enlèvement de longs et larges éclats. Le bord, un peu sinueux, est tranchant sur presque tout le pourtour.

Ses dimensions sont : largeur moyenne, 0^m055 ; épaisseur maximum, 0^m022.

Une seule pièce, représentée (Pl. I, fig. 3) porte des retouches très nettes. C'est un grattoir plutôt qu'un racloir fait d'un éclat-lame. Le bord antérieur a été retaillé et retouché. A droite, l'extrémité forme burin ; la saillie qui se trouve à gauche, sous l'encoche, a pu aussi être destinée au même usage. La facette d'éclatement *f*, facilite la prise entre les doigts.



En résumé toutes les pièces que je viens de décrire sont, à part la précédente et le gros disque, des lames de débitage ou des ébauches taillées à grands éclats sans la moindre retouche. Ces pièces sont accompagnées d'éclats utilisables et de déchets d'atelier.

Si la face d'éclatement, plane, unie, des lames et petits disques rappelle la technique moustérienne, les simples retailles à grands éclats et l'absence ou l'extrême rareté des retouches n'autorisent nullement à admettre une identité de facture avec celle de la belle industrie moustérienne d'Europe ; encore moins, un synchronisme des époques.

Quant aux disques et pierres de jet, ils sont des réminiscences de la *taille* chelléenne plutôt que de l'acheuléenne.

Je n'ai pas trouvé d'instruments pédonculés, mais je crois qu'il pourrait y en avoir. A l'appui de cette hypothèse que j'avance timidement, je décrirai plus loin l'industrie d'une station voisine.

Dans sa note M. Pallary signale, en outre de la station en place, l'existence « au même point » d'un niveau de surface qui, seul, est *néolithique* car on y trouve, avec des flèches pédonculées (1), des coquilles trouées ayant servi de parure.

Je n'ai pas vu le moindre reste d'une station de surface *au-dessus* de la station en place que je viens de décrire. Si elle a existé, elle a totalement disparu. Ce n'est qu'un pen au Nord du Marabout, en bordure de la corniche, que j'ai retrouvé les traces de deux ou trois petites stations de plein air marquées par les morceaux de quartzite *ayant servi de pierres de foyer*, comme dans plusieurs de nos stations littorales néolithiques.

Ces emplacements ayant été sans doute visités plusieurs fois je n'y ai recueilli que deux ou trois bouts de lames de silex, un fragment d'œuf d'autruche et un morceau de poterie.

Il existait paraît-il des matériaux autour du Marabout. Rien, ou à peu près, n'apparaît aujourd'hui sur ce sol bouleversé par l'homme ou recouvert par les apports éoliens.

(1) Il n'existe au *Musée des Antiquités* qu'une seule pointe de flèche pédonculée provenant de cette station.

Discussion des faits observés

D'après M. Pallary les restes d'industrie humaine qu'il a recueillis dans la station de Sidi Medjoub se trouvaient dans un de ces dépôts littoraux anciens que divers géologues ont désignés par le terme de « plages soulevées ».

Il est préférable d'adopter celui, plus rationnel, de « plages émergées ». Ces plages émergées, d'altitude variable, sont, le plus souvent, réduites à d'étroits cordons littoraux, restes d'anciennes lignes de rivage.

La plage dont il est question dans cette note appartient au niveau de 18 mètres, c'est-à-dire qu'elle a été formée dans la mer lorsque le niveau de cette dernière, s'est stabilisé, pendant une longue période, à 18 mètres au-dessus du niveau actuel. Lorsque le niveau de la mer est redescendu le dépôt marin est devenu continental et a constitué la plage émergée dont la côte peut varier entre 0 et 18 mètres.

Plages et cordons littoraux du niveau de 0 à 18 mètres sont bien représentés sur les côtes de l'Oranie, ils sont surtout développés, et presque sans solution de continuité, depuis Arzew jusqu'à l'embouchure du Chélif. Le littoral du golfe d'Arzew-Mostaganem se prête admirablement à leur étude.

Plages et cordons sont le plus souvent constitués, au moins à la base, par des galets et graviers à éléments de volume variable, plus ou moins bien cimentés en poudingues qui passent, soit en hauteur, soit latéralement, à des grès grossiers. Toute la formation est ordinairement très fossilifère, elle est tantôt remplie de coquilles roulées, tantôt pétrie de débris coquilliers. Les pectoncles, entiers ou brisés, dominent.

Le fossile le plus caractéristique, mais assez rare, du niveau de 0 à 18 mètres est le *Strombus hubonius*, espèce aujourd'hui émigrée sur les côtes du Sénégal.

Les grès, plus ou moins grossiers, sont régulièrement et horizontalement lités, plus ou moins bien cimentés, généralement plus durs à la base qu'en haut. Les fossiles ne s'en détachent pas toujours aisément.

Poudingues et grès à pectoncles constituent les plages émergées.

C'est dans la plage émergée de Karouba que M. Pallary

a situé les quartzites taillés où ils font, dit-il, « partie intégrante de la nappe de galets ».

Au-dessus des dépôts coquilliers s'étagent, au moins par places, des grès, parfois assez sableux, à interstices limonneux rubiginieux (sables rouges du général de Lamothe) provenant, par désagrégation, ruissellement et transport éolien, de dunes antérieures à la formation des poudingues.

Ces sables, plus ou moins agglutinés, plus ou moins concretionnés, le sont d'autant plus que leurs couches sont situées plus bas. Désagregés, en partie, à leur tour, ils ont fourni le sable des dunes consolidées récentes que surmontent des dunes mouvantes contemporaines. Ces sables rouges, riches en coquilles terrestres : *Helix*, *Bulimus*, etc., ont été désignés sous le nom de grès à hélices, les helix y étant souvent nombreuses.

Des grès à hélices existant à plusieurs niveaux du quaternaire et du pliocène, ce terme peut prêter à confusion. Aussi est-il nécessaire lorsqu'on l'emploie de le préciser, en le faisant suivre, de la notation correspondante. Pour les grès, en relation directe avec le niveau de 18 mètres, la dénomination doit être grès à hélices q' d. Pour les couches à pectoncles, q' m.

Pomel, — à qui reviendra éternellement l'indiscutable mérite d'avoir jeté les bases de la géologie algérienne, mais qui n'a pas eu le loisir de s'attarder partout aux détails, — ne séparait pas les deux formations : il réunissait sous la notation q, les couches à pectoncles et les grès à hélices (1).

Son opinion était basée sur ce fait qu'à la base des grès à hélices se trouvent parfois des coquilles marines. Cette anomalie, que l'on constate surtout au-dessus des plages de 0 à 5, peut prêter en effet à erreur. Le général de Lamothe en a expliqué les causes (2).

Dès mes premières études du littoral de la baie d'Arzew, je fus frappé par la différence de caractères que présentaient les deux formations. Je ne tardai pas à les distinguer et à les séparer stratigraphiquement. Celà, je m'empresse d'ajouter, en parfait accord avec M. Ficheur,

(1) POMEL et BOUYANNE. — Texte explicatif de la Carte géologique de l'Algérie au 1 : 500000, 1989, p. 191.

(2) GÉNÉRAL DE LAMOTHE. — Les anciennes lignes de rivage du Sahel d'Alger et d'une partie de la côte algérienne (*Mémoires de la Société Géologique de France*, Paris, 1911, p. 47).

directeur technique du Service de la Carte Géologique de l'Algérie et de M. le général de Lamothe avec lesquels j'eus le précieux avantage de parcourir la côte.

Sur les cartes géologiques au 1 : 50000 du littoral de l'Algérie (1), la plage émergée de 18 mètres porte la notation $q'm$ et la plaine côtière qui la surmonte, celle de $q'd$. Lorsqu'on aura à sa disposition des cartes à une plus grande échelle on pourra distinguer dans la plaine côtière, l'ancienne plaine qui forme nappe sur la plage coquillière et la récente, qui le plus souvent est de constitution nettement dunaire.

*
**

Pour bien faire saisir l'intérêt et l'importance de la question controversée, et avant de discuter les faits, il me paraît nécessaire de rappeler quelques données d'ordre géologique acquises à la science depuis la disparition de Pomel.

C'est au général de Lamothe que nous devons l'étude détaillée des plages et cordons littoraux reconnus depuis longtemps en Algérie. Dans ses diverses publications, et surtout dans son magistral *Mémoire* sur les anciennes lignes de rivage de l'Algérie et de la Tunisie, le général a démontré que les restes de plages et de cordons littoraux qui jalonnent les lignes des anciens rivages des mers pliocènes et quaternaires de l'Algérie, se superposent, régulièrement, à des altitudes qu'il a déterminées. Il a démontré en outre que ces dépôts littoraux témoignent des reculs et des avances de la ligne de rivage de la mer à diverses époques du pliocène et du quaternaire (2). Les cordons les plus élevés représentent les lignes de rivage les plus anciennes, les plus inférieurs, celles des plus récentes. Jusqu'à maintenant, parmi les lignes de rivage bien développées, la plus ancienne admise est celle de 325 mètres ; la plus récente, celle de 18 mètres. C'est cette

(1) FICHEUR : Feuille Alger bis (1906). — DALLONT : Mostaganem (1903). — DORMERGUE : Oran (1908), Arzew (1913), Rio-Salado-Lourmel (1921), Andalouses (Lévy, mais non encore publiée).

(2) C'est l'application de la théorie des « mouvements eustatiques » de E. Suess qui n'est pas universellement admise, mais paraît bien s'appliquer au bassin méditerranéen, surtout sur les côtes de la Méditerranée Occidentale. On ne peut nier toutefois que dans certaines régions du globe, des *oscillations lentes du sol* ont fait varier aussi la ligne de rivage et ont produit des mouvements positifs et négatifs. Ces mouvements ont été même très accentués, localement, sous l'influence de phénomènes d'ordre éruptif, de plissements, etc.

dernière qui nous intéresse particulièrement dans l'étude des falaises de Karouba.

Il y a lieu de faire remarquer que la ligne de rivage de la mer du niveau de 18 mètres, oscille entre 0 et 18 mètres. Sur nos basses côtes oranaises elle s'incline souvent pour s'étaler entre 0 et 5 mètres (Andalouses, Aïn-el-Turek, Arzew à Port-aux-Poules).

C'est en étudiant minutieusement le niveau de 18 mètres, le mieux conservé et le plus étendu, que le général fut amené à abandonner l'opinion de Pomel et à séparer les grès à hélices des grès à pectoncles. De ce fait il tira des déductions qui intéressent à la fois le géologue et le préhistorien (1).

C'est au sujet de l'ordre d'apparition des *éléphants algériens quaternaires* que le savant et si consciencieux géologue expose dans son *Mémoire*, p. 239, l'évolution de ses idées et précise sa nouvelle opinion :

« Comme, à cette époque (1904), mes recherches étaient à peine commencées et que je n'avais aucune raison sérieuse à opposer à l'hypothèse de Pomel, d'après laquelle les grès et sables rouges étaient de même âge que les poudingues, j'avais conclu que les débris d'*Elephas tolensis* devaient également être considérés comme contemporains du niveau de 18 mètres.

« Mais l'étude de détail des anciens rivages a modifié mes idées sur ce point. Tout le long de la côte, en effet, à La Salamandre, à Cherchell, à Bérard, à Alger, j'ai pu constater que les grès, graviers et sables rouges superposés aux poudingues, du niveau de 18 mètres, étaient des dépôts subaériens, nettement indépendants de ces poudingues, plus récents qu'eux et qui n'ont commencé à s'accumuler qu'après la retraite de la mer de 18 mètres, c'est-à-dire après le mouvement négatif qui a abaissé le rivage correspondant au-dessous du zéro actuel. Il en résulte que l'ancienneté des ossements d'*El. tolensis*, ensevelis dans ces grès et sables, ne peut remonter au-delà du début du mouvement positif actuel : elle est même très probablement un peu plus récente. »

*
* *

La question stratigraphique me paraissant résolue, il reste à démontrer la réelle présence des quartzites taillés

(1) L'opinion de Pomel serait soutenable si l'on ne considérait que la plage quaternaire très basse de Saint-Leu, par exemple; on ne peut l'admettre un seul instant lorsqu'on parcourt les falaises de Bérard à Beauséjour.

dans les grès à hélices b, et leur absence dans les poudingues et grès à pectoncles.

Il me paraît évident que si les quartzites taillés étaient dans la nappe coquillière q' m, ils auraient été roulés comme le dernier des graviers et leurs arêtes auraient été fortement émonssées-arrondies. L'hypothèse de l'inclusion des quartzites dans les poudingues me paraît devoir être abandonnée puisque les bords des pièces sont restés tranchants.

Je reconnais qu'il n'est pas impossible que des quartzites se trouvent parmi les galets à la surface de la section de la plage émergée de Karouba ; dans ce cas, ils y auraient été amenés par les éboulements de la corniche.

Il y a lieu, en outre, de faire état d'une autre considération :

L'homme n'a pas pu s'installer à demeure sur les galets de la plage en formation recouverte par la mer ou, tout au moins, encore battue par les vagues. Ce n'est que lorsque cette plage a été émergée, lorsqu'elle s'est trouvée élevée bien au-dessus du niveau de la mer et consolidée, que l'homme a pu s'y installer, soit immédiatement au-dessus — ce qui n'est guère probable — soit plutôt sur les sables — plus moelleux — dont le vent et le ruissellement la recouvraient et en augmentaient, chaque jour, l'épaisseur. Ce n'est que dans ces sables éoliens que l'homme primitif a laissé des restes importants de son industrie lithique et, probablement aussi, des traces de foyers.

On pourrait, aussi, admettre que les quartzites proviennent d'une station de surface et qu'ils ont été entraînés, avec le sable, par le ruissellement, jusque sur la corniche et incorporés à l'assise b, ce qui, sans rajeunir l'assise, vieillirait les quartzites taillés. Il est à remarquer que le tranchant vif des pièces et éclats s'oppose à l'hypothèse d'un transport à une assez longue distance.

Une large et assez longue tranchée, perpendiculaire à la direction de la falaise et entaillant la dune, permettrait probablement de solutionner définitivement cette question de l'origine des quartzites taillés et même de fixer leur situation exacte.

En attendant je situe les quartzites de Sidi Medjoub dans la seule assise des grès à hélices q' d, en désaccord avec M. Pallary qui les a vus aussi dans les poudingues et grès à pectoncles.

A l'appui de mon opinion on me permettra d'apporter quelques témoignages et de discuter certains faits.

Dans son intéressante note, M. Pallary s'exprime ainsi :

« Ce n'est pas la première fois que des restes d'industrie humaine sont signalés dans les plages soulevées. Sans parler de Grimaldi, je rappellerai seulement que le général de Lamothe en a trouvé à Bérard (1). »

A l'allusion aux grottes de Grimaldi M. Marcellin Boule, à qui M. Pallary avait préalablement soumis sa découverte, crut devoir formuler des réserves reproduites à la suite de la note sur Karouba. L'éminent professeur du Muséum de Paris s'exprime ainsi :

« N'oubliez pas qu'à Grimaldi une industrie de même genre, également en quartzite, *se superpose immédiatement* à une plage marine d'altitude semblant égale à l'altitude de la vôtre » (2).

Cette observation laissait, évidemment, planer un doute sur la justesse des conclusions émises.

En outre, il y a lieu de retenir ce fait, de la plus haute importance, que M. Boule, qui a fait une étude magistrale des grottes de Grimaldi et des matériaux qui en ont été retirés, n'a jamais situé des objets d'industrie humaine dans la plage marine émergée qui forme le plancher de la grotte la plus intéressante, celle du *Prince*; il ne les a signalés que dans les divers dépôts archéologiques qui ont rempli les grottes bien après le retrait de la mer (3). Le bien regretté Joseph Déchelette (4) et M. Emile Haug (5) ont, dans leurs importants ouvrages, adopté les conclusions de M. Boule.

Quant à l'opinion du général de Lamothe il est exact que le général a écrit, en 1905, au sujet de ce qu'il appelle la *plaine côtière* :

« A Bérard, j'ai trouvé des silex taillés qui sont, par suite, contemporains de l'*El. iolensis*, Pomet » (6).

En écrivant cette phrase le général n'a nullement visé la plage émergée de poudingues à pectoncles mais bien le

(1) P. PALLARY. — *Loc. cit.*, p. 2.

(2) P. PALLARY. — (*Loc. cit.*) p. 3.

(3) MARCELLIN BOULE. — Les grottes de Grimaldi : Géologie et paléontologie. Grotte du Prince... 1906.

(4) JOSEPH DÉCHELETTE. — Manuel d'Archéologie, T. I., p. 78 (1908).

(5) EMILE HAUG. — Traité de Géologie : Période quaternaire, T. III, p. 1857 (1912).

(6) DE LAMOTHE. — *C. R. Ac. Sc.*, 13 juin 1905.

dépôt subaérien superposé appartenant à la *plaine côtière* et qu'il a désigné sous la dénomination de « sables rouges ». Il a précisé son opinion dans son *Mémoire sur les anciennes lignes de rivage*, qui parut en 1911, peu après la note de M. Pallary.

Les observations que le général avait faites jadis au Ras Acrata, à Bérard, à la ferme Beauséjour, et celles qu'il avait continuées, depuis 1905, sur la plus grande partie des côtes algériennes et tunisiennes, l'avaient confirmé dans ses premières conclusions (1).

De la falaise de Bérard, le général a donné la coupe suivante

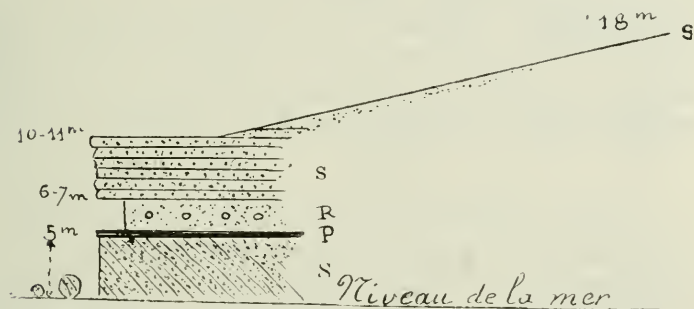


Fig. 3. — Coupe de la falaise de Bérard d'après M. le général De Lamothe (2)

Légende. — S, Grès éoliens anciens ; P, Poudingues coquilliers ; R, Sables rouges ; S, Grès à helix.

qu'il interprète comme il suit :

« Des sables rouges plus ou moins concrétionnés reposent sur des poudingues marins du niveau de 18 mètres et sont recouverts par des grès éoliens. Ces sables rouges renferment des mollusques terrestres et marins en parfait état et même des traces de l'industrie humaine. L'état de conservation des coquilles est une preuve que l'altération des sables est antérieure.

« A la ferme de Beauséjour ils sont divisés en plusieurs lits par des bandes très minces de *Croûte tropicale* qui indiquent une formation intermittente.

(1) Général DE LAMOTHE. — *Mémoire*..., p. 46, 47, 196, 197.

(2) — — — — — *Loc. cit.*, p. 46.

« Les sables rouges de ces trois localités correspondent donc à une période de retraite de la mer, pendant laquelle les produits alluviaux, empruntés aux dunes anciennes, ont recouvert la plateforme émergée ; l'homme a pu s'établir sur ce sol relativement fixé. De nouvelles invasions de sables éoliens, contemporains, comme on le verra, d'un mouvement positif, ont plus tard recouvert les foyers abandonnés.

« Des faits semblables s'observent sur un grand nombre de points de la côte algérienne, à Mostaganem notamment » (1).

On peut objecter que le général lui-même a signalé la présence de coquilles marines dans les sables rouges de Bérard. Cette objection a été prévue et le général a expliqué comment quelques espèces marines pouvaient se trouver dans les sables rouges.

Il y a pourtant lieu de faire remarquer que le général, en signalant la présence de « mollusques marins » ne paraît avoir eu en vue que des patelles (*Patella ferruginea* (2)). Cette patelle étant consommée par l'homme préhistorique, sa place est donc toute naturelle à côté des restes de l'industrie lithique.

Pour obtenir plus de précisions j'ai fait part au général du résultat de mes recherches en le priant de me donner, au sujet de la station de Bérard, quelques explications supplémentaires. Avec sa bonne grâce et sa diligence habituelles, il s'est empressé d'accéder à ma demande. De sa lettre (20 avril 1922), je reproduis les passages essentiels :

« Je viens de relire mes notes de voyage et je n'ai aucun doute sur le fait que j'avais signalé en 1911 : les silex taillés de Bérard proviennent exclusivement des sables rouges horizontaux, en partie concrétionnés, avec helix et patelles ; ces sables recouvrent les poudingues marins. Dans ces sables j'ai trouvé, en 1909, des traces charbonneuses provenant probablement d'anciens foyers. Je n'ai jamais vu de silex dans les poudingues marins à *Pectunculus*. »

Les mollusques marins de Bérard ne seraient donc que des *patelles*. Si quelques pectoneles se trouvaient à la base ils n'y seraient que par accident (3).

(1) Général de LAMOTHE. — (*Loc. cit.*), p. 46, 47.

(2) DE LAMOTHE. — (*Loc. cit.*) p. 48.

(3) Pendant que ce travail était à l'imprimerie j'ai eu l'occasion d'aller examiner les falaises de Beauséjour et de Bérard entre Castiglione et Tipaza.

Ces falaises, très pénibles à parcourir, sont très instructives sur les rares points

De mon côté j'ai constaté la présence de deux ou trois *Patella ferruginea* de grande taille dans les sables à quartzites taillés de Sidi Medjoub. Il s'y trouve aussi, surtout vers la base, plusieurs valves de pectoncles. Ces dernières ont probablement été entraînées jusque-là, avec le sable, par le ruissellement qui les aurait détachées de la nappe coquillière qui s'étend en arrière sous le manteau de dunes.

Le général qui a étudié les falaises de Mostaganem à Karouba et au-delà, n'a pas connu la station préhistorique de Sidi Medjoub, mais l'assise qui la renferme étant dans une situation stratigraphique identique à la couche archéologique de Bérard, la démonstration s'applique aux deux stations.

J'ajouterai que mon excellent collègue du *Service de la Carte géologique de l'Algérie*, M. Dalloni, professeur de géologie appliquée à la Faculté d'Alger, à qui j'avais fait part, depuis longtemps, du doute qui régnait dans mon esprit au sujet de l'existence réelle de quartzites taillés dans les poudingues, a eu l'occasion, en levant la carte de Mostaganem, d'examiner la station.

A la date du 1^{er} février 1919, il m'écrivait :

« Je n'ai vu (dans la couche à pectoncles), aucun quartzite qui me paraisse nettement taillé. Peut-être y en a-t-il dans l'assise des grès à hélices, sur le bord de la falaise. Sont-ils dedans ou dessus ? Aux environs immédiats il y a des stations en plein air où les quartzites et silex taillés sont abondants à la surface. D'autre part, j'ai cru voir dans l'assise des grès à hélices, sur le bord de la falaise, de la cendre et des foyers.

où on peut les aborder. Elles montrent bien les relations de la nappe de sables rouges très limoneux, avec la plage marine émergée sous jacente **q l m**.

A Beauséjour les assises marines **q l m** reposent sur les marnes cartenniennes. C'est sans doute un peu plus à l'Ouest que le général les a vues sur les grès cartenniens.

A Bérard il y a quelque chose d'anormal par suite du plongement accidentel des grès S. Mais la discordance signalée par le général est très nette, les sables rouges reposent sur les tranches inclinées des grès S lesquels, à mon humble avis, sont les mêmes que ceux de Beauséjour. Je considère les grès inclinés plutôt comme des grès de plage que comme des grès dunaires.

Mais tout cela est d'intérêt secondaire. La donnée la plus importante est celle relative à la position stratigraphique de la nappe continentale de sables rouges limoneux par rapport à la plage marine émergée. Les sables rouges sont absolument indépendants des grès et poudingues coquilliers.

Je n'y ai pas vu de pectoncles et, en principe, il ne doit pas y en avoir, la formation étant nettement d'origine continentale.

Avec mon collègue M. Dalloni qui avait eu l'amabilité de m'accompagner nous avons retiré de la couche rouge plusieurs éclats de quartzites dont une belle lame, tous sans retouches. Il y a aussi quelques éclats de silex et de quartz taillés.

Mon impression est qu'il n'y a pas de quartzites et de silex taillés dans l'assise quaternaire datée par sa faune. Tachez de revoir le gisement. »

J'ai vu, revu et examiné soigneusement le gisement. Je n'y ai pas relevé de traces de foyers. Mon opinion ferme est qu'il n'y a pas de quartzites taillés dans les poudingues et grès à pectoncles q'm constituant la véritable plage émergée ; ils sont au-dessus, dans les grès à hélices q'd.

Je reconnais toutefois que l'origine des quartzites taillés reste encore à démontrer. On peut admettre qu'ils sont descendus avec le sable de la dune ancienne non apparente, entraînés sur une très courte distance par le ruissellement, ou bien, qu'ils sont en place dans le sable sur lequel l'homme avait installé ses foyers ou plutôt ses ateliers.

*
* *

Pour tirer une première conclusion des faits que je viens d'exposer, j'ajouterai que la technique de toute cette industrie avec la face inférieure d'éclatement unie des pièces, la face supérieure *retaillée à grands éclats* et ses rares retouches supramarginales ne rappelle que de loin la belle facture moustérienne classique. La technique de Karouba paraît représenter comme une enfance de l'art moustérien et non une décadence. Elle se distingue, en outre, par ses dimensions généralement au moins moitié moindres.

On pourrait la qualifier de *pseudo moustérienne* et la caractériser par le nombre de retailles dorsales et la rareté des retouches, toutes supramarginales.

Rien n'autorise, jusqu'à ce jour, à considérer l'industrie de Karouba comme l'analogue de la belle industrie moustérienne d'Europe et, encore moins, à admettre le synchronisme de la station de Sidi Medjoub avec les stations classiques. Il y a lieu de remarquer que le quartzite ne se prête pas comme le silex à une taille compliquée.

Pour ce qui concerne l'âge à attribuer à l'industrie la réponse n'est pas facile.

Admettons un instant que les quartzites taillés soient intercalés dans les poudingues. A quelle conclusion nous conduirait cet important événement ?

A reconnaître, sans conteste, que les outils sont synchroniques du dépôt coquillier, par conséquent plus anciens que les dépôts limoneux des grottes littorales du tunnel de Pointe-Pescade, des Bains Romains (près d'Alger) dont la faune a offert, *Elephas atlanticus*, dans la première et des représentants des genres *Hippopotamus* et *Rhinoceros*, dans les deux.

Or ces grottes ont pour plancher la nappe coquillière, elles n'ont donc pu être remplies que lorsque la mer du niveau de 18 mètres, eut été abaissée par le mouvement négatif consécutif et marqué un long recul ; même, ainsi que l'admet le général de Lamothe, après le début du mouvement positif qui a suivi et qui continue à surélever le niveau de la mer actuelle.

Si donc la plage émergée était synchronique de l'époque monstérienne la faune des grands pachydermes serait d'âge postérieur.

Les rares découvertes faites jusqu'ici paraissent démontrer le bien fondé de cette déduction.

Ce n'est que dans la grotte des Bains Romains que des outils de « type monstérien » ont été signalés, dans les grottes du littoral, par MM. Ficheur et Brives (1). C'est par une erreur de lecture que le général de Lamothe les a indiqués comme ayant été trouvés dans la grotte du Tunnel de Pointe Pescade avec *Elephas atlanticus* (2). Dans cette dernière, Pomel n'a relevé « aucune trace d'habitation (3). »

D'après le manuscrit que M. Ficheur a bien voulu me communiquer les silex étaient abondants aux Bains Romains ; mais les trois pièces qui existent encore dans les vieilles collections du Laboratoire de Géologie ne présentent aucun cachet monstérien. Des silex taillés semblables peuvent exister dans les stations de surface et dans des grottes néolithiques. Ceux des Bains Romains peuvent donc appartenir à une époque plus récente que celle caractérisée par l'existence de l'Hippopotame sur le littoral (4).

(1) FICHEUR et BRIVES. — Sur la découverte d'une caverne à ossements à la carrière des Bains Romains, à l'Ouest d'Alger. *C. R. Ac. Sc.* 28 mai 1900.

(2) Général DE LAMOTHE. — (*Loc. cit.*), p. 239.

(3) POMEL. — Sur une nouvelle grotte ossifère à la Pointe Pescade. *C. R. Ac. Sc.*, 10 décembre 1894, p. 986.

(4) Les ossements des Bains Romains sont, en général, de teinte gris cendré à la surface tandis que ceux du Tunnel de Pointe Pescade présentent tous la teinte rouge limoneuse.

Si on considère que dans l'intérieur de notre département, loin de la côte, à Palikao et au lac Karar (Remchi-Montagnac), la faune des grands pachydermes est accompagnée de gros instruments de facture chelléenne et chelléo-acheuléenne, on peut admettre que les hommes qui, sur la côte, étaient contemporains de l'*Hippopotame* avaient déjà abandonné la technique chelléo-acheuléenne, pour pratiquer la technique moustérienne. L'homme du Sahel aurait donc été dans un stade de civilisation plus avancé.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler l'opinion suivante de Pomel qui, dans sa *Monographie des Singes et de l'Homme quaternaire*, p. 14, s'exprime ainsi :

« Les temps quaternaires ici sont divisés en deux phases « séparées par un accident géologique considérable : c'est « l'envahissement du littoral par une nappe d'eau marine, qui « a laissé des dépôts marins caractéristiques entre les dépôts « terrestres *éoliens ou alluvionnaires* qui les contiennent. Nous « n'avons que des documents très imparfaits sur la partie inférieure de cette formation détritique terrestre, consistant en « quelques débris de mammifères : *Elephas meridionalis*, *Equus* « *robustus* ; je n'y ai, personnellement, rencontré aucun outil « en pierre ; il est probable qu'ils doivent être de confection « toute primitive.

« C'est uniquement dans l'étage supérieur à la formation « marine qu'ont été rencontrés tous les matériaux utilisés « dans ce travail : Palikao, Aboukir. »

Pomel considérait donc les outils de facture chelléenne de Palikao comme d'âge postérieur à celui de la plage de 18 mètres. Ce n'est pas mon avis, du moins pour le moment.

Au sujet de la distinction des dépôts littoraux, le grand naturaliste exprime cette fois, une opinion identique à celle du général de Lamoignon et à la mienne.

Jusqu'à ce que de nouvelles découvertes apportent dans le débat des preuves irréfutables, l'hypothèse admise à ce jour par les spécialistes qui se sont consacrés à l'étude de la préhistoire de l'Afrique du Nord, et qui me paraît la seule plausible, est celle qui admet que la technique du paléolithique ancien paraît bien avoir régulièrement évolué, en Algérie, de la technique chelléenne à la technique moustérienne ; cela, sans transition brusque et pendant

la longue durée de temps qui pourrait constituer l'âge de l'*Hippopotame*.

Cet âge pourrait être divisé et comprendre au début, l'âge de l'*Elephas atlanticus* proposé par M. Pallary (1), mais, jusqu'ici, rien ne permet d'établir, avec la précision nécessaire, l'extension géographique de cette espèce, l'époque de sa disparition et, surtout, les rapports de l'âge des terrains qui la renferment avec les divers stades de l'évolution de l'industrie lithique ancienne. Il y a lieu de faire remarquer que, dans la grotte du Tunnel de Pointe Pescade, *El. atlanticus* était superposé à la plage marine émergée, ce qui infirme, au moins en partie, l'opinion, pourtant très plausible, de M. Pallary, qui considère cette espèce comme contemporaine de la faune marine chaude à *Strombus bubonius* (2), c'est-à-dire comme synchronique de la plage émergée de 18 mètres.

Il n'est pas inutile de rappeler qu'en Europe, les deux grandes techniques du paléolithique inférieur (*chelléen* et *acheuléen*) et du paléolithique moyen (*moustérien*) sont souvent associées, — le fait se produit aussi en Afrique du Nord, — et peuvent même se trouver dans un ordre stratigraphique presque inverse (3). Le problème à résoudre reste donc complexe.

Il est bien regrettable que les quartzites taillés ne se trouvent pas dans la nappe coquillière car on aurait là une base solide pour établir un échelon sérieux, un *pseudo-moustérien* algérien, dans l'échelle chronologique de nos stations nord-africaines.

Quel âge archéologique doit-on attribuer à la plage du niveau de 18 mètres ? On a vu, plus haut, que Pomel la considérait comme la plus ancienne du quaternaire ; mais, depuis, les opinions ont évolué sans être encore bien arrêtées. Tandis que MM. Boule et Haug (4) attribuent la nappe du plancher de la grotte de Prince au *chelléen*, M. Depéret (5) parallélise le niveau de 18 mètres avec le *moustérien*.

(1-2) P. PALLARY. — Sur les Mollusques fossiles, terrestres, fluviatiles et saumâtres de l'Algérie, 1901, p. 203.

(3) COMMONT. — Les industries de l'ancien Saint-Acheul (*L'Anthropologie*, 1908). — L'industrie moustérienne dans la région du Nord de la France, 5^e Congrès Préh. de France, 1910, BORLE. — (*Loc. cit.*), d'après Commont.

(4) HAUG. — Traité de Géologie, T. III, p. 1859.

(5) DEPÉRET. — La classification du Quaternaire et sa corrélation avec les niveaux préhistoriques, *C. R. S. G. F.*, 2 mai 1921, p. 425.

Les études de D'Ault du Mesnil, de Commont, du général de Lamothe dans le Nord, et particulièrement dans la Somme, ont toutes situé le niveau de l'*acheuléen* dans la moyenne terrasse alluviale correspondant au niveau marin de 30-32 mètres et le niveau du *moustérien* dans la basse terrasse correspondant au niveau marin de 18 mètres.

En Algérie les anciennes terrasses alluvionnaires du cours inférieur des fleuves ont été très peu étudiées, en dehors de l'Isser qui a fait l'objet d'une importante étude du général de Lamothe (1). De nos basses terrasses nous ne connaissons malheureusement pas l'industrie paléolithique qu'elles peuvent renfermer et rien ne permet d'affirmer qu'elle correspond à l'*acheuléen* ou au *moustérien*.

Les alluvions anciennes nord africaines qui ont fourni des instruments paléolithiques sont situées loin de la côte et leur altitude n'a plus de relations déterminées avec la ligne du profil d'équilibre du cours inférieur des cours d'eau côtiers.

Dans la province d'Oran le seul gisement alluvionnaire important et bien connu, à instruments paléolithiques, de facture chelléo-acheuléenne, est celui d'Ouzidan qui domine le lit d'une rivière, la Sikkak, assez torrentueuse en hiver. Cette station pourrait offrir une sérieuse base d'appréciation si elle se trouvait bien plus en aval et, mieux, dans la basse vallée de la Tafna. Dans la situation actuelle, elle ne peut fournir qu'une indication approximative.

La côte du sommet de la terrasse alluvionnaire est de 370 mètres environ. L'oued étant à la côte 315, la terrasse domine donc le cours d'eau d'environ 55 mètres. Ce chiffre correspondrait à celui des hautes terrasses. Or, comme il n'est pas douteux que l'action de creusement du lit de l'oued a été plus intense dans la moyenne Sikkak que vers son embouchure, on peut admettre que la nappe alluvionnaire des grottes d'Ouzidan appartient plutôt à la moyenne terrasse de 30 mètres qu'à la haute terrasse de 50-60 mètres.

(1) L. J. B. DE LAMOTHE. — Notes sur les Anciennes Plages et Terrasses du bassin de l'Isser (département d'Alger) et de quelques autres bassins de la côte algérienne (*Bull. de la Soc. Géol. de France*, 1890, p. 257).

De cette hypothèse, très plausible, je conclus qu'en Oranie l'*industrie lithique* moustérienne peut se rencontrer dans la plage émergée de 18 mètres et dans les basses terrasses alluvionnaires. *Mais cela reste à démontrer.* Tout autant qu'un outillage de facture acheuléenne ou moustérienne, bien caractérisée, n'aura pas été rencontré en place, *copieusement* associé à d'importants restes de la faune des grands pachydermes, il est prudent de se tenir sur la réserve.

Il faut aussi tenir compte de ce fait que de nombreux mammifères quaternaires sont encore mal connus au point de vue de la détermination exacte des espèces et de la progression de leurs migrations vers le centre africain. Si de sérieuses données sont acquises elles ne permettent pas encore de poser partout des jalons à demeure.

2°. — STATION DU MOULIN

Il y a quelques années M. Estaunié qui s'intéresse beaucoup à la préhistoire m'a signalé l'existence, au Nord de Karouba, aux environs de la côte 66, d'une station de quartzites taillés.

J'ai trouvé, en effet, à la hauteur de la côte 66, *sur la corniche* de la falaise maritime, un beau gisement qui est sans doute celui découvert par le perspicace et dévoué chercheur qu'est M. Estaunié (1).

Cette station est située exactement à 1400 mètres au Nord-Est du marabout de Sidi Medjoub, au-dessus du point « M^m » indiqué sur la Carte d'Etat-Major, *révisée*. Ce moulin, appelé moulin Vasco, est aujourd'hui abandonné ; il était actionné par l'eau d'une belle source qui sort de la plaine côtière, un peu en arrière de la corniche de la falaise qui surplombe, ou à peu près, le moulin. Le bassin réservoir, destiné à alimenter la chute, se trouve à quelques mètres de la source.

La station préhistorique commence à environ 80 mètres au Nord du bassin. Elle s'étend, en bordure de la corniche, sur une longueur d'environ 150 mètres. Sa largeur, très variable par suite de l'avance irrégulière des sables mou-

(1) M. Dalloni m'a dit, depuis, qu'il avait trouvé, à peu près dans la même région, une station de quartzites qui n'est pas celle que je vais décrire.

vants, mesure de 2 à 15 mètres. Une traînée de sable la coupe même presque en deux. La partie Sud n'a qu'une trentaine de mètres. Elle m'a offert le plus grand nombre de pièces de formes définies. Vers le Nord, les éclats de quartzite, d'abord assez clairsemés, deviennent plus abondants au fur et à mesure que l'on se rapproche de l'extrémité de la station. Il en restera toujours pour marquer le gisement. En revanche les belles pièces y seront rares après les prélèvements que j'y ai faits.

Description de l'Industrie lithique

La station du Moulin présente, dans son ensemble, une industrie de facture identique à celle de la station de Sidi Medjoub. La roche mise en œuvre est aussi le quartzite. La matière première a été probablement fournie plutôt par des galets ⁽¹⁾ que par les puissants bancs de quartzite du Medjanien très nombreux le long des falaises. Parfois ces bancs font saillie au-dessus du dépôt préhistorique et les éclats naturels se mêlent aux éclats intentionnels. La station peut être considérée comme un vaste atelier ; mais les galets et les nuclei y sont rares. L'atelier de débitage pouvait se trouver sur un point où la ligne de rivage était plus abordable.

Les éclats et les pièces en silex sont très rares parmi les quartzites taillés : ils sont presque inexistants.

Les matériaux étant bien plus abondants que dans la station de Sidi Medjoub, j'ai pu en faire un meilleur choix. Disques, pierres de jet et lames s'y retrouvent.

Particularité importante, la station offre, en outre, d'assez nombreuses pièces pédonculées.

Les pièces taillées à grands éclats sont nombreuses ; celles ayant une forme déterminée ne sont pas rares. En revanche, rares sont celles qui sont retouchées sur leurs bords.

(1) Les galets pouvaient être pris dans la plage émergée ou sur la greve actuelle.

Les plus grosses pièces sont des quartzites discoïdes de formes très variées qui en rendent la classification assez difficile. On peut y distinguer au moins quatre groupes :

1° Des pierres de jet, larges de 0^m030 à 0^m065, à face supérieure irrégulièrement tronquée pyramidale, présentant, en général, un petit nombre de facettes d'éclatement. La face inférieure, taillée aussi à grands éclats, est peu saillante au-dessous du pourtour dont le tranchant a été rendu sinueux par enlèvement d'éclats alternatifs. Le croquis (fig. 4) montre le principe de la technique de la taille d'une de ces pierres de jet vue par le côté, chacune d'elles a une forme particulière et il est difficile d'en rencontrer deux qui soient absolument semblables. Elles sont surtout de volume variable.

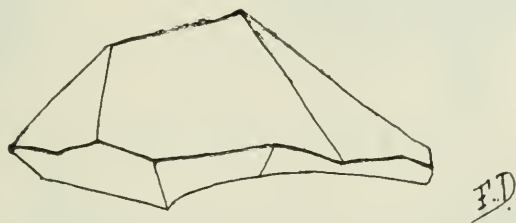


Fig. 4. — Croquis montrant la technique d'une pierre de jet.

2° D'autres pierres de jet ont les faces très bombées pyramidales, retaillées à plus petits éclats que les précédentes ; elles sont tronquées sur la partie formée par le plan de frappe qui a été conservé. Le sommet de la face supérieure se rapproche de la verticale passant par le talon.

Les pièces des 1^{er} et 2^e groupes sont des réminiscences de la technique acheuléenne et peuvent faire préjuger de l'âge archaïque de l'ensemble de l'industrie.

3° Des disques, qui, tout en procédant du même principe de taille que les pierres de jet, en diffèrent par leurs faces non pyramidales, un peu convexes, mais toujours

taillées par enlèvement de larges éclats. Le bord est sinueux ; la section médiane, elliptique (fig. 5).

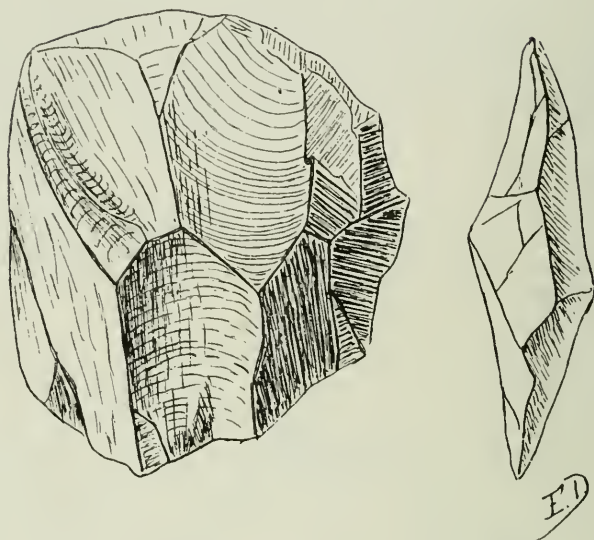


Fig. 5. — Disque : face supérieure et profil. — *Gr. nat.*

4° Des disques racloirs subcirculaires du type représenté (Pl. I, fig. 2, *a* et *b*) à face inférieure tronquée pyramidale plus ou moins saillante, à face inférieure plane. Les plus petites pièces ont la face supérieure plus nettement pyramidale, surélevée et rappellent les *grossières ébauches* de certains *grattoirs carénés* de l'*Aurignacien* français (1). J'ai représenté (Pl. III, fig. 1, *a* et *b*), une de ces pièces du Moulin.

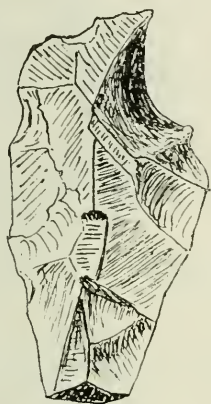
Les pièces de ce groupe, au moins les plus grosses, pourraient n'être que des ébauches de pierres de jet du type du 1^{er} groupe. Elles n'auraient pas encore subi, sur le pourtour, les retouches par éclats alternatifs.

Deux pièces, l'une du 1^{er} groupe, l'autre du 4^e, ont la face supérieure de même facture.

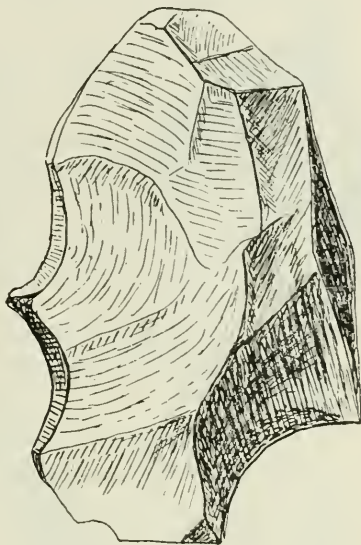
Les lames sont nombreuses. Elles sont, le plus souvent grandes, lancéolées ou rectangulaires. Les unes, à section

(1) Voir DÉCHELETTE.

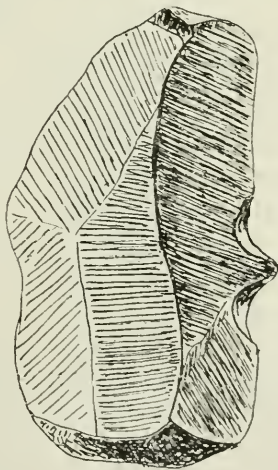
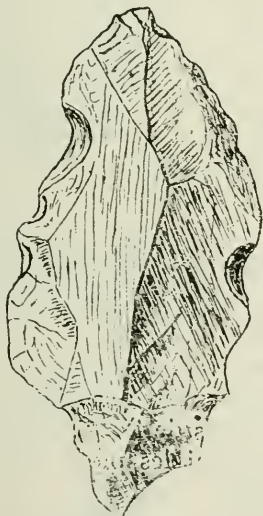
Manuel d'Archéologie T. I, p. 121, fig. 39, 4 et 7.



1



2



4

F.D.

transversale triangulaire, présentent une carène dorsale unique et régulière ; les autres, plus nombreuses, ont été retaillées sur le dos ; la carène dorsale a été enlevée par un ou plusieurs plans de départ longitudinaux. La face supérieure de la lame peut alors être bicarénée, à faces subparallèles ou parallèles ; le dos peut, aussi, être pyramidal, les plans d'éclatement s'abaissant d'un sommet submédian vers les extrémités arrondies, obtuses ou tronquées.

La pièce la plus intéressante est une moitié de lame qui n'a que 0,003 d'épaisseur, l'extrémité arrondie et les bords largement tranchants.

Les lames, en général peu ou pas retouchées et présentant des bords tranchants, devaient être surtout utilisées comme couteaux.

Mes plus grandes lames mesurent jusqu'à 0^m08 de longueur, 0^m035 de plus grande largeur et 0^m012 de plus grande épaisseur.

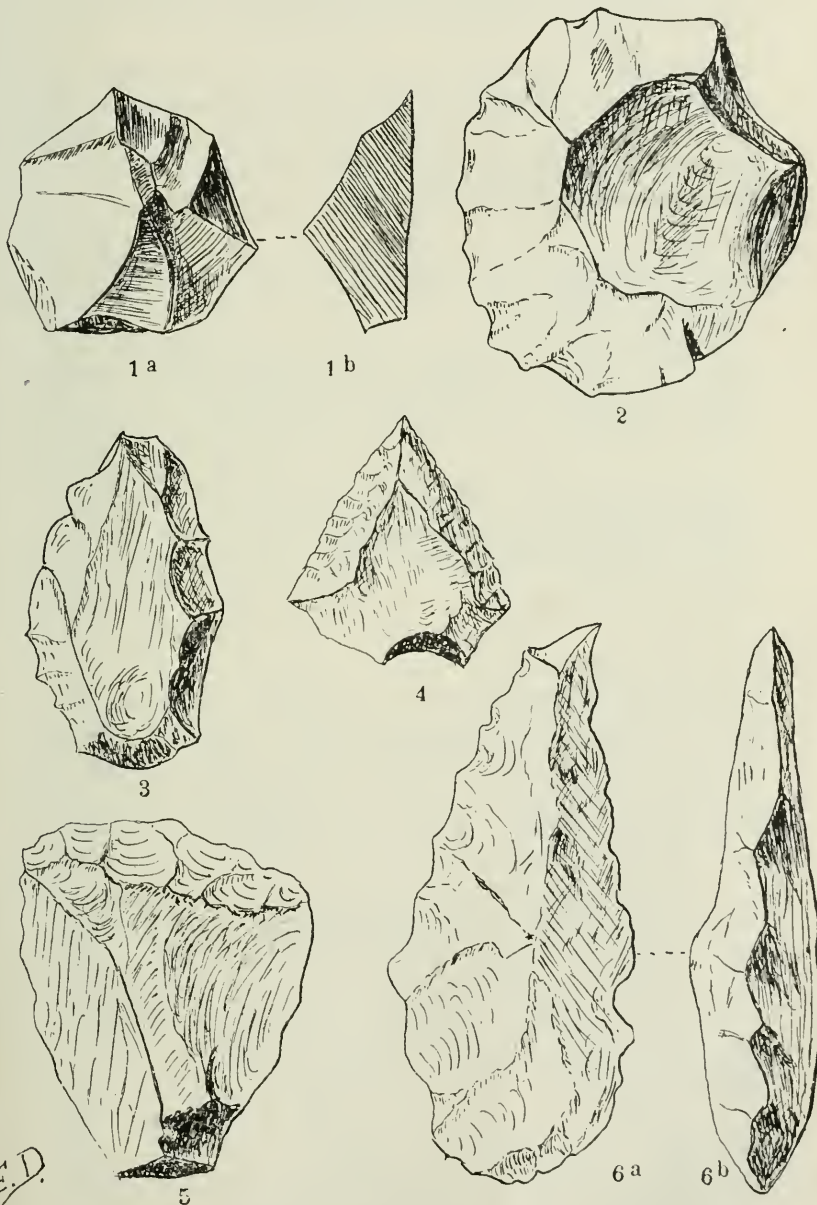
Lames à encoches. — Les lames présentent parfois des encoches formant racleur concave. La fig. 1, Pl. II, représente une lame *subpédunculée*, portant, à droite, une large et profonde encoche limitée au sommet par une pointe ayant pu servir de burin. La base a pu être ébauchée en pédoncule, car elle est carénée en dessous.

La lame, fig. 2, porte trois grandes encoches dont celle de droite est retouchée. Une lame, difficile à classer, est représentée par la fig. 3, Pl. II. Elle porte 2 ou 3 petites encoches et ses deux extrémités ont pu être utilisées comme burins ; l'extrémité inférieure, atténuée en pointe, pouvait être emmanchée dans le cas où cette pièce serait une pointe de javelot.

Enfin, la fig. 4 représente une lame portant deux encoches enserrant une dent ayant pu servir de pointe à tracer.

On trouve aussi quelques lames, courtes, minces et larges, toutes à face inférieure plane ; les unes qui sont des ébauches de racleurs ou de grattoirs de forme définie, les autres, des outils de fortune. Parmi les pièces nettement ouvrees je citerai les principales.

Racleurs. — Deux beaux racleurs circulaires sont à signaler ; l'un, le plus grand, mesure 0^m065 de diamètre et 0^m016 d'épaisseur ; tronqué sur le plan de frappe, il est retouché sur le reste de son pourtour. L'autre, plus petit



(Pl. III, fig. 2), mesure 0^m045 de diamètre moyen et 0^m013 d'épaisseur. Cet outil peut être bien pris en main du côté du plan de frappe.

Les racloirs de fortune sont faits, le plus souvent, avec des éclats plus ou moins quadrangulaires.

Grattoirs. — Je n'en ai qu'un bien défini fait avec la moitié postérieure d'une large lame dont la section de la cassure a été retouchée (Pl. III, fig. 5). Dimensions : longueur, 0^m044 , largeur du grattoir, 0^m040 , de la base, 0^m016 ; plus grande épaisseur, 0^m011 .

Pointes à main. — Je rapporte à ce type de pointes, deux pièces qui ont assez d'analogie avec les pointes du moustérien d'Europe.

La première (Pl. III, fig. 3) est faite d'une lame courte, subelliptique, à face inférieure formée par la face d'éclatement montrant le conchoïde de percussion, et la supérieure constituée par celle du conchoïde en creux. L'épaisseur est assez régulière. Les côtés, convexes, convergent vers l'avant pour se rejoindre en pointe brisée. En arrière le plan de frappe limite un talon peu épais. Il est facile de se rendre compte que l'outil peut être très bien saisi entre le ponce et l'index.

Dimensions : longueur, 0^m041 ; plus grande largeur, 0^m025 ; épaisseur, 0^m006 .

L'autre pièce (Pl. III, fig. 4), en quartzite gris, à grain très fin, présente un plus grand intérêt. C'est une pointe triangulaire à faces parallèles, la face supérieure étant aplanie par la taille. Les côtés forment un angle au sommet très régulier, aigu ; ils sont retailés et retouchés sur la partie supérieure. La base, en partie brisée, sans traces de taille intentionnelle, est en partie tranchante, en partie cassée. Arme ou outil cette pièce a pu être emmanchée ou être mise en main par son empoignure bien caractérisée. Est-elle contemporaine de la précédente ou plus récente ? Je n'ose en décider. Dimensions : longueur médiane, 0^m032 , des bords, 0^m029 , de la base, 0^m030 ; épaisseur, 0^m006 .

Cette pièce est la seule qui, par la perfection de ses retouches, ait un cachet nettement moustérien. Elle rappelle le limbe de quelques-unes des plus belles pointes de javelot en silex et à pédoncule de nos stations à quartzites de plein air.

Il y a lieu de remarquer que certains quartzites gris à grain fin sont bien mieux taillés que les quartzites bruns, la nature de la roche se prêtant mieux aux fines retouches. On sait d'ailleurs que les pièces en silex de même technique sont mieux travaillées et paraissent plus récentes.

Instruments pédonculés. — La station est caractérisée par l'abondance relative d'armes et d'outils pédonculés, (20 sur 67 pièces choisies).

Ces pièces, de facture grossière et de formes très variées, ont le pédoncule court, trapu, presque toujours plus épais que le limbe.

Le limbe, plan en dessous, présente en dessus de larges retailles : à droite et à gauche de la ligne médiane, il s'étale en formant, à la base, des barbelures horizontales. Entre chaque barbelure et le pédoncule l'angle ne forme pas cran. Il y a lieu de remarquer que l'angle est creusé, en dessous d'une sorte de dépression concave qui devait faciliter l'attache.

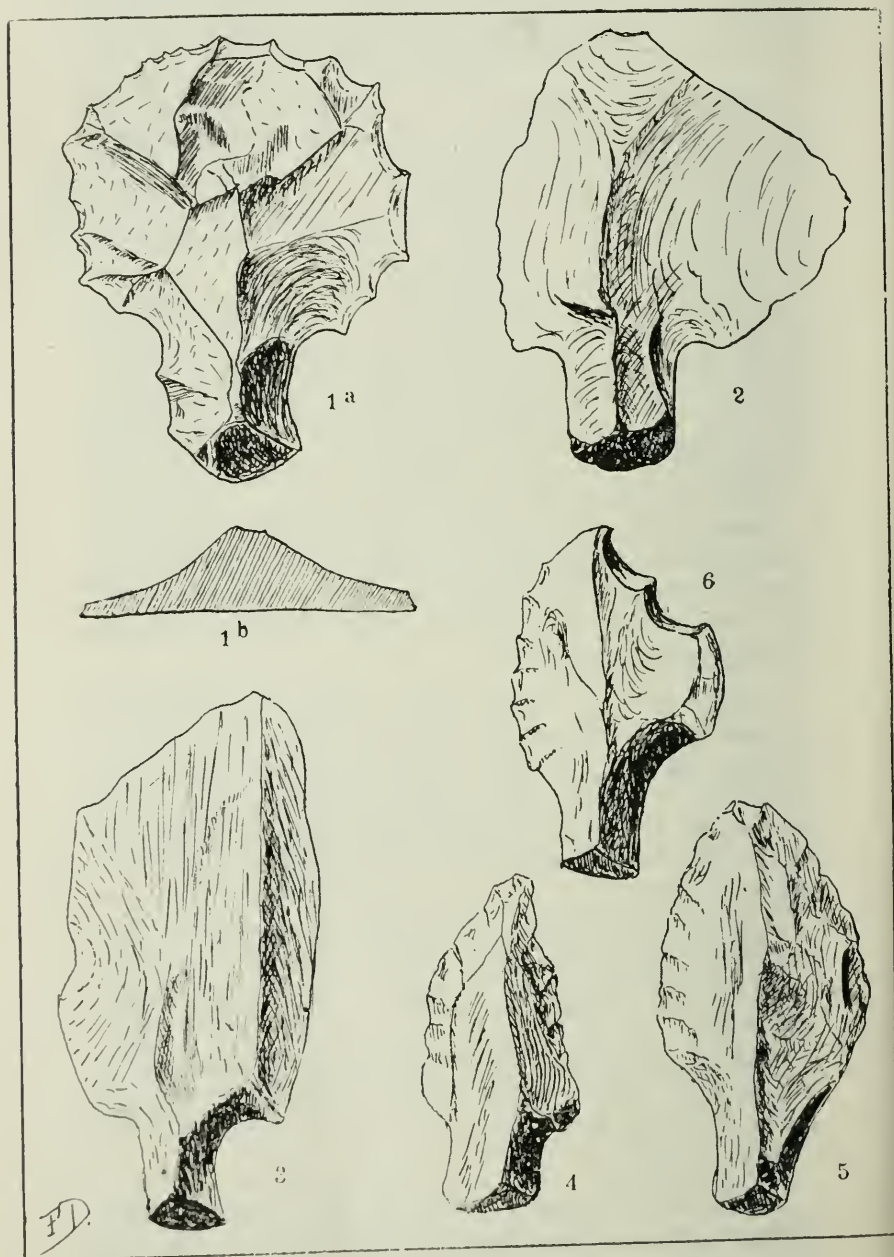
Rares sont les pièces dont on peut reconnaître les usages auxquels elles étaient destinées. On ne peut faire que des suppositions. En outre elles sont souvent réduites à des ébauches ou cassées. Dans ce dernier cas elles étaient transformées en grattoirs.

Racloirs circulaires pédonculés. — Le type des grattoirs circulaires pédonculés est représenté par la figure 1 a (Pl. IV). La fig. 1 b montre bien la section transversale du limbe. Cet instrument, relativement peu épais, a la face supérieure, un peu pyramidale. Le bord présente une série continue de petites encoches. Le pédoncule est très épais.

Dimensions : longueur totale, 0^m055 ; largeur du limbe, 0^m046, épaisseur sur le pourtour 0^m003, au milieu 0^m012 ; longueur du pédoncule 0^m018, largeur 0^m016, épaisseur 0^m011.

Avec cette pièce, je possède deux bonnes ébauches à peu près de mêmes dimensions, l'une très régulière de forme, l'autre à limbe bien plus large d'un côté que de l'autre. (Pl. IV, fig. 2).

Pointes de javelot pédonculées. — Les pièces à limbe taillé en pointe et entières sont rares. Je ne possède que celles représentées Pl. IV, fig. 4, 5, 6.



La fig. 4 représente une pointe de javelot mal façonnée, mais retouchée sur ses deux bords.

Dimensions : longueur totale, 0^m043 ; largeur moyenne du limbe, 0^m016 ; épaisseur sous l'arête dorsale, 0^m008 ; longueur du pédoncule, 0^m011.

La fig. 5 représente une pointe de lance en forme de feuille de saule. Cette pièce est très régulière mais son limbe est un peu oblique sur le pédoncule. Sa face supérieure est finement retaillée et les arêtes, sauf l'arête dorsale, y sont peu marquées.

Dimensions : longueur, 0^m055 ; largeur moyenne du limbe, 0^m028 ; plus grande épaisseur, 0^m010 ; longueur du pédoncule, 0^m013.

La fig. 6 représente la pièce la plus intéressante de cette série. Elle a la forme d'une hallebarde minuscule. Elle était sans doute destinée à plusieurs usages. Le bord gauche pouvait servir de racloir convexe, tandis que le bord droit, avec ses deux encoches, constituait un double racloir concave. La palette au-dessous des encoches pouvait être utilisée comme tranchet. Enfin, l'extrémité en pointe un peu rabattue pouvait servir de burin et de perceoir. Cette pièce pouvait être emmanchée ou bien être tenue, entre les doigts, par la palette, pour utiliser le racloir convexe.

Dimensions : longueur totale, 0^m045 ; largeur du limbe, 0^m025 ; plus grande épaisseur, 0^m007 ; longueur du pédoncule, 0^m014.

Ebauches de pièces pédunculées et pièces brisées. — Parmi les ébauches, celle en meilleur état est représentée par la fig. 3 (Pl. IV). C'est une lame pédunculée dont les trois bords sont tranchants. Cette pièce pouvait servir de couteau. Le bord gauche porte une encoche que je crois accidentelle.

Dimensions : longueur totale 0^m070 ; largeur, au milieu, 0^m034 ; à la base, 0^m028 ; plus grande épaisseur 0^m008 ; pédoncule, long de 0^m013, épais de 0^m007.

Trois fragments pédunculés représentent la partie postérieure de belles pièces cassées.

A citer une pointe de lance à pédoncule mal défini, à patine blanche paraissant recouvrir un quartz laiteux.

Pièces diverses. — Une pièce représentée de face et de profil par les fig. 6 a et b (Pl. III), mérite une mention

spéciale. C'est une réduction de l'amande acheuléenne. Ce petit coup de poing, ce jouet d'enfant, est en quartzite gris, à grain fin ; il est allongé, étroit, élégamment retaillé sur les deux faces ; les arêtes de taille sont à peine visibles. Les faces sont régulièrement bombées et se rejoignent pour former des bords tranchants, sinueux, retaillés par petits éclats alternatifs. A l'une des faces adhère un placage du grès à hélices. La pointe paraît avoir été brisée ; mais la cassure pourrait bien être intentionnelle, dans ce cas l'outil serait un élégant burin.

Dimensions : longueur, 0^m075 ; plus grande largeur, vers le tiers inférieur, 0^m032 ; plus grande épaisseur, 0^m015.

Ce petit coup de poing est évidemment un réminiscence de la technique acheuléenne.

L'autre pièce, moins belle, grossièrement taillée, est une sorte de petit coup de poing *elliptique* de facture chelléenne. Il est en quartzite presque noir ; ses faces inférieure et supérieure sont bombées, assez régulières et taillées à grands éclats ; le pourtour, anguleux, a été obtenu par éclats alternatifs et ne présente pas de retouches. Une des faces adhère à une petite masse de grès. Je n'ai pas représenté cette pièce.

Dimensions : longueur, 0^m065 ; largeur, 0^m045 ; épaisseur, 0^m025.

*
* *

En résumé, si on fait abstraction des instruments pédonculés et des deux dernières pièces que je viens de décrire, et qui ne sont que des réminiscences chelléo-acheuléennes, la majeure partie de l'outillage de la station du Moulin ressemble absolument à celui de Sidi Medjoub. C'est la même technique de taille et la même facture pour les disques, pierres de jet, lames peu ou pas retouchées en pointes ou racloirs.

La technique et la facture sont encore ici pseudo-moustériennes. Seuls les outils pédonculés paraissent s'en séparer, non par la technique de la taille, mais par leur facture. On ne peut pourtant pas nier qu'ils sont contemporains des pièces ayant un cachet plus ancien et auxquelles ils sont mêlés. Il faut donc admettre que les outils pédonculés marquent un progrès sur l'industrie de

Karouba et non une décadence du néolithique. Si donc les quartzites de Sidi Medjoub étaient moustériens l'évolution de l'industrie du Moulin ne pourrait être poussée jusqu'au néolithique berbère.

Telle est l'impression qu'a laissée, dans mon esprit, l'étude des intéressants matériaux que je viens de décrire.

Considérations sur la Position stratigraphique du gisement

La coupe Fig. 6 montre la constitution de la corniche qui supporte la station située au-dessus de la falaise du Moulin.

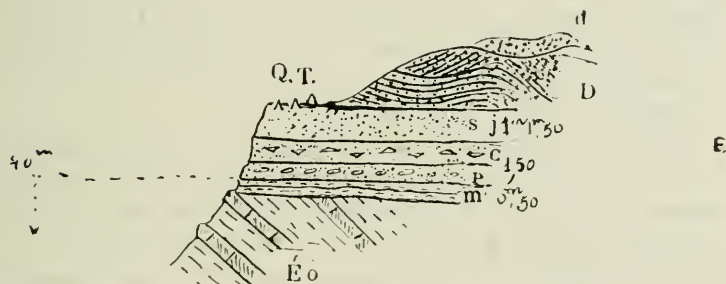


Fig. 6. — Coupe de la corniche du Moulin

Légende. — Eo, marnes et quartzites du Medjanien ; m, marnes à cailloutis ; P, poudingues à pectoncles ; c, dépôt caillouteux ; Sj, grès jaunes ; D, dunes récentes ; d, dunes contemporaines.

Cette coupe qui ne diffère guère de celle de la station de Sidi Medjoub, permet, par sa netteté, de préciser les détails, quelque peu confus, de celle de la Baie aux Pirates. Elle montre que sur la nappe de poudingue et de grès coquilliers se superpose directement un dépôt de ruissellement c constitué par d'assez gros morceaux de quartzite, à angles vifs, détachés des bancs qui faisaient saillie au-dessus de la plage émergée, ou même de la plaine côtière, en arrière de la corniche. Ces îlots rocheux sont aujourd'hui cachés par les dunes. Toutefois, deux ou trois sont encore visibles en bordure de la corniche où ils sectionnent la couche à hélices ; à l'extrémité du gisement, ils forment même un coin du sol sur lequel sont épars, à la surface, des quartzites taillés.

A la base de la corniche on voit de petits lambeaux d'une couche marneuse, blanchâtre, m, pétrie de petits cailloutis qui ne paraît pas exister à Sidi Medjoub. Cette couche, d'épaisseur faible et très variable, m'a paru raviner les marnes éocènes. Elle ne présente aucune importance pour l'étude du sujet que je discute.

De l'analyse de la coupe (Fig. 6) il ressort :

Que le dépôt de gros cailloutis c correspond, sans aucun doute, au dépôt a de la coupe (Fig. 2), aux abords du marabout de Sidi Medjoub. Les deux dépôts c et a ont donc la même origine, ils appartiennent au même niveau, niveau directement superposé à celui des galets.

Je n'ai pas retrouvé, isolée, une assise de grès ou sables rouges analogues aux grès b à quartzites taillés de Sidi Medjoub ; mais des grès sableux qui s'intercalent entre les gros éléments caillouteux de la couche c la représentent ; ces lentilles de grès sableux peuvent s'isoler latéralement sur quelques points de la corniche.

C'est en m'appuyant sur les observations faites sur la falaise du Moulin que j'ai été conduit à conclure que les dépôts a et b de Sidi Medjoub sont synchroniques de la nappe c du Moulin et appartiennent au même niveau c.

Si la constitution de la corniche est à peu près identique tout le long des falaises du littoral de Karouba, il n'en est pas de même de la position stratigraphique des quartzites taillés dans les deux gisements. Tandis qu'à Sidi Medjoub ils sont dans les grès rubiginoux b de la plaine côtière, à la station du Moulin ils sont disséminés à la surface de l'assise de grès jaunâtre S j., en Q.T. Stratigraphiquement les deux stations sont donc séparées par toute l'épaisseur de l'assise S j. Les quartzites Q.T. paraissent ne se trouver qu'à la surface. Ils sont souvent solidement cimentés dans la couche superficielle du grès. Il n'est pas rare de trouver des pièces détachées auxquelles adhèrent solidement, sur une ou deux faces, des lambeaux de grès. Certains quartzites sont même englobés dans la mince et dure croûte tropicale (6^m020) qui, par places, forme sur le grès S j un revêtement blanc.

Les tailleurs de quartzites s'étaient donc installés, ici, sur le dépôt des grès S j, sur la corniche même, mais plutôt en arrière du bord de la corniche primitive, la falaise n'ayant cessé de reculer.

Les quartzites auraient pu être amenés là par le ruissellement, mais le tranchant vif et non ébréché de leurs bords démontre que cette action, si elle a eu lieu, ne s'est produite que sur un très court trajet.

La station peut s'étendre en arrière de la corniche où les sables mouvants actuels la cachent en partie. Les grès dunaires D pourraient aussi la recouvrir, mais, comme aux abords de la station, ils sont assez en retrait, on ne peut pas faire une constatation qui serait de la plus haute importance pour solutionner la question de l'âge des pointes pédunculées. Des recherches méticuleuses conduiraient peut-être à ce résultat.

Une autre question plus importante encore, se pose. Existe-t-il des quartzites taillés dans la masse des grès jaunes Sj ? Je les ai cherchés vainement dans la section verticale de l'assise. Toutefois, quand cette dernière est abattue obliquement par la désagrégation et le ruissellement, on trouve des quartzites sur le plan incliné du grès ; ces pièces y sont fixées par les concrétions de surface. Il est facile de se rendre compte qu'elles ont été charriées.

J'ai déjà fait remarquer que le même fait peut s'être produit à la station de Sidi Medjoub sur les poudingues.

En résumé il est manifeste que la station du Moulin est située à un niveau supérieur à celui de la station du marabout. Peut-on néanmoins considérer les deux stations comme contemporaines ? A priori, non. Je crois pourtant qu'elles représentent deux phases très rapprochées de la même époque.

CONCLUSIONS

M. Pallary en signalant, la première fois, la station de Karouba et en rectifiant loyalement plus tard sa première opinion n'a pas décrit avec assez de précision la constitution de la corniche de la falaise. Cette imprécision laisse subsister une certaine équivoque qui gêne pour l'appréciation raisonnée des faits signalés.

Il n'est pourtant pas douteux que M. Pallary admet l'existence de quartzites taillés dans les poudingues et grès à pectoncles, puisqu'il a constaté leur présence dans toute l'épaisseur de la plage soulevée.

Tandis qu'en 1890 il avait vu les quartzites à la surface du sol et les considérait comme *néolithiques*, en 1911 il

les a situés bien plus bas, à l'intérieur des couches à pectoncles, et les a considérés comme synchroniques des poudingues. En conséquence il a admis que les quartzites sont *paléolithiques*, et *moustériens*.

Ces contradictions prouvent, une fois de plus, qu'il faut toujours se tenir en garde contre les erreurs qui peuvent résulter d'un examen trop rapide des lieux ; ce qui, malheureusement, se produit trop souvent en Algérie, lorsqu'on n'habite pas à proximité des stations litigieuses.

Malgré l'examen attentif que j'ai fait de la station et des falaises de Karouba je me borne surtout à avancer que, dans la station de Sidi Mohammed Medjoub, les quartzites taillés n'existent pas dans les poudingues et grès coquilliers constituant la vraie plage marine émergée ; ils se trouvent englobés dans les grès à hélices rubigineux, d'origine éolienne, immédiatement superposés aux poudingues et grès à pectoncles. Ils peuvent être, tout au plus, synchroniques de la période pendant laquelle la mer du niveau de 18 mètres a opéré son mouvement de retraite. Si, comme l'admet le général de Lamothe, ce mouvement a été brusque, la station paléolithique remonterait, aux débuts du mouvement positif qui a suivi, et continue.

En résumé quoique l'industrie lithique de la station de Karouba (Sidi Medjoub) me paraisse présenter un caractère paléolithique indéniable, je me borne à avancer que les quartzites taillés n'ont pas été roulés et qu'ils sont d'âge postérieur à celui de la plage émergée à Pectoncles du niveau de 18 mètres. J'admets comme M. le général de Lamothe, que cette plage appartient au *pléistocène supérieur*. Mais les géologues étant encore bien loin d'être d'accord sur les divisions du quaternaire et les limites à établir, je précise ma pensée en attribuant la plage émergée de Karouba à l'étage *Monastirien* (Depéret) (1).

L'industrie est donc *postmonastirienne*. Elle ne serait donc pas strictement paléolithique au sens propre du mot, elle représenterait plutôt un premier stade de l'industrie archéolithique en Algérie.

(1) DEPÉRET. — Essai de coordination chronologique des temps quaternaires. (*C. R. Ac. Sc.*, 25 mars 1918, p. 480).

En faisant état des anciennes lignes de rivage M. Depéret divise les terrains *pléistocènes* en quatre étages : le *Sicilien*, niveau de 90-100 mètres ; le *Milazzien*, niveau de 55-60 mètres ; le *Tyrrhénien*, niveau de 28-30 mètres ; le *Monastirien*, niveau de 18-20 mètres. (*C. R. Ac. des Sc.*, 25 mars 1918).

Le degré d'ancienneté des quartzites taillés de Karouba ne peut pour le moment être précisé davantage.

Quant à l'industrie de la station du Moulin il est indiscutable qu'elle offre, — les pièces pédonculées étant mises à part, — une technique d'exécution identique à celle de l'industrie de Sidi Medjoub. En vitrine les deux lots de quartzites seraient difficiles à distinguer. Les pointes représentées (Pl. III, fig. 3 et 4 et le racloir fig. 2), isolés, seraient, sans conteste, attribués au Moustérien.

Seuls les outils pédonculés donnent l'impression qu'ils pourraient être d'une époque plus récente.

Toutefois il me paraît difficile d'admettre qu'ils ne sont pas contemporains du reste de l'outillage qui s'est complété des produits d'une nouvelle invention.

Si donc on admettait que la station de Sidi Medjoub est moustérienne, je ne vois pas trop pourquoi on serait autorisé à pousser celle du Moulin jusqu'au néolithique berbère, voire même jusqu'au néolithique ancien seulement.

Sans soutenir que l'usage du quartzite caractérise le paléolithique ancien et moyen en Algérie, il y a pourtant lieu de tenir compte de ce fait que, dans certaines régions, comme aux environs d'Oran par exemple, où les éléments de la matière première, quartzites et silex, voisinent, l'emploi presque absolu du quartzite paraît antérieur à celui du silex.

Me plaçant à un autre point de vue, je me demande comment la décadence dans l'art de la taille aurait pu être régressive jusqu'à déterminer l'abandon du silex pour revenir au quartzite.

L'existence, avec les pièces pédonculées, de lames, d'éclats et d'outils à grandes encoches intentionnelles, servant de racloirs concaves, donne à l'ensemble de l'outillage du Moulin un cachet qui rappelle, dans ses grandes lignes, la technique de l'industrie *aurignacienne*.

Peut-être est-ce sur un échelon à peu près correspondant qu'on pourra un jour placer nos stations *littorales* du type de la station du Moulin.

Si, réellement l'industrie des outils pédonculés devait être séparée de celle des quartzites de facture d'apparence plus primitive, il faudrait la considérer comme représentant un deuxième stade *postmonastirien* de l'industrie archéolithique en Algérie.

Tout en soutenant que les deux stations que je viens de décrire sont paléolithiques je me refuse à apporter une solution plus précise car les faits, jusqu'ici constatés, sont encore en trop petit nombre ou insuffisamment probants pour tirer de tous des conclusions définitives.

J'en dirai autant de presque tout notre préhistorique allant du *moustérien* au *néolithique ancien*. Je ne cesserai de le répéter : trop d'observations, trop rapidement faites, sans bases géologiques, stratigraphiques ou paléontologiques, ont conduit ou conduisent à des interprétations contestables ; les données acquises ne permettent pas encore d'établir, avec la précision scientifique désirable, toutes les lignes de repère qui seraient nécessaires pour dresser une échelle solide de la classification de la Préhistoire algérienne.

En terminant je tiens à faire remarquer que dans ce travail, je n'ai eu qu'un but, celui d'attirer l'attention de mes confrères sur la différence d'interprétation que m'a suggérée l'étude des quartzites taillés de Karouba.

A d'autres d'arbitrer.

F. DOUMERGUE.

APPENDICE

Au sujet d'une publication récente ⁽¹⁾ dans laquelle mon savant confrère, M. Reygasse, annonce sa belle découverte, — dans la berge de l'Oued Djebbana, région de Tébessa, — d'*outils pédonculés* qu'il attribue au moustérien, je tiens à faire remarquer que je me suis toujours refusé à admettre le « Berbère ». Cette dénomination ne figure dans aucune de mes précédentes publications. Je me suis borné à citer des « quartzites taillés ».

Tous les confrères avec lesquels je suis en relations savent que je n'ai jamais admis le « néolithique berbère ». Je ne l'ai pas nié, mais étant donné qu'aucune preuve *stratigraphique ou paléontologique* n'a été apportée pour le justifier, je ne l'ai jamais adopté. Au contraire j'ai toujours eu l'impression que l'industrie des quartzites avait plutôt un cachet paléolithique que néolithique.

Même, en 1912, pour bien marquer que je reconnaissais un caractère de grande ancienneté à cette industrie, j'ai admis, après M. Debruge ⁽²⁾, que la station du dj. Ouach (Constantine) était *paléolithique* ⁽³⁾. Je n'ai pas dit : *moustérienne*, et ne le dirai pas encore, car, pour fixer la place de cette industrie dans l'échelle de la *classification basée sur la stratigraphie*, rien, dans la province d'Oran, ne m'autorise, à ce jour, à adopter définitivement l'échelon moustérien.

Mon impression, attribuant un caractère archaïque aux quartzites taillés avec pointes pédonculées, a toujours résulté du fait que les gisements se trouvent le plus souvent dans des dépôts limoneux de décalcification, malheureusement peu épais, étalés à la surface des plateaux : le ruissellement actuel met les pièces à jour, comme il peut aussi les recouvrir de nouveau. Le facies archaïque des disques, pierres de jet, racloirs, taillés gros-

(1) REYGASSE. — Études de Paléolithologie maghrébine (Nouvelle série). (*Mém. Soc. Arch. de Constantine*, 1920) (années 1919-1920), p. 550. Voir aussi les considérations de la p. 534.

(2) DEBRUGE. — Les outils pédonculés d'Aïn-el-Mouhaad. (8^e Congrès préh. de France, Angoulême, 1912). — La station du djebel Ouach (*Mémoires Soc. Arch. de Constantine*, 1913).

(3) DUCMÉRIEUX. — Note sur quelques relations de la Préhistoire de la région de Constantine avec celle des environs d'Oran. (*Bull. Soc. Géogr. et d'Arch. d'Oran*), 1913.

sièrement selon la technique paléolithique, a aussi contribué à me faire rejeter, comme non démontrée, l'attribution au néolithique.

N'ayant jamais rencontré cette industrie dans des couches profondes, je me suis tenu sur la réserve, espérant bien qu'un jour ou l'autre une découverte heureuse viendrait nous imposer la vérité et mettre d'accord tous les préhistoriens de l'Afrique du Nord.

Les découvertes faites dans le département de Constantine par M. Debruge ⁽¹⁾ d'abord et, surtout, celles faites tout récemment par M. Reygasse ⁽²⁾, ont fourni des preuves indiscutables de l'âge paléolithique de cette industrie et fait faire un grand pas à la question. Toutefois, à mon humble avis, il me semble que l'échelon exact reste encore à fixer, soit dans le paléolithique moyen, soit dans le paléolithique supérieur ou archéolithique, plutôt vers la base de ce dernier. C'est d'ailleurs la conclusion que j'ai déduite de mon étude sur les stations de Karouba.

Il est bien regrettable que M. Reygasse n'ait pu encore nous faire connaître la faune qui accompagnait l'industrie de l'Ouest Djebbana. Je ne crois pas, d'après le niveau où elle gisait, qu'elle accuse une très grande ancienneté. L'Hippopotame doit manquer. S'il s'y trouvait il apporterait une démonstration éclatante du bien fondé de l'opinion de M. Reygasse attribuant la station au moustérien.

Si la faune ne donnait pas une indication suffisante, c'est dans les basses terrasses du cours inférieur des petits fleuves qu'il faudrait continuer les recherches.

En attendant qu'une solution heureuse permette de résoudre le problème, je souhaite que ce résultat soit acquis le plus tôt possible. Il n'est que temps que l'on fasse disparaître cette pierre d'achoppement du *néolithique berbère* qui, depuis près de vingt ans, empêche d'établir une classification raisonnée des stations préhistoriques algériennes, classification qui doit être basée, avant tout, sur la stratigraphie.

F. D.

(1) DEBRUGE. — La grotte des Ours (1908). — La station du dj. Ouach (1913). *Mem. Soc. Arch. de Constantine*.

(2) REYGASSE. — (*Loc. cit.*).

LA QUESTION D'ALGER DEVANT L'OPINION

DE 1827 A 1830

(Essai de bibliographie méthodique des sources)

Introduction

Les événements qui ont marqué les relations de la France avec la Régence d'Alger, d'avril 1827, date de la rupture, à la chute de Charles X, en juillet 1830, ont tenu une place importante dans notre politique, surtout sous le Ministère Polignac (août 1829-juillet 1830).

Des étrangers particulièrement bien informés, comme Metternich, mettaient sur le même plan, les « deux « immenses entreprises qui, distinctes de leur nature, ne « s'en confondent pas moins dans un même but... l'état « d'hostilité avoué dans lequel s'est placé le Ministère « français en face de la Chambre élective — et l'entreprise « d'Alger. » (1).

On peut se demander si le public français sentit, avec la même acuité, l'importance de la question d'Alger.

Quand on songe, en effet, à l'ignorance de la plupart des Français pendant les dernières affaires marocaines, à l'opposition violente que suscita l'occupation du Tonkin, de la Tunisie et du Maroc, tant au Parlement que dans la Presse, aux intrigues politiques et financières qui augmentèrent alors la confusion des esprits, on est amené à conclure que, même de nos jours, les questions coloniales se présentent sous des aspects tellement complexes et même contradictoires qu'il est très difficile aux peuples de se faire des opinions raisonnées et, à plus forte raison, à l'historien de démêler la nature de ces opinions.

(1) METTERNICH : Mémoires, t. V, p. 3, Paris 1908.

Si, en dépit des progrès de l'instruction et du développement de la Presse, les questions coloniales n'intéressent encore qu'une faible partie des citoyens, si ce n'est parfois par leurs conséquences politiques, il semble, a priori, que la curiosité qu'elles suscitèrent sous la Restauration dut être encore plus limitée. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a profit, pour l'historien, à rechercher les impressions qu'inspirèrent aux Français l'expédition et la conquête d'Alger.

La France appauvrie par les traités de 1815 n'est plus, sous la Restauration, qu'une médiocre puissance coloniale et, tout d'un coup, par suite d'une décision qui n'est pas l'aboutissant d'une politique, mais le résultat d'un incident diplomatique, la prise d'Alger va marquer le point de départ du rétablissement de notre domaine d'outre-mer.

Le triomphe d'Alger se mêle aux rumeurs tragiques des journées de juillet et de la fuite des Bourbons : le général qui avait mené les troupes à la victoire voit, tristement, flotter le drapeau tricolore sur la Casbah et se dispose à l'exil. Il semble qu'en présence de ce brusque retour de fortune, on doive se demander si ceux qui commencèrent la conquête de notre principale colonie se rendirent compte de l'avenir qui lui était réservé : et si le peuple qui salua de huées le départ du roi se montra un ingrat devant cette suprême offrande ou en méconnut la valeur.

La réponse à ces questions peut contribuer à éclairer la psychologie des mouvements de juillet et à préciser les jugements que l'on est en droit de porter sur la politique de Charles X et de Polignac.

Les députés et les pairs (1), les journalistes et les économistes (2), ne laissèrent pas que de s'occuper de la question d'Alger. De nombreux écrivains étudièrent la situation de la Régence, ses rapports avec la France, les conditions probables d'une expédition et l'avenir d'Alger.

Ce sont là les sources qui permettent de rechercher comment se posa le problème devant l'opinion.

(1) A. JULIEN : La question d'Alger devant les Chambres sous la Restauration (*Revue Africaine* 1922, p. 279 et 495).

(2) A. JULIEN : L'opposition et la guerre d'Alger, à la veille de la conquête (*in Bull. de la Soc. de Géog. et Arch. d'Oran*, t. XLI 1921), et l'avenir d'Alger et l'opposition des libéraux et des économistes en 1830 (*ibid.*, 1^{er} trim. 1922).

Bibliographie

On peut distinguer trois sources principales :

A) Les débats parlementaires ;

B) Les journaux ;

C) Les ouvrages et les brochures publiés depuis la rupture avec la Régence jusqu'à la prise d'Alger (avril 1827-juin 1830) (1).

A) DOCUMENTS PARLEMENTAIRES

a) Les compte-rendus des séances des Chambres et les annexes (enquêtes, rapports, budgets, documents, projets de lois), ont été publiés dans le *Moniteur*, journal officiel.

On emploie, plus commodément, la 2^e série des *Archives parlementaires*, « *Recueil complet des débats* » (t. LIX-LXV).

De nombreux discours prononcés en 1830 et qui ne figurent pas au *Moniteur* ont été reproduits par les *Archives parlementaires*, d'après les journaux du temps.

Pour les recherches concernant la période antérieure à 1830, voir la table chronologique et alphabétique du tome LXI qui tient lieu de table analytique.

Résumé généralement sûr et très pratique des débats, accompagné des citations essentielles dans C. L. Lesur : *Annuaire historique universel* qui fournit aussi un sommaire intéressant des faits de l'année. L'annuaire de Lesur a paru régulièrement de 1818 à 1860.

Le Comte de Laborde, dans sa brochure : *Au Roi et aux Chambres* (cf infra), présente aux annexes « un résumé des discussions qui ont eu lieu, dans les deux Chambres, sur les affaires d'Alger, dans les sessions de 1820, 1828 et 1829 ». (*Pièces à l'appui* n° 4, p. 25 à 60), avec des citations et des notes critiques.

L'auteur, hostile à l'expédition, insiste surtout sur les critiques portées à la tribune, par les orateurs libéraux.

(1) Il y aurait lieu d'envisager, aussi, les Mémoires, Souvenirs, Apologies et Correspondances ; ces ouvrages qui contiennent de très nombreuses allusions à la question d'Alger sont précieux pour en saisir le côté politique et en connaître les dessous, mais ils ont eu une influence nulle sur l'opinion publique et la plupart n'ont été publiés que longtemps après les événements. Ils méritent une étude spéciale qui ne peut entrer dans le cadre de la présente Bibliographie.

b) Les Chambres ont discuté, à plusieurs reprises, les problèmes soulevés par nos relations avec Alger.

I) On ne peut comprendre les interventions des Députés et des Pairs, durant les trois dernières années de la Restauration, si l'on ne connaît les longues discussions auxquelles ont donné lieu les créances Bacri, en 1820.

Les débats présentent un double caractère :

1) Une controverse technique sur le règlement des créances qui, depuis le Directoire, ont donné lieu à d'interminables chicanes entre financiers et gens de robe ;

2) Une discussion constitutionnelle, greffée sur la précédente qui, finit par prendre la première place et au cours de laquelle les orateurs libéraux critiquent la prérogative royale et soutiennent le droit des Chambres à accorder ou à refuser les sommes nécessaires à l'exécution des traités signés par le Roi.

Pour le rapport de Basterrèche, sur le projet de loi relatif à un engagement conclu entre la France et la Régence d'Alger, voir : *Archives parlementaires, Chambre des Députés, II^e série, t. XXIX, p. 262 et sq.* ;

Pour la discussion de la Chambre des Députés, *Arch. parl. p. 345 sq.*) et *Moniteur de 1820 (p. 1005 sq.)*.

Pour la Chambre des pairs, voir la présentation de la loi dans les *Arch. parl. (14 juillet, II^e série, t. XXIX, p. 417 sq.)* et dans le *Moniteur (p. 1068 sq.)* ; l'adoption dans les *Arch. parl. (id. p. 451)*.

L'*Annuaire historique* de 1820 de Lesur résume convenablement les débats (p. 213-215) :

II) a) La session de 1827 fut close le 22 juin sans que le Gouvernement se fût expliqué sur l'affaire d'Alger.

b) Pour la session de 1828, voir à l'occasion de la discussion de l'adresse, les explications du Ministre des Affaires Etrangères de la Ferronnays, le 15 février à la Chambre des Pairs (*Arch. parl. II^e série, t. LII, p. 652*) et le 4 mars à la Chambre des Députés (*id. p. 743*) ; l'important discours du député de Marseille de Roux, le 15 mai, qui porte à la tribune les doléances de ses électeurs (*Arch. parl., t. LIV, p. 30*) ; le questionnaire et les critiques de Bignon qui soulignent l'importance politique du problème (*Arch. parl., t. LV, p. 536*) ;

c) En 1829, il y eut trois débats sur la question d'Alger, au cours du dernier trimestre, à l'occasion : du règlement définitif de l'exercice 1827 et des crédits extraordinaires de 1828 (Arch. parl., t. LXIII, p. 760, 4 mai 1829, t. LIX p. 8-39, 5-7 mai 1829), de la discussion du budget de 1830 (Arch. parl., t. LX, p. 161-164 et p. 186, 9-10 juin 1829), des crédits extraordinaires de 1829 (Arch. parl., t. LXI, p. 205 sq., 10 juillet 1829).

A noter, au cours de la séance du 7 mai, les deux discours de Duvergier de Hauranne et de Laisné de Villevesque.

C'est dans la séance du 10 juillet que les orateurs de l'opposition firent le procès de la politique gouvernementale avec le plus de vigueur et envisagèrent le problème dans toute son ampleur, par les discours d'Alexandre de Laborde (Arch. parl., t. LI, p. 205), Bignon (id. p. 207), Ch. Dupin (id. p. 213) et surtout Thomas, député de Marseille, à deux reprises (id. p. 215, sq. et 219 sq.). Le comte Portalis répondit à Thomas au nom du Gouvernement (id. p. 217).

d) La session de 1830, prorogée au 1^{er} septembre dès la présentation de l'adresse, ne pouvait permettre des discussions publiques sur l'affaire d'Alger. Chateaubriand néanmoins, dans son discours du 8 mars 1830 à la Chambre des Pairs pour discuter le projet d'adresse, fit une allusion à des compromissions entre Polignac et l'Angleterre, au sujet de l'expédition (Arch. parl., II^e série, t. LXI, p. 551 sq.).

Le même jour l'amiral Verhuel, portant à la tribune le point de vue des techniciens, critiqua vivement les dispositions militaires prises par le Gouvernement (id. id., p. 554).

Dans le Comité secret du 16 mars, le comte de Laborde fit une intervention suprême dont les journaux entre-tinrent leurs lecteurs. Le baron d'Haussez, ministre de la Marine et l'un des principaux organisateurs de l'expédition, lui répondit en justifiant les mesures officielles (id. id., p. 593, sq.).

L'Annuaire historique de Lesur fournit un résumé des discussions

pour 1829 p. 196, 228 et 283

pour 1830 p. 18, 114 et 118

B) JOURNAUX

a) On trouve la liste des journaux dans *Hatin : Bibliographie historique et critique de la presse en France*, Paris 1866 et l'histoire de la presse, sous la Restauration, dans *Hatin : Histoire politique et littéraire de la presse en France*, 8 vol., 1859-1861, t. VIII.

b) Les principaux journaux à consulter sont :

1) Le *Moniteur* de 1827 à 1830 qui publie les discussions des Chambres, les communiqués officiels et de nombreux extraits de la presse légitimiste de Paris et de province.

2) le point de vue de l'opposition est soutenu surtout par le *Journal des Débats*, devenu franchement libéral depuis le renvoi de Chateaubriand, le *Globe* transformé depuis peu en journal politique et quotidien ; le *Courrier français* où écrit une rédaction très éclectique, mais unanime dans son hostilité au Ministère ; le *Temps*, fondé le 15 octobre 1829, organe des 71 députés de gauche et du centre gauche et le *National*, lancé par Thiers le 3 janvier 1830, porte-parole des Orléanistes et critique impitoyable du ministère Polignac.

Ces journaux fournissent des traductions souvent copieuses, mais qui ne coïncident pas toujours entre elles des journaux anglais : *The Times*, *The Globe*, *The Courier*, *The Morning Herald*, *The Morning-Chronicle* (etc.).

3) La politique officielle est soutenue, non seulement par le *Moniteur* mais par les journaux de droite : l'*Universel*, journal obscur, devenu depuis décembre 1829 la feuille de Polignac ; le *Drapeau blanc*, supprimé en 1826 et remonté à la veille de la constitution du Ministère, qui traduit les idées intransigeantes de La Bourdonnaie ; la *Gazette de France* organe de Villèle et surtout la *Quotidienne*.

4) La presse de province se borne, la plupart du temps, à enregistrer les nouvelles de Paris et à reproduire les articles des journaux de la capitale.

Il faut pourtant mettre à part les journaux de Marseille et de Toulon : à Marseille, le *Sémaphore*, journal libéral, au contraire de ses confrères de Paris, néglige l'étude des causes de la guerre et de la politique ministérielle, pour

traduire l'intérêt spécial que les Marseillais portent à la question d'Alger (1).

Le *Nouveau Phocéen* et le *Messenger de Marseille* s'attaquent davantage aux personnages officiels, notamment au général de Bourmont — à Toulon l'*Aviso* suit avec attention, le sort de l'expédition. Il a même envoyé un reporter attaché à l'armée, qui expédie d'Afrique d'intéressantes lettres, souvent reproduites par les autres journaux de province, cf *Expédition d'Afrique, extrait de l'Aviso de Toulon*. Agens. d. 1830, in 8°.

c) Le rôle de la presse d'opposition a contribué considérablement à discréditer l'expédition d'Alger dans l'opinion.

« Mais de tous les excès de la presse, écrit Polignac, le plus grave peut-être nous reste à signaler. Dès les premiers temps de cette expédition dont la gloire jette un éclat si pur et si durable sur la noble couronne de France, la presse en a critiqué avec une violence inouïe les causes, les moyens, les préparatifs, les chances de succès. Insensible à l'honneur national il n'a pas dépendu d'elle que notre pavillon ne restât flétri des insultes d'un Barbare. Indifférente aux grands intérêts de l'humanité, il n'a pas dépendu d'elle que l'Europe ne restât asservie à un esclavage cruel et à des tributs honteux.

Ce n'était point assez : par une trahison que nos lois auraient pu atteindre, la presse s'est appliquée à publier tous les secrets de l'armement, à porter à la connaissance de l'étranger l'état de nos forces, le dénombrement de nos troupes, celui de nos vaisseaux, l'indication des points de station, les moyens à employer pour dompter l'inconstance des vents et pour aborder la côte. Tout, jusqu'au lieu de débarquement a été divulgué comme pour ménager à un ennemi une défense plus assurée. Et chose encore sans exemple chez un peuple civilisé, la presse, par de fausses alarmes sur les pertes à courir, n'a pas craint de jeter le découragement dans l'armée et, signalant à sa haine le chef même de l'entreprise elle a, pour ainsi dire, excité les soldats à lever contre lui l'étendard de la révolte ou à désertir leurs drapeaux.

Voilà ce qu'ont osé faire les organes d'un parti qui se prétendait national. »

(Polignac : *Rapport au Roi*, 25 juillet 1830. *Arch. parl.* 11^e série, t. LXI, p. 637).

(1) JULIEN : Marseille et la question d'Alger à la veille de la conquête (in *Revue Africaine*, 1^{er} trim. 1919).

De semblables critiques se trouvent dans plusieurs écrivains (Guernon-Ranville, d'Hautpoul, Chateaubriand) et dans la presse de droite, où elles s'accompagnent de « menaces » (De Broglie : *Souvenirs*, t. II, p. 245). Par contre, les journaux libéraux se réjouissent de porter, jusqu'aux villages les plus éloignés, le doute sur la justice ou l'opportunité de la guerre et la crainte des intentions du Ministère.

C) OUVRAGES D'ENSEMBLE ET BROCHURES

La liste en est fournie par Playfair (Sir R.-L.) : *Bibliography of Algeria*, published by the Royal geographical Society, London 1888 et *Supplement 1888* commode mais incomplet.

On doit distinguer :

1) Les ouvrages antérieurs à 1827, réédités ou traduits, pour répondre à la curiosité publique :

2) Shaw (Thomas D.-D., etc.), *Travels or observations relating to several Parts of Barbary and the Levant* :

Une nouvelle traduction (la première avait paru en 1743, en 2 vol. in-4 à La Haye), est publiée en 1830, sous le titre : *Voyage dans la Régence d'Alger ou description géographique, physique, philologique (etc), de cet Etat, traduit de l'anglais avec de nombreuses augmentations, des notes géographiques et autres par J. Mac Carthy* (Paris 1830, in-8 de 407 p.).

Le livre de Shaw, modèle d'observation objective et de probité scientifique, est pillé et démarqué par la plupart des auteurs de livres et de brochures publiés en 1830 bien qu'ils ne le nomment même pas.

Shaw a résidé douze ans à Alger comme chapelain de la factorerie anglaise.

Son ouvrage comprend 10 chapitres surtout consacrés à l'étude de la géographie, de l'histoire naturelle et des antiquités de la Régence.

Mac Carthy déclare dans sa *Préface* :

« Nous n'avons fait subir d'autres changements à son ouvrage qu'en ce qui concerne la délimitation et la division politique des deux régences, aujourd'hui un peu différentes de ce qu'elles étaient de son temps et quelques détails d'administration publique. »

Les changements sont plus importants que la Préface ne le laisse supposer.

Au début de chaque chapitre relatif à l'étude du pays, on trouve une description géographique nouvelle.

Le chapitre IV : *Du gouvernement d'Alger* n'est plus celui de Shaw, mais est entièrement emprunté à **Laugier de Tassy** : *Etat général et particulier du royaume et de la ville d'Alger et de son gouvernement*, etc. (La Haye 1750, in-12).

Il en est de même pour la presque totalité du ch. V : *De la milice d'Alger, de sa force, de sa composition, de sa solde, de ses camps, de sa manière de combattre* (etc.).

A propos des esclaves, le traducteur insère (p. 202 sq.) un rapport du capitaine anglais Croker, envoyé à Alger en 1825 et un résumé de l'ouvrage de **Pananti** : *Relation d'un séjour à Alger contenant des observations sur l'état actuel de cette régence* (traduit de l'Anglais par Hénin de la Salle, Paris, in-8, 1820).

Au ch. VII : *Description de la province d'Alger*, Mac Carthy ajoute (p. 292 sq.), une description d'Alger et un exposé des expéditions des puissances chrétiennes jusqu'à celle de Lord Exmouth. Une note donne le texte de la lettre écrite au Dey, en 1802, par le Premier consul ainsi que la réponse.

Le ch. X se termine par une courte esquisse historique de la Berbérie.

L'ouvrage comprend aussi de nombreuses notes explicatives du traducteur, mais aucune allusion ni à la politique française ni à l'expédition qui se prépare.

b) **Shaler William**, *consul général des Etats-Unis à Alger* : *Esquisse de l'Etat d'Alger considéré sous les rapports politique, historique et civil, contenant : un tableau statistique sur la Géographie, la Population, le Gouvernement, les Revenus, le Commerce, l'Agriculture les Manufactures, les Tribus, les Mœurs, les Usages, le Langage, les Evénemens politiques et récents de ce pays, traduit de l'Anglais et enrichi de notes par M. N. Bianchi, secrétaire-interprète du Roi, membre de la Commission centrale de la Société géographique de Paris, membre des Sociétés asiatiques de Paris et de Londres, avec un plan d'Alger, du port, des fortifications et d'une partie de la rade, dressé d'après les documents officiels et rectifié sur les lieux mêmes.* (Paris 1830, in-8, de X-406 p.).

Bianchi avait été adjoint à la mission du contre-amiral de la Bretonnière, en juillet 1829. Sa traduction parut au moment où l'expédition était « sur le point de sortir des ports de France », donc vers les mois de mars-avril 1830.

Bianchi insiste sur l'impartialité de Shaler à qui il reproche seulement d'exagérer les succès de l'Amérique et l'intérêt qu'elle doit porter aux questions algériennes.

Le livre de Shaler, publié en 1826 à Boston, « ne s'est proposé que de donner un tableau du pouvoir moral et politique d'Alger. »

Il comprend :

1) Des études sur la situation, l'organisation judiciaire, financière et administrative, les habitants, le commerce et l'industrie du Royaume d'Alger (ch. I à V).

2) Un résumé de l'histoire politique d'Alger de 1810 à 1825 (ch. VI).

3) Des considérations sur la « destinée probable de ce beau pays » et la politique des nations européennes à son égard (ch. VI).

4) Les extraits d'un « journal tenu au consulat des Etats-Unis et qui rend compte, heure par heure, des résultats de l'expédition de Lord Exmouth en 1816 » (ch. VII).

5) Un appendice comprenant des renseignements pratiques et la reproduction de documents officiels.

L'ouvrage de Shaler « rédigé sur les lieux... avec une exactitude et une impartialité remarquables » (Bianchi), présente un intérêt de premier ordre. L'auteur sait observer et décrire sans longueurs.

Il conclut à la faiblesse lamentable de l'Etat d'Alger, mais est très dur pour la politique européenne. Il se montre particulièrement hostile à la France, ce qui peut expliquer, mais seulement en partie, ses jugements extrêmement sévères sur le consul Deval.

5°) Les ouvrages et brochures nouveaux publiés de 1827 à 1830.

D'après Bianchi (préface de sa traduction de Shaler, p. I et II), le public les recherche avec avidité :

« Cet empressement peut seul expliquer les divers écrits qui, depuis deux mois ont paru sur Alger et dont l'un est déjà à sa troisième édition. »

Sismondi (cf *infra*) fait une remarque analogue (p. 1 et 2).

Ils sont de deux sortes :

1) Les écrits de circonstance, publiés par les librairies dans un but commercial, consacrés à l'histoire ou aux mœurs de la Régence, sans qu'il y soit fait toujours allusion aux événements récents.

D'après l'indication de Bianchi c'est dans la période février-avril 1830 que la plupart ont paru.

a) **G. Trapani** : *Alger tel qu'il est ou tableau statistique moral et politique de cette régence*. (Paris 1830, in-8 de 102 p.).

Trapani se présente comme un « ex-agent diplomatique résidant à Alger ». Son but n'est pas de découvrir les origines du Royaume d'Alger, mais d'éclairer le public, induit en erreur, en publiant les observations de plusieurs années de séjour à Alger.

L'ouvrage comprend :

1) Une description d'Alger.

2) Des considérations sur les habitants, principalement sur les Juifs (p. 20 à 41 pour ceux-ci), des développements sur les mœurs des esclaves et la justice.

3) La description d'un voyage d'Alger à Oran.

L'auteur, qui juge la prise d'Alger très facile, se montre favorable à la conquête.

Œuvre sans critique et sans ordre, souvent écrite en termes grandiloquents.

b) **Histoire d'Alger et du bombardement de cette ville en 1816 ; description de ce royaume et des révolutions qui y sont arrivés, de la ville d'Alger et de ses fortifications, de ses forces de terre et de mer, mœurs et coutumes des habitants des Mores, des Arabes, des Juifs, des Chrétiens, de ses Lois, de son Commerce, et de ses Revenus, etc., etc., avec une carte de ce royaume et une vue lithographiée de la ville d'Alger, de ses fortifications et de sa rade**. (Paris 1830, in-8 de XII-366 p.).

L'auteur anonyme qui affirme avoir « été témoin d'une partie des événements » et tenir les autres de « personnes

d'une véracité reconnue » se propose de combattre les préjugés trop répandus sur la barbarie des Algériens, dont les coutumes ne sont pas plus ridicules que celles de quelques nations européennes et à qui il ne manque qu'une « police un peu mieux réglée et une administration mieux conçue. »

Compilation hâtive, encombrée d'anecdotes inutiles, de verbiage et de fausse sentimentalité. Ce n'est, comme l'a écrit peu de jours après Sismondi, qu'une « spéculation de libraire » :

« Après avoir fait choix d'une description d'Alger, publiée en Angleterre au commencement du siècle passé, par quelque homme attaché au consulat anglais, l'éditeur en a retranché le nom et la date et il y a ajouté la relation de l'expédition de lord Exmouth, pour lui donner une apparence plus moderne ; il y a joint aussi une préface, des réflexions prétendues philosophiques et des résumés presque toujours en contradiction avec le corps de l'ouvrage. Cependant on trouve quelque fois dans cet écrit des choses curieuses et instructives ; mais faute de connaître ou celui qui parle ou le tems dont il parle, on ne sait quelle foi on doit lui accorder. » (Sismondi, p. 3).

c) **Renaudot** : *Alger, tableau du royaume de la ville d'Alger et de ses environs : Etat de son commerce, de ses forces de terre et de mer. Description des mœurs et des usages du pays précédés d'une introduction historique sur les différentes expéditions d'Alger depuis Charles-Quint jusqu'à nos jours, avec carte, vue, portraits et costumes de ses habitans.* (Paris 1830, in-8 de XL-183 p.).

L'auteur est un « ancien officier de la garde du consul de France à Alger ». Son ouvrage eut un gros succès et atteignit rapidement quatre éditions. Il parut dans les premières semaines de 1830.

Il comprend :

1) Un coup d'œil historique sur les différentes expéditions d'Alger, depuis Charles-Quint jusqu'au XIX^e siècle, une description du Royaume et de la ville d'Alger (ch. I et II).

2) La description des mœurs des peuples qui habitent le royaume d'Alger, notamment des Algériennes, des Mauresques et des Juives (ch. II et IV).

3) Une analyse du gouvernement algérien (ch. V).

4) L'étude du climat, des productions, des richesses et du commerce, des forces de mer, de la piraterie et de l'esclavage (ch. VI et VIII).

L'auteur, partisan d'un débarquement à Alger même, soutient que 20.000 hommes à l'Est et autant à l'Ouest suffiraient à occuper le pays, 12.000 hommes à pacifier les montagnards par l'humanité. La conquête ne sera sûre que si l'on gagne les populations par la bonté. Elles sont, en effet, susceptibles de comprendre tous les avantages de l'occupation française et de « se développer graduellement aux rayons de la civilisation européenne. »

Sismondi juge que cet ouvrage est celui qui satisfera le mieux le lecteur .

« L'auteur, appelé par ses fonctions d'officier de la garde du consul de France à résider dans le pays et à en connaître les habitants, parle du moins de ce qu'il a vu et ses passions même, sa haine contre les Turcs, les Maures, les Juifs, son dégoût pour les manières, le climat, les productions, les fruits même du pays, ses remarques galantes sur les femmes Maures et les Juives ont un grand caractère de vérité. D'autre part, les préjugés et la partialité de l'auteur se manifestent presque à chaque page et, tout en lui tenant compte de beaucoup de renseignements utiles, on en cherche en vain beaucoup d'autres qu'il annonce, qu'il indique et qu'il ne donne pas. »

d) **P. M. Contremoulins** : *Souvenirs d'un officier français, prisonnier en Barbarie pendant les années 1811, 1812, 1813, 1814, (etc.).* (Paris 1830, in-8 de 44 p.).

Contremoulins est « de Nantes, capitaine en congé illimité. »

A. M. Perrot : *Alger, esquisse topographique et historique du royaume et de la ville, accompagnée d'une carte générale du royaume et d'un plan du port.* (Paris 1830, in-8 de 94 p.).

Perrot se dit « membre de plusieurs Sociétés savantes ».

Ces deux brochures sont dénuées de tout intérêt. Sismondi les a parfaitement jugées.

La première, écrit-il :

« Est intitulée *Souvenirs*, son auteur cependant semble ne s'être souvenu de rien, ou ne savoir rien nous raconter de ce qu'il a dû voir pendant sa captivité en Barbarie. Au lieu de faits il nous donne ses spéculations sur l'armure et l'accoutrement

qui lui paraissent convenir aux soldats qu'on enverra faire la guerre sur la côte d'Afrique. »

La deuxième :

« Est une courte compilation, faite par un homme accoutumé à écrire et accompagné de bonnes cartes ; mais elle ne nous apprend rien que ce que l'auteur a trouvé dans des livres déjà connus. »

Il faut mettre au-dessus de ces ouvrages généralement médiocres :

e) *Aperçu historique statistique et topographique sur l'Etat d'Alger, à l'usage de l'Armée expéditionnaire d'Afrique avec plans, vues, costumes, publié par ordre de Son Excellence le Ministre de la Guerre.* (Paris 1830, 1 vol. petit in-16 de VII-216 p.).

Ce court manuel officiel destiné aux troupes (et plus encore aux soldats qu'aux officiers), fut exécuté par les Services du Ministère de la Guerre pour « opposer la vérité » aux « erreurs » multiples répandues sur la Régence.

C'est une œuvre moins de documentation que de propagande. Sous prétexte que le soldat français ne saurait être mené « au succès par l'ignorance du péril ou de la peine », l'*Aperçu* s'attache surtout à réfuter, sans y faire une allusion directe, les sombres pronostics de la presse libérale et à prouver que les expéditions antérieures ont été arrêtées par des difficultés qui n'existent plus ou contre lesquelles on a pris toutes les précautions utiles.

L'*Aperçu* présente un grand intérêt car il nous fournit la somme des connaissances que l'on avait, en 1830.

« Il offrait une géographie plus que sommaire à peu près réduite à quelques notions sur la côte et les rivières, une ethnographie étrange, une description politique erronée. Le seul renseignement utile et sûr qu'il offrit, c'était la liste des ouvrages fortifiés et de leurs ressources. » (Charléty : *La Monarchie de Juillet*, in Lavisse, t. V, p. 253).

Ce jugement donne une idée juste, mais incomplète de l'ouvrage.

L'*Aperçu* diffère de la plupart des publications documentaires de la même époque par son souci de précision et par la qualité des sources auxquelles il a puisé.

Le Ministre de la Guerre s'est adressé aux officiers les

mieux documentés qui ont travaillé sur les archives, les correspondances et les ouvrages édités antérieurement, notamment ceux de Shaw et de Shaler.

Il comprend :

- 1) Une notice historique, sommaire p. 1 à 77.
- 2) Une description physique, p. 78 à 116.
- 3) Une statistique spéciale, p. 117 à 183.
- 4) Des considérations militaires, p. 184 à 211.

1) La notice historique a utilisé les principaux récits concernant les expéditions « dirigées contre l'Afrique septentrionale par l'Espagne, la France ou l'Angleterre depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours » et les documents des Archives du Ministère des Affaires Etrangères, notamment un rapport secret du comte de Loverdo. (*Avant-propos*, p. 3).

Elle signale avec quelle facilité Ximénès mena l'expédition contre Oran, en 1500 (p. 8-15), étudie longuement la campagne de Charles-Quint contre Alger, en 1541 (p. 17 et 35), en insistant sur le mauvais choix de l'époque du débarquement, la présomption de l'armée, les défauts de la noblesse italienne, le fatalisme de l'Empereur, toutes choses faciles « à éviter et à surmonter par tout sage gouvernement et tout chef prudent et avisé » (n. 31) — analyse brièvement les tentatives « peu décisives » de Louis XIV, de 1663 à 1688, la reprise d'Oran en dix-sept jours par Monténar, sous Philippe V, en 1732 grâce à « la promptitude et la justesse des mesures » (n. 35-42) — s'étend surtout sur l'expédition espagnole d'O'Reilly, en 1755 (n. 42-62), qui, bien que préparée, aboutit à un désastre, par suite de l'ignorance et de la rivalité des commandants, le défaut d'entente entre l'escadre et l'armée, l'impatience des troupes et l'insuffisance d'O'Reilly — rappelle à l'occasion du bombardement d'Alger par les Espagnols, en 1783 et 1784 (n. 62-64) que les Algériens ne peuvent combattre plus de huit heures, répartissent mal leurs effectifs, ne ménagent pas leur artillerie et, à l'occasion du bombardement de la ville par Lord Exmouth, en 1816, cite un rapport de Loverdo qui, sans le dire, tend à montrer qu'une expédition maritime, si brillante soit-elle, ne peut suffire à venir à bout des Barbaresques (n. 64-68) — reproduit le récit de l'intervention des Etats-Unis, en 1815, par Shaler (p. 69-71).

Le chapitre se termine par l'exposé des griefs de la France envers la Régence « surabondans, surérogatoires » qui, ainsi que « la philosophie, la politique, l'humanité, « la religion réclament l'anéantissement d'une puissance « dont toutes les maximes sont un outrage constant à « toute morale, à toute civilisation. » (p. 77).

2) La description physique fait surtout état des croquis dressés, en 1808, par le capitaine du génie Boutin et du Mémoire qui les accompagnait (notamment pour les côtes, l'embouchure des rivières, les altitudes, les environs d'Alger, etc.), des reconnaissances fragmentaires opérées postérieurement par la marine française entre le Cap Caxine et Mazafran, des sondages anglais et français, des dessins du colonel Rottiers, au service des Pays-Bas, des travaux du naturaliste Desfontaines (géologie, minéralogie, climat, hydrographie), de Shaw et de Shaler (géographie, étude de l'homme).

L'auteur qui a travaillé en quelques semaines, n'a pu faire qu'une compulsion hâtive et dépourvue de sens critique, dont il ne dissimule pas la précarité (*Avertissement*, p. VII).

3) La statistique spéciale porte sur l'origine et l'état de la population (p. 117-139), le langage et la religion (p. 139-145), le gouvernement et l'administration (p. 145-154), la justice et les finances (p. 154-164), l'instruction publique et les établissements de bienfaisance (p. 164-170), l'industrie et les voies de communication (p. 170-183).

C'est un résumé clair et commode, puisé à de nombreuses sources, des connaissances que l'on possédait alors sur l'organisation et les mœurs des Barbaresques. L'auteur utilise toujours Boutin, Shaw, Shaler (population p. 119 — estimation du trésor de la Casbah, communications p. 176), Tassy (finances p. 157), les statistiques du Journal des Sciences militaires (p. 117), des importations et des exportations (p. 173 sq.). L'exposé est objectif. Les conséquences pratiques qu'on peut en tirer pour l'expédition se trouvent dans l'*Avertissement* (p. 4), à savoir que les troupes françaises trouveront « deux catégories d'adversaires séparées par la nature, réunies par la force seule, « que nos succès et notre bonne conduite peuvent « détacher à jamais l'une de l'autre ». Les Turcs oppresseurs et les Maures opprimés, population « facile à désar-

mer par des procédés justes et prudents... il s'agit de détruire les uns et de délivrer les autres. »

4) Les considérations militaires sont empruntées en majeure partie aux travaux très sûrs de Boutin ainsi qu'à un mémoire fourni au dépôt de la guerre par le chef de bataillon Prévot. C'est la partie la plus solide de l'ouvrage.

Il contient non seulement des renseignements sur les moyens de défense, la flotte et l'armée de la Régence, mais encore des conseils pratiques et des encouragements : la soldatesque est à charge au pays et l'on peut espérer une révolte des Maures, des Arabes et des Juifs (p. 196) ; la poudre à canon est mauvaise (p. 203), les approvisionnements d'Alger insuffisants (p. 204), les marins intrépides, mais maladroits et ignorants (p. 211).

L'*Aperçu* ne va pas jusqu'à opposer l'impéritie des chefs barbaresques au talent des officiers français au cours des considérations militaires. La conclusion qui en découle logiquement figure, par ailleurs, en petits caractères (*Avertissement*, p. IV).

« Enfin par tous les détails que nos soldats auront sous les yeux, ils jugeront aisément que ce n'est pas de leurs chefs actuels qu'ils peuvent craindre les oublis, les négligences, les fautes de tout genre qui ont fait échouer quelques-unes des opérations dont ils liront le récit, puisque ce sont leurs chefs eux-mêmes, qui dans ce moment et dans cet ouvrage, leur signalent ces fautes, ces oublis, ces négligences. »

Au total, œuvre brève, mais pratique et habile qui nous renseigne sur ce que l'on savait de l'Algérie, en 1830, et surtout sur la manière dont le Ministère de la Guerre envisageait la propagande préventive auprès du soldat et les conditions de la campagne d'Afrique.

II) Les études d'actualité plus particulièrement consacrées aux événements, aux questions politiques, coloniales et militaires.

a) Le Chevalier Châtelain : *Mémoire sur les moyens à employer pour punir Alger et détruire la piraterie des puissances barbaresques, précédé d'un précis historique sur le caractère, les mœurs et la manière de combattre des Musulmans habitant la côte d'Afrique et d'un coup d'œil sur les expéditions françaises tentées contre eux à diverses époques.* (Paris 1828, in-8 de XII-101 p.).

Le Chevalier Chatelain « lieutenant-colonel de cavalerie, auteur du guide des officiers de cavalerie », assure connaître les peuples d'Afrique pour avoir séjourné de 1798 à 1801, en Egypte et avoir eu, à son service, un esclave algérien, fort intelligent, qui l'a renseigné sur les usages, les ressources et les forces militaires de la Régence.

Son ouvrage comprend des considérations sur :

1) Le caractère de peuples d'Afrique (p. 1 sq.).

2) Les chevaliers de Malte — le siège de Malte soutenu par les chevaliers sous le grand-maître Jean de Valette — l'expédition de Saint-Louis en Egypte — l'expédition française de 1798 — les mameloucks — le gouvernement de l'Egypte en 1798 — les mœurs des Arabes, les batailles de Chébréïs, des Pyramides, du Caire, l'assassinat de Kléber — le départ des Français et les résultats de l'expédition (p. 6-43).

3) La guerre contre les puissances de Barbarie — le siège de Tripoli, de Tunis, d'Alger — les forces militaires de terre et de mer du Dey — les conditions d'une expédition contre Alger — la descente au désert de l'ange El-Mahdy. (p. 44-66).

4) L'état militaire de l'armée d'Orient et de ses établissements en l'an IX avec le tableau du personnel et un tableau des monnaies ayant cours en Afrique (p. 66-102).

Le Chevalier Chatelain est, dès 1828, partisan d'une expédition française :

« Venger l'insulte faite au consul du Roi, anéantir pour toujours la traite des blancs, l'esclavage des chrétiens, en assurant la liberté des mers et du commerce, sont les résultats de cette expédition et le but qu'a en l'auteur de ce mémoire. » (p. 66). C'est là une opinion exceptionnelle.

L'auteur présente, dans le plus grand désordre, et en les entremêlant de souvenirs de la campagne d'Egypte, toutes les raisons qu'a la France de faire une campagne qui lui sera très facile et très avantageuse.

b) **X. Bianchi** : *Relation de l'arrivée dans la rade d'Alger du vaisseau de S. M., la Provence, sous les ordres de M. le Comte de Bretonnière, commandant les forces navales du roi dans ces parages. Excursion dans la ville et les envi-*

rons d'Alger et détails précis de l'insulte faite au pavillon du Roi par les Algériens, le 3 août 1829. (Paris 1830, in-8 de 78 p.).

On sait que M. de la Bretonnière, commandant de la Provence, avait été envoyé à Alger par le Gouvernement pour porter « nos justes réclamations » au Dey qui « refusa d'y faire droit », (d'Haussez). Comme la *Provence* quittait le port les batteries les plus voisines firent feu, de toutes pièces, sur le bâtiment parlementaire, à un signal qui aurait été donné du château même occupé par le Dey Hussein.

Cet incident parut au Gouvernement et à ses partisans prémédité et grave ; par contre l'opposition présenta la défense du Dey et contrairement aux affirmations officielles, assura que cette affaire restait enveloppée « d'un voile impénétrable ».

La brochure de Bianchi a pour but d'apporter les précisions d'un témoin qui, non seulement assista à l'événement, sur le bateau même, mais accompagna La Bretonnière dans ses démarches auprès du Dey.

Bianchi était réputé orientaliste de valeur ; secrétaire du Roi pour les langues orientales, professeur à l'École royale des élèves-interprètes, il était membre des Sociétés asiatiques de Paris et de Londres et l'un des fondateurs de la Société de géographie. Il était connu pour être l'auteur d'un *Vocabulaire franco-turc* (1828). Il publia plus tard le premier *Dictionnaire turc-français* (1835-1837) en 2 volumes, dont le journal asiatique fit les plus grands éloges lors de sa parution.

Sa parfaite connaissance du turc et de l'arabe fait de Bianchi un informateur précieux. Sa brochure, très riche en détails de toutes sortes est écrite avec simplicité, modération et un souci constant d'impartialité.

L'auteur conclut en souhaitant que la France puisse « un jour s'ouvrir dans ces contrées, un long avenir de gloire, de richesse et de prospérité. »

Le texte est précédé d'une lithographie de E. Ardit, représentant l'« Insulte faite au vaisseau parlementaire la *Provence* par les Algériens, le 3 août 1829 » et portant indication de la corvette anglaise le *Pilorus*, de la goëlette espagnole la *Guadalette*, des deux frégates françaises la *Thétis* et la *Proserpine* et du brick français l'*Alerte*.

La brochure comprend :

1) Une description d'Alger vu de la mer, des forts Bab-Azoun et l'Empereur (p. 1 à 10).

2) Le récit du débarquement du comte de la Bretonnière le 30 juillet, de la réception chez le Ministre de la Marine, de la première visite au Dey, un portrait d'Hussein-pacha et des hauts dignitaires du divan, ainsi qu'une description intéressante des rues de la Casbah (p. 10-34).

3) Le récit d'une excursion, faite le 1^{er} août dans la ville et les environs d'Alger avec des considérations sur les défenses, le môle et l'artillerie, la flotte barbaresque (y compris le nom des vaisseaux), la baie, la campagne, la situation des prisonniers français et les murailles de Bab-el-Oued (p. 35-51).

4) La dernière conférence avec le Dey le 2 août, le départ au milieu d'une foule silencieuse dont l'attitude ne manifeste aucune hostilité — l'insulte au pavillon du Roi — les regrets du Dey et les sanctions prises par lui contre les coupables de l'attentat (p. 59-77).

A l'occasion du séjour dans le port, Bianchi parle des poissons que l'on y pêche et des méfaits des requins qui « infestent la baie » (p. 71).

c) **Colombel Alexandre** : *Du parti qu'on pourrait tirer d'une expédition d'Alger et de la possibilité de fonder dans le bassin de la Méditerranée un nouveau système maritime et colonial à l'épreuve de la puissance anglaise.* (Paris, février 1830, in-8 de 99 p.).

Colombel se présente comme « auteur d'un écrit sur la guerre d'Orient. »

Son mémoire comprend :

1) La démonstration de la nécessité de s'établir sur la côte barbaresque, dans des conditions plus favorables qu'elles ne l'ont jamais été (p. 1-27).

2) L'étude des principaux moyens de réduire Alger et au besoin Tunis (p. 27-46).

3) Des considérations sur le commerce des produits coloniaux, Tripoli et l'Égypte (p. 46-61).

4) L'énumération des procédés à employer pour utiliser

les populations de la Régence et pour fonder un Botany-bay français (p. 61-77).

5) L'assurance que la navigation à vapeur permettra la régénération française dans la Méditerranée, que les ports de la côte d'Afrique nous seront nécessaire pour la guerre de corsaires contre l'Angleterre, que la possibilité d'une agression anglaise nous impose une modification complète de notre système naval (p. 77-99).

En dépit de la multiplicité des sujets traités, le mémoire de Colombel contient peu de renseignements intéressants. Il est d'un optimisme irraisonné. Il lui suffit de constater que l'Afrique a, au cours de l'histoire, appartenu toujours au dernier occupant, pour conclure que notre simple installation en Berbérie nous en rendrait les maîtres. Il n'hésite pas à préconiser la conquête, non seulement d'Alger mais encore de Tripoli ; ce dernier port nous permettrait des relations commerciales avec le Fezzan. La côte d'Afrique nous offrirait, en cas de guerre avec l'Angleterre, des refuges pour nos bateaux de commerce et des bases pour nos bateaux à vapeur et nos corsaires.

d) **Adrien Boissy** : *Réflexions d'un Français au sujet de l'expédition d'Alger*. (Paris, juin 1830, in-8 de 23 p.).

La brochure de Boissy est consacrée à rechercher le but de l'expédition d'Alger. L'auteur est un libéral qui, sous une forme ironique et légère, écrit un véritable pamphlet contre le Gouvernement.

« S'agit-il d'humilier le dey d'Alger, de lui enlever ses trésors, d'assurer la libre navigation des barques romaines et même, au besoin, de raser la ville et de détruire un repaire de brigands ? Ou bien, s'agit-il de former dans cette partie de l'Afrique, un établissement permanent, une colonie qui soit à la porte de la France et à laquelle on puisse arriver en tout temps, même dans le cas de guerres maritimes ?

Je vais examiner l'expédition d'Alger sous ces deux points de vue. » (p. 1 et 2).

L'auteur, toujours sur le mode ironique, considère l'expédition d'Alger « comme un projet noblement conçu, un projet indépendant d'un esprit quelconque de parti » (p. 7).

Il prévoit « une guerre d'extermination » (p. 5), et que la destruction de la ville ne terminera pas la guerre. Peut-être faudra-t-il détruire Tunis, Tripoli, Maroc, Salé ! Le

Gouvernement « veut-il s'établir le grand redresseur de torts, le don Quichotte de l'Europe ? » (p. 9).

Tout inspire méfiance dans l'entreprise du gouvernement. « Il s'est décidé pour une occupation permanente, pour une colonie enfin » (p. 11). Reste à savoir ce qu'elle rapportera.

L'Asie mineure et le littoral de l'Asie eussent été préférables (p. 13-14). Sans doute l'Afrique est-elle plus près et la colonisation sera organisée dans de meilleures conditions (p. 15), mais elle sera « destinée dès son origine à l'Europe entière » à « tous les aventuriers du continent » (p. 17).

La civilisation qu'on y portera fera « que rien n'y manquera de ce qui constitue la France, pas même les douanes et les droits réunis ». L'Angleterre, l'Espagne et la Russie offriront, à l'envi à l'indigène toutes les émotions élevées, mais celui-ci « quittera-t-il son chameau et sa jument ? » (p. 21). L'Angleterre, avide de remplacer « l'Inde en révolte par la Berbérie » enverra un autre Popilius nous dicter insolennement ses ordres. Que faudra-t-il faire ? » (p. 22), sans doute sera-t-elle charmée d'avoir une colonie voisine de Gibraltar ?

La conclusion procède de la même ironie. Après avoir décrit nos excursions à venir jusqu'au Mont Atlas, l'admiration des populations que nous attirerons « par la civilisation et par le code de la liberté », la joie des savants aux prises avec des races isolées et inconnues, l'auteur déclare :

« L'expédition d'Alger a pour but d'abolir la traite des blancs, d'ouvrir de nouveaux canaux au commerce et à l'industrie, d'offrir à la France et à l'Europe un écoulement facile pour la population et d'y amener pour longtemps la paix et la tranquillité.

Qu'on vienne maintenant refuser à nos Ministres de la profondeur dans les vues, » (p. 23).

La brochure de Boissy est originale, écrite avec vivacité, parfois avec humour. Sous prétexte de disculper les ministres, elle énumère l'essentiel des critiques de l'opposition et accable le gouvernement d'éloges à double sens. C'est après la brochure de De Laborde, celle qui fournit le plus de renseignements sur l'attitude des libéraux hostiles à l'expédition.

Il faut mettre à part les cinq brochures suivantes, en raison du grand intérêt qu'elles présentent, les deux

premières au point de vue politique, les trois dernières au point de vue économique et social.

c) **Alexandre de Laborde** : *Au Roi et aux Chambres sur les véritables causes de la rupture avec Alger et l'expédition qui se prépare*. (Paris 1830, in-8 de VI-110-LX p.).

Le comte de Laborde, député de Paris, a joué un rôle important dans la campagne menée contre le gouvernement, à l'occasion de l'expédition d'Alger, à la tribune et dans la presse.

Sa brochure comprend :

1) Une étude des rapports de la France avec l'Empire Ottoman, sa position envers la Régence d'Alger jusqu'à la transaction du 28 octobre 1819 et les effets de cette transaction (1^{re} partie, chap. I et II).

2) Les raisons qui nécessitent une enquête (1^{re} partie, chap. III).

3) Des considérations sur la piraterie et sur les différentes tentatives faites pour détruire Alger (2^e partie, chap. I et II).

4) Une étude de l'expédition projetée (2^e partie, ch. II).

La brochure de De Laborde est l'ouvrage fondamental pour connaître les arguments de l'opposition.

Le bon sens dit, partout, aujourd'hui, « qu'avant de sacrifier 80.000 hommes et 60 millions, il faut savoir *pourquoi* et ensuite *comment*. »

La guerre d'Alger paraît, à l'examen, « injuste dans son origine, imprudente dans sa précipitation, infructueuse dans ses résultats et depuis quelques jours *coupable* et « *criminelle* dans son exécution » puisque les Chambres sont prorogées.

Aul succès militaire ne pourra faire oublier les illégalités du Gouvernement, car « la destruction d'Alger ne vaut pas la perte de la moindre de nos libertés et surtout l'empiétement sur le plus cher de nos droits. C'est d'institutions dont la France a besoin et non pas de conquêtes, c'est d'un territoire compact, libre, fertilisé par le travail et non d'une colonisation superflue. Que dis-je ? d'une promenade militaire, car on ne lui permet pas de colonisation. »

L'appétit de gloire africaine du Gouvernement contraste avec sa négligence, quant à la question du Rhin ; seuls les fournisseurs et les faiseurs de projets tireront profit de la situation.

« On croit rêver mais on est bientôt tiré de ce sommeil pénible par les plaintes de tout le pays qui voit se dépenser en folies les millions que réclament ses routes, ses canaux et ses ports en souffrance depuis tant d'années et cela dans un moment d'inquiétude où l'autorité, debout sur le seuil de ses prérogatives et le pays à la limite de ses droits, semblent craindre ou attendre chacun une infraction pour opposer une résistance. C'est ainsi que l'on espère tout apaiser, en jetant à travers cette anxiété un hochet de gloire qui serait trop payé encore si l'on parvenait à s'en servir. »

Après des considérations générales, l'auteur analyse les 138 années de bonne harmonie entre la France et la Régence, terminées par un conflit ou le Dey « tout corsaire qu'il est, a parfaitement raison ». L'affaire des créances Bacri révèle de multiples négligences et des fautes graves de la part de notre Gouvernement. Les grands responsables sont le consul Deval et les chefs de bureau des Affaires étrangères.

Les promesses décevantes faites au Dey, l'attaque de Bône et La Calle par le neveu de Deval, l'intervention du consul en faveur de ressortissants étrangers suscitèrent la colère d'Hussein et la scène du coup d'éventail. Les événements qui suivirent cet incident furent autant de provocations vis-à-vis du Dey. Le blocus entraîna enfin la guerre *ipso facto*.

Une enquête est nécessaire pour préciser les responsabilités. De Laborde en fournit le plan. Elle portera :

- 1) Sur le rôle de Deval en 1818 et en 1827.
- 2) Sur les créances Bacri et la validité des titres.
- 3) Enfin et surtout sur « les préparatifs d'une expédition qu'on improvise en quinze jours après l'avoir différée pendant trois ans », en passant des marchés précipités, sans le contrôle des Chambres.

Après des considérations sur la piraterie que l'union des puissances n'a pu supprimer après le congrès d'Aix-la-Chapelle, et sur les diverses tentatives faites, en vain, pour détruire Alger, l'auteur assure que tout doit être fait

pour éviter l'expédition en obtenant, sans difficulté, une réparation éclatante du Dey. Dans le cas contraire on devra éviter toute improvisation.

Un débarquement bien préparé réussirait, mais une attaque « précipitée et entreprise trop tard, aurait, peut-être, des suites funestes ». De Laborde, reprenant les critiques de l'amiral Verhuel, insiste sur les difficultés du débarquement. Il étudie ensuite les moyens de défense des Algériens dont on ne pourra avoir raison en une seule bataille et les obstacles présentés par le climat.

Il eût peut-être été plus prudent d'aller d'abord à Bône pour s'y fortifier et en faire la base des opérations contre Alger en automne.

Même si l'on s'empare de la ville, il faudra l'évacuer. L'auteur n'en souhaite pas moins le succès de l'expédition.

En conclusion, la guerre d'Alger est :

1) Injuste car « le Dey d'Alger réclame, on le vole ; il se plaint, on l'insulte ; il se fâche, on le tue » ;

2) Inutile puisqu'on ne pourra conserver la ville ;

3) Illégale, car, en l'absence des Chambres, le pays « accuserait les auteurs de cette entreprise même si elle « réussissait ; elle les accuserait d'avoir trompé le Roi et « les Chambres sur les droits qui n'existaient pas ; sur « une insulte qui n'était pas une offense de la part « d'un barbare, trop honoré de tant de colère, *indignus* « *Caesaris ira* ; elle les accuserait d'avoir entrepris dans « une saison défavorable et, en infraction à nos droits, une « guerre dont rien ne démontre ni l'urgence, ni l'opportu-
« nité ; elle les accuserait enfin de la plus grande impos-
« ture, dit Xénophon, dont on puisse se rendre coupable :
« de persister à vouloir gouverner un pays, lorsqu'on
« n'en a pas la capacité ».

Le texte de la brochure est suivi de pièces annexes :

1) Traité de paix entre la France et Alger du 17 décembre 1801.

2) Transaction sur les réclamations des sieurs Bacri et Busnach d'Alger et, à la suite, la loi du 24 juillet 1820 qui en ordonne l'exécution.

4) Notice sur les concessions d'Afrique.

5) Résumé des discussions qui ont eu lieu dans les deux Chambres sur les affaires d'Alger dans les sessions de 1820, 1827, 1828 et 1829.

f) **Sur la guerre actuelle avec la Régence d'Alger, en réponse à un écrit de M. le Comte De Laborde, député de la Seine.** (Paris, mai 1830, in-8 de 45 p.).

L'auteur anonyme de cette brochure paraît parler en toute connaissance de cause et d'une manière officielle :

« Des circonstances particulières, écrit-il, nous ayant mis à même d'étudier les causes de cet événement et d'en suivre le développement. »

L'auteur reprend l'histoire des rapports de la France et de la Régence et énumère les justes griefs du Roi :

« Il reste démontré que les établissements formés par la France entre la rivière Sybas et le Cap Roux, ont précédé de longtemps la fondation de l'état d'Alger dans sa forme actuelle, que la France est bien, en effet, propriétaire du sol. » (p.4).

Les grandes puissances se doivent de protéger les faibles et le consul Deval parlait au nom du Roi de France quand il a été insulté (p. 16), les reproches faits au neveu de Deval sont injustifiés (p. 17-18), le regret du Dey après l'attentat contre la *Provence* est sujet à caution (p. 18-20).

L'auteur justifie ensuite le règlement des créances (p. 22 à 32). Le Dey eut tous les torts et on ne peut que s'étonner qu'un député « semble prendre celui-ci sous sa protection » et « le soutenir de ses raisonnements » (p. 27).

« En tout cas, fussent-elles exactes, les critiques de De Laborde ne frapperaient que les ministères précédents. Du jour où le Dey a refusé à la France ses légitimes satisfactions, la guerre était inévitable : « la longanimité du Roi a fait place à sa justice » (p. 33-34).

Le blocus était impossible à poursuivre, d'où nécessité de la force (p. 35). Seule une attaque par terre garantissait le succès (p. 36). Il eut été vain et onéreux d'attendre l'année suivante. Les Ministres ne pouvaient commencer plus tôt ni attendre plus longtemps (p. 37). La France, seule offensée, agit seule comme l'Angleterre en 1816 (p. 39).

Contrairement aux prévisions de De Laborde, tout est prêt pour le départ (p. 40-41). L'opposition demande, en désespoir de cause, ce que la France fera d'Alger. C'est, jusqu'à présent, une question intempestive.

« Mais nous n'hésitons pas à affirmer que le Gouvernement n'a pris aucun engagement qui puisse l'empêcher de faire tout

le bien que le monde civilisé est en droit d'attendre d'une telle expédition, » (p. 42).

La victoire de la France sera celle de l'humanité. La civilisation dispensée à tout le Nord de l'Afrique, pénétrera peut-être jusqu'au centre (p. 43).

« L'Europe entière en profitera, mais surtout la France, quels que soient les projets ultérieurs de son gouvernement par rapport aux provinces algériennes, » (p. 43).

La prorogation des Chambres ne signifie pas que la guerre soit criminelle, car les dépenses n'ont pas été excessives (p. 44 et 45).

En résumé, la guerre a une cause légitime : la malveillance du Dey ; un but : obtenir réparation et affranchir le commerce méditerranéen. Elle présente assez de difficultés et de dangers pour que la victoire soit glorieuse. Notre armée garantit le succès (p. 45).

g) J. C. L. de Sismondi : *De l'expédition contre Alger* (in-8 de 24 p.)

Extrait de la *Revue Encyclopédique* (mai 1830).

L'article de Sismondi est une réponse à De Laborde, dont il reprend toutes les accusations. C'est, de toute évidence, ce qui a été écrit de plus remarquable sur la question d'Alger, sous la Restauration.

En 1830, Sismondi qui a 57 ans, est dans la pleine maturité de son talent. Ses *Nouveaux principes d'Economie politique* parus en 1819, et ses études historiques lui ont fait une double réputation d'économiste et d'historien. Il s'est déjà intéressé au sort des indigènes d'Afrique, notamment aux nègres victimes de la traite. Sa brochure présente un intérêt de premier ordre.

Sismondi laisse délibérément de côté la « controverse parlementaire » :

« C'est à une question plus haute, plus générale, que nous voulons nous attacher, à une question que semblent obscurcir l'esprit de parti et la juste défiance que le ministère inspire. Nous croyons fermement, et nous voulons établir que la guerre d'Alger, considérée abstraitement, faite en temps opportun, et poursuivie jusqu'au but qu'elle doit naturellement atteindre, est une guerre juste, qu'elle est honorable, qu'elle est utile à la France et que, de toutes les conquêtes que la nation peut désirer, aucune ne lui serait plus avantageuse que celle des rivages si rapprochés de la Barbarie, » (p. 5).

La Régence est « la plus grande association formée pour le brigandage qui ait jamais existé sur la terre » et qui s'est mise d'elle-même en dehors du droit des nations.

« Ils (les Barbaresques) ont rendu légitime toute guerre qu'on leur fera, sous la seule condition de la leur déclarer. » (p. 8).

Il n'importe qu'ils aient pillé un bateau romain ou tout autre, il suffit qu'ils aient *pillé* pour qu'on puisse leur déclarer la guerre.

La tyrannie a ruiné le pays, éteint la civilisation, accablé Maures, Berbères et Juifs (p. 8-10) :

« Quelle gloire pour la France, quel bonheur pour l'humanité, qu'une expédition destinée à faire cesser ce scandale de l'ordre social... de ramener la civilisation dans la patrie de Saint-Augustin, de la planter sur un sol où elle prospérera rapidement où elle s'étendra et qu'elle couvrira bientôt tout entier. » (p. 11).

Ce n'est pas les puissances de la chrétienté, mais la France seule qui y a « grand intérêt » qui doit assurer l'entreprise.

« Il s'agit, en effet, du plus grand bénéfice qu'on puisse attendre d'une guerre, d'une conquête en même temps et d'une colonie : l'une et l'autre des plus riches, les plus avantageuses qui aient été offertes à l'ambition des hommes. » (p. 12).

Région vaste, proche de Marseille et de Toulon dont l'avenir est plein de promesses car :

« Le royaume d'Alger ne sera pas seulement une conquête : ce sera une colonie, ce sera un pays neuf, sur lequel le surplus de la population et de l'activité française pourront se répandre. » (p. 12).

Si les Français se présentent en amis des populations, ils trouveront chez elles des collaborateurs habiles et zélés. (p. 15-16). Il faut donc faire en sorte de se présenter en libérateurs et non en conquérants. Ce serait folie que de détruire Alger ou de fonder, pour gouverner l'Afrique, un ordre de chevalerie qui, comme celui de Malte, entretiendrait haine et désordre (p. 15-17).

« Mais j'entends dire : l'Angleterre ne le permettra pas. Je m'étonne qu'un Français puisse répéter ces paroles, que son sang ne bouillonne pas d'indignation, à l'idée que l'Angleterre permettra ou ne permettra pas quelque chose à la France agissant dans son droit. Mais enfin puisqu'on a employé ce langage, je répondrai que l'Angleterre permettra à la France la

conquête d'Alger car elle n'a ni le droit, ni le pouvoir, ni l'intérêt de l'empêcher. » (p. 17 et 18).

Le droit : car la France est régulièrement en guerre avec un pays qui n'a par contre aucun lien d'alliance avec l'Angleterre ;

Le pouvoir : car la colonie d'Alger une fois occupée ne pourra être :

« Ni conquise, ni détruite par les flottes anglaises, d'autant plus qu'elle ne tardera plus à être défendue par deux millions et demi de sujets ; car les Français ont, par dessus toutes les autres nations, le talent de se faire aimer des peuples barbares et de sympathiser avec eux. » (p. 19).

L'intérêt : car ni au point de vue militaire, ni au point de vue économique la nouvelle colonie ne menacera l'Angleterre, suffisamment munie de postes redoutables en Méditerranée. Même la prospérité industrielle et commerciale que la France retirerait de la conquête d'Alger pourrait profiter, indirectement à l'Angleterre (p. 20-23).

Si la victoire demeurerait infructueuse, la France aurait des comptes terribles à demander à son ministère.

« La France doit veiller, elle veille à ce que la guerre entreprise avec des forbans ne soit pas tournée contre leurs innocentes victimes ; à ce que les drapeaux français soient un objet de terreur pour le Dey et ses brigands, mais de confiance et d'espérance pour les Maures ; à ce que le pays où elle porte ses armes soit ménagé comme un pays dont elle se réserve la propriété ; à ce que le soldat ne détruise pas pour détruire, ne tue pas pour tuer, mais qu'il épargne pour la France les hommes qui deviendront ses frères, les choses qui fonderont avec leur prospérité celle de son pays ; à ce qu'enfin la guerre qui ravage soit sans cesse modérée par l'esprit de conquête qui veut fonder, restaurer, vivifier pour l'avenir. Telle est la tâche que la France impose à son ministère en lui laissant encore, quoique sans confiance en lui, disposer de son sang et de ses trésors. Malheur à lui s'il la négligeait au mépris des intérêts de la patrie et de ceux de l'humanité. » (p. 23 et 24).

Cette brochure ne fut pas le résultat d'une curiosité passagère de Sismondi.

Dans une lettre, écrite de Chênes, le 13 juin 1830, à la comtesse de Saint-Aulaire, il dit tout le souci que lui occasionnait, pour le sort de la flotte, le vent et l'orage :

son inquiétude de ne pas avoir de nouvelles et sa pitié pour les soldats entassés dans l'entre-pont :

« Malades, mouillés, sans linge pour se changer, manquant d'air, ne respirant qu'au milieu d'exhalaisons empoisonnées, forcés au repos et à la réflexion, courant les dangers qui ne sont pas ceux de leur état... »

La nouvelle du débarquement arrivera sans doute encore avant les élections, mais non celle d'une victoire décisive ; d'ailleurs si le ministère compte sur l'enthousiasme qu'elle produira, il ne fait guère attention à l'état de l'opinion. On pourrait bien plutôt s'étonner qu'une si grande entreprise occupe si peu, qu'elle demeure si étrangère à la nation. Avec quelle avidité j'attends le résultat des élections, quoique je le crois assuré, et puis les déterminations qui viendront après ?... » (*Lettres inédites de Sismondi*, publiées par de Puybusque, Rev. hist. Sept-déc. 1914, p. 51).

Dans ses *Etudes sur l'Economie politique* (1838, t. II, p. 202-209), Sismondi étudiera l'influence que peut avoir la conquête d'Alger sur la reconstitution du domaine colonial de la France et sur la civilisation et fera un vif éloge du traité de la Tafna.

Pour bien comprendre la position originale prise par Sismondi en face du problème d'Alger, il faut connaître sa doctrine coloniale dont on trouvera l'essentiel dans ses *Etudes d'économie politique (Etudes sur les sciences sociales*, t. II, notamment p. 353 et 354 et t. III, 1838 : 2^e essai : *Des colonies*) Cf : *Nouveaux principes d'économie politique* (1827, t. I, ch. X et t. II, LVII : ch. IV, V et VI).

b) M. A... : *Considération sur la difficulté de coloniser la Régence d'Alger et sur les résultats probables de cette colonisation*. (Paris 1830, in-8 de 79 p.).

Cette brochure documentée et bien composée a été écrite le 1^{er} septembre 1830 par Maurice Allard, que les contemporains nomment un économiste écouté. A ce point de vue, elle présente un grand intérêt.

L'auteur se pose, dès le début, la question : Que fera-t-on d'Alger ?

Pour y répondre il étudie l'origine des puissances barbaresques (p. 7), les conditions de notre commerce avec le Levant et la côte Barbaresque en 1789, en 1815 et après 1816 (p. 11-16), puis les facultés de production du sol de la Régence (p. 16 sq.).

Le sol est fertile, mais la main d'œuvre difficile à

obtenir. Le climat nous sera fatal à cause de notre imprévoyance et de notre défaut d'hygiène.

« Il s'en suivrait des transpirations abondantes et âcres, des fièvres malignes, putrides, des dissenteries qui emporteraient annuellement la moitié de nos colons ou de notre armée et on ne disconviendra pas que ce qui se passe en ce moment ne confirme complètement nos craintes de l'avenir. » (p. 25).

Que si nous transportons les productions d'Europe dans la Régence, les blés ne pourront jamais concurrencer ceux de Russie (p. 28-35), les laines celles de Bessarabie et de Tauride (p. 36-38). Faudra-t-il planter du mûrier et pratiquer l'élevage de la soie ? le résultat serait douteux et la France, dont le marché de la soie se retrécit de jour en jour, n'a pas à se créer de nouveaux concurrents (p. 41-44). Les cuirs en dépit de leur qualité, ne vaudraient pas ceux de Buenos-Ayres (p. 40). Il en serait de même pour les métaux. Les plombs algériens ne pourraient rivaliser avec ceux d'Almeria (p. 44-45). Le fer paraît être très bon mais :

« Jamais, quoiqu'il arrive, le fer de l'Atlas ne sera admis en France d'où nous avons exclu les fers de Suède et de Russie par des droits énormes contre eux pour protéger les exploitations françaises que nous avons établies dans 52 de nos départements. » (p. 46 et 47).

Quant aux denrées coloniales, la canne à sucre pourra prospérer dans les plaines du Nord et du Sud de l'Atlas, mais sans pouvoir rivaliser avec les produits des Antilles et, à plus forte raison, des Deux Indes et du Bengale (p. 48-50). Les mêmes difficultés s'opposeront aux progrès du café (p. 55). Le coton de la Mitidja ne pourra atteindre ni la qualité des colons de Floride et de Géorgie, ni le prix minime de ceux de l'Inde.

Done aucun bénéfice à attendre et, par contre, que de dangers en perspective :

« La colonie d'Alger fût-elle prospère, et nous avons suffisamment démontré la presque impossibilité de la rendre telle, les Anglais mettraient tout en usage pour la détruire, fût-ce même à coup de canons... s'ils l'osaient. » (p. 65 et 67).

Les voyages fréquents de France à Alger ne suffiraient pas, comme on le croit à former des marins en temps de paix (p. 68-69). Nous pourrions faire, il est vrai, d'Alger un port imprenable.

« Mais nous ne concevons pas la nécessité de garder ce point militaire si nous ne colonisons pas la Régence. Qu'aurons-nous à y défendre ? »

Si la Régence devient, néanmoins une province française, la France devra se borner à diriger les indigènes sans tenter de se substituer à eux :

« Demandons leur des cotons, des soies fortes, du riz, produits qu'ils cultivent déjà un peu et auxquels il ne faudra que donner de l'extension. Nous recevrons ces marchandises *sans concurrence* et par conséquent à 30 ou 40 % au-dessous de ce qu'il nous en coûterait si nous les cultivions nous mêmes dans la Régence et à 20 ou 30 % au-dessous des prix auxquels nous les achèterions en Egypte. Recevons, s'il le faut, nos tributs en produits du sol et payons l'excédent en *produits fabriqués par la France...* enfin, *conservons, étendons, améliorons ce qui est*, mais seulement par des conseils, des bons procédés et quelques secours... Peut-être cet essai devrait-il être tenté... *Encore faudrait-il que la politique européenne le permit* et c'est ce qui ne tardera pas à être éclairci.

Dans tous les cas ne colonisons pas la Régence !! » (p. 74 et 78).

h) (Baron de Lacuée) . *Opinion du Baron de Lacuée, ancien maître des requêtes au Conseil d'Etat, ancien intendant général de l'armée de l'Aragon sur la colonisation d'Alger, les colonies en général, le système colonial que le Gouvernement a adopté et sur l'effet de ce système, sur les manufactures et la prospérité des pays de vignobles.* (Paris 1830, in-8 de 95 p.).

Le baron de Lacuée, qu'il ne faut pas confondre avec le comte de Lacuée, son contemporain, est également l'auteur d'une brochure d'économie politique sur les postes et voitures publiques (1830).

Son étude sur la colonisation d'Alger est annoncée favorablement par la *Revue britannique*, en octobre 1830, en ces termes :

« Cet ouvrage est rempli de faits les plus curieux et le raisonnement est toujours accompagné de preuves officielles » p. 6. C'est en effet, un réquisitoire très ferme et souvent habile, contre les entreprises coloniales et le régime des tarifs prohibitifs, souligné d'appels à la pitié pour les milliers de victimes que coûte la conquête d'Alger à la France.

La brochure tend à prouver :

1) Que les colonies nuisent toujours à ceux qui les possèdent et qu'il faudrait s'en débarrasser à tout prix.

Toutes les colonies françaises : Martinique, Guadeloupe, Bourbon, Cayenne, Sénégal, Inde, ont occasionné de terribles charges financières. Elles ne sont peuplées que de 31.919 blancs, pour lesquels nous nous battons depuis des siècles et imposons de dures lois à nos petits manufacturiers, nos vigneron et nos ouvriers, sans avoir la possibilité d'en conserver un pouce de terrain en cas de guerre, pas plus que nous ne conserverions Alger (p. 12 à 45).

Elles nous ont valu des droits énormes sur les denrées importées d'autres pays et nous font perdre, par l'impôt prohibitif, au moins 30 millions par an. Elles provoquent aussi des prohibitions réciproques de la part des autres pays et nous font vivre « dans un état complet de blocus » (p. 49 à 68).

2) Que le royaume d'Alger est tout à fait impropre à l'établissement d'une colonie soit ancienne soit moderne.

Toutes les terres cultivables y ont déjà des propriétaires. L'art n'y existe point. Les ouvriers français ne pourront y trouver du travail. Alors même que nous disposerions des terres, nous ne serions pas plus aptes à les cultiver que nous ne l'avons été dans nos autres colonies. Les fièvres déciment nos soldats et le soleil dévorant ne nous permettra pas la culture du sol.

3) Que toutes les nations qui ont voulu s'installer en Berbérie pour faire du commerce ont dû renoncer à leurs chimères (p. 80-82).

« Tout le commerce d'Afrique est lui-même très peu de chose, parce que les sauvages qui l'habitent n'ont absolument besoin de rien. »

Du papier qui sert à faire des gris-gris, de l'eau de vie et de la poudre, voilà tout ce qu'ils nous demandent. Les déserts du Sabara empêcheront, du reste, tout commerce avec l'intérieur de l'Afrique dont nous ne recevons que de la poudre d'or, de la gomme et des dents d'éléphant.

Le port d'Alger, alors même qu'on pourrait l'agrandir et le rendre plus sûr, ne se trouverait pas moins éloigné de toute route commerciale.

4) Que le port d'Alger n'est pas propre à devenir une base militaire (p. 86).

Il faudra le fortifier et « l'orgueil des architectes, l'avarice des fournisseurs, l'insouciance de ceux qui commandent » en

feront un gouffre où s'engloutira la richesse nationale. On multipliera les monuments : « Tout sera superbe, imposant dans Alger, mais tout sera misérable en France (p. 87).

Un point militaire est, du reste, inutile au commerce et occasionne des guerres, mais il sert de prétexte à des sinécures coûteuses et « l'oligarchie profite de toutes ces places » que payent le peuple et la classe moyenne (p. 88-90).

Lacuée conclut que si nous persistons à garder Alger, tous les fléaux que nous ont valu nos autres colonies ne seront rien à côté de ceux qui s'abattront sur nous, que ce pays sera le tombeau de nos enfants et de nos finances.

« Qu'Alger, dès lors, ne nous offre aucune espèce d'avantage et que le seul parti que nous ayons à prendre, c'est de l'abandonner complètement. »

André JULLIEN.

Note au sujet de l'ancienneté du squelette humain d'IPSWICH

Dans sa première conférence sur l'*Algérie*, exposé remarquable par l'extrême étendue de la documentation, M. le général Didier discutant du squelette d'Ipswich s'exprime en ces termes :

Cette thèse de l'apparition de l'homme au quaternaire moyen seulement s'est écroulée il y a quelques jours. La présence de l'homme sur la terre dès la seconde période de l'ère tertiaire (et d'un homme sachant déjà se servir du feu) vient, en effet, d'être constatée en Angleterre, à Ipswich (silex taillés et ayant subi l'action du feu) (1).

Le général admet donc que la découverte du squelette d'Ipswich fait remonter l'ancienneté de l'homme sur la terre à la 2^e période tertiaire.

A quelle subdivision de l'ère tertiaire correspond cette deuxième période ?

D'après la chronologie géologique adoptée aujourd'hui, la deuxième période tertiaire correspond à la période *néogène*, laquelle comprend les époques *miocène* et *pliocène*.

L'attribution à la première ou à la deuxième de ces époques n'est pas précisée, mais le général paraît admettre que c'est à la première puisqu'il écrit : «... dès la seconde période de l'ère tertiaire. »

Il ne paraît pas douteux que pour le général le squelette d'Ipswich remonte à une époque peut-être aussi éloignée que celle que l'on attribuait, il y a quelques années encore aux silex *prétendus taillés* de Thenay, d'Otta et de Puy Courty. Si telle n'était pas la pensée du général il est hors de doute qu'il considère les restes humains d'Ipswich, comme au moins pliocènes.

En résumé le général cite, comme tertiaire, le squelette d'Ipswich.

(1) Général DIDIER. — L'Algérie (Bull. Soc. Géogr. et d'Arch. d'Oran), juin 1922, p. 98.

Cette conclusion émise par l'érudit conférencier pouvant induire en erreur les personnes qui s'intéressent à cette question, si passionnante, de l'ancienneté de l'homme, j'ai estimé qu'il était nécessaire de ramener les faits à leur réelle importance.

Quoique la *Société de Géographie* ne soit pas responsable des opinions émises par les auteurs dont les travaux sont insérés au *Bulletin*, elle doit, autant que possible, éviter de laisser se propager des erreurs scientifiques.

Lorsque je lus les premières pages des épreuves du général je fus très étonné de la grande ancienneté attribuée au squelette d'Ipswich. Je révoquai immédiatement en doute des conclusions qui allaient à l'encontre des données établies par une rigoureuse critique scientifique ; mais, sur le moment, je ne pouvais me risquer à les discuter. J'ignorais tout de cette découverte « qui venait d'être faite il y a quelques jours » mais qui, en réalité, avait eu lieu, — je l'ai appris depuis, — pendant les premières années de la maladie qui m'interdit encore de longues lectures. En outre, les documents nécessaires pour appuyer mon argumentation et soutenir une opinion contraire à celle du général me faisaient défaut.

Depuis, les circonstances m'ayant permis d'aller à Alger j'ai pu m'y documenter.

C'est surtout dans des articles publiés dans *L'Anthropologie*, dont le premier parut en 1912 ⁽¹⁾, sous la signature de M. Marcellin Boule, l'éminent professeur de Paléontologie animale du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, que j'ai trouvé les éléments qui m'ont permis de rédiger la présente note.

Il me suffira de résumer en quelques lignes les articles consacrés à la découverte d'Ipswich pour mettre la question au point.

Ipswich est la capitale du comté de Suffolk (Angleterre). C'est aux environs de cette ville que se trouve la fameuse station préhistorique.

La découverte fut signalée dans le *Times* du 1^{er} février 1912. Elle était attribuée à M. Reid Moir « qui avait trouvé les restes d'un squelette humain gisant dans une couche de sable supportant le *boulder-clay* ou argile glaciaire. »

(1) M. BOULE. — *L'Anthropologie* 1, XXIII p. 118.

Le *boulder-clay* étant antérieur aux plus anciennes formations quaternaires la couche renfermant le squelette était au moins d'âge *pliocène*.

Les restes humains d'Ipswich étaient donc considérés comme *tertiaires* ⁽¹⁾.

Peu de temps après M. Reid Moir publia une étude détaillée des matériaux qu'il avait recueillis ⁽²⁾. Ce travail éveilla, évidemment, l'attention des anthropologistes, des géologues et des préhistoriens.

M. Keit, le grand savant anglais, après une étude approfondie du gisement et des matériaux recueillis, admit que les restes humains d'Ipswich étaient très anciens mais qu'ils ne présentaient que des caractères hominiens modernes.

Dès lors la grande antiquité du squelette d'Ipswich fut très discutée.

M. Boule, en présence des conclusions contradictoires de M. Keit, réserva son opinion et déclara « que par mesure de précaution scientifique le squelette d'Ipswich devait être complètement écarté de la collection des documents authentiques ayant un état-civil en règle et pouvant servir de base aux spéculations de la Paléontologie humaine ⁽³⁾. »

La question était encore débattue dans le monde savant lorsque M. Reid Moir mit fin, lui-même, à la discussion en publiant, dans la revue anglaise « *Nature* » du 12 août 1916, une lettre de laquelle je reproduis la partie essentielle :

« Dès lors, écrit le savant et scrupuleux naturaliste anglais, le squelette humain d'Ipswich peut être attribué à un *paléolithique récent* et ne saurait remonter à une époque antérieure au *boulder-clay* crayeux.

« Je tiens à déclarer que mes contradicteurs, au sujet de la haute antiquité de ce squelette, étaient dans la vérité tandis que j'étais dans l'erreur. »

En dernière analyse le squelette d'Ipswich aurait été

(1) M. BOULE. — La Paléontologie humaine en Angleterre (*Loc.cit*) t. XXVI 1915, pp. 37-38.

(2) J. REID MOIR. — The occurrence of a human skeleton in a glacial deposit at Ipswich (*in. Proceeding of the Prehistoria, soc. of East Anglia*, vol. 1, part. II, 1912, pp. 194-202.

(3) M. BOULE. — (*Loc. cit.*) 1915, p. 38.

enseveli dans un vieux *sol aurignacien* remanié (1). Il est donc *quaternaire*.

La controverse avait pris fin et, une fois encore, la question de *l'homme tertiaire* retournait dans le domaine des hypothèses à démontrer.

Il ne me reste plus, pour clore cette note, qu'à rendre hommage à la loyauté scientifique de M. Reid Moir et à souhaiter que des découvertes sensationnelles viennent rouvrir le débat. En attendant, modeste disciple des grands maîtres de la préhistoire et de la géologie, j'accepte leur opinion et je considère comme le plus ancien, l'homme *quaternaire chelléen* du *Pléistocène ancien* (Lapparent), du *Pléistocène moyen* (Haug), du *Tyrrhénien* (Depéret), au sujet duquel les preuves abondent.

Certes il est plus que probable que l'apparition de l'homme sur la Terre remonte à une époque bien plus reculée que celle de *Chelles*, mais il faut, pour l'admettre, qu'une sérieuse base géologique permette de dater soigneusement les matériaux que de nouvelles découvertes mettront à la disposition des spécialistes.

En attendant nul ne peut encore fixer le premier terme de la généalogie humaine. Ce qu'il y a de certain, c'est que, si l'homme tertiaire a jamais existé, on ne peut faire état de l'homme d'Ipswich pour soutenir cette thèse.

Quant aux divers *Pilhécoïdes*, qui seraient nos très lointains ascendants, je ne puis, malgré les lois qui régissent l'évolution des espèces, me résoudre, — jusqu'à plus ample informé, — à les compter parmi les ancêtres *néogènes* de l'*Homo Neanderthalensis* et de l'*Homo sapiens*.

Je suis heureux d'être d'accord, sur ce point, avec M. le général Didier.

F. DOUMERGUE.

(1) M. BOUTE. — Le squelette humain d'Ipswich reconnu de basse antiquité par son inventeur. (*Loc. cit.*) 1917 t. 28, pp. 188-189.

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

LE TÉTRAIPHOSPHATE par M. J. Campardou. (Thèse de doctorat). — Toulouse, Imprimerie Marquès, 1922.

Le 20 Juillet 1922, M. J. Campardou, ingénieur chimiste, dont les lecteurs du Bulletin ont pu apprécier les savantes études sur la préhistoire du Maroc, a soutenu, avec succès, devant la Faculté des Sciences de Toulouse, sa thèse de doctorat. Le sujet traité a pour titre : *Le Tétraphosphate*.

Ce travail étant nourri de formules chimiques je me bornerai à en donner les grandes lignes.

Le Tétraphosphate est un engrais phosphaté né des circonstances exceptionnelles créées par la guerre. On sait que l'agriculture emploie comme engrais, surtout pour les céréales, les superphosphates. Ces derniers sont obtenus en transformant les phosphates naturels sous l'action de l'acide sulfurique. Or, pendant la guerre, l'acide sulfurique employé en grand pour les besoins de l'armée, devint rare pour les besoins de l'agriculture.

Les hommes de science pensèrent à remédier à la pénurie d'acide sulfurique en recherchant un procédé nouveau, plus simple et moins coûteux pour rendre les phosphates naturels assimilables.

C'est en Italie que fut mis en pratique un procédé qui avait été préconisé, en 1911, par le Dr Stoppani de Bologne. Ce procédé parut d'abord donner de bons résultats. Le nouveau produit fut appelé Tétraphosphate.

Cet engrais est obtenu en faisant subir aux phosphates naturels un traitement thermo-chimique particulier. La réduction par la chaleur dispense de l'emploi de l'acide sulfurique et réduit le prix de revient.

Malheureusement le degré de solubilité du Tétraphosphate est bien inférieur à celui des superphosphates et le nouveau produit ne donne pas satisfaction.

Après avoir établi la bibliographie du Tétraphosphate l'auteur expose qu'il a soumis ce nouveau produit à une analyse détaillée, comparativement au Phosphate naturel d'origine. Il montre qu'aucune méthode n'a encore permis de différencier le Tétraphosphate, d'une façon caractéristique, ce qui autorisait à lui refuser toute valeur scientifique et commerciale.

Cependant, en se basant sur les travaux antérieurs de Schloessing père et fils, ainsi que sur les dernières découvertes au sujet du rôle de l'acide carbonique dans la nutrition des plantes, l'a-

teur a établi que les divers Phosphates naturels, et le Tétraphosphate en particulier, ont une solubilité propre très différenciée, dans les solutions d'acide carbonique. Il a dressé quelques courbes de cette solubilité et a donné des chiffres correspondant à des Phosphates d'origines diverses.

La méthode permettra de caractériser, sans difficulté, toute cette catégorie de Phosphates.

Le maximum de solubilité reste aux superphosphates.

En arrêtant ici ce trop court exposé, il me reste à renouveler à l'auteur de cette savante étude, mes amicales félicitations et à souhaiter que ses travaux futurs aident aux progrès des sciences chimiques appliquées.

F. DOUMERGUE.

P. S. — Et puisque l'occasion m'est offerte de m'occuper des phosphates je la saisis pour attirer l'attention sur l'utilisation possible des phosphates naturels, à défaut des superphosphates industriels.

Il est indéniable que ces derniers sont bien plus facilement assimilables que les premiers mais leur prix de vente est si élevé que les petits céréalistes hésitent, — bien à tort d'ailleurs, — à engager des dépenses que les vicissitudes du climat risquent de traduire en pertes.

Etant donné cette situation je me suis souvent demandé pourquoi, en Algérie, où les phosphates naturels abondent, ils ne sont pas plus utilisés pour remplacer, au moins en partie, les superphosphates.

Les terres de culture de la région du Tessalah, de la plaine de Sidi-Bel-Abbès, par exemple, sont relativement riches en acide phosphorique ; elles tiennent ce précieux élément de fertilisation des phosphates naturels qui existent dans le sous-sol éocène et qui sont lentement décomposés et dissous par les eaux de ruissellement et de pénétration.

Cette assimilation de l'acide phosphorique des phosphates naturels à la terre est bien plus lente, il est vrai, que celle des phosphates de production chimique, mais elle est certaine. Et, d'autant plus certaine que M. Campardou, dans sa thèse, met en évidence l'action dissolvante de l'eau chargée de gaz carbonique. Or, en Algérie, où les eaux tiennent souvent en dissolution une forte quantité de gaz carbonique, cette action doit s'y manifester avec une intensité toute particulière.

Il me paraît donc que des phosphates naturels, simplement moulus, pourraient être utilisés à un prix de revient bien inférieur à celui des superphosphates.

Dans ce but une grande partie des produits des gisements de

Tébessa, du Kouïf, du dj. Ong, du Maroc même pourrait être employée par l'agriculture algérienne.

Cela n'empêcherait pas d'user des superphosphates, soit en attendant que l'action des phosphates naturels puisse se manifester, soit, au besoin, pour la compléter.

On peut même se demander si la Colonie n'aurait pas intérêt à exploiter elle-même certains gisements pour fournir, au meilleur marché possible, des phosphates naturels aux agriculteurs algériens.

Il appartient à de plus compétents que moi en la matière d'approfondir cette question et de décider si elle mérite d'être prise en sérieuse considération.

F. D.

LE TREMBLEMENT DE TERRE DU 25 AOUT 1922 ET LA STRUCTURE GÉOLOGIQUE DE LA RÉGION DE TÉNÈS-CAVAIGNAC (Algérie). — Note de MM. A. Brives et M. Dalloni. — C. R. Ac. des Sc., 2 octobre 1922, Paris.

A la suite des violentes secousses séismiques qui ont ébranlé la région de Ténès et détruit presque entièrement le village de Cavaignac, le 25 août 1922, M. le Gouverneur Général de l'Algérie demanda au Service de la Carte géologique de l'Algérie de déterminer, si possible, les causes particulières de la destruction du centre de Cavaignac.

MM. Brives et Dalloni, professeurs à la Faculté des Sciences d'Alger et collaborateurs au Service de la Carte géologique, acceptèrent de se rendre sur les lieux. Le résultat de leur mission a fait l'objet d'une Note à l'Académie des Sciences. Les deux savants géologues attribuent l'intensité des mouvements brusques du sol de la région de Ténès-Cavaignac, à ce fait que le bassin miocène, qui la constitue en grande partie, présente de vastes surfaces d'effondrement limitées par des lignes de fractures, dont la plus longue et la plus importante passe sous le village de Cavaignac. C'est d'ailleurs sur cette ligne que les tremblements de terre qui ébranlent assez souvent la région de Ténès font plus spécialement sentir leurs effets. Il faut ajouter que d'autres fractures viennent recouper la principale sous le centre ou aux abords même de Cavaignac, ce qui contribue à rendre plus critique la position de ce village.

Les auteurs signalent, en outre, un fait curieux. Le débit des sources aurait augmenté dans de très grandes proportions après le tremblement de terre. Ce cas n'est pourtant pas à généraliser car le phénomène inverse se produit plus souvent.

F. DOUMERGUE.

INSCRIPTIONS LATINES DE L'ALGÉRIE, T. I. — INSCRIPTIONS DE LA PROCONSULAIRE recueillies et publiées par Stéphane Gsell, professeur au Collège de France. Vol. in-4°, 58 pages, 1 carte (Ed. Champion, Paris, 1922).

Notre bibliothèque a eu la bonne fortune de recevoir du Gouvernement Général de l'Algérie un volume, indispensable à ceux qui s'occupent d'Archéologie Africaine. Ce tome premier, présage des trois autres qui suivront, s'occupe seulement de la contrée algérienne, avoisinant la *Tunisie*, contrée qui autrefois faisait partie de la province proconsulaire romaine. La carte annexée au volume indique les régions de *Bône*, de *Guelma*, de *Tébessa*, de *Souk-Ahras* et de la *Calle*. Cette contrée forme un triangle aigu dont la tête se trouverait, dans le Sud, au *Djebel Morala*, près du *Djebel-Onk*, récemment célèbre, et dont les pointes extrêmes seraient situées, la première près d'*Yin-Mokra* et l'autre au *Cap Roux*.

Le volume suivant s'occupera de la *Confédération Cirtéenne*, le troisième de la *Numidie Militaire*, et enfin le quatrième tome rapportera les inscriptions des deux provinces, moins riches en monuments romains que les autres, les *Maurétanies sitifiennne* et *Césarienne*. Ce dernier volume donnera de plus, la nomenclature des inscriptions sur les menus objets mobiles, lampes, etc., de toute l'*Algérie romaine*.

Le tome premier contient 4.019 inscriptions. M. GSELL a adopté l'ordre géographique du *Corpus inscriptionum*. Mais, semble-t-il, notre auteur, procède avec plus d'ordre que les rédacteurs du *Corpus*. Tandis que ceux-ci, mélangent les épitaphes des magistrats, des soldats, etc., avec des inscriptions non funéraires, M. Gsell sépare les différents textes. Tout d'abord, les inscriptions sacrées, puis les inscriptions impériales, puis les inscriptions concernant les hommes publics, sénateurs, chevaliers, ensuite les textes non funéraires, enfin les épitaphes d'abord païennes, puis chrétiennes. Les textes des inscriptions, milliaires viennent en dernier lieu.

Les tables qui accompagnent ce volume sont vraiment remarquables. Elles contiennent d'abord, les noms d'hommes et de femmes avec les *nomena gentilicia*, puis les *cognomina*. En second lieu, les noms géographiques sont inscrits, ensuite les religions avec divinités, ministres, etc., puis les empereurs, rois indigènes, les vandales et byzantins, et enfin l'Etat romain et l'administration impériale.

Telles sont les grandes divisions de ce magnifique volume. M. Gsell par la science et la méthode déployées dans ce tome 1^{er}, fait paraître un réel progrès sur le *Corpus* édité à Berlin.

Lorsque les archéologues auront en main, tout l'ouvrage de M. Gsell, leur tâche sera grandement facilitée et la science

française s'affranchira des méthodes trop pesantes d'Ostre-Rhin, lorsqu'il s'agira d'étudier notre Afrique romaine. Il est juste d'ajouter que le Gouvernement Général de l'Algérie qui a facilité cet ouvrage, et la librairie Champion qui l'a luxueusement imprimé, méritent la gratitude des archéologues africains.

Chanoine FABRE.

LES BAGUETTES DES SOURCIERS ET LES FORCES DE LA NATURE, par Henri Mager, 1920. — Un volume de 13X21 de 71-723 pages, avec 197 figures. Prix : 33 fr. (Dunod, quai des Grands-Augustins, Paris).

Dans la première partie de son nouvel ouvrage « Les Baguettes des Sourciers et les Forces de la Nature », M. Henri MAGER recherche les causes, jusqu'ici inconnues, qui provoquent les mouvements des Baguettes.

Il étudie successivement les conditions dans lesquelles elles se meuvent, les causes qui peuvent intervenir pour arrêter leur mouvement, les circonstances de lumière, d'ambiance et d'orientation nécessaires pour donner naissance à un courant de force, la marche de ces derniers, et enfin comment s'évanouissent les courants de force.

La deuxième partie est consacrée aux services que la Baguette peut rendre dans l'étude de la matière et des Forces.

D'après l'auteur, tous les corps de la nature sont accompagnés de champs de force se concentrant en des plans de force, azimutaux, de direction invariable pour la plupart, de direction tournante pour d'autres.

Ces plans de force appartiennent à deux types, l'un C se dirigeant de l'Espace vers la Terre (centripète), l'autre F venant de la Terre et tendant vers l'Espace.

Tous les corps de la nature semblent être polarisés, leurs pôles réels étant l'un de nature F, l'autre de nature C. Chaque corps jouit d'un Potentiel particulier.

Ces forces F et C se distinguent nettement de Forces magnétiques, de Forces électriques et de la Radio-activité. Elles sont les manifestations d'une activité qui dépasse les limites de notre globe, et l'auteur leur a donné le nom d'*Activité Universelle*.

Des relations paraissent exister entre les Forces accompagnant les corps minéraux et les Poids atomiques de ceux-ci.

Enfin, les couleurs elles-mêmes sont accompagnées du champs de force qui accompagnent les métaux.

Nous ne nous étendrons pas sur les applications que l'auteur prévoit : à l'analyse des minerais, à la prospection minière, et au *levé* des plans.

Nous voulons, par contre, signaler que l'art du Bagnettisant entre dans une voie nettement scientifique, tendant à établir la synthèse des expériences faites au moyen de la Baguette, c'est-à-dire à établir les lois physiques qui découlent de faits constants. En un mot, il semble que l'on puisse envisager l'apparition prochaine, dans la Physique générale, d'un nouveau chapitre, parfaitement apparenté au magnétisme, à l'Électricité, à la Radio-activité, avec des rapports avec la chimie atomique, etc.

E. F.

Publications de la section historique du Maroc. — *LES SOURCES INÉDITES DE L'HISTOIRE DU MAROC*, par le Lieutenant-Colonel H. de Castries. — Archives et Bibliothèques d'Espagne, t. I. — Paris (Ernest Leroux) ; Madrid (Ruiz Hermanos), 1921, in-8°, I-XXVIII — 670 pp., 8 planches.

Voici, dans l'importante publication entreprise par M. de Castries, le premier volume consacré à l'Espagne. Il est presque entièrement réservé à la ville de Mèlilla et comprend : une introduction sur Mèlilla au XVI^e Siècle ; quatre relations du martyre d'André de Spolète (à Fez en 1531) qui n'avaient pas trouvé place ailleurs ; des documents émanant de Mèlilla ou d'Oran, ou relatifs aux affaires marocaines. Ces documents proviennent des Archives royales de Simancas (État) et se rapportent à une période d'une vingtaine d'années (1532-1552).

Le Maroc tout entier était « conquête du Portugal » ; mais l'Espagne obtint, par le traité de Tordésillas (7 juin 1494) que Mèlilla fut considérée comme faisant partie du royaume de Tlemcen, donc englobée dans « la conquête de l'Espagne », car le Pape Alexandre VI conféra à Ferdinand et Isabelle l'investiture de tous les royaumes à conquérir en Afrique. Mèlilla, dont les Espagnols firent une solide place-forte et un préside (ou lieu de déportation) fut occupée, presque sans coup férir, en septembre 1497 par le duc de Médina-Sidonia avec la flotte qui s'armait à Gibraltar en vue du deuxième voyage de Christophe Colomb. Elle est, depuis lors, toujours restée espagnole. Mais la vie qu'on menait dans cette grande prison, sans cesse environnée d'ennemis, était dénuée de tout charme. « Tan mala fama deve tener Mèlilla » ; Mèlilla avait une fort mauvaise renommée et les détails succincts, donnés par M. de Castries, dans son introduction, sont curieux et suggestifs.

À cette époque (1549-1551) eut lieu, sur Tlemcen, l'expédition de Moulay Mohammed el Harran, fils aîné du Chérif ; il prit la ville, mais atteint de maladie, il se retira vers Fez et confia la garde de la cité à son frère. Ce dernier fut attaqué bientôt après par les armées du Dey d'Alger sous les ordres du rénégal Hassan Corso. Les Marocains furent complètement défaits près

de la rivière de Bou-Azzoun, à une lieue de Tlemcen, au début de février 1551 ; et cette bataille marqua l'échec des desseins du Chérif sur Tlemcen.

Les Espagnols de Mélilla et d'Oran furent plus ou moins directement mêlés à ces affaires. Le volume de M. de Castries contient plusieurs documents émanant du comte d'Alcaudete, Gouverneur d'Oran, de 1534 à 1558 et de son fils, Don Martin. Grâce au service de renseignements et d'espionnage que Alcaudete avait merveilleusement organisé, nous suivons pas à pas les mouvements des armées, nous sentons vivre pendant ces années tout le royaume de Tlemcen. Puis nous voyons Alcaudete, à l'approche du Chérif ou des Turcs s'inquiéter, demander en Espagne des hommes et des secours, réparer en hâte les défenses d'Oran. Nous constatons aussi, combien étaient difficiles les relations des Espagnols avec les peuplades maures qui vivaient dans le royaume de Tlemcen. Harcelés et pressurés de tous côtés, menacés par les Turcs d'Alger, ou les armées marocaines, ou les soldats espagnols, ces maures hésitaient, louvoyaient, changeaient souvent de parti et de camp. Pas de traité durable avec eux, et pour les chrétiens trop peu nombreux, pas de domination possible ou de protectorat. Diego Suarez, le premier historien d'Oran, disait avec raison : Ils ont pour devise : Vive le vainqueur (viva quien vence !) Alcaudete lui-même, qui pourtant les connaissait bien, se rendit compte qu'on ne pouvait guère compter sur eux, lorsque, dans les plaines de Mostaganem, quelques années plus tard, tournant casaque, les maures alliés le laissèrent massacrer.

Ce premier volume des Archives et Bibliothèques d'Espagne est très important pour l'histoire de Mélilla, de Tlemcen et d'Oran. Il sera lu avec intérêt par tous ceux qu'intéresse l'histoire du Nord de l'Afrique. D'autres volumes, nombreux, suivront, car l'Espagne et le Portugal ont été constamment en rapports avec le Maroc et les Archives gardent encore des trésors inédits.

Jean CAZENAVE.

ENQUÊTE SUR L'HABITATION RURALE DES INDIGÈNES DE L'ALGÉRIE, par A. Bernard, chez Fontana, rue Pélessier, 3, Alger, 1921.

Ce mémoire donne les résultats de l'enquête ordonnée par le Gouvernement général en 1911 et faite par les sous-Préfets, les Maires, les Administrateurs de communes mixtes et les officiers du service indigène. En Algérie, l'habitation rurale « reflète très nettement le genre d'existence des indigènes dérivé lui-même de la nature du pays où ils vivent ». L'auteur distingue : 1° la tente, habitation mobile du pasteur nomade ; 2° le gourbi, habitation

ordinairement fixe, du paysan sédentaire ; 3° la maison à terrasse, de caractère défensif, des ksouriens du Sud, genre d'habitation auquel on peut rattacher les grottes de Tlemcen ; 4° la maison à tuiles des Kabyles ; 5° la maison à l'européenne ; 6° par opposition avec ces maisons rurales, la maison urbaine. Pour chacun de ces six types d'habitation, l'auteur étudie la nature des matériaux, la toiture, les modifications et la répartition géographique. Des tableaux statistiques, quinze croquis, une carte de l'Algérie, seize planches de photographies hors texte illustrent ce mémoire destiné à montrer que les modifications de l'habitation indigène rurale sont une manifestation significative de la transformation qui subit actuellement, en Algérie, le monde indigène ».

En résumé, cette étude de géographie humaine présente, pour l'Algérie, le même intérêt qu'avait offert, pour la France, « l'Enquête sur les conditions de l'habitation » par de Foville. On ne peut que féliciter M. A. Bernard d'avoir traité, avec tout son talent, cette intéressante question de sociologie indigène.

E. LEMOISSON.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

SÉANCE DU COMITÉ DU 3 JUILLET 1922

La séance est ouverte à 5 h. 1/2 sous la présidence de M. FLAHAULT, président.

Sont présents :

MM. FLAHAULT, FABRE SYLVAIN, PELLECAT, TOURNIER SCHWEITZER, Colonel CADI, DELABY, FISCHER, STRASSER, PEREZ, LEMOISSON.

M. POCK, Trésorier honoraire assiste à la séance.

Excusés : MM. PELLET, FABRE LA MAURELLE, CHADOINE FABRE, BARBIÉ, BRUNIE, DANGLES, DESTREMX, DOUMERGUE, MAILLET, MALMEJAC, MÉZIAT.

Absent : D^r ABADIE.

Lecture est faite par le Secrétaire général du procès-verbal de la Séance du 12 Juin, qui est adopté.

Le Président donne lecture d'une lettre de M. DOUMERGUE se rappelant au souvenir de la Société et adressant ses amitiés à ses collègues du Comité.

Le Président a adressé des félicitations au nom de la Société à MM. CRUCK, PAGÈS et à Madame MARVAL, qui ont été l'objet d'une nomination d'Officiers de l'Instruction Publique, et à M. GRANDJEAN, nommé Officier d'Académie.

Le Comité prononce l'admission de : M^{lle} MOUSQUÈS et de MM. CALZARONI, DANTZER, ROY, présentés à la dernière réunion.

M. le Capitaine MOBEL, du 2^e Régiment de Tirailleurs Algériens, à Saint-Leu, est présenté par MM. l'abbé MARCILLAC et FLAHAULT. Son admission est prononcée conformément au Règlement, la séance de juillet étant la dernière de l'année d'exercice.

Le Président donne lecture du *Décret du 29 mai 1922 reconnaissant la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran d'utilité publique*, et approuvant les nouveaux Statuts de la Société.

Le dit Décret sera inséré, en tête du Bulletin du 2^e semestre 1922.

Le Président adresse les remerciements du Comité aux Pouvoirs Publics qui ont bien voulu donner une suite favorable à sa demande, à M. le Maire et au Conseil Municipal d'Oran et à M. le Préfet, qui ont bien voulu l'appuyer dans cette démarche, enfin aux Membres de la Commission qui ont préparé le dossier relatif à la demande et élaboré les nouveaux Statuts.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction Publique au sujet de prix à décerner aux Inventeurs. Le Comité décide que cette lettre et les notices que l'accompagnent seront transmises à la Chambre de Commerce d'Oran, qu'elle intéresse plus particulièrement.

Le Président fait connaître que le Bulletin du 1^{er} trimestre 1922 va paraître dans quelques jours, et comprendra, outre la liste des Membres et les procès-verbaux des Réunions de la Société, un mémoire de M. A. JULIEN, une notice de M. MÉLAL, etc.

Il a reçu de M. le général DIDIER le texte des Conférences qu'il vient de faire aux officiers de la garnison d'Oran.

La Société, ayant été invitée à se faire représenter au Congrès pour l'avancement des Sciences, à Montpellier, le Comité décide que M. le Commandant NOËL, du 81^e Régiment d'Infanterie, sera prié de représenter la Société au dit Congrès.

La Société a reçu pour sa Bibliothèque les ouvrages suivants :

Le Chef d'Œuvre colonial de la France : l'Algérie, par MM. PAUL DESPIQUES et JEAN GAROBY.

Histoire littéraire de l'Afrique Chrétienne, tomes V et VI, par M. PAUL MONCEAUX.

The International Molders Union of North America, par FRANK T. STOCKTON.

Il a été acheté pour la Bibliothèque :

A. SOULIÈRE. — *Les niveaux marins de la plaine de Bône*.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2 du soir.

Conformément au Règlement la prochaine séance est fixée au premier Lundi du mois d'Octobre.

Le Secrétaire Général,

Colonel STRASSER.

Le Président,

F. FLAHAULT.

SÉANCE DU COMITÉ DU 3 OCTOBRE 1922

La séance est ouverte à 5 h. 30 du soir sous la présidence de M. FLAHAULT, président.

Sont présents : MM. FLAHAULT, PELLET, DANGLES, PELLEGAT, TOURNIER, LEMOISSON, FABRE LA MAURELLE, DELARY, FISCHER, MÉZIAT, STRASSER.

Excusés : MM. DOUMERGUE, FABRE SYLVAIN, POCK, trésorier honoraire, Abbé FABRE, SCHWEITZER, BRUNIE, Colonel CADL, DESTRENN, DUPUY, MAILLET, PÉREZ.

Absents : MM. BARRIÉ, ABADIE.

Lecture est faite par le Secrétaire Général du Procès-Verbal de la séance du 3 Juillet, qui est adopté.

Décès. — Le Président fait part du décès, le 24 Août, de M. LONIS GAZAMOL, sociétaire.

Le Président a adressé les condoléances de la Société à sa veuve Madame GAZAMOL.

Le Président a adressé les félicitations de la Société à M. BOULOGNE, Directeur des Territoires du Sud au Gouvernement Général de l'Algérie, promu Commandeur de la Légion d'Honneur, et aux membres de la Société récemment promus : MM. LISBONNE et RAMIER, Officiers et MM. le Docteur BRÉGEAT, KIENER, MILHE-POUTINGON et PITOLLET, nommés Chevaliers de la Légion d'Honneur.

Il a reçu les remerciements de ces messieurs.

Est présenté comme membre titulaire M. le Capitaine FUCHET DE FALLOY, du Génie de la Légion Etrangère, présenté par MM. DANGLES et le Capitaine STRASSER.

Déclaration d'Utilité Publique. — Le Président a accusé réception du Décret à M. le Maire d'Oran et lui a adressé ses remerciements.

La composition du Bureau pour 1922-1923 a été adressée à M. le Préfet.

Le Président a reçu le 29 Septembre, par l'intermédiaire de la Préfecture, le Règlement modifié approuvé par M. le Ministre de l'Intérieur.

Le Général commandant la Division a adressé au Président, au nom du Gouverneur Général, une demande de souscription de la Société à l'ouvrage « *Le Chameau* » du Commandant Cauvet.

La part de souscription s'élevant à la somme de 80 francs est votée à l'unanimité.

Par suite de la réception tardive de l'invitation au Congrès de l'Association par l'avancement des sciences, M. le Commandant NOËL n'a pu assister au Congrès qu'à titre officieux.

Le Programme du 56^e Congrès des Sociétés Savantes a été adressé à la Société par M. le Ministre de l'Instruction Publique. Il est tenu à la disposition des Sociétaires.

Union Panatlantique. — L'Union (Paris, boulevard Saint-Germain), propose de pavoiser le 12 Octobre en faveur de la Commémoration de la Découverte du Nouveau Monde.

Le Président communique l'invitation du Comité du *Congrès international des Sciences Historiques à Bruxelles*, qui tiendra ses séances du 8 au 15 Avril 1923. La souscription au Congrès est de 50 fr. Le Comité estime que l'objet du Congrès est trop spécial pour justifier le concours de notre Société.

Bibliothèque. — La Bibliothèque a reçu comme dons :

D^r COLOMBANI et D^r MAURAN. — *Le ministère de la Santé et de l'Hygiène publiques au Maroc* (volume avec plans et graphiques).

Augustin BERNARD. — *Enquête sur l'habitation rurale des indigènes de l'Algérie* (1 broch. avec 1 carte et 16 pl.).

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE. — *Territoires du Sud. Ce qu'ils sont. Pourquoi ils ont été créés* (1 volume broché).

M. P. DE FOUCAULD et DE CALASSANTI MOTYLINSKI. — *Textes Touareg*, publiés par René Basset (1 vol.)

MOHAMMED BEN CHENEB. — *Ad-Dahîrat Assaniyya* (le Trésor magnifique), texte arabe. (Publication de la Faculté des lettres d'Alger).

Lieutenant-Colonel DE CASTRIES. — *Les Sources inédites de l'histoire du Maroc*. Archives et Bibliothèques d'Espagne (t. I).

La Bibliothèque a en outre acquis par voie d'achat :

Maréchal CLAUZEL. — *Explication du Maréchal Clauzel*.

Ardouin DUMAZET. — *Etudes algériennes*.

Maréchal BUGEAUD. — *Lettres sur l'Algérie. Les Socialistes et le travail en commun. Quelques réflexions sur trois questions fondamentales de notre établissement en Algérie : de la stratégie, de la tactique, des retraites et du passage des défilés dans les montagnes des Kabyles, de la colonisation en Algérie*.

Général BUGEAUD. — *L'Algérie. Des moyens de conserver et d'utiliser cette conquête*.

Camille ROUSSET. — *La Conquête de l'Algérie*.

Général LAMORICIERE. — *Lettres sur l'Algérie*.

Louis de HAUDICOUR. — *Histoire de la Colonisation de l'Algérie*.

G. JACQUETAN. — *Les Archives espagnoles du Gouvernement Général de l'Algérie.*

BUFFON. — *Histoire naturelle des Mammifères et des Oiseaux.*

F. BERNARD. — *Deux Missions françaises chez les Touareg, 1880-81.*

Capitaine LOCHE. — *Catologue des Mammifères et des Oiseaux de l'Algérie.*

Lieutenants généraux DE LAMORICIERE et BEDEAU. — *Projet de Colonisation pour les provinces d'Oran et de Constantine.*

Emile KELLER. — *Le Général de Lamoricière, sa vie militaire, politique et religieuse.*

Colonel TRI MELET. — *L'Algérie Légendaire.*

Joseph BARD. — *L'Algérie en 1854.*

Charles ARCHÉ. — *De la condition juridique des Indigènes en Algérie, dans les Colonies et dans les Pays du Protectorat.*

L. CARETTE. — *Recherches sur l'origine et les immigrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale et principalement de l'Algérie.*

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 45.

Le Secrétaire Général,

Le Président,

Colonel STRASSER.

F. FLAHAULT.

SÉANCE DU COMITÉ DU 6 NOVEMBRE 1922

La séance est ouverte à 5 h. 30, sous la présidence de M. FLAHAULT, président.

Sont présents : MM. FLAHAULT, PELLET, DOUMERGUE, FABRE SYLVAIN, BARBIÉ, DANGLES, PELLECAT, TOURNIER, LEMOISSON, FISCHER, MAILLET, MALMEJAC, MÉZIAT, PÉREZ, STRASSER.

M. POCK, Trésorier honoraire assiste à la séance.

Sont excusés : MM. DELABY, DESTREMX, DUPUY.

Sont absents : M. CADI et D^r ABADIE.

Lecture est faite par le Secrétaire général du Procès-Verbal de la séance du 3 Octobre.

Le Procès-Verbal est adopté.

Décès. — Le Président fait part des décès de M. CHAMBOX et D^r FOULQUIER, sociétaires. Le Président exprime les regrets du Comité.

Admission. — Est admis comme membre de la Société M. le Capitaine FISCHET DE FALLOU, présenté à la séance précédente.

Propositions. — Sont présentés comme membres titulaires de la Société :

M. GILLET, Commandant le Parc d'Aviation de la Sénia, présenté par M. FLAHAULT et le Colonel STRASSER.

M. DIDIER, général commandant la Subdivision d'Oran, présenté par M. FLAHAULT et le Colonel STRASSER.

M. SARDA, Inspecteur des Contributions Diverses, présenté par MM. BARBIÉ et FLAHAULT.

M. SEGAUD, Professeur au Lycée, présenté par M. LEMOISSON et Commandant FISCHER.

M. BOWÉ, Professeur au Lycée, rue Dufour, présenté par MM. DOUMERGUE et LEMOISSON.

Le Président donne lecture d'une lettre de M. SCHWERTZER donnant sa démission de membre du Comité et de la Société en raison de sa nomination de professeur au Lycée Blaise Pascal, à Clermont-Ferrand.

Le Président exprime les regrets du Comité à l'occasion du départ de M. SCHWERTZER, dont la démission est acceptée.

Don du Conseil Général. — Le Président a reçu un mandat de la somme de 500 francs, subvention du Conseil Général du Département d'Oran.

Le Président a remercié ; il a en même temps rappelé les demandes de novembre 1921 auprès de M. le Gouverneur Général et de M. le Maréchal Lyautey.

M. le Préfet recommande la souscription à la *Monographie du Château*, par le Commandant CAUVET.

Le Président a répondu que la Société avait déjà souscrit à cette publication.

M. le Colonel AZAN se rappelant aux bons souvenirs des collègues du Comité promet de nouveaux travaux pour notre Bulletin.

M. A. JULIEN offre un article bibliographique sur les publications concernant : *Alger de 1827 à 1836*, avec classement méthodique et analytique des débats des Chambres, brochures, ouvrages, etc.

Le Président a remercié en acceptant.

M. le Général GOURAUD, Haut-Commissaire de la République française en Syrie et au Liban, a fait adresser à la Société : « *La Syrie et le Liban en 1922* », exposé de la situation actuelle de ces pays de mandat et de l'œuvre accomplie pendant ces dernières années.

Le Président, au nom du Comité, a remercié et a exprimé l'espoir de bénéficier des documents qui pourraient être publiés par le Haut Commissariat.

La clôture étant fixée au 19 Novembre, il y a lieu de remplir les formalités pour assurer le retour des quelques publications envoyées par notre Société. M. TOURNIER, Bibliothécaire, est chargé d'effectuer le nécessaire.

Le 6 Octobre, le Président a été invité et a assisté au banquet offert par la Chambre de Commerce à l'occasion de l'ouverture de la ligne aérienne Oran-Casablanca. Le Président a remercié au nom de la Société.

M. DORMERGUE signale l'apparition d'une carte de la région d'Oran. M. le Secrétaire général est chargé de faire les démarches pour obtenir un exemplaire de cette carte.

La Bibliothèque a reçu en don :

KARL KAUTSKY. — *Comment c'est déclanchée la guerre mondiale*, avec les documents de la Chancellerie allemande annotés par Guillaume II.

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE. — *Les Territoires du Sud. Exposé de leur situation*.

HAUT COMMISSARIAT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE EN SYRIE. — *La Syrie et le Liban*.

E. CABRETTE. — *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-1841 et 1842*. (Acquisition).

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 35 du soir.

Le Secrétaire Général,

Colonel STRASSER.

Le Président,

F. FLAHAULT.

SÉANCE DU COMITÉ DU 4 DÉCEMBRE 1922

La séance est ouverte à 5 h. 30 sous la présidence de M. FLAHAULT, Président.

Sont présents : MM. FLAHAULT, DORMERGUE, FABRE SYLVAIN, DANGLES, PELLECAT, TOURNIER, LEMOISSON, FABRE LA MAURELLE D'ABADIE, FISCHER, MAILLET, MALMEJAC, PÉREZ, STRASSER.

M. POCK, trésorier honoraire, assiste à la séance.

Excusés : MM. PELLET, BARBIÉ, BRUNIE, DELABY, MÉZIAT.

Absents : MM. l'abbé FABRE, CADI, DESTREMX, DUPUY.

Lecture est faite par le Secrétaire général du Procès-Verbal de la séance du 6 Novembre.

Le Procès-Verbal est adopté.

Présentation. — Est présenté pour être admis comme Membre de la Société M. Charles SATREL, professeur au Lycée, présenté par MM. LEMOISSON et DOUMERGUE.

Admission. — Sont admis comme Membres titulaires de la Société :

MM. le Commandant GALLET, le Général DIDIER, SARDA, Inspecteur des Contributions Diverses, SEGAUD, Professeur au Lycée, BOWÉ, Professeur au Lycée, présentés à la séance précédente.

Cérémonies patriotiques. — Le Président a représenté la Société :

A la Cérémonie du 10 Novembre pour l'Inauguration de la plaque commémorative des Enfants de Saint-Eugène, morts pour la Patrie.

Le 11 Novembre, à la Cathédrale, où un service funèbre a été célébré pour les victimes de la guerre, sur l'invitation du Souvenir Français et de l'Union des Familles, dont les enfants sont morts pour la France.

Subventions. — M. le Maréchal LYAUTEY a écrit au Président qu'il ferait parvenir la subvention de 1922.

M. le GOUVERNEUR GÉNÉRAL a fait réclamer par M. le Préfet un duplicata de notre demande de subvention du 9 Décembre 1921, avec les pièces nécessaires à l'appui. La demande a été reproduite.

Une demande d'échange de Bulletin par la *Revue Scientifique* (Revue Rose, 286, boulevard Saint-Germain, Paris), est acceptée à l'unanimité.

Une demande d'échange du Bulletin par *La Revista trimestrial de Institutos de Ceara* (Brésil), n'est pas acceptée.

Le Comité décide l'achat de la *Statistique de géographie humaine comparée*, de M. Jean BIRAT.

Est approuvée à l'unanimité la dépense relative à l'acquisition d'un nouveau meuble de Bibliothèque, dépense s'élevant à 545 francs.

Registres. — Le Président est autorisé à faire les registres pour la comptabilité de la Société, conformément aux nouveaux Statuts.

M. DOUMERGUE propose au Comité d'inscrire au procès-verbal l'ordre du jour suivant :

Considérant que les Sociétaires ont, à la presque unanimité, payé la cotisation majorée du 2^e semestre 1922, le Comité, très

touché de cette marque de dévouement aux intérêts de la Société, leur adresse avec ses remerciements l'expression de sa vive reconnaissance.

Cette motion est votée à l'unanimité.

La Société a reçu du Gouvernement général de l'Algérie :
ST. GSELL. — *Inscriptions latines de l'Algérie*, tome I (Proconsulaire).

Elle a reçu de leurs auteurs les ouvrages suivants :
MARINUS DALLONI. — *La géologie du pétrole et la recherche des gisements pétrolifères en Algérie. Sur la structure de la chaîne numidique. Le terrain houiller sur le littoral de la province d'Oran.*

A. BRIVES et DALLONI. — *Sismologie. Le tremblement de terre du 25 Août 1922 et la structure géologique de la région de Ténès et Cavaignac.*

J. COMPARDOU. — *Le Tétraphosphate.*

Il a été acquis par voie d'achat :

ST-GSELL. — *Guide archéologique des environs d'Alger : Cherchell, Tipaza, Tombeau de la Chrétienne.*

DUSSERT. — *Etude sur les gisements de fer de l'Algérie.*

J. BARBIER. — *Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie*, avec vocabulaire français-arabe.

BERBRUGGER. — *Onze rues du Département d'Oran et d'Oran (1843).*

E. CAT. — *Nos soldats d'Afrique.*

J. BELIN DE LAUNEY. — *Les sources du Nil. Voyage des Capitaines Specke et Grant.*

W. C. BALDWIN. — *Du Natal au Zambèze (1851-1856).*

E. LABROUE. — *A travers les Pyrénées.*

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 30.

Le Secrétaire Général,

Le Président,

Colonel STRASSER.

F. FLAHAULT.

L'OFFICE NATIONAL DES RECHERCHES SCIENTIFIQUES ET INDUSTRIELLES ET DES INVENTIONS

(Communication du Ministère de l'Instruction Publique
et des Beaux-Arts)

Une loi promulguée au *Journal Officiel* du 30 Décembre dernier a réalisé la transformation de l'Office National des Recherches Scientifiques et Industrielles et des Inventions en un Office National du même nom, pourvu de la personnalité civile et de l'autonomie financière.

Le décret prévu par cette loi et fixant la constitution et le fonctionnement de ce nouvel Office vient lui-même de paraître. Il fixe, avec les attributions de cet organisme de recherches et d'inventions, le mode de constitution de son Conseil National et de son Conseil d'administration.

Le Conseil d'administration, qui vient d'être constitué par le Ministre de l'Instruction Publique, contient les plus grands noms de la science et de l'industrie de notre pays et donne toute garantie sur le fonctionnement et l'avenir de l'Office National des Recherches et Inventions.

Voici, en effet, la composition de ce Conseil qui devient l'organe directeur de l'Office :

- MM. LOUCHEUR, ingénieur, député, ancien ministre, président.
- Alfred LACHOIX, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, vice-président.
- Paul APPELL, de l'Académie des Sciences, recteur de l'Académie de Paris.
- Pierre ARBEL, Maître de Forges.
- J.-L. BRÉTON, de l'Académie des Sciences, ancien ministre, directeur de l'Office National.
- André CARRON, ingénieur-constructeur.
- COVILLE, directeur de l'Enseignement supérieur, commissaire du Gouvernement.
- Général FERRÉ, de l'Académie des Sciences.
- Paul JAXER, de l'Académie des Sciences, directeur de l'École supérieure d'Electricité.
- Gabriel KOENIGS, de l'Académie des Sciences, professeur à la Faculté des Sciences.
- Edmond LAMMÉ, directeur de l'Enseignement technique.
- André MICHAUX, industriel.

MM. Raoul MORTIER, Conseiller technique du Sous-Secrétariat d'Etat de l'Enseignement technique, Directeur-adjoint de l'Office National.

Charles MOUREU, de l'Académie des Sciences, professeur au Collège de France.

Paul PAINLEVÉ, de l'Académie des Sciences, député, ancien Président du Conseil.

Emile PICARD, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

PORTEVIN, sénateur, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers.

Auguste RATEAU, de l'Académie des Sciences, industriel.

Louis RENAULT, industriel.

Pierre RICHEMOND, ingénieur-constructeur.

Pierre VIALA, de l'Académie des Sciences, député.

Secrétaires :

LEGENBRE directeur de Laboratoire à l'Ecole des Hautes-Etudes, chef des Services techniques de l'Office National.

DUMESNIL, chef des Services administratifs et du Contentieux.

Les attributions de l'Office National des Recherches et Inventions sont des plus importantes :

Il doit assurer l'exécution des études et recherches qui lui sont demandées par les différents services publics ; mettre à la disposition des laboratoires les possibilités expérimentales et les appareils dont ils peuvent avoir besoin pour leurs recherches ; provoquer, coordonner et poursuivre les recherches scientifiques de tout ordre et plus particulièrement celles intéressant l'industrie nationale ; assurer, à cet effet, une liaison efficace entre les laboratoires et les usines, la science et l'industrie ; examiner les projets soumis par les inventeurs et assurer les études, les expériences et les réalisations nécessaires à la mise au point des inventions retenues par la Commission supérieure des Inventions ; aider, encourager et orienter les inventeurs par des subventions, concours, prix, expositions, etc... ; constituer un Service d'informations scientifiques et techniques à l'usage des laboratoires et des industriels ; provoquer la création de laboratoires nouveaux avec le concours de l'Etat, des départements, des communes ou des particuliers.

Pour remplir cette vaste tâche, si utile pour la Science comme pour notre industrie nationale, il faut au nouvel Office des ressources infiniment plus grandes que celles que lui apporte le crédit inscrit au budget de l'Etat.

Ce crédit de 1.410.200 francs est en effet bien maigre, surtout si on le compare à celui de plus de 30.000.000 mis à la dispo-

sition du Comité anglais correspondant de Recherches Scientifiques et Industrielles, et aux 130 millions dont est doté le service analogue existant aux Etats-Unis.

Heureusement, la personnalité civile et l'autonomie financière dont est maintenant pourvu notre Office National des Recherches et d'Inventions va lui permettre de recevoir facilement les dons, legs et subventions que ne peuvent manquer de lui apporter de nombreux et généreux amis de la Science, de la recherche et de l'invention.

Ces précieux concours pourraient d'ailleurs être apportés sous une forme nouvelle et originale qui ne peut manquer de séduire de nombreuses personnes qui hésitent souvent à subventionner des recherches imprécises dont elles ne sont appelées à connaître ni l'objet précis, ni les résultats.

A ces personnes, l'Office National peut indiquer toute une série de projets d'inventions retenus par la Commission supérieure des Inventions et entre lesquels elles pourraient choisir ceux qui les intéressent le plus directement et qu'elles seraient disposées à subventionner.

Ces subventions remises à l'Office National, seraient exclusivement réservées à la mise au point de l'invention indiquée, et engagées seulement au fur et à mesure des réalisations et expériences soigneusement suivies et contrôlées par les services techniques compétents qui, tout en apportant à l'inventeur le plus précieux concours, éviteraient tout gaspillage dans des essais coûteux et inutiles.

Le donateur serait de plus tenu périodiquement au courant des expériences effectuées, des dépenses engagées et des résultats obtenus. S'il le désire, un contrat pourrait être préalablement passé entre lui-même, l'inventeur et l'Office, précisant la part devant revenir à chaque partie dans les bénéfices pouvant ultérieurement résulter de l'exploitation industrielle de l'invention ainsi mise au point.

Ainsi le donateur désintéressé non seulement connaîtrait tous les résultats obtenus grâce à son geste généreux, mais il pourrait encore en cas de succès utiliser, comme le fait l'Office, une partie des bénéfices provenant des inventions heureusement réalisés pour subventionner d'autres inventions et aider d'autres inventeurs.

Il faut souhaiter que sous cette forme séduisante essentiellement originale et nouvelle, l'Office National des Recherches et Inventions trouvera rapidement de nombreux et importants concours qui lui permettront d'étendre son action, de remplir complètement la belle et noble tâche qui lui est confiée et de bien travailler au développement économique de la France.

COMMUNICATION

du Gouvernement Général de l'Algérie

Le Commandant CAUVET, qui a habité pendant de longues années dans le Sud Algérien, a écrit une *Monographie du Chameau* fort complète et qu'il se propose de publier. Cet ouvrage sera fort utile dans les bibliothèques administratives de l'Algérie où on pourra le consulter avec fruit. L'origine, l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, l'élevage y sont traités en détail ; l'importance du rôle sociologique du chameau, le développement possible de ses aptitudes comme animal de trait, de boucherie, la production du lait, y sont passés en revue ainsi que son rôle dans l'histoire, la religion, la littérature et l'art. De nombreuses planches facilitent l'intelligence et l'étude du texte.

Il n'existait jusqu'ici, dans notre pays, aucun ouvrage d'ensemble sur le chameau, dont l'existence est d'un intérêt capital pour l'Algérie où cet animal est si employé. Il sera plus commode de se reporter à sa lecture qu'à celle des sources diverses où son auteur a puisé. Ce livre remplit donc une lacune et il est appelé à rendre les plus grands services en permettant aux mécanistes de tout grade et aux conducteurs de convois, ainsi qu'à tous ceux qui ont à utiliser le chameau, d'avoir des idées précises sur son compte.

Il sera également utile aux zootechniciens et aux savants qu'intéressent l'histoire naturelle de cet animal et les améliorations à apporter à son emploi.

L'ouvrage de M. le Commandant Cauvet sera publié sous les auspices du Gouvernement Général, au prix minimum de 80 fr. à la condition qu'il y soit souscrit au minimum pour 350 exemplaires.

Cet ouvrage considérable et d'une indéniable valeur, sera précieux pour tous ceux qui à un titre quelconque, s'intéressent aux questions africaines.

Les souscriptions sont reçues au Gouvernement Général de l'Algérie.

GUSTAVE BARTIBAS

Né à Oran, en 1859, Jean-Gustave-Louis BARTIBAS, après d'excellentes études au Lycée d'Alger, suivit les cours de la Faculté de Pharmacie de Montpellier, et obtint le diplôme de Pharmacien de 1^{re} classe.

Il s'installa à Oran, où il exerça pendant 38 ans.

Ses qualités professionnelles le mirent bientôt en relief et le désignèrent au choix de ses concitoyens. C'est ainsi que, dans le domaine administratif, il fut longtemps conseiller municipal, puis adjoint au maire d'Oran. De même la confiance des électeurs départementaux l'appela au Conseil Général, dont il fut vice-président.

Les électeurs consulaires de leur côté le portèrent comme Juge au Tribunal de Commerce d'Oran.

Ces fonctions administratives et consulaires ne suffirent pas à l'absorber, et il donna encore son dévouement éclairé aux œuvres d'assistance et de solidarité sociales, notamment à la Société de Secours Mutuels, et au problème délicat de la création des Habitations à bon marché.

Le Gouvernement avait reconnu ces services administratifs et sociaux par la rosette d'Officier de l'Instruction Publique et la Croix de la Légion d'Honneur.

Notre confrère est décédé presque subitement à Oran, le 14 Février 1922, dans sa 73^e année, laissant le souvenir d'un professionnel irréprochable et d'un homme de bien.

A sa veuve et à ses enfants nous renouvelons l'expression de nos condoléances éternelles.

E. F.

Concours ouverts par la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran

La Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran met au concours les questions suivantes :

1^o Concours annuel pour 1924-1925... : *Monographie géographique, historique et économique d'une commune de la province d'Oran (mixte, plein exercice ou indigène)*.

Une médaille d'argent et une médaille de bronze seront attribuées aux meilleurs travaux présentés.

2^o Pour 1924 : *Etude économique sur le Maroc Oriental depuis l'occupation française (1907)* ; nécessité d'une union économique entre le Maroc et l'Algérie, moyens d'aboutir.

Une médaille d'argent sera attribuée au meilleur mémoire. Il pourra être accordé des médailles aux travaux non primés.

3^o Pour 1924 : *Histoire de la ville d'Oran, de l'année 1848 au recensement de 1921*, pour faire suite à l'ouvrage du Colonel Derrien.

Une médaille de vermeil sera attribuée au meilleur travail.

4^o Pour 1924 : *Historique des quartiers, rues et édifices modernes de la ville d'Oran*. Renseignements très succincts sur l'origine des diverses dénominations.

Une médaille d'argent sera attribuée à l'auteur du meilleur mémoire.

5^o Pour 1925 : *Géographie du Département d'Oran et de son Hinterland Saharien*.

Une médaille d'argent sera attribuée à l'auteur du meilleur mémoire.

Les conditions générales des concours sont les suivantes :

Les sociétaires et les personnes étrangères à la Société peuvent y participer.

Les manuscrits devront parvenir le 31 mars au plus tard de chacune des années fixées pour le concours.

Les monographies devront être inédites. Elles seront dressées d'après les indications générales d'un plan qui sera communiqué aux personnes intéressées qui en feront la demande au Secrétaire général.

Le manuscrit portera une devise qui sera répétée sur une enveloppe fermée contenant à l'intérieur le nom de l'auteur. Cette enveloppe ne sera ouverte qu'après le classement. Si les travaux présentés ne sont pas jugés suffisants, les récompenses pourront être réduites ou supprimées. L'original ou un double de tout travail récompensé devra être offert à la Société, qui se réserve la priorité et le droit de le publier dans son Bulletin. Dans ce cas, 50 exemplaires seront offerts gratuitement à l'auteur.

En outre des questions mises au concours, les Sociétaires pourraient apporter une précieuse collaboration au Bulletin en traitant l'un des sujets suivants ou tout autre rentrant dans le même cadre :

Aperçu géographique, agricole, économique sur une région de l'Oranie ou du Maroc Oriental.

Par exemple :

Le djebel Amour : Aflou, Gélyville et leur hinterland ;

Le Sersou. — Le Dahra ;

La région de Nemours. — Le Kiss, Port-Say, Saïdia ;

Les Beni-Snassen, etc., etc..

Etude comparative du développement et du trafic des voies ferrées et des transports de l'Oranie, depuis 1901. Conséquences de la concurrence des transports par automobiles.

La pénétration saharienne par voie ferrée en suivant la vallée de la Saoura et le prolongement vers l'Ouest de la ligne de Colomb Béchar à Kenadsa.

Colomb Béchar et son hinterland : *Aperçu géographique, plantes utiles, faune, productions du sol, voies de communication, commerce, caravanes, industries indigènes, etc.*

La région de Bou Denib au Tafilalet : *Aperçu...*

Relations ferroviaires à développer entre l'Oranie et le Maroc.

Les forêts de l'Oranie au point de vue économique. Incendies, déboisement, reboisements. Essences à supprimer, à introduire ou à multiplier.

Hydraulique agricole : plaines à irriguer, ressources en eau dont on dispose dans ce but.

Ressources en eau d'une commune : oneds permanents, sources et puits, débits, profondeurs. Qualité des eaux.

L'alimentation en eau potable d'une commune de l'Oranie. Ce qu'elle a été, est, ou pourrait être.

Etudes régionales inédites sur la flore, la faune ou la géologie de l'Oranie, du Sahara ou du Maroc Oriental.

La Préhistorique au Sahara. Stations nouvelles. Situation, description. Catalogue général des stations préhistoriques reconnues. Carte et dessins.

Les monuments archéologiques du Sahara : pierres écrites, tumuli, haonitas, idelman et tous autres monuments votifs, non encore signalés, présentant un intérêt archéologique ou architectural. Photographies et dessins.

Ethnographie saharienne : locale ou régionale.

Les coins pittoresques et les curiosités naturelles de l'Oranie, des confins sahariens et du Maroc Oriental. Les renseignements locaux pourraient être envoyés à la Société de Géographie d'Oran qui les centraliserait. Toutes les personnes de l'intérieur qui s'intéressent aux beautés de la nature pourraient participer à cette enquête.

TABLE DES MATIÈRES

DU

BULLETIN

TOME XLII. — 1922

	Pages
Comité administratif et Bureau de la Société.....	4
Liste des Membres de la Société.....	5
Sociétés correspondantes.....	21
Procès-verbaux des réunions de la Société..... 77, 143,	271
Assemblée générale du 7 mai 1922.....	147
Décret reconnaissant la Société comme établissement d'utilité publique	87
Statuts et règlement de la Société.....	164
Concours ouverts par la Société en 1922 et en 1923.....	85, 181. 285

MÉMOIRES ET NOTICES

JULIEN (A.). — L'avenir d'Alger et l'opposition des libéraux et des économistes en 1830.....	23
— La question d'Alger devant l'opinion de 1827 à 1830.....	225
GAUTHEROT (G.). — L'arrivée des Français à Oran en 1830 d'après les papiers inédits du Maré- chal de Bourmont.....	55
HILAL. — De la Question indigène.....	68
Général DIDIER. — L'Algérie : 1 ^{re} Conférence.....	89
DOUMERGUE. — Description de deux stations préhistoriques des environs de Karouba (Mostaganem) et Considérations sur leurs relations stra- tigraphiques avec la plage émergée du niveau de 18 mètres.....	183
— Note au sujet de l'ancienneté de l'homme d'Ipswich	259
L. BLANC. — Observations météorologiques faites à la station de Santa-Cruz du 1 ^{er} Décembre 1921 au 31 Mai 1922.....	134

BIBLIOGRAPHIE

Lieutenant-Colonel CADI. — Recherches sur l'état des Confréries musulmanes par M. A. Cour.....	74
MOTELEY (G.). — Le Maroc par M. Augustin Bernard....	76
PELLET. — Le chef-d'œuvre colonial de la France par MM. Despiques et Garoby.....	136
DOUMERGUE. — Enseignement appliqué à la production agricole et ses industries. Programme d'enseignement régional par M. Man- quené	137
— La géologie du Pétrole et la recherche des gisements pétrolifères en Algérie par M. Marius Dalloni	139
— Le Tétraphosphate par M. Campardon..	263
— Le Tremblement de terre du 25 août 1922 et la structure géologique de la région Ténès-Cavaignac (Algérie) par MM. Bri- ves et Dalloni.....	265
FABRE (Chanoine). — Inscriptions latines de l'Algérie. T. I. La Proconsulaire ar M. St. Gsell .	266
FLAHAULT. — Les Baguettes des sourciers et les Forces de la nature par M. Henri Mayer.....	267
CAZENAVE Jean. — Les Sources inédites de l'Histoire du Maroc par le Lieutenant-Colonel H. de Castries.....	268
LEMOISSON. — Enquête sur l'Habitation rurale des indigènes de l'Algérie par A. Bernard.....	269

NÉGROLOGIE

BARTURAS Gustave.....	284
-----------------------	-----

DIVERS

L'Office national des Recherches scientifiques et industrielles et des Inventions.....	280
Communications du Gouvernement Général au sujet de la monographie du chameau par M. le Commandant Canvet	180, 283

SOCIÉTÉ
DE
GÉOGRAPHIE
ET
D'ARCHÉOLOGIE
DE
LA PROVINCE D'ORAN

FONDÉE EN 1878

Reconnue d'utilité publique par Décret du 29 Mai 1922

TOME XLIII. — 1923

ORAN

—
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE L. FOUQUE
4 et 6, Rue Thuillier (Place Kléber)

—
1923

Société de Géographie et d'Archéologie

DE LA PROVINCE D'ORAN

Reconnue d'utilité publique par Décret du 29 Mai 1922

7, Rue Schneider, ORAN

COMITE ADMINISTRATIF DE LA SOCIÉTÉ

1922-1923

MM. ABADIE (docteur).

BARBIÉ.

BRUNIE.

CADI.

DANGLES.

DELABY.

DESTREMX.

DOUMERGUE.

DUPUY Charles.

FABRE (chanoine).

FABRE Sylvain.

FABRE LA MAURELLE.

MM. FISCHER.

FLAHAULT.

LEMOISSON.

MAILLET.

MALMEJAC.

MÉZIAT.

PELLECAT.

PELLET.

PÉREZ.

STRASSER.

SCHWEITZER

TOURNIER.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président :

1^{er} Vice-Président :

2^e Vice-Président :

Secrétaire général :

Trésorier :

Bibliothécaire-archiviste :

Secrétaire pour la Section géographique :

Secrétaire-adjoint id.

Secrétaire pour la Section archéologique :

Secrétaire-adjoint id.

Trésorier honoraire :

MM. FLAHAULT.

DOUMERGUE.

PELLET.

Colonel STRASSER.

Com^{dt} PELLECAT.

TOURNIER.

LEMOISSON.

Fabre La Maurelle.

Chanoine FABRE.

SCHWEITZER

POCK.

COMMISSION DU BULLETIN

MM. FLAHAULT

DOUMERGUE.

PELLET.

MM. Colonel STRASSER.

LEMOISSON.

Chanoine FABRE.

COMMISSION DES FINANCES

MM. BARBIÉ.

DANGLES.

FABRE (S.).

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES

de la " Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran "

au 1^{er} Mai 1923

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM. LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE.

G. HANOTAUX, membre de l'Académie Française, ancien ministre des Affaires Étrangères, 15, rue d'Annale, Paris (9^e).

Le maréchal LYAUTEY, Résident général de France au Maroc.

VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM. LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT D'ORAN.

LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA DIVISION D'ORAN.

LE CONSUL GÉNÉRAL CHEF DE LA RÉGION CIVILE D'OUJDJA (Maroc).

MEMBRES D'HONNEUR

MM. LE SÉNATEUR DU DÉPARTEMENT D'ORAN.

LES DÉPUTÉS DU DÉPARTEMENT D'ORAN.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL D'ORAN.

LE MAIRE D'ORAN.

René CAGNAT, membre de l'Institut, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 96, boulevard Montparnasse, Paris.

Le Général MARCHAND, explorateur, 20, rue du Commandant Marchand, Paris.

MEMBRES HONORAIRES

MM. BINGER, explorateur.

CARON, id.

MONTEIL, id.

MM. NANSSEN, explorateur

RALLIER DU BATY, expl^r.

TRIVIER, id.

MEMBRES CORRESPONDANTS ¹

- MM. René BASSET, doyen de la Faculté des Lettres, 77, rue Michelet, Alger.
 Augustin BERNARD, professeur à l'Université de Paris, 10, rue Decamps, Paris (XVI^e).
 D^r CARTON, membre correspondant de l'Institut, Khéredine, La Goulette (Tunisie).
 Le P. DELATTRE, membre correspondant de l'Institut, Carthage (Tunisie).
 DOUTTÉ Ed., professeur à la Faculté des Lettres, Alger.
 GENTIL L., professeur à l'Université de Paris, Sorbonne, 38 bis, rue Denfert-Rochereau, Paris (V^e).
 GSELL St, professeur au Collège de France, 92, rue de La Tour, Paris (XVI^e).
 MESPLÉ A., professeur à la Faculté des Lettres, président de la Société de Géographie, Alger.

MEMBRES BIENFAITEURS**MEMBRES A VIE ¹**

ayant racheté leurs cotisations annuelles par un versement unique de 200 fr.

MM.

- (2)
 1900 AZAN P., lieutenant-colonel commandant le 6^e Régiment de Tirailleurs algériens, Tlemcen.
 1902 BONNARD, avocat, 141, rue de Vaugirard, Paris (15^e).
 1897 GETTEN, directeur général de la C^{ie} française des Chemins de fer de l'Indo-Chine, 65, rue du Rocher, Paris (8^e).
 1898 GOYT, topographe principal en retraite, à Tullins (Isère).
 1917 JOLEAUD Léonce, maître de conférences à la Sorbonne, Faculté des Sciences, 143, Bd Saint-Michel, Paris (V^e).
 1909 MASSENET, ingénieur civil, 6, rue Aubert, Paris (IX^e).
 1915 NOËL (A. H.), Commandant, Commissaire du gouvernement près le Conseil de Guerre, 28, rue Marcel de Serres à Montpellier.
 1905 PALLARY, instituteur à l'école d'Eckmühl, Oran.
 1902 PASTORINO, notaire, 12, boulevard du Lycée, Oran.
 1900 SARTON DU JONCHAY, général de division commandant la cavalerie du 19^e corps, Alger.
 1906 THORIN, propriétaire, 26, boulevard Bon-Accueil, Alger.
 1915 VASSAS Joseph, propriétaire, maire d'Aïn-el-Turck.

¹ MM. les Sociétaires sont priés de faire connaître au Secrétaire général les rectifications qu'il y aurait lieu d'apporter aux indications qui les concernent.

² Année de l'entrée dans la Société.

MEMBRES TITULAIRES

MM.

- 1920 ABADIE, docteur en médecine, chirurgien, 43, rue de la Vieille Mosquée, **Oran**.
- 1915 AGOSTINI, directeur de la succursale de la Banque d'Algérie, **Oran**.
- 1910 AMILLAC, Albin fils, chirurgien dentiste, rue du Cercle Militaire, **Oran**.
- 1898 AMOROS Thomas, négociant en vins, Gambetta, **Oran**.
- 1911 ANDUZE, agent de la Compagnie Transatlantique, **Oran**.
- 1904 ANGLARD Jean, chef de section aux chemins de fer algériens de l'État, 7, rue Molière, **Oran**.
- 1909 ARACIL (abbé), curé à Ain-Tédélès.
- 1910 ARAMBOURG Camille, professeur à l'École d'agriculture de Maison-Carrée, rue Bois-la-Reine, villa des Glycines, Alger.
- 1909 ARDAILLON, recteur de l'Académie d'Alger, Alger.
- 1908 ARNOULD, commis principal des P.T.T., bureau, 53, rue Raffet, Paris.
- 1908 AUZAS, professeur au Lycée d'Oran, rue Charles Gonod, **Oran**.
- 1922 AZÉRAD David, négociant, 8, rue Manégat, **Oran**.
- 1922 BABEAU Paul, officier d'administration de 1^{re} classe du service de l'État-Major, au Château-Neuf, **Oran**.
- 1908 BALLONGUE, commis des postes et télégraphes, 2, rue de la Remonte, **Oran**.
- 1920 BANTON (abbé), aumônier au Lycée de garçons, **Oran**.
- 1921 BARBEAU, conservateur de la bibliothèque Souk el Attérine à Tunis.
- 1916 BARBER, consul d'Angleterre, place de la République, **Oran**.
- 1914 BARBIÉ, receveur municipal, 27, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1904 BARBIN, directeur d'école à Marnia.
- 1910 BASCHUNG, général en retraite, villa des Roses, rue des Mimosas, Cannes (Alpes Maritimes).
- 1921 BASTOS Alfred, directeur des Établissements de Tabacs Bastos, rue Christophe-Colomb, **Oran**.
- 1907 BEAUDOUIN, propriétaire, 4, boulevard Charlemagne, **Oran**.
- 1920 BAYLE, professeur au Collège de Bel-Abbès (Oran).

MM.

- 1907 BEAUPUY, président de la Chambre de Commerce, 60, rue de Mostaganem, **Oran**.
- 1906 BEN DAOU César, vétérinaire sanitaire à Miliana (Alger).
- 1917 BEN DAUD ben Daoud, interprète militaire à Beni-Mellal, par Tadla (Maroc).
- 1913 BEN DAUD, capitaine en retraite, 1, avenue Loubet, **Oran**.
- 1899 BEN SAAD, propriétaire, rue Militaire, esplanade du camp Saint-Philippe, **Oran**.
- 1912 BENTAYOU Xavier, vice-président de la Chambre de Commerce, 1, boulevard Lescure, **Oran**.
- 1908 BERNARD, chef d'escadron au 19^e dragons, secteur postal 96
- 1913 BERNAUER Louis, négociant en bois, 61, rue de Mostaganem, **Oran**.
- 1906 BERTRAND, propriétaire, conseiller général, Belle-Côte par Mostaganem.
- 1910 BEUGNOT, lieutenant-colonel au 19^e dragons, secteur postal 96.
- 1920 BEYLER Marius, ingénieur, villa Soleil à Arbesville, Saint-Engène, **Oran**.
- 1920 BIDOFF Maurice, conseiller de Préfecture, **Oran**.
- 1913 BIBLIOTHÈQUE communale de la Ville de Tlemcen.
- 1902 BIBLIOTHÈQUE populaire de la Mosquée, Ecole Karguentah, 38, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1912 BIBLIOTHÈQUE de la New-York public Library, New-York.
- 1913 BIBLIOTHÈQUE de l'Université de Harvard, Cambridge, Etats-Unis.
- 1908 BIDVINE Paul, administrateur des colonies, commandant le Cercle de Borgou, à Parakou (Dahomey).
- 1885 BISTER, interprète judiciaire, Relizane.
- 1903 BLANCHET Louis, propriétaire, membre de la Chambre de Commerce, rue de l'Hôtel-de-Ville, **Oran**.
- 1922 BOGGIO Jean, propriétaire, à Miramar, villa Jacques, **Oran**.
- 1912 BOLELLI, inspecteur primaire, 41, boulevard Sébastopol, **Oran**.
- 1905 BONIFAY Paul, propriétaire, 30, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1909 BORIES Auguste, propriétaire, 1, place de la République, Mostaganem.
- 1908 BORNE François, ingénieur principal des travaux publics, Résidence générale, Rabat (Maroc).
- 1908 BOSC P., négociant, 10, rue Sandras, **Oran**.
- 1921 BOUAT (abbé), directeur de l'école de théologie à Eckmühl, **Oran**.
- 1919 BOUCHET Georges, négociant en vins, faubourg Delmonte, **Oran**.

MM.

- 1922 BOUTCOURT Georges, géomètre du service topographique, 20, rue Béranger, **Oran**.
- 1921 BOUFFIER Albert, inspecteur du travail, rue Say, **Oran**.
- 1920 BOULINIER, professeur au Lycée de garçons, **Oran**.
- 1910 BOUTY Joseph, pharmacien à Tlemcen.
- 1922 BOWÉ, professeur au Lycée de garçons, **Oran**.
- 1922 BOYER, marchand de bois, boulevard de l'Industrie, **Oran**.
- 1912 BRÉGEAT Albert, docteur en médecine, directeur du Service Sanitaire du département d'Oran, 5, rue Lamar-tine, **Oran**.
- 1913 BROUSSES Clément, directeur de l'Institution de Sonis, Sidi-Bel-Abbès (Oran).
- 1884 BRUNEL Camille, géomètre principal en retraite, Maison Blanche, près Maison-Carrée (Alger).
- 1901 BRUNIE Pierre, ingénieur E. C. P., 105, rue de Mostaga-nent, **Oran**.
- 1905 BRUSTLEIN Henri, ingénieur constructeur, 70, rue d'Ar-zew, **Oran**.
- 1921 BUSSON Charles, géomètre principal du service topogra-phique, 2, rue Pasteur, **Oran**.
- 1921 CADI, lieutenant-colonel d'artillerie, Château-Neuf, **Oran**.
- 1922 CALZARONI, directeur d'école à Nemaya (Eng. Etienne).
- 1912 CAMALLONGA, propriétaire, domaine d'Arbal, Saint-Maur (Oran).
- 1910 CAMARA OFICIAL DE COMERCIO, INDUSTRIA Y NAVEGACION DE MELILLA.
- 1915 CAMBROT Jean, directeur de l'Ecole Saint-Antoine, **Oran**.
- 1920 CAMPILLO, avocat, 10, rue Irénée, **Oran**.
- 1917 CAMPARDON, chef des travaux pratiques de chimie, à la Faculté des Sciences, 46, Allées Saint-Étienne, Ton'ouse.
- 1882 CANAL J., ingénieur civil, 5, rue Amilear, Tunis.
- 1913 CARCOPINO Jérôme, directeur de l'Ecole française, Palais Farnèse, Rome.
- 1921 CARÉ Robert, secrétaire général de la Préfecture d'Oran (Affaires Indigènes), **Oran**.
- 1906 CARDONNE, secrétaire du Syndicat agricole de Tlemcen, 15, rue de la Paix.
- 1913 CARLES Victor, négociant, délégué financier, 1, rue de la Paix, **Oran**.
- 1885 CARLI, agent général d'assurances, 4, boulevard Charle-magne, **Oran**.

MM.

- 1903 CARTEAUX Octave, officier d'administration en retraite, 22, rue d'Alsace-Lorraine, **Oran**.
- 1898 CASTANÉ Joseph, rentier, 2, Avenue de Joinville à Nogent sur Marne.
- 1921 CAZENAVE Jean, professeur d'espagnol au grand Lycée de garçons, Alger.
- 1921 CAZES Alfred, secrétaire général de la Chambre de Commerce, 19, place de la République, **Oran**.
- 1921 CERCLE DES OFFICIERS, Oudjda (Maroc).
- 1922 CERCLE DE L'ÉCRIME, 2, rue Général Joubert, **Oran**.
- 1921 CHABERT, notaire, 7, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1921 CHALON Raoul, avocat, 29, rue El-Moungar, **Oran**.
- 1922 CHAMRON Etienne, entrepreneur de menuiserie, rue d'Arzew **Oran**.
- 1919 CHAMPENOIS L., docteur en médecine, rue de la Liberté, Alger.
- 1904 CHANDELIER Georges, propriétaire, boulevard du 2^e Zouaves, 6, **Oran**.
- 1910 CHANSON (abbé), curé de Trézel.
- 1921 CHANSON Antonin, propriétaire, Bou-Sfer.
- 1908 CHAREIX Jacques, interprète militaire, section spéciale du recrutement indigène, Alger.
- 1922 CHARLÉTY Charles, receveur principal des Douanes, 2, place des Quinconces, **Oran**.
- 1901 CHATROUSSE Abel, administrateur de commune mixte, en retraite, 5, rue d'Orléans, **Oran**.
- 1919 CHOLET Alfred, ingénieur en chef de la voie P.L.M., rue de la Liberté, Alger.
- 1913 CHRISTAUD Joseph, directeur d'assurances, 1, rue de la Bastille, **Oran**.
- 1922 M^{me} COMADON, directrice de l'école maternelle de Saint-Eugène, **Oran**.
- 1905 COHEN Solal A., docteur en médecine, 10, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1892 COHEN Solal E., professeur au Lycée, 30, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1912 COHEN Félix, directeur de l'École de Commerce, 3, rue Cavaignac, **Oran**.
- 1912 COIGNARD Paul, ingénieur E. C. P., 49, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1912 D^r COLOMBANI Jules, sous-directeur du Service de l'Hygiène et de la Santé du Protectorat, Rabat (Maroc).
- 1913 COMMON, avoué, 40, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1921 COMMUNE de Oued-Imbert (Oran).
- 1879 COMMUNE de Perréaux (Oran).

MM

- 1890 COMMUNE de Relizane (Oran).
 1879 COMMUNE de Saint-Denis-du-Sig (Oran).
 1879 COMMUNE de Sidi-Bel-Abbès (Oran).
 1918 COMPAGNIE des Tramways électriques, cité Magnan, **Oran**.
 1917 CONSULAT d'Espagne, 4, rue Lahitte, **Oran**.
 1922 CORRIÉRAS, directeur de l'Ecole Magnan, village Boulanger, **Oran**.
 1921 COSTANTINI Charles, contrôleur des Contributions diverses, place de la République, **Oran**.
 1906 COUR, directeur de la chaire d'arabe, place Négrier, Constantine.
 1906 COURCELLE Abel, docteur en médecine, 5, boulevard Seguin, **Oran**.
 1898 COURBECH Paul, directeur d'école à Eckmühl, **Oran**.
 1908 CRUCK Eugène, rédacteur à l'« Echo d'Oran », 18, boulevard Charlemagne, **Oran**.
 1920 CUISIN, directeur de la Société Marseillaise (succursale d'Oran), 53, rue d'Arzew, **Oran**.

 1923 DALLONI, professeur à la Faculté des Sciences d'Alger, 15 ter, rue Daguerre, Alger.
 1907 DALBERA Albert, propriétaire, 5, place d'Armes, **Oran**.
 1903 DANGLES Victor, commissaire enquêteur du Service de la Propriété Indigène, 6, rue Pascal, **Oran**.
 1922 DARTZER, inspecteur d'académie, préfecture, **Oran**.
 1900 DARMON Moïse de Guénoun, négociant, 3, place d'Armes, **Oran**.
 1922 DÉBRUS, lieutenant, avenue de Carmaux, Albi (Tarn).
 1903 DÉCRION Constant, propriétaire, Sidi-Bel-Abbès.
 1913 DELABY Numa, chef du Service topographique du département de Constantine, à Constantine.
 1910 DELAGY, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, Moulins (Allier).
 1921 DELAFON Jacques, ingénieur sanitaire à Meknès, ville nouvelle, Maroc.
 1921 DELMAS Victor, commis à l'Inspection Académique, rue Bernardin, 23, **Oran**.
 1907 DERRIEN Louis, ingénieur chimiste, villa Charles André, 27, rue Dixmude, Delmonte, **Oran**.
 1920 DEROS Paul, agent de la Compagnie de Navigation Mixte, 3, place d'Armes, **Oran**.
 1915 DERVIEUX Henri, agent dépositaire, 3, rue des Arènes, **Oran**.

MM

- 1922 DES AUBRYS, lieutenant au Service Géographique du Maroc, Rabat.
- 1907 DESCOURS, propriétaire, délégué financier, 9, boulevard Carnot, Alger.
- 1913 DESSEAUX Louis, négociant en bois, boul. Fulton, **Oran**.
- 1921 DE SOLLIERS Edouard, remisier à la Bourse de Paris, 11, avenue Loubet, **Oran**.
- 1920 DESTREMX Gustave, Président de la Chambre d'Agriculture, 42, avenue de Saint-Eugène, **Oran**.
- 1921 DIDIER, ingénieur E. C. P., 74bis, avenue de Saint-Mandé, Paris (12^e).
- 1922 DIDIER, général commandant la Subdivision d'Oran.
- 1923 DILLESEGER Edouard, sous-ingénieur de la voie P.L.M.
- 1907 DOBRENN, chirurgien-dentiste, 7, Bd Séguin, **Oran**.
- 1922 DOMAS Jules, directeur du Crédit Lyonnais, boulevard Séguin, **Oran**.
- 1920 DOUILLET Edouard, industriel, 6, boul. Marceau, **Oran**.
- 1898 DOUMERGUE, professeur en retraite, 4, rue Manégat, **Oran**.
- 1895 DUPUY Charles, propriétaire, 3, rue de Lyon, **Oran**.
- 1921 EBELEIN Lucien, pharmacien à Rabat (Maroc).
- 1905 ELGHOZI Moïse, négociant, 5, boulevard National, **Oran**.
- 1908 ELLIKER, ingénieur de la voie à la Compagnie P.L.M., Sidi-Bel-Abbès.
- 1878 EMERAT, négociant, 2, rue Irénée, **Oran**.
- 1900 ENGEL, ingénieur E. C. P., 21, boulevard National, **Oran**.
- 1907 ESTAUNÉ, secrétaire-adjoint de la commune mixte de Saint-Lucien.
- 1889 ÉVÊCHÉ d'Oran, 3, boulevard du 2^e Zouaves, **Oran**.
- 1895 FABRE, chanoine, curé de la paroisse Saint-Louis, 3, rue de l'Église, **Oran**.
- 1920 FABRE Albert, pharmacien, 13, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
- 1899 FABRE Sylvain, receveur des Contributions diverses en retraite, 11, rue des Jardins, **Oran**.
- 1903 FABRE LA MAURELLE, chef de bureau à la direction des chemins de fer de l'Etat, 77, rue de Mostaganem, **Oran**.
- 1923 FENDLER Jean, administrateur-adjoint de la commune mixte de la Mekerra, Bel-Abbès.
- 1885 FÉRAUD, ingénieur civil, 4, rue Michelet, Alger.
- 1920 FERRANDIZ (chanoine), curé de la paroisse Saint-Esprit, **Oran**.
- 1920 FISCHER, commandant en retraite, 6, boul. Fulton, **Oran**.
- 1886 FLAHAULT, ingénieur E. C. P., 4, rue Jalras, **Oran**.

MM.

- 1913 FLEUREAU Georges, avocat, 29, rue du faubourg Saint-Honoré, Paris (7^e).
- 1921 FLEURET R., lieutenant, chef du bureau des renseignements à Chichaoua par Marrakech (Maroc).
- 1911 FLOTTE DE ROQUEVAIRE (R. de), chef de Service des Cartes au Gouvernement Général de l'Algérie, 6, boulevard Laferrière, Alger.
- 1913 FOUQUE Léon, imprimeur, 4, rue Thuillier, **Oran**.
- 1909 FOURNIER P., commandant, chef du service des Affaires indigènes, Touggourt (Constantine).
- 1923 FRANÇOIS, commandant, chef d'État-Major de la Division, **Oran**.
- 1922 FRICHET DE FALLOY, capitaine commandant la Compagnie du Génie du 1^{er} Etranger à Bel-Abbès.
- 1904 GABRIEL Charles, courtier en vins, 60, avenue d'Oudjda, Eckmühl, **Oran**.
- 1909 GALAN (abbé), curé de Saint-Eugène, **Oran**.
- 1922 GALLET, commandant le Parc d'aviation de la Sénia.
- 1905 GAME Louis, juge de paix, Arzew.
- 1917 M^{lle} GARNIER, professeur à l'École Normale de jeunes filles, Eckmühl, **Oran**.
- 1914 GARROUSTE Charles, inspecteur des Contributions diverses, 27, boulevard Marceau, **Oran**.
- 1907 GASQUET Camille, notaire, 10, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1896 GAUDEFRY DEMOMBYNES, professeur à l'École coloniale, 9, rue Bara, Paris (6^e).
- 1921 GAUDIN, chef d'escadron en retraite, 23, boulevard Fulton, **Oran**.
- 1921 GAUTARD, architecte, 6, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
- 1921 GÉRARD HOLLINBECK WESTBY, ingénieur géologue, C^{ie} des Pétroles Saint-Aimé (Oran).
- 1906 GÉRARD E., propriétaire, conseiller général, Palikao.
- 1900 GIROU Émile, propriétaire, Saïda.
- 1907 GIRAUD Amédée, villa Fanny, 8, Delmonte, **Oran**.
- 1884 GIRAUD Edmond, avoué près la cour, délégué financier, 2, rue Dumont d'Urville, Alger.
- 1920 GIRAUD Casimir fils, banquier, 3, place de la Bastille, **Oran**.
- 1909 GLATARD, docteur en médecine, chef de service à l'hôpital civil, 30, boulevard Seguin, **Oran**.
- 1920 GOUDON Adolphe, chef de district aux chemins de fer P.L.M., Alger.

MM.

- 1920 GŒUPIL DE LA PICQUELIÈRE, chef de groupe aux chemins de fer algériens de l'État, **Oran**.
- 1910 GOUT Louis, receveur de l'Enregistrement en retraite, Sidi-Bel-Abbès.
- 1921 GRADVOUL, directeur d'assurances, 29, rue El-Moungar, **Oran**.
- 1923 GRAPTIEUX Edmond, directeur de la Société Générale, **Oran**.
- 1920 GRAND HÔTEL (Le), place de la Bastille, **Oran**.
- 1896 GRANDJEAN, directeur de l'École Jean-Macé, rue Miran-chaux, **Oran**.
- 1914 GRAPINET, chef de bataillon, Section spéciale du Recrutement indigène, Alger.
- 1908 GRIGUER Jules, chef de bureau du Service des Domaines à la Résidence générale à Rabat (Maroc).
- 1907 GRIGUER Léon, interprète judiciaire, Le Télagh (Oran).
- 1915 GRIGUER René, négociant, rue Bugeaud, Tiaret.
- 1921 GROSRENAUD, préparateur de physique au Lycée de garçons, **Oran**.
- 1909 GUÉRIDO, docteur en médecine, 49, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1920 GUILHAUME Émile, inspecteur des chemins de fer algériens de l'État, **Oran**.
- 1920 GUIONIE, négociant, 11, rue Thiers, **Oran**.
- 1919 GULLON, capitaine en retraite, ferme St-Pierre, Hennaya.
- 1923 HADJ HACÈNE BACHTERZI Ben Aouda, conseiller municipal, 31, rue de l'Aqueduc, **Oran**.
- 1921 HADJ HACÈNE BRAHIM, khodja à la Préfecture, **Oran**.
- 1905 HARBURGER Jules, avocat, 2, rue Belleville, **Oran**.
- 1914 HEIBLIG Jules Frédéric, directeur de la Société Générale, Mostaganem.
- 1921 HEILBRONNER, sous-directeur de la Société Marseillaise, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
- 1923 HERTOUGH Eugène Fils, propriétaire à El-Ançor.
- 1900 HÉRELLE Amédée, propriétaire, villa Sauzède, 1, rue Bruix, **Oran**.
- 1914 HOUDOU Albert, propriétaire, 6, rue Arago, **Oran**.
- 1898 HUERTAS Raphaël (chanoine), aumônier des sœurs Trinitaires, 7, rue de Berlin, **Oran**.
- 1909 ISAAC Pierre, caissier du Mont-de-Piété, rue Belleville, **Oran**.

MM.

- 1913 IVARA Albert, administrateur de commune mixte, Sous-Préfecture de Mascara.
- 1913 JARSAILLON Edouard, propriétaire, 35, boulevard Seguin, **Oran.**
- 1903 JARSAILLON Louis, docteur en médecine, 20, rue El-Moungar, **Oran.**
- 1907 JASSERON Ferdinand, docteur en médecine, 9, rue d'Arzew, **Oran.**
- 1922 JAUFFRET Jean, avocat, 8, boulevard Charlemagne, **Oran.**
- 1913 JAUFFRET, avoué, 10, rue Ampère, **Oran.**
- 1914 JEANNEL, docteur, maître de conférences à la Faculté des Sciences, Toulouse.
- 1902 JOLIET, chanoine honoraire, aumônier de Notre-Dame-des-Champs, 104, rue de Mostaganem, **Oran.**
- 1921 JULIAN Georges, armateur, rue Paixhans, **Oran.**
- 1912 JULIEN André, professeur au Lycée de Montpellier.
- 1907 KALFON Pimienta, négociant, 8, rue Saint-Félix, **Oran.**
- 1905 KARSENTY Albert, agent général d'assurances, 7, boulevard Séguin, **Oran.**
- 1920 KEHL, avocat, 11, rue Alsace-Lorraine, **Oran.**
- 1914 KEIME Émile, chef de bureau à la Mairie, **Oran.**
- 1920 KIENER, ancien juge, village Brunnie, Eckmühl, **Oran.**
- 1906 KLEIN, directeur de l'usine à huile de Delmonte, avenue de Sidi-Chami, **Oran.**
- 1906 KÖBEL, directeur de la Brasserie Algérienne, avenue de Sidi-Chami, **Oran.**
- 1906 KRIEGER Edouard, contrôleur principal des Contributions directes, 6, rue de Grenoble, **Oran.**
- 1921 LABADIÉ, juge de paix, 20, rue Lahitte, **Oran.**
- 1921 LACRETELLE, propriétaire, 14, rue Alsace-Lorraine, **Oran.**
- 1921 LAROCHE, directeur du Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie, boulevard du Lycée, **Oran.**
- 1921 LAUGÉ Marius, propriétaire, 51, rue Pégoud, **Oran.**
- 1921 LAULAGNER Hippolyte, propriétaire, 18, rue Paixhans, **Oran.**
- 1896 LAURENT Pierre, ancien maire, Perrégaux.
- 1901 LAURET François, pharmacien, place Karguentah, **Oran.**

MM

- 1905 LECAMUS Pierre, architecte, 17, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
 1909 LECOCQ, avocat, rue de Sidi-Bel-Abbès, Tlemcen.
 1923 LEDOUX H., maire de Saint-Leu.
 1906 LEMOISSON, professeur au Lycée, 7, rue Dulertre, **Oran**.
 1922 LÉOUFFRE Albert, répétiteur au Lycée de garçons, **Oran**.
 1918 LESONNEUR, docteur en médecine, 4, place Karguentah, **Oran**.
 1910 LEVAIN Paul, ingénieur à Lardy (Seine-et-Oise).
 1900 LEVÉ, général en retraite, 17, rue Cassette, Paris (VI^e).
 1906 L'HUILLIER Maurice, négociant, 2, rue de Tlemcen, **Oran**.
 1910 LISBONNE, délégué financier, maire de Sidi-Bel-Abbès.
 1878 LOGE MAÇONNIQUE « l'Union Africaine », 26, boulevard Sébastopol, **Oran**.
 1921 LOTT, commis principal des Contributions diverses, 40, avenue Saint-Eugène, **Oran**.
 1909 LOUBIÈS G., officier d'administration de 1^{re} classe, Oudjda (Maroc).
 1920 LOYE, professeur au Lycée de garçons, **Oran**.

 1914 MAGER Hedri, ingénieur en hydrologie souterraine, 11, rue Bosio, Paris (XVI^e).
 1920 MAIGRON, professeur au Lycée de garçons, **Oran**.
 1921 MAILLET, commandant en retraite, 43, rue de l'Arsenal, **Oran**.
 1921 MALMEJAC, pharmacien major de 1^{re} classe en retraite, 17, boulevard Charlemagne, **Oran**.
 1921 MAILLOT, directeur de Banque, 15, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
 1914 MANQUENÉ, professeur de la chaire d'agriculture, Mostaganem.
 1905 MARAVAL, docteur en médecine, 2, rue de Vienne, **Oran**.
 1921 MARCÉNARO Jacques, propriétaire, 54, avenue Saint-Eugène, **Oran**.
 1921 MARCILHAC (abbé), dignitaire, curé de Saint-Leu (Oran).
 1923 MARÉCHAL A., avoué, 10, rue de la Paix, **Oran**.
 1921 MARIA Émile, inspecteur divisionnaire à la Compagnie P. L. M., 3, rue Dumont d'Urville, Alger.
 1920 MARIANI Noël, enseigne de vaisseau, aviation, Toulon.
 1908 MARTIN Ferdinand, avocat, 1, avenue Loubet, **Oran**.
 1922 MARTIN Fernand, propriétaire-agriculteur, 18, rue Marguerite, **Oran**.
 1912 MARTINEZ-ARNOULD Antoine, greffier en Chef du Tribunal civil, rue Dampierre, villa Carteaux, **Oran**.

MM.

- 1912 MASSON, contrôleur des produits communaux, 65, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1922 MAUCARRÉ E., architecte, 73, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1879 MAYAUDON, notaire honoraire, villa des Planteurs, **Oran**.
- 1913 MELLET Pierre, agent-voyer d'arrondissement, Frenda.
- 1910 METZ (de), lieutenant-colonel, Etat-major du Maréchal commandant en chef, Rabat (Maroc).
- 1912 MÉZIAT, négociant en vins, 11, rue de la Paix, **Oran**.
- 1910 MICAL, négociant en vins, avenue Saint-Charles, **Oran**.
- 1913 MILHE-POUTINGON, maire de Rio-Salado, 108, rue de Mostaganem, **Oran**.
- 1904 MOLLE, docteur en médecine, maire d'Oran, 2, rue Edgar-Weber, **Oran**.
- 1917 MOLLET Charles, ingénieur civil, 41, rue du Mont-Valérien, Suresnes (Seine).
- 1920 MONTCHOVET, comptable, 29, rue Rabelais, **Oran**.
- 1922 MOREL, capitaine au 2^e Régiment de Tirailleurs à Arzew.
- 1919 MORNET Gonzague, négociant en vins, 11, boulevard des Chasseurs, **Oran**.
- 1893 MOTELEY Albert, propriétaire, El-Ançor.
- 1922 M^{lle} MOUSQUÈS, professeur au Lycée de jeunes filles, **Oran**.
- 1907 NAVARRE Honoré, négociant, 2, rue de Tlemcen, **Oran**.
- 1922 NÈPLE, administrateur de commune mixte en retraite, 1, boulevard de l'Industrie, **Oran**.
- 1885 NESSLER, consul du Pérou, boulevard de l'Industrie, **Oran**.
- 1905 NICOLAS Jacques, docteur en médecine, Mercier-Lacombe.
- 1914 OLIVIER Pierre, propriétaire, Aïn-Monzoudj, par Bou-Tlélis.
- 1919 ORSERO François, géomètre du Service topographique, 45, rue de Mostaganem, **Oran**.
- 1905 PAGÈS Jean, armateur, 53, rue d'Arzew, **Oran**.
- 1884 PALLU de LESSERT, avocat, 23, rue de Vaugirard, Paris (VI^e).
- 1920 M^{lle} PARDES, professeur au Lycée de jeunes filles, **Oran**.
- 1920 PARENT Sylvain, agent de la Société Générale des Transports Maritimes, 3, place d'Armes, **Oran**.
- 1905 PARIENTÉ, docteur en médecine, 5, rue d'Alsace-Lorraine, **Oran**.

MM.

- 1920 PAOLI, instituteur, École Saint-Eugène, **Oran**.
 1913 PASCALIN Charles, président du tribunal de commerce, 30, boulevard Seguin, **Oran**.
 1905 PASSERON A., ingénieur des Travaux Publics, boulevard Froment-Coste, Saint-Eugène, **Oran**.
 1911 PÉDOUSSEAU, propriétaire, avenue Raynal, Mostaganem.
 1918 PELLEGAT G., commandant de gendarmerie en retraite, villa des Rosiers, Saint-Eugène, **Oran**.
 1887 PELLET, architecte, 46, boulevard Sébastopol, **Oran**.
 1923 PERCEVAL, commis à la Banque de l'Algérie, 7, rue Dutertre, **Oran**.
 1905 PÉREZ Adolphe, sous-chef de bureau au Service Topographique, 3, rue de Lyon, **Oran**.
 1905 PÉREZ Henri, banquier, place Garbé, maison Ribeton, **Oran**.
 1914 PERROT Louis, docteur en médecine, 15, rue d'Alsace-Lorraine, **Oran**.
 1921 PERSONNIER Ernest, propriétaire, villa des Glycines, Gambetta, **Oran**.
 1906 PETIT Claude, député, Mascara.
 1921 PETIT ORANAIS (Le), rue Général Joubert, **Oran**.
 1904 PIERART Alexandre, administrateur-adjoint à Ammi-Moussa.
 1913 PINEL Henri, propriétaire, Bon-Tlélis.
 1895 PITOLLET, notaire, conseiller général, 1, rue de la Paix, **Oran**.
 1895 POCK, caissier de la succursale de la « Caisse Nationale d'Épargne », poste centrale, **Oran**.
 1923 POMÈS Ernest, maire d'Eugène-Etienne (Hennaya).
 1913 POMMIÉS Jules (abbé), curé à Montgolfier.
 1921 PONCELET, ingénieur E. C. P., s/d. de la Compagnie du gaz Lebon, 5, rue Lahitte, **Oran**.
 1907 PONTET, directeur des Contributions directes en retraite, 61, rue d'Arzew, **Oran**.
 1910 PORTUÉ Raymond, propriétaire, Frenda.
 1898 PRADES Benjamin, répartiteur des Contributions diverses, Nemours.
 1913 PRAT Clément, négociant, boulevard Seguin, **Oran**.
 1921 PRINET Alexandre, pharmacien, 13, rue Dufour, **Oran**.
 1921 PRINET Paul, architecte, 3, rue de Colmar, **Oran**.
 1920 PUVEREL Louis, agent maritime, 4, place de la République, **Oran**.
 1921 QUEYRAT, docteur en médecine, Maire de Mostaganem.

MM.

- 1886 QUIÉVREUX Clément (capitaine), ancien maire, Le Télagh.
- 1911 RAHAL ben Mohammed ben M'Hamed, caïd de Nédroma.
- 1902 RAMIER, conseiller général, 29, rue El-Moungar, **Oran**.
- 1921 RAOUX Albert, propriétaire, 9, boulevard du Lycée, **Oran**.
- 1922 RASKINE A., docteur en médecine à Mers-el-Kébir.
- 1921 RÉALÉ Auguste, négociant, 7, rue Jalras, **Oran**.
- 1910 REGOING Maurice, Service Topographique, 28, Boulevard Fulton, **Oran**.
- 1921 RÉGION CIVILE d'OUDJBA (Maroc).
- 1908 RENAUD A., propriétaire, conseiller général, Sidi-Bel-Abbès.
- 1921 RENAULD, représentant de commerce, 7, rue Schneider, **Oran**.
- 1902 RÉUNION DES OFFICIERS (Cercle militaire), **Oran**.
- 1923 REYGASSE Maurice, administrateur de la commune mixte de Tébessa (Constantine).
- 1923 RICCIO, lieutenant-instructeur, Centre des perfectionnements d'officiers à Meknès (Ville nouvelle).
- 1920 RICHE, dessinateur, Service topographique, 1, rue Jasse-ron, **Oran**.
- 1904 ROGNON, secrétaire général en retraite, 2, rue Le Pelletier, **Oran**.
- 1921 ROLLAND, avoué, 15, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
- 1912 ROUSSET Louis, propriétaire viticulteur, 13, rue de Mostaganem, **Oran**.
- 1908 ROUSSET, inspecteur de l'Enregistrement, 1, rue Thierry, **Oran**.
- 1899 ROUX-FREISSINENG, député, 14, rue José Maria de Hérédia, Paris (7^e).
- 1896 ROUZÈS Casimir, instituteur, Labastide-Lévêque (Aveyron).
- 1922 ROY Laurent, représentant de commerce, 1, boulevard de l'Industrie.
- 1884 SARATIER Germain, avoué, conseiller général, Tlemcen.
- 1923 SABOT, secrétaire général de la Mairie d'Oran.
- 1908 SABOURET, propriétaire, 21, boulevard National, **Oran**.
- 1920 SAINTON, pharmacien, place d'Armes, **Oran**.
- 1920 SAILLARD Henri, propriétaire à Saint-Maur.
- 1920 SAINT-JEAN Louis, docteur en médecine, 10, rue Pélissier, **Oran**.
- 1896 SAINTPIERRE Charles, négociant en vins, rue Lanjuinais, Saint-Charles, **Oran**.

MM.

- 1921 SANDER Oscar, professeur au Lycée des garçons, **Oran**.
1921 SANSON Alexandre, établissements Panhard-Levassor, 70, avenue Saint-Eugène, **Oran**.
1922 SARDA, inspecteur des Contributions diverses, 25, boul. des Chasseurs, **Oran**.
1907 SAUREL Jules, avoué, conseiller général, 1, rue Belleville, **Oran**.
1923 SAUREL Charles, 22, rue des Chalets, Toulouse.
1917 SAUVAGE, proviseur du Lycée de garçons, **Oran**.
1914 SCHLOTTERBECK Frédéric, ingénieur, 70, maison Brustlein, **Oran**.
1902 SCHOENBERG, ingénieur ordinaire des Ponts-et-Chaussées, Mostaganem.
1906 SCOTTI, armateur, 3, rue de Lyon, **Oran**.
1909 SECRÉTAN, professeur au Lycée, **Oran**.
1905 SECTION des Affaires indigènes de la Division d'Oran, 4, rue de Vienne, **Oran**.
1922 SEGAUD, professeur au Lycée de garçons, **Oran**.
1914 SÉGU FRANÇOIS, inspecteur des Contributions diverses, 18, rue Bruat, **Oran**.
1921 SELLÉ, ingénieur E. C. P., 11, boulevard des Chasseurs, **Oran**.
1907 SÉNAC Antonin, négociant en bois, villa Sénac, quartier Saint-Pierre, **Oran**.
1920 SÉPULCRE, avocat, 5, rue de la Bastille, **Oran**.
1918 SERVICE des Affaires indigènes d'El-Aricha
1919 SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE, 140, rue de Grenelle, Paris (7^e).
1906 SMADJA Gaston, négociant, 11, rue Saint-Félix, **Oran**.
1921 SOCIÉTÉ (la) des Mines de Mokta-el-Hadid, Beni-Saf.
1915 SOLIGNAC Marcel, villa Rêvée, rue d'Isly prolongée, Tunis.
1920 SOUFFLOT André, propriétaire, délégué financier, 11, avenue Loubet, **Oran**.
1907 SOULIER, docteur en pharmacie, 41, boulevard Seguin, **Oran**.
1885 STEPHANOPOLI, vice-président du Conseil de préfecture en retraite, 69, rue d'Arzew, **Oran**.
1905 STORTO, négociant, 33, boulevard Séguin, **Oran**.
1920 STRASSER, colonel en retraite, 32, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
1920 TAUPENAS, professeur au Grand Lycée d'Alger.
1919 TERRITOIRES du Sud (le directeur), au Gouvernement général (Service agricole), 26, boulevard Carnot, Alger.

MM

- 1920 THÉUS Joseph, négociant, 106, rue de Mostaganem, **Oran**.
 1920 THURION Georges, ingénieur électricien, rue Jacques, **Oran**.
 1922 TIKHONRAVON Victor, capitaine au 1^{er} régiment Étranger à Bel-Abbès (Oran).
 1912 TOLÉDANO Isaac, négociant, 16, boulevard National, **Oran**.
 1913 TORDJMAN Maklouf, notaire, Perrégaux.
 1902 TOURNAYRE, pharmacien, Hammam-bou-Hadjar.
 1899 TOURNIER, agent de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, 1, 6, place de la République, **Oran**.
 1919 TROTTMANN, représentant de commerce, 7, rue de la Paix, **Oran**.
 1923 UGNON Louis (abbé), curé d'Arzew.
 1908 VALÉRIAN Louis, architecte, 6, place de la République, **Oran**.
 1920 VALÉRO Jacques, propriétaire, 13, rue de la Paix, **Oran**.
 1910 VALETTE, syndic de faillites, 19, boulevard Charlemagne, **Oran**.
 1912 VARNIER Abel, administrateur adjoint de la commune mixte de Palikao.
 1920 VEL Auguste, directeur de l'Hôpital civil de Marengo, (Alger).
 1909 VERGNEAUB, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, rue Degas, **Oran**.
 1899 VIALA Eugène, interprète judiciaire près le Tribunal civil de Mostaganem.
 1921 VIC, ingénieur E. C. P., rue Bruix à Saint-Charles, **Oran**.
 1922 VIGIER Louis, agent voyer, 3, rue de l'Artillerie, **Oran**.
 1921 VILLATA Félix, directeur de la Compagnie Algérienne, rue d'Alsace-Lorraine, **Oran**.
 1922 VIGNON Armand, censeur des études au Lycée d'Oran, **Oran**.
 1921 VISSAC, négociant en vins, rue de Mostaganem, maison Billiard, **Oran**.
 1908 VOINOT Louis, lieutenant-colonel, commandant le cercle de Marrakech (baulienne), Marrakech (Maroc).
 1921 ZURBAC, professeur au Lycée d'Oran, **Oran**.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

1° SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE

France, Algérie et Maroc :

Paris. — Société de Géographie. Société de Géographie commerciale.	Douai.	Montpellier.
	Dunkerque.	Nancy.
	Le Havre.	Nantes.
	Lille.	Rochefort.
Alger.	Lorient.	Rouen.
Bordeaux.	Lyon.	Toulouse.
Bourges.	Marseille.	Tours.
Casablanca.		

Étranger :

Anvers.	Genève.	Mexico.
Berne.	Helsingfors.	Munich.
Bruxelles.	Le Caire.	Neufchâtel.
Bucarest.	Lisbonne.	New-York.
Budapest.	Londres.	Queensland.
Buenos-Ayres.	Madrid.	Rio de Janeiro
Copenhague.	Manchester.	Washington.
Edimbourg.		

2° SOCIÉTÉS DIVERSES

France et Colonies :

Paris. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Publications du Comité des Travaux historiques et scientifiques (*Bulletin de Géographie historique et descriptive*. — *Bulletin archéologique*. — *Bulletin des Sciences économiques et sociales*. — *Bulletin historique et philologique*. — *Congrès des Sociétés savantes*). — Société nationale des Antiquaires. — Musée Guimet. — Mission scientifique du Maroc (*Archives Marocaines*). — Comité de l'Afrique Française et du Maroc. — Office colonial. — Office du Gouvernement général de l'Algérie. — Office du Protectorat de la République française au Maroc. — Questions diplomatiques et coloniales. — Réunion d'Etudes algériennes. — Ministère des Colonies (*Revue coloniale*). — Revue des questions maritimes et coloniales. — Société des Études maritimes et coloniales.

- Alger. — Faculté des Lettres. — Société Historique algérienne.
 — Bulletin agricole de l'Algérie et de la Tunisie. — Bulletin
 de la station de recherches forestières. — Service météorolo-
 gique de l'Algérie. — Société d'Histoire naturelle de l'Afri-
 que du Nord. — Bibliothèque de l'Université à Alger.
- Angoulême. — Société Archéologique et Historique de la Charente.
- Autun. — Société Éduenne.
- Bône. — Académie d'Hippone.
- Casablanca. — L'Union Algérienne, Société de propagande,
 117, boulevard de la Liberté.
- Constantine. — Société Archéologique.
- Dakar. — Gouvernement général de l'Afrique Occidentale
 française : *Service des publications*. — Comité d'Études his-
 toriques et scientifiques de l'A. O. F.
- Dax. — Société de Borda.
- Gap. — Société d'Études des Hautes-Alpes.
- Grenoble. — Travaux du Laboratoire de Géologie.
- Lyon. — Faculté des Sciences : *Anthropologie*, 3, rue Sainte-
 Marie-des-Terreux.
- Poitiers. — Société des Antiquaires de l'Ouest.
- Rabat. — Hespéris (*Archives Berbères et Institut réunis*).
- Saint-Dié. — Société philomathique Vosgienne.
- Saïgon. — Société des Études Indo-Chinoises.
- Sousse. — Société Archéologique.
- Toulouse. — Société Archéologique du Midi de la France.
- Tunis. — Institut de Carthage. — Direction des Antiquités et
 Arts du Gouvernement Tunisien. — Direction générale des
 Travaux publics du Gouvernement Tunisien.
- Étranger :**
- Almeria. — Sociedad de Estudios almerienses.
- Baltimore. — Publications Johns Hopkins.
- Bruxelles. — Société belge d'Études coloniales.
- Helsingfors. — Fennia. — Meddelanden. — Julkaasuja.
- Cordoba. (République Argentine). — Academia nacional de Ciencias
- Damas. — Académie arabe.
- Firenze (Florence). — Instituto geografico militare : *L'Universo*.
- Lima. — Sociedad del Cuerpo de Ingenieros de Minas. — Archi-
 vos de la Asociacion Péruana para el Progreso de la Ciencia.
- Madrid. — Real Academia de la Historia.
- México. — Sociedad científica « Antonio Alzate ». — Instituto
 Geológico : *Boletín, Anales*.
- Naples. — Società Africana d'Italia.
- Rome. — Ecole française. — Academia dei Lincei. — Istituto
 Archeologico Germanico-Romano.
- Stockholm. — Académie royale des Belles-Lettres, d'Histoire et
 des Antiquités. — Journal d'Archéologie.
- Toronto. — The Canadian Institute.
- Turin. — Société piémontaise d'Archéologia e Belle Arti
- Upsala. — Institut Géologique de l'Université.

ARAOUAN

Araouan est une ville de lettrés qui se trouve à 300 km. approximativement au Nord de Tombouctou. L'auteur de cette monographie a été amené à y séjourner en 1918, au moment de l'Azalaï d'Hipe, en qualité de chef de secteur de l'Azouad. Il a mis à profit les loisirs de cette monotone garnison pour faire l'histoire de la ville et une brève étude de ses habitants.

LA VILLE

Les Maures, dans leur langage pittoresque, comparent volontiers le Sahara à une vaste mer sans eau où les oasis représentent des îles où relachent et aboutissent les grandes caravanes qui le parcourent.

Cette métaphore si originale ne saurait s'appliquer nulle part, mieux qu'à cette partie déshéritée de l'Azouad dont Araouan est le centre, à cette zone désertique où les « aroug » qui chevauchent les uns sur les autres comme des vagues qui déferlent, s'étendent à perte de vue. Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest l'horizon est toujours le même : d'une monotonie désespérante.

Aucune trace de végétation, aucun indice qui décèle la présence d'existences humaines, à fortiori d'un « Ksar ». et cependant, du sommet d'une Erg gigantesque, le guide, montre un point noir minuscule qui se précise au fur et à mesure que l'on avance, et de son chameau désigne Araouan, comme la vigie qui, du haut de son mât, signale la terre. Effectivement c'est Araouan, dont les « diars » uniformes de structure, bâties un peu à la diable, sans souci de la symétrie, s'étalent dans une vaste dépression au sous-sol argileux et dont la teinte grise, quelque peu foncée, contraste heureusement avec les reflets étincelants des sables.

A l'Est, légèrement en retrait de l'Erg el Hoggar, se

dresse le M'Qid où sont enterrés, avec le fondateur de la ville, Sidi Ahmed Ben Abda Ben Boubekeur, ses descendants ; Sidi El Ouafi, Sidi Salah, Sidi Mohamedould Labid, et son disciple et beau-fils Sidi Mohamed Aguifa.

Au Nord, sur la dune de « Kourongai », s'élèvent la mosquée du Djoumaà » et celle des Kountah ; au Sud, sur l'Erg, El Amrane domine le fort Grosdemange érigé sur l'ancienne Kasbah où se réfugiaient les Kel Araouan en cas de danger.

Toutes les dunes qui entourent la ville ont chacune leur nom, noms symboliques pour les habitants à qui ils rappellent certains faits de leur histoire ; à l'Ouest, c'est « Oualla Oualla » (1) ainsi baptisée par les Songhays ; au Sud, c'est « El Meeksen el Zaia » où se manifesta la Providence divine (2), puis viennent les « Aroug » Iguèllach, Chiboreh, qui marquent l'époque Touareg et enfin, l'Erg Ahmed Ben Adda où campa le marabout à son arrivée... Pas plus de trace de végétation à proximité d'Araouan, que dans Araouan même, bien qu'autrefois, s'il faut en croire le vieil Aronatta, il y eût une superbe palmeraie qui dut sans doute subir les mêmes infortunes que le Ksar.

Ce qui ajoute un peu à la pénible impression produite par cette aridité, c'est la quantité de « Diar » en ruines que l'on compte ; il y en a partout, sur les versants et les sommets des dunes, dans le Ksar même, car le Kel Araouan ne résiste pas longtemps au sable qui, sous l'action du « Djaoui », envahit sa demeure ; il l'abandonne pour la reconstruire plus loin, quand il juge l'envahissement suffisant.

Si Araouan est déshéritée quant à la végétation, elle est favorisée quant à l'eau ; il y a là une infinité de puits, qui tous ont un débit régulier. Ce sont : El-Akola-Es-Sahilia, El Akola El Gueblia, El Akola Et-Telia, respectivement, les groupes de puits du Nord, de l'Ouest et de l'Est ; les « Hassiane » des Ahel Bou Aléou et El Hassi El Hafia proche du poste, ainsi appelé en souvenir de l'esclave qui, la première, y puisa de l'eau. Dans le Ksar

(1) Oualla Oualla : Eût la dune où les enfants jouaient au « Kora » (à la pelote). Oualla Oualla était le cri que poussaient les vainqueurs.

(2) Un commerçant venu du Nord se perdit en allant sur Araouane. Mourant de soif, il laissa aller sa monture qui l'amena, soudain, devant une mare minuscule où il put se désaltérer. Cette mare providentielle le sauva, d'où son nom de Meksen el Zaia.

il n'en est qu'un, que le vieil Arouatta fit creuser et qui d'ailleurs porte son nom. A l'Ouest, à une journée de marche, se trouvent les « Hassiane » Labiodh qui doivent leur nom à la couleur blanchâtre du terrain où ils ont été forés ; il n'y en a que deux, celui des Ouled « Houadji » et celui des Ouled « Ben Ouada ».

Le Commandant Jolli les fit combler, mais peu de temps après, ils furent remis en état par les Regueibatt ; leur eau légèrement natronnée est réputée comme bonne pour les chameaux.

Historique de la ville

Araouan est un mot touareg qui aurait, semble-t-il, deux sens : puits où l'on peut se servir d'un seul « dellou » ⁽¹⁾ pour les uns ; puits du troupeau de petits bœufs pour les autres.

Cette deuxième version paraît seule vraisemblable, si l'on considère que la traduction littéraire du mot tamacheq décomposé, Ara Iwouan signifie troupeau et petits bœufs.

Ara Iwouan est l'œuvre accidentelle d'un Kel Essouck ⁽²⁾, Sidi Ahmed Ben Adda Ben Boubekour ; accidentelle, en ce sens qu'il n'eut jamais l'intention de fonder une ville, à plus forte raison d'être le marabout vénéré dont se réclame toute une tribu de Tolbas.

Quoi qu'il en fût, il quitta la célèbre cité deux ans avant sa destruction, n'emmenant avec lui que Salah Ould Mohamed son disciple et Aïssa son « Malhem » ⁽³⁾. Le Tarikh nous le représente comme un solitaire, et c'est à cela qu'il attribue son expatriement ; il y a tout lieu de le penser, à moins d'admettre l'hypothèse suivante, que nourri des récits d'In Batoulta, il voulut l'imiter et entraîna ses compagnons dans une aventure de voyage. Il visita la Mauritanie, puis le hasard de ses pérégrinations l'amena à Tadraret, qu'il abandonna pour Télick.

A cette époque là, vers 1576, le sultan du Maroc Moulaye Ahmed Chérif el Abazi, jaloux de la puissance de l'Askia

(1) Dellou : peau de bœuf en forme de seau qui permet de puiser de l'eau.

(2) Es-Souk : Famense et légendaire cité maraboutique du centre de l'Adar des Hogas qui fut détruite par les Songhays.

(3) Mahlem : forgeron.

des Songhays, envoya au Soudan une armée sous le commandement de « Djouder ».

Elle passa naturellement par Téliék, où les soldats marocains n'eurent rien de plus pressé que de mettre aux fers, dès qu'ils les aperçurent, Ammed Ben Adda et ses deux compagnons.

Ceci se passait au « Gaila » 10 heures du matin ; au « Docher », le « Cheiekh » voulant faire ses ablutions avant son « Salam », pria son « Malhem » de lui chercher de l'eau : les « Hediden » (1) des marocains étaient-ils rouillés au point de ne plus pouvoir fonctionner ? mystère, toujours est-il qu'ils tombèrent d'eux-mêmes et que les soldats du Sultan émerveillés par ce miracle, voyant là une manifestation de la puissance divine, considérèrent dès lors Ahmed Ben Adda comme un élu. Djouder, qui jusque-là avait négligé son prisonnier, s'enquit de son nom, et il se trouva qu'il était porteur d'une lettre de Moulaye à son adresse, ce qui laisse supposer qu'Ahmed Ben Adda avait dû acquérir pas sa science théologique et sa sagesse une grande renommée, pour être connu de ce mécène magrebbien.

Il le mandait de conseiller ses soldats. Devaient-ils marcher contre les Songhays ?

Le marabout Kel Es Souek répondit par l'affirmative. Djouder se dirigea donc sur Gao Gao, cependant qu'Ahmed Ben Adda partait pour le Faguibine (Kédayat).

L'endroit ne lui convint pas ; il l'abandonna et le deuxième jour du mois de la rupture du jeûne, l'an 1581 de l'ère chrétienne (Ioun El Tenine El Fatar El Aouel) arriva au puits d'Araouan qu'occupaient des Imekcharens, des Idanes, quelques Bérabiches des Oued Abderrahmane.

Il n'était vraiment pas possible de trouver une solitude plus profonde que ce pays désolé, Ahmed Ben Adda y planta sa tente, puis y construisit une mosquée.

Peu après il épousa la veuve d'un Kel Antassar, Fatima ment Ferdoz, adopta son fils qu'il initia aux mystères des « Kadrias » dont il était « Moggadem ». L'année suivante il accomplit un pèlerinage à la Mecque.

Le miracle de Téliék était connu, mais les Touaregs, qui n'ont jamais poussé la religion jusqu'au fanatisme, se

(1) Hedid : les fers.

moquaient de ses allures « d'homme demi-dieu ». Il les menaça de la colère divine et celle-ci se manifesta par une épidémie de variole qui sévit particulièrement chez eux. Dès lors sa réputation « d'oueli » (Saint) fut bien établie. Les Touaregs convaincus, les Ouled Abderrahmane (1), des nomades que sa réputation avait attirés, se groupèrent autour de lui et ainsi s'érigea un embryon de Ksar, l'ancêtre de l'Araouan actuel.

Importance commerciale

Par l'eau dont elle est abondamment pourvue, par sa situation au carrefour des routes fréquentées par les grandes caravanes, Araouan devait se transformer rapidement.

Effectivement l'embryon de Ksar se métamorphosa en une véritable ville, un marché couru où les matières premières du Maroc, du Touat, du Gourara, de la Tripolitaine même s'échangeaient contre les produits du Soudan.

L'abandon, vers 1504, des mines de Téghaza (2) et l'exploitation des gisements beaucoup plus proches de Taoudéni (3), accrurent encore cette importance.

Aux Touaregs, aux Bérabiches, aux Kountas, noyau primitif de la population, vint s'ajouter toute une pléiade de commerçants : des marocains, des touatians, des tripolitains et des Juifs qui, comme l'on sait, ne perdent jamais l'occasion de s'enrichir aux dépens des musulmans qui les ont si magistralement ruinés à l'époque des victoires du prophète.

La traite fut plus que jamais en honneur, chaque « Dar » (4) était suffisamment pourvue d'esclaves, qui abreuyaient les animaux des caravanes et leur donnaient le « sbott » : c'est d'ailleurs leur unique ressource maintenant ; encore faut-il qu'il y ait des caravanes. De Tom-

(1) La formation du ksar avait attiré, en outre, un certain nombre de Kountas de Begagda, et les Ouled Onafi. Un de leur captif ayant tué un captif Kel-Araouan, ils furent mis dans l'obligation de livrer le meurtrier. Ils s'y refusèrent et les Bérabiches les forcèrent à abandonner la ville. Les Ouled Onafi fondèrent alors la ville de Mabioudj, les Begagdas, Maïmoun. Il ne reste de leur court, mais turbulent séjour, qu'une mosquée sise au Nord du Ksar.

(2) Théghaza : mine de sel au Nord de Taoudéni.

(3) Taoudéni : Mine de sel où s'approvisionnent les caravanes du Soudan et du Maroc.

(4) Dar : maison.

bouctou ou de Gao, de Ras El Mâ affluaient les matières première du Soudan, riz, noix de Kola, ivoire, mil, or ; du Hodh, des troupeaux de chameaux, de la gomme, des plumes d'autruche ; du Maroc, du Touat, du Gourara, etc., des objets en cuivre gravés, des « Haïck » des Kalabal (كالبال), tapis de laine, de la soie, des bijoux, de l'ambre, de l'huile d'olive, etc. Ajoutons à celà le produit que l'on peut presque qualifier de local, le sel, puisque les Kel Araonan, avaient des travailleurs à Taoudeni, qui le débitaient en barres, acheminées sur le marché, grâce à la protection des tribus guerrières des Bérabiches.

Ces divers produits s'échangeaient entre commerçants de régions différentes ou se payaient en poudre d'or, dont la mesure, le « Mezral » (مززرا) valait à peu près 24 grs.

Il y avait bien de temps à autre quelque caravane mise à mal par les Ghazianes (1), en dépit de la protection des « Tidjar » (2) ; mais cela n'avait guère d'importance, les produits n'en valaient que plus cher et le jeu de l'offre et de la demande ne s'en faisait que mieux.

Le vieil Arouatta, qui semble avoir accepté son infortune avec une indifférence toute musulmane, se plaît à retracer la splendeur passée d'Araouan. Il cite alors le nom des commerçants étrangers qu'il a connus, entre autres deux ghadamsiens, Ben Sid et Ronamon, El Hasen, Daoud, et Eliaon Choua, deux juifs qui cumulaient avec leurs fonctions, l'un la profession de rabbin, l'autre de professeur d'hébreu.

Situation actuelle

La prise de Tombouctou porta un coup funeste à la prospérité commerciale d'Araouan.

Les commerçants Soudanais eurent dès lors plus d'avantages à écouler leurs marchandises sur place que de courir les risques, en les transportant à 300 km. plus loin, de les voir enlever par les pillards.

La gomme, les peaux, les plumes, le riz, en un mot tous les produits du Soudan s'échangèrent contre ceux des manufactures d'Europe, et, Araouan fut réduit à n'être

(1) Ghazianes : pillards.

(2) Tidjar : confrérie religieuse pour la protection des caravaniers.

plus en quelque sorte que le dépôt des mines de sel de Taoudéni.

N'étant plus ravitaillés que deux fois l'an, par les « Azalaï » (1) d'été et d'hiver, pillés par les Rogueibatt et les Ouled Djerir qui mirent à profit la dégénérescence guerrière des Bérabiches, les Kel Araouan connurent bientôt les affres de la misère.

La majeure partie d'entre eux, groupés autour de Sidi, fils d'Arouatta, préférèrent transporter leurs tentes à Tombouctou, plutôt que de souffrir des rigueurs de la faim au sein de la cité appauvrie ; seuls les « Chiouks » fidèles aux traditions, quelques rares jeunes gens restés là par paresse plutôt que par amour du sol natal, les esclaves, forment la totalité de la population qui, recensée, donne le chiffre exact de 512.

La famine de 1914 accrut encore cette misère ; nombre d'esclaves, demeurés fidèles à leurs maîtres, se virent dans l'obligation matérielle de les abandonner, tant et si bien qu'à l'heure actuelle, avec ses « diar » en ruines, la ville n'est plus qu'une réduction de l'Araouan d'antan.

Le commerce ne s'y fait plus que temporairement, à l'époque de l'Azalaï ; des « dioulas » (2), pour la plupart délégués par les maisons de commerce, échangent avantageusement sucre, thé et toiles, contre les barres de ce sel si précieux aux yeux des Soudanais.

Il est incontestable que les conditions d'existence d'Araouan, sont intimement liées à l'exploitation des mines de Taoudéni.

Le jour où le sel cristallisé, importé d'Europe, meilleur marché, sera plus apprécié qu'il ne l'est actuellement, Araouan ne disparaîtra pas, se serait trop présumer, mais ne sera plus considéré que comme un simple point d'eau.

Il est vrai que ce jour est encore loin. Les indigènes, trop attachés à leurs coutumes, croiraient y manquer s'ils n'assaisonnaient « l'Aïch » (3) traditionnel avec le sel de Taoudéni, auquel ils attribuent des vertus curatives.

(1) Azalaï : caravane de plusieurs milliers de chameaux qui va à Taoudéni deux fois l'an pour s'approvisionner en sel, approvisionnement pour tout le Soudan.

(2) Dioulas : commerçants.

(3) Aïch : repas quotidien.

PARTIE HISTORIQUE

Relations des Ksouriens avec les maîtres de l'Azaouad

Légende d'Iss Ould Atchan. — Lutte des Bérabiches et des Ouled Abderrahmane. — Lutte des Bérabiches entre eux

Avant la fondation du Ksar, comme il fut dit plus haut, les puits d'Ara Iwaouan, étaient occupés par les Imakgharen, des Idnanes et les Oulad Abderrahmane. Les premiers ⁽¹⁾, installés là depuis des temps immémoriaux régnaient en maîtres sur l'Azaouad. Les Ouled Abderrahmane ⁽²⁾ les considéraient en suzerains et comme tels leur payaient le « Tious » (impôt).

Les Kel Essouck descendant, dit la légende, du célèbre Yacoub El Ansari, jouissaient d'une grande réputation maraboutique. Ahmed Ben Adda et ses taumides furent ainsi respectés. Touaregs et arabes les laissèrent en toute quiétude s'adonner aux études théologiques et juridiques, les consultaient pour régler leurs différends, leur payaient des « Ziarras » pour les dédommager des services littéraires qu'ils leur rendaient.

Malgré cet échange de bons procédés, les Imakegharen et les Idnanes n'étaient pas en odeur de sainteté auprès du grand marabout. Ils razziaient sans pitié les caravanes du Nord qui s'aventuraient dans l'Azaouad. Cette façon d'agir leur attira maints reproches du « Safi » (saint), qui de guerre lasse, les menaça des foudres divines. Ces prophéties se réalisèrent.

Pendant deux ou trois années consécutives les pluies se firent rares ; survinrent la famine, une épidémie de variole, misères qui mirent les Touaregs dans l'obligation de quitter le pays.

(1) Il est particulièrement ardu d'établir, même approximativement, l'arrivée des Imakgharen, dans l'Azaouad. Selon toute probabilité, leur occupation date du refoulement des grandes tribus berbères Lemta, par Sidi-Okba, le fondateur de Kairouan. Vassaux des Songhayes, les Imakgharens leur payaient le « Tionss », paiements qui ne cessèrent qu'à l'avènement de l'Askia (roi) Daoud.

(2) Les Ouled Abderrahmane seraient des r'hamana du Gharb qui auraient abandonné leur centre de nomadisation par suite de querelles intestines. Les deux fractions qui composaient à l'origine cette tribu se séparèrent en l'an 920 de l'hégire : l'une demeura dans la terre ancestrale ; l'autre, les Ouled Abderrahmane, s'en fut dans l'Azaouad.

Les Imakgharen se scindèrent en deux groupes, le premier se dirigea, vers Ras-El-Mâ, descendit à Katawoual près de Niafunké.

Par toute une série d'unions, ils se mêlèrent aux Peuhls, dont ils finirent par adopter la langue.

Le second groupe s'en fut vers l'Est, passa le fleuve, se fixa dans le Gourma.

Il devint la tribu des Immididaren ⁽¹⁾, de nos jours Imrads des Kel Gossi.

Quant aux Idnanes ⁽²⁾, ils quittèrent l'Azaouad, pour les mêmes raisons, allèrent dans l'Adrar (des Ifoghas) où vivent encore leurs descendants. Quelques-uns d'entre eux, demeurés à Araouan, se fondirent peu à peu dans les Kel Araouan : on les désigne communément sous le nom de Kel Ed Diar.

Les Oulad Abderrahmane demeuraient maîtres de l'Azaouad.

Légende d'Iss Ould Atchan

Vers 1009 ou 1010 de l'Hégire, un commerçant des environs de Marrakech, Iss Ould Atchan vint dans l'Azaouad, avec l'espoir de tirer gros bénéfice des étoffes et du tabac qu'il apportait. Il était monté sur un chameau Lasreg (pie). Une coutume des Ouled Abderrahmane qui voulait que seuls les chefs ou fils de chefs montassent des chameaux de cette couleur, porta un coup funeste à ses illusions mercantiles. Sa monture et ses marchandises lui furent confisquées, et, pour le châtier d'avoir enfreint une telle coutume, on lui rasa la barbe.

C'était là une des plus graves injures que l'on pût faire à un musulman ; Iss ne s'en plaignit pas, mais échafauda en silence des projets de vengeance ; son aménité lui gagna toutes les sympathies, jusqu'au jour, où avec son fils, venu à sa recherche, il leur brûla la politesse. Il eut soin de leur razzier quelques chameaux (chez tout bon nomade qui se respecte, la vue du troupeau du voisin réveille les instincts pillards).

(1) Ce nom leur vient du chef qui les conduisit : Imidida d'où ils furent Immididaren.

(2) Idnanes de l'Adrai et Ifoghas, dont le chef Hacket est mort en juin dernier.

Les Oulad Abderrahmane atteignirent le fugitif à Loubeyra. Ils abandonna ses prises et s'en revint à la « Kheima » conjugale, pauvre en deniers, mais riche en illusions vengeresses.

Sa mésaventure colportée de bouche en bouche, grossie démesurément, il fit si bien que son insulte personnelle fut considérée comme outrageante pour la tribu tout entière.

C'en était trop ! l'insolence des Ouled Abderrahmane dépassait les bornes de l'imagination, il fallait mettre un terme à leurs procédés arbitraires. Une harka ⁽¹⁾ de 500 guerriers guidés par les marcha sur l'Azaouad. Elle surprit les Ouled Abderrahmane à Tin te Houm, près de Teneg El Haye (1012 ou 1013 de l'Hégire), et les défit. Leur chef Ould Djelloul y fut tué.

Deux ans plus tard les Bérabiches, avec le concours des Marocains, battirent encore leurs adversaires à Gouna Chay (30 km. de Bamba) ; la majeure partie des survivants passa dans le Gourma (refuge de tous les vaincus) ; les Ouled Saïd, les Ouled Djelloul ⁽²⁾ et quelques autres, plutôt que de s'expatrier, préférèrent le joug des vainqueurs. 250 Bérabiches occupèrent l'Azaouad, cependant que le reste de la Harka retourna au Maroc d'où il revint avec les campements.

C'est vraisemblablement de 1015 ou 1016 de l'Hégire que date l'hégémonie des Bérabiches dans l'Azaouad.

Dès leur installation dans le pays, les Bérabiches continuèrent vis à vis des Kel Araouan les bons procédés de leurs prédécesseurs. Ils les exonérèrent d'impôt, leur firent l'aumône.

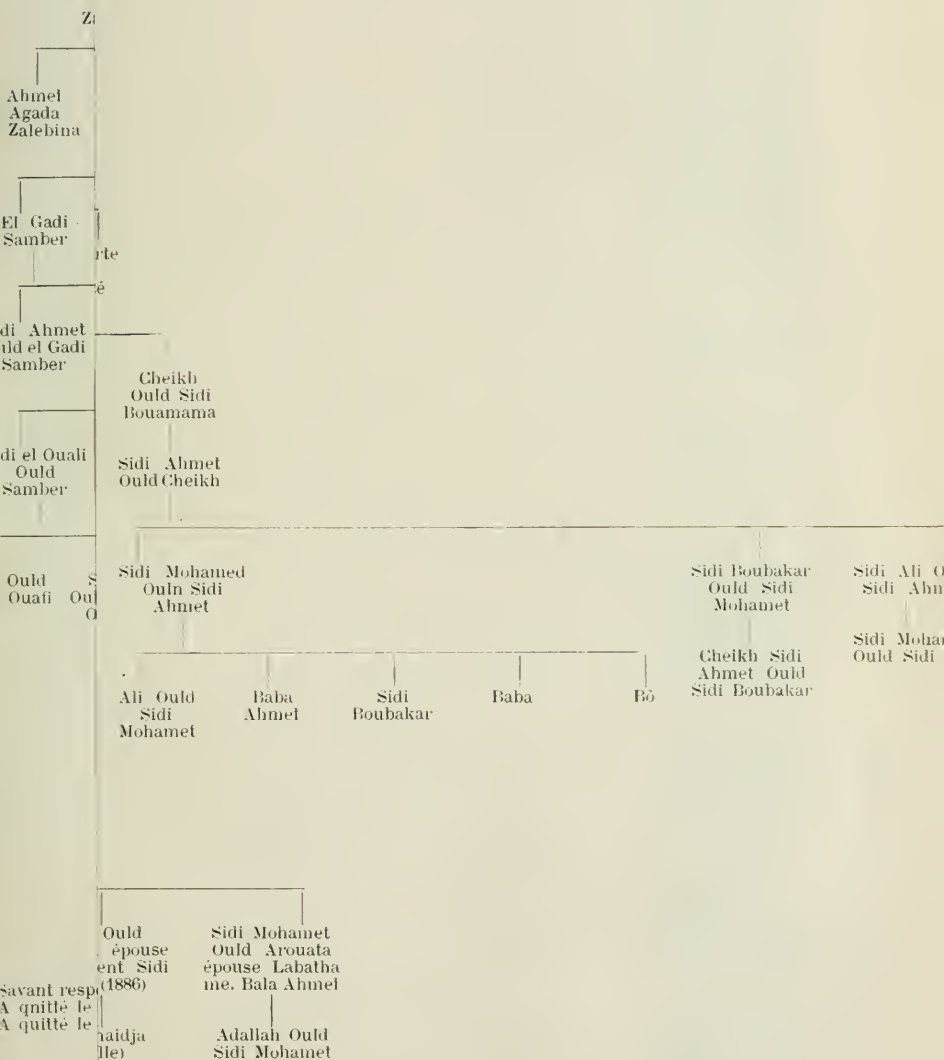
Lutte des Bérabiches entre eux

Parmi les multiples fractions qui composaient la tribu Bérabiche, deux des plus grandes, les Ouled Akhmet et les Ouled Souliman se disputaient le pouvoir.

(1) Cette harka était composée d'Ouled Abderrahmane, d'Ouled Drinn, d'Ouled Souliman, appelés les « Batna Djemel » (boyaux de chameaux) parce qu'ils avaient pris l'habitude de se cacher derrière la monture durant le combat.

(2) Il existe encore des descendants des Ouled Abderrahmane, dans la région : a) Tribus Touareg des Saïbaten (Dori) ; b) Les chasseurs El N'ardou (cercle de Goundam) qui se sont mélangés avec les Songhayes ; c) les Tielebtana qui vient avec les Chioukhen (cercle de Bamba).

1 Araouan



Arbre généalogique des Kel Araouan

AHMED BEN ADDA OULD BOUBAKAR (1562-1627): cf. FATHMA MENT FENDOU

(1) S'il est possible d'attribuer à M l'ensemble des M -algèbres dans ses réductions

En 3 quille le pays peut vivre au Zaound

60) A quelle le pays pour si ce a Tunisie

Les Ouled Akhmet plus nombreux et par là même plus forts, agissaient en maîtres, percevaient le zekkat des fractions sous adjacentes et l'« oussourou » ⁽¹⁾ des caravanes.

La situation était critique. Cependant les Ouled Souliman, se sentant en état d'infériorité, n'osaient déclencher la lutte. Ce fut la ruse d'un homme sans aveu, Moussa Takaskas Ben Amida qui la déclancha, voici comment : Une caravane de « Cheurfa » ignorant qu'elle devait acquitter l'oussourou aux Ouled Akhmet, séjourna chez les Ouled Souliman parmi lesquels elle avait des accointances. Moussa Takaskas lui conseilla de ne rien payer du tout, tant aux uns qu'aux autres, puis s'en fut trouver le chef des Ouled Akhmet, à qui raconta que les Ouled Souliman avaient usurpé ses droits et prélevé l'oussourou sur les marchandises des caravaniers.

Les Ouled Akhmet marchèrent alors sur les Ouled Souliman ; la rencontre eut lieu à Licoka (1185 de l'Hégire) à quelques kilomètres au Sud de Boudjebeha.

Le fils du Chef des Ouled Souliman, Yousouf, blessé pendant le combat, fut lâchement assassiné à Araouan par un de ses adversaires fanatiques.

Ce crime, prétendent les Kel Araouan, porta malheur aux Ouled Akhmet.

Le Cheick Sidi Ahmed Ould Sidi Cheick Ould Sidi Salah Ould Sidi El Ouali Ould Sidi Ahmed Agagda avait épousé la fille de la victime, qui, inconsolable poussait le pieux personnage à implorer Allah pour qu'il châtiât les Ouled Akhmet.

Allah écouta-t-il ses prières ? Le Tarikh ne nous le dit pas, mais ce qu'il nous dit, c'est qu'à partir de ce jour le sort des armes changea. Les Ouled Souliman eurent chaque fois le dessus.

Vers 1187 de l'Hégire, un 2^e combat eut lieu à Farait, combat qui fut tout à l'avantage des Ouled Souliman.

Affaiblis, les Ouled Akhmet abandonnèrent la lutte et quittèrent le pays, ils transportèrent leurs campements chez les Ouleds Allouch à l'Ouest de Oualata.

Le départ de l'élément perturbateur ne mit pas cependant un terme aux querelles intestines. L'Azaouad fut encore le théâtre de combats nombreux et sanglants entre

(1) Oussourou : impôt sur le sel.

ces guerriers de même origine. Il y eut à Tahakim, vers 1190 ou 1191 de l'Hégire, une bataille des plus meurtrières, mais sans résultat.

D'un côté, les Bérabiches de l'Est, les Ouled Ranam-Bourkzid-Raylane, les Ahel Kouli ; de l'autre, les Bérabiches de l'Ouest, les Ouled Amrantes-Naharat et Mâafi et les Ouled Iss.

Sur le conseil des Ouled Souliman, qui en pareille circonstance avaient gardé une savante neutralité, le groupe de l'Est envoya une députation à l'Amenokal des Oulliminen Kahoua, pour qu'il intervînt en leur faveur moyennant, cela va sans dire, une grosse somme d'or.

Kahoua accepta. Une Harka de 400 à 500 guerriers descendit sur l'Azaouad. Le groupe de l'Ouest, qui avait eu vent des démarches de ses adversaires, réunit une somme d'or supérieure à la leur et achetèrent la neutralité du Chef des Oulliminden.

Celui-ci ne tint point ses engagements ; profitant du désarroi qui régnait dans les deux camps, il lança ses hommes, qui massacrèrent les querelleurs sans distinction aucune. (Bataille de Tahakim, 1193 de l'Hégire).

*
* *

Il y avait à Araouan, une casbah qu'érigea Pacha Ahmed, lieutenant de Djouder, pendant la marche victorieuse de l'armée marocaine ; cette casbah était occupée par un poste de Mokraznis qui faisaient à la fois office de soldats et de douaniers. Ils percevaient l'oussourou et, chaque fois qu'une bête de boucherie était abattue dans le ksar, la coutume voulait qu'on la leur apportât. Lorsque les Mokraznis rejoignirent l'armée marocaine à Tombouctou, les Ouled Akhmet mirent à profit cette casbah pour s'y réfugier en cas de danger, au cours de leur lutte contre les Ouled Souliman.

Ceux-ci, mis en état d'infériorité par l'utilisation de cette casbah, décidèrent d'en construire une similaire ; ils choisirent comme emplacement Boudjebeha, approximativement au centre de leurs terrains de parcours : Ourouzin-la Alay-Garik. Elle fut érigée sur l'ordre du chef des Ouled Souliman, Mohamed Rakhal, 1190 de l'Hégire ; il demanda au marabout Kel Araouan un chapelain pour son « ribat », Taleb Sidi Ahmed, Yancis d'origine fut désigné.

Adeyni, le cadi actuel de Boudjebéha est son arrière petit-fils... Depuis Mohamed Rakhal, les Ouled Souliman fournirent les chefs de la tribu, maîtresse de l'Azaouad ; celle-ci n'en était pas moins vassale des Hoggars, à qui elle payait annuellement une contribution en meszral. Elle cessa de la payer le jour où notre pénétration saharienne la rallia à notre cause.

A notre arrivée dans le pays, Mohamed Ould Mehemet, petit-fils d'Ahmed Lébeyda, régnait en véritable souverain depuis Tombouctou jusqu'aux salines de Taoudéni ; il nous demanda de vivre en paix, mais s'abstint de se présenter.

Influencé par M'Gounna et Abidin El Kounti, il nous somma de lui servir une coutume ⁽¹⁾, puis en septembre 1899 nous déclara la guerre.

La reconnaissance envoyée à sa rencontre ne le trouva pas ; il s'était réfugié au Talilalet... la Djemâa se réunit et Cheick Mahmoud Ould Rahmane fut élu ; Mohamed Ould Mehemet se vit exclure des bénéfices de la paix, le calme se rétablit ou parut enfin se rétablir au sein de la turbulente tribu.

Peu nombreux furent les européens qui gagnèrent Araouan avant notre occupation : René Caillé, Oscar Lentz ⁽²⁾ venus par deux voies différentes, le major Laing, qui fut assassiné par ordre du chef Bérabich Ahmed Ould Lebeyda.

A l'unisson René Caillé et Lentz décrièrent Araouan, leurs descriptions frisent parfois l'exagération. Il est certain que les conditions d'existence y sont plutôt pénibles, mais, de là à conclure que les européens ne sauraient y vivre, il y a de la marge... En 1899, la Mission Arnaud Coppolani, dut s'arrêter à proximité de la ville sur ordre du chef Derbouchi. Ce n'est qu'en 1900 que le pavillon français flotta sur le Ksar ; la reconnaissance du lieutenant Pichon, partie le 24 septembre, y entra sans coup férir le 5 Octobre, la population Ksourienne l'accueillit avec enthousiasme ; seuls les Bérabiches, défiants par nature, se montrèrent peu empressés à répondre aux convocations.

(1) Impôts que payent les populations vassales.

(2) Lentz était appelé Omar el Hackem.

LES KEL ARAOUAN

Les Kel Araouan forment une tribu mixte, de sédentaires qui prétendent descendre directement d'Ahmed Ben Adda et de Fatma Bent Ferdoz, et de nomades du Nord et de l'Ouest que la réputation du marabout, plus tard la prospérité de la ville, avaient attirés. Ces nomades ne purent se plier aux exigences impérieuses de la vie des « Ksour », incompatibles avec leur esprit d'indépendance, leur besoin de changement ils se détachèrent peu à peu du centre pour s'établir dans la région comprise entre Dayet, Tombouctou et le Faguibine.

De là deux groupes bien distincts : le groupe de sédentaires (les vrais Kel Araouan), et le groupe nomade, administrés par leurs Djemmâas respectives, toutes deux présidées par leur chef commun, Sidi Ould Arouatta.

Pour suivre l'évolution du premier de ces groupes, il est utile de consulter l'arbre généalogique (Shedjara) ci-joint au présent paragraphe ; quant au second, subdivisé en sept fractions, il est résumé dans le tableau suivant :

GROUPE NOMADE

NOMADES VENUS DU NORD	NOMADES VENUS DE L'OUEST
I. — Ouled Bounda, Chef Mohamed Ould Tangid	Ouled Terchan, Chef Salik Ould Moustapha
II. — Ouled Nouagi, Chef Sidi Ali Ould Boubekeur	Ouled Moucher, Chef Brahim Ould Allate
NOMADES qui occupaient le puits d'Araouan à l'arrivée d'Ahmed Ben Adda	III. — Ouled Aissa ou Abel Aissa, Chef Amrad
Ouled Amran Imakcharen Les Iduanes	IV. — Les El Ouassora, qui se subdivisent en trois fractions : a) El Kesem b) Ouled Bidji c) Ouled Mahan

Comme la majeure partie des Musulmans de l'A.O.F., les Kel Araouan sont monogames, ce qui ne change d'ailleurs rien à la condition de la femme. Elle passe son existence entière confinée dans le « Dar », entre ses esclaves et ses enfants, ne sort que rarement et qu'à la nuit tombante ; sans influence, son rôle se borne : riche, à jouer du « tidinit » ⁽¹⁾ pendant des heures entières ; pauvre, à s'occuper des travaux journaliers qui se résument à la cuisson de l'« aïch », du « gaila » et du « Moghreb ».

Elle se distingue cependant des autres musulmanes parce qu'elle est lettrée ; jeune, elle reçoit quelques notions de théologie, de grammaire, et apprend son Coran. De tous temps Araouan fut pourvu d'écoles de « Tafila » ; à l'heure actuelle il n'en reste plus que deux.

Cette particularité exceptée, les us et coutumes des Kel Araouan, ne diffèrent en rien des us et coutumes des autres musulmans, et cela parce que, tribu de « Tolbas », ils appliquent à la lettre les préceptes sacrés du prophète.

Ils ont néanmoins hérité d'une tradition encore en honneur chez les Kel Essouck, d'être lettrés de père en fils.

Mohamed Ben Adda fit souche littéraire. Il enseigna aux jeunes Imakgeharen, à ses propres enfants, ce qu'il savait de théologie, de droit, de grammaire ; ceux-ci l'enseignèrent à leur tour à leurs descendants et ainsi se transmit de génération en génération, un héritage scientifique qui, accru des connaissances afférentes aux diverses époques, fait aujourd'hui la renommée des Kel Araouan. Cette renommée n'a rien d'exagéré, la tradition est encore scrupuleusement respectée.

Les Kel Araouan ne sont pas tous lettrés au même degré, cela va sans dire, mais il n'en est pas un qui ne possède sa « cénadig » pleine de ces vieux manuscrits jaunis par le temps, conservés dans des gaines en marocain rouge. Bien qu'ils n'aient là que des livres pieux répandus à foison dans l'Islam savante, ils les considèrent comme des reliques pour en avoir hérité de leurs ancêtres : à force de les commenter ils les connaissent par cœur et, cependant,

(1) Tidinit : instrument de musique à deux cordes.

il ne se passe pas un jour sans qu'ils n'en relisent quelques pages, en y trouvant chaque fois le même attrait.

Quelques-uns d'entre-eux sont de véritables érudits en matière de théologie, et le mot en soi n'a rien d'étonnant, si l'on considère qu'entre toutes les religions, l'Islam fut la plus fertile en doctrines parce que la plus commentée, et que les musulmans, avec leur fatalisme implacable, subordonnant toutes leurs connaissances à la notion, l'idée de Dieu, n'admettent qu'une science dont dépendent toutes les autres, la théodicée.

Les « Tolbas » à qui l'on peut donner ce titre d'érudit sont, sans contredit, le vieil Arouatta, le Cadi Sidi Ahmed et son élève Belkheir ; ce dernier est l'auteur de deux ouvrages dont l'un, une littérature « Charh Djeroum », est paraît-il, très appréciée des Kel Araouan.

Voici d'ailleurs quelques-uns des livres que l'on trouve dans leurs « cénadig » :

KHALIL

ABDEL BEKI Commentaire du KHALIL

BADIR id.

DESOUKI id.

KIFAYE EL TALEB Commentaire de la Risala

EL ADAOUI id.

EL KASTELANI Commentaire des HADITHS

EL MAKMOUDI Grammaire et Littérature

EL MORADI id.

EL AMIATI id.

EL MOHALARATI id.

Généralement dans une tribu, à fortiori lorsqu'ils ne sont pas nombreux, les membres qui la composent sont tous « khouan » d'une même confrérie, non seulement par alavisme, mais pour suivre en cela la voie tracée par leurs ancêtres

Ahmed Ben Adda était mokhadem des Kadria, et comme tel initia les siens aux mystères de la doctrine Djilalienne.

La première génération la pratiqua, mais les autres qui, par l'intermédiaire des commerçants venus du Nord, connurent les sectes nouvelles, les étudièrent à fond et purent dès lors choisir celle qui correspondait le mieux à leurs aspirations, qui était plus en conformité avec leurs sentiments intimes.

C'est ainsi qu'à l'heure actuelle les confréries Chadeliennne, Madanienne, Tidjaniennne, etc., dont les germes ont été apportés par les « Tidjars » du Tadjakant, mais surtout par ceux de la Tripolitaine, ont encore des adeptes à Araouan.

Le vieil Aronatta et son oncle Bô sont Madaniens. Le cadi professe la doctrine Chadeliennne et Belkheir celle des Kadrias.

Quand aux autres Kel Araouan, bien qu'il se trouve parmi eux des adeptes de toutes ces confréries, le plus grand nombre sont ou Tidjaniens ou Kadriens, il faut excepter cependant quelques Tadiakant qui professent la doctrine de Der Kaoni.

Il va sans dire qu'une telle tribu de « Tolbas », plutôt une telle tribu maraboutique (puisque de nos jours « Taleb » est devenu synonyme de marabout), n'ait eu d'autres aspirations, d'autres buts qu'une paix profonde pour exercer en toute quiétude les rites qu'exige la religion Islamique.

En fait elle demeura indifférente aux luttes acharnées qui se déroulaient sous ses yeux entre les Bérabiches, les Kel Borada et les gens du Nord ; elle donnait asile aux belligérants, sans aucune distinction, respectant les lois traditionnelles de l'hospitalité si en honneur chez les Musulmans.

Jouissant de l'estime générale, les Kel Araouan se livraient paisiblement, qu'au commerce, qu'à l'enseignement ou à l'étude, vivant en excellents termes avec leurs voisins. Bien que sédentaires, ils possédaient de nombreux troupeaux de chameaux, que leurs esclaves surveillaient au pâturage sous le contrôle des fractions nomades. Les pillards n'y touchaient pas ; sans doute craignaient ils de s'attirer la colère d'Allah en razziant les

biens de Sali réputés, mais surtout, parce que les qualités guerrières des Bérabiches leur donnaient à réfléchir.

Malheureusement ces qualités guerrières déchurent et les Regueibat, les partisans de Mohamed el Abidine en profitèrent pour les dépouiller.

Aussi n'est il pas étonnant de les voir de plus en plus abandonner le Ksar inhospitalier, pour se rapprocher de Tombouctou, où ils se sont groupés autour du jeune chef Sidi Ould Arouatta.

Araouan, le 28 Novembre 1918.

JEAN JAUFFRET.

La Grotte de La Guethna

(COMMUNE DE LOURMEL, DÉPARTEMENT D'ORAN)

Situation, Description

La grotte de La Guethna est située à environ cinq kilomètres au Nord-Ouest de Lourmel, exactement à 400 mètres au Nord des ruines berbères indiquées sur la carte d'État-Major de Lourmel, sous la dénomination de « Ruines arabes ». Je l'ai marquée par un signe conventionnel sur la carte géologique « Rio-Salado-Lourmel » qui vient de paraître.

Pour se rendre à la grotte on prend, à Lourmel, la route du Polygone d'artillerie de Tifarouine que l'on suit jusqu'au kilomètre 4,6. Là, on oblique à gauche pour prendre le chemin de Figalo qui, à quelques mètres, franchit, à gué, l'oued Baroudi. Vers la droite, à environ 200 mètres de la rivière, on voit déboucher un ravin : c'est celui de la grotte. Un sentier conduit au ravin, dans lequel on s'engage. Bientôt on aperçoit, à environ 300 mètres, dans l'escarpement du flanc gauche, et dominant une haute pente, l'ouverture presque ogivale de la grotte à demi-masquée par un figuier.

A l'intérieur, la grotte présente une grande cavité assez régulière qui est prolongée à droite par un étroit rétrécissement. Ses dimensions sont les suivantes : 3 mètres de largeur et 3 mètres de flèche : grande cavité : largeur moyenne, 6 mètres : profondeur, 8 mètres : hauteur de voûte, 4 à 6 mètres. Le réduit est long de 2 mètres.

Historique des fouilles

J'ai reconnu cette grotte et récolté des silex sur ses pentes, en 1911. Ce n'est que le 13 avril 1912, par une

journée de pluie, que j'ai pu y pratiquer, avec l'aide d'un terrassier, un sérieux sondage. En 1921, en avril, le mauvais temps me permit de reprendre les fouilles. Aidé de deux ouvriers qui me débarrassaient des terres au fur et à mesure, je pus explorer une bonne partie de la couche archéologique. La moitié du dépôt, environ, reste à fouiller.

Dépôts archéologiques

1° PENTES. — Comme d'ordinaire, le caractère archéologique de la grotte me fut indiqué par les pentes qui, du seuil de l'ouverture de la cavité, descendent au thalweg du ravin. Très noires et très étendues elles étaient assez riches en fragments de silex, de jaspe et de poterie. Fait curieux, tandis que les morceaux de jaspe étaient assez nombreux sur les pentes, je les ai trouvés plutôt rares dans la couche archéologique de la grotte.

Au sujet des jaspes je rappellerai que la grotte est située non loin de l'ancien volcan miocène andésitique de Tifarouine où, parmi les roches éruptives, certaines roches de précipitation chimique, siliceuses, ne sont pas rares, surtout les jaspes et les calcédoines. Une partie des matériaux utilisés par les troglodytes se trouvait donc à pied d'œuvre.

En passant, je signalerai aussi que des quartzites crétaées se trouvent aux abords des formations volcaniques qui, à l'Est, reposent sur le néocomien. Les quartzites ont donc pu être parfois utilisés.

Les principaux objets que j'ai recueillis sur les pentes sont : quelques silex retouchés dont un* petit segment assez détérioré, un gros grattoir, une pointe grossière retouchée sur un côté, des bouts de lames de silex, un morceau d'œuf d'autruche, un fragment d'oligiste.

2° COUCHE ARCHÉOLOGIQUE DE LA GROTTE. — Comme il arrive le plus souvent, la partie supérieure des dépôts de remplissage de la grotte était constituée par une couche de crottin de chèvre et de mouton de 0^m20 à 0^m30 d'épaisseur. Un lit d'éboulis à petits éléments, de 0^m50, séparait la couche de fumier du dépôt archéologique.

Ce dépôt, très régulier, a de 0^m30 à 0^m40 d'épaisseur,

parfois, 0^m50. Le terreau, d'abord noir, devient cendré en profondeur, très meuble et plutôt humide. Par places on trouve des cendres épaisses très charbonneuses, ce qui me laisse sceptique sur l'attribution d'une très grande ancienneté à la couche archéologique. Le dépôt, très homogène de haut en bas, ne présente aucune particularité permettant d'y délimiter deux ou plusieurs couches. En résumé, le véritable dépôt archéologique est constitué par une couche de cendres terreneuses et de cendres presque pures de 0^m30 à 0^m50 d'épaisseur. Au dessous, sur le fond rocheux, je n'ai rencontré aucune trace de la couche jaune de désagrégation qui recouvre souvent le sol de nos grottes oranaises ; ce qui ne veut pas dire qu'elle n'y existe pas. Il pourrait s'en trouver des lambeaux dans quelques creux de la partie non fouillée.

Comme on le verra plus loin la couche archéologique n'était pas très riche en restes de l'alimentation et en objets d'industrie.

Foyers. — Les gâteaux de cendres, restes d'anciens foyers, étaient assez nombreux dans toute l'étendue et toute l'épaisseur de la couche archéologique. Le fond rocheux était presque entièrement recouvert de cendres compactes et peu épaisses.

Restes de l'alimentation. — Les restes de l'alimentation comprennent surtout des helix. Les ossements sont rares. A ces restes sont associés des ossements de fauves actuels que j'énumérerai avec la faune des vertébrés.

1° VERTÉBRÉS. — Les vertébrés dont j'ai recueilli quelques os sont :

LE HYÈNE (*Hyaena striata* L.), représentée par le 2^e métacarpien droit d'un individu adulte et par l'astragale droit d'un très jeune sujet.

LE CARACAL (*Felis caracal* L.), par un cubitus et une phalange.

LA MANGOUSTE (*Herpestes ichneumon* L.), par une mandibule inférieure, un humérus et la tête d'un scapulum.

LE PORC-ÉPIC (*Hystrix cristata* L.), par une incisive et une molaire.

LE RHINOCÉROS (*Rhinoceros* sp. ?), par la phalange onguéale du doigt interne postérieur gauche (Fig. 1).

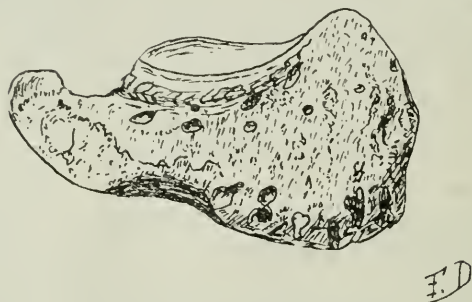


Fig. 1. — Phalange onguéale de *Rhinoceros* sp. ? — Gr. nat.

Les dimensions de cette pièce rarissime sont :

Longueur transverse	0,056
Hauteur	0,033
Plus grande longueur des deux facettes articulaires...	0,038
Longueur de la crête séparant les facettes articulaires.	0,019
Longueur de la saillie formant bec.....	0,012

De l'examen des dessins qu'a bien voulu faire à mon intention mon confrère et ami, M. Camille Arambourg, d'après les sujets de la galerie d'*Anatomie comparée* du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, il résulte que la phalange ressemblerait plutôt à celle d'un *Bh. sinus* Burchell qu'à celle de toute autre espèce.

Je m'empresse d'ajouter que cette pièce du squelette n'a qu'une valeur spécifique très relative ; mais celle de Lornmel paraît bien provenir d'un animal du groupe des bicornes plutôt que d'un unicomne.

La présence de cette phalange de Rhinocéros dans une grotte que je considère comme néolithique, vient encore une fois de plus, apporter un de ces éléments de trouble qui nous rappellent, de temps en temps, qu'il faut être prudent dans les conclusions à tirer des faits observés, surtout d'un fait isolé.

La phalange a été trouvée vers le fond, dans la couche cendrée, et non dans la couche jaune qui n'existait pas. Cette pièce a un aspect relativement frais ; elle n'est pas plus fossilisée qu'une phalange de *Bos opisthomus* de la même époque.

LE SANGLIER (*Sus scrofa* L.), représenté par une molaire, deux mâchoires de lait, une phalange onguéale.

LE MOUFLON A MANCHETTES (*Ovis tragelaphus* Desm.) *Ovis lervia* Lydekker, par deux arrière-molaires : une supérieure et une inférieure, un astragale et la tête inférieure d'un tibia. La détermination de ces pièces provenant d'un jeune individu reste douteuse, car je ne possède pas des éléments de comparaison suffisants.

UNE GAZELLE, probablement la Gazelle de montagne (*Gazella Cuvieri* Ogilby, *Dorcus Kevelia* Pomel), représentée par trois prémolaires supérieures de lait et une tête postérieure de métatarsien trouvées dans le fond du dépôt.

Un peu plus haut j'ai recueilli les 1^{re} et 2^e phalanges d'un doigt de devant remarquables par leurs dimensions :

1^{re} Phalange : Longueur : 0^m052... au lieu de 0^m048

Hauteur à l'arrière : 0^m019 — 0^m014

Epaisseur au milieu : 0^m015

2^e Phalange : Epaisseur au milieu : 0^m015 au lieu de 0^m008

Hauteur à l'arrière : 0^m014 — 0^m009

Pomel ayant créé une *Gazella Oranensis* en se basant tout simplement sur un fort massacre que j'avais trouvé dans la grotte du Ciel Ouvert, il est bien difficile d'établir les différences ostéologiques entre le kevel et la Gazelle oranaise, les diverses pièces du squelette de cette dernière étant inconnues.

La coexistence dans la région d'une troisième espèce, la Gazelle rouge (*G. rufifrons* Pallas, Joleaud ; *G. Pallaryi* Pomel), animal aussi de forte taille, augmente encore la difficulté de détermination de matériaux insuffisants.

L'ANTILOPE BUBALE, l'ouach (*Boselaphus bubalis* Pallas), représentée par quatre molaires.

LE BŒUF.— Rien du *Bos opisthonomus* Pomel. Dans les parties supérieures de la couche quelques mauvais restes de petits bœufs actuels et sans valeur archéologique.

De tous ces animaux on ne peut retenir, pour ce qui concerne les restes de l'alimentation, que le sanglier, le mouflon, la gazelle et l'ouach.

Quant au *Rhinocéros* il est à souhaiter que ceux qui achèveront de vider la grotte arrivent à découvrir quelques grosses pièces afin d'établir si, réellement, il a été mangé par les troglodytes de La Guethna.

2° INVERTÉBRÉS. — Les hélices étaient assez nombreuses et paraissaient avoir, comme d'ordinaire, constitué la base de l'alimentation.

Les moules (*Mytilus afer* L.) étaient assez rares.

Les patelles, très rares. Je n'ai rencontré qu'un seul fragment de ces mollusques.

Homme. Sépultures. — Je n'ai rencontré dans mes fouilles qu'une première phalange d'un orteil humain.

Armes et instruments. — 1° *Pierre taillée.* — Les objets en pierre taillée sont représentés par des éclats grossiers de silex, de calcédoine, de jaspe, plutôt épais, d'assez grand diamètre, 0^m04 à 0^m05. Quelques rares exemplaires sont taillés et retouchés en grattoirs subcirculaires ou irrégulièrement polygonaux, à faces assez parallèles, parfois à face supérieure pyramidale. Un, en jaspe, le plus régulier, est en forme de trapèze peu épais.

A citer un gros grattoir en andésite de 0^m06 sur 0^m05 de surface.

En résumé c'est un ensemble de pièces présentant la facture sans style défini des instruments et éclats des stations de plein air de la région de Lourmel, avec cette différence que les troglodytes de La Guethna ont utilisé plus souvent le silex que les autres roches siliceuses.

Les lames sont assez rares. J'en ai six retouchées *seulement sur un bord*, l'autre bord restant tranchant ; d'autres sont un peu encochées. Elles ont été trouvées, en général, vers la base ; une, même, sur le fond rocheux.

A signaler un silex en lame de canif assez mal travaillé, et, surtout, un petit trapèze subpédonculé, du type des trapèzes des foyers littoraux, recueilli à 0^m30-0^m40 au-dessous de la couche de chèvre, donc, presque à la base de la couche à helix.

Les dimensions de ce trapèze sont : tranchant inférieur : 0^m020 ; tranchant supérieur : 0^m002 ; hauteur : 0^m008.

A citer encore : un nucléus de silex noir à petites lames, ce qui indique bien la fabrication sur place.

Fait très rarement observé, j'ai recueilli un éclat de quartzite grossièrement taillé en grattoir subrectangulaire, à faces parallèles, de 0^m03 sur 0^m02 ; épaisseur : 0^m004.

2° *Pierre polie.* — Néant.

3° *Percuteurs*. — Un galet et deux fragments ; un galet plat circulaire à pourtour fortement ébréché par les choes.

4° *Os poli*. — Rien de typique. Seule une esquille, à extrémité présentant des traces d'usure, a pu servir accidentellement de perçoir.

Poterie. — Les restes de poterie ont été relativement nombreux. Sur les vingt-quatre fragments recueillis, vingt présentent des motifs d'ornementation différents, sept ont le bord incisé, sept portent un tétou. Le plus grand morceau porte un gros tétou plein, à section cylindro elliptique de 0^m0,4 à 0^m05 d'épaisseur et saillant de 0^m03. L'extrémité est renforcée en bourrelet que limite une sorte de gorge facilitant la suspension. Dans ce but il existait, sans aucun doute, deux tétous opposés destinés à suspendre le vase aux deux bagues d'une corde. Ce fragment présente, en outre, deux trous de réparation.

Un autre tétou, à section elliptique et disposé verticalement dans le sens du plus grand diamètre, est percé en travers d'un trou de suspension.

Deux autres fragments sont percés d'un trou de réparation.

On pourrait admettre que les trous qui se trouvent près du bord d'une poterie, ont pu être destinés à la suspension ; cette hypothèse ne peut être retenue que dans quelques cas particuliers. Dans nos grottes, les trous ne sont pas, généralement, cylindriques dans toute l'épaisseur de la poterie, ils sont évasés, ce qui prouve qu'ils ont été creusés dans la poterie cuite, en vue de la consolidation ou de la réparation d'ustensiles fendus ou brisés.

La poterie a été rencontrée dans toute l'épaisseur du dépôt archéologique, surtout dans la partie moyenne aussi, jusqu'au fond.

Objets de parure. — *Pendeloques*. — Peu d'objets : un segment de pectoncle, trois *Columbella rusticana* ; une *Melanopsis*. Tous ces objets ne sont pas percés.

Oëuf d'autruche. — Fragments assez fréquents de haut en bas. Le plus grand a été recueilli sur le rocher du fond.

Ocre. — J'ai rencontré un gros gâteau d'ocre rouge pétrie, d'au moins 0^m30 de diamètre ; épais ; au milieu, de 0^m10. Il était situé à peu de profondeur, à 0^m05 au-

dessous de la couche de chèvre, bien étalé au-dessus d'un foyer dont il était séparé par 0^m10 de terreau.

Je n'ai rencontré aucun instrument destiné au broyage. Un galet quelconque pouvait y suffire.

Objets divers. — Je ne vois à signaler que la rondelle en poterie, sorte de palet, trouvée sur les pentes. Cette rondelle taillée dans un tesson de vase paraît inachevée car elle a encore le profil externe d'un fer à cheval. Diamètre : 0^m075 ; épaisseur : 0^m012. C'est la 2^e ou la 3^e des pièces de ce genre que j'ai rencontrées en Oranie.

CONCLUSIONS

La grotte de La Guethna, très pauvre en ossements, ne m'a, en outre, rien offert de particulier au point de vue de l'industrie. L'unique couche archéologique rappelle celle des grottes néolithiques d'Oran caractérisée par la poterie.

Toutefois un fait curieux, saillant, a été noté au cours des fouilles : c'est l'existence simultanée dans la couche unique, peu épaisse, d'une phalange onguéale de Rhinocéros, d'un trapèze microlithique et de nombreux morceaux de poterie ornementée en creux.

Du Rhinocéros avec de la poterie ornementée... C'est là, je crois, un fait nouveau dont on pourrait, à la légère, déduire d'importantes conséquences. Me tenant toujours sur une prudente réserve, je me refuse, jusqu'à plus ample informé, à émettre les conclusions qui paraissent découler de cette intéressante constatation. Je me borne, pour le moment, à signaler le fait et à prendre date.

Je tiens pourtant à faire remarquer que l'existence de restes d'un Rhinocéros *néolithique* dans nos grottes ne devrait pas nous surprendre outre mesure. Des Rhinocéros sont bien représentés sur les rochers gravés du Sud Oranais et du Sous marocain. Ceux qui en ont fixé le profil sur la pierre, avaient bien dû avoir sous les yeux les modèles vivants. Il est d'ailleurs probable qu'à cette époque, les Rhinocéros achevaient d'émigrer vers le centre Africain.

Il n'est pas douteux, d'ailleurs, qu'une espèce, au moins, a survécu, pendant une assez longue période, aux hippopotames paléolithiques de l'Afrique du Nord.

Deuxième APPENDICE

AU SUJET DES OUTILS PRÉHISTORIQUES PÉDONCULÉS

Pour faire suite à ses *Nouvelles Etudes de Palethnologie maghrébine* ⁽¹⁾, mon savant confrère M. Reygasse a publié une *deuxième série* ⁽²⁾ de documents excessivement intéressants dont l'étude le conduit à des conclusions confirmant celles qu'il avait déjà formulées. Deux faits importants sont mis en relief :

1° L'existence, sur certains points, d'un outillage solutréen archaïque (acheuléen évolué) pour lequel M. Reygasse crée une nouvelle division de la préhistoire nord-africaine qu'il dénomme civilisation S'baïkienne.

Je ne sais si ce mot, un peu dur à nos oreilles françaises, s'applique à une civilisation très étendue qui mérite réellement d'être distinguée. *Le Congrès de l'Institut International d'Anthropologie*, tenu à Liège en 1921, ayant admis qu'il y avait lieu de créer un nom nouveau ; il n'y a qu'à l'enregistrer ;

2° L'attribution au moustérien de l'industrie à outils pédonculés pour laquelle M. Reygasse crée la dénomination de civilisation *atérienne*.

Dans l'*Appendice* que j'ai ajouté, à la hâte, à ma note sur Karouba ⁽³⁾ pour signaler, sans retard, la belle découverte que M. Reygasse avait faite dans les berges de l'Oued Djebbana, j'ai fait connaître mon sentiment sur l'importance de la communication de mon

(1) REYGASSE. — In *Recueil des Notices et Mémoires de la Société d'Archéologie de Constantine*, 1920-1921, p. 550.

(2) REYGASSE. — *Etudes de Palethnologie maghrébine* (deuxième série) 48 p. in-8, Braham, Constantine (1922).

(3) DOUMERGUE. — Description de deux stations préhistoriques à quartz taillés des environs de Karouba (Mostaganem)... Appendice, in *Bull. Soc. de Géog. et d'Arch. d'Oran*, pp. 183-224 (1922).

confrère. Tout en applaudissant à son heureuse découverte j'ai cru devoir formuler la réserve ci-après :

« Il est bien regrettable que M. Reygasse n'ait pu encore nous faire connaître la faune qui accompagnait l'industrie de l'Oued Djebbana. Je ne crois pas, d'après le niveau où elle gisait, qu'elle accuse une très grande ancienneté. L'hippopotame doit manquer. S'il s'y trouvait, il apporterait une démonstration éclatante du bien-fondé de l'opinion de M. Reygasse attribuant la station au Moustérien. »

Dans sa nouvelle publication M. Reygasse nous fixe sur la faune. Elle se réduit :

A l'*Helix melanostoma*, espèce encore vivante sur divers points de l'Algérie.

Et à l'*Equus caballus*, le cheval.

Nous sommes loin de la faune de l'âge de l'hippopotame. On ne peut, vraiment, faire état d'une aussi maigre documentation. Je ne puis donc que répéter encore :

L'industrie (alérienne) que M. Reygasse substitue au néolithique berbère est bien une industrie paléolithique.

J'admets que cette industrie est caractérisée par une technique moustérienne, mais je me refuse encore à lui reconnaître un âge moustérien.

Je ne puis à l'appui de mes réserves, que m'en tenir aux considérations que j'ai développées dans ma note sur Karouba.

Dans son très intéressant travail, M. Reygasse énumère et décrit aussi plusieurs autres stations dans lesquelles il a recueilli de belles collections se rapportant soit aux deux industries nouvelles, soit aux anciennes. Je ne les passerai pas en revue ; elles intéresseront tous ceux qui s'occupent de Préhistoire.

La lecture de la brochure m'a suggéré d'autres remarques. A la page 28, M. Reygasse écrit :

« Toutes ces pièces (outillage pédonculé des stations alériennes) portent une forte patine généralement jaunâtre et parfois blanchâtre... Cette patine spéciale est, en général, caractéristique des outils moustériens purs et des outillages à outils pédonculés que j'ai découverts dans le Sud Constantinois. Elle ne se retrouvera pas, bien entendu, dans les pièces en quartzite de l'Oranie. »

J'avoue ne pas bien saisir la portée de cette observation,

la patine dont parle M. Reygasse pouvant, aussi bien à Oran qu'à Constantine, se constituer sur le quartzite dans des cas tout-à-fait spéciaux, mais rares. A Oran, comme partout ailleurs, les pointes pédonculées en silex et surtout celles en quartz laiteux ou en calcédoine sont, très souvent, recouvertes d'une patine jaunâtre ou blanche ; elles se mêlent à celles en quartzite brun noir non patiné.

Plus loin M. Reygasse ajoute :

« A proximité de la station *alérienne* d'Oum el Tine se trouve un atelier de *paléolithique moyen*. »

Ici je ne comprends plus et je me demande si nous nous entendons bien au point de vue de la répartition des nouvelles industries dans le tableau de l'échelle *chronologique*. Pour M. Reygasse l'industrie *alérienne* est moustérienne et il paraît la distinguer d'une autre du *paléolithique moyen*. Or G. de Mortillet, Déchelette ont, dans leurs manuels classiques rangé le moustérien dans le *paléolithique moyen*.

On pourrait donc déduire de la phrase citée et du reste de la page que les stations de surface ne sont pas synchroniques des stations moustériennes à outils pédonculés en place. Ces dernières n'appartiendraient donc pas au paléolithique moyen.

Il y aurait lieu de préciser pour faire disparaître l'équivoque que la phrase reproduite plus haut me paraît laisser subsister.

*
* *

Après cette trop rapide analyse, je tiens à attirer l'attention sur un incident qui m'apporte une fois de plus la preuve que les hommes de science, qui n'ont, avant tout, que le seul souci de rechercher la vérité, n'hésitent pas à reconnaître qu'ils ne sont pas infailibles et qu'ils peuvent, par conséquent, se tromper.

En 1910, dans leur *Mémoire* sur une exploration préhistorique du Sud Tunisien, M. le Dr Capitan, l'éminent professeur du Collège de France et de l'Ecole d'Anthropologie de Paris, M. J. de Morgan et M. Boudy ont fait état du « néolithique berbère ». Ils donnèrent ainsi une consécration quasi-officielle au bien-fondé de l'opinion de M. Pallary, l'inventeur de ce néolithique.

Au Congrès de Liège qu'il présidait, M. le D^r Capitan, après avoir examiné les collections de M. Reygasse, entendu et discuté son exposé, fit la déclaration suivante :

« Dans notre mémoire avec De Morgan et Boudy sur le préhistorique tunisien, nous avions méconnu la vraie nature des silex pédonculés. Obsédés par la notion de spécificité des formes, nous les avons morphologiquement classés dans le néolithique et, par suite, considéré que leur présence dans les milieux moustériens ne pouvait tenir qu'à un mélange adventice. Nous avions vu le fait, nous ne l'avions pas compris. Il y a deux ans, mon élève le D^r Clergeau avait recueilli, en plein milieu moustérien des pointes pédonculées. Je n'avais pas voulu le croire. Il y a un an environ il rapporta des pièces semblables recueillies sans aucune cause d'erreur dans des couches moustériennes. Je fus convaincu. Je suis heureux de pouvoir aujourd'hui apporter cette petite confirmation à la belle découverte de Reygasse. »

M. le D^r Capitan a donc reconnu loyalement qu'il s'était trompé. Il n'en reste pas moins un grand savant qui honore la science française.

Mes bien amicales remarques faites, il me reste à féliciter M. Reygasse de l'ardeur qu'il apporte à jeter un peu plus de clarté dans notre préhistoire algérienne. Je suis heureux de le voir s'imposer de jour en jour, et de plus en plus, à l'attention du monde savant. Mais étudier certaines questions à fond, est plus urgent que de créer des noms nouveaux. Si on voulait procéder à la spécification de tous les types d'industries préhistoriques nord-africaines la liste ne serait pas près d'être close.

Au fond, peu m'importe personnellement. Que l'on classe des silex tant que l'on voudra, mais qu'au moins on nous fixe sur la place à leur donner dans l'échelle *chronologique*. Que le préhistorien se double du géologue et surtout du paléontologiste.

La Préhistoire n'est que l'Histoire primitive de l'Humanité. En Histoire on classe des faits et non des outils.

F. DOUMERGUE.

De la Religion Mahométane Pour la Femme Musulmane

Conférence faite le 19 Avril 1923
à la *Société de Géographie et d'Archéologie*
de la province d'Oran

Mesdames, Messieurs,

La *Société de Géographie d'Oran* m'a fait le grand honneur de me demander une conférence à l'usage du public éclairé de la Capitale de l'Oranie.

J'ai accepté de grand cœur, mais je commence par vous avouer que je me trouvais dans l'embarras pour le choix du sujet à traiter.

Par bonheur, mon ami MALMEJAC, que vous connaissez tous, devait, lui aussi, faire une conférence, sur la religion musulmane. Mais le manque de temps l'a empêché de rédiger cette conférence.

Naturellement, je me trouvais tout désigné pour me substituer à mon ami, mais je crains bien de voir le public oranais perdre à cette substitution.

Quoi qu'il en soit, je prends mon courage à deux mains, je vous demande toute votre indulgence pour un homme que ses occupations purement militaires, scientifiques et littéraires, n'ont pas préparé à parler en public.

Une chose digne de remarque, c'est l'ignorance presque générale chez mes concitoyens Français, de la religion musulmane, malgré le contact, presque séculaire, de la vie des colons ou des fonctionnaires algériens avec les indigènes musulmans.

Je me hâte de vous dire que cette ignorance, regrettable

à plus d'un point de vue, est due en grande partie, à ce que le peuple musulman de l'Afrique du Nord, pour se garantir contre les déprédations des fonctionnaires Turcs et autres, qui l'ont pressuré pendant des siècles, a été obligé, d'abord d'établir un mur aussi épais que possible, entre sa famille et le monde extérieur ; puis, pour ne pas être soumis à de trop lourds impôts, chacun a dû paraître vivre dans la pauvreté.

Cela vous explique, en passant, et la claustration de la femme musulmane des villes, et la sordidité extérieure des maisons arabes, qui, véritables masures en dehors, enchantent le regard de toute personne qui y a pénétré.

Cela posé, je commence par vous donner quelques directives sur la religion musulmane.

DE LA RELIGION. — Le musulman est l'homme consacré à Dieu : c'est le cas de tous les prophètes depuis Adam jusqu'à Mahomet. Dans la suite, le mot musulman désigne tout homme qui suit la doctrine de Mahomet. Cela tient à ce que le véritable culte du Dieu unique ne s'est rigoureusement maintenu que dans cette doctrine. Les mots *musulman* et *mahométan* seront synonymes dans tout ce qui va suivre.

Dans l'exposé de la religion mahométane, nous nous occupons de Dieu, du Prophète, des obligations du culte, du Coran, de la Soumna, des rites orthodoxes, enfin du caractère de la religion.

DIEU. — Le Dieu de l'Islam est le Dieu unique, qui n'a pas été enfanté, qui n'a ni enfant, ni parent, ni associé. C'est le Créateur absolu de l'Univers ; c'est-à-dire de tous les astres, toutes les créatures qui peuplent les différents mondes habités, et toutes choses non comprises dans la nomenclature des êtres vivants.

C'est à Dieu que tous les êtres vivants s'adressent, il connaît leurs actions apparentes et cachées dans leurs cœurs, et ils comparaitront tous devant lui pour lui rendre compte.

Ainsi donc, dans l'Islam tout être vivant a une âme, il y a des mondes habités autres que notre minuscule planète.

Ce Dieu unique est clément et miséricordieux, dans sa toute puissance universelle. Il récompense les hommes de bien, qui le craignent et il punit, soit dans cette vie,

soit dans l'autre, les hommes non vertueux, selon leurs crimes. Il a mis l'homme sur la terre pour l'éprouver ; épreuve par l'*abondance* et par la *pauvreté* ; épreuve par le *bonheur* et par l'*adversité* ; à cet effet, il dispense le bien ou le bonheur à son gré.

Dieu a donné à l'homme l'intelligence et le libre arbitre, et il l'a fait prévenir par ses Prophètes qu'il devra suivre la vertu et fuir le vice.

LE PROPHÈTE. — Mahomet est un homme de race arabe pure, descendant d'Ismail. Dieu l'a fait naître au milieu des arabes idolâtres et barbares, qui n'avaient pas encore eu d'apôtre pour enseigner à sa nation le culte véritable d'un seul Dieu, comme Noë, Abraham, Moïse et Jésus, fils de Marie.

Ainsi, il y a une alliance entre tous les prophètes dont Mahomet est le dernier, pour enseigner aux hommes des différentes contrées de l'Univers le culte du Dieu unique.

La venue du Prophète Mahomet a été annoncée depuis l'origine des temps, et notamment par Jésus, fils de Marie.

Disons, incidemment, que les livres révélés sont au nombre de quatre : Le *Pentateuque* de Moïse, les *Psaumes* de David, l'*Évangile* de Jésus, fils de Marie, et le *Coran*, auxquels tout musulman doit croire.

Mahomet a été en même temps un législateur remarquable et un grand général. Il a sorti les arabes des ténèbres de l'idolâtrie et de l'ignorance, il a soumis toutes les tribus arabes à un pouvoir central unique ; enfin, il a établi un système remarquable de l'Univers.

Dieu l'avait doté de tous les dons : une intelligence sans égale, une mémoire prodigieuse, une humeur toujours sereine. Sa conversation avait un grand charme. Il était *juste*, et son jugement était rigoureusement conforme au *droit* ; il était patient, indulgent et pratiquait le pardon des offenses. Sa politesse exquise lui gagnait tous les cœurs.

Avec cela, aucune fierté, aucun orgueil ; il accomplissait simplement ses devoirs religieux et ses devoirs domestiques. Souvent il allait lui-même puiser l'eau à la fontaine, et il préparait de ses propres mains la nourriture de ses hôtes. Il était généreux. Devenu riche, il dépensait son bien pour faire l'aumône, soit en public, soit en secret.

Disons encore que le Prophète était sincère et avait horreur du mensonge.

Il est regrettable que les hommes de l'Occident, parmi lesquels, Maracci, Prideaux et Voltaire, soit-disant instruits, aient maltraité sa mémoire, souvent pour satisfaire un fanatisme stupide.

Par une grande faveur de Dieu, l'humble auteur de ce portrait, lui-même d'origine arabe, et descendant d'un guerrier compagnon de l'apôtre, a acquis, grâce au génie de la race française, les connaissances des hommes d'Europe : sans vouloir offenser personne, son devoir est de réfuter la plus grave accusation portée par la postérité occidentale contre son Prophète aimé de Dieu.

Accusation : « A un âge avancé déjà, Mahomet a épousé neuf femmes pour satisfaire sa sensualité, et fut luxurieux. »

Réfutation : Effectivement, il épousa plusieurs femmes à 50 ans passés. Mais, Mahomet a épousé à 24 ans, sa cousine Kadidja, beaucoup plus âgée que lui, et, de notoriété publique, il lui demeura fidèle pendant 26 ans. Peut-on dire que cet homme s'est marié, à 50 ans passés, par un besoin de sensualité ou de luxure ?

Non, évidemment, car s'il en avait été ainsi, il l'aurait fait beaucoup plus tôt, en profitant de sa jeunesse vigoureuse, et de ce que Dieu lui avait accordé un degré de polygamie plus élevé que pour les autres mortels.

Tant que Kadidja vivait, le Prophète, abandonnant ses prérogatives, a sacrifié à sa vertueuse cousine, toute sa jeunesse et tout son cœur, exclusivement.

Il faut donc admettre que ce n'est ni par sensualité, ni par luxure, qu'il s'est marié plusieurs fois après la mort de Kadidja, mais qu'il a épousé plusieurs femmes dans le but de réaliser des alliances avec son peuple (en épousant la fille de son adversaire : Abou-Sulian, par exemple), pour protéger, maintes fois, une femme en danger.

D'après cela, pour les auteurs sérieux, la raison pure ne peut lui tenir rigueur de ses mariages multiples, surtout si elle prend en considération la pureté des mœurs et la chasteté dont il a fait preuve toute sa vie durant, du témoignage même de ses contemporains, admirateurs et détracteurs réunis.

Je ne suis pas à court d'arguments pour flétrir d'autres

élucubrations des fanatiques de l'Occident, mais un développement plus grand du portrait du Prophète nuirait au caractère de ces notes sur la « Terre d'Islam », et, par suite, à leur originalité.

Tel est le portrait de notre Prophète, d'après les meilleurs auteurs ; j'en ai retranché tout ce que l'amour et l'imagination populaire ont inventé en fait de qualités légendaires.

LE CORAN. — C'est le dernier livre descendu du ciel. Il a été révélé au Prophète, en langue arabe, de façon à pouvoir être compris par les Arabes.

Le style du Coran est pur, et cette pureté n'a jamais été atteinte. Le Coran, que les musulmans suivent actuellement, a été composé après la mort du Prophète, et on a réuni dans un même chapitre les versets qui ont pour finales des consonnances semblables ou analogues.

L'Ange Gabriel a mis vingt-trois ans à le dicter au Prophète. Celui-ci ne savait ni lire ni écrire, et il était obligé de réciter à ses premiers compagnons les différentes paroles divines.

Le texte sacré se développe avec une poésie et une élégance sans égale, en périodes rimées, tantôt courtes, tantôt longues ; leur succession graduée oblige le lecteur à marcher sans cesse de l'avant, pour suivre l'inspiration poétique, et pour goûter son charme ineffable.

Je dois dire que la richesse du coloris, l'expression de la grandeur de l'unité de Dieu ne se retrouvent nulle part ailleurs, avec la même intensité, dans les langues que j'ai étudiées.

Les versets du Coran sont de deux sortes ; les uns énoncent des préceptes évidents, qu'on retrouve dans les autres livres sacrés ; les autres sont allégoriques. Ces derniers s'adressent particulièrement *aux habitants de la Mecque et des villes voisines*. Ils sont courts, vigoureux, violents même. En littérature française, je trouve quelque chose d'analogue dans les *Iambes* de Chénier.

Ces versets si poétiques et si vigoureux correspondent à la première partie de la vie de l'apôtre de Dieu, la conviction qui les anime ne se retrouve pas aussi forte dans les chapitres donnés à Médine.

Ici une remarque : l'époque du passage de la poésie brillante à la prose versifiée est la même que celle du

changement constaté dans la mentalité des arabes et de leur grammaire, car désormais, le texte du livre sacré fera la loi grammaticale ; et nous considérons la langue de notre livre comme une seconde religion, à laquelle nous sommes aussi fortement attachés qu'au dogme. C'est dans cette langue du Coran que les serviteurs du Dieu unique répondront de leurs actions, le jour du jugement.

Je puis donc affirmer que notre Prophète, par son seul génie, puisqu'on lui refuse la révélation en philosophie, nous a donné une religion sans pareille, et a assuré à notre langue une pureté et une souplesse qui lui permettent de prétendre à être dans l'avenir la langue universelle, par excellence.

LA SOUNNA. — La Soumma est la réunion des obligations rituelles *volontairement consenties*. Elle est dérivée du *Hadith*, ou ensemble des entretiens de Mahomet avec ses compagnons : tout ce qu'a dit Mahomet étant inspiré par Dieu, les Orthodoxes en font un article de foi. La non acceptation de ces nouvelles obligations par tous, a fait naître un schisme.

DU DOGME. — La règle de conduite des hommes qui craignent Dieu est résumée ainsi :

1° Croire aux choses cachées, faire la prière et l'aumône, croire à ce qui a été révélé à Mahomet et aux Prophètes avant lui, croire fermement à la vie future ;

2° Avoir la foi en Dieu unique, ne pas lui donner d'égal, ni d'associé, ni d'enfant ;

3° Faire le jeûne pendant le mois de Ramadan, dans lequel le Coran est descendu du ciel. (La vingt-septième nuit de ce mois s'appelle nuit de la Puissance, parce que toutes choses y ont été ordonnées) ;

4° Accomplir le Saint-Pèlerinage, quand on en a les moyens « en venant de toutes les parties de l'Univers, même des contrées les plus éloignées du *Sanctuaire Auguste* ».

Obligations de la Morale générale

1° *Il faut* : faire le bien, secourir ses parents, ses proches, les orphelins, les pauvres et les voyageurs, être tolérant,

La tolérance est prescrite dans le Coran :

a) Par le Chapitre des infidèles ; b) Par le Verset : « Ne faites pas de violences aux hommes à cause de leur foi ».

Pratiquer le pardon des offenses :

Chapitre IV, verset 148 : « Pardonnez les offenses que vous avez souffertes. Dieu est indulgent et puissant ».

2° *Il est défendu* : de tuer, de commettre l'adultère, de mentir, de voler, de faire de faux témoignages, de prêter à usure, de violer la parole donnée, de violenter quelqu'un à cause de sa foi.

Obligations de la Morale particulière

1° *Il faut* : faire la prière dans l'état de propreté du corps et de pureté de l'âme ; respecter son père, sa mère, ne jamais les contredire, les nourrir et les entretenir s'ils sont dans l'indigence ; travailler pour acquérir toutes choses désirées, en mettant sa confiance en Dieu ; être résigné aux décrets de la Providence, mais après avoir fait tout son possible pour bien faire ; être bienfaisant, secourable, ne pas empêcher quelqu'un de faire l'aumône ; ne pas toucher aux biens de l'orphelin, si ce n'est pour les faire fructifier ; ne pas maltraiter le mendiant, et à défaut de don, lui parler au moins avec humanité, etc...

2° *Il est défendu* de manger le sang, la chair du porc, la chair des animaux morts sans être saignés, la chair des animaux, même saignés, si on a invoqué sur eux un autre nom que celui de Dieu ; se livrer au vin, aux jeux du hasard, et aux puissances occultes ; de faire des statues.

Obligations de la Morale sociale

Le Coran fixe les conditions du mariage, du divorce et du partage des successions ; il ordonne la tolérance religieuse ainsi qu'on l'a vu, et le pardon des offenses.

LES RITES. — On appelle rites les différentes manières de prier, et d'accomplir les obligations du pèlerinage. Le Prophète a fait les unes et les autres de différentes manières. Alors, les docteurs mahométans, après des discussions sans nombre, ont fini par admettre quatre rites

orthodoxes, portant les noms des quatre principaux docteurs : Rite Malekite, Rite Chalite, Rite Hanafite, Rite Hamblite.

Ces rites sont suivis par les musulmans orthodoxes des différentes contrées islamiques, et le nombre des adeptes d'un rite donné est variable avec la région. En réalité il n'y a qu'un seul *Rite*.

Caractère de la religion Mahométane

La religion mahométane est la religion du Dieu unique par excellence. Je ne reviens pas sur la définition du Dieu de l'Univers. Je dirai seulement que Dieu a fixé la durée de la vie terrestre de tous les êtres vivants, ainsi que celles des êtres vivants des autres mondes habités. Il connaît toutes les actions et celles-ci sont écrites dans le livre de l'*Évidence* : toutes les créatures se présenteront devant lui au jour de la résurrection.

Il conduit dans le droit chemin les hommes de bien, les récompense ici-bas ou dans le ciel : les scélérats ont pour patron Iblis, l'ange déchu, et seront punis de peines éternelles. Enfin Dieu ordonne la bienfaisance, la tolérance et le pardon des offenses. Il ordonne aussi l'*activité* pour se procurer l'abondance, en exploitant les richesses dont il a doté notre planète.

La responsabilité individuelle de l'homme en particulier, son affranchissement complet au point de vue de la foi, l'idée de ne dépendre que du Créateur, l'idée d'être une personne morale indépendante, grandissent l'homme à ses propres yeux, et l'attachent fortement à sa doctrine ; rarement un musulman éclairé change de religion.

De plus, la conséquence des obligations rituelles est que le musulman vrai est une personne très propre ; la saleté actuelle, que l'on constate en terre d'Islam, provient généralement du manque d'eau, et surtout, de ce que les musulmans d'Afrique et d'ailleurs sont revenus à la vie primitive, par la barbarie et l'incapacité de leurs maîtres les Turcs.

Donnons quelques détails sur les obligations rituelles.

Cinq fois par jour, à des moments déterminés, on doit faire une prière. Tout d'abord on doit procéder aux ablutions, se laver les pieds, les parties honteuses, les mains

et les bras, la figure, les oreilles ; se rincer la bouche et nettoyer le nez, mouiller légèrement les cheveux. Chaque prière comprend un certain nombre de mouvements : dislocations, assouplissements des articulations, flexion du corps en avant et en arrière, travail des extrémités, le tout en un rythme lent réglé par l'imam ou prêtre directeur (souvent improvisé, car tout mahométan connaissant le dogme peut remplir les fonctions de prêtre).

En décomposant tous les mouvements de nos prières mahométanes que le *non musulman* ne comprend pas, j'ai retrouvé tous ceux de la gymnastique française. De telle sorte que les pratiques du culte islamique constituent un véritable manuel d'éducation physique. Ainsi donc le mahométan, qui suit exactement sa religion, est une personne très propre, devient vigoureux et apte à tous les exercices physiques.

J'ai dit non musulman ; beaucoup de personnes pensent que nous appliquons le nom d'*infidèles* aux chrétiens et aux israélites, c'est une grave erreur : dans le texte sacré, toutes les fois qu'il s'agit des hommes de ces deux confessions, nous lisons « les gens du livre », puisque nous croyons aux livres originaux de Moïse, de David et de Jésus, fils de Marie.

La différence essentielle avec les autres religions monothéistes, est que Dieu n'a pas de fils, et que Mahomet n'a pas reçu le don de faire des miracles ; il n'a été chargé que de la prédication.

Disons enfin que cette religion, si belle, a été déviée de son but par les successeurs de Mahomet, qui ont voulu prétendre assujettir à la religion de la nation arabe toutes les populations conquises dans la suite des temps. Quand Mahomet faisait l'unité de l'Arabie, il n'exigeait pas des juifs et des chrétiens de changer de religion, mais il les soumettait au paiement du tribut sacré, comme tout le monde.

Enfin, les successeurs du Prophète, n'ayant ni son génie, ni sa tolérance, commirent, en son nom et au nom de Dieu élément et miséricordieux, des actions défendues par le Coran même.

En résumé, la religion mahométane bien comprise est très bonne, et c'est la seule qui grandisse l'homme par l'indépendance absolue qu'elle lui donne.

C'est aussi la religion de l'hygiène et de la vigueur physique.

Enfin, il faut reconnaître, malgré tous les fanatiques de l'Occident, que cette religion est un puissant moyen pour le progrès de la civilisation, puisque c'est grâce à elle que l'anthropophagie a disparu des contrées noires de la Terre d'Islam.

POUR LA FEMME MUSULMANE

Le deuxième sujet que je doit traiter devant vous est peut-être plus intéressant, surtout pour les dames.

En effet, « *Pour la femme musulmane* », est le titre d'une véritable croisade, qu'il faut que vous m'aidiez à entreprendre, pour relever la condition sociale de la femme musulmane, en particulier celle des villes.

D'abord, pourquoi, dans presque tous les pays, civilisés ou primitifs, la femme *est elle mise* dans une situation inférieure par rapport à l'homme ?

Pourquoi, dans ces mêmes pays, y compris notre beau pays de France, la femme du peuple, paysanne, ouvrière des villes, est-elle toute la journée au travail, et fait-elle souvent une partie du métier de son mari ?

Exemple : en Bourgogne, non loin de Bar-sur-Seine, j'ai vu des femmes se rendant au travail de la vigne, leur hotte lourde sur le dos, et les hommes marchant en groupe, sans rien porter et fumant la pipe.

Vous connaissez tous l'indigène d'Afrique, qui marche à côté de sa femme sans rien porter, alors que la pauvre femme a une montagne de bois sur le dos.

Cela est dû uniquement à la faiblesse physique de la femme.

A l'origine des Sociétés, la femme pouvait être acquise par achat ou par la force des armes, tout comme un objet.

Je dois dire que, peu à peu, les causes qui ont formé les Sociétés modernes ont exercé leur influence bienfaisante pour relever la femme, et lui donner la considération à laquelle elle a droit réellement, puisque la femme, la plus vilaine même, est un être adorable.

Mais oui, adorable, la preuve c'est que l'homme cherche bientôt à s'en assurer la *possession exclusive*, par un contrat verbal à l'origine, écrit dans la suite des temps.

C'est l'acte de l'état-civil, c'est la carta du Cadi, pièces constituées en bonne et due forme. Puis les prêtres de toutes religions se mêlent de l'affaire ; ils font du mariage une chose divine et y introduisent les éléments du dogme ; c'est le mariage religieux.

La condition actuelle de la femme musulmane est le résultat du retour à la barbarie primitive du peuple musulman, consommé par la mauvaise gestion turque. Au moyen-âge, quand les flambeaux de Bagdad et de Cordoue éclairaient le monde européen encore plongé dans les ténèbres de l'ignorance, la femme musulmane était très civilisée, par comparaison avec sa compagne chrétienne : elle suivait la vie normale de l'épouse telle que notre Prophète, que l'on n'écoute plus par ignorance, l'a définie.

MARIAGE. — Dans toute la *Terre d'Islam*, le mariage et le divorce se font selon un code dérivé du Coran, mais variable avec les rites religieux. Le Coran fixe d'une manière précise les obligations du mari, de la femme et des parents :

a) Le mari doit nourrir et entretenir sa femme, suivant ses ressources, la *protéger* et assurer son bonheur ;

b) Il fournit une partie de la *dot de sa femme*, dot qui est complétée par le père. La dot est partagée en deux parts : l'une sert à acquérir les *premiers vêtements* de la mariée et sa *parure* ;

L'autre est généralement remise au père de la mariée, à titre de don définitif ou conditionnellement : *La dot est la propriété de la femme* ; elle peut ou non consentir au don que je viens d'indiquer. Le texte sacré, pour rendre plus effective la propriété de la dot, dit :

« Si vous répudiez une femme à qui vous avez fait une dot considérable, pour en prendre une autre, *laissez lui la dot entière.* » (Chapitre des femmes, verset 24).

c) Quand un musulman a fait le serment de répudier sa femme, il cesse tout commerce avec elle ; si la réconciliation n'a pu être faite au bout de quatre mois, tous les liens sont rompus ; la femme s'en va, en emportant la dot qui lui a été fixée ;

Les relations entre les époux sont bien définies dans le Chapitre des femmes et celui de la répudiation. Dieu donne *la supériorité aux hommes*. Les lectrices vont sourire ! Mais oui, cette supériorité existe partout ; elle est franchement admise chez les simples, et elle est *déguisée* chez les autres. Il faut que je m'explique.

Chez nous, en France, les femmes prétendent à *l'égalité légale*, c'est une erreur, car :

a) Elles ne sont pas admises à exercer certaines fonctions publiques ;

b) Elles ne sont ni électeurs, ni éligibles, et ne prennent aucune part apparente à l'élaboration des lois ;

c) Elles ne sont jamais *propriétaires, absolument*, car le législateur les a soumises à la tutelle de leurs maris, en inventant une chose extravagante, la *puissance maritale*.

Et cette puissance maritale ? ne la dirait-on pas dérivée directement de ce verset : « Les hommes sont *supérieurs* « *aux femmes*, parce que Dieu leur a donné la *prééminence* sur elles, et qu'ils *les dotent de leurs biens* » (Chapitre des Femmes, Verset 38). Et puis : « Les femmes « doivent être obéissantes..., les maris qui ont à souffrir « de leur désobéissance peuvent les *punir*, les *laisser* « *seules dans leur lit*, et même les *frapper*. La *soumission* « *des femmes* doit les mettre à l'abri des mauvais traitements. Dieu est grand et sublime. » (Même verset 38). — La punition est *tempérée* par cet autre verset du même Chapitre des Femmes : « ... *attachez-les par des bienfaits*. « Si vous les traitez avec rigueur peut-être haïrez-vous « *celles que Dieu a formées pour votre bonheur* » (23).

A mon humble avis, la supériorité de l'homme sur la femme, en général, est un pure hypothèse : la femme, en réalité, est souvent supérieure à son mari, par le cœur, la noblesse des sentiments, etc... ; puis elle est la véritable *génératrice* du genre humain ; puis il y a chez la femme une gaité qui dissipe la tristesse de l'homme (paroles de Bernardin de Saint-Pierre) ; enfin, le suprême bonheur ne peut être donné à l'homme que par sa femme. La question d'être battue par son mari, est secondaire pour la femme qui est aimée (qui aime bien, châtiée bien !) et qui ne se souvient de cette réflexion d'une héroïne de Molière :

« *et s'il me plaît à moi d'être battue ?* »

Toutes les fois que les femmes ont pu librement exercer leurs facultés, elles se sont montrées supérieures à leurs contemporains. Exemples : Quel écrivain du 17^e siècle aurait pu, dans le genre littéraire, écrire les lettres de Madame de Sévigné ?

Dans le domaine de la science astronomique, Madame Hortense Lepaute, a aidé l'astronome Delaunay à calculer ses tables de la lune, et Hortense Lepaute faisait les calculs les plus ardues et les plus rebutants, en ayant toujours devant elle la jolie fleur qui porte son nom. Le grand Herschel a été puissamment aidé par sa sœur Caroline, pour la fabrication des miroirs de ses gigantesques télescopes.

Tout récemment, pendant la guerre, en juillet 1916, j'ai fait la connaissance de la famille Blain-Dejardin, au château de la Taule, près de Montdidier.

Quel fut mon étonnement en apercevant un jour, dans le salon, une grande lunette astronomique, braquée sur le soleil. La belle châtelaine relevait, aidé de son fils, les tâches du soleil projetées sur un disque par l'instrument. Ainsi donc, pendant que la bataille faisait rage à moins de 20 kilomètres, et pendant que de gros obus tombaient tout près de sa demeure, cette femme remarquable recherchait la solution du passionnant problème de la variation de l'énergie solaire ! Voilà qui est fait pour exalter l'orgueil de la femme de France.

Revenant aux Bédouins, je dois dire *que les gens comme il faut* ne battent pas leurs femmes ; ils augmentent le nombre de jours pendant lesquels *ils les laisseront seules dans leurs lits. La femme du riche ne travaille que pour se détruire ; celle du peuple travaille pour le ménage* : aller prendre du bois, faire la cuisine, traire les vaches, chèvres et brebis, tisser la laine et la soie, broder, faire la dentelle, sont ses principales occupations. Si l'on considère le fond des choses et non les apparences, on constate que la femme européenne, ouvrière des villes, paysanne même aisée, accomplit dans sa journée un travail équivalant à celui de plusieurs femmes arabes, d'Afrique ou d'ailleurs. J'ai voulu étudier, *sur le terrain*, la vie de nos paysans de France : la femme du vigneron de Toul, de Bourgogne, la femme du Berry, du Limousin, du Poitou, celles des environs de Fontainebleau, pays que je connais bien, *sont au travail toute la journée !* Souvent elles font le métier de

l'homme ; chez les vigneron, j'ai vu aux Riceys, des hommes marhant sans rien porter, à côté de leurs femmes chargées de lourdes hottes. Seulement, *ces pays ont franchi l'époque du moyen-âge*, alors que les Bédouins ont été ramenés, à la vie antique, du temps d'Abraham ! *Voilà la vérité : « mœurs antiques, mœurs rudes ».*

CONCLUSION

Dans ce qui précède, j'ai essayé de donner une idée exacte, bien que sommaire, de la Société Bédouine, avec application aux Bédouins de ma propre Tribu ; ce que j'ai écrit est conforme au texte du Coran et aux faits. Je dois faire remarquer que, dans *tous les pays*, le *droit primitif* dérive directement de la *force musculaire* ; que les conditions de la vie de Société, brutales dans les pays primitifs, peuvent être modifiées, souvent de la manière la plus heureuse, par exemple comme chez nous, « En Terre de France », où *la femme est mieux traitée que partout ailleurs*.

A propos du travail des femmes, qu'il me soit permis de glorifier avec vous la femme Française, car c'est elle qui, pendant la guerre, a assuré la vie du pays par un travail de tous les instants et digne des plus grands éloges.

Je me souviens avoir vu, au cours d'une permission, pendant la guerre, des femmes faire le métier d'hommes, aussi bien dans les champs que pour la fabrication des obus et des explosifs, et l'on peut dire, en toute rigueur, que la guerre de 1914-1918 a été une guerre vraiment nationale, tous les Français et toutes les Françaises ayant travaillé pour la Victoire.

Maintenant, voyons quels sont les moyens à employer pour améliorer la situation de la femme musulmane.

Après mes méditations, dès le plus jeune âge, sur le sort de la femme musulmane, méditations venues de l'état de choses lamentable dans lequel vivaient les femmes de ma tribu, je suis parvenu à trouver la solution mathématique du problème, de la façon suivante : Puisque dans la société musulmane l'homme est reconnu supérieur à la femme, il est évident qu'il faut commencer par relever l'homme d'abord, en lui enlevant la paresse et l'ignorance en lui enseignant les éléments des sciences, des lettres et des arts si cultivés par nos ancêtres.

Théorème : Donc pour relever la femme musulmane, il faut d'abord relever son mari.

Pour réaliser cette base d'une façon rationnelle et efficace, il n'y a qu'un moyen, c'est de donner à l'indigène l'instruction élémentaire dans notre langue, lui inculquer notre culture sans l'obliger à abandonner l'étude de la langue arabe et surtout sans heurter sa religion, à laquelle il est fortement attaché, ainsi que je l'ai déjà indiqué.

Je suis obligé de répéter ce que j'ai déjà écrit, à savoir : que nous pouvons faire de notre sujet musulman un citoyen de France en faisant la loi suivante :

Article unique : La loi musulmane dérivée du Coran est une loi Française. Les magistrats de tous ordres, l'appliqueront uniquement à tout citoyen qui déclare être de religion musulmane.

Cette loi a déjà été adoptée par nos devanciers dans la terre d'Afrique : les Romains. On sait, en effet, que chaque fois que Rome faisait la conquête d'une contrée, les dieux paganiques de cette contrée étaient admis à côté des dieux latins eux-mêmes, au temple du Capitole.

Supposez que, par bonheur, cette solution si simple soit adoptée ; que va-t-il se passer ? D'abord, ce citoyen français musulman, qui sera traité par nous comme un frère, puisqu'il est admis à entrer dans notre Patrie, voudra de lui-même abandonner son ancienne mentalité et s'adonnera à l'étude, d'autant plus que le Gouvernement Français crée sans cesse des écoles.

La conséquence immédiate de ce premier pas est que ce français musulman sera obligé de donner à sa femme un traitement similaire de son concitoyen chrétien, israélite, ou n'importe quoi, tous les cultes étant admis en France.

C'est la première étape du chemin que je vais suivre pour amener progressivement la malheureuse bédouine actuelle à vivre la vie de ses sœurs d'Europe.

La deuxième étape dans l'amélioration de l'homme est la marche de l'instruction rudimentaire et professionnelle.

Il ne s'agit pas dans l'instruction élémentaire, de faire des savants, encore moins des fonctionnaires ; il s'agit de prendre nos petits sujets vers l'âge de dix ans, leur apprendre à parler, à écrire, à compter en français, tout en apprenant l'arabe, puis les diriger, selon leurs capacités, dans les ateliers pour apprendre les métiers de : forgeron, menuisier, charpentier, etc...

Vers l'âge de 20 ans, tous sauront construire de bons gourbis bien aérés pour leurs logements, d'autres pour leur bétail, tous plus spacieux que les huttes actuelles.

Ils seront experts dans la fabrication de leurs instruments. Mais alors la sordidité lamentable aura disparu et avec elle toutes les causes des maladies et des misères physiologiques ; avec elle aura disparu aussi la misère, mère du crime ; de là naîtra l'aisance, le goût du travail et l'honnêteté.

Mais tous nos petits bédouins ne seront pas forcément forgerons, menuisiers ou charpentiers ; parmi eux certains sujets peuvent être appelés par leur intelligence à aller plus loin ; le Directeur de l'Ecole les signalera au Préfet, et ce sont ces petits sujets exceptionnels qu'il faudra envoyer dans nos Lycées et Collèges pour recevoir l'instruction secondaire, et devenir plus tard, *par voie de concours*, officiers, ingénieurs, médecins, avocats, etc...

Mais cela sera l'exception.

Ainsi donc nous avons amélioré, par le seul concours de l'instruction élémentaire que je préconise, la manière de vivre du mari et sa mentalité.

On conviendra avec moi que la vie de famille autour du chef ainsi relevé sera évidemment améliorée, et la valeur ainsi que la bonté acquises par l'homme seront naturellement d'un grand profit pour tout son monde et, en particulier, pour sa femme.

C'est la deuxième étape de notre chemin.

Arrêtons-nous un instant et laissons écouler une certaine période de temps pendant laquelle nos hommes devenus plus adroits, plus travailleurs et plus honnêtes, vivront volontairement en contact avec les colons ou autres.

Les enfants joueront ensemble et parleront les deux langues ; fatalement, les femmes se seront montrées les particularités intéressantes de leurs vêtements, de leur cuisine et de leurs coutumes.

De là un frottement, un contact prolongé qui influenceront heureusement sur la manière de vivre des uns et des autres, pour amener les deux éléments en présence, non pas à la similitude complète des mœurs, d'ailleurs inutile, mais bien à une analogie dans la manière de vivre.

Si les vœux qui précèdent sont exaucés, il ne reste plus qu'à faire acquérir aux hommes ainsi améliorés les qualités

qu'ils ont perdues par suite de l'incurie de leurs anciens conquérants.

1° D'abord, en nous appuyant sur la doctrine religieuse même, nous sommes en droit d'exiger de ces hommes la vie en commun avec leurs femmes légitimes ; nous pouvons aussi exiger qu'ils partagent avec leurs épouses les joies que la providence peut leur accorder, qu'ils soient bons envers elles, puisque le texte sacré ordonne de s'attacher les femmes par des bienfaits.

Enfin, supprimer la claustration dans laquelle ils les tiennent, puisque, si le texte sacré parle du voile dans le chapitre de la *Lumière*, il est muet totalement sur le droit, usurpé par les hommes, d'enfermer leurs femmes.

Ma prétention de supprimer la claustration de la femme musulmane est motivée par ce fait que la France, ayant répandu ses bienfaits sur les contrées Africaines de la terre d'Islam, la claustration, qui a eu pour cause initiale la crainte du pillard, d'abord, puis la nécessité de soustraire la femme au rapt des janissaires, n'a plus de raison d'être maintenant, puisque nos femmes et nos filles sont libres, protégées par le public lui-même, et, en dernier ressort par la police.

2° La conséquence de ce qui précède est que la coutume du voile, justifiée du temps du Prophète dans les agglomérations, où la femme était sous la crainte d'un rapt possible, crainte augmentée pendant la domination turque, disparaîtra d'elle-même, dans le courant de la vie normale libre, car la cause qui a présidé à l'institution du voile aura disparu.

3° Puis, longtemps après, l'homme instruit et civilisé voudra lui-même instruire sa femme et ses filles. Le système, qui a été préconisé, de faire instruire d'abord la fille est mauvais. En effet, si la fille est instruite, elle est toujours soumise à l'autorité de l'homme, et la femme, relevée la première, sera sans cesse en butte aux mauvais traitements de son mari, qui n'est pas à sa hauteur.

Et puis la femme instruite, à supposer qu'elle veuille consentir à se marier avec un homme primitif, aura sa vie manquée puisqu'elle ne pourra pas réaliser son idéal.

Enfin, dans les conditions actuelles, la musulmane qui a reçu l'instruction Européenne risquera fort de coiffer Sainte-Catherine pour toute sa vie, puisque son congénère

aura peur de l'épouser, et que l'Européen n'est pas encore en mesure, par suite de préjugés, d'épouser une musulmane ; autrement dit, ce système aboutit à faire des malheureuses, si elles sont pauvres, et des désenchantées si elles sont dans l'aisance.

Ainsi donc l'instruction et le relèvement de l'homme, d'abord, sont les facteurs essentiels du relèvement de la femme musulmane.

Les résultats de cette méthode, que j'ai appliquée dans ma propre famille et tout autour de moi, sont des plus satisfaisants, et j'espère qu'ils seront encore meilleurs dans l'avenir.

Pour généraliser l'évolution ainsi commencée, j'appelle à mon secours toutes personnes de bien, en particulier tous mes compatriotes de France et mes compatriotes mahométans de l'Afrique du Nord. Nous nous appuierons sur le droit que nous donne la France, sur le Gouvernement Général de l'Algérie qui a la sauvegarde des musulmans, et dont la sollicitude pour eux se manifeste chaque jour. *Que cet excellent organe reçoive ici l'expression de ma plus vive reconnaissance.*

L'œuvre ainsi commencée se poursuivra sans désespérer, parce qu'elle repose sur une base solide, et parce que Dieu nous aidera, comme il aide tous les gens de bonne volonté.

La France nous aidera aussi, car elle nous a arrachés, dès 1830 à nos cruels dominateurs ; elle nous garde précieusement notre culte, nous instruit et nous protège. Et si Dieu veut, bientôt la France aura accompli son œuvre de civilisation. Alors, elle pourra regarder l'avenir sans inquiétude : ses fils musulmans qu'elle a régénérés et retrempés dans les sciences, les lettres et les arts, formeront une cuirasse vivante et indéchirable, pour la défendre contre tout assaillant : ils combattront vigoureusement, verseront leur sang pour elle, sans compter.

Et s'il faut que la France emploie la *force* pour obtenir son *droit*, eh bien, nous serons avec elle et nous inspirerons encore la terreur aux vautours qui convoitent sa terre de richesses, de travail et de loyauté.

LE LIEUTENANT-COLONEL GADI,

Commandant le Parc.

SERVICE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ALGÉRIE

Observations Météorologiques de la Station d'ORAN-LYCÉE

DU 1^{er} JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1922

Altitude de la Station : 68 m. au-dessus du niveau de la mer

PHÉNOMÈNES OBSERVÉS		Graphique correspondant	JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DÉCEMBRE	TOTAUX
PRESSION (4)	Pression moyenne. . .	A	757,1	755,3	756,7	754,4	759,1	760,3	
	Plus haute pres. observée	B	760,0	759,5	764,5	762,3	764,3	766,6	
	Plus basse pres. observée	C	753,8	749,6	750,8	745,0	752,6	750,9	
TEMPÉRATURE	Température moyenne..	D	24,8	25,2	21,8	20,6	16,3	12,8	
	Moyenne des maxima..	E	26,7	28,3	25,5	24,9	20,3	17,0	
	Moyenne des minima..	F	20,9	22,1	18,1	16,3	12,3	8,6	
	Plus haute t ^{re} observée.	G	33,9	37,4	28,3	29,8	25,4	20 0	
	Plus basse t ^{re} observée.	H	18,7	15,9	14,2	12,6	5,6	3,5	
HUMIDITÉ de 0 à 100	Humidité moyenne . . .	I	74,3	70,2	70,5	67,6	70,6	70,5	
	Plus haute hum. observée	J	93,0	93,0	96,0	98,0	91,0	98,0	
	Plus basse hum. observée	K	26,0	32,0	32,0	37,0	37,0	24,0	
PLUIE (2)	Nombre de millimètres .	L	»	»	»	»	15,4	78,5	93,9
	Nombre de jours . . .	»	»	»	»	»	6,0	9,0	15,0
VENT le plus fréquent observé	Direction	M	N W	N	N	N	N	S W	
	Nombre d'observations .	M	20,0	26,0	32,0	24,0	17 0	18,0	
	Force moyenne (0 à 9).	»	3,0	3,0	2,8	2,0	2,1	2,6	
Nébulosité (0 à 10)		»	2,1	2,9	2,3	4,0	3,5	4,0	

(1) Les nombres donnés sont les pressions barométriques corrigées et réduites à zéro.

(2) Les mesures pluviométriques n'ont pu commencer que le 1^{er} Novembre 1922.

D. GROSRENAUD.

SERVICE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ALGÉRIE

LA PLUIE DANS LE DÉPARTEMENT D'ORAN

DU 1^{er} JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1922

D'après les tableaux publiés mensuellement par le Service météorologique de l'Algérie

STATIONS du Service Météorologique	PLUIE EN MILLIMÈTRES							NOMBRE DE JOURS DE PLUIE						
	JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DÉCEMBRE	TOTAUX	JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DÉCEMBRE	TOTAUX
Nemours (1)	0	2	6	58	37	47	150	0	2	2	11	5	7	27
Oran (1)	0	0	0	»	15	79	94	0	0	0	»	6	9	15
Mostaganem (1)	0	0	2	16	13	72	103	0	0	4	7	3	9	23
El-Ançor (2)	0	1	5	25	23	54	108	0	2	4	8	4	10	28
Cassaigne (2)	0	0	3	22	28	75	128	0	0	1	3	2	10	16
Saint-Maur (3)	0	2	18	35	25	66	146	0	2	3	6	4	6	21
Relizane (4)	0	0	0	52	14	24	90	0	0	2	8	4	8	22
Tlemcen (5)	0	7	1	43	40	101	192	0	2	2	7	3	6	20
Descartes (5)	0	0	1	19	26	53	99	0	0	2	7	7	8	24
Sidi-Bel-Abbès (5)	0	»	1	13	18	46	108	0	»	1	10	6	5	22
Mascara (5)	0	0	8	33	20	48	109	0	0	4	9	9	8	30
Salda (6)	0	23	10	37	24	32	126	0	1	1	7	8	9	26
Martimprey (6)	0	2	1	41	33	23	100	0	4	1	7	9	9	30
Tlaret (6)	0	6	6	66	59	47	184	0	2	2	8	8	10	30
Sebdou (7)	0	13	0	18	13	15	59	0	5	0	8	7	9	29
Mécherla (8)	2	3	4	11	55	21	96	5	3	4	7	11	1	34
Le Kreider (8)	3	1	10	13	32	17	76	2	1	4	3	3	2	15
Aïn-Sefra (9)	3	2	4	14	15	33	71	5	5	2	2	4	3	21
Colomb-Béchar (9)	0	1	3	5	9	2	20	0	1	2	2	2	2	9

(1) Rivage — (2) Zone littorale — (3) Zone sublittorale — (4) Tell versant Nord
— (5) Tell zone centrale — (6) Tell versant Sud — (7) Tell hautes plaines —
(8) Steppe — (9) Atlas saharien.

D. GROSRENAUD

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

NOUVELLE MÉTHODE POUR RECHERCHE, ÉTUDE, EXPERTISE DES GITES MINIERES PAR L'EXAMEN DES CHAMPS DE VIBRATION DE L'ETHER QUI ACCOMPAGNENT LES GITES MINIER ET LES EAUX SOUTERRAINES, par Henri MAGER. — Paris. Office international de la Presse. 11, Rue Bosio (16*), 1922.

Sous ce titre, et dans une brochure de 8 pages seulement, l'auteur expose que, quel que soit la profondeur, il est possible de rechercher les gîtes miniers, de déterminer leur nature et leur composition, de les étudier, de les expertiser, d'en dresser la carte souterraine.

Tous les gîtes miniers étant accompagnés de champs de vibrations et les vibrations saisissables au voisinage des gîtes miniers étant, d'après l'auteur, des vibrations de l'Ether, la Technique opératoire consiste à rechercher ces champs de vibrations au moyen d'appareils spéciaux, les *détecteurs de classement*, puis à les identifier au moyen des *détecteurs d'identité*, enfin à les étudier.

Cette étude comprend les étapes suivantes :

Jalonnement du champ de vibration ; jalonnement des lignes d'affleurement ou de sommet ; Détermination du pendage du filon, de sa profondeur, de sa puissance, des croisements et des points d'enrichissement ; analyse obtenue de la surface du sol, du minéral qui gît dans les profondeurs du sous-sol ; établissement de coupes ; enfin établissement, pour un périmètre déterminé, de la Carte de la Minéralisation souterraine.

L'auteur indique que ses *détecteurs* sont basés sur le principe de la pile sèche de Volta ; seize détecteurs de classement révèlent à quel type appartiennent les vibrations constatées ; une cinquantaine de types ont été combinés pour les détecteurs d'identité.

Un certain nombre d'exemples de prospections couronnées de succès affirment l'efficacité de la méthode.

Dans cette brochure l'auteur, tout en indiquant l'ensemble de sa méthode, ne révèle pas les caractères spéciaux, soit de chaque type de vibrations, soit de chacun des corps minéraux susceptibles d'être recherchés. Or, sans ces indications, son

procédé de prospection pourra faire des prosélytes, mais ces derniers ne pouvant se perfectionner que par des études expérimentales des plus délicates, il est à craindre que l'application de la méthode ne puisse de longtemps être efficace qu'entre les mains de l'auteur lui-même.

E. F.

LES SOURCIERS ET LEURS PROCÉDÉS. — LES BAGUETTES. — LES PENDULES. — LES APPAREILS AUTOMATIQUES ET AUTRES PROCÉDÉS. par Henri MAGER. — 2^e Edition. — Dunod, Quai des Grands-Augustins, 47 et 49, Paris VI^e.

Cette deuxième édition d'un ouvrage que beaucoup de nos confrères ont lu ou consulté dans la Bibliothèque de la Société, met en relief d'une façon saisissante les progrès obtenus en 10 années dans la recherche des eaux souterraines par les procédés des sourciers.

M. Mager passe en revue les procédés employés par les sourciers ses devanciers : procédés topographiques, procédés naturalistes, procédés géologiques. Il établit que les Baguettes les plus perfectionnées ne peuvent être réellement utiles qu'entre des mains très expertes.

Nous signalerons les chapitres nouveaux et inédits qui font réellement de cette deuxième édition un nouvel ouvrage :

« Les différents modes de la circulation des eaux souterraines au voisinage du sol ». — « Les mouvements de la Baguette sont régis par les lois d'Ampère ». — « Faut-il être doué pour que la Baguette se meuve ? » — « Comment reconnaître les mains heureuses ? » — « Une main malheureuse peut-elle devenir une main heureuse ? » — « Technique opératoire pour lever la carte circulaire des Eaux ».

Le sourcier est un physicien qui recherche les Eaux par leurs manifestations vibratoires et à l'aide de *détecteurs* spéciaux imaginés et construits par l'auteur ; et l'art du sourcier devient une science expérimentale en plein développement.

Les cours d'eau souterrains projettent à la surface du sol leur propre image vibratoire, altérée par des phénomènes de réfraction dus à l'action des terrains traversés par la vibration ; ces altérations permettent, comme le ferait un prisme réfracteur pour les rayons lumineux, d'isoler les diverses classes de vibrations, de les étudier séparément et de fixer la composition, l'importance et toutes les particularités des Eaux souterraines.

E. F.

LA PREMIÈRE CIRCUMNAVIGATION DU GLOBE

Sous ce titre, la *Société Royale de Géographie de Madrid* a fait parvenir à notre Société, une plaquette, rédigée en français, ayant pour objet d'établir que c'est par erreur « qu'à l'occasion « de la célébration du 4^{me} centenaire de la première circumna-
« vigation du Globe, les îles Philippines (sic) ont soutenu et
« agréé, à l'unanimité, que Magellan a été le premier qui ait
« navigué autour du monde ».

Pour démontrer l'inexactitude de cette assertion, M. Abelardo Mérino, membre du Bureau directorial de la *Société Royale de Géographie de Madrid*, analyse les travaux de plusieurs auteurs portugais ou espagnols et signale divers passages du manuscrit de Magellan qui lui paraissent avoir été rédigés — non point sur des reconnaissances faites effectivement par ses soins — mais sur de simples renseignements qui lui auraient été donnés par des indicateurs étrangers à son expédition. M. Abalardo Mérino conclut que le célèbre navigateur portugais — malgré ses affirmations — n'a jamais franchi la distance qui sépare la presqu'île de Malaca des îles Philippines. Il n'aurait donc point effectué complètement le tour du monde.

Cet honneur reviendrait au hardi navigateur espagnol Jean Sébatian del Cano (un des lieutenants de Magellan) à qui Charles-Quint donna à son retour en Espagne, des armoiries représentant un globe, avec cette devise :

« Primus circumdedisti me »

Sans intervenir dans cette controverse, il était cependant intéressant de la signaler aux lecteurs de notre Bulletin.

Sylvain FABRE.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

SÉANCE DU 8 JANVIER 1923

La séance est ouverte à 17 h. 30 sous la présidence de M. FLAHAULT, président.

Sont présents : MM. FABRE (Sylvain), DANGLES, TOURNIER, LEMOISSON, ABADIE, BRUNIE, DELABY, DUPUY, FISCHER, MALMEJAC, MÉZIAT, PÉREZ, STRASSER.

Excusés : MM. PELLET, DOUMERGUE, BARBIÉ, PELLEGAT, FABRE (abbé), CADI, MAILLET.

Absents : MM. FABRE LA MAURELLE, DESTREMX.

M. Pock, trésorier honoraire, assiste à la séance.

Lecture est faite par le Secrétaire général du procès-verbal de la séance du 4 décembre 1922.

Le procès-verbal est adopté.

Le Président fait part du décès de Madame PELLET, femme de notre Vice-Président. Malgré le mauvais temps, le Président et un certain nombre de Sociétaires ont accompagné le convoi mortuaire et exprimé à M. PELLET la part que prend le Comité à la douleur qui l'atteint.

Félicitations. — Le Président fait connaître que M. le Lieutenant-Colonel Azan est porté au tableau d'avancement pour le grade de Colonel.

M. BARBEAT, officier d'administration du Service d'Etat-Major, est promu chevalier de la Légion d'Honneur.

M. CABCOPINO est nommé directeur de l'Ecole Française de Rome.

Le Président a adressé à ces trois membres de la Société les félicitations du Comité. Enfin le Président adresse à tous les Membres de la Société ses meilleurs vœux pour la nouvelle année.

Sont présentés pour être admis comme membres de la Société : M. Félix COHEN, Directeur de l'Ecole de Commerce, présenté par MM. LEMOISSON et FLAHAULT.

M. Charles PERCEVAL, employé à la Banque de l'Algérie, 7, rue Dutertre, présenté par MM. LEMOISSON et DANGIS.

M. REYGASSE, administrateur de la Commune mixte de Tébessa, présenté par MM. DOUMERGUE et ARAMBOURG.

Demandes. — Le Président a reçu les demandes : 1° Du journal l'*Uniserso*, qui propose un échange de réclames avec la Société.

Il a été répondu que la Société de Géographie d'Oran s'interdit absolument l'insertion de toute réclame.

2° De M. MONTANDON, président de la Société de Genève, chargé par le Comité international de la Croix-Rouge d'établir une carte mondiale des calamités qui frappent notre pauvre humanité. (Tremblements de terre, éruptions, raz-de-marée, cyclones, etc., et notamment des invasions de sauterelles).

Le Président indiquera à M. MONTANDON les Services Publics de l'Algérie susceptibles de posséder des renseignements sur les invasions de sauterelles en Algérie, sur leur marche, etc.

M. A. JULIEN envoie pour le Bulletin une analyse bibliographique méthodique des documents parlementaires, des journaux et des brochures publiés depuis la rupture avec la Régence jusqu'à la prise d'Alger, étude intitulée : « La question d'Alger devant l'opinion de 1827 à 1830 ».

Le Président fait connaître que le Bulletin de la Société qui devait paraître ces jours-ci, a subi un retard dans sa publication par suite de difficultés d'impression (changement de personnel de typographie).

Le Bulletin paraîtra dans les premiers jours de février.

Le Bureau, s'étant réuni, a proposé au propriétaire une augmentation qui a été acceptée. Le loyer serait en principe fixé à 75 francs par mois jusqu'à la fin du bail. A la suite d'observations présentées, le Président est chargé de négocier avec le propriétaire une prolongation de bail, si possible pour 6 ans.

Transsaharien. — M. DUPUY demande que le vœu exprimé par la Chambre de Commerce d'Oran au sujet du tracé du Transsaharien soit appuyé par la Société de Géographie.

Le Secrétaire général est chargé de demander à la Chambre de Commerce une copie du vœu émis et des rapports qui l'ont motivé.

M. DOUMERGUE, en déplacement à Alger, rappelle par lettre que le registre des procès-verbaux des séances doit être paraphé par M. le Préfet (art. 6 des statuts).

Le Secrétaire général est chargé de faire le nécessaire.

M. DOUMERGUE présente au Comité le programme de Concours pour 1924.

Après discussion, ce programme est envoyé à l'examen du Comité du Bulletin.

Sur les observations de la lettre de M. DOUMERGUE, le Comité n'accepte pas l'acquisition de l'ouvrage intitulé « Le Ciel », cette publication, malgré tout l'intérêt qu'elle présente, ne rentrant pas suffisamment dans le cadre des études de la Société. Son prix est d'ailleurs très élevé.

M. DOUMERGUE annonce l'acquisition des ouvrages suivants :

Antiquités Africaines, tome I, de MM. Denaeght et Poinssot.

Cherchell, Tipaza, le Tombeau de la Chrétienne, par M. St. Gsell.

Itinéraire de l'Algérie, par Barbier (1855).

Les Gisements de Fer de l'Algérie, par M. Dussert.

Ces ouvrages ont été achetés d'occasion moyennant une somme de 10 francs. Cette dépense est approuvée.

Le Comité accepte l'acquisition chez M. Chevalier, libraire à Paris, des ouvrages suivants :

POUYANNE. — *Au sujet du Transsaharien Oranais*.

WELSCH. — *Tiaret et Frendah*.

M. le Docteur ABADIE dépose un volume sur la *Situation de l'Algérie*. Le Docteur ABADIE fait en même temps part de la Conférence qui sera faite, sous les auspices de la Ligue de l'Enseignement, par le Lieutenant-Colonel AZAN, sur *Abdel-kader* ; le Docteur demande qu'une conférence soit faite avec l'appui de la Société de Géographie, sur le *Transsaharien*.

M. DOUMERGUE propose la motion suivante :

Motion. — Considérant que les Sociétaires ont, à la presque unanimité, payé la cotisation majorée du 2^e semestre 1922, le Comité, très touché de cette marque de dévouement aux intérêts de la Société, leur adresse, avec ses remerciements, l'expression de sa vive reconnaissance.

Cette motion est votée à l'unanimité.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire général,

Colonel STRASSER.

Le Président,

E. FLAHAULT.

SÉANCE DU COMITÉ DU 5 FÉVRIER 1923

La séance est ouverte à 5 h. 30 sous la présidence de M. FLAHAULT, président.

Sont présents : MM. PELLET, DOUMERGUE, FABRE Sylvain, BARBIÉ, PELLECAT, TOURNIER, FABRE LA MAURELLE, DUPUY, FISCHER, MAILLET, MALMÉJAC, MÉZIAT, PÉREZ, STRASSER.

Excusés : MM. LEMOISSON, Abbé FABRE, Lieutenant-Colonel CADI, BRUMIE, DANGLES et DELABY.

Absents : MM. le Docteur ABADIE et DESTREMX.

M. POCK, trésorier honoraire, assiste à la séance.

Le Secrétaire général donne lecture du procès-verbal de la séance du Comité du 8 janvier. Le procès-verbal est adopté.

Le Président a le regret de faire part des décès :

De Jean LEMOISSON, fils de notre collègue, secrétaire de la section de Géographie. Le Président et de nombreux Sociétaires ont assisté aux obsèques et témoigné à notre collègue de la part que nous prenons à sa douleur.

De M. J. Salomon LÉVY, sociétaire. Le Président a adressé des condoléances à sa famille.

De M. JACQUES, beau-frère de notre collègue M. GABRIEL.

De M. LIUILLIER, non sociétaire, mais collaborateur dévoué de la Société. Le Comité joint ses condoléances à celles exprimées par le Président.

Au sujet de M. Jacques, M. Doumergue rappelle avec émotion, que le « père Jacques » comme on l'appelait familièrement, l'avait à plusieurs reprises aidé dans ses fouilles des grottes des environs d'Oran. Il est heureux de faire consigner au procès-verbal cet agréable souvenir.

Sont présentés comme membres titulaires :

M. le Lieutenant RICCIO, inspecteur du centre de perfectionnement des officiers à Meknès (ville nouvelle), Maroc, présenté par MM. FLAHAULT et FISCHER.

M. SABOT, secrétaire général de la Mairie d'Oran, présenté par MM. PELLECAT et BARBIÉ.

Admissions. — Sont admis comme membres titulaires les candidats présentés à la séance précédente : MM. Félix COHEN, PERCEVAL et RAYGASSE.

Subventions. — M. le Secrétaire général de la Préfecture d'Oran a bien voulu nous informer qu'une subvention de 500 francs en faveur de la Société est inscrite au budget de 1923.

M. le Commissaire Résident général du Maroc fait connaître qu'une subvention de 300 francs est accordée à la Société sur le budget de 1923.

Souscriptions. — Le Comité accepte le renouvellement à l'abonnement au *Bulletin, de la Bibliothèque du Gouvernement général de l'Algérie.*

L'Institut Colonial de Marseille a adressé un prospectus de *L'Album Officiel de l'Exposition Coloniale de Marseille* ; la publication est du prix de 100 francs. Le Comité regrette de ne pouvoir voter cette dépense.

Budget de 1923. — Le Trésorier donne lecture du projet de budget pour l'exercice de 1923.

BUDGET POUR L'ANNÉE 1923

RECETTES

Cotisations des membres actifs.....	6.200 00
Droits de diplôme.....	100 »
Gouvernement Général	500 »
Conseil Général	500 »
Subventions \ Protectorat du Maroc	300 »
/ Chambre de Commerce d'Oran.....	500 »
Ville d'Oran	500 »
Vente des Bulletins.....	50 »
Arrérages du Compte de Réserve.....	1.300 »
Intérêts et fonds placés en compte courant.....	50 »
Dons	» »
Total des Recettes.....	<u>10.000 »</u>

DÉPENSES

Impression du Bulletin	5.000 00
Frais d'envoi du Bulletin.....	180 »
Frais de recouvrement des cotisations.....	400 »
Frais d'imprimés et de bureau.....	250 »
Reliure et brochage d'ouvrages.....	591 »
Achats de livres et abonnements divers.....	600 »
Frais d'élections annuelles du bureau.....	200 »
Loyer du local.....	900 »
Charges \ Assurance	100 »
mobilières / Eclairage	180 »
Taxe locative	108 »

à reporter..... 8.509 »

<i>report</i>	8.509	»
Traitement du gardien de la Bibliothèque.....	720	»
Dépenses imprévues	250	»
Gratifications de fin d'année.....	70	»
Garde des titres du fonds de réserve.....	30	»
Crédit Lyonnais. Timbre et récépissé.....	1	»
Impôt de 7.50 % sur le revenu.....	20	»
Conférences	300	»
Total des Dépenses.....	9.900	»

BALANCE

Recettes	10.000 00
Dépenses	9.900 »
Excédent de Recettes....	100 »

Arrêté par le Trésorier le 5 Février 1923.

PELLECAT.

Le budget est adopté.

Bibliothèque. — Le Bibliothèque a reçu de :

M. DALLONI. — 11 brochures sur la *Géologie de l'Algérie*.

M. FICHEUR. — Un exemplaire de l'ouvrage de M. Louis GENTIL sur *Le Bassin de la Tafna* ; 20 brochures de divers auteurs relatives à la *Géologie de l'Algérie*.

De la librairie Dunod : Henri MAGER. — *Les sourciers et leurs procédés, les baguettes, les pendules, les appareils automatiques et autres procédés*.

Du Service des Monuments Historiques de l'Algérie, le 3^e fascicule de sa publication. (*Khamissa, M'Douarouch, Announa*), par MM. G. GSELL et Albert JOLY.

Conférences. — Dans sa séance du 8 janvier, le Comité a chargé le Secrétaire général de demander à la Chambre de Commerce d'Oran, une copie du vœu émis par cette assemblée et des rapports qui l'ont motivé, au sujet du Transsaharien.

Le Secrétaire général s'est acquitté de sa mission. Il donne lecture du vœu de la Chambre de Commerce, qui a été motivé par une étude du Colonel MEYNIER sur le Transsaharien, publiée dans le Bulletin mensuel du Comité de l'Afrique Française.

Le Secrétaire général rend compte de ce que, selon le désir exprimé par le Comité, de manifester l'intérêt qu'il porte à la question du Transsaharien, il a demandé au Commandant FRANÇOIS, chef de bataillon au 8^e régiment de Zouaves, de vouloir bien faire, sous les auspices de la Société de Géographie, à la Mairie d'Oran, une conférence sur le Transsaharien, cet officier supérieur devant exposer ce sujet dans une conférence aux officiers de complément de la garnison d'Oran. Le Commandant FRANÇOIS a accepté et est heureux de se mettre à la disposition de la Société.

Le Secrétaire général fait ressortir que dans la séance précédente, M. le Docteur ABADIE a demandé qu'une conférence soit faite sous le patronage de la Ligue de l'Enseignement et de la Société de Géographie.

Le Comité, après avoir discuté le principe de cette collaboration, a décidé que l'état de son budget lui imposant la plus grande circonspection, la Société ne peut entrer dans la voie de conférences données en commun et aux frais desquelles elle devrait, ne fût-ce que par dignité, participer par moitié.

Le Comité a donc résolu, en principe, de ne solliciter que le concours gratuit de conférenciers pris dans le sein de notre Société et de donner des conférences dans une salle de la Mairie, autant que possible entre 17 heures et 19 heures.

Le Docteur MALMÉJAC expose que la Société de Géographie pourrait faire faire quelques conférences dans le courant de mars et avril pour témoigner de sa vitalité. Cette proposition est adoptée et une commission composée de MM. FABRE (Sylvain), MAILLET et STRASSER est désignée pour organiser les conférences.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire général,
Colonel STRASSER.

Le Président,
E. FLAHAULT.

SÉANCE DU COMITÉ DU 4 MARS 1923

La séance est ouverte à 5 h. 30 sous la présidence de M. FLAHAULT, président.

Sont présents : MM. DOUMERGUE, FABRE (Sylvain) ; DANGLES, PELLEGAT, TOURNIER, LEMOISSON, ABADIE, DUPUY, FISCHER, MAILLET, STRASSER.

Sont excusés : MM. BARBIÉ, BRUNIE, CADI, FABRE (abbé), MÉZIAT, DELABY, FABRE LA MAURELLE, H. PELLET, PÉREZ.

Absents : MM. MALMÉJAC et DESTREMX.

M. POCK, trésorier honoraire, assiste à la séance.

Le Secrétaire général donne lecture du procès-verbal de la séance du 5 février. Le procès-verbal est adopté.

Condoléances. — M. LEMOISSON demande la parole pour remercier le Président et le Comité des marques de sympathie qu'ils lui ont adressées à l'occasion de la perte cruelle qu'il vient de subir. Il y a puisé un réconfort dans sa douleur.

Le Président fait part du décès de Madame FABRE, mère de M. l'abbé FABRE, notre collègue, secrétaire pour l'archéologie. Le Président a adressé ses condoléances auxquelles le Comité s'associe.

Félicitations. — Le Président adresse les félicitations du Comité :

A M. DELABY, nommé chef du Service Topographique à Constantine ;

A MM. le Lieutenant Colonel GADI et FOUQUE, nommés officiers de l'Instruction publique ;

A M. Louis GENTIL, nommé membre de l'Institut (section de géographie et navigation).

Admissions. — Sont admis membres titulaires : MM. Lieutenant RICCIO et SABOT, présentés à la dernière séance.

Présentations. — Sont présentés :

M. DILLESÉGER (Edonard), sous-ingénieur de la Voie des chemins de fer P.L.M. à Oran, présenté par MM. l'Abbé MARCILLAC et FLAHAULT.

M. le Docteur LEDOUX, maire de Saint-Leu, présenté par MM. l'Abbé MARCILLAC et FLAHAULT.

M. A. MARÉCHAL, avoué, rue de la Paix, 10, à Oran, présenté par MM. DUPUY et FLAHAULT.

M. l'Abbé UGNON (Louis), curé d'Arzew, présenté par MM. l'Abbé MARCILLAC et FLAHAULT.

M. le Commandant FRANÇOIS, chef d'Etat-Major de la Division d'Oran, présenté par MM. Colonel STRASSER et Commandant MAILLET.

M. DALLONI, professeur de géologie appliquée à la Faculté des Sciences d'Alger, présenté par MM. Docteur ABADIE et DOUMERGUE (15 ter, rue Daguerre, Alger).

Don. — Notre confrère M. MARIA a bien voulu adresser à la Société un exemplaire du « Tour d'Horizon du Mont-Blanc », dressé par M. HELBRONNER. Ce beau panorama mériterait d'être encadré de baguettes et fixé sur les murs de la Bibliothèque, mais son grand développement ne le permet pas.

Le Président a remercié le donateur

Remerciements. — M. CARCOPINO remercie le Comité pour les félicitations qui lui ont été adressées à l'occasion de sa nomination comme Directeur de l'Ecole Française de Rome.

Subventions. — M. le Président général du Maroc a fait parvenir au Président l'ordonnancement d'un mandat de 300 francs pour l'année 1922.

M. le Gouverneur général adresse au Président une lettre au sujet de la subvention du Gouvernement général ; aucune décision n'est encore prise. Un malentendu semble s'être établi entre les subventions de 1922 et 1923.

La Société Nationale Madgyare a reçu notre Bulletin, elle adresse ses remerciements et demande un certain nombre de fascicules manquants.

Le Bibliothécaire donnera satisfaction dans la mesure du possible.

Le Comité de l'Exposition Coloniale de Marseille adresse un diplôme de médaille d'or et demande la participation au livre d'or de l'Exposition.

Cette demande ne peut être acceptée en raison du prix élevé.

Achats de livres. — Les livres suivants ont été achetés par la Bibliothèque :

Albert HUGUES. — *La nationalité française chez les Musulmans de l'Algérie.* — *Statistique et documents relatifs au Sénatus-Consulte sur la propriété Arabe (1863).*

M. DESJOBERT. — *La Question d'Alger.*

M. J. BRESSON. — *Chrestomathie (Arabe vulgaire).*

M. DOUMERGUE lit une lettre sur le vandalisme qui détruit les vestiges romains à Saint-Leu. Le Président s'informera à la Préfecture et au service des Domaines, des mesures qui pourraient intervenir pour empêcher la démolition de ce qui reste des ruines.

Conférences. — Le Secrétaire général rend compte, au nom de la Commission désignée, des démarches faites pour obtenir des conférences d'un certain nombre de Sociétaires ; trois conférences pourront être présentées dans le courant du mois d'Avril.

Le lieutenant colonel AZAN exprime ses regrets de ne pouvoir disposer suffisamment de temps pour faire actuellement une conférence à Oran.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire général,

Colonel STRASSER.

Le Président,

E. FLAHAULT.

LOUIS GAZANIOI

Notre regretté confrère Louis Adrien GAZANIOI appartenait à l'une des plus vieilles familles oranaises, puisque son arrière grand-père était à Oran au moment de la conquête et y mourut du choléra comme capitaine d'Infanterie.

Né en 1859, M. Gazaniol (Louis-Adrien) a passé toute son existence dans notre province, d'abord dans le Sud Oranais, où son père exploitait les concessions d'alfa de la Compagnie Franco Algérienne, puis à Sidi-Bel-Abbès, où il créa une importante propriété dans la région de Sidi-Daho, enfin à Oran où il s'occupait d'exportation et d'importation ; il fut juge au Tribunal de Commerce pendant une période de 3 ans.

Bon Français et ardent patriote, Gazaniol était doué de toutes les qualités du cœur. Membre de nombreuses sociétés de bienfaisance, il faisait le bien en silence et sans ostentation ; sa droiture éprouvée, sa grande expérience de la vie et des affaires en faisaient un homme de bon conseil, toujours prêt à mettre ses connaissances au service de quiconque y avait recours. Enfin il était pour tous les siens, le chef de famille le plus tendre et aussi le plus adoré et vénéré. Que ses proches veuillent bien agréer l'expression de nos condoléances attristées.

E. F.

JULES SALOMON LÉVY

Le vingt janvier 1923, décédait à Oran, après une courte maladie, M. Jules Salomon LÉVY, membre de la Société, et consul du Vénézuéla à Oran.

Né dans cette ville le 5 juillet 1872, M. J. S. Lévy y jouissait d'une situation de premier ordre. Propriétaire, commerçant avisé, industriel, il s'était acquis l'estime et la considération générale.

Esprit très cultivé, aucune question ni aucune œuvre économique, scientifique ou artistique ne le laissaient indifférent. Aussi dès l'année 1906 il s'était fait admettre dans notre So-

ciété, et il en suivait la marche et les travaux avec un intérêt tout particulier.

Aux qualités de l'esprit il ajoutait celles du cœur. Tous ceux qui ont eu avec lui des relations suivies rendent hommage à sa droiture et à sa serviabilité, à sa courtoisie native, de laquelle il ne pouvait se départir, même dans les discussions d'intérêt. Sa bienfaisance était très grande et il n'était jamais fait en vain appel à sa charité.

A la famille de cet excellent et estimé confrère, et plus particulièrement à son beau-frère M. Tolédano, notre collègue, nous renouvelons l'expression de nos condoléances émues.

E. F.

ALFRED ISRAËL, DIT FOULD

Notre Société vient d'apprendre le décès de l'un de ses plus anciens membres, M. Alfred Israël, dit Fould, entré dans la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran dès l'année 1885.

Notre collègue, après une honorable carrière commerciale fournie en Oranie, où il a laissé les meilleurs souvenirs et une réputation de négociant intègre, s'était retiré en France auprès de sa famille, mais il était resté attaché à Oran par de nombreuses relations d'amitié ; de même il était demeuré fidèle à notre Société et n'avait cessé d'en suivre avec intérêt la marche et les travaux.

M. Fould a laissé comme héritier sa sœur M^{me} la générale Gay, résidant à Paris, et des neveux et nièces dont un seul réside en Algérie. À ce dernier, M. Maurice Israël, directeur de la Compagnie Algérienne à Mostaganem, nous adressons l'expression de nos regrets, en le priant de les interpréter auprès de sa famille.

E. F.



HENNAYA

(Eugène ÉTIENNE)

MONOGRAPHIE

AVANT-PROPOS

Aux Colons d'Hennaya, je dédie ce petit ouvrage en souvenir des bonnes relations que nous avons entretenues pendant neuf ans.

Avant d'en tracer les premières lignes je tiens à saluer la mémoire de tous les anciens colons, pionniers de la première heure, qui furent les artisans du développement de la colonisation en ce pays. Terrassés par les fièvres, menant une vie dure et presque misérable, ils ont néanmoins défriché le sol et préparé des terres de culture que leurs descendants ont heureusement su mettre en valeur.

Hennaya est devenu le centre agricole le plus florissant de la région de Tlemcen grâce au labeur intense des fils des premiers colons. Il m'est agréable de leur rendre hommage.

J.-A. C.

CHAPITRE 1^{er}

GÉOGRAPHIE

Nom du Village. — Lieux dits de la Commune. — Situation.
 Limites. — Orographie. — Hydrographie — Géologie

ETYMOLOGIE

Pour être écrit et prononcé Hennaya, le nom arabe (هِنَايَا) a été mutilé par la suppression de l'article (ال *el*) qui lui donne une agréable sonorité en adoucissant le (ح *h.*) guttural de la première radicale. Dans les actes de cadi l'article est conservé et entre dans l'orthographe du mot (هِنَايَا) qui a la forme d'un qualificatif employé substantivement.

Ce mot (*racine* هِنَايَا) désigne « un plateau au coude d'une rivière » et « l'intérieur d'un pays ⁽¹⁾. »

Or Hennaya (ancien village) qui pouvait bien être pris pour « l'intérieur », par rapport à Tlemcen dont il n'a toujours été qu'une dépendance, est situé au « coude » du ruisseau dénommé Oned Hennaya depuis l'occupation française et n'ayant point, à mon avis, donné son nom au village. Il semble donc rationnel d'adopter ces deux acceptions comme susceptibles de contenir l'idée qui a présidé à la dénomination de cette ancienne agglomération d'indigènes.

Au dire des vieux Arabes du pays, Hennaya serait par excellence la ville compatissante et bonne portant bien son nom tiré de هِنَايَا (*rac.* هِنَايَا) ⁽²⁾.

(1) Dictionnaires Beaussier et Belot.

(2) هِنَايَا avoir bon cœur.

Certains d'entre eux rapportent volontiers le dicton local :

<i>Hennaya</i>	حناية
<i>charitable</i>	حنينة
<i>enlève à ses parents</i>	تفزع من الوالدين
<i>et couvre les étrangers</i>	وتغطي البرانيين

qui montre combien sont bons et hospitaliers les habitants de leur village.

Quel qu'en soit le sens étymologique, le nom d'Hennaya plaît aux gens de la localité, par sa « douce sonorité et par les souvenirs qu'il évoque » ; aussi des protestations se sont-elles élevées quand l'autorité supérieure décida de lui substituer celui d'Eugène Etienne (1). Le temps accoutumera l'élément européen à cette nouvelle appellation ; mais pour l'indigène, Eugène Etienne restera Elhanaya, tout comme Nemours et Montagnac sont demeurés pour lui Ghazaouat et Remchi.

Lieux dits

La commune de plein exercice d'Hennaya comprend, outre le centre portant ce nom, deux hameaux d'indigènes sédentaires dits : Aïn-el-Hadjar et Mlilia ; aussi, un douar dénommé Zaouia.

GÉOGRAPHIE

Situation — Limites. — Le village d'Hennaya est situé à 10^{km}2 au Nord-Ouest de la ville de Tlemcen. Le territoire de la commune est compris entre la commune de Tlemcen, qui constitue sa limite au Sud et à l'Est, et celle de Montagnac (Remchi-M), qui forme sa limite au Nord et à l'Ouest.

Les limites exactes de la commune représentent un polygone irrégulier bien plus étendu du Sud au Nord que de l'Est à l'Ouest (Pl. II). A 5 km. au N.-O. du village le périmètre part du Chabat bou Khallouf, au voisinage de la cote 354, passe par cette cote pour suivre, vers le Nord-Est, le chemin des Ghocels. A 500^m au Sud de Sidi Yacoub, il s'infléchit pour atteindre le marabout de Si Mouley Abd-el-Kader à la cote 311 et de là l'oued Sikkak à 500^m au Nord de Sidi Hallel.

(1) Décret en date du 8 juillet 1922.

La limite remonte alors la rive gauche de la rivière jusqu'au confluent de l'oued Sennoun pour suivre ce dernier jusque vers sa naissance à l'Aïn Ansar, appelée dans le pays source de Tranimet. De là elle gagne, par une ligne brisée, la route de Beni-Saf qu'elle borde à l'Est et remonte jusqu'au pont de Kondia d'où elle se dirige au Sud-Est, sur le Dhahar Mendjel, en passant par les cotes 645 et 709, pour descendre jusqu'aux grottes de l'oued Bou Ennag. Des grottes, elle suit, en aval, la rive droite de l'oued Bou Ennag, puis, de l'oued Bou Messaoud qui prolonge le précédent jusqu'à 1 km. au Sud de Redjal benî Hamlil. De ce point la limite va couper en ligne droite la route de Nédroma à 3 km. à l'Ouest d'Hennaya pour descendre le ravin de Dermimine, section supérieure du Chabat Bou Khallouf, et aboutir à son point de départ.

Relief du sol. — Lorsqu'on se rend de Tlemcen à Hennaya on constate que la route descend très sensiblement, par paliers successifs, de la cote 806 (centre de Tlemcen) à la cote 436 (village d'Hennaya). On voit à droite et à gauche de la route d'assez importants massifs rocheux qui dominent les pentes inférieures : vers l'Est les grands mamelons des Djbel bou Djelida et Aïn-el-Hout ; vers l'Ouest la petite chaîne du Djbel Dhahar Mendjel (1).

Si on fait le trajet en sens inverse, du Nord au Sud, on voit que le territoire de la commune va en s'élevant, à partir des Ghoels, dans la plaine, vers le Sud et vers le Sud-Ouest, jusqu'à sa limite extrême dans ces deux directions où il se trouve formé de collines arrondies, séparées par des ravins, généralement pourvus d'eau de source et inclinés vers le Nord. Il s'appuie au Sud-Ouest aux contreforts du Dhahar Mendjel (709^m) qui dresse en travers, de l'Est à l'Ouest, son « dos de faucille », ses crêtes dentelées et ses plans hérissés couverts d'alfa. A l'Ouest, les collines dominant les hautes rives de l'oued bou Messaoud sont brusquement limitées à la rivière qu'elles surplombent en falaises. A l'Est sont des plateaux tufacés s'affaissant vers le lit de la Sikkak.

L'ensemble du territoire peut être aussi divisé en deux parties, d'étendue à peu près égale, par un chemin dirigé du Nord-Est au Sud-Ouest, carrossable sur presque toute

(1) Ainsi nommé parce qu'il affecte la forme d'une faucille.

sa longueur, partant du moulin de l'Agha sur la Sikkak et allant à Mlilia. C'est à l'Ouest de cette ligne que se trouvent les parties basses formées par la plaine d'Hennaya et par une série d'amples ondulations propres à la culture qui comprennent les terres les plus fécondes et les mieux cultivées. Vers le Sud-Est sont les parties hautes, les collines aux terres aérées, mais plus calcaires, peu profondes et moins fertiles. Dans cette partie du territoire, propre plutôt à la culture de la vigne qu'à celle des céréales, la terre végétale s'étend partout sur des couches travertineuses superposées qui atteignent, par places, une grande épaisseur.

Les moellons détachés au moment des défonçages pour la plantation de la vigne sont utilisés par les chauffourniers et les entrepreneurs de maçonnerie.

Dans la plaine, le sous-sol est constitué par une épaisse couche d'alluvions anciennes, très caillouteuses en profondeur et nivelées en surface par le limon qui forme le sol arable. Ces alluvions ont été probablement déposées par la Sikkak et représentent sa plus haute terrasse.

Le territoire de la commune présente donc, au point de vue de son orographie, deux régions bien distinctes : au Sud, la région montagneuse, essentiellement rocheuse du Dhahar Mendjel ; au Nord, la plaine d'Hennaya qui s'étend au Nord du village. Les deux régions sont reliées par une série de plateaux d'altitude très sensiblement décroissante et qui se distinguent par la couleur jaunâtre de leur formation grés-marneuse. Dans le Djbel Dhahar Mendjel les points culminants sont aux cotes 709 et 756, cette dernière un peu en dehors et à l'Est de la limite de la commune.

Le Dj. bou Djelida (625^m) et le Dj. Aïn-el-Hout (650^m), quoique hors des limites de la commune, continuent à l'Est la chaîne des mamelons jurassiques qui dominent les plateaux et la plaine d'Hennaya.

C'est au Nord de la bordure montagneuse que se développent les plateaux reliant la montagne à la plaine et dont les cotes notées sur la carte d'Etat-Major sont : au Sud 559 (Aïn-Es-Saffah), 532 (Aïn-el-Hadjar), 520 (Aïn Mlilia) ; au Nord 430 (village) ; à l'Est 401 (Bled Tranimet) ; à l'Ouest 463, 459, 432 ; au Nord-Ouest 385.

Le point le plus bas de la plaine est à la cote 319.

HYDROGRAPHIE

Les Oueds — La Sikkak. — Le territoire de la commune est arrosé par deux rivières : l'oued Sikkak et l'oued bou Messaoud et un ruisseau, l'oued Hennaya.

La Sikkak, célèbre par la victoire de Bugeaud sur Abd-el-Kader, descend de la haute vallée de Terni (altitude 1200^m environ) et prend successivement les noms de : oued Mta Rhazser-el-Foul, O. en Nechef, O. Mefrouch jusqu'aux Cascades ; des Cascades à Négrier celui de Saf-Saf, puis de Sikkak jusqu'à son confluent avec l'Isser. Dans les limites de la commune, la Sikkak entaille profondément les marnes miocènes et a un cours assez rapide. Elle fait tourner, par endroits, quelques roues de moulins : mais ses principales attributions consistent à alimenter de beaux canaux d'irrigation qui fécondent les terres d'Hennaya et de Lavayssière ; plus bas, avant de déboucher dans l'Isser, elle est barrée de-ci, de-là, par des particuliers, colons et indigènes et arrose vignes, orangeries et légumes.

Le Bou Messaoud. — L'oued Bou Messaoud a son origine à l'Aïn-Zarifète (1200^m d'altitude), sur la route de Tlemcen à Terni.

Dans son cours supérieur il prend les noms de oued Zarifète, oued Delfa et bou Ennag. L'oued bou Ennag contourne le Dhahar Mendjel ; l'oued bou Messaoud coule vers le Nord dans les marnes miocènes, encaissé entre de hautes berges ; il se jette dans l'oued Zitoun, affluent de la Tafna, à 12 km., à vol d'oiseau, de l'Aïn Hammam. Moins important en débit que la Sikkak, il est presque à sec en été.

Oued Hennaya. — Quant à l'oued Hennaya dont les eaux sont absorbées par les terres qu'il irrigue, il ne conflue avec aucune rivière : il a sa zone d'épandage dans la plaine.

APERÇU GÉOLOGIQUE

Au point de vue géologique ⁽¹⁾, la région montagneuse est représentée par le Dhahar Mendjel qui se rattache au

(1) Voir : Carte géologique de l'Algérie au $\frac{1}{800,000}$ — L. GENTIL : Carte géologique du Bassin de la Tafna au $\frac{1}{200,000}$ — DOUMERGUE : Carte géologique de Terni au $\frac{1}{50,000}$

grand massif jurassique de la région de Terni. Elle est constituée par les dolomies de Tlemcen.

Les petits plateaux et la plaine sont constitués par des formations miocènes (*Cartennien et Helvétien*), surtout par des marnes et des grès helvétiques qui s'appuient aux dolomies jurassiques du Dhahar Mendjel. Contre cette petite chaîne venaient déferler les vagues de la mer helvétique.

A l'Ouest et à l'Est du village, les formations helvétiques sont profondément creusées par l'oued Bou Messaoud et l'oued Sikkak ; elles apparaissent peu sur les plateaux où elles sont souvent recouvertes par une croûte blanche tufacée. Elles disparaissent entièrement au Nord du village où elles sont cachées par les dépôts alluvionnaires caillouteux et limoneux qui constituent la belle plaine d'Hennaya.

En outre des dolomies jurassiques, des grès et marnes miocènes et des alluvions quaternaires anciennes, il faut signaler d'autres formations qui ne manquent pas d'intérêt : Ce sont les tufs et les travertins déposés autour des grandes sources d'origine jurassique : Aïn-M'lilia, Aïn-el-Hadjar. Souvent les travertins sont assez durs pour être employés comme pierre à bâtir, même comme pierre d'appareil.

Roches et minerais. — Les terrains jurassiques du Dj. Mendjel sont presque entièrement constitués par les dolomies parfois sableuses. Les terrains miocènes offrent des grès et des marnes. Les grès sont généralement assez tendres et rarement utilisables, comme pierre à bâtir.

Lorsqu'ils sont très tendres ils fournissent du sable. Dans ce but ils sont exploités sur divers points du territoire, plus particulièrement aux abords du village. Il n'y a qu'à creuser le sol à 1^m pour ouvrir une sablière.

Dans les marnes helvétiques sont ouvertes les argilières qui alimentent les trois briqueteries s'échelonnant le long du cours de l'oued Hennaya.

Rien à signaler au point de vue des minerais.

Curiosités naturelles. — Il n'existe guère de curiosités naturelles sur le territoire de la commune : je ne signalerai que les gorges d'Aïn-el-Hout, près de la Sikkak, entaillées à pic dans les calcaires jurassiques et les grottes de la vallée de l'oued bou Ennag creusées dans les dolomies.

CHAPITRE II

L'EAU

Les sources — Les nappes souterraines — Les puits. Alimentation du village en eau potable. — Sources thermales

Les sources. — Du pied Nord du Dhahar Mendjel sortent plusieurs sources importantes d'origine jurassique : Aïn-el-Hammam, Aïn-Milia, Aïn-Kadous, Aïn-Garn-en-Nouch, Aïn-es-Saffah, Aïn-el-Hadjar. Ces sources émergent tantôt directement des dolomies (Aïn-el-Hadjar) ; tantôt elles sourdent un peu plus bas à travers les grès helvétiques (Milia), toutes très chargées en carbonate de calcium. Elles ont constitué et continuent à constituer de puissants dépôts de tuf et de travertin plus ou moins compacts. Plus près du village se trouvent : au Sud, les sources du ravin d'Hennaya et la source de Sidi-Kanoun ; à l'Ouest, la source appelée source d'Hennaya à 200^m de la porte de Marnia ; à l'Est, la source du Pont, près du Canal de la Sikkak, dans le Bled Tranimet ou Bled Berbère.

Au Nord du village il n'existe pas de sources sur le territoire de la commune.

Nappes souterraines.— Sous la plaine s'étale une nappe phréatique, très étendue, à peu de profondeur (10 à 24^m) de la surface du sol, et qui a été atteinte par les nombreux puits alimentant en eau potable les fermes établies dans cette partie du territoire. Les puits ont une profondeur moyenne de 17^m ; l'eau qu'on en retire est très légèrement saumâtre.

Au Sud, à l'Est et à l'Ouest du village, il a été également creusé quelques puits ayant chacun un régime particulier. Dans ceux qui ont été forés sur les pentes Sud d'Hennaya, on trouve l'eau sur une épaisse couche d'argile grise, à 15^m du sol, quand on a percé des bancs alternants et d'épaisseur variable de grès et de sable jaune.

Alimentation du village en eau potable. — Hennaya est alimenté par une partie de la source dite « du Village » située à la naissance du ravin d'Hennaya non loin d'Aïn-

el-Hadjar. Sur le débit de cette source (5^l175 par seconde), il lui est attribué 3^l45. L'eau est amenée au village par une conduite en fonte longue de 3^{km}. Elle est reçue dans un réservoir d'où part la canalisation qui la distribue dans toutes les maisons du village. Le volume par 24 heures est de 298^m3. Il revient à chaque habitant 127^l. L'eau est de bonne qualité.

Sources thermales. — A 6 kilomètres à l'Ouest d'Hennaya, à la limite du territoire et tout près de Mlilia, se trouve la source thermale d'Aïn-el-Hammam — encore appelée Hammam Tahanumamit et Hammam Ouled Raho (1) — qui jaillit de la rive gauche de l'Oued Bou Messaoud et coule dans la rivière 5^m plus bas ; elle débite de 6 à 8 litres à la seconde. L'eau dont la température est 31° ne contient pas de principe minéralisateur spécial : dans sa composition ce sont les chlorures et les carbonates alcalins qui dominent.

Cette source jouit d'une grande réputation parmi les indigènes du pays qui vont y prendre des bains dans un bassin assez mal aménagé.

Il n'existe pas d'autres sources thermales dans la région.

CHAPITRE III

FLORE ET FAUNE

Végétation. — **Flore.** — La plaine d'Hennaya étant presque entièrement cultivée ce n'est que dans le massif rocheux du Djebel Mendjel que l'on peut recueillir un ensemble de plantes représentant la flore d'une région bien déterminée : la zone montagnieuse. On retrouve pourtant de nombreuses espèces de la zone montagnieuse dans quelques hectares de broussailles restant encore dans la plaine.

1° RÉGION MONTAGNEUSE

La flore arbustive du Djebel Mendjel est pour ainsi dire inexistante. Quelques pieds de chênes-verts et d'oliviers

(1) Cf. Hanriot, *Eaux minérales de l'Algérie*, p. 474 (1911).

sauvages rabougris représentent probablement les restes d'une ancienne forêt. En revanche la broussaille est assez épaisse mais courte. Elle est constituée par :

Le ciste de Montpellier. Le chêne kermès.
Le guendoul (calycotome). Le palmier nain.
au milieu desquels : le diss et l'alfa ne sont pas rares par places.

Au printemps de nombreuses espèces de plantes émaillent de leurs fleurs le sol de ce terrain de parcours où pâturent toute l'année des troupeaux de chèvres.

On peut y recueillir les espèces suivantes :

- | | |
|--------------------------------------|----------------------------|
| Le pied d'alouette à 5 carpelles. | La cardoncelle acaule. |
| La renouée flabellée. | La centaurée acaule. |
| La lunetière. | Le souci vivace. |
| Le ciste velu. | La cupidone bleue. |
| Le ciste à feuilles de sauge. | Le mouron des collines. |
| L'hélianthème à feuilles de lavande. | La petite centaurée. |
| L'hélianthème à longs rameaux. | Le liseron de Sicile. |
| L'hélianthème rouge. | Le mufler tête-de-mort. |
| — de Pergame. | La scrofulaire des chiens. |
| La violette arborescente. | La lavande multifide. |
| L'érodium tacheté. | Le thym cilié. |
| Le lin en corymbe. | — en tête. |
| Le trèfle étoilé. | — de Desfontaines. |
| L'ébénus à feuilles pointues. | La phlomide bilobée. |
| La vulnéraire. | Le prasium majeur. |
| La petite coronille. | L'épiaire hérissée. |
| Le sainfoin en tête. | Le bugle pseudo petit pin. |
| L'athamanthe de Crète. | — ivette. |
| Le panicaut triquètre. | L'asphodèle rameuse. |
| Le nerprun faux olivier. | La jacinthe tardive. |
| Le gaillet de Tunisie. | La seille du Pérou. |
| L'aspérule hirsute. | — maritime. |
| L'innule odorante. | L'iris à deux bulbes. |
| La galactite de Durieu. | Le glaïeul de Byzance. |
| L'atractyle cespiteuse. | L'orchis papillon. |
| | — à feuilles ondulées. |
| | L'ophrys abeille. |
| | — à grandes fleurs. |
| | Le stipe à petites fleurs. |

Le plantain amplexicaule.	Le céterach officinal.
L'asperge horride (douce).	Le cheilanthe odorant.
— blanche (amère).	La nothoclène velue.
— à petites feuilles.	

2° PLATEAUX, PLAINES ET RAVINS

Le communal excepté, les parties du territoire cultivable non encore défrichées sont rares. Ce n'est que dans les vallées, le fond des ravins, sur les bords des routes et des champs que l'on peut trouver quelques plantes.

C'est surtout dans le communal, situé à 1500^m à l'Est du village et qui s'étend au Nord du Bled Tranimet, que l'on peut encore recueillir un assez grand nombre d'espèces de la flore locale laquelle présente beaucoup d'analogie avec celle de la montagne.

Parmi les espèces constituant la maigre broussaille du communal il faut citer :

Le palmier nain : abondant.
 Le calycotome (ar. *guendoul*).
 Le jujubier sauvage.
 Le nerprun à feuilles d'olivier.
 Le nerprun faux-olivier.
 Le garou.

Entre lesquels croissent :

L'adonis, goutte de sang.	La rue.
La moutarde blanche.	Le lotier pied d'oiseau.
La roquette.	La psoralée bitumineuse.
La corbeille d'argent.	La pâquerette vivace.
La lunetière.	— annuelle.
Le réséda jaune.	L'astérisque maritime.
— raiponce.	La fausse doucette.
L'hélianthème rouge.	Le liseron à feuilles linéaires.
— à feuilles de saule.	Le liseron à feuilles d'althæa.
L'hélianthème blanc.	Le liseron suffrutescent.
— cotonneux.	Le cynoglosse à feuilles de giroflée.
— à feuilles de lavande.	Le grénail.
Le silène enflé.	La vipérine commune.
— rougeâtre.	
Le rhodalsine couché.	

Le thym de Desfontaines.	La scille maritime.
— cilié.	L'asperge horrible.
La sauge à feuilles gaufrées.	— blanche.
Le marrube d'Espagne.	L'orchis à feuilles ondulées
— blanc.	L'ophrys miroir.
La germandrée cotonneuse.	— jaune.
Le plantain laineux.	— fauve.

Dans les ravins herbeux, les fossés humides :

L'anémone couronnée.	La porcelle.
La renouële à grandes feuilles.	La thrincie tubéreuse.
Le réséda blanc.	La cupidone bleue.
La guimauve.	L'hyosérïde radiée.
L'oxalyde de Libye.	Le cynoglosse peint.
L'anagyre fétide.	La rapette.
Le tétragonolobe, goutte de sang.	La vipérine plantain.
Le lotier droit.	Le jasmin jaune.
L'aubépine.	La scrofulaire hispide.
La ronce.	La menthe à feuilles rondes
L'églantier.	La sauge clandestine.
La quintefeuille.	La phlomidè herbe au vent
Le maceron potager.	Le plantain majeur.
La grande ciguë.	— corne de cerf.
Le sureau noir.	La patience.
L'yèble.	L'euphorbe pubescente.
L'imule odorante.	— réveille-matin.
Le leucanthème glabre.	Le saule.
La centaurée pourpre.	Le muscari en grappe.
— involuécée.	La dame d'onze heures.
Le laiteron des marais.	Le tamar commun.
Le pissenlit.	Le jonc piquant.
	Le roseau.

Dans les terres argileuses, le bord des champs :

Le pavot coquelicot.	L'érodiûm bec de cigogne.
— hybride.	— musqué.
La diplotaxide auriculée.	L'ononis arrête-bœuf.
La giroflée à petites fleurs.	Le tétragonolobe jaune.
Le cordylocarpe muriqué.	Le mélilot à petites fleurs.
La psychine à long style.	Des luzernes.

Des trèfles.	Le souci d'Algérie.
Le sainfoin rose.	— des champs.
— pâle.	La morelle noire.
L'hippocrépide à plusieurs fruits.	La stramoine ou datura.
La magydaride tomenteuse.	La linéaire à trois feuilles.
La châtaigne de terre.	— variable.
Le chrysanthème des champs.	Le liseron des champs.
Le micropode couché.	— tricolore.
Le buphtalme épineux.	L'herbe aux puces.
La centaurée chausse-trape.	La dentelaire d'Europe.
Le chardon Marie.	L'oscille épineuse.
L'onoporde acanthe.	La bette vulgaire.
L'échinope ritro.	Le muscari à toupet.
— à tête ronde.	

Dans les haies :

Le gaillet gratteron.	La garance voyageuse
Le lyciet.	Le gouët pied-de-veau.
La bryone.	L'éphédre élevée.

Dans les endroits très humides, dans les ruisselets, les sources :

Le cresson.	L'acanthé.
La samole de Valerand.	La pariétaire.
La camomille brunissante.	La capillaire de Montpellier.

Parmi les plantes médicinales et aromatiques, les plus communes sont :

Le pavot coquelicot.	La petite centaurée.
Les funeterres.	La bourrache.
Le cresson.	La buglosse.
La paronychie argentée (thé arabe).	La molène.
Les mauves.	La stramoine ou datura.
La guimauve.	Le marrube blanc.
La rue.	La menthe.
Le thapsia.	Le thym blanc.
Le sureau.	L'acanthé.
L'yèble.	La pariétaire.
L'armoïse blanche (ar. <i>chih</i>).	La mercuriale.
Le caméléon blanc (ar. <i>addad</i>).	La scille maritime.
	La capillaire de Montpellier.

PLANTES VÉNÉNEUSES

La grande ciguë.	La bryone.
Le thapsia.	La pomme épineuse ou stramoine (<i>datura</i>).
Le caméléon blanc (<i>addad</i>).	
La morelle noire.	Les euphorbes.

PLANTES INDUSTRIELLES

Le palmier nain.	L'asphodèle.
L'alfa.	L'agave.
Le diss.	La massette.

PLANTES TINCTORIALES

Les Indigènes en connaissent deux espèces : la garance (arabe *fouu*), commune sur les rochers d'Aïn-el-Hadjar. Les Kabyles emploient les racines pour teindre en rouge la paille destinée à fabriquer les grands chapeaux à larges bords (*medhal*) et les petits paniers plats ; le garou (ar. *l'azaz*) ; les mauresques préparent avec les racines, une teinture jaune foncé pour certaines étoffes.

PLANTES COMESTIBLES

Les indigènes consomment certaines espèces que ne dédaignent pas parfois les Européens. Les principales sont :

Les asperges (asperge horride et asperge blanche) dont on consomme les turions (ar. *sekoum*).

Le tafra (réceptacle du capitule en bouton d'une sorte d'artichaut qui fleurit au ras du sol (Rhapontic acaule).

Le boubel (inflorescence en spathe de la canne bédouine (Férule commune, ar. *clakh*).

Les jeunes pousses du vrai fenouil.
— de la grande ortie.

Les côtes des jeunes feuilles radicales du scolyme.

Les feuilles de la bette vulgaire.

Le tubercule de la châtaigne de terre.

La racine torréfiée de l'addad. Fraîche elle est un poison.

Cette plante est plutôt rare à Hennaya.

CHAMPIGNONS

Une seule espèce est assez commune, c'est le champignon de peuplier.

Le champignon de fenouil est rare.

On trouve aussi dans les pelouses fraîches le champignon rose ou pratelle.

Faune. — 1° *Mammifères.* — Ce n'est que dans la région montagneuse du Dj. Mendjel et le long des grands oueds que vivent encore quelques petits fauves et d'assez nombreux rongeurs. On peut citer :

LE CHAT SAUVAGE à pieds noirs qui peut se rencontrer dans les parties les plus broussaillenses de la montagne.

LE CHACAL (ar. *dib*) est commun et descend la nuit jusqu'au village.

LE RENARD (ar. *thaleb*) est assez rare, il descend jusque dans le ravin de l'oued Sennoun.

LA MANGOSTE OU RATON (ar. *zired*) est assez commune dans la montagne et les hautes berges des grands oueds.

LA BELETTE (ar. *tazguella*) se trouve dans la montagne et le long des oueds aux rives herbeuses.

Certains petits rongeurs comme :

LE GERBILLE, LE RAT RAYÉ sont assez communs ;

LE LIÈVRE (ar. *arneb*) n'est pas encore très rare ;

LE LAPIN (ar. *guenina*) est assez commun ;

LE PORC-ÉPIC (ar. *dorban*) se trouve dans la partie montagneuse ou tout au moins peut y descendre des régions boisées élevées qui l'avoisinent au Sud.

2° *Oiseaux.* — Les nombreux oliviers plantés autour d'Hennaya abritent un assez grand nombre d'espèces sédentaires principalement des moineaux et des verdiers. Le long des cours d'eau les insectivores sont assez communs, on peut citer : les rossignols, les fauvettes, les roitelets, le merle. Dans les champs, les granivores : alouette luppée, calandre, chardonneret, gros bec.

A citer encore : la pie, la pie-grièche, la huppe.

Les rapaces sont rares ; il y a des émouchets, des hiboux, des chouettes.

Le gibier à plume sédentaire, est représenté par la perdrix rouge, la caille commune, la caille bédouine.

La faune des oiseaux s'augmente surtout des espèces de passage ou oiseaux migrateurs.

Les principales espèces aquatiques sont : le canard, la sarcelle, la poule d'eau, les bécassines qui passent l'hiver dans la Sikkak et l'oued Bou Messaoud ; dans les champs, des vanneaux et des pluviers ; dans les oliviers, les grives, la tourterelle ; dans la plaine, en été, l'outarde canepetière (poule de Carthage).

Les autres oiseaux migrateurs les plus communs sont :

Les cigognes dont un couple niche tous les ans sur le clocher. En 1923 elles sont arrivées le 29 Janvier. D'ordinaire, elles couvent leurs œufs en Avril, ont des petits en Mai et s'en vont au commencement de Septembre.

Les hirondelles qui viennent en Février et partent fin Septembre. En 1923, elles sont arrivées le 7 Février.

Les étourneaux, qui s'abattent en vols serrés sur les oliviers de Novembre à Décembre et mangent une grande quantité d'olives.

Le moineau pèlerin qui est appelé dans le pays le « marocain ». Il nous paraît intéressant de donner quelques détails sur ses mœurs curieuses.

Des volées innombrables de moineaux pèlerins, venant de l'Ouest, s'abattent périodiquement au printemps sur le territoire de la commune ; les champs d'orge sont ravagés, les blés précoces entamés, toutes les récoltes de céréales sont menacées de destruction.

Les oliviers se couvrent de nids avec une incroyable rapidité.

Des mesures énergiques sont prises pour combattre cette mauvaise engeance. Dès l'arrivée des premières bandes : le Maire remet en vigueur l'arrêté ordonnant la chasse obligatoire des moineaux pèlerins. Chaque propriétaire est tenu de les détruire dans son olivette. La commune fournit la poudre de chasse et organise des battues ; mais les moineaux s'obstinent à reconstruire les nids détruits. Finalement les efforts combinés des colons et des indigènes parviennent, pour un an du moins, à débarrasser les récoltes de cet étrange fléau.

Il a suffi d'empêcher les « marocains » de nicher pour qu'ils se dispersent par petites bandes.

3° *Reptiles*. — Les reptiles sont relativement peu nombreux.

Parmi les chéloniens il faut citer : La tortue terrestre ou tortue de Maurétanie, la tortue d'eau ou émyde lépreuse.

Parmi les lézards :

La tarente qui vit dans les maisons et fait la chasse aux araignées et aux moustiques ;

L'agame qui vit dans les rochers et les hautes berges bien exposées au soleil ;

Le grand lézard ocellé, vert, à taches blanches, qui atteint 0^m40 de longueur, commun sur les bords herbeux des oueds ;

Le lézard des murailles qui vit sur les remparts ;

Le psammodrome algire commun dans les palmiers nains ;

L'acanthodactyle vulgaire ;

Le gongyle qui vit sous les pierres ;

Le seps chalcide, petit lézard serpentiforme, assez commun dans les pelouses ;

Parmi les serpents, on distingue :

La vipère lébétine (*lefda*) qui peut se rencontrer dans la région montagneuse.

Trois espèces de couleuvres (*hanech*), le fer à cheval, la couleuvre de Montpellier qui atteignent deux mètres, la couleuvre vipérine ou couleuvre d'eau sont assez communes.

Parmi les batraciens, trois espèces sont communes :

Le gros crapaud panthère ;

La grenouille ;

Le discoglosse, sorte de grenouille à museau pointu.

4° *Poissons*. — La Sikkak et l'Oued Messaoud sont poissonneux ; ils sont peuplés de barbeaux et d'anguilles.

5° *Invertébrés*. — Les invertébrés les plus intéressants sont des insectes nuisibles.

La courtilière qui fait des ravages dans les jardins. On la combat en emboitant la jeune plante à repiquer dans un tube de roseau fendu ;

L'altise ;

La pyrale de la vigne ;

Les chenilles processionnaires ;

Les moustiques, dont le plus dangereux, l'anophèle, se développe sur les bords fangeux de la Sikkak, dans les anciens bassins rarement dévasés et dans les canaux d'irrigation de la plaine non encore bétonnés ;

La moule de rivière, la mullette, se trouve dans la Sikkak. Elle n'est pas consommée ;

Les sauterelles qui apparaissent certaines années. Les colons citent deux grandes invasions : la première, en 1867 ; la seconde, en 1915.

Parmi les invertébrés utiles il faut citer les abeilles qui peuplent cinq ruchers comptant ensemble 110 ruches. La plupart de ces ruchers sont installés à l'intérieur du village, dans les cours mêmes des maisons des apiculteurs. Les abeilles, à court de nectar dans la saison chaude, s'abattent par nuées sur les gros raisins des treilles. Les dégâts commis ont provoqué des réclamations justifiées. La municipalité vient de recommander aux apiculteurs d'exercer, à l'avenir, leur industrie dans la banlieue.

CHAPITRE IV

LE CLIMAT

Climat. — Hennaya se trouve presque au centre d'une vaste dépression dirigée de l'Ouest à l'Est, s'étendant de Marnia aux plateaux de l'Anier et à la vallée de l'Isser par la Tafna, et encaissée entre deux chaînes de montagnes dont celle du Sud s'incurve brusquement dans la direction du Nord, à son extrémité orientale. Cette dépression s'ouvre vers la mer au Nord-Est, et, en son milieu, au Nord, par la vallée de la Tafna qui sert de couloir aux vents marins (Fig. 1).

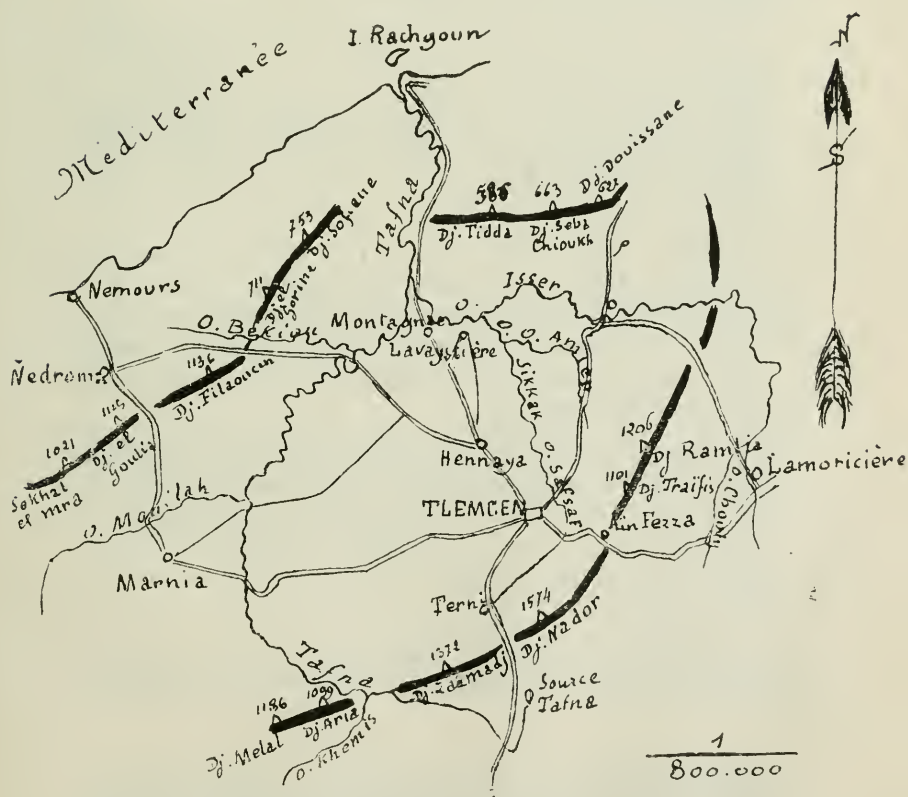


Fig. 1. — Croquis de la dépression de terrain au milieu de laquelle est situé le village d'Hennaya.

La région d'Hennaya située à moins de 35 km. de la mer, à vol d'oiseau, a une altitude ⁽¹⁾ moyenne de 400^m ; bordée, au midi, par la série des premiers gradins du massif de Tlemcen, au talus duquel elle s'adosse, elle est défendue des vents chauds.

Cette situation géographique explique en partie la douceur relative de son climat en toute saison.

Une végétation luxuriante, qui couvre en tout temps une grande partie du territoire, purifie l'air que renouvellent souvent les vents d'Ouest.

Vents dominants. — Les vents d'Ouest dominent en hiver et amènent la pluie. Ils soufflent fréquemment de Décembre à Mars et durent généralement 48 heures ; ils tombent d'ordinaire pendant la nuit, aussitôt suivis d'onduées très abondantes. Quand ils dépassent cette durée, l'accalmie se produit sans pluie.

Le vent dominant d'été est celui du Nord qui se débarrasse de son humidité en passant sur les montagnes. Il souffle habituellement de Mai en Octobre, époque où les pluies sont rares. Ce vent, qui n'est jamais violent, rafraîchit la température. Les nuits d'été sont rarement chaudes et toujours reposantes.

Siroco. — Le siroco est le vent dont le colon redoute le plus le souffle destructeur. Il vient à la suite d'une brusque baisse barométrique et dure ordinairement trois jours. Ce vent est ici moins brûlant qu'ailleurs : il semble perdre de son ardeur après avoir traversé les cimes boisées du massif de Tlemcen.

Il provoque toujours un grand écart entre la température du jour et celle de la nuit. Ainsi, en Juillet 1922, le thermomètre qui marquait un jour de siroco 33° à 15 h., est tombé à 25° à 21 h., accusant une différence de 8°, tandis qu'en temps normal l'écart pendant le même intervalle oscille entre 4° et 5°.

Le nombre des jours de pluie varie beaucoup selon les années. Comme il n'existe pas de pluviomètre à Hennaya,

(1) Altitude moyenne de la plaine : 350^m ; altitude moyenne des côtes : 450^m ; altitude moyenne de la région : 400^m (carte d'Etat-Major au ¹/_{50.000}).

je ne puis que reproduire les renseignements qui m'ont été fournis par M. Cardonne, secrétaire du *Syndicat Agricole de Tlemcen*, et directeur de la station météorologique installée au « Champ d'expérience », à 4 km. environ au Sud de la limite du territoire : Dans les années normales il tombe en moyenne de 500 à 600 m^3/m d'eau. En 1922, qui a été une année de sécheresse, il n'est tombé que 383 m^3/m (1) d'eau.

Les mois les plus pluvieux sont Décembre, Janvier et Février. Les hivers, même pendant les années pluvieuses, ne sont presque jamais rigoureux ; on ne connaît pas les grands froids dans le pays ; la neige, quand elle y tombe, fond au contact du sol.

Les gelées d'hiver, sans être rares, ne sont pas redoutées ; la gelée tardive de printemps cause parfois d'énormes dégâts. En 1919, le 1^{er} Mai, elle a détruit les vignes, en plaine et en coteau ; aussi, les cultures maraîchères. En 1922 (Avril), elle n'a atteint que les vignes de la plaine.

Les orages sont assez fréquents. Ils s'abattent généralement sur la région de Mars à Juin ; mais deux orages de grêle, dont le souvenir reste, ont éclaté en Septembre, deux années de suite, en 1906 et en 1907. Les grêlons tombèrent chaque fois si gros que toutes les récoltes furent anéanties.

En été, la température atteint 34° ; cependant, en 1922, elle n'a pas dépassé 33° (2). C'est entre le 15 Juillet et le 15 Août que la chaleur se fait le plus sentir. Mais l'air est sec et les nuits sont relativement fraîches.

Grâce à la douceur du climat les fruits sont de belle venue, mais ils ne sont pas très précoces. Les nêfles sont mûres fin Avril et les cerises en Mai. Il y a du raisin mûr dans les premiers jours de Juillet.

(1) (1922), Janvier : 89 m^3/m ; Février : 106 ; Mars : 8 ; Avril : 20 ; Octobre : 42 ; Novembre : 28 ; Décembre : 90.

(2) Le 20, le 21 Juillet et le 8 Août.

CHAPITRE V

PRÉHISTOIRE. — HISTOIRE. — ARCHÉOLOGIE

Préhistoire. — Aucun vestige préhistorique n'a encore été signalé sur le territoire de la commune d'Hennaya. Cette constatation curieuse se comprend d'autant plus difficilement que les sources et les cours d'eau ne manquent pas à l'intérieur du périmètre de la commune.

Peut-être les dépôts de sources (tufs et travertins) ont-ils recouvert les silex que les premiers hommes avaient laissés autour des points d'eau.

Il n'est pourtant pas douteux que le pays a été habité aux époques les plus reculées de l'âge de la pierre, ainsi qu'en témoignent les deux importantes stations d'Ouzidan et du lac Karar situées en dehors du territoire, la première sur la limite.

STATION D'OUZIDAN. — La station d'Ouzidan est connue sous la dénomination de « grottes d'Ouzidan ». Ces grottes se trouvent à 4 km. à l'Est d'Hennaya, sur la rive droite de la Sikkak, la rivière formant limite de la commune. Elles sont donc presque sur son territoire.

Les grottes d'Ouzidan ont été creusées par les indigènes (anciens berbères), dans des alluvions caillouteuses, très élevées, déposées par l'ancienne Sikkak.

En creusant dans le dépôt de galets, des armes en pierre ont été mises en liberté et rejetées au dehors avec les déblais. Ce sont surtout des coups de poing, taillés à grands éclats et remontant aux premiers temps de la pierre taillée, c'est-à-dire du paléolithique.

Ils sont de forte taille et mesurent jusqu'à 0,20 de longueur sur 0,10 de largeur (1).

Donc, nul doute que l'homme préhistorique a habité le bord de la Sikkak et qu'il n'avait qu'à passer la rivière pour se trouver sur le territoire de la future commune d'Hennaya.

(1) Voir P. Pallary, *Recherches effectuées aux environs d'Ouzidan. Bull de la Soc. d'Anthr. de Paris*, 1895.

STATION DU LAC KARAR. — La station du lac Karar est bien plus importante que celle d'Ouzidan.

Le lac Karar, aujourd'hui disparu, se trouve à 3 km. au Sud-Est de Montagnac-Remchi, à 11 km. au Nord-Ouest d'Hennaya et à 7 km. de la limite Nord-Ouest de la commune. Il est tout à côté, et au Nord-Ouest, des marabouts de Si Ahmed et Sidi Moussa.

Sur l'emplacement de l'ancien lac se trouve la source ascendante qui alimente Montagnac.

Lors du captage de la source on retira, avec les déblais, de nombreuses pierres taillées, certaines semblables à celles d'Ouzidan, par conséquent paléolithiques (acheuléen). De nombreux petits silex et des haches polies représentant l'époque de la pierre polie ou néolithique furent aussi mis à jour.

L'homme a donc habité l'important point d'eau du lac Karar pendant toute la durée de l'âge de la pierre.

Avec les outils et les armes, on a aussi recueilli, au lac Karar, des ossements de plusieurs grands mammifères, principalement des dents d'éléphants, d'hippopotames, animaux qui ne vivent actuellement que dans les régions tropicales de l'Afrique (1).

Ces restes fossiles d'animaux disparus depuis de longs siècles de nos contrées, prouvent que le climat de la plaine d'Hennaya était, à une époque très reculée, très chaud et humide. L'éléphant vivait dans les hautes herbes de la plaine et l'hippopotame se baignait dans les eaux du lac Karar et mieux, dans celles de la Tafua et de ses affluents qui étaient, alors, des cours d'eau dont il est difficile aujourd'hui de se faire une idée de la puissance du débit et de leur étendue.

De tout cela, il ressort que la contrée a été habitée dès les premiers temps de l'âge de la pierre et pendant toute sa durée.

Par quels hommes ? Par quelles races ? Simple profane, je laisse à de plus compétents que moi le soin d'en décider.

Histoire. — On se perd en conjectures quand il s'agit de la reconstitution historique des peuplades qui ont

(1) Voir M. Boule. — *La Station préhistorique du Lac Karar.* — *L'Anthropologie*, 1900.

habité le territoire avant les Berbères ; mais on ne peut douter que ceux-ci habitaient le pays ⁽¹⁾ lorsque les Romains vinrent s'y installer. A partir de cette époque l'histoire des Berbères se confondra avec celle des peuples envahisseurs.

1° *Les Romains*. — Les Romains ont occupé et colonisé la région, où ils ont laissé des traces de leur long séjour ⁽²⁾.

Les vestiges de leur occupation datent ⁽³⁾, sans doute, de la fin du II^e siècle et du commencement du III^e, époque à laquelle « les Hauts-Plateaux et l'extrême Ouest de la Maurétanie césarienne commencèrent à se couvrir de villages et de cités ⁽⁴⁾ » ; c'est en effet Septime Sévère qui avait entrepris de « coloniser certaines parties incultes vers 200 ans après J.-C. ⁽⁵⁾ ». En ce temps-là la Maurétanie, province romaine depuis 42 de notre ère, jouissait d'une grande prospérité. De ce lointain passé on a découvert de nombreux débris dans les constructions des Arabes ⁽⁶⁾ et même dans celles des colons français ⁽⁷⁾.

Les Romains s'étaient installés dans la partie Nord-Est du territoire où ils avaient construit des postes militaires ⁽⁸⁾ près de la voie reliant alors *Pomaria* à *Sîga* et *Rachgoun* ou à *Numerus Syrorum* (Marnia).

(1) Quelques tribus berbères subsistent encore sur les hauteurs environnantes.

(2) Il existe, près des sources d'Aïn-el-Hadjar, un village berbère à 8 km. au Nord de Tlemcen, non loin de la source chaude de Miliia » (Note de A. Bel, *Les Rois de Tlemcen*, T. II, p. 61).

Le Bled Tranimet est aussi appelé, par les Arabes, Bled Berbère.

(3) *Hadjar-Onaguef et Bordj-er-Roumi* (Mac Carthy, *Revue de l'Orient*, 1851, t. p. 204-212. — *Revue Africaine*, p. 104). A Hadjar Onaguef a été trouvée une inscription funéraire (sans date) : (*Corpus inscriptionum latinarum Africae*, VIII, 21.796). Demaeght (*Bull. de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, 1890, p. 223), Gsell (*Atlas archéologique de l'Algérie*, carte 31, texte p. 51, n° 52).

(3) On n'a encore trouvé, dans les ruines romaines, aucune inscription portant une date.

(4) Gal : *Histoire de l'Algérie*, T. I, p. 89.

(5) Loc. cit. — C'est d'ailleurs vers cette époque que l'Abbé Bargès, place la fondation de *Pomaria* (Tlemcen) sous *Marcus Severus Antonin* surnommé *Caracalla*, entre 211 et 217.

(6) Deux auges, en pierre de grès taillée, font partie de la maçonnerie du minaret de l'ancienne Mosquée en ruines. Ces ouvrages proviennent de Hadjar-Onaguef où d'autres ont été découverts, Pl. I.

(7) La pierre tombale portant l'épigraphie dont il est parlé plus haut, est encastrée au-dessus du portail de la cave de la ferme Saint-Rome.

(8) Réduit défensif de 30^m sur 25, à *Hadjar-Onaguef*. Tour carrée en pierres de taille, à *Bordj-er-Roumi*. (Mac Carthy).

C'est à *Hadjar Ouaguef* (1), connu par les Français du pays sous le nom des « Ruines romaines », à 2^{km} 700 d'Hennaya, près de la route de Lavayssière, que vivait, sous la protection d'un fortin, la petite colonie romaine à laquelle la tradition attribue la plantation des vieux oliviers de la plaine.

2° *Les Vandales. — Les Byzantins.* — Les Vandales, dit-on, détruisirent tous les postes fortifiés des Romains ; mais on ignore si les Byzantins vinrent dans le pays (2).

3° *Les Arabes.* — Pour retrouver quelques données historiques, il faut remonter d'abord au VIII^e et au IX^e siècle, sous la domination arabe, et ensuite aux XIII^e et XIV^e siècle, sous les rois de Tlemcen.

C'est au commencement du XIII^e siècle que l'histoire mentionne Hennaya. Cette ville, aux dires de certains traditionnaires, aurait été bâtie longtemps avant Tlemcen. Il est permis de mettre en doute une telle assertion ; mais il y a de sérieuses raisons de croire que cette agglomération de Berbères et d'Arabes, sans avoir été, à proprement parler, un faubourg de la ville de Tlemcen, a toujours suivi le sort de la Capitale du royaume.

Hennaya reconnut l'autorité de Djabir Ben Yousof, premier prince abdelouadite qui gouverna Tlemcen sous la suzeraineté almohade et qui mourut en 629 de l'hégire (1231-32) en assiégeant Nédroma (3).

Au XIV^e siècle, vers 760 de l'hégire (1359), elle obéissait au roi Abou Hammou qui était en guerre avec les Mérinides. Ces derniers décidèrent une expédition contre Tlemcen en Avril 1359. L'armée des Beni Merin « apparut sur les collines d'El Hanaya (4), aperçut les étendards victorieux d'Abou Hammou à Aïn-el-Madjadin (5) » et s'arrêta, inquiète. Abou Hammou ayant abandonné sa

(1) M. P. Grasset a fait des fouilles à 100^m au Sud des ruines ; il a découvert, à 3^m du sol, sur un blocage en ciment, une borne sans inscription.

(2) On peut admettre qu'ils l'aient occupé, car on sait que Tlemcen reconnut leur domination après l'expulsion des Vandales par Bélizaire.

(3) « Toutes les localités de la région de Tlemcen reconnurent l'autorité « de Djabir ben Yousof, à l'exception de Nédroma ». (*Les Rois de Tlemcen*, A. Bel., T. I, p. 143).

(4) « Il s'agit des mamelons qui dominent, au Sud, le village actuel « d'Hennaya (bâti à 500^m à l'Est de l'emplacement de l'ancien) ». (*Les Rois de Tlemcen*, T. II, p. 61, note de A. Bel.).

(5) Cette source qui se trouve entre Hennaya et Tlemcen est à l'endroit désigné aujourd'hui sous le nom de « Bains Romains ».

capitale, les Beni Merin y entrèrent. Ils en furent chassés quelques jours après. Rentré à Tlemcen, Abou Hammou pacifia le royaume où l'existence devint douce et dont les destinées furent glorieuses. A la mort du grand roi des luttes incessantes eurent lieu entre les princes prétendant au trône. Une longue période d'anarchie remplit la fin du XIV^e siècle et une partie du XV^e. Vers la fin de ce dernier siècle les Zianides arrivèrent au pouvoir. Avec eux revint le calme dans le pays. Hennaya connut encore de beaux jours : les savants et les rois de Tlemcen venaient visiter sa Médersa et sa Mosquée (1). « On raconte que le^e vénéré Abdallah ben « Mansour el Houty (2) ben Yalg'a ben Othman el Magh-
« raoui, auteur de miracles inouis (3), alla un vendredi
« faire la prière solennelle à Hennaya. Pendant qu'il était
« assis dans la mosquée il vit le Sultan (4) de Tlemcen
« qui, étant sorti à pied pour faire une partie de chasse,
« se dirigeait vers la mosquée d'Hennaya afin d'assister
« à la prière du vendredi.

« Le prince fit son entrée dans le temple en marchant
« sur des tapis que ses compagnons étendaient devant lui.
« Là, il trouve le Cheikh qui lui dit : « Faut-il que tu sois
« orgueilleux pour oser marcher sur des tapis ! — Je me
« repens, lui répondit le Sultan. — Dieu pardonne à celui
« qui revient à Lui, répliqua le Cheikh. »

« Il faut dire que le Sultan n'avait pas fait ses ablutions,
« car en entrant dans la mosquée il avait trouvé le puits
« à sec : l'eau qu'il contenait s'était infiltrée dans la terre.

« Mais dès qu'il se fut repenti, le Cheikh lui dit : « Va
« faire tes ablutions ». Arrivé au puits le Sultan vit alors
« l'eau déborder par-dessus la margelle et fit aussitôt ses
« ablutions. »

« On raconte également que Ahmed ben Lahcen El
« Ghomary, qui récitait chaque nuit le Coran d'un bout à
« l'autre, faisait la prière du vendredi tantôt à Hennaya,

(1) De la Médersa il reste un pan de mur et de la Mosquée, le minaret et le puits.

(2) Il habitait Aïn-el-Hout, petit village à 5 km. au S. E. d'Hennaya.

(3) Abdallah el Houty vivait encore en 874 de l'hég. (1469-70). Cette indication (*El Bostan* : p. 150) permet de placer l'anecdote qui va suivre quelques années avant 1469.

(4) Abou Abdallah El Thabily.

« tantôt à Nédroma, tantôt à Honeïn ou dans les environs
« de ces villes (1). »

4° *Les Turcs.* — Avec la décadence du royaume Zianite, l'anarchie régna dans le pays qui devint une proie facile pour les Espagnols d'abord, qui n'eurent pas le temps d'y séjourner ; ensuite, pour les Turcs qui s'y installèrent et y exercèrent toutes sortes d'exactions envers les habitants des villes et des campagnes.

La soldatesque turque, brutale et grossière, n'a laissé que de mauvais souvenirs.

Les Turcs, dit la tradition, étaient des administrateurs dont la capacité ne dépassait pas celle du collecteur d'impôts.

5° *Les Français.* — Aussi, lorsqu'en 1830 les Français débarquèrent à Alger, les tribus de la plaine, ivres de vengeance, croyant le règne des Turcs fini, se révoltèrent-elles contre leurs oppresseurs après avoir demandé, par précaution, l'appui du Sultan du Maroc en cas d'attaque de la part des chrétiens.

Celui-ci répondit à leur appel en érigeant Tlemcen en Khalifa et en nommant à ce poste Moulay Ali, fils de son prédécesseur du sultan Moulay Sliman (2).

Mais à cause de l'antagonisme régnant entre Turcs et Maures, des troubles éclatèrent dans la région, les tribus se razièrent mutuellement.

Mahi-ed-Din succéda à Moulay Ali et il y eut alors une accalmie dans les désordres qui désolaient Tlemcen et ses environs (3).

Lorsque le sultan du Maroc fut mis en demeure par la France de rappeler tous les agents marocains, Mahi-ed-Din se retira après avoir fait proclamer sultan son fils Abdelkader. Celui-ci prit le titre de Khalifa du Sultan du Moghreb et se fit reconnaître par les tribus, émir, chef de la guerre sainte (1833).

(1) Extrait de l'ouvrage intitulé : *El Bostan ou Jardin des biographies des Saints et Savants de Tlemcen*, par Ibn Mariem, échérif el Melity (traduit et annoté par F. Provençal, professeur d'arabe au Lycée d'Oran, p. 30).

(2) *L'Occupation marocaine*, par A. Cour.

(3) Loc. cit.

Mais Mustapha ben Ismaël (1) se déclara contre lui et des luttes épiques eurent lieu entre les deux adversaires.

L'émir fut écrasé successivement à Hennaya et à la Sikkak (1833) (2), ses contingents d'Arabes indisciplinés ne pouvant tenir contre les solides troupes des tribus maghzen, que commandait Mustapha ben Ismaël. Il aurait infailliblement péri sans l'aide qu'il trouva auprès des Français (1834) (3).

Mustapha ben Ismaël se réfugia au Méchouar avec les ennemis de l'Emir.

Le 11 Janvier 1836, le maréchal Clauzel délivra les assiégés en s'emparant de Tlemcen. Pour ravitailler la ville, il fit commencer l'établissement d'un camp à l'embouchure de la Tafna. La route de Tlemcen à Rachgoun sera dès lors jalonnée par des postes militaires. Hennaya est sur le chemin à défendre : une redoute (4) y est élevée autour du minaret de la Mosquée en ruines et constitue un gîte d'étape au point où le chemin débouche dans la plaine. De cet endroit le convoi venant de Rachgoun aura à parcourir 11 km. en montée pour parvenir à Tlemcen en passant par Aïn-el-Hadjar. Tant que durera la conquête, Hennaya sera le lien de passage de nos troupes en mouvement vers le Nord ou vers l'Ouest.

Les travaux d'installation du camp à l'embouchure de la Tafna n'étaient pas encore terminés que déjà toutes les tribus de la région étaient en révolte. Abdelkader avec 8.000 hommes bloqua nos soldats (3.000 h.). Bugeaud débloqua le camp et le ravitailla (6 Juin 1836). Puis il se rendit à Oran et de là à Tlemcen. Parti de nouveau de Tlemcen, le 26 Juin, il alla au camp de la Tafna où il parvint le 29, et y organisa un convoi de vivres pour Tlemcen, le 4 Juillet.

C'est à son retour, le 6 Juillet, qu'il infligea à l'Emir Abdelkader une sanglante défaite sur les rives de la Sikkak et de l'Isser. Le maréchal coucha sur le champ de bataille pour mieux se rendre compte de l'étendue de sa victoire et, le lendemain matin, il traversa la plaine d'Hen-

(1) Ce nom est prononcé par les vieux indigènes Ben Smaïn.

(2) A. Cour, *Occupation marocaine de Tlemcen*, p. 48.

(3) Traité Desmichels.

(4) On peut encore, aujourd'hui, remarquer les vestiges de l'emplacement de la redoute à l'Ouest du Minaret.

naya étendards déployés, pour rentrer à Tlemcen avec son convoi intact.

Après le traité de la Tafna (16 Mai 1837), Tlemcen et sa région sont abandonnées à Abdelkader qui continue en toute liberté ses menées contre la France avec le sultan Abderrahman ; il y lève l'impôt qui lui permet d'entretenir des troupes régulières.

En 1842, Bugeaud, alors Gouverneur général, veut reprendre lui-même Tlemcen pour effacer la faute du traité de la Tafna. Il occupe la place le 30 Mai 1842. Le général Bedeau prend le commandement de la Division et du territoire de Tlemcen. Il envoie des reconnaissances dans les environs ; des razzias sont faites sur les tribus insoumises. « Les Chasseurs d'Afrique chevauchent et combattent sans interruption entre Tlemcen, Hennaya, « Nédroma, Marnia et Oudjda.

« Le 12 Avril 1842, un combat dont l'honneur revient « aux 80 chasseurs commandés par le Lieutenant-Colonel « Sentuary a lieu près du camp d'Hennaya (1). Le sous- « lieutenant Roger a son cheval tué d'un coup de feu « pendant l'action (2).

« Au mois d'Avril 1846, au cours d'une razzia dirigée « par le Colonel Chadeysson, le 3^e escadron du 2^e Chas- « seurs d'Afrique livra un dur combat sous les murs (3) « d'Hennaya.

« Le sous-lieutenant Espanet fut blessé de deux coups « de feu en chargeant à la tête de son peloton. Ce brave « officier, transporté à Tlemcen, mourut à l'hôpital, le « 17 Avril 1846. »

A partir de cette date l'histoire ne mentionne plus de faits d'armes ayant la région pour théâtre ; les tribus demandent l'aman l'une après l'autre. L'heure de la colonisation va sonner.

Archéologie. — *I. Ruines romaines.* — Les vestiges de l'occupation romaine existent nombreux sur le territoire de la commune.

1^o *Hadjar Ouaguef* à 2^{km}700 environ au Nord-Est du

(1) Il s'agit de la redoute dont il est question, p. 113.

(2) *Historique du 2^e chasseurs d'Afrique*, p. 19 (P. Guérin).

(3) Ancienne redoute.

village et à 100^m à droite du chemin de grande communication d'Hennaya à Aïn-Kial ; ruines romaines qui couvraient près d'un hectare ; enceinte, réduit défensif de 30^m sur 25 (1).

C'est là qu'a été trouvée une pierre tombale (2) portant l'inscription ci-dessous :

D M S
IVL ADI VTOR
FECIT CONIVGI
BONAE ARETV
SAE VIX AIVNI
S X X X X . II

Diis manibus sacrum

Julius Adjutor

fecit conjugii

Bonae Aretusae

Vixit annis 42 (3)

Cette pierre a été placée au-dessus du portail de la ferme Saint-Rome bâtie sur les ruines mêmes.

Sur place on peut voir deux petits bassins en pierre de grès taillée, mesurant chacun 1^m20 de longueur, 0^m60 de largeur, 0^m35 de profondeur ; un fût de colonne, également en grès, surmonté d'un chapiteau ; une citerne de 14^m de long, 3^m de large et 2^m50 de haut où l'on peut pénétrer par un orifice circulaire de 0^m60 de diamètre. Certains arabes la désignent par le nom de *Mardjen el Ghoul* (4).

(1) Mac Carthy, déjà cité.

(2) Demaeght, déjà cité.

(3) Voir p. 109.

(4) Le bol de l'ogre.

Au sujet des ruines romaines de Hadjar Ouaguef, je crois intéressant de faire connaître l'opinion que H. Tauxier a donnée dans une étude sur la restitution de la Table de Peutinger (1). « Pour se glisser entre Cala au Nord-
« Ouest et Pomaria au Sud-Est, l'ancienne route romaine
« ne trouve plus d'autres jalons que les ruines d'*Henchir-*
« *Onaghef*. C'est donc là une étape de *Temeddat* ; je place
« là *Fovea-Rotunda* jusqu'à ce qu'on ait trouvé ailleurs
« un bassin ou une fosse circulaire qui fixe avec plus de
« certitude ailleurs la localité de ce nom. A une étape
« vers l'Ouest se trouvait *Ripae-Nigrae* (les rives noires).
« Comme à cette distance la route rencontrait le fleuve
« *Nigrensis* (Tafna), j'ai cru pouvoir rapprocher ces deux
« noms et supposer qu'on trouverait des ruines au passage
« du fleuve.

« Une étape après, venait *Etabulum Regis*. »

2° *Bordj-er-Roumi* à 1^{km}600 au Nord-Est de Hadjar Ouaguef. C'est une tour carrée en pierres de taille sur un mamelon dominant la Sikkak (Mac Carthy).

II. *Ruines arabes-berbères*. — 1° A 500^m à l'Ouest du village et à 200^m à gauche de la route de Tlemcen à Béni-Saf, émerge, au-dessus d'oliviers et de figuiers, le minaret d'une mosquée, vestige de l'ancienne ville arabe-berbère d'El Hanaya (Pl. I, p. 119).

Ce minaret de 15^m de hauteur n'a plus, au sommet, ni galerie, ni petite coupole ; il est à base carrée de 3^m85 de côté ; la maçonnerie faite de pierres et de briques a 0^m80 d'épaisseur. La porte d'entrée fait face au Sud. Du même côté on remarque, à la base, deux pierres, taillées en auges et placées debout dans la maçonnerie, le creux à l'extérieur. Ce sont deux petits bassins en grès dur, portant un trou à l'un des coins ; ils ont été empruntés « aux ruines romaines ». Leurs dimensions sont : longueur 1^m20 ; profondeur 0^m32 ; largeur 0^m52 (2).

A l'intérieur, l'escalier tournant est en assez bon état pour permettre de faire l'ascension du minaret du haut duquel on découvre un magnifique panorama.

(1) Bull. Soc. de G. et Arch. d'Oran, t. IX (1884), p. 298.

(2) On les distingue très bien sur la photographie reproduite (Pl. II).

Rattaché à la redoute au temps de la conquête il servait de poste d'observation.

Ce monument date du XIII^e siècle, c'est-à-dire, du temps des rois de Tlemcen.

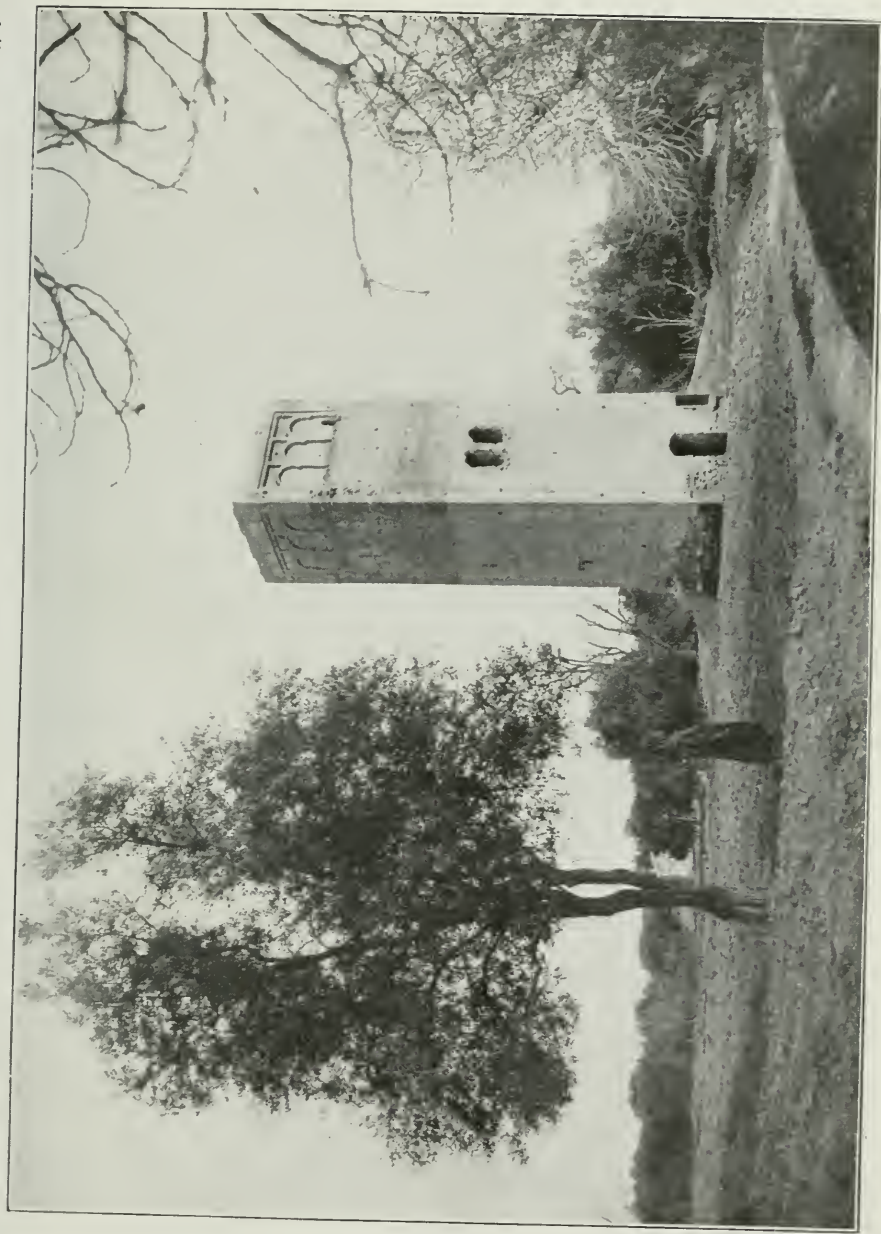
2^o A 30^m au Nord du minaret existe encore l'ancien puits de la mosquée, il mesure 16^m de profondeur et affecte la forme d'un parallépipède rectangle ; il est maçonné intérieurement en briques, sa section mesure 0^m90 de long sur 0^m60 de large.

III. *Travaux hydrauliques des anciens.* — Trois grands bassins carrés de 20^m × 20^m et de 2^m de profondeur semblent avoir été destinés à emmagasiner les eaux d'arrosage. Tous trois ont des murs d'une épaisseur de 1^m50 en blocage à la chaux.

Ces réservoirs sont l'œuvre des Berbères et des Arabes, anciens habitants de El Hanaya ; leur construction remonte au XIII^e ou au XIV^e siècle (1).

Ils sont situés à quelques centaines de mètres du minaret : le premier à l'Est, le deuxième à l'Ouest et le troisième au Nord, barrant l'oued dans la plaine.

(1) D'après la tradition orale.



CHAPITRE VI

LE VILLAGE

Sa création. — Les remparts. — Son développement — Annexes indigènes. — Irrigations. — Voies de communication — Les écoles. — L'habitation. — Démographie.

Création du village. — Les remparts. — Le 14 Octobre 1850, le Chef du Génie de Tlemcen demande un crédit de 95.000 francs pour la création d'un « Centre de population à Hennaya », en territoire mixte et arabe. Le commandant supérieur du Génie à Alger réduit le crédit à 90.000 francs. Le projet de création prévoyait 177 maisons pour les habitants européens. Un décret présidentiel du 25 Avril 1851 ordonne la création du « Centre de population d'Hennaya », et, dès le 26 du mois suivant, notification du décret est faite avec l'avis qu'une allocation de 40.000 francs sur l'exercice 1851 serait disponible pour commencer l'enceinte ; mais les plans accompagnant le projet ne furent pas retournés. M. le Général de Mac-Mahon, commandant la subdivision de Tlemcen, demanda aussitôt au Ministre que les plans concernant l'installation du village lui fussent envoyés. De son côté, le Chef du Génie s'adressa au Directeur de son service en Algérie pour s'informer des instructions qui auraient pu être données au sujet du tracé de l'enceinte. De nombreux colons, déjà arrivés, désireux de construire leurs maisons avant l'hiver, réclamaient à leur tour au Ministre le renvoi du plan du village. Or, les dessins du projet de l'enceinte n'étaient pas exacts et le tracé, de forme triangulaire, n'était pas applicable au terrain qui est assez accidenté ; cela retardait la réponse du Ministre. Des familles entières de colons, venues de loin sur la foi de la promulgation du Décret de création du Centre, dépensaient inutilement leurs avances dans l'oïveté sans pouvoir travailler à s'installer sur les lots à bâtir du village. D'autre part, les instances de la Commission consultative devenaient de plus en plus pressantes. Le Général de Mac-Mahon reconnut alors qu'il y avait urgence à faire cesser cet état de choses. Il écrivit au Chef du Génie (11 Juillet 1851), en lui

ordonnant de « passer outre et de commencer immédiatement le tracé du village ». Deux jours après, le Général se rendit sur le terrain même ⁽¹⁾ avec des officiers du Génie pour arrêter définitivement le tracé du village. Sur les lieux, il fut reconnu : 1° Que le village d'Hennaya devait être établi de manière à satisfaire aux conditions d'orientation, par rapport à la brise du Nord, d'aérage et de salubrité indiquées par les commissions sanitaires ;

2° Qu'il était indispensable de tenir compte de l'importance d'Hennaya comme poste militaire qui commandera la seule gorge par laquelle une armée puisse arriver à Tlemcen et qui formera avec le caravansérail de Méchéra-Gueddera ⁽²⁾ et Bachgoun ⁽³⁾ une ligne de défense importante dans la vallée de la Tafna, à l'Est du pàté montagneux des Kabyles des Traras ;

3° Qu'il était absolument nécessaire, pour donner à l'enceinte du village le plus de force militaire possible, de bien adapter cette enceinte aux plis du terrain, la défilier des coups du dehors et disposer les bastionnets en des points tels qu'ils découvrent et commandent parfaitement le terrain extérieur. Une étude consciencieuse faite sur place permit heureusement de satisfaire à ces diverses conditions et le tracé qui résultait de cette étude dessina un périmètre polygonal justifié par la configuration topographique. Un fossé, avec un parapet en terre, ayant des bastionnets en maçonnerie aux angles et des portes avec tambours crénelés, complétait l'ouvrage définitif ; mais le Ministre de la Guerre décida, postérieurement, que l'enceinte serait close par un mur formant parapet d'enceinte avec fossé au devant ⁽⁴⁾.

(1) Les fils des premiers colons rapportent, non sans quelque fierté, que lorsqu'il vint voir l'emplacement choisi pour le centre de population à créer, entouré d'Officiers du Génie, le Général de Mac-Mahon conduisit ceux-ci dans un endroit couvert de palmiers nains et y planta son épée en disant : « C'est ici, Messieurs, qu'il nous faut tracer la grande place du nouveau village ». Ainsi fut fait. C'est la place actuelle d'Hennaya, dite « Place de l'Eglise ».

(2) Méchéra Gueddera, situé sur la route de Nemours à Tlemcen par Aïn-Kebira et le massif des Traras sur un petit mamelon à 200^m environ de la Tafna. Ce poste appartient à un particulier et n'a pas d'affectation spéciale. Construit en 1849, poste d'observation de la vallée de la Tafna vers Bachgoun.

(3) Bachgoun : un port militaire devait y être construit, le projet en était déjà établi.

(4) *Lettre Ministérielle du 18 Juillet 1851.*

Les travaux furent suivis de manière à se conformer à cet ordre et il fut arrêté que la fondation du mur serait en maçonnerie, et le mur lui-même en pisé-béton. On adopta la maçonnerie pour les fondations dans le but de se défendre contre les effets de l'humidité qu'on supposait être préjudiciable à la conservation du pisé-béton.

Le mur d'enceinte de 3^m30 de haut atteignit un développement de 2^{km}180, il fut précédé d'un fossé flanqué de huit bastionnets et percé de trois portes (1). Les dépenses prévues furent dépassées, car on exécuta le nivellement des rues et places du village, la construction du barrage de l'oued Hennaya et les travaux de conduite d'eau potable. L'installation du village s'éleva à 100.000 francs, dont 53.000 pour l'édification de l'enceinte.

Pour les raisons militaires que l'on connaît, il a été donné aux remparts plus d'extension que n'en exigeaient les besoins de la colonisation en 1851. Hennaya, à proximité de Tlemcen, en était en quelque sorte le poste avancé : en temps de guerre, les tribus voisines exposées aux insultes des bandes du Maroc, viendraient y mettre leurs troupeaux à l'abri d'un coup de main ; les remparts devaient servir de protection en cas d'insurrection. Les travaux furent terminés le 8 Janvier 1854 (2).

Depuis la construction de cet ouvrage défensif, le Génie ne s'en est plus guère occupé.

En 1863 la commune de Tlemcen, dont Hennaya était une section, refait à ses frais les portes ; en 1870 elle met les fortifications en état de défense ; en 1880-1881 la commune d'Hennaya répare les murs d'enceinte sans subvention ni concours de l'Etat. En 1896 elle démolit les tambours et élargit les portes dont l'ouverture est insuffisante pour les charrettes chargées de paille et de fourrage. C'est la commune qui, en toutes circonstances, couvre les dépenses pour l'entretien d'une construction dont elle n'est pas propriétaire. Aussi la municipalité demandait-elle, dès cette époque, à l'Etat, la concession des remparts ; elle prenait l'engagement d'en assurer le bon entretien tant que l'insécurité de la région l'exigerait. N'ayant pas obtenu satisfaction elle se désintéressa de l'état du mur

(1) Une quatrième a été ouverte plus tard à l'Est

(2) *Archives du Génie*, Tlemcen.

d'enceinte. En 1914 cependant elle fit, de ses deniers, les réparations indispensables.

Aujourd'hui, elle réitère sa demande autrement motivée : la grande tourmente est passée, le Maroc est conquis et les attaques de l'Ouest ne sont plus à redouter ; il semble conséquemment que l'importance militaire des remparts d'Hennaya ait considérablement diminué de valeur. Au point de vue de la colonisation, ils sont même une gêne, ils enserrent 215 maisons (européennes et arabes), alors que le projet de création, qui paraissait trop vaste, n'en comportait que 177 ; le développement du village se trouve arrêté par les murs. Pour raison d'hygiène et pour permettre l'extension normale de la cité, le Conseil municipal demande à l'Etat, et espère obtenir sous peu, à titre onéreux, la cession des remparts et de leur emplacement d'une superficie totale de 5 hectares, 48 ares, 45 centiares, pour les transformer en boulevards et en lots à bâtir (1).

Pendant que le Service du Génie élevait les remparts, des colons construisaient de petites maisons. Un territoire de 2722 hectares était affecté au nouveau centre de colonisation qui devait comprendre 177 familles ; les concessions variaient entre 10 et 13 hectares (2). Les premiers colons furent d'abord quelques soldats restés en Algérie après la conquête, puis des Catalans et des Alsaciens.

L'un après l'autre, les lots à bâtir se couvraient de maisons dont le nombre alla en augmentant d'année en année.

Un quartier, qu'on appela « la tribu » fut réservé aux familles arabes ; quelques indigènes s'y installèrent mais dans des gourbis. Il fallut toute l'énergie d'un bon maire pour les obliger à construire des habitations en maçonnerie.

Au début de sa fondation le village fut annexé au Cercle militaire de Tlemcen. Incorporé, par la suite, à la commune de plein exercice de Tlemcen, il avait comme

(1) *Archives de la Mairie*. — Par décret, en date du 17 Février 1903, l'Etat a concédé les remparts à la Commune d'Hennaya moyennant le versement au Trésor d'une somme de 3.000 francs.

(2) Une infime proportion de colons ont obtenu des concessions de 20 à 27 hectares parce qu'ils avaient construit leur maison sans subvention gouvernementale.

représentant politique un adjoint spécial pour la défense de ses intérêts divers.

C'est en 1874 que, par décret du 26 janvier, le centre d'Hennaya fut érigé en commune de plein exercice. Le 25 Mars de la même année eut lieu l'instauration de l'Administration municipale.

Un arrêté fixa la composition de son Conseil municipal à six membres français et trois indigènes.

Le premier Conseil nommé manifesta le désir de voir augmenter l'étendue des terres de colonisation.

Au cours de l'année 1874, 155 hectares de terrains domaniaux furent distribués par les soins du Maire à treize colons, par lots de 10 à 13 hectares (1).

Le village progressait lentement : la proximité de la frontière marocaine, où venaient de se livrer, quelques années auparavant, des combats meurtriers, était une des causes qui retardaient le peuplement du nouveau centre ; les colons vivaient sous la constante menace d'un coup de main des pillards marocains associés aux tribus belliqueuses arabes et berbères des environs. Le colon végéta longtemps en cultivant son petit lot ; il semait peu, ne récoltait guère et vendait à vil prix ses maigres produits sur le marché de Tlemcen (2).

Cependant il était placé dans une région remplissant les conditions les plus favorables pour lui permettre, non de vivre, mais d'acquérir assez rapidement, par le travail, une aisance relative : climat sain, excellente eau potable, bonnes terres propices à toutes sortes de cultures, eaux d'arrosage pour les lots de jardins.

Quelles ont été les causes qui ont retardé l'essor de la colonisation dans le pays ? Elles sont multiples. S'il en est de secondaires, telles que l'éloignement de tout port d'embarquement, le mauvais état des routes existantes et le manque absolu de moyens de transport rapides, il en est aussi de primordiales telles que le peu d'étendue des

(1) *Archives municipales.*

(2) Les légumes et les fruits étaient transportés au marché de Tlemcen par les femmes de colons ; elles parlaient avant le jour en groupe, accompagnées par un colon du village qui s'en retournait à son travail au lever du soleil. Rares étaient les concessionnaires qui faisaient les transports avec une bête de somme. On peut juger d'après cela, de la vie dure menée par les premiers colons du pays.

concessions et le défaut de capitaux pour la mise en valeur et l'agrandissement des exploitations agricoles.

Peu de temps après la création du centre d'Hennaya les principes de la colonisation officielle subirent une profonde modification.

L'Etat qui, jusqu'en 1851, avait accordé des subventions aux colons, réduisit son rôle au minimum et n'eut plus en vue que la mise en valeur du sol. Le peuplement de la colonie par les nationaux était naguère son but ; à cette date et jusqu'en 1861 ce sera l'exploitation du sol ; peu lui importera qu'elle soit l'œuvre de petits ou de gros propriétaires, de compatriotes ou d'étrangers (1).

On attribuait l'insuccès de certains villages au mélange des colons venus de départements différents. On réunit dans le même centre des immigrants issus de la même région. Hennaya reçut un important contingent de familles catalanes auxquelles vinrent se joindre plus tard des colons originaires d'Alsace et de Lorraine.

L'élément français étant encore insuffisant on distribua des concessions à des étrangers (2) qui se prévalaient des services rendus à la France pendant les luttes contre Abd el Kader.

Les concessions attribuées ne furent encore que d'une dizaine d'hectares, par conséquent très insuffisantes. Ce ne fut que lorsque le territoire de la commune fut porté de 2.722 à 5.732 hectares par l'annexion (10 Mars 1886) des sections indigènes de Mlilia et Zaouia qu'il fut possible à quelques colons d'augmenter l'étendue de leur exploitation. Les plus économes et les plus laborieux profitèrent de la liberté des transactions pour acheter des terres indigènes (arch ou melk) dont le défrichement ne s'est fait qu'à la longue.

La propriété indigène a passé en partie, peu à peu, entre les mains des enfants des premiers concessionnaires. Mais les plus grandes exploitations actuelles ont été constituées par des cultivateurs disposant de capitaux dans les années de mévente générale, à tel point que sept d'entre eux possèdent 1.727 hectares de terre (vignes et céréales) soit un peu plus du quart de la superficie totale du territoire. La plupart de ceux-là sont venus de Tlemcen et de

(1) V. Demontès, — *La Colonisation de l'Algérie*. — *L'Algérie*, p. 14. — Numéro spécial de la *Vie technique, industrielle, agricole et coloniale*.

(2) Trois indigènes obtinrent des concessions de 9 à 13 hectares.

Bel-Abbès. Ce qui les a engagés à venir s'installer dans le pays c'est bien moins la bonne qualité des terres que la diversité des cultures auxquelles ils pouvaient se livrer et, surtout, la possibilité de pouvoir en irriguer une grande partie.

Les rues, les places, les édifices communaux. — Le village d'Hennaya est remarquable par l'alignement de ses rues, ses larges avenues et boulevards plantés de grands arbres.

Chaque artère est désignée par un nom indiqué aux touristes par de belles plaques émaillées.

La grande avenue est l'avenue Mac-Mahon qui se confond avec la route nationale de Beni-Saf à Tlemcen ; elle a la direction Nord-Sud.

L'avenue Bugeaud, dirigée Est-Ouest, sépare le village en deux trapèzes à peu près égaux.

Au centre du village se trouve la grande Place de l'Eglise. En bordure de la place s'élèvent l'église, 2, l'école des filles, où la Mairie occupe le pavillon du milieu, 3, l'école des garçons, 4.

En face l'école des garçons, s'élève le monument érigé à la mémoire des enfants d'Hennaya morts pour la Patrie pendant la guerre de 1914-1918, 1.

A citer ensuite la Mosquée située à l'extrémité de l'avenue Bugeaud près de la porte d'Aïn-el-Hout, 6, la gendarmerie, 5, la poste, 13 (Pl. III).

Annexes indigènes de la Commune

Aïn-el-Hadjar. — Aïn-el-Hadjar est un hameau situé à 3 kilomètres au Sud du village, bien assis sur un plateau dominant la plaine. Sa population est de 210 indigènes musulmans.

C'était anciennement un point de passage de la route de Tlemcen à Nédroma. Pendant la conquête c'était un gîte d'étape. Il y a deux sources (1), la principale débite 9 litres à la seconde, alimente le hameau en eau potable et arrose de nombreux jardins. La superficie du territoire

(1) Ibn Khaldoun en citant Ibn er Rakik a écrit : « Cet historien raconte qu'Abou el Mohadjar, l'Emir chargé du Gouvernement de Ifrikia pendant l'intervalle qui séparait les deux périodes de l'administration d'Ocba Ibn Nofé, pénétra dans les régions du Moghreb jusqu'à Tlemcen et que les sources situées auprès de cette ville et appelées Aïoun el Mohadjar furent ainsi nommées en souvenir de lui ». *Histoire des Berbères*, T. III, p. 234, traduite par le baron de Slane.

de cette section qui n'a jamais été évaluée à part, est comprise dans celle d'Hennaya dont elle fait partie intégrante depuis l'érection de ce centre en commune de plein exercice.

Elle appartient, en majeure partie, à deux grands propriétaires terriens dont l'un (1) a obtenu au concours agricole de 1921 le prix cultural, 1^{re} catégorie.

D'excellents résultats sont obtenus par cet agriculteur qui a su amender sa terre et lui donner la fertilité nécessaire par l'emploi judicieux des engrais appropriés à la nature du sol et par l'assolement quadriennal (2).

Milia. — Située à 4 kilomètres au Sud-Ouest d'Hennaya sous la courbe occidentale du Dhahar Mendjel et non loin du Bou Messaoud, la fraction de Milia a été distraite de la commune mixte de Remchi et rattachée à celle de plein exercice d'Hennaya par décret du 10 Mars 1886.

Sa superficie approximative est de 1.440 hectares, et sa population compte actuellement 482 indigènes musulmans, tous sédentaires, ayant à leur tête un chef de douar.

Le village est entouré de jardins complantés en oliviers et arrosés au moyen d'un petit canal de dérivation utilisant l'eau de l'oued Bou Messaoud. Il est alimenté en eau potable par une source abondante.

Zaouia. — La troisième section, dénommée la Zaouia ou le douar Zaouia, est formée de 47 tentes abritant 280 indigènes et disséminées le long de la rive gauche de la Sikkak, à plus de 6 kilomètres au Nord-Est du village. Son territoire a une étendue de 783 hectares, 62 ares, 06 centiares. C'est une ancienne fraction de la tribu des Ouled Alaa. A la tête du douar est un chef appelé Qaourat.

Aménagements économiques

1° *Irrigations*. — *Barrages*. — *Caplages*. — *Canaux et Syndicat des eaux d'arrosage*.

Anciennes canalisations arabes ou berbères.

De tout temps, les eaux de l'oued Hennaya, alimenté par les nombreuses sources du ravin d'Aïn-el-

(1) M. Mercier.

(2) 1^{re} année, Labours préparatoires ; 2^e année, Blé dur ; 3^e année Avoine ; 4^e année, Orge.

Hadjar, ont été utilisées pour l'irrigation des jardins qui bordent le ruisseau à droite et à gauche. Mais les riverains d'amont, détournant à leur profit un trop grand volume d'eau pendant la période d'arrosage, les irrigants d'aval en étaient réduits à construire de grands bassins réservoirs du genre de ceux qui, de nos jours, s'imposent encore à l'admiration du visiteur.

PREMIERS TRAVAUX DE CANALISATION EFFECTUÉS PAR LES FRANÇAIS

Canaux des sources. — A ce système défectueux et suranné de l'utilisation et de la répartition des eaux d'arrosage, la colonie française apporta des modifications profondes. Après avoir capté la source assurant l'alimentation du village en eau potable, elle tira parti des autres qui, captées et réunies, furent dirigées vers les abords du village par un canal suivant la rive gauche. Un barrage de l'oued permit d'alimenter un deuxième canal dit de droite. Les tours d'arrosage furent fixés aux colons, lesquels, à l'abri d'une réglementation respectée par tous, donnèrent en quelques années une grande extension à la culture maraîchère. Cela nécessita la formation du « Syndicat des usagers des eaux des sources ».

Dès 1861, alors qu'Hennaya était encore une section de Tlemcen, ce Syndicat fonctionnait normalement et assurait l'irrigation de tous les lots de jardins autour du centre comptant à peine dix ans d'existence.

Canal de la Sikkak. — *Syndicat du Canal.* — Mais les grands lots de culture de la plaine où la terre était de qualité supérieure seraient-ils jamais irrigués ? La Sikkak ne coule pourtant pas bien loin ! Si son cours supérieur avait été barré, ses eaux auraient pu facilement être amenées dans les concessions.

En 1862, les colons les plus avisés, qui connaissaient par expérience la valeur des rendements obtenus en terres irriguées, demandèrent la construction d'un barrage sur la Saf-Saf (1). Un projet fut établi et mis à exécution la même année. Le barrage fut élevé, aux frais de l'Etat, au lieu dit aujourd'hui « Usine électrique ». Le canal, qui

(1) C'est à partir du barrage que la Saf-Saf change de nom. Aussi le canal d'amenée des eaux est-il indifféremment appelé « Canal de la Saf-Saf » et « Canal de la Sikkak ».

devait conduire les eaux destinées à l'irrigation de plusieurs centaines d'hectares de la plaine d'Hennaya, fut commencé.

Ce canal, partant non loin de la cote 505, devait suivre le flanc gauche des berges de la Sikkak et, après un parcours de 17 kilomètres, aboutir au Nord du village à la cote 383 d'où il aurait distribué les eaux dans la plaine. En 1865, quoique 100.000 francs eussent été déjà dépensés, les travaux furent suspendus. Le canal resta momentanément inachevé.

C'est à ce moment qu'un Syndicat fut créé, par arrêté préfectoral, avec charge de poursuivre l'achèvement du système d'irrigation de la plaine. Cette association était dénommée « Syndicat des eaux d'arrosage d'Hennaya » ; elle avait à supporter, en outre des frais d'achèvement du canal de la Sikkak, ceux d'entretien des canaux des sources.

En 1867, le canal était en état d'amener 40 litres d'eau à la seconde et d'irriguer 150 hectares de terrain. Deux ans plus tard, le barrage laissait couler 75 litres à la seconde. Mais le canal qui est un simple fossé est d'un entretien difficile par suite du glissement continu des marnes.

En 1877, le Syndicat des eaux d'Hennaya est scindé en deux associations distinctes portant les dénominations de « Syndicat des Sources » et de « Syndicat du Canal », chacun ayant son président élu. Cette séparation de pouvoirs permet de procéder régulièrement aux travaux d'entretien des canaux et aux dévasements périodiques.

En 1904, les pluies torrentielles qui inondèrent le pays emportèrent une berge du canal sur une longueur de 500^m entre le km. 4 et le km. 5. Hennaya était privé d'eau d'arrosage, principal facteur de sa prospérité naissante.

Plus de 280.000 francs auraient-ils donc été dépensés en pure perte dans l'espace de trente deux ans ? Cela n'était pas possible. Le canal devait être rétabli et construit dans de meilleures conditions. Le concours de l'Etat fut demandé. Un nouveau projet fut établi qui s'élevait à 204.750 francs : l'apport du Syndicat devait être de 72.000 francs. Un emprunt fut réalisé et le projet mis à exécution l'année même, grâce à l'énergie et à l'intelligente initiative du Directeur du Syndicat (1).

(1) M. F. Cazenave à qui Hennaya doit une grande part de sa prospérité.

Du barrage, l'eau fut amenée au canal, à ciel ouvert, à l'aide d'un siphon en fonte de 3^{km}240, traversant deux fois la Sikkak. C'était là l'importante modification apportée au précédent système de canalisation dont le fonctionnement était si défectueux qu'il n'était guère possible de compter sur un débit régulier.

Les travaux furent terminés en 1906. Le grand siphon fonctionna de manière irréprochable. Le canal fut maçonné et bétonné. D'autres améliorations furent également apportées : deux petits siphons, longs respectivement de 180^m et de 174^m, ont été installés pour réduire à 14^{km}500 la longueur du canal à ciel ouvert.

En aboutissant dans la plaine le canal se ramifie pour alimenter 30 km. de canaux secondaires.

Depuis l'adaptation de la nouvelle tubulure il débite 115 litres à la seconde en été et de 125 à 180 litres en hiver et au printemps, soit de 450 à 650^m3 à l'heure. Cette eau répartie en quatre prises d'égal débit n'est jamais perdue en hiver, car, même après de fortes pluies, les colons irriguent volontiers leurs vignes pour en augmenter le rendement ; ils savent que l'humidité emmagasinée au fond du sol remonte par capillarité à la saison chaude.

En été l'eau du canal est distribuée en abondance aux cultures maraîchères qui se pratiquent sur de vastes étendues.

Dans les années de grande sécheresse les céréales viennent à bien dans la zone irriguée (1) dont la superficie est de 672 hectares.

A chaque hectare est affectée une heure d'eau par semaine soit 672 heures d'irrigation par semaine. L'heure d'eau taxée à l'irrigant 15 frs. en 1904, est portée à 18 frs. en 1909, et à 30 frs. en 1921, soit pour le budget syndical actuel un revenu annuel de $30 \times 672 = 20.160$ francs, employé à couvrir les frais de garde, d'entretien et d'amortissement du dernier emprunt (30.000 francs) destiné au bétonnage des canaux secondaires pour assurer définitivement toutes les irrigations.

En somme, plus d'un demi-million a été dépensé pour rendre permanente une œuvre commencée il y a 60 ans et

(1) En 1920, où le rendement en céréales fut nul dans la région, il a été récolté 180 quintaux de blé sur 10 hectares irrigués.

constituant aujourd'hui la principale richesse d'un des plus prospères et des plus anciens villages de l'Algérie.

Syndicat des Sources. — Le Syndicat des Sources, créé le premier, a rendu de grands services au début de la colonisation du pays, en distribuant de façon régulière les eaux des sources situées au Sud et au Sud-Est du village et dont le débit total est de 40^l.989 à la seconde. Ces eaux sont réparties sur quatre zones d'arrosage: la première prise est alimentée par la source d'Aïn-el-Hadjar qui débite 9 litres à la seconde ; la deuxième, par la source du ravin de Sidi-Kanoun débitant 1^l.70 à la seconde ; la troisième section est formée par des prises continues alimentées par la source du village qui débite 5^l.175 sur lesquels 1^l.725 est affecté aux irrigations ; la quatrième section comprend deux canaux alimentés par les sources de l'oued Hennaya dont le débit varie entre 24 et 30 litres à la seconde.

Le périmètre des terres irriguées par le canal des sources englobe une superficie de 220 hectares, 08 ares, 60 centiares. Le territoire de la Commune compte donc une étendue totale de (672 + 220 = 892 hectares) soumise à l'Irrigation.

2° *Les routes.* — Hennaya est aujourd'hui le carrefour des routes :

1° D'Aïn-Kial à Nédroma (chemin de grande communication n° 38 ; le centre est au km. 35,684) ;

2° De Tlemcen à Adjeroud (chemin de grande communication n° 46 ; le centre est au km. 10,490) ;

3° De Tlemcen à Beni-Saf (chemin de grande communication n° 47 ; le centre est l'origine du chemin).

Une ligne de chemin de fer en voie d'achèvement reliera Hennaya à Tlemcen et à Beni-Saf par Montagnac.

Cette ligne large de 1^m.05 d'axe en axe des rails, de 1^m d'entre-voie et d'une longueur totale de 69^{km}.443, place Hennaya à 16^{km}.0-3 de Tlemcen et à 53^{km}.370 de Beni-Saf.

Elle doit être livrée à l'exploitation à la fin de 1923.

Instruction publique

Les Ecoles. — En 1854, un bâtiment construit par le Service du Génie, près de la porte de Maruia, fut affecté à l'école mixte du village que dirigea un « maître d'école ».

En 1874, il y eut deux écoles distinctes, une de garçons et une de filles, par suite du dédoublement de l'école mixte.

En 1887, un maître indigène fut adjoint à l'instituteur français et une classe enfantine fut créée à l'école de filles.

En 1899, on décida la création d'une troisième classe à l'école de garçons.

En 1904, une école de garçons est construite sur la place et fait pendant à celle des filles construite depuis 1882.

En 1905-1906, une troisième classe fonctionne à l'école de filles.

En 1916, deux nouvelles classes sont ouvertes, une de garçons et une de filles.

En 1922, une cinquième classe est ouverte à l'école de garçons (indigènes).

A cette date l'école de filles compte donc 4 classes, dont une maternelle, et l'école de garçons, 5 classes, dont deux d'indigènes annexées.

L'école de garçons est fréquentée par 197 élèves européens et indigènes ; celle des filles est fréquentée par 162 élèves y compris l'effectif de la classe maternelle.

Fréquentation scolaire en 1922

HENNAYA (ÉCOLES)	FRANÇAIS		ISRAË- LITES		ÉTRAN- GERS		MUSUL- MANS		TOTAL des Européens		TOTAL des Indigènes Musulmans		TOTAL GÉNÉRAL	
	Garçons	Filles	Garçons	Filles	Garçons	Filles	Garçons	Filles	Garçons	Filles	Garçons	Filles	Garçons	Filles
de Garçons ...	38	»	12	»	55	»	92	»	105	»	92	»	197	»
de Filles.. ...	»	39	»	4	»	54	»	7	»	97	»	7	»	104
Maternelle ..	6	7	1	2	12	16	7	7	19	25	7	7	26	32
TOTAUX...	44	46	13	6	67	70	99	14	124	122	99	14	223	136

Si l'on compare les chiffres de ce tableau on constate qu'à deux unités près, l'effectif de la population scolaire européenne est la même dans les deux écoles tandis que

dans l'élément indigène il y a une différence sensible en faveur des garçons. Ici comme ailleurs l'indigène se soucie fort peu de l'instruction des filles.

Nombre d'enfants de 2 à 13 ans de la commune d'après le recensement du 6 Mars 1921

NOM de la LOCALITÉ	INDICATION du sexe	INDIGÈNES MUSULMANS		EUROPÉENS		TOTAUX	
		de 2 à 6 ans	de 6 à 13 ans	de 2 à 6 ans	de 6 à 13 ans	de 2 à 6 ans	de 6 à 13 ans
HENNAYA	Garçons	154	274	65	116	219	390
	Filles	181	193	69	108	250	301

1° L'examen de ce tableau permet de se rendre compte que tous les enfants d'âge scolaire ne fréquentent pas l'école.

2° Si l'on observe qu'il y a 116 garçons européens de 6 à 13 ans (tableau n° 2) dans l'ensemble de la population (agglomération et banlieue) et que 105 (tableau n° 1) se trouvent en classe le 1^{er} Décembre 1922, on peut affirmer que tous les garçons européens d'âge scolaire du village, vont à l'école avec assiduité. Les onze enfants qui forment la différence appartiennent à la population ambulante. Il est juste de dire que les filles fréquentent l'école aussi régulièrement que les garçons.

3° En constatant que 274 enfants indigènes ont l'âge scolaire (tableau n° 2) et que seuls 92 sont inscrits à l'école (tableau n° 1), on aura raison de croire qu'un plus grand nombre devrait fréquenter nos classes, mais il faut tenir compte que près de la moitié habitent les douars Zaouia, Aïn-el-Hadjar et Milia à une distance supérieure à 3 km.

Ces deux dernières sections distantes entre elles de 1^{km}500 et comptant ensemble 692 habitants pourraient être dotées d'une école préparatoire commune.

Ecole coranique. — L'enseignement du Coran est donné

par un cheikh originaire des Beni-Snassen (Maroc) à une dizaine de petits enfants indigènes qui fréquentent également l'école publique avec beaucoup de régularité. Cette école a un caractère absolument privé.

Démographie

Au moment de la conquête les indigènes de l'ancien village d'Hennaya prirent parti pour Abd el Kader et furent souvent raziés.

La plupart des familles dont les chefs guerroyaient avec l'Emir s'éparpillèrent dans toutes les directions.

A la fin de la conquête quelques-unes revinrent dans les environs et, lors de la création du village, trois familles (1), puis douze, furent autorisées à habiter à l'intérieur des murs, dans le quartier de la « tribu » où, vingt ans après, il y aura presque autant d'habitants que dans le reste du centre.

A côté des colons français et des indigènes, vinrent s'installer des Espagnols, ouvriers, jardiniers ou rousiers.

En 1871, la population comptait 498 européens et 415 indigènes (non compris les Ouled Alaâ). En 1881, la population normale ou municipale (1) était de 986 habitants comprenant : 395 citoyens français dont 25 israélites naturalisés ; 481 sujet français (indigènes musulmans) ; 110 étrangers.

En 1911, elle avait plus que triplé : 3.078 habitants se décomposant ainsi :

Français	634	} 1.044
Etrangers	410	
Musulmans	2.034	

La population agglomérée comptait 1.839 habitants dont 1.126 indigènes et la population éparse, 1.239 habitants dont 908 indigènes.

(1) Un des trois premiers chefs de famille indigènes était un Berbère appelé Banaoui, originaire d'Hennaya.

(1) Canal. — *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen*. (Bull. Soc. Géog. et Arch. d'Oran, T. VI, Janvier-Mars 1886, p. 6).

En 1921, la Commune compte . . . 3.725 habitants.

Français	746	—
Etrangers	518	—
Musulmans	2.461	—

en augmentation, sur 1911, de :

Français	112	habitants.
Etrangers	108	—
Musulmans	427	—

—
AU TOTAL 617 habitants.

La population agglomérée au chef-lieu compte 2.334 habitants dont 828 européens et 1.506 indigènes musulmans.

La population éparsé vivant dans les sections indigènes et dans les fermes atteint 1.391 habitants dont 436 sont des Européens et 955 des sujets musulmans. Toute la population indigène est inégalement répartie entre le village et ses trois sections comme l'indique le tableau suivant :

INDIGÈNES	En 1911	En 1921	Augmen- tation	Diminu- tion
Hennaya (centre) on compte.	1.126	1 506	380	»
Milila	374	482	108	»
Aïn-el-Hadjar	210	210	.	30
Zaouia	291	230	»	61
Fermes indigènes	»	33	33	»

La diminution de la population (94 unités) dans les deux dernières sections s'explique par l'extension de la colonisation française qui aboutit à refouler l'indigène vers l'agglomération. Celle-ci s'augmente à la fois par l'excédent des naissances et par l'immigration.

L'augmentation était de 66 (1) indigènes dans la décade de 1901 à 1911 ; elle est de 380 de 1911 à 1921.

(1) Renseignements fournis par la Mairie.

Pendant ce même laps de temps la population agglomérée s'est accrue de 69 Français et de 46 Etrangers.

En considérant ce dernier chiffre, il y a lieu de tenir compte qu'un grand nombre d'Espagnols sont partis après la guerre (de 1919 à 1920), en France et au Maroc.

Sur les tableaux de recensement les Israélites et les Marocains ne sont pas décomptés à part. Il y a actuellement dans le village, 56 israélites et un nombre un peu plus grand de sujets marocains.

La population étrangère est les $\frac{5}{7}$ de la population française : sauf trois Italiens qui ont fait souche et sont aujourd'hui naturalisés, les étrangers établis dans la commune sont originaires d'Espagne. L'Espagnol fait valoir dans le pays les qualités de sa race. Très sobre, âpre au gain, dédaignant le confort du logement et du couchage, il arrive sans ressources du fond de sa province, s'attache comme jardinier, au coin de terre qu'il loue, se met aussitôt à baragouiner l'arabe, entre en relation avec les indigènes et ne tarde pas à acheter quelques hectares de terrain broussailleux qu'il défriche lui-même patiemment. C'est le noyau d'une propriété qu'il agrandira avec le temps.

De nombreux Espagnols ont, de la sorte, acquis une honnête aisance dont nul ne peut être jaloux, car leur labeur opiniâtre a contribué à l'extension de la colonisation en Algérie et à l'augmentation de la richesse nationale. Ceux d'entre eux qui sont devenus Français, manifestent, à vrai dire, plus d'admiration que d'amour pour notre pays ; mais ils évoluent : l'intérêt, l'influence de l'école et le contact de l'élément français modifient progressivement leur mentalité particulière à notre avantage. Ils ont servi avec dévouement leur patrie d'adoption pendant la guerre et il faut leur en savoir gré.

L'évolution de l'indigène est bien plus lente : il envoie ses garçons à l'école française : il a adopté la charme « française » et les méthodes des colons pour les travaux des champs, mais n'a rien changé à sa manière de vivre.

L'élément indigène est double de la population européenne et joue un grand rôle dans la vie économique : il est formé de fellahs, de petits commerçants et d'ouvriers agricoles qui fournissent, pour tout genre de travail, la main-d'œuvre nécessaire.

Habitation. — Orientation. — La population de la Commune est assez disséminée (65 hab. par km²), les deux tiers seulement demeurent dans le village ; l'autre tiers se répartit dans 57 fermes éparses sur le territoire et trois douars. Au douar Zaouia, les indigènes s'abritent sous la tente ; ailleurs ils vivent dans des maisons et des gourbis.

Les maisons des indigènes sont construites dans de mauvaises conditions d'hygiène ; elles sont petites, basses, divisées en pièces exiguës, n'ayant pour toute ouverture qu'une porte donnant dans une cour entourée de hauts murs et où passent la nuit, pêle-mêle, des chèvres, des vaches, des poules et des chiens.

L'habitation du colon, est au contraire, suffisamment spacieuse, bien aérée, claire et agréable ; elle est en général composée de plusieurs chambres au rez-de-chaussée.

La plupart des matériaux de construction se trouvent dans le pays : pierre de tuf, sable gris des rivières pour les ciments, sable jaune des sablières pour les mortiers ordinaires, chaux des fours locaux, tuiles des briqueteries ; seuls, la chaux hydraulique, le ciment et le bois de charpente viennent d'Oran ou d'Alger.

Au village, l'orientation des habitations est réglée par l'orientation des rues ; mais pour les bâtisses isolées la plus recherchée est celle du Nord ou celle de l'Est. Cette dernière qui a l'avantage de garantir des vents d'Ouest, dominant en hiver, présente de grands inconvénients pour les fermes de la rive gauche de la Sikkak, car elle expose les habitants à recevoir directement les émanations pestilentiellles qui se dégagent des bords de la rivière. Là, l'orientation Nord-Ouest serait préférable ; elle permettrait d'éviter l'infection paludéenne.

CHAPITRE VII

LES RESSOURCES

1. Cultures : Leur nature, le vignoble, cultures maraichères, céréales, engrais, travaux des champs, cultures arbustives. —
2. Élevage.

I. — Cultures

Les colons du village et les fellahs indigènes exploitent des propriétés réparties sur une étendue de 5.732 hectares ⁽¹⁾.

Centre d'Hennaya et section d'Aïn-		
el-Hadjar	3.509	hectares
Section de Milia.....	1.440	—
Section de Zaouia.....	783	—
Total égal....	5.732	hectares

Dans cette superficie sont compris 500 hectares environ de terres incultes formant les pentes et les plateaux dolo-mitiques du Dhahar Mendjel ; 429 hectares de terrain de parcours communal où pousse le palmier nain ⁽²⁾ ; 26 hectares 30 ares occupés par l'emplacement du village, y compris les Boulevards extérieurs ; 2 hectares 85 centiares affectés au cimetière indigène, marabouts, etc. On peut évaluer, en outre, à près de 100 hectares les friches des terrains en litige ; soit un total d'un peu plus de 1.000 hectares ne recevant aucune culture et dont la moitié pourrait être mise en valeur.

La superficie des terres défrichées et cultivées est appro-

(1) Exactement 5732 ha. 09 a. 10 ca. (Lettre du Géomètre en chef au Maire, mars 1894).

(2) La Municipalité, autorisée par le Préfet, a loué pour 10 ans 100 hectares de communal divisés en lots de 5 et 10 hectares au prix moyen de 15 fr. l'hec-tare à condition que les locataires fassent défricher dans un délai de trois ans.

totalivement de 4.500 hectares, se décomposant de la manière suivante :

Terres à céréales.....	2.595	hectares
— complantées en vignes....	1.100 ⁽¹⁾	—
— de jardins et prairies.....	200	—
— de culture maraîchère.....	400	—
— autres cultures	205	—
	4.500	hectares

En 1890, les cultures occupaient 1.742 hectares dont 1.300 hectares de céréales sur lesquels 600 hectares étaient emblavés dans des brousses de palmiers nains. On peut donc estimer qu'il restait à défricher à cette époque près de 3.000 hectares de riches terres qui donnent aujourd'hui des moissons superbes et un vin justement renommé.

Les céréales et la vigne ont remplacé le palmier nain grâce aux constants et louables efforts des colons. Marocains solides et Espagnols patients, tous utiles auxiliaires de la colonie, ont prêté leurs robustes bras pour le défrichement. Que de capitaux n'a-t-on pas employés à cet effet pendant ces 25 dernières années !

Le défrichage d'un hectare de terre qui revenait, avant la guerre, à 250 fr. ⁽²⁾ se paye aujourd'hui de 350 à 500 fr.

Et malgré la cherté de la main-d'œuvre, les défrichements se poursuivent sans interruption, même dans les terrains communaux. J'ai vu défricher depuis neuf ans plus de 1.500 hectares de terres jadis couvertes de palmiers nains.

Comment se décompose le territoire d'après la nature des cultures. — La nature des cultures est fonction de la nature des terres et de leur exposition. Ces deux facteurs dont les colons se préoccupent beaucoup aujourd'hui déterminent le groupement des plantations de même espèce et leur adaptation au sol qui leur convient le mieux. Les irrigations forment le troisième facteur permettant de faire des cultures spéciales et d'en assurer le rendement.

(1) La superficie du vignoble est toujours supérieure à celle qui est déclarée à la Mairie, car la déclaration ne porte que sur les vignes en rapport.

(2) D'après les renseignements fournis par la Mairie.

Aussi, après la période des essais infructueux, le cultivateur a-t-il été fixé sur les espèces de plants et de grains à confier à la terre dans les différentes parties du territoire.

Au point de vue de la nature des cultures, le territoire peut être divisé en quatre zones :

1° Autour du village sont les jardins et les vergers ;

2° Les vignes et les cultures maraîchères forment une deuxième grande couronne ;

3° Les céréales sont vers la périphérie ;

4° Dans les ravins, plus ou moins profonds, dirigés vers le Nord et le Nord-Est se fait la culture arbustive.

I. — Les Jardins

A l'intérieur même du village, attenant aux maisons, ou à peu de distance, se trouvent de beaux petits jardins où poussent l'oranger et le mandarinier au milieu de légumes et de fleurs. A côté des remparts et surtout sur l'emplacement de l'ancien village, près de l'oued Hennaya, les jardins étagés produisent en abondance toutes sortes de légumes. Entourés de ronces ou de grenadiers ils sont plantés de nêlliers, de noyers et de figuiers dont les fruits sont très estimés des indigènes.

II. — Vignoble

Le climat et le sol d'Hennaya se prêtent admirablement à la culture de la vigne ; aussi la superficie du vignoble qui était en 1894 de 400 hectares et rapportait 96.600 fr. (1), atteint-elle actuellement plus de 1.100 hectares dont 1.021 en plein rapport susceptibles de donner un rendement annuel de 40.000 hectolitres valant trois millions (2).

Les colons ont fait des progrès dans l'art de la vinification. Les plantations sont faites en tenant compte de la nécessité d'adapter les divers cépages à la nature du sol, à l'exposition et au climat.

Les variétés qui réussissent bien et qui sont cultivées par la généralité des viticulteurs sont celles du Midi de la France et de l'Espagne.

(1) 6.900 hectolitres vendus à 14 fr. l'hectolitre (*Les Vins d'Algérie*, ouvrage publié en 1895 par ordre de J. Cambon, Gouverneur général)

(2) Le prix moyen de l'hectolitre étant 75 francs.

Comme cépages rouges : le Carignan, l'Alicante ou Grenache, le Morastel, l'Aramon qui fournit un vin plus alcoolique, plus fin et plus frais que dans le Midi de la France, le Petit Bouschet pour les vins foncés.

Comme cépages blancs :

La clairette (de Die) employée par un seul vigneron ⁽¹⁾ à la fabrication des vins blancs à faible degré d'alcool, mais délicats et francs de goût ; le Valençy et les cépages indigènes pour les raisins de table.

Les vignes sont mieux cultivées qu'au début, mieux défendues contre les maladies cryptogamiques si préjudiciables à la qualité des vins. Celle-ci a été, de ce fait, améliorée et les vins du pays, caractérisés par leur finesse, leur belle coloration, leur bonne constitution et leur fraîcheur remarquable sont très recherchés par les négociants de la Métropole.

Toute la superficie du vignoble est bien orientée ; elle s'étend au Nord et au Nord-Ouest sur des plateaux marno-calcaires, au Sud dans la plaine sur des terres d'alluvion.

Le rendement moyen à l'hectare est de 40 hectolitres dans les bonnes années :

En coteaux	30 hectolitres
En plaine irrigable.....	50 —

Un vigneron ⁽²⁾ pourtant a fait en 1921, 4.460 hectolitres avec les raisins récoltés dans 70 hectares de vigne, soit à l'hectare 63 hectolitres.

Les vignes de la plaine, dont la plupart sont irriguées l'hiver, rapportent bon an mal an, de 5 à 10 hectolitres de plus que celles des coteaux.

Le rendement moyen à l'hectare tombe à 25 hectolitres dans les années mauvaises.

(1) M. Paul Grasset.

(2) M. François Cazenave.

Vins. — Relevé des déclarations totales de récoltes faites à la mairie d'Hennaya en :

INDICATION de l'année	SUPERFICIE des vignes en production	QUANTITÉ totale de vin nouveau provenant de la propre récolte des déclarants	TOTAL général des vins déclarés	NOMBRE de déclarants	OBSERVATIONS
1894	400 ^{ha}	»	6 056 ^{hl}	»	Le stock des vins restant de l'année précé- dente est pres- que toujours insignifiant
1904	670	»	25 700	»	
1914	751	»	40 905	107	
1921	1 071	»	41 256	102	
1922	1 021	»	39 832	99	

La superficie du vignoble fait tache d'huile. Elle s'étend de plus en plus malgré la disparition des premières vignes que l'on arrache un peu partout.

Cette superficie a passé :

De 400 hectares	en 1894
à 670	— en 1904
à 751	— en 1914
à 1 071	— en 1921

Au cours de l'hiver de 1922 ont été plantés :

20 hectares en alicante et autres cépages.

15 — en plants américains (reconstitution).

Dans la plaine la plantation se fait en terre défoncée à la charrue fixe et sur les terrains en pente dans des trous de 0^m50 à 0^m60 de profondeur.

La seconde manière de planter, qui n'est certes pas la meilleure, marque un progrès sur l'ancien procédé de la barre à mine employé par les premiers habitants du village.

Le vignoble d'Hennaya est en bon état : le phylloxera y a fait relativement peu de ravages. Depuis son apparition (1884) (1), il a été efficacement combattu par le

(1) Renseignement fourni par M. Cardonne.

Syndicat Agricole de la région de Tlemcen jusqu'en 1920. A partir de cette date la liberté a été rendue aux colons qui se préoccupent déjà de la reconstitution de leurs vignes en plants américains. Deux champs d'expériences de 25 ares chacun ont été créés pour y faire l'essai des espèces les plus résistantes.

III. — Cultures maraîchères

Ces cultures se pratiquent dans la zone de grande irrigation. Elles comprennent : les pommes de terre, les pastèques, les melons et les légumineuses, fèves, petits pois, haricots. Faites sur une grande échelle, elles sont la source d'un revenu considérable pour le pays.

Les pommes de terre rouges ou blanches se récoltent deux fois par an. Semées en été au mois de Juillet, elles sont arrachées en Décembre ; semées en hiver au mois de Février, elles sont arrachées en Juillet.

Les pastèques et les melons sont semés en Mars et vendus en Juillet et Août. L'hectare rapporte jusqu'à huit mille francs dans les bonnes années.

Comme les pommes de terre, les légumineuses qui leur succèdent ordinairement s'obtiennent deux fois dans la même année : en hiver, de Novembre à Mai, et en été, de Juillet à Novembre.

Le poivre rouge. — La culture du piment fort, pratiquée surtout par les indigènes, a donné naissance à une industrie dont le rapport est très apprécié des femmes arabes en ce sens que le mari avance l'argent pour l'achat de la matière première et ne participe pas aux bénéfices.

La mauresque coupe ses piments en cossettes qu'elle fait sécher sur un drap ou à même le sol balayé. Les cossettes sont pulvérisées après dessiccation. Le poivre rouge ainsi obtenu est de vente courante ; il constitue le plus clair du revenu professionnel de la femme indigène.

IV. — Céréales

Les céréales sont cultivées dans les terres les plus éloignées de l'agglomération. Elles mûrissent aussi dans l'olivaie de la plaine. Celles qui sont ensemencées dans la région comprennent : le blé dur, le blé tendre, le blé à

barbe ; elles réussissent mieux en coteau qu'en plaine ; l'orge, dont on ne cultive généralement que l'espèce introduite par les Européens, à épi carré, est employée à la nourriture des chevaux, soit en grain soit en fourrage vert.

L'avoine est plus productive que l'orge. On la sème mélangée avec celle-ci quand elle est destinée à la nourriture des bêtes de trait et non à la vente. Le maïs, qui n'est pas utilisé par les Arabes, est cultivé par les Européens pour être donné comme fourrage vert aux vaches laitières. Le grain est utilisé pour engraisser des porcs et pour gaver des oies.

Statistique Agricole

Production de la récolte en 1921 exprimée en quintaux

BLÉ DUR		BLÉ TENDRE		ORGE		AVOINE		MAIS	
Européens	Indigènes	Européens	Indigènes	Européens	Indigènes	Européens	Indigènes	Européens	Indigènes
7.266	228	2.705	»	10.275	1.320	12.180	420	7	3
Rendement à l'hectare	14	6	12	»	15	10	13	7	»
	519	38	225	»	685	132	936	60	»

Plantes fourragères. — Très peu de luzernières sont faites dans le pays qui pourtant ne manque pas d'eau d'arrosage ; la betterave et les gesses sont cultivées pour la nourriture des vaches laitières.

Engrais. — Travaux agricoles

Les terres à céréales sont, pourrait-on dire, plutôt amendées que fumées. Les cultivateurs font, il est vrai, le plus grand cas des fumiers de ferme qu'ils emploient en abondance pour toute espèce de culture ; mais peu

nombreux sont ceux qui font usage de fosses spéciales en vue d'empêcher l'évaporation du purin et la déperdition de l'azote. Les fumiers, exposés en plein air, sont desséchés par le soleil ou lavés par la pluie ; ils constituent, dès lors, au moment de leur emploi, moins un engrais qu'un amendement.

Lorsque le fumier de ferme fait défaut on y supplée par des engrais chimiques dont le plus en usage est le superphosphate de chaux. Cet engrais est épandu sur le sol avant les semailles, plus rarement en couverture.

Les ensemencements ne se font qu'à partir d'Octobre sur terre préparée ; les terres argileuses, difficiles à labourer après de fortes pluies sont, par les colons, semées en premier lieu. Quant aux terres plus légères, ou, plutôt, moins argileuses, le colon, comme l'indigène d'ailleurs, attend pour les emblaver que les premières pluies d'automne les aient profondément détrempées. Et comme ces pluies tardent parfois à tomber, les semailles ne sont guère terminées que vers la fin de Décembre. Le fellah indigène sème jusqu'en Janvier et même jusqu'à la fin de Février. Soixante-dix jours, dit-il, suffisent au grain pour pousser et mûrir.

L'alternance des cultures est fixée par l'assolement quadriennal : blé, orge, avoine, labours avec ou sans légumineuses en lignes espacées. Jamais de jachère.

Les céréales sont semées à la volée ou au semoir mécanique. Chaque propriétaire conserve ses semences qu'il a soin de passer au trieur.

Dès que la moisson est terminée, ovins et bovins sont mis au champ jusqu'au moment où l'on brûle les chaumes. Quelques cultivateurs ont accoutumé de faire coïncider l'incinération des chaumes avec les labours d'été, cela leur permet d'enterrer aussitôt les cendres.

V. — Cultures arbustives

Olivier. — La culture de cet arbre se fait dans le pays depuis la plus haute antiquité. De vieux troncs entourés de rejetons atteignent des proportions considérables ; leur plantation date, d'après la tradition, de l'époque de l'occupation romaine.

Les oliviers épars dans la plaine au moment de la conquête sont englobés aujourd'hui au milieu de la belle

et riche forêt créée par la colonisation française et constituent la parure d'hiver de la région d'Hennaya.

La superficie de l'olivaie s'étend sur le tiers environ du territoire de la commune dans les jardins, dans les champs, un peu partout ; mais son extension progressive est subordonnée à celle de la vigne : il n'y a point de carré de vigne nouvelle qui ne soit simultanément complanté en oliviers. Seules les terres à céréales en sont dépourvues.

Le colon fume, taille et élague l'olivier qui est une abondante source de revenus ; quand il peut il l'irrigue copieusement.

Les olives mûrissent et se cueillent en Novembre-Décembre ; elles sont abattues à l'aide de grandes gaules. Cette façon de procéder à la cueillette ne permet d'avoir un bon rendement qu'une année sur deux, car on sait que l'olive mûrit sur les pousses de deux ans.

En 1911 (1)	le rendement a été de	22.000 litres
— 1921	—	65.000 —
— 1922	—	45.900 —

Les olives récoltées sont en majeure partie transformées en huile dans les cinq usines du village munies de presses hydrauliques ou à vapeur.

Les arbres fruitiers. — Leur exposition. — D'autres cultures arbustives sont pratiquées dans les terres les mieux exposées qui se trouvent le long des ravins dirigés vers le Nord et le Nord-Est. C'est là qu'on plante les orangers, les mandariniers, les citronniers, les nélliers, les cerisiers, les amandiers, les grenadiers, les figuiers et les jujubiers. Abrités des vents chauds du Sud et des forts vent d'Ouest, tous ces arbres prospèrent admirablement et mûrissent des fruits de qualité supérieure, abondants et volumineux, sains et juteux.

J'aimerais y voir aussi des bananiers dont la culture reste confinée à côté des prises d'eau dans les jardins intramuros. Les essais qu'on a déjà faits ont bien réussi. Les

(1) Antérieurement à cette date, je n'ai pu me procurer aucun renseignement précis.

pieds sont de belle venue et se multiplient rapidement. Les fruits récoltés sont délicieux ; il leur manque seulement un peu de la suavité du parfum des bananes exotiques.

Orangeries. — Sur les bords de la Sikkak et dans les ravins débouchant dans la plaine d'Hennaya, l'oranger trouve un sol et un abri favorables à son développement.

Les orangeries sont assez nombreuses et de nouvelles sont créées tous les ans. Les oranges mûrissent en Décembre.

Essences forestières. — *Essences diverses.* — Le territoire n'a pas de forêt. Les arbres que l'on y trouve sont des arbres d'agrément ou d'alignement.

Les principales essences cultivées sont : le pin d'Alep, que l'on trouve près des remparts et à la source d'Hennaya ; le mûrier noir ; le mûrier blanc, dont la feuille a été employée assez longtemps à nourrir les vers à soie des magnaneries du village ⁽¹⁾ et qui a été remplacé par le platane oriental, le peuplier blanc, appelé à tort tremble, le caroubier, le troène, le marronnier d'Inde.

Tous ces arbres plantés en bordure des boulevards et des rues, ainsi que sur les places publiques, font l'ornement des promenades.

Le micocondier et le peuplier se trouvent dans les ravins humides et le long des canaux.

Il faut citer aussi le tilleul, l'acacia et l'orme. Le dernier ne vieillit guère, il est attaqué par le *cossus rouge-bois*.

Elevage

Pâturages. — Les pâturages de la région d'Hennaya ne sont pas assez vastes pour permettre de faire en grand l'élevage du bétail.

(1) SÉRICICULTURE. — Lors de la création du centre, les artères principales et les boulevards intra-muros et extra-muros furent bordés de mûriers. Quelques colons eurent l'idée d'utiliser la matière première qu'ils avaient sur place. Ils aménagèrent des magnaneries et élevèrent des vers à soie. La cueillette des feuilles fut autorisée à titre gratuit pour encourager les magnaniers. Mais, il y a une trentaine d'années, il fut décidé que les feuilles de mûriers resteraient sur les arbres pour ombrager les promenades. La sériciculture fut alors abandonnée.

Les terrains de parcours comprennent 500 hectares de terres incultes et environ 200 hectares de communaux.

Il n'est donc pas possible d'élever un nombreux bétail sur une étendue aussi restreinte, dépourvue d'herbe pendant les années de sécheresse.

Ovins. — Aussi ne trouve-t-on dans le pays que 794 ovins parmi lesquels 200 brebis de race tiarétienne, demi-mérinos, à tête blanche.

Les moutons paissent l'été dans les chaumes et l'automne dans les vignes. En hiver et au printemps, ils cherchent une maigre nourriture dans les friches ; mais en toute saison ils doivent trouver de la paille au râtelier.

Le colon achète des brebis pour en tirer un triple produit : le fumier, la laine, les agneaux. Il ne tire pas parti du lait.

Caprins. — En territoire indigène se trouve la majeure partie des 238 chèvres dénombrées dans la commune.

Bovins. — La race bovine est moins bien représentée : on a compté en 1921, 106 bovins ⁽¹⁾ comprenant :

28	vaches	laitières	indigènes.
62	—	—	d'importation.
16	veaux	ou	taureaux.

La vache indigène donne du lait pour toute la famille. Elle a en pâture les feuilles des palmiers nains du communal ou l'herbe poussant au bord des chemins ruraux.

Autrement est traitée la vache laitière du colon. Pendant la mauvaise saison elle quitte peu l'étable où elle est nourrie de foin sec, de betteraves, de carottes et de gros son. Luzerne, orge verte ou maïs vert constituent la base de sa ration à la belle saison.

Les races de vaches laitières bien acclimatées dans le pays sont la race bretonne et la race franc-comtoise. On trouve peu de vaches hollandaises et presque plus de suisses.

Le lait, vendu en toute saison un franc le litre, est un produit rémunérateur, apprécié des éleveurs. Mais le fumier et la vente des veaux les dédommagent assez des soins nécessités par les vaches laitières.

(1) Statistique de la Mairie.

Les bœufs sont rares : leur nombre a considérablement diminué depuis que le colon ne les emploie plus comme bêtes de labour.

Un bœuf indigène pèse en moyenne 120 à 130 kilog.

Une vache — — — — — 80 à 90 —

Une vache de race française pèse 200 à 220 —

Race chevaline. — Cheptel. — Bêtes de labour ou de somme

L'augmentation de la surface cultivable a amené comme conséquence naturelle, la diminution du cheptel ovin et bovin et l'augmentation des animaux de labour, de trait et de somme.

Le village possédait :

Chevaux entiers	Chevaux hongres	Juments	Mulets	Mules	Anes	Anesses	TOTAL
En 1906							
60	»	60	78	94	6	2	300
En 1915							
82	6	109	167	209	12	14	599
En 1921							
69	3	172	186	192	64	21	707

On peut se rendre compte que le nombre des animaux de trait ou de somme a doublé en 9 ans et qu'il va en augmentant.

Cette augmentation provient moins des achats effectués dans les marchés que de l'importance acquise par l'élevage de la race chevaline.

Trente-quatre juments poulinières de race française produisent de nombreux « élèves » et permettent aux colons de s'approvisionner en « moteurs animés, aptes et bien conformés ».

CHAPITRE VIII

ACTIVITÉ HUMAINE

Exploitation agricole. — Industrie — Commerce

Propriétés

Exploitation agricole. — Au point de vue de l'exploitation des terres, l'ensemble du territoire se décompose de la manière suivante :

- 1° Domaine de l'Etat ;
- 2° Propriétés de la Commune ;
- 3° Biens indigènes ;
- 4° Propriétés des colons.

1° Le domaine de l'Etat est peu étendu à Hennaya, car il n'existe point de forêt à l'intérieur du périmètre de la commune : il comprend l'emplacement des remparts, intra-muros et extra-muros, l'emplacement de l'ancien marché et une pièce de 20 hectares en friche louée pour 6 ans.

2° Les propriétés de la Commune se composent de terrains de parcours de 429 hectares et de lots de culture constituant la dotation des écoles : 11 hectares 44 ares.

3° Les biens indigènes comprennent environ 1.000 hectares de terre melk et 60 hectares de habous.

4° La superficie totale des propriétés des colons dépasse 4.000 hectares et se décompose en :

157	petites propriétés de	1	à	50	hectares
8	moyennes	—	de	50	à 100 —
7	grandes	—	de	plus de 100	—

Les cultures, dans chaque propriété, varient selon l'étendue de la propriété, la nature du sol et les facilités d'irrigation.

Dans les grandes et moyennes exploitations la vigne occupe le 1/5 environ de la superficie totale dont les 3/4

sont réservés aux céréales, tandis que dans la 20^e partie se trouvent des cultures maraîchères.

Dans les petites propriétés la proportion des cultures diverses s'élève au 1/8 de la superficie de l'exploitation, les céréales en occupent la moitié, la vigne les 3/8.

En général les petits colons réservent plus d'espace à la vigne et aux cultures diverses qu'aux céréales, car, dès le début, ils ont été mis dans l'obligation de produire vin et légumes pour leur propre consommation : ce qui était une nécessité est devenu une règle.

Les petites propriétés, de beaucoup les plus nombreuses, sont aux alentours du village et comportent un lot de vigne, un lot de jardin et une pièce à céréales complantée ou non en oliviers.

Grandes, moyennes ou petites les propriétés du territoire sont exploitées directement par les possesseurs du sol. On n'en saurait citer une seule qui soit affermée.

Le colon tient à embaucher et à surveiller personnellement ses ouvriers agricoles dont la plupart sont des indigènes musulmans (1).

Les chefs d'équipe dans les grandes exploitations sont des Espagnols payés au mois.

L'ouvrier indigène travaille en temps ordinaire à 5 et à 6 francs par jour. Mais il est des époques où les travaux doivent être effectués dans le minimum de temps : la main-d'œuvre devient alors plus chère. C'est ainsi qu'au moment de la moisson, du binage des pommes de terre et des pastèques le salaire de l'ouvrier s'élève jusqu'à 8 et 10 francs par jour.

Le colon. — Le prix des terres

Les colons d'Hennaya sont laborieux, économes, quelquefois égoïstes, toujours tenaces. Ils aiment la terre et payent très cher l'arpent qui arrondit leur domaine. Avant la guerre, ils payaient 1.000 francs l'hectare de terre défriché ; en 1920, l'hectare de broussailles valait de 6.000 à 7.000 francs et l'hectare de vigne 12.000 francs.

(1) Les ouvriers marocains sont plutôt des défricheurs, mais quelques-uns, originaires des Beni Snassen, sont employés aux travaux des champs.

Les colons savent sacrifier l'argent à la terre qui les récompense de leur peine.

Si l'on compare les progrès accomplis, depuis les petites concessions en friche du début de la colonisation, jusqu'aux exploitations actuelles de plus de 100 hectares, on remarque un si violent contraste qu'on reste confondu par les changements survenus en moins de trois quarts de siècle.

L'œuvre du colon français est vraiment admirable dans ce pays qui lui doit sa prospérité générale.

Industrie

Les différentes industries locales occupent environ 150 ouvriers ; elles se divisent en trois groupes :

1° Le premier groupe comprend les industries dont les matières premières utilisées sont fournies naturellement par le sol et celles obtenues par la culture : industrie textile, meunerie, distillerie, huilerie ;

2° Dans le second groupe entrent les industries qui transforment la matière brute tirée du sol et du sous-sol : briqueterie, industries extractives, chaufournerie ;

3° Le troisième comprend toutes celles qui ont été créées par la nécessité de fabriquer sur place le matériel d'exploitation indispensable aux agriculteurs : charronnage, carrosserie, tonnellerie, forges.

Les industries de ce dernier groupe importent bois, fer et machines-outils, mais n'exportent rien, car, ce qu'elles peuvent fabriquer suffit à peine à satisfaire à la demande locale. Aussi bien les aurais-je simplement énumérées à titre documentaire si je n'avais remarqué l'importance croissante qu'elles prennent chaque année : charrues, chariots, charrettes, élégantes carrioles et break de famille sortent tout neufs des ateliers de charronnage et sont livrés aux colons qui, se trouvant bien servis chez eux, renoncent à adresser ailleurs leurs commandes. C'est donc là un progrès, et, tout progrès, à mon avis, vaut la peine d'être signalé.

Crin végétal. — La fabrique de crin végétal a une installation complète de machines cardeuses et fileuses où

travaillent 35 ouvriers ⁽¹⁾, dont 32 sont indigènes et 3 Espagnols. Elle achète à 5 francs le quintal les feuilles de palmier nain que lui apportent les Arabes des tribus environnantes. Dix mille quintaux de feuilles sont annuellement transformés en crin, en cordes ou en « liens ».

En 1922, il a été fabriqué 3.533 quintaux de crin végétal qui ont été livrés ⁽²⁾ à une maison de Marseille.

Huilleries. — La localité possède 5 huilleries dont la moins importante est à manège. Les quatre principales fonctionnent avec une force motrice totale de 70 HP. Elles triturent en moyenne 3.000 quintaux d'olives par an, produisant environ 50.000 litres d'huile. Le quintal d'olives rend de 16 à 18 litres d'huile.

Briqueteries et tuileries. — L'argilière du village la plus renommée est située à 1.500^m au Sud-Est. L'argile en est fine et compacte ; elle alimente la plus importante des trois briqueteries du centre. Les briqueteries et tuileries fabriquent des tuiles dites « tuiles du pays », des briques pleines ou creuses, des carreaux ordinaires et des carreaux de 0,30 × 0,30 employés par les boulangers au carrelage de leurs fours.

Petits métiers indigènes. — A ce tableau succinct des industries locales dirigées par des Européens, il convient d'annexer celui des petits métiers indigènes qui sont certes d'un rapport minime, mais tous dignes d'intérêt.

La laine. — *Le filage.* — Des mauresques lavent, cardent et filent la laine blanche qu'elles emploient à faire du tricot ou qu'elles vendent au commerce.

Tissage. — Seule, une mauresque venue de Tlemcen possède un métier de tissage de la laine : elle tisse des djellabas et fabrique de beaux tapis.

Cette industrie naissante mérite d'être encouragée. Le Chef de la municipalité actuelle a promis de monter de nouveaux métiers pour permettre à plusieurs apprenties de travailler en même temps.

Sparterie. — *Corderie.* — Avec l'alfa et le palmier nain, quelques indigènes fabriquent des nattes, en usage dans les cafés manres, des couffins, des chouaris et des cordes.

(1) 10 hommes, 12 femmes, 13 enfants.

(2) 38 francs le quintal, quai Oran.

Statistique industrielle

GROUPES	INDUSTRIES	NOMBRE d'établissements en activité	NOMBRE TOTAL D'OUVRIERS employés				FORCE motrice expri- mée en HP	PRODUCTION ANNUELLE 1922(1)
			Fran- çais	Étran- gers	Indigènes hom- mes fem- mes			
Alimentation	Meunerie.	2					6 HP ½ 70	300 000 kg
	Boulangerie	2	1		4			2 000 litres
	Distillerie.	2	2		2			50 000 litres
	Huilerie	5	5		40			
Industrie du Bois	Menuiserie en bâtiment.	2	2		3			
	Tonnellerie	2	2					
Carrosserie	Charronnage.	3	12	3	5			20 véhicules
Céramique	Briqueterie	3	4		5			400.000 briques ou tuiles
Industrie textile	Fabrique de crin végétal.	1		3	10	12	12	3.500 quint.
	—				enfants 10			
Métallurgie Constructions mécaniques	Ajusteur mécanicien	1			1			
	Serrurerie	1						
Industries extractives	Carrières de pler. à bâtir.							
	— à chaux							
	Sablières							400m3
	Argilières							400m3
Chaufournerie	Fours à chaux	2			5			500 quint.
Industries diverses	Métier à tisser la laine.	1				1		

(1) Renseignements pris chez les industriels.

Commerce

Marché des Ghocels ⁽¹⁾ et marché d'Hennaya

Les débuts du commerce local se firent au marché des Ghocels dont il me paraît intéressant de faire l'historique.

Lorsque le centre de colonisation d'Hennaya fut détaché de Tlemcen, la nouvelle commune de plein exercice ne pouvait, dès la première année, équilibrer son budget si, à ses faibles ressources elle ne joignait le produit du fermage du grand marché des Ghocels. Le rattachement à la commune de la tribu des Ouled Alaa où se tenait ce marché fut alors demandé et aussitôt autorisé par arrêté du Gouverneur général en date du 14 Avril 1874. En fait, l'annexion de cette tribu ne fut jamais réalisée, mais Hennaya obtint la perception, pour son compte, de tous les droits de marché. C'était un revenu net de plusieurs milliers de francs qui, tous les ans plus élevé, venait grossir le chiffre des autres recettes. Le marché des Ghocels avait lieu le vendredi à Aïn-Bou-Corra ⁽²⁾ à l'extrémité Nord-Est du territoire, à environ 7 kilomètres du village. C'était un peu loin.

La Municipalité désirant le rapprocher demanda et obtint qu'il fut transféré sous les remparts du village, à la porte de Rachgoun. L'installation eut lieu dans une enceinte couvrant 1 hectare 89 ares.

Mais les tribus qu'on éloignait ainsi du centre de leurs transactions commerciales demandèrent la création de marchés à proximité de leur territoire. Les Traras et la basse Tafna eurent le leur à Aïn-Fekerina, un autre fut

(1) Il y a deux Ghocels : Aïn Bou Corra et Aïn Ouahab. Aux premiers temps de l'occupation française, les Ghocels formaient un Aghalik dont l'Agha avait sous ses ordres les tribus des Ouled Alaa, des Merazga, des Krarsba, des Mediouna Cheraga, des Médiouna Ghoraba, des Ouled Sidi Ali, des Beni Chaïb, des Ouled Sidi Youssef et des Fehoul. Un cadî venait tenir audience une fois par semaine, le vendredi.

(2) Ce nom évoque le souvenir du fondateur de Tlemcen, le fameux chef ifrenide Abou Corra, de la tribu des Beni Ifren. (*Histoire des Berbères*, par Ibn Khaldoun, T. III, p. 332-333). Et Tabéri, en parlant d'Abou Corra, l'Ifrenide, dit : « Alors on leva le siège de Tolma et Abou Corra s'en retourna dans les contrées qu'il habitait aux environs de Tlemcen. » (*Loc. cit.* T. III, p. 334).

Abou Corra n'aurait-il pas donné son nom à la source du premier Ghocel ?

créé chez les Ouled Riah, un troisième à Montagnac, à 14 kilomètres.

Privé de sa clientèle, le marché « d'Hennaya », dont la location avait atteint 9.650 francs, périclita et perdit peu à peu de son importance ; les efforts de la Municipalité ne purent le relever : il fut déserté de plus en plus et finit par tomber au point qu'il n'est plus aujourd'hui fréquenté que par des marchands de légumes. Il ne donne à la commune qu'un revenu dérisoire. D'ailleurs il ne se tient plus sur l'ancien emplacement, mais sur un petit coin de la grande place.

Depuis longtemps les colons ont accoutumé de fréquenter le marché de Tlemcen où ils vendent les produits maraîchers et s'approvisionnent en bêtes de trait. Les indigènes fréquentent de préférence celui de Montagnac ; mais aujourd'hui tous ces marchés ne suffisent plus à l'activité économique actuelle du centre.

Pour l'écoulement des récoltes et des produits des industries, d'autres débouchés sont devenus nécessaires. Si Tlemcen est restée le marché des céréales, des légumes verts et des fruits, Oran est bien celui des vins et des alcools et Marseille celui du crin végétal. Il n'est pas jusqu'au Maroc oriental qui ne soit tributaire du pays pour les huiles, les légumes secs, les vins et les tuiles.

Le chiffre des exportations que je ne saurais indiquer même approximativement, varie d'une année à l'autre, mais dépasse toujours plusieurs millions de francs.

Quant aux importations, elles consistent surtout en denrées alimentaires, sucre, café, thé, pâtes, conserves ; en tissus, objets fabriqués, mobilier, bois débités et fer en barres, machines agricoles, engrais, soufre et sulfate.

Le port algérien où vont actuellement les produits du pays est celui d'Oran (150 km.) ; mais quand la voie ferrée, aboutissant à Beni-Saf, sera mise en exploitation il est possible qu'une partie du commerce du pays dérive vers ce dernier port à cause de sa proximité (57 km.).

*
* *

Je ne veux pas ici énumérer les difficultés que j'ai rencontrées pour réunir les renseignements contenus dans

cette monographie ; mais j'ai le devoir de témoigner ma gratitude à ceux qui m'ont aidé à les surmonter.

J'adresse mes plus vifs remerciements, 1° à MM. Bel et Doumergue qui ont mis de bonne grâce à ma disposition de nombreux ouvrages où j'ai puisé les éléments de l'histoire, de la géologie et de l'archéologie de la région d'Hennaya ;

2° A MM. Bourdarie, Guérin, Cardonne et Pomiès, maire d'Hennaya, qui ont bien voulu me communiquer divers documents indispensables à l'exécution de mon travail.

3° A la Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran qui a bien voulu honorer ce travail d'une médaille d'argent et en accepter la publication dans son Bulletin.

J. A. CALZARONI.

Directeur de l'Ecole d'Hennaya.

VARIÉTÉS

Un vaste plan d'aménagement des eaux fluviales du bassin de la Tafna.— M. le Gouverneur général Steeg, dont on ne saurait trop reconnaître et louer la féconde initiative a fait mettre à l'étude un vaste programme d'utilisation rationnelle des eaux de la Tafna et de certains de ses affluents, par la construction de barrages-réservoirs. Ainsi serait retenue la plus grande partie de l'énorme volume d'eau qui, sans profit pour l'agriculture, va se perdre à la mer. Dans ce but une dizaine d'avant-projets de barrages ont été établis par le Service des Ponts-et-Chaussées et soumis aux études préalables.

L'ouvrage le plus important et le plus avantageux par sa situation et sa réserve (84.000.000 de mètres cubes), celui des Beni Bahdel, serait construit un peu en aval du confluent de l'O. Tafna et de l'O. Kremis. Il permettrait de fournir de l'énergie électrique à tout le département et assurerait sur une vaste superficie l'irrigation d'un nouveau secteur de la plaine de Marnia.

Le 2°, celui de Chahba (80.000.000 de mètres cubes), serait établi en aval du confluent de l'O. Tafna avec l'O. Mouïlah, près des bains de Bou Ghara. Il servirait à l'irrigation des basses terrasses alluvionnaires de la Tafna sur près de 20 km. en aval.

Le 3°, celui de Lawayssière, le plus important par le cube de sa retenue (184.000.000 de mètres cubes), serait construit sur l'O. Isser et permettrait d'irriguer presque toute la plaine de la basse Tafna jusqu'à Rachgoun.

Les autres barrages prévus sur l'oued Chouly, la haute Mouïlah ; la haute et la basse Tafna complètent le programme des travaux envisagés.

La construction du barrage des Beni Bahdel aurait pu être entreprise dès l'année 1925. La décision des Délégations financières, remettant à des jours meilleurs l'exécution de la première tranche de grands travaux, risque de faire durer longtemps la période d'attente. Il appartient aux intéressés, et surtout aux futurs bénéficiaires (colons et industriels), de mettre en pratique l'adage bien connu : « Qui veut la fin, veut les moyens ».

F. DOUMERGUE.

SERVICE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ALGÉRIE

Observations Météorologiques de la Station d'ORAN-LYCÉE

DU 1^{er} JANVIER AU 30 JUIN 1923

Altitude de la Station : 68 m. au-dessus du niveau de la mer

PHÉNOMÈNES OBSERVÉS		JANVIER	FÉVRIER	MARS	AVRIL	MAI	JUIN
PRESSION (1)	Pression moyenne . .	761,5	758,6	756,3	753,3	756,4	757,8
	Plus haute pres. observée	768,6	769,2	763,5	761,8	761,2	763,4
	Plus basse pres. observée	753,9	751,6	746,5	742,0	752,3	754,0
TEMPÉRATURE	Température moyenne .	10,5	14,2	14,9	15,3	18,1	19,4
	Moyenne des maxima . .	14,3	18,8	19,2	18,8	21,4	22,1
	Moyenne des minima . .	6,7	9,6	10,6	11,7	14,7	16,6
	Plus haute t ^{re} observée.	19,5	21,8	23,0	22,4	27,3	19,1
	Plus basse t ^{re} observée.	2,4	5,0	4,7	7,0	11,0	14,2
HUMIDITÉ de 0 à 100	Humidité moyenne . . .	74,0	67,0	69,5	70,0	75,8	79,2
	Plus haute hum. observée	100,0	93,0	96,0	99,0	96,0	94,0
	Plus basse hum. observée	46,0	34,0	32,0	36,0	44,0	55,0
PLUIE	Nombre de millimètres .	117	13	9	122	21	6
	Nombre de jours	16	4	4	15	5	4
VENT le plus fréq ^t observé	Direction	S W	W	N	W	N	N
	Nombre d'observations .	17	39	26	29	28	49
	Force moyenne (0 à 9)	2,4	4,8	2,3	3,8	2,9	2,6
Nébulosité (0 à 9)		4,7	3,3	3,6	5,3	3,7	3,7

(1) Les nombres donnés sont les pressions barométriques corrigées et réduites à zéro.

A. LASSERRE,
Directeur du Service Météorologique
de l'Algérie à Alger

D. GROSPRENAUD,
Chargé de la Station d'Oran-Lycée.

SERVICE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ALGÉRIE

LA PLUIE DANS LE DÉPARTEMENT D'ORAN

DU 1^{er} JANVIER AU 30 JUIN 1923

D'après les tableaux publiés mensuellement par le Service météorologique de l'Algérie

STATIONS du Service Météorologique	PLUIE EN MILLIMÈTRES							NOMBRE DE JOURS DE PLUIE						
	JANVIER	FÉVRIER	MARS	AVRIL	MAI	JUIN	TOTAUX	JANVIER	FÉVRIER	MARS	AVRIL	MAI	JUIN	TOTAUX
Nemours ⁽¹⁾	94	59	30	110	5	20	318	13	4	5	14	2	3	41
Oran ⁽¹⁾	117	13	9	122	21	6	288	16	4	4	15	5	4	48
Mostaganem ⁽¹⁾	86	10	20	96	24	1	237	20	4	5	17	4	2	52
El-Ançor ⁽²⁾	79	9	13	135	30	9	275	17	6	5	14	3	2	47
Cassaigne ⁽²⁾	139	21	47	83	38	0	328	11	2	5	9	3	0	30
Trois-Marabouts . . ⁽³⁾					15	25	40					3	4	7
Saint-Maur ⁽³⁾	146	17	27	136	36	12	374	15	5	3	11	4	4	42
Oued-Fergoug (barrage) ⁽⁴⁾					48	57	105					5	4	9
Relizane ⁽⁴⁾	111	16	54	92	51	6	330	24	6	9	15	9	3	66
Tlemcen ⁽⁵⁾	176	69	64	162	29	25	525	16	7	8	16	2	6	55
Descartes ⁽⁵⁾	186	64	47	129	39	14	479	19	9	8	15	6	5	62
Sidi-Bel-Abbès . . . ⁽⁵⁾	99	27	35	103	32	19	315	13	6	6	17	6	5	53
Mascara ⁽⁵⁾	147	18	45	127	46	23	406	21	8	6	20	9	3	67
Saïda ⁽⁶⁾	102	43	77	92	62	12	388	15	11	7	13	11	4	61
Martimprey ⁽⁶⁾	94	36	98	114	56	24	422	16	10	8	15	7	5	61
Tlaret ⁽⁶⁾	138	90	123	159	63	35	608	16	9	10	14	10	5	64
Sebdou ⁽⁷⁾	27	10	16	28	7	3	91	12	5	7	11	4	2	41
Méchéria ⁽⁸⁾	28	13	14	71	12	19	157	17	5	8	11	5	4	50
Le Kreider ⁽⁸⁾	24	9	42	68	15	0	158	9	5	8	11	5	0	38
Aïn-Sefra ⁽⁹⁾	4	8	23	48	8	9	100	2	3	4	10	4	4	27
Colomb-Béchar . . . ⁽¹⁰⁾	2	0	15	0	6	4	27	1	0	5	0	2	2	10

(1) Rivage — (2) Zone littorale — (3) Zone sublittorale — (4) Tell versant Nord
— (5) Tell zone centrale — (6) Tell versant Sud — (7) Tell hautes plaines —
(8) Steppe — (9) Atlas saharien — (10) Pied de l'Atlas Saharien.

A. LASSERRE,
Directeur du Service Météorologique
de l'Algérie à Alger.

D. GROSRENAUD,
Chargé de la Station d'Oran-Lycée.

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

MISSION TRANS SAHARIENNE ALGER-DAKAR (1920-1921). Rapport de M. le capitaine Augiéras (Extrait de *La Géographie*, Janvier 1923).

Sous les auspices de la Société de Géographie de Paris, avec l'assentiment et le concours des Gouverneurs généraux de l'Algérie et de l'Afrique Occidentale, M. le Capitaine AUGIÉRAS, commandant la Compagnie saharienne de la Saoura, chef des Affaires indigènes de Béni-Abbès, s'est rendu d'Alger à Dakar, en traversant, du Nord-Est au Sud-Ouest, les immenses régions désertiques du Soudan Occidental.

Dans son remarquable rapport, M. le Capitaine AUGIÉRAS a consigné la marche de la mission, les observations scientifiques qu'il a pu faire et les renseignements qu'il a pu recueillir sur cette partie du Sahara.

Du rapport substantiel publié par le vaillant explorateur nous reproduirons ou résumerons les principaux passages.

« Deux colonnes — écrit M. le Capitaine AUGIÉRAS — parties
« l'une de la Mauritanie, l'autre de l'Algérie, devaient marcher
« simultanément à la rencontre l'une de l'autre en se donnant
« rendez-vous pour le 25 Décembre 1920 dans le Hank, au
« point d'eau d'El-Mzerreb signalé par des informateurs.
« Commandant de la colonne Algérienne je devais, en cas de
« jonction, passer au détachement de Mauritanie et effectuer
« la traversée complète du Sahara occidental d'Alger à Adrar.
« Ma mission particulière consistait à dresser une carte générale
« au moyen de mes travaux personnels et des archives des
« postes qui devaient m'être communiquées. »

Pour se conformer à ces instructions, M. le Capitaine AUGIÉRAS, quitte Alger, le 29 Octobre 1920. Pendant le mois de Novembre, il rassemble à Béni-Abbès et à Tabelbala, les approvisionnements nécessaires. Le 11 Décembre il atteint le point d'eau de Boubont, base de départ avancée où se réunissent les divers éléments de sa colonne : 4 officiers, 4 sous-officiers, 146 soldats ou convoyeurs ; en tout 154 fusils. Deux mitrailleuses Hotchkiss et des fusils lance grenades complètent l'armement.

Le 13 Décembre 1920, à midi la mission quitte Boubout. Huit jours après — le 21 Décembre — les guides avouent qu'ils se sont perdus ; on fait le point et l'on marche vers le Nord-Ouest. Le 25 Décembre 1920, à 10 h. 40 du matin, « la colonne algérienne au complet, exacte au rendez-vous, arrivait à El-Mzerreb. La colonne mauritanienne y était déjà depuis deux « jours. La jonction était faite. »

Les chefs des deux colonnes, décident de marcher sur Aïoun-Abd-El-Malek, lieu de concentration des rezzous qui opèrent dans le Soudan. Ce point d'eau est atteint le 27 au matin. Les Reguibats qui l'occupaient, prévenus, s'étaient enfuis ; 60 chameaux volés au Soudan sont razziés, mais dans la poursuite les Mauritaniens perdent malheureusement une patrouille de 7 hommes.

Dans la nuit du 29 au 30 Décembre, les deux colonnes se séparent. Le détachement algérien, reprend la direction du Nord. Celui de Mauritanie, auquel s'est joint M. le Capitaine AUGIÉRAS, celle du Sud. Il explore le Karète grand désert inconnu, manque les points d'eau d'Abdeljebar, Lebouarine, Oumemouchizate.

« Le 10 Janvier — écrit M. le Capitaine AUGIÉRAS — la situation sans être encore inquiétante devenait sérieuse : il n'y avait plus que deux litres d'eau par homme, plus une réserve générale de 390 litres, ce qui était peu pour 100 hommes. » Après plusieurs déceptions, la colonne arrive enfin, le 19 Janvier 1921, au poste d'Atar dans la Mauritanie.

Le voyage d'exploration reprend le 9 Février 1921 et se termine le 5 Avril suivant à Dakar. Il a duré 159 jours dont 100 de marche et 59 d'arrêts. 1.258 kilomètres ont été parcourus en chemin de fer ; 269 en bateau ; 112 en pirogue ; 205 à cheval ; 2.649 à chameau ; soit un total de 4.503 kilomètres.

Au cours de ce long voyage, M. le Capitaine AUGIÉRAS, malgré l'insuffisance des instruments mis à sa disposition, a pu déterminer, par des observations de jour et de nuit, la longitude des lieux rencontrés et leur altitude approchée ; relever la déclinaison magnétique occidentale ; faire des observations météorologiques, effectuer des recherches concernant la préhistoire et la morphologie générale des régions parcourues.

Son rapport donne également des renseignements précieux et inédits : 1° Sur les relations entre les Oasis Saoura-Touat et la Mauritanie ; 2° Sur les affaires de Bon-el-Adhama (1914). Le Rezzou du Touat (1915). Le massacre d'Haci Rhezel (Novembre 1907). Le combat d'Oum-el-Aggaï (Février 1918) ; 3° Une note sur la disparition de l'explorateur anglais John Davidson (1836) ; 4° Des indications géographiques sur certaines régions encore inexplorées du Soudan.

Comme synthèse de la mission dont il était chargé, M. le Capitaine AUGÉRAS a dressé une belle carte générale du Soudan Occidental, à l'échelle de 1 : 2.000.000.

La mission accomplie par M. le Capitaine AUGÉRAS comptera parmi les plus importantes missions qui ont exploré le Sahara et en ont rapporté une riche et précieuse documentation. On ne saurait donc trop rendre hommage au hardi et savant capitaine pour les brillants résultats qu'il a obtenus.

Sylvain FABRE.

LES PRÉSIDES ESPAGNOLS D'AFRIQUE. LEUR ORGANISATION AU XVIII^e SIÈCLE, par M. J. Cazenave (Extrait de la *Rev. Afr.* 1923).

Je suis heureux d'avoir été appelé à résumer en ces quelques lignes le joli thème que vient de développer notre sympathique sociétaire, qui est en même temps mon ami, j'ai nommé M. J. CAZENAVE.

« *Les Présides Espagnols d'Afrique, leur organisation au XVIII^e siècle* », tel est le titre de ce très intéressant travail qui est une véritable page d'histoire oranaise, en ce qui concerne l'un de ces cinq présides.

M. CAZENAVE est devenu un maître en cette matière, et sa documentation est puisée à des sources inabornables pour beaucoup. Il a, en effet, le grand avantage de posséder tous les arcanes de la langue espagnole, puisqu'il en est professeur au Lycée d'Alger, ce qui lui a ouvert toutes grandes les portes de la fameuse bibliothèque du monastère de l'Escorial de Madrid.

Nelly BLUM (in *Bull. Soc. Géogr. d'Oran*, 1897 p. 319 et 1898 p. 1 et 137), avait déjà détruit une légende qui laissait admettre la conquête Espagnole de la côte d'Afrique au XVI^e siècle comme une expédition coloniale quelconque et, la première, a donné à l'expédition d'Oran son véritable nom : *La Croisade de Viménès en Afrique*. CAZENAVE complète cette idée et nous montre la vie misérable de ces Croisés pendant les trois siècles d'occupation Espagnole (1509-1791).

Dans le premier titre (A : *Situation et Gouvernement*) l'auteur classe les cinq présides d'Afrique en *Présides majeurs* (Oran et Genta) et *Présides mineurs* (Mélilla, Alhucémas, Pénion de Vélez) et nous dépeint les vices d'organisation inhérents à toute première implantation africaine.

Le titre (B : *l'Armée*) est le morceau de consistance, puisque c'est, à peu de chose près, toute la physionomie d'un préside.

Dans le sous-titre IV, M. Cazenave donne des détails très intéressants sur les *Mogataces* sorte de compagnie montée affectée plus particulièrement à la garde du préside d'Oran. Notre ami est le premier auteur français qui met bien en lumière, sous son véritable jour, l'organisation, l'habillement, la nourriture de cette cavalerie auxiliaire qui, au XVIII^e siècle, ressemblait assez à celle de nos premiers spahis. Les *Mogataces* n'étaient pas des *Moros de paz*, comme le dit Fey page 163 de son histoire. (Cazenave p. 60).

Moros de paz. — Cette expression qui signifie tribus alliées, s'oppose à cette autre : *Moros de guerra*, tribus ennemies. Ce sont nos *Douairs et Smélas* de la conquête. On peut dire que c'est dans cette catégorie d'indigènes qu'on recrutait la cavalerie que nous avons appelée : *Le goum* (mokhazenis).

Cristianos nuevos. — Encore une expression nouvelle. Elle était donnée aux convertis qui ajoutaient à leur nom arabe un prénom chrétien.

Tout est nouveau dans ce titre IV.

Enfin le titre (C : *Population*) nous fait vivre entre ces quatre murs du préside d'Oran qui ne constituèrent, pendant cette longue période d'occupation, qu'une prison si maussade que le seul moyen de s'en libérer résidait dans la désertion.

Par sa *Conclusion* l'auteur arrive à ce dénouement fatal, déjà envisagé depuis longtemps, l'évacuation, qu'une circonstance bien imprévue vint déclancher : c'est la nuit tragique du tremblement de terre (8-9 Octobre 1790) qui engloutit le préside.

Si la documentation demeure inattaquable, la forme est belle, les idées justes, le style sobre comme il convient à l'histoire. On peut dire que dans les 79 pages de ses *Présides Espagnols d'Afrique*, J. CAZENAVE a fait avancer d'un pas de géant l'histoire de l'Afrique du Nord touchant cette immixtion européenne.

Que ma modeste notice soit pour le collègue et l'ami une contribution aux louanges que mérite son beau et utile travail.

Commandant PELLECAT.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

SÉANCE DU COMITÉ DU 9 AVRIL 1923

La séance est ouverte à 5 heures 30 sous la présidence de M. FLAHAULT, Président.

Sont présents : MM. FLAHAULT, PELLET, DOUMERGUE, FABRE Sylvain, BARBIÉ, PELLECAT, TOURNIER, LEMOISSON, FABRE LA MAURELLE, BRUMIE, CADI, DUPUY, FISCHER, MALMEJAC, PÉREZ, STRASSER

Sont excusés : MM. DANGLES, FABRE (Abbé), ABADIE, DELABY, MAILLET, MEZIAT.

Absent : M. DESTREMX.

M. POCK, Trésorier honoraire assiste à la séance.

Le Secrétaire Général donne lecture du procès-verbal de la séance du 4 Mars qui est adopté.

Admissions. — Sont admis comme membres titulaires : MM. DELLINSEGER, LEDOUX, MARÉCHAL, Abbé UGNON, Commandant FRANÇOIS, DALLONI, présentés, à la séance précédente.

Présentations. — Sont présentés comme membres titulaires : M. Edmond GRAFTIEAUX, Directeur de la Société Générale à Oran, Boulevard du 2^e Zouaves, présenté par MM. FLAHAULT et STRASSER.

M. Hadj Hacène BACUTERZI Ben Aouda, Conseiller Municipal, 3, rue de l'Aqueduc à Oran, présenté par MM. le Commandant PELLECAT et DOUMERGUE.

M. Jean FENDLER, Administrateur-adjoint de la Commune-Mixte de la Mékerra, Sidi-Bel-Abbès, présenté par MM. FABRE Sylvain et Colonel STRASSER.

M. HERTOCH Eugène fils, propriétaire à El-Ançor, présenté par MM. MOTELEY et DOUMERGUE.

M. POMIÈS, Maire d'Hennaya, présenté par MM. CALZARONI et DOUMERGUE.

Subventions. — M. le Gouverneur Général a fait parvenir au Président un mandat de la somme de 300 francs comme subvention du Gouvernement Général à la Société.

Le Comité fait ressortir l'état précaire dans lequel se trouve le budget de la Société par suite de la réduction de la subvention de 500 francs à 300 francs et prie le Président d'attirer la bienveillante attention de M. le Gouverneur sur la situation de la Société qui mérite par ses travaux d'être encouragée.

Assemblée Générale. — Le Secrétaire Général rend compte des offres de candidatures qui lui ont été adressées en vue des élections au Comité en 1923.

Le Comité arrête la liste des candidats. Dix membres sont à nommer dont 8 pour 3 ans, 1 pour 2 ans et 1 pour 1 an.

Sont candidats :

MM. DANGLES, membre de la Commission des finances, sortant ;
DOUMERGUE, 1^{er} Vice-Président, sortant ;
FABRE (Abbé), Secrétaire de la Section d'Archéologie, sortant ;
FLAHAULT, Président, sortant ;
LEMOISSON, Secrétaire de la Section de Géographie, sortant ;
MAILLET, Commandant, membre sortant ;
PÉREZ Adolphe, membre sortant ;
TOURNIER, Bibliothécaire, sortant ;
BANTON (Abbé), Aumônier du Lycée d'Oran ;
KEIME Emile, Chef de Bureau à la Mairie d'Oran ;
KEHL, Avocat à Oran ;
NÈPLE, Administrateur de Commune Mixte en retraite ;
STEPHANOPOLI, Vice-Président du Conseil de Préfecture d'Oran en retraite.

La date de l'Assemblée générale est fixée au Dimanche 6 Mai. La réunion aura lieu au siège de la Société à 9 heures $\frac{1}{2}$ du matin. Une séance du Comité devant précéder l'Assemblée Générale, les membres du Comité seront convoqués pour le Lundi 30 Avril.

Don. — M. le Docteur MOLLE, Maire d'Oran, par l'entremise de notre trésorier M. le Commandant PELLECAT fait remettre à la Société deux exemplaires de la photographie du bastion de *Santa Barbara*. Une des deux photographies sera remise selon le désir du donateur à la Chambre de Commerce d'Oran. Des remerciements sont votés à MM. Molle et Pellecatt.

Concours. — Le Président a reçu comme travail présenté pour le concours ouvert par la Société pour 1922 : *Une Monographie d'Hennaya*.

Le Comité procède à l'élection d'une commission d'étude des travaux de concours. Sont désignés : MM. le Lieutenant-Colonel CADI, FABRE Sylvain, Commandant FISCHER.

Conférences. — Le Secrétaire Général rend compte des démarches faites pour l'organisation des conférences prévues.

M. MALMEJAC qui devait faire une conférence s'excuse en raison de l'état de sa santé et présente pour le remplacer M. le Lieutenant-Colonel CADR.

Le Comité décide sur la proposition de M. le Lieutenant-Colonel CADR qu'une conférence sera faite par ce membre du Comité le 19 Avril à 18 heures à la Salle des délibérations de l'Hôtel de Ville sur le sujet :

De la Religion Mahométane. Pour la Femme Musulmane.

Question à étudier. — Le Secrétaire Général expose qu'il a été amené à constater que les armes de la Ville d'Oran reproduites sur les établissements officiels publics de la Ville diffèrent dans leur contexture. Il serait intéressant de rechercher les origines, les variations, les documents qui les ont sanctionnées. Le Secrétaire Général fait appel aux connaissances des membres du Comité ainsi qu'à celles de tous les sociétaires qui pourraient s'intéresser à ce point de l'Histoire de la Ville.

Vœux. — M. DOUMERGUE propose une série de vœux à émettre par la Société qui s'intéresse à tout ce qui peut concourir au développement commercial, industriel, agricole et scientifique de la province d'Oran.

Vœu au sujet de la Ligne Oudjda-Taza.

Le Comité considérant :

1° Que le Maroc Occidental est maintenant desservi par un chemin de fer à voie normale qui relie Fez à Rabat et sous peu à Casablanca ;

2° Qu'il est absolument indispensable d'assurer des relations de plus en plus étroites entre le Maroc et l'Algérie ;

3° Qu'il y a lieu dans ce but d'opérer sans retard la soudure de la Ligne Oran-Oudjda avec celle de Taza-Casablanca.

Emet le vœu :

Que les études préparatoires entreprises en vue de l'établissement de la voie normale entre Oudjda et Taza soient poursuivies avec un redoublement d'activité ; cela afin que la construction de la voie ferrée puisse être réalisée dans le plus court délai possible.

Décide que le présent vœu sera adressé à M. le Maréchal LIAUTEY, résident général au Maroc, aux Pouvoirs publics et à nos représentants au Parlement et au Conseil Général.

Vœu au sujet de la ligne de Chemin de fer d'Oran à Marnia par Aïn-Témouchent.

Le Comité considérant :

1° Qu'il y a lieu de développer et de faciliter les relations de la Ville et du port d'Oran avec le Maroc Oriental ;

2° Que dans ce but il est nécessaire de réduire le parcours par voie ferrée entre Oran et Oudjda ;

3° Qu'il y a lieu de prévoir que dans peu de temps la ligne Oran-Tlemcen-Oudjda ne suffira pas au trafic ;

4° Qu'il y a intérêt à développer la colonisation dans la région comprise entre Pont-de-l'Isser et Marnia.

Emet le vœu :

Que la ligne d'Oran à Aïn-Témouchent soit le plus tôt possible prolongée jusqu'à Marnia par Lavayssière-Montagnac.

Décide que le présent vœu sera adressé à M. le Gouverneur Général, à M. le Directeur du P.-L.-M. aux Pouvoirs publics, à nos représentants parlementaires, au Conseil Général, aux Délégués Financiers, à la Chambre de Commerce, à la Chambre d'Agriculture.

Station Météorologique de Santa-Cruz, Oran.

Le Comité considérant :

1° Que la Station météorologique de Santa-Cruz n'a aucune relation avec le Service Météorologique de l'Algérie à Alger dont l'organisation se perfectionne de jour en jour ;

2° Que la station de *Santa-Cruz* ne rend aucun service pratique et qu'elle est aujourd'hui à peu près abandonnée ;

3° Qu'une station bien organisée et correspondant deux fois par jour avec le service central a été établie, au mois de Juillet 1922, au Lycée d'Oran ;

4° Que l'observateur préposé à la station *Oran-Lycée* ne reçoit qu'une rétribution trop modique (400 francs) pour un service très absorbant qui ne laisse même pas la liberté du Dimanche ;

5° Qu'il y a lieu d'assurer le fonctionnement ininterrompu d'un service particulièrement utile à l'Algérie agricole.

Emet le vœu :

Que le crédit de 500 francs que le Conseil Général attribue tous les ans à la station météorologique de Santa-Cruz soit affecté à l'augmentation de la rétribution trop insuffisante que le service central d'Alger accorde au préposé de la Station *Oran-Lycée*.

Le Comité décide que le présent vœu sera adressé à M. le Préfet, à M. le Président du Conseil Général et à M. LASSEIRE, Directeur du Service Météorologique de l'Algérie à la Faculté des Sciences d'Alger.

Remerciements. — Le Président adresse au nom du Comité des remerciements à M. PERCEVAL pour le don important fait à la Bibliothèque de la Société des livres ci-après :

DE LA MARTINIÈRE : *Note sur le Maroc*, 1897.

Alfred CHARMETANT : *Mission économique au Maroc*, 1907.

Marquis DE SEGONZAC : *Voyage au Maroc*, 1899-1901.

G. DESROCHES : *Le Maroc, son passé, son présent, son avenir*, 1913.

JEAN DU TAILLIS : *Le Maroc pittoresque*, 1905.

V. LARGEAU : *Le pays de Rirha, Ouargla. — Voyage à Rhamès*, 1879.

J. ROMAGNY : *Le rôle de la France au Maroc*, 1908.

Il remercie de même M. REYGASSE qui fait don à la Société d'un ouvrage intitulé : *Etude de Paléolithologie Maghrebine*.

Loyer du local. — Le Trésorier rend compte de ce que contrairement aux engagements verbaux du propriétaire, une quittance de loyer ne comportant pas l'augmentation convenue, lui a été remise.

Le propriétaire a déclaré qu'il s'en tenait au montant de l'ancien loyer, se réservant de prendre une décision au moment de l'expiration du bail. Des pourparlers devront être repris à cet égard.

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire Général,

Colonel STRASSER.

Le Président,

E. FLAHAULT.

SÉANCE DU COMITÉ DU 30 AVRIL 1923

La séance est ouverte à 17 h. 30 sous la présidence de M. FLAHAULT, président.

Sont présents : MM. FLAHAULT, FABRE SYLVAIN, PELLEGAT, TOURNIER, LEMOISSON, FABRE (Chanoine), ABADIE, BRUNIE, DUFFY, FISCHER, MAILLET, MALMEJAC, MÉZIAT.

Excusés : MM. PELLET, DOUMERGUE, BARRIÉ, DANGLES, CADI, PÉREZ, STRASSER.

Absents : MM. FABRE LA MAURELLE, DESTREMX.

M. le Colonel STRASSER étant absent, M. FABRE Sylvain est désigné pour remplir les fonctions de secrétaire de la séance.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

Avant d'aborder l'ordre du jour, le Président, fait part du décès de M. JACQUES, beau-frère de notre collègue M. GABRIEL. Les membres du Comité s'associent aux condoléances que le Président a adressées aux familles éprouvées par ce deuil.

Sont admis comme membres actifs, MM. FENDLER, GRATIEUX, HADJ HACÈNE BACHTERZI BEN Aouda, HERTOIGH Eugène, et POMÈS Ernest, présentés à la séance précédente.

Sont proposés : M. ANBUZE G., avocat, 67, rue de Mostaganem, présenté par MM. PELLECAT et FLAHAULT.

M. BARBEYRAC DE SAINT-MAURICE, chef de bataillon breveté à l'Etat-Major de l'armée au Ministère de la Guerre, 3^e bureau, présenté par Madame COHADON et M. le Commandant PELLECAT.

M. DISSART Philippe, ingénieur, 4, boulevard du Nord, présenté par M. le Colonel STRASSER et M. FABRE Sylvain.

M. EDOUARD Marc, professeur au Collège, 33, rue de l'Alliance, Tlemcen, présenté par MM. DOUMERGUE et CARDONNE.

Madame Veuve JACQUOT, 9, rue de Mostaganem à Oran, présentée par MM. le Colonel STRASSER et FLAHAULT.

M. CONTRÉRAS Antoine, instituteur à Lalla-Maghnia, présenté par MM. BARBIN et DOUMERGUE.

M. SAYOUS, rue Floréal-Mathieu à Oran, présenté par MM. le Colonel STRASSER et LEMOISSON.

M. le Docteur PARIENTÉ Auguste, 3, rue Floréal-Mathieu, présenté par MM. MALMEJAC et FABRE Sylvain.

Conférences. — Le Président expose que la conférence donnée le 19 Avril dernier par notre collègue M. le Lieutenant-Colonel Caïi a obtenu un grand et légitime succès. Il est heureux d'adresser au conférencier, tant en son nom personnel qu'en celui de tous les membres du Comité, ses plus sincères félicitations et ses plus vifs remerciements.

M. Fabre fait connaître que M. le Commandant Gallet qui devait faire, en Mai 1923, une conférence sur l'*Aviation*, a informé la commission que, pour divers motifs, cette conférence devait être reportée au dernier trimestre de l'année courante.

M. le Docteur Malmejac, sollicité par les membres du Comité, consent à faire très prochainement une conférence sur : *L'Eau dans l'alimentation. Comment se préserver des épidémies d'origine hydrique.*

M. le Docteur Malmejac s'entendra avec M. le Commandant François — qui doit également faire une conférence sur le Transsaharien — pour fixer l'ordre dans lequel ces conférences pourraient être données.

Journée Pasteur. — Le Président rend compte qu'il a reçu de M. le Préfet, une invitation à assister le 26 Avril dernier à une réunion préparatoire pour organiser le 27 Mai prochain, une journée en l'honneur de Pasteur et au bénéfice des Laboratoires scientifiques. Son état de santé ne lui a pas permis d'assister à cette réunion et il s'en est excusé auprès de M. le Préfet.

Concours. — Le Président donne lecture du rapport de la commission désignée pour examiner la monographie d'Hennaya présentée par son auteur au concours ouvert pour l'année 1923, sous la devise « L'effort importe plus que le succès ».

Le Comité adoptant les conclusions élogieuses du rapport décide que l'auteur sera proposé à l'Assemblée générale pour une médaille d'argent et que son travail sera transmis à la Commission du Bulletin en vue de sa publication.

Le Président ouvre alors l'enveloppe contenant le nom de l'auteur et proclame M. Calzaroni, Directeur d'école à Hennaya, lauréat du Concours de Monographies ouvert par la Société en 1923.

Documents archéologiques. — Par lettre du 23 Avril dernier, M. Nessler, offre à la Société de recevoir et d'abriter dans son musée, avec toutes les garanties désirables, les documents épigraphiques ou autres provenant des fouilles archéologiques pratiquées dans le département.

Ces pierres resteront la propriété de l'Etat et il en accusera réception, mais il désirerait « qu'elles ne fussent éventuellement reprises que lorsque la Ville d'Oran disposera d'un local « pouvant réellement servir de musée et suffisamment vaste « pour les y loger sans danger de détérioration. »

Le Comité, à l'unanimité, accepte cette proposition et charge son Président de faire parvenir à M. Nessler ses plus vifs remerciements et l'expression de sa profonde reconnaissance pour sa sollicitude éclairée envers les vestiges du passé.

Proposition de M. Julien. — Lecture est donnée d'une proposition de M. Julien, professeur au Lycée de Montpellier, relative à des lettres inédites sur la conquête d'Alger, découvertes à la Bibliothèque de Montpellier. Ces lettres pourraient être publiées.

Le Président en demandera copie et en saisira la Commission du Bulletin.

M. le Général GOURAUD, Haut Commissaire de la République en Syrie, a fait parvenir à la Société, un ouvrage concernant les travaux archéologiques exécutés en Syrie de 1920 à 1922.

Lettre de M. Doumergue. — M. Doumergue, notre dévoué vice-président, en mission géologique dans la région de Tlemcen-Nemours, fait connaître qu'il a adressé à M. le chanoine Fabre, copie d'une inscription funéraire romaine, qui a été trouvée à Lalla-Maglnia.

Notre Secrétaire de la section archéologique, présent à la séance, déclare qu'il a bien reçu cette copie, mais qu'il l'a renvoyée pour en faire, si possible, une 2^e lecture.

M. Doumergue signale que les *Ruines Romaines* de Tagraret citées par M. Gsell (*Atlas archéologique*, feuille de Nemours) d'après la seule référence de la carte d'Etat-Major au $\frac{1}{70\,000}$ — de Marnia, sont *des ruines berbères récentes absolument sans importance*.

Mention en sera faite au Procès-Verbal.

M. le Chef de la section oranaise des *Eclaireurs de France*, demande l'autorisation permanente de camper dans le fort *Santa-Cruz*.

La Société n'ayant aucune attache avec ce monument, la demande sera transmise à M. le Commandant d'Armes de la place d'Oran.

Bibliothèque. — La Société a reçu : Le tome VII de l'*Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe : Saint Augustin et le Donatisme*, par M. Paul MONCEAUX.

De lord ROTHSCHILD et M. ERNST HARTET, une nouvelle étude sur les oiseaux de l'Algérie, intitulée : *An ornithological autumn journey to Algeria*.

Un très intéressant mémoire de M. CAZENAVE sur : *Les Présides Espagnols d'Afrique*.

MAURICE REYGASSE : *Etudes de Palethnologie maghrébine*. (Deuxième série) 1922.

Dr TRABUT : *Sur l'origine du figuier.* — *Un hybride nouveau d'Oegylops.* — *Graminées fourragères dans l'Afrique du Nord.* — *La culture industrielle du camphrier.* — *Le sapindus savonnier.* — *Station expérimentale des cultures sahariennes : Programme des recherches à y effectuer.* — *Rapport sur la création et l'organisation de stations expérimentales agricoles dans le Sud constantinois.*

ADRIEN GUEBHARD : *Notes provençales*, n° 15.

C. TAPIÉ : *La conquête d'Oran par les Espagnols en 1732*.

DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL : *Assemblées Financières Algériennes : Délégations Financières et Conseil Supérieur*. Session de 1922.

Des remerciements sont votés à tous les donateurs.

Achats :

Eugène ROBE : *Les lois de la propriété immobilière en Algérie.*

Sabris BERTHELOT : *Oiseaux voyageurs et poissons de passage.*

René POTTIER : *Les huîtres comestibles.*

Ancel MARAUD : *L'Espagne au XV^e siècle.*

Camille SABATIER : *Le Transsaharien, 1922.*

Annuaire du Bureau des Longitudes pour l'année 1923.

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire de séance,

FABRE Sylvain.

Le Président,

E. FLAHAULT.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 6 MAI 1923

L'An 1923, et le 6 Mai à 9 heures $\frac{1}{2}$ du matin, les membres de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, régulièrement convoqués, se sont réunis en Assemblée générale au siège de la Société, 7, rue Schneider, sous la présidence de M. FLAHAULT, président.

Une quarantaine de membres étaient présents et une vingtaine s'étaient excusés soit verbalement, soit par écrit.

Le Secrétaire général donne lecture du Procès-Verbal de l'Assemblée générale du 7 Mai 1922.

Le Procès-Verbal est adopté.

Il est ensuite procédé à l'élection des trois scrutateurs qui doivent en vertu du règlement procéder au recensement et au dépouillement des votes concernant les élections.

Sont désignés comme scrutateurs MM. LEMOISSON, MALMEJAC et TOURNIER.

Le Président donne la parole au Secrétaire général pour la lecture de son rapport annuel sur les travaux de la Société pour l'année 1922. Mis aux voix, ce rapport est approuvé.

Sur la proposition du Président, des félicitations et des remerciements sont votés au Secrétaire général pour le zèle apporté dans ses fonctions.

Le Trésorier donne lecture de son rapport sur la situation financière de la Société et présente le compte administratif de l'exercice écoulé.

Le compte administratif de l'année 1922 et le budget pour 1923, sont acceptés par l'Assemblée générale qui, sur la proposition du Président vote des félicitations à M. le Commandant PELLECAT pour le dévouement qu'il apporte aux intérêts de la Société.

Les comptes faisant ressortir la situation financière précaire de la Société par suite de la réduction des montants des subventions du Résident général du Maroc et du Gouvernement général de l'Algérie, les moyens de parer à cette diminution de recettes sont discutés.

L'Assemblée générale se range à l'avis qu'une propagande développée pour augmenter le nombre des sociétaires peut être, seule, envisagée actuellement.

La séance est alors suspendue, pour permettre aux membres présents de voter pour l'élection de dix membres du Comité.

Le dépouillement des votes étant terminé, le Président ouvre à nouveau la séance et proclame les résultats.

Suffrages exprimés.....	157
Bulletins nuls.....	8

Ont été élus pour une période de 3 ans :

MM. DOUMERGUE	156 voix
FLAHAULT	154 »
LEMOISSON	153 »
Abbé FABRE.....	153 »
TOURNIER	151 »
MAULLET	144 »
DANGLES	143 »
BANTON	118 »

Pour une période de 2 ans :

M. STÉPHANOPOLI.....	109 voix
----------------------	----------

Pour une période de un an :

M. PÉREZ.....	105 voix
---------------	----------

Ont obtenu :

MM. NÈPLE	69 voix
KEHL	55 »
KEIME	49 »

et ne sont pas élus.

L'ordre du jour étant épuisé, l'Assemblée générale est levée à 11 heures $\frac{1}{2}$.

Le Secrétaire Général,

Colonel STRASSER.

Le Président,

E. FLAHAULT.

RAPPORT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
sur les travaux de la Société pendant l'année 1922

Messieurs et Chers Collègues,

Avant de vous exposer la situation morale de notre Société et de vous rendre compte des travaux effectués au cours de l'année, Mai 1922 à Mai 1923, mon devoir est d'évoquer la mémoire des membres que nous avons perdus pendant cette période.

Nous avons à déplorer la mort de MM. LOUIS GAZANOL, CHAMBOX, D^r FOULQUIER, SALOMON LÉVY, sociétaires et de M. LUILLIER, non sociétaire, mais collaborateur dévoué de notre Société. Nous adressons un souvenir ému à nos collègues dont nous avons apprécié le concours.

Effectif. — L'effectif des membres titulaires était, en 1922, de 407, il est, aujourd'hui, de 417. Ce chiffre est peu élevé, la Société n'en est pas moins parvenue à grouper le nombre d'adhérents d'avant-guerre. La tourmente qui a passé sur notre pays a frappé bien de nos membres et dispersé des collaborateurs.

Nos efforts doivent tendre à grossir l'effectif des sociétaires. La tâche n'est pas facile en raison des difficultés de la vie actuelle, de la multiplication des Sociétés à buts utiles. Nous puisons néanmoins un encouragement dans ce fait, qu'un appel ayant été adressé à nos sociétaires pour porter le montant de la cotisation de 12 à 16 fr., cette proposition a été, non seulement adoptée, mais tous les adhérents se sont empressés de nous donner satisfaction. Le Comité a exprimé sa reconnaissance par un ordre du jour, émis par M. DOURMERRE, Vice-Président, et adopté à l'unanimité dans une séance mensuelle du Comité.

Reconnaissance d'établissement d'Utilité Publique. — L'année 1922 marquera, dans l'existence de la Société, une étape des plus importantes. Un Décret Présidentiel du 29 Mai 1922 reconnaît comme établissement d'utilité publique, la *Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran*.

Je ne vous énumérerai pas les avantages légaux que nous confère ce décret. Je ne veux retenir qu'un passage des extraits du commentaire de la loi du 1^{er} Juillet 1902.

« Le Conseil d'Etat ne considère pas la reconnaissance comme une mesure devant être accordée à titre d'encouragement, il envisage cette faveur comme la sanction de travaux méritoires ou la récompense de services signalés. »

Hommage soit rendu à tous ceux qui, depuis plus de 40 ans, par des travaux méritoires et des services signalés, ont valu à notre Société cette faveur. Il me serait agréable de citer tous les noms vénéralés des Présidents qui ont successivement dirigé les travaux, de feuilleter avec vous la longue série des volumes de nos Bulletins où des hommes de valeur ont, en y consignant le meilleur de leurs études, rendu des services signalés. La plus brève des énumérations serait encore trop longue pour le temps dont nous disposons. Contrairement à la très haute opinion du Conseil d'Etat nous y puiserions un encouragement des plus fort pour nous consacrer à l'avenir de la Société.

Le Comité, en enregistrant le Décret Présidentiel, a adressé ses vifs remerciements à MM. DORMERGUE, SYLVAIN FABRE, le capitaine NOËL et VEL qui ont assumé la lourde charge de préparer le dossier de demande, et de modifier, conformément au type imposé par le Conseil d'Etat, la rédaction de nos Statuts et de notre Règlement intérieur.

La Société a été l'objet d'une récompense de l'Exposition Coloniale de Marseille. Une médaille d'or lui a été accordée.

Comité administratif. — Le Comité a tenu ses séances mensuelles avec la plus grande exactitude. Le nombre des membres présents, supérieur à la moyenne de 15, a toujours dépassé de beaucoup le quorum prévu par le règlement.

Dans ces séances, les questions les plus diverses ont été réglées dans l'intérêt du bon fonctionnement de la Société. L'idéal de la composition du Comité d'une Société de Géographie et d'Archéologie serait, peut-être, de ne grouper que des compétences de premier ordre, des savants incontestés, capables de donner un essort constant à chacune des sciences étudiées. Notre Société et notre Comité en possèdent. Mais malheureusement il existe des questions de détails, des préoccupations d'ordre matériel. Les membres du Comité en s'y attachant, délivrent de ces soucis les membres les plus absorbés par leurs études. Ces bonnes volontés méritent d'être reconnues : découragées, elles pourraient manquer à la force vive de la Société.

La Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran a su acquérir une réputation bien établie de savoir et de services appréciables rendus dont nous sommes fiers et que nous avons à cœur de maintenir.

Elle jouit, de plus, d'une considération toute particulière en raison de son renom d'accueil bienveillant, de l'intérêt qu'elle porte à tous ceux qui travaillent et veulent accroître

leurs connaissances, enfin, de la parfaite courtoisie qui préside à l'échange des idées. Nous avons une tradition à conserver.

Bulletin. — Il est, si je puis me permettre une expression familière, l'enfant chéri de la Société ». Les Commissions d'étude, les Comités lui ont consacré leur plus grande sollicitude. Ils ont veillé sur le choix des auteurs, la valeur et la rédaction des travaux, la parfaite texture des publications. Ces efforts n'ont pas été vains puisque c'est par la production de ces bulletins que s'est établie la réputation de la Société que je vous ai orgueilleusement proclamée tout à l'heure.

Mais le devoir que nous ont légué nos devanciers de rechercher des collaborateurs, n'est pas moins ardu que celui de recruter des sociétaires. Non que nos collaborateurs, hommes essentiellement passionnés de travail aient été touchés par une vague quelconque de paresse, mais la nécessité de fixer leur attention sur des problèmes graves que nous impose la situation présente, ne les porte pas à se consacrer aussi entièrement à l'étude de questions dont l'importance ne leur paraît pas aussi urgente. Ce sont des circonstances pénibles à traverser, une fois franchies, les travailleurs nous reviendront.

Le suprême désir serait de pouvoir offrir, chaque fois, des œuvres de grand mérite, de faire faire à tout instant, un nouveau pas en avant dans les connaissances acquises. Cependant parmi nos lecteurs — je me mets des premiers dans leur nombre — il en est qui ne considèrent pas comme négligeable de voir résumer ce qu'ils ont déjà appris ou de le retrouver présenté sous d'autres formes.

L'échange de notre Bulletin avec ceux des Sociétés qui poursuivent le même but, est un des moyens précieux de correspondre, de voir s'éclaircir les points obscurs et redresser les erreurs. Nous lisons les notices bibliographiques, nous trouvons dans celles qui nous concernent, non sans un certain plaisir, les éloges ; nous aurions mauvaise grâce à ne pas accepter les critiques. Entre Français nous nous sommes habitués aux paroles fermes, mais de forme indulgente ; aux expressions de parfaite correction. Nous laissons à des peuples de formation autre d'esprit, la morgue pédante et l'apreté des mots. Les sociétaires et tous ceux qui s'intéressent à nos efforts répondront à l'appel que nous adressons à leur savoir, persuadés que le fruit de leurs labours sera consciencieusement apprécié.

La publication du Bulletin depuis Mai 1922 n'a pu reprendre sa marche normale. Des complications d'ordre matériel, sous forme de lenteur d'imprimerie, de recrutement ou de variations d'ouvriers imprimeurs se sont produites. Deux numéros seuls ont paru portant les dates de Juin et de Septem-

bre-Décembre 1922. Le premier fascicule de 1923 est à l'impression et nous avons le ferme espoir de rétablir, dès cette année, la régularité de nos communications.

Le Bulletin de Juin contient :

Le Décret Présidentiel du 29 Mai 1922 reconnaissant comme établissement d'utilité publique la *Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran*.

Sous le titre « Algérie » des conférences faites aux officiers de la garnison par M. le général Didier, commandant la Subdivision d'Oran.

De l'aven même de l'auteur, le sujet qui lui a été attribué (L'Algérie. orogénie, climat, faune, flore, développement de la civilisation algérienne) comporte une grande étendue sous peine de ne s'en tenir qu'à des généralités qui n'auraient rien appris, ou des banalités sans intérêt.

M. le général Didier, par les nombreux ouvrages et travaux qu'il a lus au cours de sa carrière toute d'étude ; par ses méditations sur ses observations personnelles, pendant la dizaine d'années qu'il a passées, comme sous-lieutenant, capitaine et chef de bataillon, soit aux tirailleurs, soit au levé de la carte au 40.000^m et au 100.000^m en Tunisie, dans l'Onarsenis et dans l'Aurès, était à même de mener à bien cette entreprise. Les conférences de cet officier général n'étaient destinées qu'à un milieu restreint des officiers d'une garnison. Elles méritaient l'attention de tous ceux qui s'occupent de notre belle colonie. Nous le remercions de nous avoir confié le soin de les faire connaître.

M. le général Didier, après un préambule et une énumération des ouvrages consultés, étudie dans une première conférence :

Les bases géologiques et zoologiques, condensant en un tableau les renseignements indispensables pour ce qui concerne l'Europe et l'Afrique du Nord. Les articles suivants traitent : Des hommes préhistoriques ; des grandes migrations humaines préhistoriques ; des légendes de l'Atlantide et d'Hercule devant la science historique ; des peuples de l'Afrique du Nord au début de l'époque historique ; de l'étymologie de certains noms employés dans le cours des conférences ; de l'Algérie dans l'Afrique du Nord ; de l'Orogénie, de l'Orographie ; en un tableau, la répartition des terrains éruptifs en Algérie et Tunisie.

Cette simple énumération des questions fait ressortir la diversité des idées exprimées, dont un grand nombre personnelles. De ce fait même, elles ne sauraient échapper à la controverse.

Pour nous, nous nous contenterons, avec beaucoup de lecteurs, d'apprécier hautement la somme de travail fournie dont il sera tiré un réel profit.

Nous trouvons, en poursuivant le sommaire du numéro du Bulletin, un relevé des : observations météorologiques de la station de Santa-Cruz d'Oran et de l'étude des vents du 1^{er} Décembre 1921 au 1^{er} Juin 1922.

Ces renseignements sont précieux pour ceux qui ont à scruter les phénomènes climatiques de l'Algérie. Nous ne pouvons que remercier M. Blanc de nous les avoir communiqués.

Bibliographie. — Le Bulletin contient trois notices bibliographiques sur des ouvrages offerts à la Société.

Le premier sur le volume : Le chef-d'œuvre colonial de la France par MM. DESPIQUES et GAROBY, professeur au Lycée d'Alger. Dans sa notice, M. PELLET, notre premier Vice-Président, condense les matières développées par les deux auteurs. Ce résumé acquiert une véritable valeur par lui-même, M. PELLET, ayant une compétence incontestée dans tous les problèmes qui se posent en Algérie, terre d'expériences.

La deuxième notice porte sur la brochure : L'Enseignement appliqué à la production agricole, et ses industries, programme d'enseignement régional, par M. MANQUENÉ. La troisième notice sur le livre : La géologie du pétrole et la recherche des gisements pétrolifères en Algérie, par M. DALLON.

Ces deux résumés ont été faits par M. DOURMIGUE, notre deuxième Vice-Président. Les deux questions sont du domaine des connaissances de M. DOURMIGUE, c'est dire la valeur des appréciations formulées. Les lecteurs auront à bénéficier, à la fois, dans ces extraits, de la substance des deux ouvrages et du savoir de leur commentateur.

Le numéro du Bulletin se termine par les procès verbaux des séances du Comité de la Société ; le compte administratif de 1921 ; le Budget pour 1923 ; les statuts et règlements de la Société.

Les comptes rendus des séances, sous leur apparence de médiocre intérêt, peuvent être pourtant, pour des lecteurs attentifs, le moyen de vivre de la vie de la Société. Ils y trouveront le reflet de nos préoccupations pour le bien de leurs intérêts, plus étendus ils pourraient être un lien entre les sociétaires qui désirent des renseignements ou des avis sur leurs travaux en cours.

Dans le numéro du Bulletin de Septembre-Décembre nous trouvons :

« Description de deux stations préhistoriques à quartzites « taillés des environs de Karouba (Mostaganem et considérées sur leurs relations stratigraphiques avec la plage « émergée du niveau de 18 mètres par M. DOUMERGUE. »

En 1891, M. PALLARY caractérise la station de Karouba comme il suit :

Karouba. — Station néolithique à quartzites taillés sur la corniche quaternaire qui environne le marabout de Sidi-Mohammed Medjoub.

En 1911, modifiant sa première opinion, M. PALLARY admet que les instruments sont du type correspondant parfaitement à l'industrie moustérienne, que la station est paléolithique, se basant surtout sur ce que ces restes d'industrie humaine sont bien en place dans toute l'épaisseur du dépôt. Leur contemporanéité, ajoute-t-il, ne saurait faire l'objet du moindre doute. »

M. Doumergue, sans nier, à priori, le fait nouveau le révoquait aussitôt en doute, se basant sur les nombreuses observations qu'il avait déjà faites sur les plages émergées.

Le 5 Avril 1922, notre Vice-Président, visitait les lieux et dans sa notice nous donne la description des lieux et des objets d'industrie, décrit les faits observés et en déduit les conséquences.

Cette notice comprend deux parties : 1° La situation et la position stratigraphique de la station de Karouba. Description de l'industrie lithique ; la discussion des faits observés.

2° Etude de la station du Moulin. — Description de l'industrie lithique de cette station avec gravures nombreuses de pièces recueillies ; considérations sur la position stratigraphique du gisement. Enfin dans sa conclusion, M. DOUMERGUE réfute certaines appréciations de M. PALLARY en se basant sur les observations qu'il a présentées. Il termine en faisant remarquer que dans ce travail il n'a eu qu'un but : d'attirer l'attention de ses confrères sur la différence d'interprétation que lui a suggéré l'étude des quartzites taillés de Karouba.

C'est donc un point à arbitrer. Nous nous récusons et nous ne recueillerons que l'enseignement des deux savants autorisés.

La Question d'Alger devant l'opinion de 1827 à 1830. — Essai de bibliographie méthodique des sources par M. André JULIEN.

M. JULIEN, professeur au Lycée de Montpellier, est resté un fidèle collaborateur de notre Société.

Il nous a déjà donné : *L'opposition et la Guerre d'Alger, à la veille de la conquête* (1921). *L'avenir d'Alger et l'opposition des libéraux et des économistes en 1830*. (1^{er} Trim. 1922).

Dans son nouveau travail M. JULIEN pose la question : Ceux qui commencèrent la conquête de notre principale Colonie se rendirent-ils compte de l'avenir qui lui était réservé ?

« Les députés et les pairs, les journalistes et les économistes
« ne laissèrent pas que de s'occuper de la question d'Alger. De
« nombreux écrivains étudièrent la situation de la Régence,
« ses rapports avec la France, les conditions probables d'une
« expédition et l'avenir d'Alger. »

Ce sont là les sources qui permettent de rechercher comment se posa le problème devant l'opinion. M. JULIEN distingue trois sources principales :

- a) Les débats parlementaires ;
- b) Les journaux ;
- c) Les ouvrages et les brochures publiés depuis la rupture avec la Régence jusqu'à la prise d'Alger (Avril 1827, Juillet 1830).

Les lecteurs du Bulletin trouveront dans le développement de ces trois chapitres des indications précieuses sur la question étudiée et une exposition très méthodique des documents à consulter.

M. JULIEN est trop connu de nos sociétaires et trop apprécié en dehors de notre Société pour que nous puissions émettre une opinion, même élogieuse, sur les études pleines d'intérêt qu'il veut bien nous réserver.

Note au sujet de l'ancienneté du squelette humain d'Ipswich,
par M. DOUMERGUE.

M. le Général DUBIER au cours des conférences que nous avons mentionnées dans le compte rendu du Bulletin de Juin, a admis que la découverte du squelette humain d'Ipswich fait remonter l'ancienneté de l'homme sur la terre à la deuxième période tertiaire.

M. DOUMERGUE voit dans la conclusion émise par l'« érudit conférencier » une cause d'erreur pour les personnes qui s'intéressent à la question si passionnante de l'ancienneté de l'homme, et estime qu'il est nécessaire de ramener les faits à leur réelle valeur. Il s'est donc attaché à reprendre cette question que des circonstances antérieures ne lui avaient par permis de suivre de près. L'auteur de la note fait l'histoire de la découverte du squelette par M. Remond, et présente les opinions émises par ce savant, qui a été amené lui-même à revenir sur ses premières appréciations.

De par l'erreur répandue reproduite par M. le Général DUBIER,

notre Bulletin bénéficie d'une note de valeur de notre Vice-Président.

Le Bulletin continue :

Par six notices bibliographiques sur des ouvrages offerts à la Société.

Deux de M. DOUMERGUE sur : *Le Tétraphosphate* par M. J. CAMPARDOU. — *Le Tremblement de terre du 25 Août 1922 et la Structure géologique de la Région de Ténès-Cavaignac*. Note de MM. BRIVES et DALLONI ;

Une de M. le Chanoine FABRE, sur les *Inscriptions latines de l'Algérie* : T. I. *Inscriptions de la Proconsulaire*, recueillies et publiées par M. Stéphanie GSELL, professeur au Collège de France ;

Une de M. FLAHAULT sur : *Les baguettes des sourciers et les forces de la nature* par Henri MAGER ;

Une de M. Jean CAZENAVE sur : *Les sources inédites de l'Histoire du Maroc*, par le Lieutenant-Colonel de CASTRIES ;

Une dernière de M. LEMOISSON sur : *Enquête sur l'habitation rurale des Indigènes de l'Algérie*, par M. A. BERNARD.

Ces six notices ont une réelle importance par suite des connaissances reconnues des sociétaires qui les ont établies.

Le Bulletin se termine par des Procès-Verbaux des séances du Comité.

Une communication du Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux Arts relative à l'*Office National des Recherches scientifiques et industrielles et des Inventions*.

Une communication du Gouvernement général de l'Algérie sur la *Monographie du chameau* de M. le Commandant CAUVET.

Une notice biographique de M. FLAHAULT sur Gustave BARRIBAS, que la Société a eu le regret de perdre le 14 Février 1922.

Enfin le programme des concours ouverts par la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, pour 1924.

Concours. — La Société a rétabli depuis 1921 le programme des sujets mis au concours et des récompenses à attribuer.

La commission d'examen vous présentera les résultats de ses appréciations.

Conférences. — Avant l'année 1914, la Société organisait, sous ses auspices, des conférences publiques.

Pour témoigner de sa vitalité le Comité a décidé de les remettre en honneur. Des sociétaires ont bien voulu donner l'exemple. La mise en train tardive ne nous permet que de disposer des mois d'Avril et de Mai. Trois conférences ont été

prévues. La première a eu lieu le 19 Avril, faite par M. le Lieutenant-Colonel CADI, les deux autres suivront à des dates rapprochées par M. le Commandant FRANÇOIS et M. le Docteur MALMEJAC.

L'émulation, nous en sommes persuadés entrera en jeu et nous pourrions, dès l'automne prochain, établir un programme de conférences qui, en même temps qu'elles feront connaître notre Société, satisferont au désir de tous ceux qui aiment à entendre parler d'une façon instructive.

M. le Lieutenant-Colonel CADI dans sa conférence a traité les sujets : *La Religion Mahométane. La femme Musulmane.*

D'une part, l'origine de cet officier supérieur, l'a fait un mahométan convaincu, et un familier de la femme musulmane. D'autre part son éducation française, son érudition, l'ont fait parvenir à une haute situation dans l'armée. C'est par suite un maître à écouter, tant pour ses idées que pour sa parole sur des sujets aussi délicats. Le succès a répondu à son attente. Un public nombreux et choisi conservera longtemps le souvenir du charme de son exposé et en retiendra l'enseignement.

Bibliothèque. — Notre Bibliothèque sous la direction du très dévoué bibliothécaire M. TOURNIER, est des plus prospère.

Aux dix milles volumes déjà réunis sont venus se joindre cette année 116 ouvrages non périodiques. Les périodiques reçus s'élèvent à plus de 100.

Un nouveau corps de bibliothèque a été édifié pour l'aménagement de plus de 1.500 volumes.

Notre bibliothèque est une source inépuisable pour les chercheurs et les studieux.

Situation financière. — La situation financière de la Société vous sera présentée par notre vigilant Trésorier, M. le Commandant PELLECAT. Il m'en voudrait d'empiéter sur ses attributions.

*
* *

Arrivé au terme de mon rapport, je reste confondu de sa longueur. J'avais, cependant, lu les modèles des secrétaires généraux, mes distingués prédécesseurs, j'avais goûté leur clarté et leur concision, je ne me pardonne pas de ne pas avoir su les imiter. Pour m'excuser je ferai valoir, le désir, que je partage avec vous tous, de voir la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran* occuper toujours la place enviable que lui ont faite nos devanciers. J'ai cru qu'il était utile de rappeler parfois l'esprit qui l'anime, je me suis efforcé d'y parvenir.

La *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran* cherche à éclairer le passé, à affermir le présent, à préparer le meilleur avenir de la province que nous aimons. Elle sait pourtant sortir

de ce cadre restreint pour s'intéresser à ce qui concerne les provinces d'Alger et de Constantine, en s'unissant à ceux qui travaillent comme nous, à faire connaître l'Algérie. Le bel exemple de solidarité donné par M. STEEG, Gouverneur général de l'Algérie, par M. le Maréchal LIAUTEY, Résident général du Maroc, et par M. SAINT, Résident général de la Tunisie, pour constituer le magnifique bloc de l'Afrique du Nord, ne lui a pas échappé, vers ce but elle tendra ses efforts plus modestes.

Enfin en s'occupant de tout ce qui concerne la Géographie et l'Archéologie du monde, elle apportera sa petite part au patrimoine intellectuel, déjà si riche, de notre patrie : La France.

Colonel STRASSER.

Rapport sur les Concours de l'année 1923

Dans la séance du 9 Avril 1923, votre Comité administratif a désigné M. le Lieutenant-Colonel Cadi, M. le Commandant Fischer et M. Fabre Sylvain pour faire partie de la commission chargée d'examiner les travaux présentés au Concours de Monographies communales du département, ouvert pour l'année 1923.

Un seul travail, ayant pour devise : « L'effort importe plus que le succès », avait été envoyé. Il a été lu successivement par les membres de la commission qui ont consigné, dans des notes spéciales, les observations que cette lecture leur a suggérées. C'est un résumé de ces observations que j'ai l'honneur de rapporter.

La monographie d'Hennaya (Eugène-Etienne) est conforme, dans ses grandes lignes au plan établi par la Société pour servir de guide aux candidats. Son auteur, en un style clair et précis, y étudie la situation géographique de la Commune, ses limites, l'orographie, l'hydrographie, la géologie, les sources, la flore, la faune, le climat, la préhistoire, l'histoire, l'archéologie et la colonisation. Des tableaux bien compris, éclairent le lecteur sur la fréquentation scolaire, la répartition des populations des céréales, la composition du cheptel et les industries locales.

L'auteur s'est documenté à des sources nombreuses et variées. Il a consulté les auteurs musulmans et français, compulsé et étudié les dossiers administratifs déposés dans les archives de la mairie d'Hennaya, la Sous-Préfecture de Tlemcen et les bureaux du Génie militaire. Il a recueilli auprès des colons et des indigènes, de précieux renseignements qu'il a complétés de ses observations personnelles.

Une carte de la commune à l'échelle de 1 : 50.000, un plan du village, et une photographie complètent ce très intéressant travail.

La monographie d'Hennaya constitue donc une œuvre très sérieuse et très consciencieuse, où, sous l'aisance du style, on devine un effort persévérant et la volonté de justifier la devise adoptée. L'auteur y est parfaitement parvenu.

Les membres de votre commission estiment à l'unanimité, que son auteur mérite l'attribution d'une médaille en argent et la publication de son manuscrit dans le plus prochain fascicule du Bulletin de la Société.

Oran, le 1^{er} Mai 1923.

Le rapporteur,

Sylvain FABRE.

RAPPORT DU TRÉSORIER
*sur les Opérations Financières de la Société
pendant l'Exercice 1922*

L'exercice 1922, tout en accusant une situation financière rassurante, ne peut être présenté comme le premier exercice normal d'après guerre. Je l'appellerai de *période transitoire*, et je crois que l'exercice 1923 nous trouvera tout-à-fait dans la voie heureuse d'une nouvelle mise en marche vers le progrès.

Nous avons encore eu en 1922 beaucoup de dépenses à supporter que nous remettons d'année en année (reliures et brochages, étagères pour nos livres, etc...) ; nous avons subi un fléchissement dans l'octroi de nos subventions et, si le deuxième semestre de cet exercice n'avait pas vu le relèvement de la cotisation des sociétaires, la balance de nos Recettes et Dépenses aurait été réellement déficitaire.

Je crois que, dans cette situation anormale où nous sommes placés du fait de la vie chère, nous devons, plus que jamais, serrer les cordons de notre bourse et être très prudents dans nos acquisitions de toute nature.

Je sais que ce n'est pas en vain que je fais appel à vos prudentes habitudes qui ont permis à notre Société de vivre, de se développer, et d'envisager un heureux avenir.

Si nous devons soigner nos dépenses, je crois qu'il est plus utile encore de surveiller très attentivement nos Recettes. Vous savez Messieurs, que deux facteurs essentiels les constituent : les cotisations et les subventions.

Nos cotisants se décomposent ainsi :

	1922	1923
à Oran	268	265
hors d'Oran	113	131
En tout	381	396

Vous voyez bien, Messieurs, que nos efforts en matière de recrutement ont amené 15 nouveaux adhérents, défalcation faite des radiations consécutives aux morts et aux départs.

Je vous prie de remarquer que ce nombre de sociétaires n'avait jamais été atteint depuis 1899. A cette époque nous étions 265 ; 12 ans après, en 1910, nous atteignons le chiffre de 381, après un vigoureux effort ; nous voilà à 396 et vous pouvez être certains que, dans quelques jours, nous arriverons à ce chiffre de 400 qui marquera dans les annales de notre Société.

Le compte administratif se solde par un excédent de dépenses de 560 fr. 26. Ce déficit, tout-à-fait accidentel, est le résultat de dépenses engagées en tablant sur une subvention qui nous a fait défaut. En réalité ce déficit n'existe pas puisqu'il est couvert par un versement anticipé au fonds de réserve.

Telles sont les conséquences de la gestion financière de l'exercice 1922.

Le Trésorier,

PELLECAT.

COMPTE ADMINISTRATIF DE L'EXERCICE 1922

1° RECETTES

Reprise de l'excédent de recettes de l'exercice clos..	1.651	81
Cotisations versées par les Sociétaires.....	4.904	50
Contribution particulière	100	»
Droit de diplôme.....	60	»
Subventions {	Conseil Général d'Oran.....	500 »
	Résidence Générale du Maroc.....	300 »
	Chambre de Commerce d'Oran....	500 »
	Ville d'Oran	500 »
Vente de Bulletins.....	61	»
Arrérages du fonds de réserve.....	1.269	95
Intérêts des fonds placés en compte courant au		
Crédit Lyonnais	13	57
Total des Recettes.....	9.860	83

2° DÉPENSES

Frais d'impression du Bulletin.....	5.151	80
Frais d'envoi du Bulletin.....	93	03
Frais de recouvrement des cotisations.....	314	35
Frais d'impression et de bureau	203	44
Frais de reliure et de brochage.....	362	»
Frais d'achats de livres et abonnements.....	103	90
Frais d'élections	354	50
Charges immobilières {		
Taxe locative.....	72	»
Loyer	723	25
Assurance	101	55
Eclairage	151	70
Traitement du gardien de la Bibliothèque.....	705	»
Dépenses imprévues	101	70
Frais de garde des titres déposés au Crédit Lyonnais..	58	05
Frais de timbre et récépissé.....	0	50
Impôt sur le revenu.....	1	02
Gratifications de fin d'année	70	»
Monuments aux Morts.....	300	»
Installation d'étagères dans la Bibliothèque.....	545	»
Versement au fonds de réserve.....	1.008	30
Total des Dépenses.....	10.421	09

Dépenses	10.421	09
Recettes	9.860	83
Excédent de Dépenses	560	26

BUDGET POUR L'ANNÉE 1923

RECETTES

Cotisation des membres actifs.....	6.200	00
Droit de diplôme....	100	»
Subventions {		
Gouvernement Général	300	»
Conseil Général d'Oran.....	500	»
Protectorat du Maroc.....	300	»
Chambre de Commerce d'Oran.....	500	»
Ville d'Oran	500	»
Vente de Bulletins	50	»
Arrérages du fonds de réserve.....	1.300	»
Intérêts des fonds placés en compte courant.....	50	»
Total des Recettes.....	9.800	00

DÉPENSES

Impression du Bulletin	4.800	00
Frais d'envoi du Bulletin.....	130	»
Frais de recouvrement des cotisations.....	400	»
Frais d'imprimés et de bureau.....	250	»
Reliure et brochage d'ouvrages.....	591	»
Achat de livres et abonnements divers.....	600	»
Frais d'élections annuelles du bureau.....	200	»
Charges mobilières {		
Taxe locative	108	»
Eclairage	180	»
Assurance	100	»
Loyer du local.....	900	»
Traitement du gardien de la Bibliothèque.....	720	»
Dépenses imprévues.....	250	»
Gratifications de fin d'année.....	70	»
Garde de titres du fonds de réserve.....	30	»
Timbre et récépissé.....	1	»
Impôts de 7 % sur le revenu.....	20	»
Conférences	300	»
Total des Dépenses.....	9.700	00

Recettes 9.700 »

Dépenses 9.800 00

Excédent de Recettes..... 100 00

SÉANCE DU 14 MAI 1923

Election du Bureau

La séance est ouverte à 5 h. 30 sous la présidence de M. PELLET, doyen d'âge.

Sont présents : MM. FLAHAULT, PELLET, DOUMERGUE, FABRE Sylvain, BARBIÉ, PELLECAT, TOURNIER, LEMOISSON, FABRE LA MAURELLE, FABRE (chaudière), BANTON, STÉPHANOPOUL, ABADIE, BRUNIE, DUPUY, FISCHER, MAILLET, MALMEJAC, MÉZIAT, PÉREZ, STRASSER.

Sont excusés : MM. DANGLES et DESTREMX.

Le Président donne lecture de l'article 49 des Statuts de l'article 26 du Règlement concernant les formalités à observer pour la désignation des membres du Bureau.

Le Secrétaire général donne connaissance du résultat des élections du 6 Mai 1923, pour le renouvellement partiel des membres du Comité.

M. le Président suspend la séance et M. FLAHAULT, président sortant quitte la salle des délibérations.

M. PELLET doyen d'âge ouvre à nouveau la séance et il est procédé à l'élection du Président.

M. FLAHAULT est élu président pour l'année 1923-1924, par 17 voix.

M. DOUMERGUE a obtenu une voix.

Il est ensuite procédé à l'élection des membres du Bureau.

Ont obtenu pour les fonctions de :

1 ^{er} Vice-Président :	MM. DOUMERGUE.....	16 élu
	PELLET	1
	FABRE Sylvain.....	1
2 ^e Vice-Président :	MM. PELLET.....	12 élu
	DOUMERGUE	1
	MALMEJAC	4
	MAILLET	1
Secrétaire général :	M. STRASSER.....	17 élu
Trésorier :	M. PELLECAT.....	17 élu
Bibliothécaire :	M. TOURNIER.....	17 élu
Secrétaire de la Section de Géographie :	MM. LEMOISSON	15 élu
	DUPUY	1
	FABRE LA MAURELLE	1
Secrétaire-adjoint — :	MM. FABRE LA MAURELLE	15 élu
	Abbé FABRE.....	1
Secrétaire de la Section d'Archéologie :	MM. Chanoine FABRE....	16 élu
Secrétaire-adjoint — :	MM. MAILLET	9
	MALMEJAC	5
	Abbé BANTON.....	1
	FISCHER	1
	STÉPHANOPOLI	1

MM. MAILLET et MALMEJAC n'ayant pas obtenu la majorité absolue pour l'élection du Secrétaire-Adjoint d'Archéologie, il est procédé à un deuxième tour de scrutin.

Ont obtenu :

MM. MAILLET	16 élu
MALMEJAC	4
Commission des Finances : MM. FABRE Sylvain.....	16 élu
BARBIÉ	17 »
DANGLES	15 »
MAILLET	1
MÉZIAT	1

M. PELLET après avoir proclamé les résultats du scrutin, cède

le fauteuil de la présidence à M. FLAHAULT et lui adresse ses félicitations ainsi que celles de tous les membres du Comité. M. FLAHAULT remercie.

La séance est levée à 6 h. 30.

Le Secrétaire Général,
Colonel STRASSER.

Le Président,
E. FLAHAULT.

SÉANCE DU COMITÉ DU 4 JUIN 1923

La séance est ouverte à 5 h. 30 sous la Présidence de M. FLAHAULT, Président.

Sont présents MM. FLAHAULT, PELLET, DOUMERGUE, FABRE Sylvain, BARBIÉ, PELLEGAT, TOURNIER, LEMOISSON, BANTON, STÉPHANOPOLI, ABADIE, BRUNIE, DUPUY, MAILLET, MALMEJAC, PÉREZ, STRASSER.

Excusés : MM. DANGLES, DESTREMX, FABRE (Abbé), FISCHER, MÉZIAT.

M. POCK, trésorier honoraire assiste à la séance.

Le Secrétaire général donne lecture du procès-verbal de la séance du 30 Mai. Le procès-verbal est adopté.

Félicitations. — Le Président a adressé les félicitations du Comité à MM. BOLELLI et VALÉRIAN, décorés de la Légion d'honneur. Le Président a reçu leurs remerciements.

Admissions. — Ont été admis comme membres titulaires les candidats proposés à la dernière séance :

Madame Veuve JACQUOT, MM. ANDUZE, Commandant BARBEYRAC DE SAINT-MAURICE, CONTRÉRAS Antoine, DISSART Philippe, EDOUARD Marc, Docteur PARIENTÉ, Auguste SAYOUS.

Présentations. — Sont présentés : M. GONARD J. B., propriétaire, 9, Boulevard des Chasseurs, Oran, présenté par MM. LACRETELLE et FLAHAULT ;

M. LEFRANC, Service de la voie du chemin de fer P.-L.-M., boulevard Fulton, Oran, présenté par MM. FABRE LA MAURELLE et POCK ;

M. PRADEL, père, propriétaire, rue de Mostaganem, Oran, présenté par MM. POCK et FLAHAULT ;

M. POUJOULY, Receveur des Domaines, rue d'Arzew, 53, présenté par MM. STÉPHANOPOLI et PELLET ;

M. VALÈS René, notaire à Sidi-Bel-Abbès, présenté par MM. LACRETELLE et FLAHAULT ;

M. VIALA, propriétaire à Bou-Hanifia, présenté par MM. Colonel STRASSER et FABRE Sylvain.

Demandes de Prix. — Le Président a reçu des demandes de Prix de l'École Pratique de Commerce, des Cours Industriels et du Lycée de garçons d'Oran.

Le Comité décide d'envoyer deux volumes, comme prix, aux deux premières écoles et de mettre la somme de 50 francs à la disposition du proviseur du Lycée de garçons pour achat d'un prix.

Invitation. — Le Président a reçu une invitation de la Chambre de Commerce d'Oran, pour assister à un déjeuner offert en l'honneur de la Presse Alsacienne-Lorraine, le 19 Mai. Le Président n'a pu s'y rendre, l'invitation lui étant parvenue trop tard.

La *Réunion d'Etudes Algériennes* propose à notre ratification le projet d'adhésion à la *Ligue Française*.

Vœux émis. — Le Président a reçu de M. le Maréchal Lyautey au sujet du vœu relatif au chemin de fer Oudjda-Taza, la lettre suivante :

Rabat, le 14 Mai 1923.

Le Maréchal de France, Commissaire
Résident Général de la République Française au Maroc.

A Monsieur le Président de la *Société
de Géographie et d'Archéologie d'Oran*.

« Monsieur le Président,

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du
« 28 Avril et du vœu qui y était joint. »

« J'éprouve une vraie satisfaction de pouvoir, grâce à l'occa-
« sion que votre lettre me fournit, couper court à une légende
« qui a pris corps en Algérie et particulièrement dans le
« Département d'Oran, depuis quelques mois, mais qu'il ne
« convenait pas de réfuter tant qu'elle ne se traduisait que par
« des articles de journaux, des conférences, etc.

« Je vois que, comme cela est très naturel, votre Compagnie
« elle-même a dû être influencée par cette légende.

« Elle me rappelle en effet qu'il est absolument indispen-
« sable d'assurer les relations les plus étroites entre le Maroc et

« l'Algérie, et qu'il y a lieu dans ce but d'opérer sans retard
« la soudure de la ligne Oran-Oudjda avec celle de Taza-Casa-
« blanca ; et elle émet le vœu : que les études préparatoires
« entreprises en vue de l'établissement de la voie normale
« entre Oudjda et Taza soient poursuivies avec un redouble-
« ment d'activité afin que la construction de la voie ferrée
« puisse être réalisée dans le plus court délai possible.

« Me rappeler ces nécessités et m'adresser ce vœu me paraît
« supposer en effet que l'importance et l'urgence de la liaison
« avec l'Algérie ont pu être perdues de vue par moi et par mon
« Administration et que les études préparatoires ont été ajour-
« nées ou négligées.

« Or, rien n'est plus contraire à la réalité des faits.

« La liaison avec l'Algérie n'a cessé de m'apparaître, avec
« une telle importance, non seulement au point de vue straté-
« gique mais au point de vue économique, qu'alors qu'il nous
« était interdit par les accords internationaux de procéder à
« toute construction de ligne de voie ferrée à voie normale,
« j'ai, en pleine guerre, malgré des difficultés inouïes de ma-
« tériel, de personnel et de crédits, poussé la construction de
« la voie de 60 cm., et, dès 1916, elle atteignait Taza en
« venant d'Oudjda, et Fez en partant de Casablanca. Malgré
« des difficultés de terrain toutes spéciales, j'ai continué à
« pousser le rail entre les deux tronçons existants qui ont été
« reliés en Juillet 1921, et si un tel effort a été donné cela fut
« beaucoup moins pour des nécessités locales que pour assurer
« de la façon la plus palpable une première liaison avec
« l'Algérie.

« Quand, après la signature du traité de paix, ont été levées
« pour le Maroc, les hypothèques internationales concernant
« les chemins de fer à voie normale, j'ai fait mettre immédia-
« tement à l'étude non pas seulement la ligne Rabat-Fès qui
« vient d'être ouverte et celle partant de Casablanca, pour
« permettre l'exploitation des phosphates, *mais tout l'ensemble*
« *d'une première ligne MARRAKECH-CASABLANCA-RABAT-*
« *FÈS-TAZA-OUJDJA*, c'est-à-dire de la grande artère destinée
« à mettre en liaison toute l'Afrique du Nord, depuis Tunis
« jusqu'au pied du Grand Atlas, et *cela à l'exclusion de toute*
« *autre ligne d'intérêt local marocain, dont aucune étude n'a*
« *encore été commencée.*

« Si, comme il est bien évident, il s'imposait d'exécuter
« d'abord au plus vite le tronçon Fès-Kenitra-Rabat qui
« représente pour tout le Maroc Occidental des facilités et des
« économies de transport inappréciables et y répondait à des
« nécessités stratégiques urgentes, les études ont été poussées
« dès le début et sans arrêt sur les sections Fès-Taza et Taza-
« Oudjda.

« Mais ici, il convient de voir la réalité en face, la section
« Fès-Taza-Guercif, franchissant la ligne de partage à
« travers un terrain particulièrement difficile et argileux,
« exigeant l'exécution d'un ouvrage de première importance le
« tunnel de Touahar, se présente comme la plus difficile et
« la plus onéreuse de tout le Maroc. Ces difficultés en ont
« rendu les études beaucoup plus longues. Elle viennent néan-
« moins d'aboutir et M. Séjourné, Directeur de la construc-
« tion à la Compagnie P.-L.-M. venait à Rabat il y a un mois
« tout exprès pour m'annoncer qu'on venait de déterminer le
« tracé du tunnel de Touahar et de ses abords dans des con-
« ditions plus facilement réalisables qu'on ne l'avait espéré.

« Quant à la section Guercif-Oudjda, les études en sont
« aujourd'hui terminées et d'après le programme que j'ai tracé
« il y a un an, l'exécution doit en commencer à la fin de cette
« année 1923 en partant d'Oudjda.

« Toutefois cette exécution ne dépend pas de moi seul ni de
« l'Administration du Protectorat car elle dépend de possibi-
« lités financières.

« Il faut pour que les travaux puissent commencer que la
« Compagnie des chemins de fer du Maroc, réalise une nou-
« velle tranche d'emprunt, opération pour laquelle j'ai déjà
« demandé au Gouvernement et en particulier à Monsieur le
« Ministre des Finances de me donner tout leur appui pour la
« faire aboutir en temps opportun.

« Voilà où en est aujourd'hui la question. Je pense que cet
« exposé suffira à vous éclairer sur l'intérêt que je porte à la
« liaison ferroviaire avec l'Algérie et sur l'activité que je n'ai
« cessé d'apporter à triompher des difficultés tant matérielles
« que financières qu'elle présente.

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma
« haute considération et de mes sentiments dévoués.

« Signé : LYAUTEY. »

Le Président et les membres du Comité remercient bien vive-
ment M. le Maréchal Lyautey, pour la haute et bienveillante
marque de sollicitude qu'il a bien voulu témoigner à notre
Société en lui fournissant ces précieuses explications. Les lec-
teurs du Bulletin les liront avec le plus vif intérêt.

Personnellement M. Doumergue tient à faire remarquer
qu'en présentant son vœu à l'agrément de ses collègues du Co-
mité, il n'a pas songé, un seul instant, à accréditer la « légende »
ni à mettre en doute les bonnes dispositions de M. le Maréchal
Lyautey à l'égard de l'Algérie et de l'Oranie en particulier. Il
n'ignore pas que les études du tracé de la voie large Oudjda-
Taza sont menées avec toute la célérité possible malgré l'insuf-

lisation des moyens matériels et financiers dont M. le Résident général dispose.

Si M. Doumergue a pris l'initiative du vœu c'est précisément pour attirer l'attention des Pouvoirs publics sur cette situation. Nul doute que les mesures nécessaires seront prises, sans retard, pour donner, à M. le Résident général le supplément de ressources financières qui lui est indispensable pour terminer l'étude du tracé et avancer l'heure où la voie large, se déroulant, sans interruption, de Tunis à Casablanca, permettra de travailler plus efficacement à l'unification de l'Afrique du Nord française.

Nos dévoués représentants au Parlement MM. Petit et Roux-Freissineng, M. Pitollet, président du Conseil général, nous ont fait savoir qu'il approuvaient le vœu et en poursuivaient la résolution.

Au sujet du vœu concernant le projet de la ligne Aïn-Témouchent, M. Petit nous assure qu'il suivra de près l'étude de cette question.

Conférences. — MM. MALMEJAC et Commandant FRANÇOIS, membres de la Société, ont fait des conférences, le 17 Mai et le 31 Mai à l'Hôtel de Ville. Le Président adresse les remerciements et les félicitations aux deux conférenciers pour la valeur des sujets traités et les succès justifiés obtenus.

Compte administratif. — M. DOUMERGUE demande la lecture du compte administratif, et présente une observation sur les fonds de réserve, les formalités n'ayant pas été remplies conformément aux nouveaux statuts avec lesquels on n'est pas encore familiarisé.

Ouvrages reçus : Capitaine AUGIÉRAS. — *Mission Transsaharienne*, Alger-Dakar, 1920-1921.

Lieutenant-Colonel H. DE CASTRIE. — Les sources inédites de l'histoire du Maroc : *Archives et Bibliothèque de la France*, T. I, 1922.

Ch. CLERMONT-GANNEAU, F. CUMONT, R. DUSSAUD, D. NAVILLE, E. D. POTTIER et Ch. VIROLEAUD. — *Les Travaux archéologiques en Syrie* de 1920 à 1922.

DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE. — Les Territoires du Sud de l'Algérie. Exposé de leur situation. Troisième partie : *Essai de Bibliographie et Cartes*, 1923.

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire Général,

Colonel STRASSER.

Le Président,

E. FLAHAULT.

Concours ouverts par la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran

La Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran met au concours les questions suivantes :

1° Concours annuel pour 1924, 1925, ... : *Monographie géographique, historique et économique d'une commune de la province d'Oran (mixte, plein exercice ou indigène)*.

Une médaille d'argent et une médaille de bronze seront attribuées aux meilleurs travaux présentés.

2° Pour 1924 : *Etude économique sur le Maroc Oriental depuis l'occupation française (1907)* ; nécessité d'une union économique entre le Maroc et l'Algérie, moyens d'aboutir.

Une médaille d'argent sera attribuée au meilleur mémoire. Il pourra être accordé des médailles aux travaux non primés.

3° Pour 1924 : *Histoire de la ville d'Oran, de l'année 1848 au recensement de 1921*, pour faire suite à l'ouvrage du Colonel Derrien.

Une médaille de vermeil sera attribuée au meilleur travail.

4° Pour 1924 : *Historique des quartiers, rues et édifices modernes de la ville d'Oran*. Renseignements très succincts sur l'origine des diverses dénominations.

Une médaille d'argent sera attribuée à l'auteur du meilleur mémoire.

5° Pour 1925 : *Géographie du Département d'Oran et de son Hinterland Saharien*.

Une médaille d'argent sera attribuée à l'auteur du meilleur mémoire.

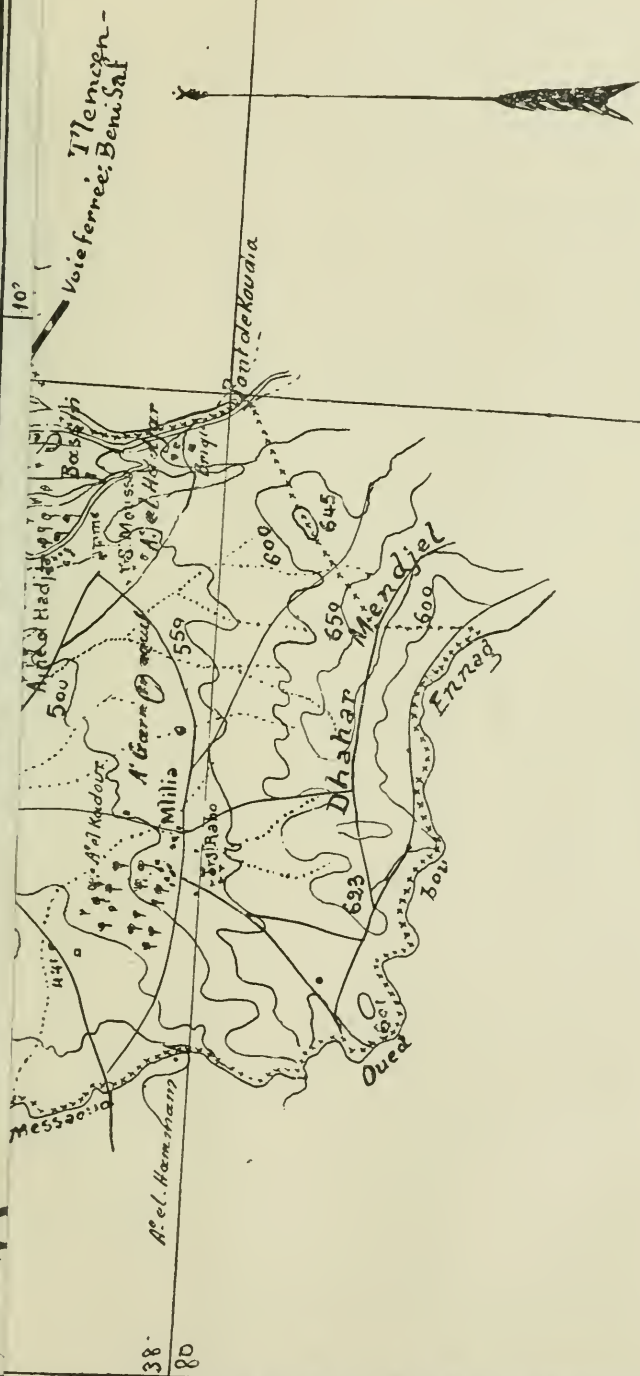
Les conditions générales des concours sont les suivantes :

Les sociétaires et les personnes étrangères à la Société peuvent y participer.

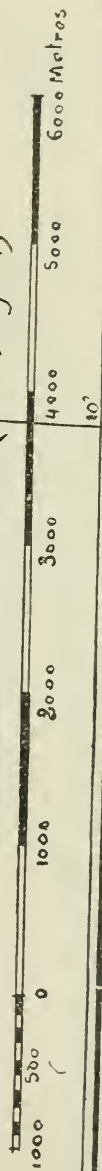
Les manuscrits devront parvenir le 31 mars au plus tard de chacune des années fixées pour le concours.

Les monographies devront être inédites. Elles seront dressées d'après les indications générales d'un plan qui sera communiqué aux personnes intéressées qui en feront la demande au Secrétaire général.

Le manuscrit portera une devise qui sera répétée sur une enveloppe fermée contenant à l'intérieur le nom de l'auteur. Cette enveloppe ne sera ouverte qu'après le classement. Si les travaux présentés ne sont pas jugés suffisants, les récompenses pourront être réduites ou supprimées. L'original ou un double de tout travail récompensé devra être offert à la Société, qui se réserve la priorité et le droit de le publier dans son Bulletin. Dans ce cas, 50 exemplaires seront offerts gratuitement à l'auteur.



Echelle ($50 \frac{1}{000}$) (Stat-Major.)



PLAN DU TERRITOIRE DE LA

COMMUNE D'HENNAYA (EUGÈNE-ÉTIENNE)

Légende.

— Chemin de grande communication

— Chemin vicinal ou carrossable

— Chemin d'exploitation

--- Sentiers

□ Vignes

□ Oliviers

----- Limites de la commune



Echelle (50 000) (Car-Major)

NOTE SUR LA FORMATION DES DUNES

dans le Sud Oranais et dans l'Erg Occidental

S'il est une question que l'on pourrait croire ne laisser que peu de doute dans l'esprit des personnes s'intéressant aux choses du *Sahara*, c'est bien celle cherchant à expliquer le mécanisme de la formation des dunes, tant dans le Sud Oranais que dans l'Erg Occidental. Après les travaux de A. de Lapparent, de G. B. M. Flamant, d'E. F. Gautier (pour ne citer que les plus notoires), qui ont conclu que tous ces amoncellements énormes de sable étaient le résultat d'une action éolienne, agissant sur des matériaux se trouvant à pied d'œuvre, il semblerait que toute discussion sur ce sujet fût superflue.

Certain passage d'une étude parue, il y a quelque temps, dans le *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran* ⁽¹⁾ tend à prouver qu'il n'en est rien et laisse supposer une théorie différente attribuant à l'action « du charriage par les eaux » la formation des dunes d'Aïn-Sefra.

De l'avis de l'auteur de cette étude, « la dune d'Aïn-Sefra n'est que le sable déposé par les fleuves quaternaires venant du Nord et du Nord-Ouest, se rejoignant un peu en amont d'Aïn-Sefra et butant en tourbillonnant contre la montagne au Sud d'Aïn-Sefra avant de s'infléchir vers l'Est pour tourner cette montagne qu'il leur était impossible de franchir ».

Ces lignes ne visent que les dunes d'Aïn-Sefra ; nous allons cependant commencer par nous occuper de celles du *Grand Erg Occidental*, parce que nous pensons qu'il y a une corrélation indiscutable entre ce qui s'est produit dans les montagnes des *Ksour* et dans le *Sahara Oranais*.

Au surplus, n'en aurions-nous rien fait, estimant la question à peu près entièrement élucidée et réglée depuis

(1) Conférence sur l'Algérie (in. *Bull. de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*), juin 1922. T. XLII, p. 136.

une quinzaine d'années par M. E. F. Gautier ⁽¹⁾, si, alors que nous relisons le passage précité du *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran*, ne nous était parvenue la navrante nouvelle de la mort de M. Ficheur, ancien Doyen de la Faculté des Sciences d'Alger.

En même temps que nous évoquions avec tristesse la puissante personnalité de l'éminent géologue dont nous avions suivi certains enseignements, nous nous remémorions quelques-unes des théories qui lui étaient propres et qu'au cours de missions dans l'Extrême-Sud, il avait eu la bienveillance de nous exposer.

Parmi celles-ci, nous nous rappelions la façon dont il expliquait la formation des dunes, tant dans la zone séparant les Hauts-Plateaux Oranais du Sahara que dans l'Erg Occidental lui-même.

Il paraissait, sur certains points de cette question, en désaccord apparent avec Pomel, qui fait toujours autorité en matière de géologie algérienne, mais il se rapprochait sensiblement des idées qu'avait émises, il y a une trentaine d'années, un savant ingénieur des Mines, M. Jacob, à la suite d'explorations et d'études approfondies dans toute la région saharienne.

C'est l'ensemble de ces théories que nous allons présenter. Elles furent exposées par M. Ficheur, non pas pour être entendues par des spécialistes de la géologie saharienne, mais simplement pour être comprises par des personnes qui, peu initiées dans la science géologique, restaient cependant curieuses de connaître, au moins dans leurs grandes lignes, les phénomènes que l'on suppose avoir provoqué la formation de ce jeune désert qu'est l'Erg Occidental.

Nous conserverons, par suite, cette forme de vulgarisation.

Nous ne jouons d'ailleurs, en l'espèce, que le modeste rôle d'un auditeur qui fut attentif et qui, sans aucune idée de polémique, profite d'une occasion pour faire connaître, à ceux des lecteurs du *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran*, susceptibles d'y trouver un intérêt, une parcelle de la doctrine de l'Eminent Maître dont la perte est aussi

(1) Cf. — E. F. GAUTIER, *Sahara algérien*, Ch. II, 1908, Armand Colin, Editeur, Paris.

crucelle pour la Science en général que pour l'Algérie en particulier.

*
* *

M. Pomel estimait que le vent ne jouait qu'un rôle secondaire dans la formation des dunes sahariennes ou, tout au moins, que son influence ne pouvait être qu'excessivement lente. Pour lui, le vent n'enlevait que les particules ténues, c'est-à-dire l'argile et le gypse, et il pensait « qu'on se laissait généralement aller à l'idée que l'*Erg* « *Occidental* était le produit des alluvions successives de « tous ces oueds, aujourd'hui secs, qui étaient jadis venus « mourir à son pied ».

M. E. F. Gantier, tout en accordant que la part et le rôle du vent sont énormes dans l'amoncellement des grandes dunes, a posé en règle générale que les grandes masses de dunes étaient en place là où l'érosion fluviale en avait accumulé les matériaux. « Vis-à-vis d'elles, dit-il, le vent ne semble avoir qu'une puissance insignifiante de déplacement. Il a créé le modelé, entassant ce « qui était étalé ».

M. Fichet nous avait exposé, sur cette question, une théorie un peu différente ; c'est celle-là que nous allons présenter.

*
* *

Le terrain saharien du Sud-Oranais s'appuie, au Nord, sur les derniers contreforts des Montagnes des *Ksour* et du *Djebel-Amour*. Il forme un immense plateau à faibles ondulations, légèrement incliné vers le Sud-Est.

On peut le diviser en deux zones bien tranchées, approximativement parallèles à la ligne des montagnes qui en forment le bord Nord.

La première de ces zones, qui est au Nord, est celle où les Oueds ont un lit bien marqué dans lequel circulent, à des intervalles plus ou moins éloignés, les eaux des grandes crues.

La seconde zone est celle des *Méhareg* et de l'*Erg*, où le lit même des oueds a disparu.

La première zone, (celle des oueds), forme une bande d'environ 125 kilomètres de largeur mesurés perpendicu-

lairement à la direction des montagnes qui bordent le *Sahara*. Elle est caractérisée par de vastes plateaux à surface rochense découpés par des gouttières plus ou moins larges, profonde de 60 à 80 mètres, où coulent, en général, sous une couche de sable, les eaux provenant des massifs montagneux.

Les berges de ces grandes gouttières sont parfois très voisines du lit actuel (par exemple, celles de la rive gauche de l'Oued *Gharbi*, de *Benoud* à *Moulk Sliman*). D'autres fois, elles en sont à plusieurs kilomètres. Entre le plateau rocheux et le lit de la rivière, se trouvent souvent, à un niveau intermédiaire, des terrasses de cailloux roulés.

On peut en conclure qu'il y a donc eu, peut-être dès la fin de l'ère tertiaire, peut-être seulement au début de l'ère quaternaire, une période très humide pendant laquelle les cours d'eau avaient une vitesse et un débit dont les grandes crues qu'on observe aujourd'hui ne peuvent donner qu'une idée très amoindrie.

En avant des berges, des « gour » (1) isolés témoignent de l'importance des érosions qui ont marqué cette période.

Brusquement, un régime plus sec s'est établi. Nous disons « brusquement » parce que, s'il y avait eu une diminution lente et progressive dans l'importance des précipitations atmosphériques, les alluvions anciennes présenteraient, au-dessus de la couche de cailloux roulés, des assises de gravier et de sable fin. Or, il n'en est pas ainsi. Il semble donc résulter de là qu'on puisse distinguer trois grandes phases dans la série des phénomènes qui se sont succédé depuis la formation des atterrissements :

1° Une période diluvienne, peut-être pliocène ou miocène, au cours de laquelle les atterrissements se sont formés au détriment des montagnes de la région des *Ksour*. Les matériaux se sont distribués par ordre de grosseur ; de là proviennent les poudingues de la partie Nord.

A la fin de cette période s'établit un régime relativement sec à la faveur duquel s'est constituée, par évaporation, la

(1) « Gour », pluriel de « gara » : Forme du terrain à aspect tabulaire, circonscrite par des pentes raides et isolée de tous côtés, représentant des vestiges d'un sol à peu près disparu sous l'action des érosions.

carapace tufacée. Ce régime pourrait être attribué à la période quaternaire ancienne ;

2° Une période plus humide, marquée par le creusement des cours d'eau (probablement ébauchés dans la période précédente), et le dépôt des alluvions de cailloux roulés. Cette période se reliait peut-être avec le quaternaire récent ;

3° La dernière période, caractérisée par un climat de plus en plus sec ; c'est la période actuelle à laquelle il convient, croyons-nous, de rattacher la formation des dunes.

Ce mécanisme de la formation des terrains de la zone Nord du Sahara Oranais explique leur composition. Nous voyons cette surface rocheuse constituée par un calcaire d'origine tufacée, tantôt presque pur, le plus souvent fortement mélangé de sable. On rencontre fréquemment, sous la croûte dure de la surface, des lits de poudingues, de cailloux roulés, où se retrouvent tous les éléments des montagnes de la région des Ksour ; mais la grande masse est formée de sable rouge argileux, plus ou moins agglutiné par un ciment gypso-calcaire, de façon à former un grès friable.

Cette même composition s'observe sur les flancs des gorges et sur les nombreuses découpures dues à l'action des eaux. L'épaisseur des poudingues pourra varier, ils finiront même par disparaître quand on s'avancera davantage vers le Sud, la masse sableuse sera plus ou moins consistante, mais le terrain présentera toujours, quant à ses caractères généraux, une uniformité de composition absolue.

Dans les parties visibles, on ne rencontre aucune assise argileuse. Ce fait s'explique aisément puisque tous les éléments de ce terrain ont été arrachés, sous l'action de phénomènes diluviens, aux montagnes qui s'étendent de *Géryville* au *Maroc*, à une époque où le relief de cette région devait, avec une accentuation plus grande, être, à peu de chose près, constitué comme il l'est aujourd'hui.

Or, si on remarque qu'à part une bande étroite qui forme la lisière du Sahara et qui est constituée par une assise marneuse surmontée d'une assise calcaire, tout ce massif montagneux du Sud Oranais est constitué par les grès du terrain crétacé inférieur ou par les molasses mio-

cènes, on conclut que c'est dans une formation à élément sableux qu'a été prise la presque totalité des matériaux constitutifs du terrain saharien.

Il ressort de ce qui précède que les parties de ce terrain qui échappent à l'observation directe, ont, sur des hauteurs considérables, une composition identique à celle des parties mises à nu par les érosions.

Dès lors, le trait caractéristique du terrain saharien du Sud Oranais sera d'être un terrain essentiellement perméable dans toute son épaisseur, et on ne pourra guère espérer y rencontrer des assises imperméables susceptibles de retenir les eaux sous pression, à moins d'aller à des profondeurs très grandes dépassant la couche alluvionnaire (1).

Le lit actuel des Oueds de cette zone comprend :

1° Le lit mineur, couloir à fond de sable dont les berges, lorsque ce lit coïncide avec le lit majeur, sont entaillées dans les poudingues d'alluvions anciennes et les couches sableuses des atterrissements.

2° Le lit majeur ou nebkha. La nebkha forme, le long du lit ordinaire, une bande pouvant atteindre un kilomètre de largeur et présentant une succession de cuvettes de quelques mètres carrés de surface, séparées par de petits monticules provenant de l'accumulation du sable autour des tamarins ou des autres touffes de végétaux qui y poussent en abondance. Très souvent, un bourrelet de dunes un peu plus élevé (5 à 10 mètres) borde le lit de l'Oued et le sépare de la nebkha.

Les sables de la nebkha proviennent du transport, par les eaux sauvages, des matériaux arrachés aux berges : ce sont des alluvions modernes. Les bourrelets de dunes qui bordent le lit mineur de l'Oued proviennent, au contraire, de l'amoncellement, sur les rives, des sables du lit balayés par les vents.

(1) Le terrain saharien du Sud Constantinois, constitué au moyen de matériaux provenant des *lurès* et de la craie supérieure de la région orientale du *M'Zab*, a, au contraire, un caractère argileux très prononcé. Il renferme des assises imperméables qui forment la couverture de la nappe artésienne de l'*Oued Rhir*. En de nombreux points, cette nappe s'est fait jour d'elle-même en crevant l'assise marneuse et a donné naissance à des « *Chirids* », véritables puits artésiens naturels.

Dans le Sahara Oranais il n'existe rien d'analogue.

*
* *

Passons maintenant à la seconde zone, celle des *Mehareg*. A mesure que l'on s'avance dans l'Extrême Sud-Oranais, la pente du terrain qui, dans la première zone, était, dans son ensemble, approximativement de 1,5 pour 1000, diminue sensiblement.

Les berges des Oueds s'écartent et deviennent moins accusées. Au lieu d'un plateau découpé par de longs ravins d'érosion, on se trouve en présence d'une plaine entaillée d'une quantité innombrable de cuvettes allongées, présentant des dimensions variables.

Ces cuvettes communiquent entre elles par des seuils situés à un niveau intermédiaire entre le couronnement du plateau et le fond de la dépression.

Le terrain est constitué par du sable blanc ou légèrement grisâtre faiblement agglutiné. Souvent, on y voit des taches brunes déposées en cercles concentriques, produites par la circulation d'eaux ferrugineuses. Parfois le ciment est assez abondant pour qu'on puisse isoler des sortes de tubes creux, en grès, relativement solides.

Les poudingues ont complètement disparu, ainsi que les cailloux roulés des alluvions anciennes.

Par contre, la carapace rocheuse existe toujours et, très souvent, on la constate à deux niveaux différents.

Le fond des cuvettes allongées est tapissé d'un dépôt de sulfate de chaux, généralement fin et pulvérulent, parfois cristallisé. Dans ce dépôt, on rencontre de nombreuses coquilles d'eau douce (planorbes, lymnées). Les *Cardium edule* sont moins fréquents (1).

Enfin, dans un grand nombre de bas-fonds, on trouve des éclats de silex taillés et des morceaux de coquilles d'œufs d'autruche, apportés là par l'homme préhistorique. La végétation fait absolument défaut dans ces dépressions ou, du moins, ne s'y développe que lorsque le sable les a envahies (2).

(1) On en trouve en gisements abondants aux environs d'Haci Rou Zid.

(2) Le mot « Méhareg » signifie d'ailleurs « pays incendié », évidemment à cause de la désolation qui le caractérise.

En continuant la méthode employée pour la zone des Oueds, on peut expliquer la formation des méhareg ainsi qu'il suit :

Les grandes masses de sable formant le méhareg ont été apportées pendant les périodes diluviennes par les mêmes formidables déversements d'eau qui, rongant les montagnes des *ksour*, ont laissé en chemin, à cause de leur poids, dans la zone précédente, les cailloux roulés qui ont été, en partie, transformés en poudingues.

Ces masses de sable ont formé un plateau continu, à pente assez faible, qui a recouvert toutes les collines et les rocs des terrains d'époques précédentes.

Pendant la période suivante (1), celle du creusement des lits des grands Oueds, les eaux ne recouvrant plus tout, mais, descendant encore en quantités énormes des montagnes du bord Nord du Sahara Oranais, sont arrivées, par les grands ravins de la première zone, sur ce terrain plus plat et essentiellement perméable. Elles ont dû s'étaler, s'infiltrer et s'absorber en partie ; mais le sol a été assez vite saturé ; l'écoulement s'est alors probablement continué à la surface. Par suite du peu de pente, le lit est devenu incertain, se modifiant à chaque crue, grâce au peu de consistance du terrain traversé.

Les Oueds se sont donc divisés en un grand nombre de bras présentant une disposition analogue à celle des deltas des grands fleuves à leur embouchure.

On peut se représenter, à ce moment, la région des Méhareg comme un immense delta où les différentes rivières réunissaient leurs eaux.

Puis la période humide a cessé pour faire place à un régime plus sec. Le niveau de l'eau a baissé rapidement et alors s'est formée la carapace tufacée la plus basse constituant le plan mineur.

Sur cette première carapace rocheuse, de nouvelles alluvions sont arrivées à la suite d'une recrudescence passagère d'humidité. Le niveau de l'eau a ensuite baissé de nouveau et une seconde croûte tufacée s'est formée, cons-

(1) M. Fieheur estimait que ce devrait être pendant la période miocène que les vallées avaient commencé à se creuser et que le nivellement des dépressions correspondant à l'aplanissement des surfaces des plaines sahariennes pouvait tout aussi bien être de la période pliocène et même miocène que de la première période quaternaire.

tituant cette deuxième carapace rocheuse que, comme nous l'avons dit, l'on constate très souvent à un plan différent, le plan majeur.

La période sèche définitive est arrivée progressivement; l'intensité des crues a diminué peu à peu; la nappe d'eau qui imprégnait tout le sol s'est écoulée vers le Sud, vraisemblablement dans l'Oued Meguiden; son niveau s'est abaissé de plus en plus.

Les eaux superficielles ont alors cessé d'arriver jusque là; elles ont été, comme aujourd'hui, absorbées par le terrain et ont continué à s'écouler *sous le sol*.

Dans ces conditions, les différents bras de l'immense delta se sont trouvés soumis aux dégradations résultant de l'action des agents atmosphériques; peu à peu, ils se sont transformés en cuvettes dont, pendant un laps de temps probablement fort long, les fonds ont été alternativement secs ou humides, suivant les oscillations saisonnières de la nappe des eaux.

Ces alternatives d'humidité et de sécheresse à évaporation intense ont donné naissance aux dépôts gypso-salins abondants que l'on rencontre partout.

La sécheresse du climat s'accroissant de plus en plus, les fonds des cuvettes finirent par rester absolument à sec d'une façon à peu près définitive.

La vie animale, dont on rencontre partout de nombreuses traces de ses manifestations sous forme de coquilles et de silex taillés, disparut de cette région qui devint ce qu'elle est de nos jours.



De cette théorie sur la formation, dans ses grandes lignes, du terrain saharien du *Sud-Oranais*, il est bon de retenir que les énormes apports sableux provenant des phénomènes diluviens se sont étendus sur les terrains secondaires et tertiaires préexistants (1), ont comblé leurs

(1) M. l'Ingénieur des Mines Jacob a même trouvé sur l'itinéraire de Hacı Ouchen à Hacı Bou Zid, à peu près sur le 31° de latitude, un affleurement de grès bruns très durs ne ressemblant nullement aux grès crétacés du Djebel Amour et qu'il a pensé devoir être des grès dévoniens, quoiqu'il n'ait pas pu y trouver de fossiles. La présence d'un pointement de ces grès n'aurait rien qui puisse surprendre. Il représenterait le sommet d'une colline de terrain primaire ayant, jadis, émergé des terrains crétacés qui lui étaient postérieurs.

dépressions, ont été sursaturés d'eau pendant une assez longue période, puis, lorsque la nappe aqueuse s'est abaissée et est devenue souterraine, se sont recouverts dans leur ensemble de carapaces rocheuses tufacées, dont, pour les causes exposées précédemment, les innombrables bras des Oueds ont, en général, été indemnes.

Il semble donc théoriquement possible d'admettre qu'il y a eu une période du quaternaire récent où les atterrissements (peut-être pliocènes ou miocènes) s'étendaient jusqu'au *Gourara*, sans être recouverts de dunes et que la formation de ces dernières, qui composent aujourd'hui l'*Erg Occidental*, n'est pas due mécaniquement au charriage des eaux entassant les matériaux pour former des digues arrêtant leur propre cours superficiel.

*
* *

En réalité, il est à peu près certain que la formation des dunes a commencé lorsque le climat désertique a remplacé, dans le Sahara, le régime humide préexistant.

Les pluies de l'hiver et les alternances de chaleur et de froid ont dégradé les terrains d'atterrissement, facilement affonillables par nature. Les sables résultant de cette désagrégation ont été ensuite emportés par le vent.

Dans la partie Nord où coulaient les grands cours d'eau, cet effet a été peu marqué parce que les surfaces sur lesquelles les agents atmosphériques pouvaient exercer leur action et qui étaient les berges des lits des rivières ou les flancs des Gour, étaient peu étendues.

Dans la zone des Méhareg où les innombrables branches des humides deltas empêchaient une partie du sous-sol sableux d'être protégée par la carapace rocheuse, l'action successive des pluies, des différences de température et des vents s'exerça avec une beaucoup plus grande intensité et c'est, incontestablement, cette zone qui a fourni (et fournit encore de nos jours) le sable des dunes de l'*Erg Occidental*.

Le sable provenant des désagréations dues aux actions physiques sus-indiquées a été peu à peu emporté par le vent ; il s'est accumulé contre les obstacles qu'il a rencontrés sur les plateaux de Hamada, et les premiers éléments de formation des dunes ont été les petites inégalités du sol, les touffes de végétaux, etc.

Progressivement, les amas sableux constitués par les vents se sont réunis ; ils se sont moulés sur un sous-sol solide dont ils ont épousé les formes générales. Quant aux formes de détail de la crête et des versants, elles varient dans une certaine mesure, mais ce sont plutôt les dimensions que l'aspect qui apportent une modification à leur ensemble.

Ainsi que l'a fort bien expliqué, il y a déjà pas mal d'années, le lieutenant Maurice Bernard, dans un rapport de reconnaissance, « la Grande dune de l'Erg est une succession de petites dunes en gradins ».

La dune a ses guern (pics), ses zemla (gros mamelons), ses demka (massifs visibles de très loin) ; elle a aussi ses fëidj (vallées) à direction bien déterminée formant des rides à peu près parallèles que l'on peut suivre parfois sur 50 kilomètres, mais sa grande forme d'ensemble est celle du terrain sous-jacent qu'elle recouvre d'une épaisseur plus ou moins importante de sable.

En résumé, la formation des dunes de l'Erg apparaît comme un gigantesque travail de terrassement consistant dans l'approfondissement des cuvettes de méhareg ébauché par l'action des eaux et où les crues, la pluie et les variations atmosphériques jouent le rôle de piocheur pendant que les vents y remplissent celui de pelleteur.

L'idée d'eaux torrentielles roulant des matériaux sableux et les accumulant les uns sur les autres pour en former directement les dunes de l'Erg *Occidental* paraît donc à rejeter.

Les réservoirs où le vent a puisé et puise encore le sable de ces dunes sont les grandes dépressions de méhareg situées aux alentours de l'Erg.

*
* *

Si nous prenons, par exemple, l'itinéraire d'*El-Mengoub* à *Tabelkoza*, par *Haci Ouchen*, on commence à rencontrer, à une trentaine de kilomètres d'*El Mengoub*, de petits îlots de sable, recherchés d'ailleurs par les caravaniers comme étant les seuls points où ils trouvent la nourriture nécessaire à leurs chameaux. Ils désignent cette région sous le nom de *Habilat*, longues dunes peu élevées

Plus loin, on trouve les *Methalef* (signifiant : labyrinthe, endroit où l'on s'égare), qui consistent en un réseau de petites dunes enchevêtrées et s'étendant sur les plateaux de hamada qui séparent les fonds du méhareg.

Au-delà, le sable envahit peu à peu les flancs des dépressions et couronne les plateaux, mais sans les recouvrir complètement. Les dunes prennent une importance de plus en plus grande et s'allongent en chaînes plus élevées.

Plus loin encore, le couloir sans sables mais bordé de dunes de *Sahan Mouina* s'étend sur une largeur de deux kilomètres et une longueur de 15 kilomètres environ. Il aboutit à un cul-de-sac de dunes, *Foum-el-Erg*, « la bouche de l'Erg ».

C'est là que les indigènes placent, sur cet itinéraire, le commencement des Areg. (Il y a, à cet endroit, un des nombreux Mekam de Sidi-Cheikh).

Après *Foum-el-Erg*, le sable recouvre à peu près tout, sauf le fond des cuvettes. Néanmoins, à 15 kilomètres environ d'*Haci Ouchen*, on peut voir, au fond d'un entonnoir sableux, une partie non recouverte d'une petite gara de terrain d'atterrissement dont la croûte tufacée supérieure englobe quelques planorbes et d'autres coquilles d'eau douce.

Ainsi, on voit le Méhareg disparaître progressivement sous les sables et les quelques « témoins » que l'on rencontre de distance en distance sont la preuve de sa continuité.

Si, prenant un autre itinéraire, nous nous tenons sur les limites Nord de l'Erg, vers *Dayet-Oum Djedran*, par exemple, nous nous trouvons dans une région où le sable ne recouvre qu'imparfaitement la surface du sol, où on peut traverser plusieurs kilomètres de dunes pour retrouver ensuite la Hamada ou les dépressions à fond gypseux dépourvues de sable.

Si les eaux avaient apporté directement les sables pour en former les dunes, les matières ainsi roulées se seraient répandues en nappes constantes, recouvrant l'ensemble du sol : or, il n'en est rien et nous voyons, au contraire, la Hamada ou le Méhareg reparaître de temps en temps.

Il semble donc que le vent seul a dû agir, comme il le

fait encore, pour transporter tous les matériaux constituant les dunes.

Il est certain que l'action du vent est lente par rapport à la durée des observations humaines : il est non moins certain qu'il faut reléguer dans le domaine de la légende l'histoire des caravanes englouties par les sables ; mais pour ceux qui ont assisté à des tempêtes dans l'Erg, qui se sont trouvés pris, pendant des journées et des nuits entières dans ces formidables manifestations météoriques où tout tourbillonne, où le sable, obscurcissant la lumière du soleil, est élevé par des appels d'air d'une violence inouïe à des hauteurs considérables dans l'atmosphère, pour ceux-là, le vent reste le seul agent de transport du sable des dunes.

Aussi bien, la présence, dans l'Erg, de tamarins déchaussés ou ensevelis jusqu'aux premières branches tend-elle à montrer que son action est sensible même dans un laps de temps relativement court, et que si les grandes dunes paraissent fixes dans leur ensemble, cela tient probablement à ce que, comme l'a écrit M. E. F. Gautier, « elles ont atteint un profil d'équilibre au delà duquel les modifications deviennent insensibles ». Mais il ne doit pas moins y avoir un transport de sable suivant la direction de la résultante mécanique des vents ; nous en cherchons une preuve dans le fait que les terrains crétacés situés au Sud-Est du Massif de l'Erg *Occidental*, où les éléments sableux font absolument défaut, sont recouverts de dunes.

*
**

Revenons maintenant à la dune d'Aïn-Séfra, située dans la première zone, celle des Oueds.

Dans cette région règne, comme nous l'avons déjà exposé, le crétacique inférieur (groupe néocomien). Il est représenté par de puissantes assises de grès, rouges à la partie supérieure.

Ces grès supérieurs sont des plus friables et renferment des petits graviers de quartz blanc (1).

(1) Ce sont les mêmes que les grès à dragées de la route de Laghouat, du Djebel Amour, etc....

Leur décomposition a précédé, puis fourni les matériaux nécessaires à la formation des dunes d'Aïn-Séfra, ainsi que de celles d'*El Agueur*, au Nord-Ouest de *Méchéria*, de *Bou Saada*, etc...

La dune d'Aïn-Séfra s'adosse aux grès secondaires du *Djebel Mekter*. Ses assises inférieures sont constituées, en partie, par des dépôts sablonneux d'origine quaternaire reposant eux-mêmes sur des contreforts du *Djebel Mekter*.

Il est à peu près évident que les érosions des périodes diluviennes ou humides ont usé les grès des crêtes de la partie supérieure des flancs du *Djebel Mekter*, que par suite d'une conformation favorable du terrain, des éléments de nature détritique provenant de cette érosion se sont accumulés en ce point pour former les dépôts sablonneux d'origine quaternaire précités et qu'ensuite, lorsque la période sèche est venue, les agents atmosphériques agissant sur ces dépôts sablonneux, ont, peu à peu, désagrégé leur surface.

Le vent a alors joué, comme au Sahara, son rôle de pelleteur et a, progressivement, entassé les sables ainsi formés. Il continue, d'ailleurs, actuellement son travail.

Le Ksar d'Aïn-Séfra, menacé d'ensablement par la dune, avait, avant notre occupation, été presque entièrement abandonné par ses habitants. (Alors qu'en 1849, il comptait environ 200 familles, il n'en avait plus que 64 en 1881).

L'autorité militaire, par des mesures appropriées que nous n'avons pas à examiner dans la présente note, est parvenue à protéger, au moins provisoirement, ce Ksar, dont, en partie, la population est revenue.

En résumé, nous croyons pouvoir dire que les matériaux formant la dune d'Aïn-Séfra proviennent pour la plus grande partie, des crêtes et des flancs supérieurs du *Djebel Mekter* et qu'ils n'ont pas comme origine le charriage « des fleuves quaternaires venant du Nord et du « Nord-Ouest et butant en tourbillonnant contre la montagne au Sud d'Aïn-Séfra ».

Ces matériaux n'ont évidemment pas été arrachés grain à grain par le vent ; les eaux météoriques des périodes diluvienne et post-diluvienne, après avoir produit l'érosion, les ont transportés sur des replats des contreforts de la montagne où ils se sont arrêtés par suite de l'insuf-

fisance de la pente. Ils ont alors formé les dépôts quaternaires que l'on retrouve aujourd'hui sous une partie de la dune.

Et, nous le répétons, c'est sur ces dépôts quaternaires que l'action des agents atmosphériques a agi. En les dissociant à la surface, elle a permis aux vents du Nord et du Nord-Ouest qui, arrêtés par le Djebel Mekter, forment de continuel remous, d'amasser progressivement le sable et de constituer peu à peu cette dune.

*
* *

Toute cette théorie peut, sans doute, prêter à discussion.

Peut-être, par exemple, trouvera-t-on qu'en ce qui concerne l'*Erg Occidental*, il y a exagération dans les effets du rôle attribué aux vents.

Il faut reconnaître que nous sommes, en l'état actuel, insuffisamment armés pour établir scientifiquement, sur des bases irréfutables, une quelconque des opinions en présence.

Le régime des vents est mal établi ; on ne sait que d'une façon approximative que les vents d'Est dominent dans l'*Erg Occidental*, alors que, dans le Sahara Marocain, ce sont les vents d'Ouest.

Aucune précision n'existe sur les actions éoliennes tourbillonnaires que l'on remarque dans cette région à toutes époques de l'année, mais surtout aux équinoxes.

Les observations relevées sur les pressions barométriques sont, jusqu'à présent, incomplètes et souvent sujettes à erreur.

Le régime des vents venant du Sud reste mal défini.

D'autre part, certains phénomènes d'un autre ordre sont insuffisamment expliqués, tel par exemple, le bruit semblable à celui d'une batteuse en mouvement que l'on constate à certains moments dans l'*Erg* et qui fait dire que la dune « chante » ou « ronfle » (1).

On est encore bien plus mal renseigné sur les relations existant entre la répartition annuelle de l'humidité dans

(1) Cf. GIRARD. — *Evolution comparée des sables*

la région saharienne et la progression, lente mais constante, de la zone désertique vers le Nord.

En somme, trop d'inconnues existent pour qu'il soit possible de prononcer une affirmation indiscutable sur les phénomènes géologiques ayant produit l'*Erg Occidental* et déterminer sans conteste la part revenant aux eaux et celle à attribuer aux vents.

Mais on peut se montrer moins réservé en ce qui concerne la formation des dunes du bourrelet de l'Atlas Saharien telles que celles d'Aïn-Sefra.

Quoi qu'il en soit, l'exposé de la thèse qui précède, outre qu'il contribuait à remplir un pieux devoir à la mémoire du savant que fut M. Ficheur, nous a semblé intéressant à présenter parce qu'il était peut-être susceptible d'ajouter un élément à tous ceux déjà existants sur une question où, si l'accord est à peu près unanime en ce qui concerne les grandes lignes du processus mécanique de la formation des plateaux sahariens, celle de la mise en place des dunes reste sujette à la controverse.

Novembre 1923.

Commandant A. H. NOËL.

Note au sujet de l'Homme Tertiaire

Le Bulletin trimestriel de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, de Septembre 1922, publie (pages 257 et 262), une note du second Vice-Président de cette Société M. Doumergue « au sujet de l'ancienneté du squelette humain d'Ipswich ».

Cette note cherche à détruire l'idée que j'ai émise dans ma première conférence aux officiers de la garnison d'Oran (Bulletin de la Société ci-dessus du 2^e trimestre 1922), au sujet de l'apparition de l'homme sur la terre dès la seconde période de l'ère tertiaire au lieu du quaternaire moyen (thèse admise jusqu'à ce jour).

Tout en rendant hommage à la science de M. Doumergue, je ne puis laisser sans observations sa note en question.

Tout d'abord je n'ai jamais parlé du « squelette d'Ipswich ». J'ai même bien précisé « qu'on n'avait pas trouvé les ossements » de cet homme tertiaire, ce qui ne permettait pas de savoir si c'était « un homme ou l'homme-singe affirmé par Darwin ».

Ensuite, ce ne sont pas, comme l'écrit M. Doumergue, des articles de 1912 à 1916, qui ont motivé l'idée que j'ai émise. C'est un article de la *Revue Scientifique* du 7 au 8 Avril 1922 signé de M. Capitan, professeur au *Collège de France* et à l'*Ecole d'Anthropologie*, qui m'a déterminé à formuler l'idée en question, car il conclut à l'« existence » à Ipswich d'une industrie humaine tertiaire basée sur « l'identification des silex taillés découverts et sur leur « position stratigraphique ».

Je n'ai pas qualité pour prendre parti dans la suite de la discussion possible entre MM. Doumergue et Capitan, je me contenterai seulement de faire remarquer que M. Doumergue semble avoir lu un peu trop vite ma première conférence.

7 Mai 1923.

GÉNÉRAL DIDIER.

La question de l'*Homme tertiaire* (pliocène) reste posée.

10 Novembre 1923.

F. DOUMERGUE.

TROIS INSCRIPTIONS FUNÉRAIRES TROUVÉES

à Aïn-Témouchent (*Albulæ*)

Il y a peu de jours M. Barret Baptiste signalait à M. Doumergue trois inscriptions découvertes récemment à Aïn-Témouchent. La première se trouvait encore dans sa cave, la deuxième avait été remise à la Banque de l'Algérie, la troisième, à M. Gros fils, propriétaire. Cette dernière n'a pas été retrouvée.

M. l'abbé Houard qui a bien voulu se charger de déchiffrer et de copier les inscriptions que nous lui avons signalées nous a envoyé copie d'une quatrième dont nous n'avions pas connaissance. Nous ne saurions trop l'en remercier.

Voici les trois inscriptions recueillies :

1^{re} inscription. — Sur une stèle avec cannelures :

D . M . S .
C O C C E I A
R E D U C T A
V I X I T A N N I S
X X X I M A R
I T U S F E C I T

Au bas de cette inscription, on voit trois lettres qui semblent être :

C E T

dont on ne peut connaître la signification.

La traduction de l'épithaphe est facile : *Consacré aux Dieux mânes ! Cocceia Reducta a vécu trente-et-un ans. Son mari a fait ce monument.*

2^e *inscription*. — Cette inscription paraît être chrétienne. La voici :

MEMORIA
FLAVI VICTORIS
QUI VIXIT ANN
IS LXIX
PROVINCIA
CCCXCVII

A la 4^e ligne il y a doute. Faut-il lire : P L M ou bien ce qui semble rationnel LXIX ?

Cette inscription peut se traduire comme il suit :

A la mémoire de Flavius Victor qui vécut soixante-neuf ans. Année de la Province 497.

Ce serait donc en l'an 537 de l'ère chrétienne que mourut Flavius Victor.

3^e *inscription*. — Elle a été trouvée derrière la minoterie Barret (ancien cimetière romain). La lecture en est assez difficile. Voici ce qu'on a pu y déchiffrer :

LICLAISIBBA
RIS FILIA VI
XIT ANNIS
LXXX ET FAUS
TUS FILIUS
EIUS VIX AN
NIS XXIII SISSOI
ET SECURA FI
LIA EIUS MAT
RI ET FRATRI
BENE MEREN
TIS FECERUNT

Les premières lettres sont illisibles et le mot ne peut se traduire.

Pour le reste on lit :

... Sibbaris filia vixit annis LXXX et Faustus filius ejus vixit annis XXIII Sissoi et Secura filia ejus matri et fratri bene merentis fecerunt.

On peut douter de la 8^e ligne et de la 10^e où on pourrait lire Secura et fratri.

Voici la traduction de l'épitaphe :

... fille de Sibbaris a vécu 80 ans et Faustus son fils a vécu 23 ans. Sissoi et Secura sa fille, ont élevé ce monument à leur mère et à leur frère qui l'ont bien mérité.

On remarquera le mot *Sibbaris* qui rappelle la ville de Sybaris en Italie, d'où est venu le mot de sybarite.

Le nom de *Sissoi* était déjà connu par une inscription d'Aïn-Témouchent sur un monument élevé par « un gendre ». (*Bull. Soc. Géogr. et d'Arch. d'Oran*, 1901, p. 36).

Les deux épitaphes sont païennes.

Nous ajouterons que Témouchent a fourni de nombreuses inscriptions païennes et chrétiennes. Celles-ci sont bien caractérisées par leur physionomie particulière. On y lit : *QUI VIXIT ET DISCESSIT IN PACE DOMINI NOSTRI...* Traduction : *... qui a vécu et est mort dans la paix de notre Seigneur.*

Cette expression fort rare ailleurs se lit fréquemment sur les monuments funéraires d'Aïn-Témouchent.

Qu'il nous soit permis en terminant, d'exprimer le désir que M. Barret qui a indiqué ces inscriptions à la *Société de Géographie*, nous tienne au courant de ses nouvelles découvertes et rencontre de nombreux imitateurs.

ABBÉ FABRE.

CERVANTES A ORAN

1581

CERVANTES VISITE ORAN. — IL ÉCRIT UN DRAME HISTORIQUE
SUR ORAN. — LE SIÈGE DE 1563 (1).

On connaît le séjour de Cervantes à Alger. Après avoir pris une part glorieuse à la victoire de Lépante, il fut capturé par des corsaires et amené en captivité dans cette ville. On y montre encore la grotte où, croit-on, il se cacha quelque temps, avec des compagnons d'infortune, pour fuir ensuite vers sa patrie. Mais on ignore généralement que la ville d'Oran reçut aussi sa visite. L'immortel auteur du *don Quichotte* vécut près d'un mois dans ses murs, non point dans l'humiliante condition des esclaves, mais avec le titre honorifique d'*Emissaire spécial du roi catholique*. Le souvenir de ce voyage lui donna plus tard l'idée de retracer l'un des épisodes les plus fameux de l'histoire d'Oran et il écrivit un drame *El Gallardo Español* (*Le Vaillant Espagnol*). Des documents

(1) Bibliographie : *Diálogo de las guerras de Oran*, por el capitán Ballazar de Morales, Cordoue, 1503 (Morales fut un des défenseurs de Mers-el-Kébir en 1563). Réédité dans la colección de libros españoles raros, t. XV, p. 364-377. Traduit par Francisque Michel dans le Bulletin de la Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran, 1889.

Historia del maestro ultimo que fué de Montesa, por Diego Suarez. Edité 1^{re} partie, 1889 par Guillen Robles ; 2^e partie inédite. Suarez écrivit son livre à Oran où il servit comme soldat, de 1577 à 1604.

Description general de Africa por Luis del Marmol, Grenade (René Rahut), 1573. T. II, fol. 199 et suiv.

Felipe segundo, rey de España, par Luis Cabrera de Cordoba, édité en 1876. T. I, p. 359-384. (Cabrera fut secrétaire du roi d'Espagne et donne des détails très précis sur le siège d'Oran qu'il raconte, dit-il, « d'après les rapports qui lui furent envoyés au jour le jour d'Oran » ; cependant il y a des erreurs de topographie et de dates.

Les sources inédites du Maroc par de Castris. Espagne, t. I, passim.

Documentos cervantinos hasta ahora inéditos por Pérez Pastor (1897-1902). Madrid, 2 tomes.

Miguel de Cervantes Saavedra, por J. Fitzmaurice-Kelly. Londres, 1917.

Obras completas de M. de Cervantes por B. Scheyll et A. Bonilla. Madrid (B. Rodriguez) 1915, t. I et VI.

authentiques ⁽¹⁾ nous renseignent sur cette mission de Cervantes ; d'autre part de nombreux détails, épars dans la pièce, prouvent que l'auteur l'écrivit en utilisant surtout des souvenirs personnels. Cette étude a pour but de raconter ce voyage, d'examiner la valeur historique du *Vaillant Espagnol* et de retracer l'héroïque siège de 1563 qui ferme le sujet du drame.

SÉJOUR DE CERVANTES A ORAN

Racheté par les pères de la Merci, Cervantes partit d'Alger le 24 Octobre 1580. Les premières semaines passées en Espagne furent par lui consacrées au repos et au rétablissement, dans sa famille, d'une santé ébranlée par cinq années de captivité. Cependant il ne pouvait vivre ainsi, ne possédant aucune fortune personnelle ; il songea donc à trouver un emploi lucratif. Le 9 Février 1581, sa mère présentait au grand Conseil de la Croisade l'acte légal de son rachat : formalité nécessaire pour entrer dans la vie publique. Toutes les démarches à Madrid furent inutiles. Il résolut d'aller trouver le roi d'Espagne lui-même. Philippe II se trouvait alors en Portugal, occupé à organiser la conquête de ce royaume privé de souverain par la mort prématurée de D. Sébastien à la bataille de Ksar-el-Kébir, au Maroc, en 1578.

Muni d'une Information en règle concernant sa vie d'esclave à Alger et fort des recommandations qu'il avait jadis obtenues de don Juan d'Autriche et du duc de Sesa, vice-roi d'Italie, Cervantes se présenta devant le roi, à Tomar. Il n'obtint pas de lui une charge permanente, mais on lui confia une mission secrète en Afrique : il devait se rendre à Oran et présenter au gouverneur de cette place les instructions de sa Majesté. Ce gouverneur, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, essayait d'étendre vers l'intérieur la domination espagnole. Il négociait présentement avec des tribus indigènes et notamment avec le caïd de Mostaganem. Mostaganem était le port le plus important de cette province africaine après Oran et, depuis près de soixante-dix ans, les généraux espagnols

(1) Nous avons l'espoir de retrouver sous peu, dans les Archives de Simancas, des documents plus détaillés encore, relatifs à la mission de Cervantes : nous possédons sur leur existence des données assez précises.

faisaient tous leurs efforts pour s'en emparer ou pour y établir leur protectorat. Le caïd lui-même, placé à la tête de puissantes tribus, aurait été heureux de secouer le joug des Turcs, maîtres d'Alger, installés à Tlemcen et dans la citadelle même de sa ville. Les indigènes, pressurés et maltraités par eux, demandaient l'appui des armes espagnoles. Le désordre régnait d'ailleurs dans la capitale de la Régence : le moment était favorable pour agir (1). Le gouverneur d'Oran avait soumis à son roi des projets d'alliance avec les chefs maures voisins et, naturellement, demandé une augmentation de munitions et de troupes.

Or Philippe II formait depuis longtemps le projet de frapper un grand coup en Afrique et de venger l'échec de son père devant Alger, en 1541. A plusieurs reprises des flottes équipées par lui dans ce but avaient été anéanties ou dispersées par la tempête. Il fallait donc, soit par des espions, soit par des promesses et des faveurs, s'assurer le concours ou la neutralité des Maures et surtout obtenir des renseignements précis sur l'état de la Régence. Cervantes devait communiquer au gouverneur d'Oran les volontés de son souverain. Il partit donc muni d'une lettre l'accréditant auprès des autorités militaires et d'un ordre pour le Trésorier-Payeur des armées royales à Carthagène qui lui remettrait, dès son arrivée, une somme de cinquante ducats pour ses frais de route (2). Il s'embarqua dans les derniers jours du mois de Mai 1581 sur le bateau qui faisait le courrier entre la place africaine et Carthagène et qu'il désigne sous le nom de « Bergantín de la Vez » (3) et parvint sans encombre à Oran.

Prise d'assaut par les armées du cardinal Ximénez de Cisnéros aux ordres du général Pierre Navarre, cette ville était espagnole depuis l'an 1509. Les vainqueurs s'y

(1) Haedo, loc. cit. p. 75 et suiv.

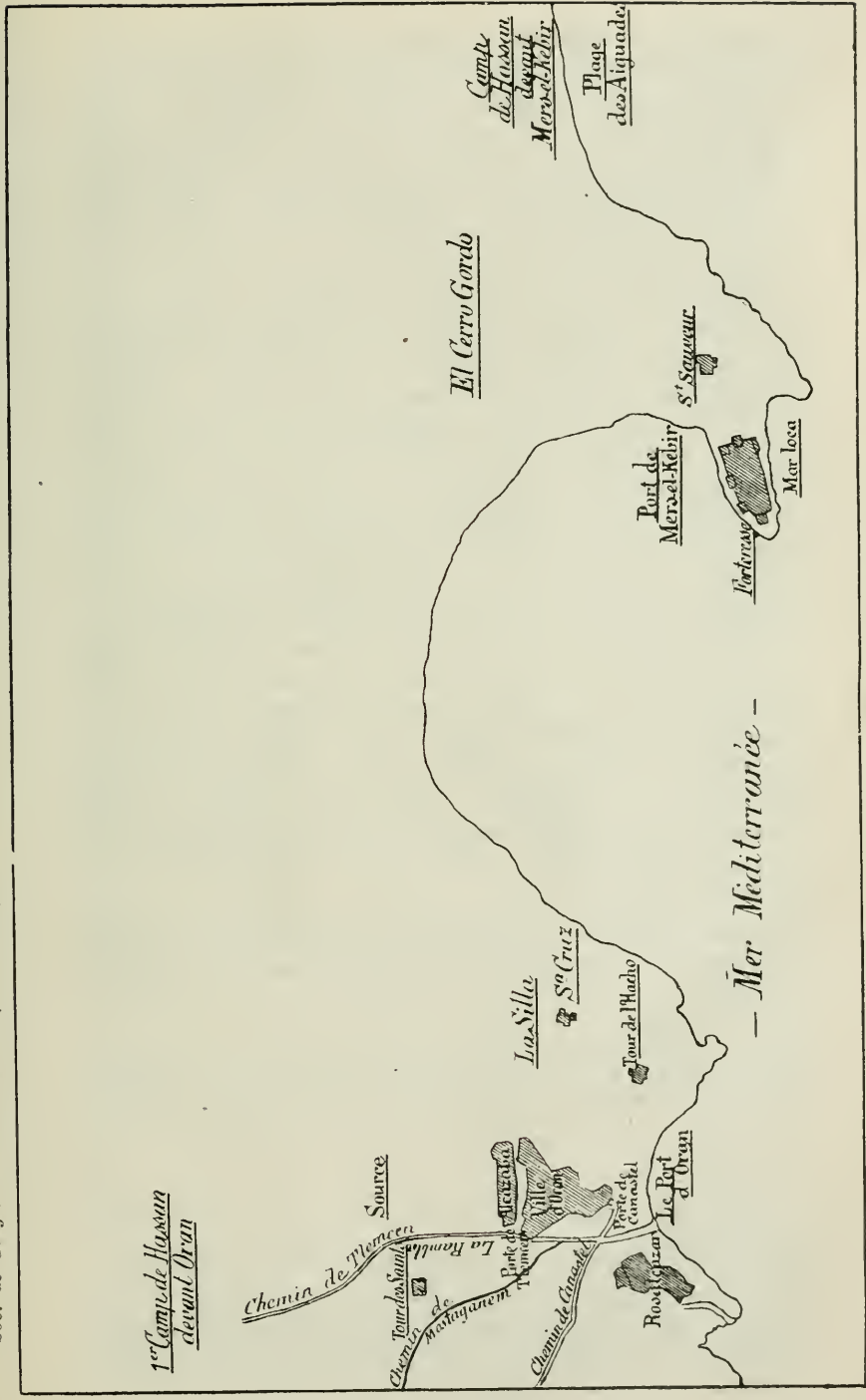
(2) « El Rey, Lope Giner, pagador de nuestras armadas en Cartagena, yo vos mando que de qualquier mrs. de vuestro cargo, deis y pagueis a Miguel de Cervantes cincuenta ducados... que se los mandamos librar a cumplimiento de cien ducados de que le habemos hecho merced de ayuda de costa, por una vez teniendo consideracion a que va a ciertas cosas de nuestro servicio ; ... y tomad su carta de pago, o de quien su poder oviere, en la qual y esta nuestra cedula, tomando la razon de ella Griloval de Heredia nuestro velador de las dichas armadas, mandamos que os reciban y pasen en cuenta sin otro recaudo alguno. Fecha en Tomar a veinte y uno de mayo de mil quinientos ochenta y uno. Yo el « Rey ». Moran, *Vida de Miguel de Cervantes Saavedra* (Madrid, 1867) p. 339.

(3) *Comedia de Cervantes*, tome I, p. 105 (édition Schevill. Toutes les citations du *Gallardo español* se référeront à cette édition).

étaient installés et en avaient fait une place forte de premier ordre. Dépensant sans compter, ils avaient rebâti l'enceinte, amélioré et construit des châteaux et des tours pour la défendre. Le premier de ces châteaux était *Rosalcazar* (de l'arabe ras-el-caçr, la tête de la forteresse, le fort avancé), édifié en face du port, sur l'emplacement d'un vieux fort, en 1514. Plus haut, l'*Alcazaba* (casbah, forteresse) dominait la ville entière, en défendait l'entrée devant le ravin, du côté des terres. Elle comprenait deux tours importantes, l'une carrée et massive, donnant sur la cour dite des Maures et l'autre ronde, celle de la Cloche (de la Campana), la demeure du gouverneur, une chapelle, des prisons, des magasins de poudre et de munitions, une caserne. Sur le versant nord du Murdjadjo (dénommé Silla (la selle) par les Espagnols, à cause de sa forme), s'élevait la tour importante de l'*Hacho* (la vigie), agrandie, pourvue d'artillerie et de boulevards par D. Alonso de Cordoue en 1559-1560 et qui devait plus tard devenir le château de Saint-Grégoire. « Ces trois défenses, dit Suarez (p. 25), protégeaient Oran, comme une poule garde ses poussins, et personne ne pouvait en approcher sans être maltraité par les feux de leurs canons. » (Pl. D) (1).

La ville elle-même, aux maisons basses et blanches, aux ruelles étroites, grimpantes et tortueuses, s'étageait sur les pentes au-dessous et à droite de l'Alcazaba, complètement encaissée dans son mur d'enceinte. Deux portes seulement permettaient d'en sortir : celle de Tlemcen, au sud, du côté de la campagne ; celle de Canastel, vers la marine. La Revue générale, passée par don Alonso de Cordoue peu de temps avant le siège de 1563, mentionnait une population civile de 800 habitants, parmi lesquels 200 hommes en état de porter les armes et une garnison de 1.500 soldats (fantassins, sapeurs, artilleurs). L'artillerie comprenait 90 pièces, avec une réserve de 1.500 quintaux de poudre et 15.000 boulets de toute sorte. La *Tour des Saints* (de los Santos, appelée plus tard de Arellano), construite dès 1514 dans l'éventualité d'une attaque de Barberousse, sur la droite du grand ravin (la Rambla-Raz-el-Aïn) commandait toute la vallée. Trente

(1) La Pl. I représente le Plan d'Oran ancien, extrait du livre très rare de l'abbé Boulet : *Histoire de l'Empire des Chérifs en Afrique*, Paris 1733 (Bibl. Nationale, N° 63, 9081).



Plan d'Oran ancien d'après l'abbé BOUTIER

hommes y montaient la garde, avec six pièces d'artillerie : deux sacres, trois fauconneaux et un pierrier (1).

Cervantes put constater, durant son séjour, que la vie dans cette place-forte, sise en plein pays infidèle, n'était pas en tous points agréable. Les vivres n'abondaient pas et on n'y mangeait pas toujours à sa faim. Aussi est-ce à dessein qu'il parle de ses défenseurs comme de soldats vaillants, mais sans cesse affamés.

L'émissaire royal, débarqué à la Marine, pénétra dans la ville par la porte de Canastel et se dirigea aussitôt vers l'Alcazaba où le reçut *Don Martin de Cordoue*, capitaine général des royaumes de Tlemcen et de Ténès et gouverneur, dont il fut l'hôte pendant plusieurs jours. Don Martin de Cordoue, marquis de Cortes et comte d'Alcaudete était le dernier fils du comte d'Alcaudete l'Ancien (el Viejo) (2) qui, gouverneur d'Oran depuis 1534, avait pris une part très active, pendant vingt-quatre ans, dans les affaires d'Afrique où, reprenant les projets du grand cardinal Ximénez de Cisnéros et malgré l'opposition ou les indécisions de la Cour elle-même, il avait essayé d'établir solidement la domination espagnole dans toute cette province de l'Ouest : mais qui avait trouvé une fin tragique, le 26 Août 1558, sous les murs de Mostaganem (3). Il était aussi, par sa mère, petit-fils de D. Diego Fernandez de Cordoue, Alcade des Pages, premier marquis de Comarès, connu par sa belle conduite à la prise de Grenade en 1492 (4) et par la conquête de Mers-el-Kébir en 1505.

Don Martin de Cordoue était un soldat valeureux et prudent ; dans les diverses expéditions vers l'intérieur

(1) *Descripción de Oran en 1560*. Ms anonyme de l'Archivo de la Dirección de Hidrografía (colección Fernández Navarrete).

Las piezas de artillería de metal que ay en la ciudad de Oran... fecha en Oran a 22 de enero de 1550 años. Ms. n° G. 102 de la Bibliothèque Nationale de Madrid. Cité par Cal dans *Mission Bibliographique en Espagne*, Paris, Leroux, 1891, p. 106.

(2) Les autres fils du comte se nommaient D. Alonso, D. Francisco, qui commandait les galères de Saint-Jacques, D. Carlos et D. Diégo, évêque de Calahorra.

(3) P. Ruff, *La domination espagnole à Oran sous le gouvernement du comte d'Alcaudete* (1534-1558, Paris, Leroux, 1909, in-8°, p. 144.

(4) Dans son livre si intéressant : *Historia de los bandos de los Zeiríes y Abenerrages* (Saragosse, 1505), Pérez de Hita place d'Alcade des Pages au nombre des quatre héros chrétiens qui, déguisés en Turcs, défendirent en champ clos l'honneur de la reine de Grenade injustement accusée d'adultère. Cf. *Guerras civiles de Granada*, de Pérez de Hita, édition P. Blanchard-Demouge, Madrid, 1913, 1915, p. 185.

du pays, il avait rapidement acquis l'expérience, l'adresse et les connaissances requises pour ces guerres contre les Maures. Alcaudete le préférait à tous ses frères, malgré son jeune âge et presque toujours, lorsqu'il s'absentait, lui laissait le commandement des places d'Oran et de Mers-el-Kébir. Il accompagnait son père, lors du désastre de Mostaganem où il montra un grand courage ; blessé d'un coup d'arquebuse, il fut fait prisonnier (1).

Il dut éprouver quelque joie à s'entretenir avec Cervantes : ils avaient des souvenirs communs à évoquer ; car tous deux avaient souffert un dur esclavage de plusieurs années dans Alger. Cervantes en échappait à peine et don Martin rappelait que son vainqueur, le roi Hassan, l'avait amené avec lui ; il avait vécu chez le renégat vénitien Yahia, lieutenant du Pacha, qui le traita avec honneur : là-dessus on découvrit un complot (2) et on l'enferma pendant deux ans, sous la surveillance des Turcs, dans le Bordj-el-Hassan, sur lequel Charles-Quint avait planté son pavillon en 1541 et que l'on achevait alors de construire (3) ; son frère, don Alonso, le racheta, en 1561, pour la somme importante de 23.000 ducats.

Cervantes conta qu'à plusieurs reprises, durant sa captivité à Alger, il avait tenté de s'enfuir vers Oran. Une première fois, il était parti avec plusieurs compagnons d'armes et d'esclavage, confiant leurs vies à un maure soudoyé pour les conduire ; mais après plusieurs marches pénibles, le maure les abandonna et, ne connaissant pas le chemin, ils durent revenir vers leurs maîtres. Une fois il s'était adressé directement à lui, don Martin de Cordoue, dont il connaissait la magnanimité : il lui avait mandé une pétition accompagnée de recommandations émanant d'autres captifs importants : il sollicitait l'envoi d'espions ou de gens de confiance pour les aider à s'évader d'Alger. Mais l'indigène porteur de ces lettres s'était laissé

(1) *Suarez* rapporte que son père, malheureusement, ne voulut pas écouter ses conseils ; D. Martin avait cependant plus de prudence et d'expérience que lui (p. 115).

(2) *Hacedo* raconte que, vers le 15 Décembre 1559, on trouva deux ou trois vieilles épées parmi les chrétiens, que les Turcs accusèrent de comploter contre eux ; il y avait alors plus de 8.000 espagnols à Alger, pris à la bataille de Mostaganem ; Don Martin dénoncé comme chef de ces prétendues machinations, fut étroitement enfermé (p. 139).

(3) Le fort actuel de l'Empereur, qui domine Alger.

prendre aux portes mêmes de la place et avait payé de sa vie sa maladresse (1).

Revenu à Oran, Don Martin de Cordoue avait soutenu victorieusement le siège mémorable de 1563. Cervantes entendit les oranais raconter sa vaillance et l'héroïque résistance qu'il opposa aux assiégeants. Ces entretiens et ces récits donnèrent à l'écrivain l'idée de porter à la scène le souvenir de ces exploits : il composa *Le Vaillant Espagnol*. Car le véritable héros du siège fut Don Martin de Cordoue. Celui-ci était enfin, depuis 1575, capitaine général des royaumes de Tlemcen et de Ténès et gouverneur d'Oran (2), où il resta jusqu'en 1589 et jouissait d'ailleurs, dans toute l'Espagne, à cause de ce fait d'armes, d'une considération bien méritée. Ainsi, par exemple, dans son testament (clause 16), le prince Don Carlos, fils de Philippe II, « pour montrer l'intérêt qu'il portait aux bons serviteurs du royaume », lui laissa une rente de 3.000 ducats, en récompense de sa belle défense de Mers-el-Kébir (3).

Cervantes dut encore s'entretenir avec d'autres personnes et notamment avec l'ingénieur italien Jacome Paleazzo connu plus communément sous le nom de *El Fratin*. Il l'avait déjà aperçu au siège de la Goulette en 1574. Aussi le plaça-t-il parmi les défenseurs d'Oran, à côté de Don Martin de Cordoue. Il a commis là, dans *Le Vaillant Espagnol*, une erreur volontaire que son voyage à Oran explique très bien. El Fratin ne se trouvait pas dans cette place lors du siège de 1563. Les défenses de Mers-el-Kébir et le fort Saint-Sauveur, qui coûta tant d'efforts et de pertes à l'armée musulmane, avaient été exécutées d'après les plans et sous la direction de Jean-Baptiste Calvi, que la princesse Régente, Jeanne de Portugal, fille de Charles-Quint, demandait au pape Paul IV, pour l'envoyer en Afrique, dans une lettre datée du 15 Décembre 1556 (4). Calvi lui-même avait déjà quitté

(1) *Información de Miguel de Cervantes, de lo que ha servido a s. m. y de lo que ha hecho estando captivo en Argel...* Document précieux retrouvé dans les Archives des Indes à Séville et publié par Torres Lanzas dans la *Revista de Archivos*, Mai 1905, p. 355 et 357.

(2) Décret royal du 22 Septembre 1575.

(3) *Archivo general de Simancas*, Patronato Real (Testamentos reales), n° 3030. Ce testament fut signé à Alcalá de Henares, le 19 Mai 1564.

(4) *Archivo general de Simancas*, Patronato Real (capitulaciones con pontifices), n° 1589. — *Negociaciones de Flandes*, n° 516, Visita del ingeniero Calvi Oran...

Oran lorsque commença le siège. Sur l'insistance du gouverneur, le roi d'Espagne envoya un autre ingénieur, maître Raphaël, qui parvint à pénétrer dans la place bloquée pendant la nuit du 30 Avril 1563. Après cet événement important, on commença la construction de la nouvelle forteresse de Mers-el-Kébir : l'italien Jean-Baptiste Antonelli en traça le plan et en dirigea les premiers travaux. Pendant ce temps El Fratin était à la Goulette, dont il édifiait les fortifications (1). Il ne vint à Oran qu'en 1576, sur l'ordre de Don Juan d'Autriche, pour achever l'œuvre commencée. Mais il est tout naturel que Cervantes l'ayant vu et ayant causé avec lui, ait tenu à en faire un des personnages principaux de son drame, avec les deux fils d'Alcaudete.

Cependant Cervantes, sa mission terminée, regagna l'Espagne. Il apportait au roi des lettres du capitaine-général et des renseignements importants, fournis par le caïd de Mostaganem, sur l'état de la province, les tribus et les affaires d'Alger. Il était de retour à Carthagène le 25 Juin 1581 : sa mission avait duré près d'un mois et il recevait les cinquante autres ducats qu'on lui devait sur la somme octroyée par le roi (2). Plus tard, dans une supplique à Philippe II, pour l'obtention d'un emploi aux Indes, il parlait encore avec orgueil de cette mission que le souverain lui-même lui avait confiée jadis (3).

Rentré à Madrid, il se maria et commença sa carrière littéraire. Il écrivit alors la *Galathée*, œuvre pastorale, et « vingt ou trente drames », dont il nous a conservé une dizaine de titres dans une Addition au *Voyage au Parnasse*, parmi lesquels figurent *La Vie à Alger* et *La Bataille navale*. Ce fut à cette époque probablement qu'il composa *Le Vaillant Espagnol*, qu'il ne mentionne pas (sans doute parce qu'il ne put le faire représenter), mais qui semble être de cette période : les souvenirs se retrouvent en effet,

(1) Les Archives du Gouvernement Général de l'Algérie possèdent une lettre autographe de El Fratin au duc d'Albe, datée « della Goletta di Tunisi, il dì VIII di febbraio 1569 ». (Registre n° 1686, ms 468).

(2) « En veinte y seis de Junio (1581) pagué por cedula de su magestad a Miguel de Cervantes vecino de Cartagena, digo estante en Cartagena, su fecha en Tomar veinte y uno de mayo diez y ocho mil setecientos cinquenta mrs. ». Du livre de Comptes (1581-4) de Lope Guier, pagador de las armadas, à Carthagène. Cf. Moran, loc. cit. p. 241.

(3) « Y Miguel de Cervantes fue el que traxo las cartas y anisos del alcaide de Mostagan y fue a Oran por orden de S. M... » Cf. Revista de Archivos, Mai 1905, p. 346.

très précis, dans cette pièce et, d'autre part, l'intrigue amoureuse et plusieurs personnages sont les mêmes que dans *La Vie à Alger*.

Le Vaillant Espagnol, DRAME DE CERVANTES SUR ORAN

Cette pièce parut, sans avoir jamais affronté la scène, en 1615, un an avant la mort de Cervantes ⁽¹⁾. Elle appartient au genre mauresque, avec *La Vie à Alger*, *Les Bagues d'Alger* et *La Grande Sultane*. Mais elle est aussi un drame historique, ce qui lui donne un intérêt particulier ; car elle évoque la belle défense que les places d'Oran et de Mers-el-Kébir opposèrent, en 1563, aux armées de Hassan Pacha.

L'auteur nous prévient lui-même qu'il s'est proposé de rappeler, dans la fiction romanesque, les vérités de l'histoire :

Mi principal intento
Ha sido mezclar verdades
Con fabulosos intentos.

Lope de Vega composa aussi sur le même sujet un drame, malheureusement perdu, dont il nous a seulement conservé le titre : *El Cerco de Oran* (le siège d'Oran) ⁽²⁾.

L'intrigue, dans *Le Vaillant Espagnol*, est peu compliquée et ressemble étrangement à celle des autres *comedias* mauresques du même auteur et de la nouvelle *Le Captif* insérée dans le *Don Quichotte* : une musulmane aime un chrétien ; mais celui-ci ne peut renier sa foi et n'épousera qu'une chrétienne. Fernando de Saavedra (que l'on retrouve dans les autres drames et sous les traits duquel Cervantes s'est peint lui-même), est l'un des capitaines les plus audacieux qui défendent Oran, le soldat que redoutent le plus les infidèles. La renommée de ses exploits parvient jusqu'à Arlaxa, princesse indigène, qui brûle de voir de près *Le Vaillant Espagnol*. Par un caprice féminin,

(1) *Ocho comedias y ocho entremeses nuevos nunca representados*. Compuestos por Miguel de Cervantes Saavedra. Dirigidas a D. Pedro Fernandez de Castro, Conde de Lemos... 1615. En Madrid, por la viuda de Alonso Martin. Fac-simile de cette première impression dans l'édition de l'Académie royale d'Espagne (Madrid, 1917. Tipo de la Revista de Archivos, t. V).

A signaler : une traduction française tronquée par Bôyer, Paris 1863, et une autre traduction récente, mais souvent erronée, dans la collection Théâtrale Nilson, Paris.

(2) Dans la première édition de son *Peregrino*.

elle exige d'Alimuzel, qui la courtise, qu'il lui amène Fernando vivant, dans son douar. Pour lui plaire, Alimuzel promet et vient délier l'Espagnol sous les murs d'Oran. Mais le gouverneur refuse l'autorisation de sortir à Fernando, qui, pendant la nuit, s'enfuit de la ville, court au rendez-vous ; n'y trouvant pas son adversaire, le jeune chevalier, change de nom et se constitue prisonnier devant Arlaxa. Cependant la jeune Marguerite, à qui Don Fernando promit autrefois sa main, arrive sous un déguisement masculin et, au cours d'une razzia, réussit à rejoindre son fiancé parmi les Maures.

Or le gouverneur, Don Alonso de Cordoue apprend par des espions que le roi d'Alger Hassan rassemble des forces puissantes pour venir assiéger les places d'Oran et de Mers-el-Kébir ; le troisième acte est tout entier occupé par les péripéties du siège. Sous les murs de la ville, Hassan se concerta avec ses alliés ; la flotte turque approche pendant que Don Alonso et son frère Don Martin de Cordoue se préparent à opposer une héroïque résistance aux infidèles. Puis commence l'attaque ; sous les assauts répétés des Maures le fort Saint-Michel est pris ; Mers-el-Kébir résiste avec acharnement et alors, au plus fort de la mêlée, apparaît Don Fernando, qui, se trouvant parmi les assaillants, tourne soudain contre eux ses armes et fait des prodiges de valeur. Sous ses coups, les Maures hésitent, Alimuzel est blessé, le roi de Kouko tombe frappé à mort. Bientôt on entend la sonnerie des cloches et les salves joyeuses : l'*Armada* espagnole approche ; la flotte turque fuit en toute hâte ; l'armée de Hassan se retire en désordre vers Alger ; Fernando, dans la poursuite, parvient à capturer Alimuzel, Arlaxa et Marguerite ; et, ayant obtenu le pardon de son général, à cause de sa belle conduite, il demande la main de Marguerite et donne Arlaxa à Alimuzel, pendant que la ville prépare des réjouissances publiques. Tel est le thème du drame.

Le Vaillant Espagnol contient un grand nombre de détails sur Oran que Cervantes venait de visiter ; comme dans les autres drames mauresques il a inséré des indications bien précises sur la ville d'Alger. Par exemple, le bouffon (*el gracioso*) Buytrago est un soldat toujours affamé, qui nous est dépeint minutieusement. « Son épée, qui n'a pas de fourreau, est maintenue par une lisière de drap et les pendants de son ceinturon sont en corde ; enfin, il est

fort mal accoutré. Il porte une planchette sur laquelle on lit une prière pour les âmes du purgatoire, au nom desquelles il demande l'aumône. *Et cette manière de demander la charité pour les âmes n'est pas une invention ; je l'ai moi-même vue* » (1). Les soldats n'avaient pas, en effet, toujours de quoi manger à leur faim dans cette place ; le ravitaillement, qui venait en grande partie d'Espagne, se faisait assez irrégulièrement et Cervantes a dû voir, dans ses promenades à travers les rues de la ville, de pauvres diables dans une tenue plus ou moins bizarre, réduits à solliciter la bienveillance des riches ou des étrangers. Buytrago ajoute plus loin, s'adressant à des personnes nouvellement arrivées : « Donnez-moi donc quelque chose ! Voyez comme ces gens sont peu au courant de ce qui se passe ici ! » Et il explique (car Cervantes explique toujours ce qui pourrait paraître obscur au lecteur) : « Dans cette place forte d'Oran on demande ainsi l'aumône : nous sollicitons les passants au nom des âmes des guerriers, qui réclament toujours d'une manière forte. Personne ici ne meurt dans son lit, habitué aux purges ; ici on meurt la poitrine ouverte d'une estocade ou d'un coup d'arquebuse. Les âmes descendent furieuses aux enfers... Je suis comme elles, j'apaise leurs réclamations à force d'*Ave Maria* et les tourments de ma faim avec ce qu'on me donne à leur intention » (2). Et comme l'auteur se souvient d'avoir vécu quelques jours cette vie de privations, Buytrago ajoute : « Ne⁴ vous fâchez pas ; car on demande l'aumône ainsi : ici tout est bravoure, tout est dureté et l'on n'y parle que le langage guerrier... »

Ailleurs nous assistons à l'une de ces razzias que les Espagnols exécutaient de temps à autre dans la province, soit pour châtier une tribu hostile, soit pour se ravitailler. Il y a, dans ces scènes, des détails curieux que l'on retrouve dans certaines relations particulières ou chez certains historiens d'Oran, tels que Suarez (3), et qui porteraient à croire que Cervantes a pris part à une expédition de ce genre. C'est ainsi que nous voyons un indigène (comme cela se pratiquait généralement), se présenter au gouverneur de la place, et « vendre un douar », c'est-à-

(1) *Comedias*, t. I, p. 63.

(2) *Comedias*, t. I, p. 117-118.

(3) *Historia del maestro alfilino que fue de Montesa...* et *Cronica de Oran*, passim. (Registre ms. n° 2125. Archives du Gouvernement Général de l'Algérie).

dire trahir ses coreligionnaires pour des raisons de vengeance, et s'engager à diriger lui-même le corps expéditionnaire vers l'intérieur des terres. On hâte les préparatifs ; on s'en va dans le plus grand silence pour éviter d'éveiller la vigilance des tribus et les soldats tombent à l'improviste sur le douar ; là on massacre, on pille ; puis on amène les esclaves et les bêtes, en toute diligence, vers Oran où l'on partage le butin ⁽¹⁾.

Le Vaillant Espagnol contient encore d'autres précisions topographiques et historiques. Il est question, par exemple, des *Galants de Médiouna* (los galanes de Meliona), dont parlent Marmol et Abou-Ras, dont parlera aussi plus tard, avec grand éloge, un autre écrivain Espagnol, Garcia de la Huerta, qui vécut à Oran ; c'était la tribu indigène la plus aguerrie et la plus chevaleresque de la province, établie au Nord de Tlemcen. « Je suis, dit Alimuzel, un de ces maures que l'on appelle *galants de Meliona*, aussi vaillants que hidalgos ». (p. 21). On y décrit le village de *Canastel*, « sis dans la fraîcheur des jardins, nous dit Marmol, à trois lieues d'Oran vers l'Occident ⁽²⁾ » ; une galère turque est capturée dans les environs, au moment où elle accostait pour faire sa provision d'eau ⁽³⁾. Alimuzel lance à la face de Fernando le reproche que les indigènes avaient l'habitude de faire aux Espagnols : « Vous combattez de loin ; l'arquebuse est ta sauvegarde ». (p. 23). Enfin la topographie, dans *Le Vaillant Espagnol* est de tous points exacte. El Fratin fait remarquer, par exemple, que la ville est dominée par la montagne (la Silla) qui en diminue la valeur défensive (p. 4). Le comte Alonso

(1) *Comedias*, p. 75 et suiv.

(2) Cette plaine de Canastel est dominée par la hauteur que les Espagnols dénommaient *el Cerro de los leones* (la Montagne des Lions). Elle est à l'orient et non à l'occident d'Oran.

Il est curieux de noter que Cervantes parle à plusieurs reprises, dans ses œuvres, des lions d'Oran. Dans la nouvelle *La Gitanilla*, Précieuse dit à la femme du lieutenant :

Eres paloma sin hiel
Pero a veces eres brava
Como leona de Oran.

Dans le *Don Quichotte*, le chevalier de la Manche délie courageusement des lions, qui venaient d'Oran. « Là-dessus arriva un char, avec des bannières aux angles. Don Quichotte lui barra la route et dit au charretier : Où allez-vous, mon frère. Quel est ce char ? Qu'y a-t-il dedans ? Quels sont ces étendards ? — Le charretier répondit : Le char m'appartient ; à l'intérieur il y a, dans une cage, deux terribles lions que le général d'Oran envoie à la Cour pour sa Majesté et ces bannières sont celles du roi pour indiquer que ceci est son bien... (2^e Partie, chap. XVII).

(3) Voir un récit semblable dans Suarez (p. 130) et dans B. de Morales (p. 295).

montre à ses capitaines, entre les deux places-fortes, « les Maures de Fez et du Maroc couvrant les flanes de cette colline très haute d'où l'on peut découvrir au loin les campagnes brûlées par le soleil » (p. 103) (1).

La plupart des personnages de la *comedia* sont historiques. À côté de *Don Martin de Cordoue*, le héros du siège et de *El Fratín* que Cervantes connaît à Oran en 1581, comme il a été déjà dit, on voit un autre défenseur de Mers-el-Kébir, *Don Fernando de Carcamo*. « Les Turcs couvrent la mer, les Maures la terre, dit le gouverneur ; que Don Fernando de Carcamo assume sur-le-champ la défense du fort Saint-Michel. » (p. 103). Ce chevalier était l'un des meilleurs amis de Don Martin de Cordoue ; il se battit à ses côtés à Mostaganem, en 1558, y reçut une blessure, préféra subir le sort de son chef et le suivre en captivité, plutôt que de capituler devant Hassan Pacha, comme le firent les autres capitaines. Lors du siège, il était gouverneur de la forteresse de Mers-el-Kébir et se distingua par sa vaillance. Le roi le récompensa en lui octroyant une gratification de 1.000 ducats et une rente annuelle de 500 ducats.

Au-dessus de ces héros Cervantes a placé *Don Alonso de Cordoue*, comte d'Alcaudete, frère aîné de Don Martin, capitaine-général des Royaumes de Tlemcen et de Ténès, gouverneur d'Oran et de Mers-el-Kébir. Lui aussi avait vécu en Afrique auprès d'Alcaudete l'Ancien, son père, à la mort duquel il reçut de Philippe II le commandement de ces places, dont il vint prendre possession le 21 Décembre 1558. C'était un chevalier probe et sage, d'un caractère enjoué, aimé de ses sujets et de la Fortune. Il eut, comme nous le dit *Le Vaillant Espagnol*, la haute direction dans la défense d'Oran pendant le siège de 1563.

En face de ces capitaines espagnols, Cervantes a campé dans sa *comedia* les trois chefs musulmans qui dirigèrent en réalité les opérations. Le premier est *Hassan Pacha, beglierbey*, ou roi d'Alger. Fils de Kheir-ed-Din Barberousse, le fondateur de la Régence, et d'une mauresque, Hassan avait alors quarante-huit ans. De petite taille et assez gros, dit Haedo, il avait le teint blanc, les grands yeux, les épais sourcils de son père et une abondante barbe

(1) Les mêmes précisions se retrouvent dans un autre drame, *La Vie à Alger*, où il décrit les environs d'Oran. *Comedias* (ed. Schevill, p. 64).

noire ; il s'exprimait correctement en plusieurs langues et parlait le castillan à la perfection ; il était noble et libéral. Son caractère de *colourli* (fils d'une mauresque et d'un ture) le rendait populaire parmi la population indigène et tous les reïs ou chefs corsaires, anciens compagnons de Barberousse, l'estimaient beaucoup.

A cette époque, Hassan gouvernait Alger pour la troisième fois. Heureux dans presque toutes ses entreprises, il avait chassé du royaume de Tlemcen les armées du Chérif marocain (1551) ; mais, accusé par M. d'Aramon, ambassadeur français auprès du Sultan de Constantinople, de vouloir soustraire la Régence à l'autorité turque, il fut destitué (1551) (1). Six ans plus tard, il revenait à Alger, où la population l'accueillait avec joie, et entreprenait une expédition lointaine, battait encore le chérif sous les murs de Fez et, l'année suivante, infligeait une défaite terrible au comte d'Alcaudete l'Ancien, qui mourait piétiné par ses propres soldats en déroute. Plus de 8.000 prisonniers, parmi lesquels Don Martin de Cordoue, tombaient entre ses mains. Accusé, une deuxième fois, d'essayer, avec l'appui des indigènes, de constituer un état indépendant, il fut saisi dans son propre palais par ses janissaires et envoyé, chargé de chaînes, au Sultan. Réintégré bientôt après, grâce à ses hautes protections et à ses libéralités, il revint en Algérie en 1562 et, autant pour acquérir un nouveau titre de gloire que pour plaire à Soliman II, dont le plus grand désir était de chasser tout-à-fait les chrétiens du Nord de l'Afrique, il décida de mettre le siège devant Oran. Il devait, après ce siège, gouverner paisiblement la Régence pendant quatre ans encore, puis recevoir du Sultan le titre honorifique de Capitan-Pacha et mourir, comblé de biens, à Constantinople, en 1572, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Dans *Le Vaillant Espagnol*, Hassan apparaît escorté de deux lieutenants : les caïds de Kouko et de Labez, à qui les Espagnols donnaient le titre de rois. « Le fils de Barberousse se concerta avec Alabez et Couco : il lui amènent plus de maures qu'il n'y a d'étoiles au ciel par une nuit claire. » (p. 84). Ces deux chefs groupaient autour d'eux les tribus nombreuses de la Kabylie séparées entre elles

(1) *Négociations diplomatiques dans le Levant*, t. II, p. 156.

par l'oued Sahel. Le premier avait établi sa résidence à Kouko, petite ville dans les montagnes, à huit kilomètres est de l'actuelle commune de Michelet. Il avait sous ses ordres une bonne partie des indigènes du Djurjura : les Béni Yahia et les Zouaoua. Son nom était *Ahmed ben-el-Cadi* ; ses ancêtres, simples cadis auprès des rois de Bougie, obtinrent le califat de la Kabylie. De plus Hassan, qui était son gendre depuis 1560, contracta une alliance avec lui. Il ne prit pas part au siège d'Oran, comme le dit Cervantes, mais envoya une armée de 6.000 cavaliers Zouaoua, sous les ordres de son fils aîné qui tomba, mortellement blessé, au cours d'un assaut, devant Mers-el-Kébir.

Le chef des Labez (ou Beni-Abbès) occupait le versant oriental de ce même Djurjura et vivait presque continuellement en lutte avec son voisin. En 1559, Abd-el-Aziz, roi de Labez, ayant refusé de payer l'impôt, fut attaqué par les forces réunies de Hassan et du roi de Kouko et organisa une défense de guerillas dans ses hautes montagnes ; il infligea de fortes pertes à ses adversaires, mais succomba dans une rencontre. Son frère *Mokrani* continua la guerre. Or Hassan, apprenant les préparatifs militaires du Chérif contre Tlemcen et les armements navals du roi d'Espagne contre Alger, se hâta de conclure la paix avec les Beni-Abbès. *Mokrani* consentit à recevoir de lui l'investiture, moyennant un tribut annuel payé sous forme de présents. Il accepta aussi d'aider Hassan contre les Espagnols et assista en personne au siège d'Oran à la tête d'un contingent de 6.000 cavaliers.

LE SIÈGE D'ORAN EN 1563

Le Vaillant Espagnol nous montre ces divers personnages sous les murs d'Oran et de Mers-el-Kébir, préparant le siège mémorable de ces deux places, au début de l'année 1563. Or ce siège est le sujet principal du drame. Des documents espagnols, contemporains des faits, nous permettent d'en étudier en détail les phases importantes, que Cervantes connaissait pour en avoir ouï parler au cours de son voyage de 1581.

Hassan Pacha avait, en quelques mois, pris toutes ses dispositions, réuni une artillerie imposante, des munitions et des vivres en quantité, équipé une flotte et une armée. L'armée de terre comprenait, avec les 12.000, cavaliers Zouaoua et Beni-Abbès, 15.000 arquebusiers

tures ou renégats et 1.000 spahis. Sur sa route, surtout dans le royaume de Tlemcen, presque toutes les tribus lui fournirent encore des cavaliers et des fantassins. « Les tures sont six mille et les levantins sept mille : tous gens aguerris. Il y a vingt-six galères, qui suffisent à apporter d'heure en heure les munitions (1). » Trois des tribus alliées aux Espagnols, les Beni-Amer, les Ouled-Abdallah et les Ouled Moussa, refusant de se joindre aux assaillants, s'éloignèrent vers l'ouest. La flotte transportait le matériel de siège et les munitions. Cochupari, capitaine de la mer, avait sous ses ordres tous les bateaux des reïs corsaires, dix galères à fanal et quelques navires français, pour le transport des vivres : en tout une quarantaine d'unités. Il devait seconder efficacement les efforts de l'armée en assurant le blocus et en bombardant les places d'Oran et de Mers-el-Kébir.

Cependant on connaissait en Espagne, depuis longtemps, les desseins du roi d'Alger contre Oran ; mais le malheur, s'acharnant avec obstination sur la flotte, rendait inutiles tous les préparatifs. Philippe II, sachant cette place sérieusement menacée, en avait renforcé la garnison ; il se disposait même à frapper un grand coup en Afrique. Mais, en Mai 1560, le ture Piali Pacha détruisit la flotte espagnole conduite par l'incompétent duc de Médinacéli, près de l'île Gerba. Le roi catholique voulut venger ce désastre, équipa hâtivement d'autres navires ; on faisait, dans toute l'Espagne, d'importants armements que l'ambassadeur français M. de Limoges signalait à François II. « J'ai vu ce que vous me mandez du siège d'Oran, lui écrivait celui-ci, en date du 23 Mai 1561 ; je vous prie me mander tout ce qui en sera succédé et, si la dite place se perd, quel moyen espère le roi, mon bon frère, de tenir pour y remédier ; car *la perte de cette Place est de telle conséquence pour l'Espagne que je ne puis croire qu'elle le laisse en paix et repoz, qu'il ne face une grande force pour la reconquer...* » (2).

Philippe II obtint du pape Paul IV l'autorisation de percevoir l'impôt dit de Croisade, qui lui avait été retirée précédemment. Il réunit une Armada de cinquante galères sous les ordres de Don Juan de Mendoza ; une effroyable

(1) *Comedias*, p. 84.

(2) *Négociations de France dans le Levant*, T. II, p. 866.

tempête l'assaillit le 19 Octobre 1562, dans la baie de la Herradura, sur les côtes de Grenade, où elle s'était réfugiée. Les bateaux, chassant sur leurs ancres, se brisèrent les uns contre les autres : vingt-deux galères se perdirent avec toute leur chiourme, près de 5.000 hommes d'armes et un grand nombre d'officiers, parmi lesquels l'amiral lui-même. Un peu plus tard, une deuxième tempête détruisait encore douze galères en rade de Cadix. On comprend aisément, après cette série de catastrophes, la hâte de Hassan à marcher sur Oran et Mers-el-Kébir.

Il partit d'Alger au début de Février 1563 (le 5, d'après Haedo), convoqua les tribus pour la guerre contre l'Infidèle. Puis, ayant établi le caïd de Tlemcen sur la Macta pour couper les communications avec l'intérieur, il marcha sur Oran. On découvrit au loin ses armées le 3 Avril, veille des Rameaux. A ce moment, Don Alonso de Cordoue, capitaine-général et gouverneur, dépêcha en Espagne, avec une frégate, le capitaine Gonzalve Hernandez, fils de Aben-Humeya qui avait jadis livré la place au cardinal Cisnéros. Le roi d'Alger s'installa, le 5 Avril, au-dessus de la source qui alimentait d'eau Oran et attaqua la *Tour des Saints*. Elle résista vaillamment ; mais lorsque manquèrent les munitions, les défenseurs se rendirent, par l'intermédiaire d'un renégat et les turcs l'occupèrent.

Cependant les assiégeants durent assez vite se rendre compte que le siège serait une affaire de longue durée. Ils savaient bien que l'Espagne réussirait difficilement à trouver une flotte : ils se rappelaient aussi qu'elle n'avait secouru ni Tripoli en 1551, ni Bougie en 1556, ni Oran en l'an 1557 ; mais il fallait tout de même craindre et prévenir une intervention possible. On décida donc de s'emparer immédiatement de Mers-el-Kébir, forteresse solide, à une lieue et demie à l'ouest, dominant un port très sûr, où l'on pourrait s'installer et s'abriter en poursuivant le siège d'Oran. On leva le camp pour aller se placer sur le penchant Sud-Ouest de la montagne que les Espagnols appelaient *el cerro gordo* (la grosse colline). La cavalerie en grande partie resta devant la ville pour en faire le blocus.

Ce que voyant, les frères Alcandete firent conseil et Don Martin de Cordoue partit, dans une fuste, avec une compagnie d'arquebusiers et d'autres soldats éprouvés, et alla s'enfermer dans Mers-el-Kébir pour en renforcer la

garnison (1). Cette forteresse prise d'assaut en 1505 par Don Diego Fernandez de Cordoue, Alcade des Pages, avait été construite par les Maures sur le promontoire qui forme le port. Les Espagnols s'étaient contentés de la réparer. Fort ancienne, de forme rectangulaire, munie de grosses tours dont trois carrées, faisant face au port, une ronde (appelée tour de la cloche) à l'extrémité est et une autre (la tour de la trahison) du côté de la mer, que l'on désignait, à cause de son aspect toujours furieux *la mar loca* (la mer folle). Au centre se trouvaient le château, l'église Saint-Michel et une trentaine de maisons pour le gouverneur, l'aumônier, les officiers et la garnison. Sur le haut de la colline qui domine Mers-el-Kébir on construisait en toute hâte un fort, encore inachevé lorsque commencèrent les attaques, et que l'on appelait *Saint-Sauveur* (San Salvador (2). La forteresse et le fort possédaient trente-deux pièces d'artillerie : cinq couleuvrines, huit sacres, trois fauconneaux, quatre mortiers et six canons : l'un d'eux se nommait la couronne ; un autre, Saint-Jean de la Marsa, pesait 140 quintaux et lançait des boulets de 70 livres avec une charge de poudre de même poids (3).

Avant d'attaquer Mers-el-Kébir, il fallait s'emparer du fort Saint-Sauveur, que défendaient deux cents hommes aux ordres de Don Francisco de Ribero. Hassan crut pouvoir l'emporter de haute lutte, sans attendre l'arrivée de son artillerie. Il fit donner une série d'assauts ; mais ne put atteindre son but. Les assaillants perdirent beaucoup de monde et les Espagnols envoyèrent à Oran cinquante têtes de Maures en signe de victoire. Dans la nuit du 30 Avril, quatre frégates, venant de Carthagène réussirent à atteindre le port d'Oran : elles apportaient des vivres, trente soldats et l'ingénieur Don Raphaël dont il a été déjà question (4).

Le roi d'Alger fut douloureusement surpris par cet

(1) Mon frère, dit Don Alonso, dans *Le Vaillant Espagnol*, s'enferme dans Mers-el-Kébir et montrera de quel côté est la bravoure. (p. 103).

(2) Cervantes l'appelle *Saint-Michel*, comme Marmol, à qui peut-être il a emprunté ce nom. Les autres historiens, même B. de Moralès, ne lui donnent aucun nom ; mais Suarez, qui connaît bien les lieux, d'autres documents fort anciens et les plans sont unanimes à le désigner sous l'appellation de *San Salvador*. On voit encore ses vestiges au-dessous du fort actuel du Santon.

(3) *Descripción de Mazalquivir en 1562*. Archivo de la Dirección de Hidrografía. (Ms. de la Colección Fernandez Navarrete) *Cal.* loc. cit. p. 106.

(4) Cervantes n'a pas oublié cet épisode du siège, « Alvaro de Bazan, terreux des nations infidèles, dit un personnage de la *comedia* à Hassan, a secouru Oran, malgré ses galères. C'est peu de chose assurément, mais le courage se trouve affermi. » (p. 121).

échec et laissa voir son indignation. *El Bostan ou jardin des Biographies des Saints et Savants de Tlemcen*, compilation due à un instituteur de cette ville *Ibn Mariem*, qui vécut dans la seconde moitié du XVI^e siècle, nous a conservé une poésie que composa le savant jurisconsulte et poète *Abderrahman ben Mohammed ben Mouça* qui assistait au siège, pour consoler Hassan de sa première infortune (1).

La flotte turque ne tarda pas à se montrer (2) et le 2 Mai elle débarquait aux *Aiguades* (vaste plage à l'ouest de Mers-el-Kébir), artillerie et munitions. Par la crête de la colline on amena rapidement les canons ; puis on les plaça en batterie. La canonnade commença le 4 Mai, avec des pièces de tout calibre, contre le fort ; le 5, à midi, par la brèche ouverte, les Maures se ruèrent ; mais les Espagnols, s'abritant derrière des tranchées profondes, ripostaient : leur artillerie décimait les ennemis. Le combat dura trois heures, meurtrier. Dans les fossés, les morts gisaient entassés. Parmi eux se trouvait le fils du roi de Kouko (3).

Les assauts se renouvelèrent les jours suivants, toujours plus acharnés. Le 7 Mai, plusieurs chefs indigènes et turcs tombaient sous les balles et Hassan lui-même était blessé. Cependant les murs de Saint-Sauveur, minés et complètement rasés, ne défendaient plus la garnison ; les vivres faisaient défaut ; les assiégés, ayant beaucoup souffert et réduits de plus de moitié, rendirent compte à Don Martin qui transmit la nouvelle à son frère que leur situation était désespérée. Don Alonso donna aussitôt l'ordre d'évacuer le fort ; mais sans attendre la réponse du général, ils sortirent précipitamment et en désordre, abandonnant les blessés ; les Maures tombèrent sur eux et Don Martin dut faire une sortie pour les protéger. Après une résistance de vingt-deux jours, Saint-Sauveur n'était plus qu'un amas de ruines dont s'empara l'armée musulmane (4).

(1) *El Bostan* publié par M. Ben Cheneb, Alger, 1910. Traduit par M. E. Provençal, Alger, 1910, p. 145.

(2) « Aux armes ! aux armes ! s'écrie Buytrago ; seigneur, hâtez-vous ! car sur la mer bleue je vois fort bien les mâts bariolés d'une importante armada faire un croissant à l'horizon. Le vent pousse la rame et tend la voile ; la mer tranquille seconde leurs desirs... » (p. 109).

(3) « Celui qui gît là presque mort, s'écrie Guzman, dans *Le Vaillant Espagnol*, est le roi de Kouko. » (p. 119).

(4) Cervantes nous fait assister à la prise du fort : « Je crois, dit Don Alonso, que Saint-Michel a repoussé déjà vingt assauts ; le dernier est si terrible qu'il va causer sa perte... Saint-Michel doit être pris ; les Maures nombreux l'envahissent... Saint-Michel n'est plus ; sur ces remparts espagnols flotte déjà le croissant plus beau que le soleil d'Allah. Quelques défenseurs se sont enfuis vers Mers-el-Kébir... » (p. 110-111).

Abderrahman ben Mohammèd ben Mouça composa une autre poésie à l'occasion de la prise de possession par les troupes de Hassan du fort Saint-Sauveur (1).

Hassan fit alors converger tous ses efforts sur Mers-el-Kébir, que gardait Don Martin de Cordone avec 470 hommes ; les munitions abondaient ; les vivres étaient plutôt rares. Ce général sut, par sa prudence, son énergie et son esprit d'initiative inspirer la confiance à tous ses subordonnés ; son frère lui promettait du secours venant d'Espagne ; il fallait tenir un mois (2). Avant de battre l'enceinte, Hassan dépêcha un parlementaire pour demander la reddition de la place, à des conditions honorables ; car Don Martin, avait été autrefois son prisonnier, et il l'avait bien traité durant sa captivité. Don Martin répondit par un refus courtois, mais énergique ; il se ferait tuer mille fois plutôt que de livrer une forteresse que lui avait confiée son roi. Alors, de part et d'autre, les canons se mirent à l'œuvre. Ils ne cessèrent pas de tonner pendant trois jours ; après quoi, un premier assaut fut donné ; il ne réussit pas et l'artillerie reprit sa besogne, interrompue seulement pour tenter quelque coup de main, de temps à autre.

Le 22 Mai, Hassan lança une attaque terrible. Du côté de la terre, les murs d'enceinte de la forteresse étaient presque entièrement détruits. Derrière eux, les Espagnols creusèrent un fossé profond et large, protégé par un autre mur bâti à la hâte durant la nuit. De bon matin, les Maures se jetèrent sur les défenses, ayant à leur droite les janissaires et à leur gauche, du côté de la mer, en face de la Tour de la Trahison, les contingents kabyles. L'atroce mêlée dura près de trois heures ; les assaillants parvinrent à planter deux étendards sur le haut des remparts ; des troupes fraîches remplaçaient sans cesse et régulièrement ceux qui tombaient. Mais les assiégés se défendirent bravement. Les canons du bastion des Génois (sur le rivage extérieur) faisaient merveille : ils prenaient les ennemis à revers et, du côté de la mer, le sang répandu en abondance teinta de rouge des flots. Enfin, vers le soir, une pluie torrentielle

(1) M. Provenzali (loc. cit.) p. 144. *Ibn Mariem*, place d'accord avec les récits espagnols, l'abandon du fort Saint-Sauveur dans la nuit du 7 au 8 Mai 1563 (samedi, Ramadan 970).

(2) « Mon frère dit Don Alonso, s'enferme dans Mers-el-Kébir et montrera de quel côté est la vaillance ; car ce chien, qui n'aboiera plus désormais, est celui qui, à Mostaganem, mordit son père. » *Comedias*, p. 103.

vint mettre fin à ces horreurs et obligea l'armée des Algériens à battre en retraite.

Don Alonso de Cordoue, pendant ce temps, ne restait pas inactif dans Oran. Par des sorties répétées, il harcelait les Maures et tentait des diversions aux moments critiques. De temps à autre, dans la nuit, une barque envoyée par lui forçait le blocus organisé par la flotte turque ; quand il y avait clair de lune, un nageur mettait en communication les deux places (1). En Espagne, Philippe II ne se désintéressait pas non plus du sort des Oranais (2).

(1) Dans *Le Vaillant Espagnol* on amène au roi Hassan un espagnol pris pendant qu'il passait d'Oran à Mers-el-Kébir (p. 121).

(2) Le roi d'Espagne écrivit aussi au roi de Portugal, Don Sébastien, lui demander son aide, la lettre suivante (Bibliothèque Nationale de Paris, Fonds Portugais, ms. n° X, 61, fol. 157-157 v°).

Carta de El Rey Don Phelipe Serenis al Rey Don Sebastiao sobre o socorro de Oran.

Sr^{mo} muy alto e muy poderoso Rey de Portugal, mi muy caro y muy amado sobrino, vi vuestra carta de 13 del presente y d. Alonso de Thonar mi embaxador me aviso de las galeras y naos q. haneis mandado apprestar pa. el socorro de Oran y las demas Plaças q. alli tenemos y por ello os doy muy cumplidas gracias. Y como en breue se esperan, de que he recibido mucho contentamiento por ser para tal effecto y que se merece tanto provecho a estos Ru^{os} y así os adnierto q. por el aviso que de nuevo tenemos de las dichas Plazas es por lo que importa hacer el dicho socorro con breuedad y juntar armada para esto, y lo que mas se puede ofrerer escrivire al dicho embaxador cerca dello. Lo q. del entendereis ruegoos affectuosamente que haniendolo leydo, y dandole entero credito hagais embiar à Malaga luego las galeras y navios q. huviere prestos sin aguardar los demas y podran ir embiandose segun de mi parte lo pidiere que por convenir así y ser tan necesario recibire mucho conten^{to}. Y en Malaga se les hara todo el buen tratamiento como es mucha raçon.

Serenissimo muy alto y muy poderoso Rey, mi muy caro y muy amado sobrino nro. S^r sea en nra. commun guarda y proteccion.

de Md 25 de Abril de 1563.

PHELIPE.

TRADUCTION

Très haut et puissant Roi de Portugal, mon neveu très cher et très aimé, j'ai lu votre lettre du 13 courant et D. Alonso de

Dès le début du siège, il envoya des émissaires en Italie pour demander à ses généraux du secours. Mais heureusement, avant même l'arrivée des ordres royaux, Don Perafan de Ribera, duc d'Alcala et vice-roi de Naples avait, sur la foi de nouvelles reçues de Tunis, mandé au secours d'Oran les douze galères d'Italie ; elles étaient commandées par Jean André Doria, neveu du grand André Doria, le célèbre marin de Charles-Quint. Elles partirent sans retard et, après avoir touché l'île de Majorque, arrivèrent à Barcelone où le capitaine des galères d'Espagne, Don Francisco de Mendoza (1) réunissait une petite flotte dans le même but. Il s'éleva entre les deux chefs, une question de prééminence qui faillit être funeste à l'expédition projetée. Enfin Doria, sermonné par le roi et comprenant le danger de la situation, accepta de servir en sous-ordre. On se dirigea vers Carthagène où abordèrent bientôt les galères de Malte, du duc de Savoie, du cardinal Borromée et de l'abbé Lupian : l'armada compta alors trente-quatre gros vaisseaux de guerre.

Apprenant l'arrivée prochaine des secours aux Oranais,

Thobar, mon ambassadeur m'a avisé des galères et navires que vous avez ordonné d'apprêter pour secourir Oran et les autres Places que nous possédons en Afrique et je vous en remercie infiniment ; comme on les attend sous peu, grande est ma joie ; car le but poursuivi est important et nos Royaumes en retireront un grand profit. Je vous fais savoir que, d'après les nouvelles reçues de ces Places, il importe de hâter autant que possible l'envoi de ces secours et de réunir pour cela une flotte. Si quelque chose de nouveau arrivait, je l'écrirais au dût ambassadeur. Je vous demande affectueusement d'en prendre connaissance, avec une entière confiance, et d'envoyer à Malaga aussitôt les galères et navires qui seront prêts, sans attendre les autres, qui pourront être envoyés aussi selon que, de ma part, il vous le demandera : comme il convient d'agir ainsi et que le besoin est si grand, j'en éprouverai une grande joie. A Malaga, on les recevra avec tous les honneurs qui leur sont dus.

Sérénissime, très haut et très puissant Roi, mon neveu très cher et très aimé, notre Seigneur nous prenne sous sa garde et sous sa protection.

PHILIPPE.

(1) « Don Francisco, le frère du vaillant Don Juan (de Mendoza) qui fit naufrage à la Herradura, se dispose, avec une grosse troupe, à secourir la ville. Don Alvaro Bazan, autre chevalier fameux et heureux dans la guerre, commande quatre galères... » *Comedias*, p. 104.

Hassan Pacha voulut brusquer les opérations et terminer le siège. Le 5 Juin il envoya un deuxième parlementaire à Don Martin pour l'exhorter à capituler : on savait que la place ne pouvait plus tenir et que ses défenseurs mouraient de faim. « Puisque la forteresse n'est plus tenable, répondit le général espagnol, qu'il vienne la prendre ! » et, pour prouver que les vivres ne manquaient pas, il envoya au roi d'Alger une boîte de marmelade. Les batteries se remirent à tonner de plus belle pendant deux jours, bouleversant les ouvrages défensifs ; puis on tenta un suprême effort. Les combattants reprirent, pour l'attaque, leurs positions du 22 mai : dix-huit galères postées dans le port et le long du rivage escarpé, de l'autre côté du promontoire, bombardaient sans répit Mers-el-Kébir. Le 7 Juin, bannières déployées, au son des tambours et des fifres, Maures et Turcs s'élancèrent à l'assaut en poussant des clameurs.

Cependant Don Martin et ses compagnons, exténués déjà, complètement isolés, ignorant tout d'Oran et d'Espagne à cause du blocus rigoureux, jurèrent de défendre leurs vies chèrement. Ils entendirent la messe, à l'aube, communiaient, puis attendirent... Lorsque les troupes ennemies abordèrent les remparts, ils les accueillirent avec des décharges de mousquets et d'arquebuses, des bombes incendiaires et autres engins meurtriers. La lutte dura cinq heures et demie. Les bateaux, vite endommagés par les boulets de la forteresse, ne furent pas de grande utilité. Mais les assaillants, escaladant sans discontinuer, atteignirent plusieurs points importants, plantèrent leurs étendards sur les murs, s'emparèrent du bastion des Génois. Les Espagnols perdirent beaucoup de monde. Une pierre blessa Don Martin au visage et Fernando de Carcamo reçut un coup d'arquebuse au bras droit.

Ces sacrifices n'étaient pas inutiles : les fossés extérieurs regorgeaient de morts et de blessés ⁽¹⁾. Hassan Pacha, qui de la hauteur voisine assistait à ce massacre, encourageait les siens ⁽²⁾. Les boulets tuaient des officiers à ses côtés.

(1) « L'entreprise, dit Hassan, me coûte cher : un roi et un nombre incalculable de sujets tombés au cours de vingt assauts. » *Comedias*, p. 119.

(2) Hassan : « Attaquez sans retard ; je veux être présent pour récompenser le courage et punir la lâcheté. Alimuzel, prends une échelle et montre que tu es un gérant de Meliona. Allons ! attaquons, mes amis ! Aujourd'hui Mers-el-Kébir sera le tombeau de nos ennemis ! » *Comedias*, p. 116.

Enfin, las d'attendre un résultat insaisissable, fou de colère, il jeta son turban vers l'enceinte et, brandissant son cimenterre, il s'élança en criant aux fuyards : « En avant, lâches, couards, honte du nom ture ! Puisque vous avez peur de quatre chèvres enfermées dans une cour, je combattrai moi-même pour votre déshonneur !... » On l'arrêta... La nuit vint mettre fin à la tuerie... Le lendemain matin, 8 Juin, à l'aube, on vit au loin des galères qui approchaient.

La flotte espagnole arrivait en effet. La tempête l'avait retardée quelque temps. La veille, au soir, se croyant près de la côte africaine et malgré l'avis de Doria, *Francisco de Mendoza* avait fait amener les voiles pour surprendre, le lendemain, les navires ennemis ; puis on avait navigué très lentement pendant la nuit, si bien qu'à l'aube on était à huit lieues d'Oran, vers l'ouest. Les tures virent venir l'armada, eurent le temps de fuir vers Arzew et d'échapper (1). Ils étaient cernés et capturés, si l'on avait écouté les conseils de Doria (2). On ne put s'emparer que de quelques fustes et de quatre bateaux français de transport (3).

De son côté, l'armée de terre, déjà si éprouvée, leva le camp et se dirigea précipitamment vers Alger et Mostaganem, abandonnant une grande partie de son matériel et de son artillerie (4). Ce siège avait duré deux mois et quatre jours. La garnison de Mers-el-Kébir, réduite à 130 hommes, manquait totalement de vivres depuis long-

(1) Un Maure : « Pourquoi restes-tu si calme, valeureux Hassan ? Si tu tardes un instant de plus, pas un seul de tes bateaux ni de tes galères qui couvrent celle mer, n'échappera à l'Espagnol qui à force de rames et à toutes voiles vient l'attaquer. Roi Hassan, qu'attends-tu ?... — Don Martin : « Oh ! voyez-moi ces chiens qui s'embarquent et s'enfuient ! Double le cap, général invincible, et attaque-les ! — Guzman : Ses efforts seront inutiles : il peut les atteindre. — D. Fernando : A bâbord ! A bâbord ! A pleines voiles... Mais ils s'enfuient : l'ennemi double le cap de Canastel déjà : il est hors de danger !... » *Comedias*, p. 122 et suiv.

(2) Tous les historiens attribuent la fuite des galères algériennes à la mésintelligence des deux amiraux espagnols. Cf. *de Thou, Histoire Universelle*, T. III, p. 469.

(3) La présence de bâtiments français dans la flotte algérienne fit que les Espagnols donnèrent aux équipages le nom de *Maures blancs*. Philippe II se plaignit au roi de France que les Marseillais avaient ravitaillé les assiégés. Catherine de Médicis se disculpa en affirmant qu'elle avait donné des ordres pour empêcher tout trafic avec Alger. Bibliothèque Nationale, Paris (M. de Saint-Sulpice au roi), ms. n° 3162, fol. 26.

(4) Don Martin : « Ces chiens d'infidèles, en tourbillons confus, talonnés par la peur, fuient et débarrassent ces campagnes. — Buytrago : Ils ont laissé toute leur artillerie... » *Comedias*, p. 124.

temps ; celle d'Oran était presque aussi mal en point. Hassan Pacha avait aussi perdu un nombre incalculable d'officiers et de soldats : environ 5.000 hommes. Après une seule de ces attaques, on avait chargé huit galiotes de blessés pour les envoyer à Alger ⁽¹⁾. Lorsque le vaincu arriva dans la capitale de la Régence, où régnait la peste, ce fut un deuil général parmi la population. On l'accusa d'avoir sacrifié sans pitié les janissaires qui l'avaient jadis destitué.

Au contraire, dans Oran et Mers-el-Kébir, la joie fut grande ⁽²⁾. Don Alonso de Cordoue, capitaine-général et gouverneur, alla au-devant de la flotte où se trouvait son frère, Don Francisco qui commandait les galères de Saint-Jacques. On délivra les glorieux défenseurs de Mers-el-Kébir. Don Martin était si défiguré que son frère ne le reconnaissait pas. « Nous ressemblions tous à des charbonniers, ajoute le capitaine Baltazar de Moralès, l'un des héros... Doria voulut voir ces lieux et fut émerveillé. Il ne voulait pas croire que si peu d'hommes eussent tenu si longtemps dans cette place. Toutes les fortifications étaient rasées ; on ne distinguait plus dans Mers-el-Kébir qu'un amas de terre bouleversée, de pierres et de cadavres. Il y avait une brèche si large qu'on pouvait y pénétrer à cheval ⁽³⁾. Son étonnement grandit encore quand on lui dit que les défenseurs étaient morts de faim et que, les jours d'assaut, ils recevaient, pour toute nourriture, un peu de viande salée. » Le lendemain, on chanta un *Te Deum* d'actions de grâces dans l'église paroissiale d'Oran, Notre-Dame de la Victoire et la joie se donna libre cours.

Philippe II accorda des récompenses à toute la garnison d'Oran et de Mers-el-Kébir : soldats, capitaines et gouverneur. Il offrit à Don Martin de Cordoue la commanderie de Hornachos et 6.000 ducats de gratification ; à Don

(1) Lettre de Philippe II à l'évêque d'Avila (15 juin 1563).

(2) Hassan : « Dans la ville, les cloches sonnent en signe d'allégresse et les instruments de musique jouent... — Don Martin : Notre armada se dirige vers le port d'Oran et le comte est allé au devant d'elle. Courrons tous vers le rivage, car le brave Don Francisco ne tardera pas à aborder. » *Comedias*, p. 124.

(3) Don Francisco de Mendoza : « Les ruines de ces remparts nous disent que des forces divines animent les bras des assiégés... — Buytrago : Personne ne peut savoir la faim que j'endure. — Le comte : Les Turcs ont donné cinquante-sept assauts à ces motes de terre qui gisent ici. — Buytrago : Et cinquante-sept fois nos aciers ont arrêté leur élan... » *Comedias*, p. 125.

Buytrago : « Que les instruments de musique jouent et, si nous pouvons manger, la fête sera douce et joyeuse. » *Comedias*, p. 130.

Alonso la commanderie de Villanueva de la Fuente (1), qui représentait une rente annuelle de 2.000 ducats. L'année suivante il accorda aux deux frères l'autorisation de passer en Espagne et ils allèrent lui présenter leurs hommages à Monzon (Aragon) où il tenait sa cour. L'aîné reçut alors la vice-royauté de Navarre ; mais il mourut en arrivant à Pampelune pour prendre possession de sa charge. Quant à Don Martin, il fut nommé capitaine-général du royaume de Tlemcen et gouverneur d'Oran. Cervantes le vit dans cette ville en 1581 : ses entretiens avec le défenseur de Mers-el-Kébir et ce qu'il entendit raconter de lui à cette époque, lui inspirèrent l'idée de porter à la scène le siège d'Oran de 1563, dont il vient d'être parlé.

On s'occupa aussi de reconstruire plus solidement et sur des plans nouveaux la place de Mers-el-Kébir. Ce travail fut confié à l'ingénieur Antonelli, puis à El Fratin que Cervantes vit aussi à Oran et qu'il a voulu faire figurer dans son drame à côté des défenseurs de cette place. Un millier d'ouvriers y travaillèrent pendant près de trente ans : tous les matériaux venaient d'Espagne et cette forteresse coûta plus de trois millions de ducats : autant que le château de l'Escorial commencé à la même époque. Sur la façade de l'ancienne chapelle de Mers-el-Kébir, surmontée de la Toison d'or, une inscription latine, lisible encore aujourd'hui, rappelle au visiteur ce siège héroïque de 1563, illustré par Cervantes dans *Le Vaillant Espagnol* :

Philippus II Hispaniarum Siciliarum
 Hyerusalem Orbis Occid. V. L. S. C. Rex postquam
 Succurisset arcem Mazarquivir quae a rege
 Algerii terra marique cum magno
 Exercitu Turcorum atque Mororum
 Obsidebatur et maxima gloria exercitu
 Classique inimicorum fugatis a defen
 Sione potius Martini hanc arcem
 A fundamentis erigit veterem dirui
 Mandavit.
 Anno MDLXIII (1).

(1) Hornachos, ville voisine de Badajoz, dans l'Estramadure, appartenait à l'ordre de Saint-Jacques et Villanueva de la Fuente (près de 3.000 habitants) se trouve près de Ciudad Real, dans la Nouvelle Castille.

En voici la traduction :

Philippe II, roi des Espagnes, des deux Siciles, de Jérusalem, des Indes Occidentales, vainqueur, juste, sacré, catholique, après avoir secouru la citadelle de Mers-el-Kébîr que le roi d'Alger assiégeait par terre et par mer avec une grande armée de Turcs et de Maures ; et après qu'avec une grande gloire, l'armée et la flotte ennemies aient été mises en fuile, par la belle défense de Marlin, a élevé de ses fondements cette citadelle, sur l'emplacement de l'ancienne démolie, en l'an 1563 (1).

JEAN CAZENAVE,

Professeur Agrégé au Lycée d'Alger.

(1) Fey dans son *histoire d'Oran* (Oran, Perrier, 1858) cite (p. 214), cette inscription ; mais sa lecture est erronée en plusieurs endroits.

NOTE

sur l'origine du nom de "Mogatazes" donné par les Espagnols
à certains de leurs auxiliaires indigènes pendant
leur occupation d'Oran

On sait que dès leur entrée à Mers-el-Kébir (1507) et à Oran (1509), les Espagnols trouvèrent, parmi les indigènes, des auxiliaires qui les aidèrent puissamment à se maintenir dans leur conquête. La crainte ou l'intérêt, ou ces deux passions ensemble, ⁽¹⁾ acquirent aux chrétiens le concours de fractions entières de tribus, telles que les Ounâzera et les Guiza (fractions des Beni Amer fixées dans la Mlêta), les Hamian qui résident aujourd'hui près de la Macta, les Châfa qui occupaient, dans la Mlêta, la région d'Aïn-Beida et la montagne de Sidi Sa'ïd et Tlemsâni, les Ghomra, les Krichtel, les Oulâd Ali, les Oulâd Abdallah, les Beni Chougrân et d'autres encore. Ces tribus résidaient sur leur propre territoire et n'en sortaient qu'à l'occasion de quelque incursion contre les musulmans hostiles à l'Espagne. Mais les Espagnols disposaient encore d'autres contingents qui demeuraient avec eux dans Oran même : ces auxiliaires étaient, pour la plupart, recrutés parmi des

(1) Certains de ces auxiliaires évaluaient leur concours à un très haut prix. L'avidité des Oulâd Abdallah leur avait valu des Espagnols le sobriquet d'Arabes dix millions. Mazari, l'historien arabe du Makhzen d'Oran, explique

مرب دمليون وهم اولاد عبد الله سموا
بذلك لانهم كانوا يطلبون منهم العدد الكثير فيقول احدهم
للمنصاري دمليون بمعنى ايها الروم اعطونا عشرة ملايين
اي عددا كثيرا فيه عشرة آلاف الف

« Les arabes dix millions qui sont les Oulâd Abdallah, avaient reçu ce « nom parce qu'ils demandaient aux Espagnols des sommes considérables. « Un homme de cette tribu interpellait les chrétiens en leur disant : « Dix « Millions » pour dire « O chrétiens donnez-nous dix millions », ce qui est « un nombre considérable représentant dix mille fois mille ». (Mazari, Tal'atou Sa'd is So'oud fi Akhbârî Ouahrân oua Makhzanihâ l'O'soud, page 157 du manuscrit conservé à la bibliothèque du Musée d'Oran.

gens de moralité médiocre, originaires de toutes les fractions de tribus de la province d'Oran, jugés indésirables parmi les leurs et chassés à tout jamais de chez eux par quelque haine de famille, par la crainte de quelque vendetta ou par le souci d'éviter le châtimement de quelque forfait. Ces *desperados* recevaient des chrétiens protection, vivre et couvert ; ils leur rendaient, en échange, tous les services qu'on peut attendre d'espions habiles et de gens de main propres à être lancés en enfants perdus dans les entreprises les plus risquées. Ils étaient cantonnés avec leurs familles, au sein de la ville même, au pied de la Calère, dans la rue actuelle de l'Arsenal (1). En plus du casuel des parts de prise ils touchaient une solde régulière.

Les musulmans réfractaires à la domination chrétienne appelaient ces transfuges, les *Meghâtis* (مغياتيس), mot dont les Espagnols ont fait *Mogatazes*. Les écrivains musulmans les appellent *Meghâtis* qui paraît avoir été le terme employé dans la langue parlée, et *Moghâtî-souna* (مغياتسون) quand ils emploient la forme littéraire : ceci indique bien que le mot est tiré de la deuxième forme *ghattasa* du radical *ghatasa* (غ-ط-س).

Cette deuxième forme ayant quelquefois, au moins dans l'arabe de Syrie, le sens particulier de « baptiser », l'opinion commune, admet que le mot « almogatazes » peut se rendre par « les baptisés ». Ce serait, à l'origine, un sobriquet infligé par les indigènes indépendants à ceux qui consentaient à combattre sous la bannière espagnole, comme une qualification injurieuse équivalente à celle de renégat ou de chrétien. Ce dernier mot est bien, en effet, dans l'esprit de la plupart des musulmans du peuple, une véritable injure, surtout quand ils en qualifient l'un des leurs.

Mais cette interprétation, pour satisfaisante qu'elle semble être à première vue, est contredite par un témoignage indigène fort précis. Dans un opuscule (manuscrit) écrit en 1764 de notre ère, destiné à clouer au pilori de l'histoire les musulmans qui se firent les auxiliaires des Espagnols d'Oran, et intitulé : *La jubilation du lecteur, notice historique sur les arabes qui, tels que les Beni Amer,*

(1) V. FEY, *Histoire d'Oran*, p. 163.

sont entrés sous la souveraineté de l'Espagne à Oran⁽¹⁾, un lettré indigène, Si Abdelkader et Mecherfi⁽²⁾, donne sur les Mogatazes, leur origine et leur rôle, des renseignements qui éclairent la matière et conduisent à écarter la traduction admise jusqu'à présent pour le mot de *Meghâtis*.

* بمن جملة جند الاسبانيين الذين بوهران من الاعراب بطن من زناقة من مغراوة يفعال لهم كرشتل نسبة كجدهم كرشتل بن محمد بن راشد بن محمد بن ثابت بن منديل بن عبد الرحمان المغراوي وهم فرفة في غاية الضعف يبلغون التسعين نواله شانهم عمل البحار و الخضر والتجارة لا انهم مع ضعف عددهم لهم قوة وشوكة وكان شانهم مع الاسبانيين جلب الاخبار لهم وتغطيس الناس بهم المغاطيس ويفال لهم المغطسون بهذا الاسم دواهم على الكفيلة ولغيرهم على المجاز لعملهم عملهم افتداء بهم ويحكى انهم غطسوا امامهم الذي يصلي بهم بان باعوه الاسبانيين غيلة منه وكيفية التغطيس انهم يتاتون بدواهم المداوير على صنة الخضر المدوسين بالدواوير البايعين للعطرية ومعهم مناطق من الجلود الجلالية فاذا وجدوا خبرا جلبوه المنصاري واذا راوا فرصة في الصغير او الكبير اخذوه وجعلوا الجلود على فيه ك لايتكلم وحملوه على دواهم ومشوا به ليلا لوهران بيبيعونه للماسبانيين وينتفعون بشمنه وهذا دانهم اعنهم الله واخزاهم واخلى الارض منهم

(Traduction). « Parmi les arabes⁽³⁾ qui combattaient dans « l'armée des Espagnols d'Oran, on compte une tribu « zénète de la branche des Maghràoua... Cette tribu « appelée Krichtel, du nom de son ancêtre Krichtel ben

بهمجة الناظر في اخبار الراديين تحت ولاية الاسبانيين (1)
بوهران من الاعراب كبنى عامر للشيوخ ابي المكارم سيدي
ميد الفادر بن عبد الله بن ابي جلال المشرقي الغريسي

(1) L'auteur du présent article ne sait rien de ce personnage si ce n'est qu'il vécut dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et qu'il fut le maître du Chikh Bou Râs, polygraphe célèbre parmi les indigènes de l'Afrique du Nord.

(3) Si Abdelkader et Mecherfi emploie sans doute ici le mot d'arabe par opposition à celui de chrétien et non pour indiquer que les Krichtel sont des arabes, car il nous dit lui-même qu'ils sont des zénètes, groupe ethnique bien différent. On peut consulter, sur l'origine des zénètes, le savant et capital travail de M. Moutières : *Une tribu Zénète anti-musulmane au Maroc. Les Zkara*, p. 22 et suivantes. (Bull. Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran, 1903, p. 316). Tir. à part p. 22. Paris 1905, Challamel, éditeur.

« Mohammed b. Râched b. Mohammed b. Tsâbet b. Men-
 « dil b. Abderrahman el Maghrâouî, se trouve réduite au
 « dernier degré de l'affaiblissement et forme une aggro-
 « mération d'environ 90 huttes. Les Krichtel qui s'adon-
 « nent à la culture maraîchère sont forts et dangereux en
 « dépit de leur petit nombre... Leur rôle auprès des Espa-
 « gnols consistait à leur fournir des renseignements et à
 « enlever des gens pour les leur vendre (نُغَطِيح). Ce sont
 « eux que l'on désigne sous le nom de Meghâtis ou Mo-
 « ghattisouna. C'est à eux que ce nom appartient en réa-
 « lité : *par extension il a passé à d'autres qui, à leur*
 « *invitation, se livraient aux mêmes actes qu'eux.* On ra-
 « conte que les Krichtel soumièrent au teghtîs leur imâm,
 « celui qui dirigeait leur prière, en profitant d'un moment
 « où il n'était par sur ses gardes pour le vendre aux
 « Espagnols.

« Le teghtîs se pratiquait de la façon suivante : les Megha-
 « tis portant avec eux des ceintures en cuirs du Tafilelt, se
 « rendaient dans les douars, avec leurs bêtes de somme,
 « sous les dehors de ces citadins qui font des tournées de
 « colportage dans les douars et vendent des épices. Re-
 « cueillaient-ils quelque renseignement, ils le portaient
 « aux Espagnols. S'ils trouvaient une occasion favorable
 « de capturer quelqu'un, jeune ou vieux, ils s'en empa-
 « raient, lui plaçaient leurs ceintures de cuir sur la bouche
 « pour l'empêcher de parler, le chargeaient sur leurs
 « animaux de bât et l'amenaient, de nuit, à Oran, où ils
 « le vendaient aux Espagnols et se faisaient un profit de
 « son prix. Voilà ce qu'ils avaient accoutumé de faire !
 « Que Dieu les maudisse, les confonde et en purge la
 « terre ! (1) »

(1) Au témoignage de notre auteur, d'autres tribus se livraient à ces mêmes pratiques qui lui semblent si déplorables. Parlant, dans ce même manuscrit, des Guiza, fraction des benî Amer alliée aux Espagnols, Si Abdelkader s'ex-
 prime ainsi : **فكان منهم المحنشون المغطسون والرفافسة و الحمد :**

وساير ما فيه الضر المسلمين و الذبح للأسبانيين

« Parmi eux se recrutèrent les Mogalazes ravisseurs d'enfants, les courriers,
 « les soldats et tout ce qui était dommageable aux musulmans et utile aux
 « Espagnols ». L'auteur se sert ici du terme *Mohannichouna* (محنشون)
 correspondant à celui de *Hennâcha* (حنشاة) employé au Maroc, pour
 désigner les indigènes qui volaient les enfants des autres musulmans afin
 de les vendre aux Espagnols et aux Portugais établis sur les côtes de l'Afrique
 du Nord. Il en est question dans les annalistes musulmans dès l'époque des
 sultans saadiens. On lit dans le kitâb oul Istiqa d'Ahmed ben Khâled es
 Slaoui, T. III, p. 115.

* الحنشة كانوا يبيعوا اولاد المسلمين للنصارى

De cette explication du Teghtîs telle que nous la donne l'auteur arabe, il semble bien résulter qu'aucune idée de baptême ne doit être attachée à la racine *ghatasa*, dans le cas qui nous occupe. C'est proposer une traduction entièrement inexacte que de rendre l'arabe Meghâtîs, ou Moghattisouna, par le français « baptisés ». Pour des raisons de phonétique et de grammaire dont le développement ne serait pas à sa place dans ces pages, la forme *Moghattisouna*, de l'arabe littéral, devenue *Meghâtîs* dans la langue parlée, devrait se rendre par « baptisants » et non par « baptisés » si l'on pouvait continuer à admettre que le verbe *ghattasa* doit être pris ici avec cette acception toute spéciale.

Il serait plus facile de concéder que *ghattasa* rend ici l'idée de *faire disparaître par enlèvement furtif*, sens qui dérive assez logiquement de l'idée d'immerger, de faire plonger et par conséquent de faire disparaître sous l'eau, idée que ce verbe exprime à sa deuxième forme, dans la langue ancienne et moderne, dans la langue savante comme dans la langue vulgaire. L'esprit a vraisemblablement assimilé la disparition de la victime du teghtîs, enlevée dans les conditions mystérieuses que l'on sait, à celle de l'homme disparu sous des eaux qui se sont refermées sur lui sans qu'aucune trace de son passage se révèle à leur surface redevenue tranquille.

MARCEL BODIN.

UN DOCUMENT DE 1845 SUR L'ARMÉE INDIGÈNE

Mes yeux sont tombés dernièrement sur un des documents que j'ai amassés depuis de longues années pour l'étude des questions algériennes : il est intitulé : « De l'organisation militaire des Arabes ». J'en avais pris copie il y a plus de vingt ans, aux Archives historiques du Ministère de la Guerre, dans un carton inventorié : « Papiers Lacroix ».

Ces papiers, réunis par un ancien Préfet d'Alger, M. Lacroix, avaient été communiqués par lui en 1863 au Dépôt de la Guerre, en vue de la rédaction d'une histoire de l'Algérie, confiée à un groupe d'officiers. Ils constituent un fonds de 88 documents divers, mémoires, notes, lettres, parmi lesquels figure celui que j'ai copié in-extenso, en raison de son intérêt.

Le document n'est pas signé ; mais il a été écrit par un personnage d'une culture étendue et parfaitement au courant des affaires d'Algérie, vers la fin de 1844 ou plutôt au début de 1845. Il est d'une actualité saisissante, puisqu'il traite la question si controversée de l'appel des Indigènes sous les drapeaux et celle de l'Armée Nord-Africaine en discussion au Parlement depuis quelques mois.

Sa lecture peut donner lieu à maints commentaires, que je me suis borné à indiquer par quelques notes. Elle peut aussi servir à démontrer, une fois de plus, « qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ». J'ai souvent éprouvé cette impression quand, après avoir étudié et médité une question, et après avoir abouti à une solution que je croyais personnelle, je l'ai trouvée exprimée dans un ouvrage que je lisais pour la première fois.

J'avais oublié depuis longtemps les arguments présentés dans le document de 1845, lorsque j'ai rédigé, il y a quelques mois, des articles qui s'en rapprochent par bien des points. Si j'ai été inconsciemment influencé par ma lecture d'il y a vingt ans, je dois restituer à l'auteur anonyme la part qui lui revient dans mon travail, égale-

ment anonyme. Mais comme en toute sincérité je crois n'avoir écrit que d'après des observations récentes et personnelles, je vois dans cette similitude d'opinions une preuve que notre thèse commune doit s'approcher de la vérité, et une preuve aussi que, depuis 80 ans, la masse indigène n'a pas subi une évolution importante. Cette évolution est sans doute prochaine ; elle peut être guidée par une élite indigène et surtout hâtée par de sages mesures telles que la diffusion de l'instruction et de l'hygiène.

Quoi qu'il en soit, l'Administration algérienne, le Ministère de la Guerre et le Parlement me semblent pouvoir tirer profit de la lecture du document rédigé par le modeste et savant écrivain de 1845, s'ils veulent éviter des erreurs qui, après cent ans d'occupation de l'Algérie, apparaîtraient comme inexcusables.

*
**

TEXTE DU DOCUMENT

(Notes du Colonel Azon)

DE L'ORGANISATION MILITAIRE DES ARABES

La religion sera peut-être une barrière infranchissable entre nous et les Musulmans, tant que durera l'état d'ignorance et de barbarie dans lequel ils sont plongés.

Mais que leurs yeux s'ouvrent à la lumière, que des intérêts nouveaux leur soient créés par le contact de notre civilisation, et cette barrière finira par disparaître (1). Dès aujourd'hui, le coin de la civilisation est entré dans l'islamisme, et grâce aux coups redoublés qui ont été frappés depuis quatre ans (2), il s'y est tellement ancré qu'il ne peut plus en sortir. Mais son action est loin d'être complète, et le temps seul peut arriver à la solution du problème, qui doit consister à doter la France d'un nouveau pays, source pour elle d'immenses richesses.

Dans toutes les périodes de la vie d'un peuple, la question de temps est peut-être de toutes la plus importante : car, comme

(1) C'est la conclusion à laquelle je suis arrivé après une longue étude du passé et des conditions actuelles de l'Islam. Pendant mon séjour de deux ans en Turquie, j'ai vu combien cette barrière était fragile. Lorsque l'Islam algérien sera moins ignorant, il sera aussi moins fanatique.

(2) La guerre entre les Français et Abd el Kader, reprise à la fin de 1839, après la trêve due au traité de la Tafna conclu en 1837, avait pris de 1840 à 1844 le caractère d'une lutte sans pitié.

le disait le grand homme dont la France s'honore et auprès du génie duquel elle cherche encore à s'inspirer : « Des hommes, « de l'argent, on peut en donner, on peut faire entrer ces « éléments dans des calculs ; mais le temps, qui est-ce qui en « est maître (1) ? »

Dans la position où se trouve la France aujourd'hui, cette question de temps devient encore plus impérieuse. En effet, les relations commerciales qui relient les peuples entre eux, et qui ont pris tant d'accroissement depuis quelques années, ne permettent plus à une nation de rester étrangère aux phénomènes sociaux qui se passent autour d'elle. Un certain équilibre d'idées et de relations tend à s'établir entre les peuples. Mais cette tendance à l'équilibre social trouvera nécessairement de fortes oppositions (2) ; et la France, qui doit à juste titre être considérée comme étant à la tête de ce mouvement, ne peut espérer pouvoir continuer son rôle qu'autant qu'elle sera puissante et qu'à la force de ses institutions elle joindra une grande force matérielle.

Cette force matérielle est d'autant plus nécessaire pour la France que ses frontières, sur plusieurs points, étant mal organisées, elle sera obligée, en cas d'une guerre européenne, de remplacer par des armées les masses de résistance qui n'existent pas : ce qui diviserait les forces de la France, diminuerait le chiffre des troupes au point décisif où l'attaque devrait être faite et la réduirait à une guerre défensive (3).

Cette guerre est presque incompatible avec l'organisation sociale de la France : on ne pourrait la soutenir qu'en déchaînant des passions terribles que le principe des nationalités admet, mais qu'un sain raisonnement ne peut prendre comme point de départ d'une théorie. Il faut donc que la France puisse réduire le plus tôt possible le chiffre de 80.000 hommes qu'elle a au-delà de la Méditerranée : pour y parvenir, deux moyens se présentent à elle : celui de la colonisation et celui de l'organisation arabe.

(1) C'est sans doute une pensée de Napoléon 1^{er}, dont le nom reprenait à cette époque son auréole glorieuse. Appliquée à l'Algérie, elle est particulièrement vraie, car l'évolution de la race indigène ne se fera que lentement, en développant chez elle l'instruction, l'hygiène et la morale.

(2) La France était venue à un idéal de paix et de liberté qu'elle avait manifesté à la Conférence de la Haye, lorsque l'impérialisme allemand est venu brutalement la tirer de son rêve. Cet impérialisme abattu peut renaitre ; et, eût-il à jamais disparu, d'autres impérialismes peuvent apparaître et occasionner de nouvelles luttes. C'est un perpétuel recommencement que l'histoire de l'humanité, et c'est une erreur dangereuse de croire que la justice internationale s'exercera jamais par la bonne volonté de tous. Il faudra toujours la force au service du droit.

(3) Cet exposé dénote chez son auteur une connaissance remarquable des grands principes de la guerre moderne : il montre une claire vision de la stratégie qu'il eût fallu adopter vis-à-vis de l'Allemagne, par exemple en organisant fortement la frontière belge ; il prévoit même la forme défensive de la dernière guerre 1914-1918.

La colonisation, quoique ayant pris depuis deux ans un accroissement immense, ne suivra un mouvement ascendant bien décidé que lorsque les hautes questions qui agitent maintenant l'Europe seront complètement résolues ; aujourd'hui, il n'y a que l'organisation arabe à laquelle on puisse travailler d'une manière complètement fructueuse.

Cette organisation est complexe. Elle se compose de l'organisation administrative et de l'organisation militaire.

La nécessité de la première est comprise ; elle ne demande plus qu'à être appliquée sur une plus grande échelle. On a déjà introduit au milieu des Arabes, pour les administrer, des officiers français qui s'initient peu à peu à leurs langages et à leurs mœurs (1). La vie de ces Français sera peut-être un peu aventureuse dans le principe ; mais il finiront par prendre sur l'Arabe un grand ascendant, fruit d'un moral solidement trempé ; le jour où quelques centaines de Français seront ainsi distribués parmi les tribus, le pas fait sera immense. Français et Arabes commenceront à faire cause commune (2).

Mais si l'organisation administrative donne un très grand moyen de domination, l'organisation militaire offre un levier bien autrement puissant.

Par suite d'essais infructueux faits en temps inopportun, de très bons esprits qui ont rendu de grands services à l'Afrique, et qui étaient d'abord admirateurs zélés de l'organisation arabe, s'en sont complètement dégoûtés. N'envisageant que le fait en lui-même, sans rechercher les causes qui l'avaient produit, ils ont renoncé à cette organisation qu'ils avaient d'abord prônée (3) ; ils ont voulu établir que, pour dominer un peuple, il fallait l'abâtardir et ils ont terminé par cet aphorisme très éloigné de l'essence de l'esprit humain : « Il faut diviser pour régner ».

L'esprit de l'homme en particulier et l'esprit collectif qui constitue un peuple ont été tellement organisés que les grandes vérités seules traversent les temps et se perpétuent de siècle en

(1) Il s'agit des officiers des bureaux arabes, qui ont rendu de si grands services à la cause française et à la civilisation des Indigènes, et dont la suppression a été prématurée en beaucoup de régions. Ils sont encore partout bannis par l'Indigène, qu'ils défendaient paternellement contre les spéculateurs et les usuriers.

(2) Cette vérité est méconnue aujourd'hui. Cependant à la dernière session des Délégations financières, un représentant des Indigènes, M. Amar Benyacoub, a plaidé la cause des écoles indigènes des tribus : à la séance du 8 juin 1903, il dépeignait la triste situation des instituteurs dans ces écoles, et les qualifiait en termes émouvants et vrais de « modestes fonctionnaires, dont la vie est un perpétuel sacrifice et qui sont les véritables pionniers de la civilisation ». C'est à ces hommes que la France devrait distribuer les millions qu'elle gaspille sans profit en appelant sous les drapeaux des Indigènes insuffisamment dégrossis, et incapables en deux ou trois ans de faire des soldats.

(3) Cette remarque s'applique aux essais faits par Bugeaud d'une organisation militaire calquée sur celle instituée par Abd el Kader dans son sultanat.

siècle. Toute solution du problème social reposant sur une idée fausse ou injuste ne peut avoir qu'une durée très courte. Aussi toutes les fois que l'obstacle pour arriver à la vérité est infranchissable, il faut le tourner, mais sans jamais perdre son point de direction. Ce phénomène se trouve dans la conquête et avec tout son éclat. Il faut diviser pour conquérir, mais il faut organiser pour conserver la conquête (1).

En 1872, on étudiait encore la position de points formant un réseau d'occupation qui couvrait l'Afrique dans un réseau de fer. Malgré quelques redditions, pas un seul centre de résistance n'était complètement détruit. Le pays entre Cherchell et Mostaganem était vierge de tout Français : le formidable pâté de l'Ouarensenis était considéré comme un poste inexpugnable par les Arabes ; les terribles Hachem, malgré la guerre à outrance qu'on leur avait faite, étaient encore debout ; et à ce moment, où notre action était si précaire, si limitée, où le premier anneau d'une immense puissance était à peine brisé, on voulut procéder à l'organisation militaire des Arabes.

C'était une très bonne idée, mais qui n'était pas susceptible d'une application complète à cette époque. Aussi vîmes nous beaucoup d'Arabes arriver au milieu de nos centres d'occupation, faire concher leurs noms sur nos contrôles, puis, au milieu d'une belle nuit, partir par bande emportant tout leur habillement, leur équipement et leur armement. Ils étaient venus s'habiller et s'armer aux frais de la France pour aller servir Abd el Kader. Que faire à cette époque pour empêcher les désertions ? Rien. Dès que les déserteurs avaient franchi les limites de quelques tribus vacillantes dans leur soumission, ils étaient complètement en sûreté (2).

(1) Tout ce paragraphe est d'une haute portée. Quant à la phrase qui le termine, c'est une véritable devise coloniale, que ne renierait pas sans doute le maréchal Lyauté.

(2) Outre cette raison capitale qui s'oppose à la réussite des Indigènes, il en était une autre inhérente à leur mode d'organisation. Leurs effectifs étaient beaucoup trop forts pour les cadres qui n'avaient pas comme en France les mobiles d'honneur et de patrie ; et puis les officiers de ces cadres arrivaient pour la plupart en Afrique ne connaissant ni le pays ni les habitants. (*Note de l'auteur du mémoire*).

Combien cette vérité s'applique aujourd'hui aux régiments nord-africains stationnés en France, dont les cadres non seulement ne connaissent pas les Indigènes, mais n'ont, pour une grande partie, « jamais dépassé le parallèle d'Avignon », suivant l'expression d'un de leurs colonels, et n'ont aucune idée de l'Algérie, des habitudes des douars ni de l'Islam. Loïn de former les Indigènes, ces cadres les déforment, pour le plus grand dommage, non seulement de la future armée indigène, mais aussi de la colonisation algérienne.

Mais depuis cette époque, que de choses se sont passées ; les campagnes d'hiver de l'Onarensenis et de Cherchell, faisant suite à celle de Mascara, ont fait voir aux Arabes qu'il n'y avait pas d'obstacles que ne pussent franchir la volonté et l'énergie françaises ; l'enlèvement de la Smala, la destruction des Hachem, la mort des principaux lieutenants d'Abd el Kader, tout cela couronné par la bataille d'Isly, ont porté notre force morale au plus haut point ; et notre force matérielle était tellement établie par le réseau d'occupation habilement calculé que, lorsqu'une partie de nos forces était à la frontière du Maroc, pas le moindre symptôme de révolte ne s'est montré à l'intérieur. (Le massif de montagnes de Bougie n'est point compris encore dans le réseau d'occupation. L'expédition d'octobre 1844 ne contrarie donc en rien ce qui vient d'être dit).

La conquête est donc faite et le seul travail à faire maintenant est l'organisation.

En France où l'organisation militaire, faute de bases assez larges, est loin d'être parfaite, on se ressent tous les jours des bienfaits que l'armée va répandre dans les classes les plus infimes de la société. Si un pareil bienfait pouvait s'introduire dans les classes les plus élevées, peut-être verrait-on plus d'ordre et de régularité dans la marche des régions supérieures. C'est dans l'armée que se trouve la véritable liberté, qui doit consister dans l'exercice complet de ses devoirs envers soi-même comme envers les autres (1).

Pourquoi n'emploierait-on pas pour les Arabes le moyen puissant qui en France a été si fécond en bons résultats. Son action serait encore autrement efficace sur les Arabes qui forment un peuple si éminemment mobile et quant à l'esprit et quant aux habitudes. C'est de cette mobilité d'esprit dont s'est continuellement servi Abd el Kader pour nous faire la guerre ; c'est la marche qu'il a suivie pour tenir en échec pendant quatre ans 60.000 Français.

Son génie puissant ayant créé l'ordre au milieu du désordre, il lui avait donné des troupes régulières et assez bien organisées ; il essaya de les mettre en jeu pendant les premières périodes de la guerre, mais malgré les positions avantageuses dans lesquelles il les engagea, elles vinrent se briser sur les baïonnettes françaises et elles ne purent résister à notre discipline, conséquence de notre organisation sociale.

(1) Ce paragraphe contient nombre d'idées générales à méditer. La magnifique définition de la liberté qui le termine n'est l'admise à ma connaissance que dans un seul pays au monde, les Etats-Unis ; elle est même la base de la constitution de ce pays.

Que de fois j'ai déploré, en admirant cette pratique de la liberté pendant mes séjours en Amérique, que mes compatriotes ne pussent l'adopter.

Renonçant alors à ce système de guerre, il voulut nous prendre par lassitude : il interdit aux Arabes toute communication avec nos centres d'action ; ses troupes régulières, dès cette époque, ne furent plus occupées qu'à empêcher ces communications. (Toute infraction à cette défense était punie des peines les plus terribles).

Ce système avait pour but de rendre nos approvisionnements très difficiles et très dispendieux à l'intérieur ; il espérait que de guerre lasse nous nous concentrerions sur quelques points de la côte ; alors triomphant, il aurait organisé de nouveaux moyens d'action pour expulser complètement la Chrétienté du pays de l'Islamisme.

L'occupation de Mascara pendant l'hiver de 1841 à 1842 vint singulièrement contrarier ses projets. Il n'avait jamais pu croire jusque là que des Français, pendant six mois de l'hiver le plus rigoureux en Afrique, de mémoire d'homme, lui feraient une guerre sans relâche, et cela sans tentes, sans vêtements, sans nourriture. Le jour où il vit que des Français, en guise de chaussures, de vêtements, se servaient de peaux de bœufs, de peaux de moutons, prises dans les razzias, que ces mêmes troupes, auxquelles il avait eu le pain et le vin indispensables, se contentaient du blé cru qu'elles découvraient dans les silos des Hachem (1), ce jour là il commença à craindre pour sa puissance ; et cependant il lui restait encore des moyens d'action immenses.

Cherchant dès cette époque à mettre le Maroc en jeu, il se servit des réguliers de Mouley Abd er Rhaman pour empêcher la soumission de la grande tribu des Beni Amer : mais, dérouter par la résistance invincible de la petite garnison de Tlemcen qui semblait avoir des ailes pour être toujours sur ses pas, il abandonna cette partie de son échiquier et il alla concentrer toutes ses forces dans les montagnes de l'Ouarensenis.

Du haut de ces immenses rochers qui formaient une position centrale relativement à nos points d'occupation, il pouvait rayonner sur tous ces points et tomber comme une avalanche sur les tribus soumises dont le concours, quoique bien chanceux, commençait déjà à simplifier les nombreux embarras que nous avions rencontrés dans le principe de la guerre.

C'était toujours la continuation du même système qui le faisait agir ainsi ; par ces pointes inopinées chez nos Arabes, il les mettait aux abois, et ceux-ci continuellement sur le qui-vive ne pouvaient labourer ni remplir leurs silos. Si Abd el Kader avait

(1) C'est la description de la méthode de guerre inaugurée par le général de la Moricière avec la colonne de Mascara.

pu tenir dans cette position, la France obligée de nourrir non seulement son armée, mais encore les Arabes qui se soumettaient, n'aurait pu soutenir ce terrible fardeau.

Mais 1843, avec ses campagnes terribles de l'hiver, vint faire disparaître cette lueur d'espoir pour Abd el Kader et 1844 lui a appris que le Maroc, la dernière ressource sur laquelle il avait compté, celle sur laquelle dès le principe il s'était appuyé auprès des Arabes, devait dès maintenant lui manquer pour longtemps. Dans la série des événements qui se sont passés depuis cinq ans, Abd el Kader s'est donc montré continuellement occupé d'une seule chose jusqu'à la dernière extrémité, d'exploiter la légèreté et l'inconstance du caractère et de la constitution des Arabes, afin de les dégoûter de nous et de nous dégoûter d'eux.

Plus Abd el Kader a mis de persistance dans cette direction et plus nous devons en mettre dans la direction contraire. Nous devons nous accrocher pour ainsi dire à l'Arabe, l'immatriculer sur nos contrôles, le soumettre à des habitudes d'ordre et lui donner des officiers qui, portant haut le nom et le courage français, finissent par le subjuguier, par le dominer si bien que la pensée française se personnifie dans la pensée arabe.

Mais ici, comme dans toutes les choses de ce monde, il faut éviter les à coups, les exagérations. Car si nous voulions faire adopter immédiatement par un peuple demi sauvage une organisation que nous Français nous avons mis des siècles à découvrir, le découragement et par suite le marasme et l'anéantissement s'en suivraient et nous nous priverions d'hommes qui pendant longtemps encore doivent être le principal élément de notre défense en Afrique. Ainsi, si l'on voulait établir immédiatement l'égalité entre les Arabes, cette idée serait si éloignée de leurs principes que l'on détruirait complètement un ressort dont on peut encore se servir, et l'on ne pourrait le remplacer aujourd'hui par une idée à leur portée (1).

On ne saurait donc pas encore alimenter les corps arabes par des levées régulières qui s'exerceraient comme en France sur toutes les classes.

Aux grands serait dévolue la conduite des goums et l'influence française s'exercerait sur eux par l'intermédiaire de Français administrateurs et à l'aide de fréquents voyages que l'on ferait faire en France à ces hauts personnages ainsi qu'à leurs enfants.

Aux petits, serait offerte, comme amélioration à leurs posi-

(1) Ces lignes dénotent une connaissance approfondie de la mentalité indigène. Elles condamnent la méthode qui, au lieu de se borner à donner à l'Indigène une instruction simple et pratique et de le pénétrer de ses devoirs, lui enseigne la *Déclaration des droits de l'homme* ! Elles condamnent aussi l'appel militaire égal pour tous, qui se traduit d'ailleurs par l'envoi aux Régiments des malheureux sans appuis et par la déconsidération progressive de l'état militaire.

tions, une place sous le drapeau français. Acheminés graduellement à l'existence militaire, ils seraient incorporés dans les bataillons actifs (une loi, basée sur nos rapports avec les Arabes, devrait fixer d'une manière spéciale la durée du service chez eux) : et l'on aurait bientôt des hommes qui, à un mérite militaire très réel, joindraient l'immense avantage de pouvoir répandre dans les tribus le nom de la France, sa toute puissance et le grand nombre de ses bienfaits (1).

*
* *

La lecture attentive de ce mémoire permet de se rendre compte de sa valeur exceptionnelle.

L'auteur embrasse en quelques pages, à l'occasion de l'organisation d'une armée indigène, toutes les grandes questions algériennes.

Il montre comment le développement de l'instruction et l'association des intérêts peuvent faire tomber la barrière établie par le fanatisme religieux entre Français et Indigènes ; comment il faut néanmoins compter sur le temps pour accomplir cette œuvre et comment les Indigènes deviendront alors une importante force matérielle et morale au service de la France.

Il compte, pour établir le trait d'union entre Français et Indigènes, sur une organisation administrative et une organisation militaire bien comprises. Au point de vue administratif, il veut que des Français soient établis au milieu même des tribus, afin d'y porter le flambeau qui éclairera ces cerveaux obscurs et d'y répandre l'hygiène qui assainira ces corps malades ; il trace ainsi la voie aux instituteurs et aux médecins.

Il analyse, avec une largeur de vues très rare chez un contemporain, les événements d'Algérie dans la période décisive de 1839 à 1845. Il définit aussi bien le système de guerre d'Abd el Kader que celui de Bugeaud et de La Morigière. Il exprime des idées remarquables, non seulement sur les troupes indigènes, mais aussi sur le rôle de

(1) Tous ces principes sont aussi vrais aujourd'hui qu'en 1845, pour les communautés indigènes qui ne se sont pas dissociées à notre contact, c'est-à-dire pour les 4/5 de la population algérienne. C'est en s'inspirant de ces principes qu'il sera possible de constituer des réserves nord-africaines, et non en appelant inutilement sous les drapeaux pendant deux ou trois ans des Indigènes dont on prétend faire ainsi des « réservistes », comme s'ils avaient toujours vécu à Versailles ou à Bordeaux. Les militaires indigènes ayant entre 15 et 20 ans de services, et titulaires par suite d'une retraite leur permettant de vivre honorablement, doivent être dans leurs tribus de précieux agents d'influence et de progrès.

l'Armée dans la Nation. Il montre d'une phrase comment l'Armée cultive les grandes vertus patriotiques et civiques : comment le respect de l'autorité tel qu'elle le pratique permettrait d'obtenir « plus d'ordre et de régularité dans la marche des régions supérieures » ; comment l'égalité et la liberté telles qu'elle les comprend sont les formules vraies pour un pays d'ordre et de justice. Les critiques indirectes qu'il adresse ainsi à ses contemporains de la Monarchie de Juillet ne peuvent-elles pas s'appliquer à d'autres époques ?

Il termine enfin en soulignant les dangers que présenterait une introduction trop brusque des habitudes et des lois françaises, telles que la conscription, chez un peuple encore fort éloigné de la civilisation européenne. Il définit l'organisation militaire indigène qu'il conçoit : les grands chefs recevant des commandements équivalents à leur influence ; les hommes instruits et leurs enfants faisant de fréquents voyages en France ; les Indigènes de moindre condition servant dans les rangs de l'armée active pour s'élever peu à peu à nous et devenir ensuite nos agents de liaison avec la masse. Ce qu'il expose en quelques lignes de conclusion, c'est en réalité le rôle social de l'Armée vis-à-vis des Indigènes et le développement du prestige français dans les tribus ; c'est enfin l'organisation des réserves indigènes pour une guerre internationale où elles accourraient au service de la Mère-Patrie.

Il faut regretter que l'auteur d'un travail si remarquable soit resté anonyme. Mon ami M. Tuetey, conservateur des Archives du Ministère de la Guerre, à qui j'ai demandé récemment de chercher à l'identifier n'a pas plus que moi réussi à y parvenir.

C'est donc à un écrivain inconnu qu'il faut rendre hommage ; ce qui permet, comme pour le soldat inconnu de la Grande Guerre, de glorifier tous les artisans de l'épopée algérienne : ces hommes se dévouaient corps et âme à la tâche qu'ils s'étaient donnée ; ils ne posaient l'épée que pour prendre la plume, et, après avoir combattu les Indigènes entraînés par des fanatiques, ils écrivaient des ouvrages sur les moyens de leur apporter la civilisation et le bien-être. Bugeaud, La Moricière, Cavaignac, Duvi vier, Daumas, le docteur Warnier, tant d'autres, ont laissé des ouvrages que leurs héritiers sur ce sol fécondé par eux devraient pieusement lire et longuement méditer.

Malheureusement pour l'Algérie, on y lit peu, on n'y réfléchit pas, on n'y travaille plus. Le colon tend à se confiner dans l'exploitation fructueuse de terres qui ne risquent plus d'être dévastées par la guerre ; il retourne avec sa charrue mécanique les champs sur lesquels l'Armée d'Afrique a lutté et souffert, sans s'inquiéter d'autre chose que de leur rendement à l'hectare.

Le jeune officier d'Afrique lui-même a perdu, par suite de l'hécatombe effroyable de la Grande Guerre, la liaison avec ses devanciers ; il sait à peine ce qu'est la prise de la Smala ou l'épopée de Sidi-Brahim ; il n'a même pas le temps de chercher à le savoir, car il est écrasé, surtout dans les régiments indigènes, par une besogne quotidienne au-dessus des forces humaines, par suite des défauts d'organisation actuels de ces régiments et de leur abandon par les cadres désabusés.

Les derniers débris de l'ancienne Armée d'Afrique, peu nombreux et peu appuyés, se sentent impuissants à transmettre la tradition qui leur a été léguée ; ils paraissent porter le poids des rancunes amassées contre l'allure indépendante de leurs devanciers et des jalousies aiguillonées par leurs succès ; ils risquent de s'éteindre sans héritiers.

Il faut que les nouvelles générations prennent conscience d'elles-mêmes et des devoirs qui leur incombent ; qu'elles ne laissent pas tomber la flamme qui a été recueillie et portée très haut par les maréchaux Lyautey et Franchet d'Espérey, par tant d'autres comme les généraux Gouraud, Mangin, Drude, d'Amade, Moinier, Laperrine, et tous leurs collaborateurs.

Une grande tâche reste à accomplir en Afrique du Nord ; elle exigera moins de courage et d'endurance, puisque l'ère héroïque est à peu près close, mais plus d'étude, de jugement et de patience. Ayant en mains l'Armée indigène nord-africaine, les officiers de demain ont à en faire non seulement un puissant organe pour la sauvegarde de la Patrie, mais aussi un merveilleux instrument de civilisation et de progrès pour l'Afrique française.

Tlemcen, décembre 1923.

Colonel PAUL AZAN.

Note provisoire sur le Cétacé du Cagnaret

(*Balænoptera musculus* L.)

Le Rorqual de la Méditerranée, CUVIER.

Le 10 Novembre 1923, un énorme cétacé a été jeté à la côte, au lieu dit Le Cagnaret, à 7 kilomètres à l'Est de la ville d'Oran. La presse le signala comme étant une baleine.

Je me rendis aussitôt sur les lieux et constatai que l'animal était bien de la famille des Baleines mais non une baleine proprement dite. C'était un Baleinoptère ou Rorqual que je rapporte au Rorqual de la Méditerranée de Cuvier (*Balænoptera musculus* L.). Le corps mesurait de 17 à 18 mètres de longueur et, en moyenne, 2^m à 2^m50 de diamètre. La tête plongeait dans l'eau et était déjà désarticulée, preuve que la mort de l'animal remontait peut-être, à un mois.

Les Rorquals se distinguent des Baleines par la présence d'une nageoire sur l'arrière du dos et par les plis en rubans et les cannelures qui couvrent et sillonnent la gorge et la plus grande partie du ventre. Leurs fanons sont plus courts et moins nombreux que ceux des baleines.

Les baleinoptères sont en général assez mal connus et ce n'est pas sans une certaine réserve que je donne une détermination spécifique du rorqual du Cagnaret.

F. DOUMERGUE.

P. S. — Par suite de l'abondance des matières dans le présent fascicule du Bulletin, j'ai retiré la note détaillée que j'ai consacrée au Rorqual échoué. Elle paraîtra plus tard.

Régime Douanier Algéro-Marocain

D'après les Accords des 20 Avril et 7 Mai 1902, la presque totalité des marchandises importées au Maroc par la frontière algéro-marocaine payaient un droit d'entrée de 5 % *ad valorem*, exceptions faites pour : les sucres, cafés, poivres, girofles, thés, denrées coloniales, favaes, farines, riz, légumes secs et sirops, qui bénéficiaient d'un tarif plus réduit et d'une taxe au poids.

Un Dahir Chérifien du 23 Décembre 1921, a supprimé ce dernier avantage et, à partir du 1^{er} Janvier 1922 jusqu'au 31 Décembre 1923, le droit de 5 % *ad valorem* a été perçu sur toutes les marchandises quelles que soient leur nature et leur provenance.

Le commerce ému de cette aggravation des droits a protesté par l'organe des Chambres de Commerce de l'Algérie. Il a, de plus sollicité l'intervention de ses représentants au Parlement. Tous ces efforts sont, jusqu'ici, restés vains (1).

La Chambre de Commerce d'Oran, plus directement intéressée, a demandé une consultation à M. E. Rouard de Card, professeur de droit international à la Faculté de Toulouse, sur la validité des accords franco-marocains antérieurs à l'établissement du protectorat. En voici les conclusions :

« Les accords des 10 Juillet 1901, 20 Avril et 7 Mai 1902, « intervenus entre le Gouvernement français et le Gouverne- « ment marocain, ont institué un régime douanier spécial, « applicable à la frontière algéro-marocaine.

« Ce régime spécial a été réservé et reconnu par les « puissances signataires de l'acte d'Algésiras (art. 103, de l'acte « général du 7 Avril 1906).

« Le Gouvernement chérifien, alors qu'il était indépendant, « s'est engagé vis-à-vis du Gouvernement français à ne pas « modifier ce régime *sans un accord préalable*. (Art. 1^{er}, in fine « de l'accord du 7 Mai 1902). L'engagement qu'il a ainsi con- « tracté n'a pas été supprimé par l'établissement du protectorat. « Dès lors, il ne peut, sous prétexte de réaliser l'unification « douanière du Maroc, substituer de sa seule volonté, des tarifs « nouveaux aux tarifs spéciaux de 1902, car il violerait une « convention régulièrement passée avec le Gouvernement « français, s'il opérait cette substitution. »

D'après cette consultation, les droits frappant à la valeur, en

(1) Voir aussi : Vœu émis par le Comité de la Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran, séance du 3 Décembre 1923, p. 287.

application du Dahir du 23 Décembre 1921, les marchandises jusqu'alors taxées au poids, paraissent avoir été illégalement perçus. Mais ils ne sont que consignés, le 2^e paragraphe de l'article 3 du dahir précisant que :

« La différence entre les droits résultant du nouveau tarif et « l'ancienne taxation *sera prise en consignation* pour n'être « définitivement acquise au Trésor qu'au moment où l'accord « intervenu aura été ratifié par les Gouvernements intéressés. »

Cette première augmentation n'était cependant qu'une étape vers l'unification des tarifs douaniers sur toutes les frontières maritimes et terrestres du Maroc, but poursuivi avec ténacité par les autorités marocaines.

Au cours de l'année 1923, la Chambre de Commerce de Rabat, émet, dans les termes les plus regrettables, un vœu dans ce sens qui fut approuvé par toutes les autres Chambres de Commerce du Maroc, à l'exception de celle d'Oudjda et ainsi conçu :

« Que le Gouvernement établisse sans plus tarder une seconde « frontière douanière sur la ligne de la Moulouya où les « marchandises transitant par le Maroc Oriental seraient « passibles de droits de douane supplémentaires, pour les porter « à la parité de ceux de la côte Atlantique.

« Que si nos voisins algériens maintenaient leur vote auprès « des Ministères intéressés, aucune amélioration ne soit apportée « aux voies de communication Fez-Oudjda déjà existantes.

« Que les travaux du chemin de fer à voie normale au-delà « de Fez ne soient entrepris qu'après l'accord complet de tous « les intéressés sur le tracé de la nouvelle limite douanière. »

Et dire que des économistes bien intentionnés rêvent d'une unification douanière entre les *possessions de la France* en Afrique du Nord !

Le 31 Décembre 1923, un Dahir Chérifien donnait satisfaction aux Chambres de Commerce du Maroc Occidental. Ce Dahir établissait à Taza la seconde frontière préconisée par les services financiers du Maroc et portait création, à partir du 1^{er} Janvier 1924, d'un droit de douane supplémentaire de 7.50 % *ad valorem*, venant s'ajouter, pour les marchandises venant d'Oudjda et passant au Maroc Occidental, au droit de 5 % *ad valorem*, restant appliqué aux marchandises pénétrant dans la zone comprise entre la frontière algéro-marocaine et la nouvelle ligne douanière.

En résumé l'unification des tarifs douaniers marocains a été réalisée avant que le Parlement en ait décidé.

Si des protestations se sont élevées lorsqu'il s'est agi, en 1922, d'appliquer des droits *ad valorem* à certaines marchandises ayant bénéficié jusqu'alors de tarifs de faveur, combien plus

vives sont celles que soulève ce nouveau Dahir qui frappe de la façon la plus lourde le commerce français et algérien, supprimant d'un trait de plume, *le seul avantage commercial que la France tiennne de l'Acte d'Algésiras* : sa liberté d'action à la frontière algéro-marocaine qui lui permettait, dans une certaine mesure, de conserver à ses produits une place sur les marchés marocains. Renoncer au bénéfice de ce droit, c'est fermer complètement le Maroc occidental aux produits métropolitains et algériens entrant au Maroc par la voie de terre.

Examinons maintenant quelles sont les répercussions des modifications de tarifs appliquées successivement sur les marchandises transitant par la frontière algéro-marocaine ? Leur comparaison peut seule donner un aperçu des conséquences qu'elles ont au point de vue du Commerce français. Le tableau ci-dessous qui indique, pour les articles bénéficiant de la *taxe spécifique*, d'après les accords de 1902, les différences de droits, en donne un intéressant aperçu :

DÉSIGNATION DES MARCHANDISES	VALEUR moyenne du quintal	QUOTITÉ DES DROITS		
		Accords de 1902 (par quintal)	Dahir du 23 décemb. 1921 5 0/0 ad valorem	Dahir du 31 décemb. 1923 12 1/2 0/0 ad valorem
	en francs			
Sucre	300	2 »	15 »	37.50
Café	500	5 »	25 »	62.50
Poivre	1.000	10 »	50 »	125 »
Thé	1.100	10 »	55 »	137.50
Farine de blé	110	1.50	5.50	13.75
Riz	200	2 »	10 »	25 »
Légumes secs	300	1 »	15 »	37.50
Autres marchandises non dénommées .	»	5 %	5 %	12.50 %

De ce tableau il ressort que le sucre, par exemple, qui est un produit presque exclusivement français pour les importations au Maroc par la voie de terre, payait un droit de 2 francs par quintal jusqu'en 1921 ; à partir de 1922 il acquittait 15 francs de droits (sur une valeur d'estimation de 300 francs par cent kilos) ; en 1924, pour la même valeur, il paiera 15 francs à Oudjda et 37.50 à Taza, taxe payée à Oudjda à déduire. En supportant 2 frs. de droit par quintal les raffineries françaises

jouissaient d'un traitement de faveur leur permettant de lutter contre les produits étrangers ; elles se sont trouvées moins bien placées lorsque le droit a été porté à 15 fr. (5 % *ad valorem*) ; mais pourront-elles continuer à soutenir la concurrence avec une nouvelle aggravation de frais de 22 fr. 50 par quintal les mettant à égalité de droits, mais non de prix de revient, avec la production étrangère ?

Si, pour les autres marchandises, l'augmentation est moins sensible que sur les sucres, légumes secs, farines et riz, elle n'en est pas moins considérable et de nature à tarir l'important trafic qui s'est fait jusqu'à présent par la frontière de terre sous le régime des droits protecteurs.

L'exportation du Maroc en Algérie subit le même sort, l'article 2 du Dahir du 23 Décembre 1921, dit :

« Les droits de sortie (du Maroc) sur les marchandises exportées par la susdite frontière (de terre) seront les mêmes que ceux perçus à l'exportation par les ports. »

La répercussion de cette décision sur les principaux articles exportés est la suivante :

	Unité	Accords de 1902	Dahir du 23 Décembre 1921
Bœuf	par tête	5 00	19 00
Poils bruts.....	par 100 kilos	2 50	4 80
Cire animale	»	5 »	16 »
Huiles	»	3 »	8 »

Pour estimer l'importance de ces modifications, il suffira de rappeler que pour l'année 1922, la part du commerce terrestre du Maroc par l'Algérie, a été de 68.091 tonnes, d'une valeur de 102.671.568 francs se décomposant comme suit :

Exportations par l'Algérie : 52.797 tonnes, d'une valeur de 89.630.166 francs ; importations : 15.294 tonnes, d'une valeur de 13.041.402 francs.

Il y a lieu de noter que sur les produits entrant au Maroc par l'Algérie, 65 % proviennent de la Métropole, 30 % de l'étranger, surtout de l'Angleterre, et 5 % de l'Algérie. C'est donc le commerce français qui est le plus atteint par les nouveaux droits.

Les statistiques de l'année 1922 et des 9 premiers mois de 1923 qui font suite à cet exposé permettront au lecteur de se rendre plus exactement compte du mouvement commercial par voie de terre et par voie de mer et de l'importance des échanges entre l'Algérie et le Maroc.

Exportations à destination du Maroc effectuées par l'Algérie pendant l'année 1922

COMMERCE GÉNÉRAL					COMMERCE SPÉCIAL		
MARCHANDISES ALGÉRIENNES, MÉTROPOLITAINES OU ÉTRANGÈRES					March. Algériennes		
DESIGNATION DES MARCHANDISES	UNITES	QUANTITÉS EXPORTÉES			VALEURS	Quantités	VALEURS
		par terre	par mer	TOTAL			
					Mille fr.		Mille fr.
Chevaux	Tête	59	8	67	77	67	77
Mules et mulets.	»	101	»	101	172	101	172
Bestiaux {	race bovine	331	20	351	183	322	163
	— ovine	3 546	60	3 606	397	3 606	397
	— caprine	639	20	659	30	659	30
	— porcine	49	»	49	18	49	18
Viandes salées.	Quintal	581	6	587	387	551	354
Conserves de viande.	»	12 862	29	12 891	3 642	12 890	3 610
Peaux et pelleteries brutes.	»	49	1	50	40	50	40
Laines et déchets de laine.	»	318	4	322	132	322	132
Soies et bourres de soie	»	1 108	5	1 113	20 782	1 016	19 531
Graisses animales autres que de poisson.	»	501	5	506	213	285	60
Lait, fromages, beurres	»	2 453	21	2 474	764	1 788	586
Poissons frais de mer	»	1 133	»	1 133	111	1 133	414
Poissons secs, salés ou conservés	»	1 880	22	1 902	612	1 322	394
Céréales (grains et farines) y compris le malt.	»	229 815	3 624	233 439	15 934	62 708	4 493
Biscuits de mer et pain.	»	173	343	515	134	516	134
Gruaux, grains perlés ou mondés, semoules et pâtes d'Italie.	»	8 326	»	8 326	1 131	4 201	503
Riz.	»	21 766	50	21 816	2 579	18 969	2 211
Pommes de terre, légumes secs et leurs farines.	»	15 051	927	15 978	1 492	14 493	1 357
Marrons et châtaignes.	»	394	»	394	30	178	13
Citrons, oranges, mandarines.	»	491	403	894	59	628	44
Raisins de table ordinaires.	»	763	»	763	65	763	65
Dattes de table	»	2 564	1 332	3 896	818	3 896	817
Figues sèches de table	»	552	333	885	106	884	106
Autres fruits de table	»	4 658	90	4 748	476	4 662	464
Graines et fruits oléagineux.	»	857	278	1 135	212	1 114	207
Graines à ens semencer.	»	37	290	327	189	327	189
Sucres bruts ou raffinés.	»	80 424	6	80 430	9 249	11 925	1 716
Préparations sucrées, sirops, bonbons, fruits, biscuits.	»	2 397	131	2 528	1 090	1 898	835
Café.	»	1 000	12	4 012	1 589	3 136	1 129
Poivre et piment.	»	318	»	308	112	210	79
Chocolat.	»	858	12	870	635	203	148
Thé	»	3 983	16	3 999	2 799	546	382
Tabacs en feuilles.	»	»	1 663	4 663	1 399	1 203	1 261
Tabacs fabriqués.	»	787	670	1 457	2 097	168	576
Huile d'olive.	»	806	13	819	282	684	239
Huiles végétales fixes et autres.	»	3 553	345	3 898	936	3 898	936
A reporter.					71 276		43 968

COMMERCE GÉNÉRAL					COMMERCE SPECIAL		
MARCHANDISES ALGERIENNES, METROPOLITAINES OU ÉTRANGÈRES					March. Algériennes		
DÉSIGNATION DES MARCHANDISES	UNITES	QUANTITÉS EXPORTÉES			VALEURS	Quantités	VALEURS
		par terre	par mer	TOTAL			
					Mille fr.		Mille fr.
Report.....					71.276		43.948
Cires végétales, gommés, rési- nes, produits résineux.....	Quintal	83	»	83	27	82	26
Espèces médicinales.....	»	187	13	200	88	199	88
Bois communs.....	Tonne	2.237	9	2.246	646	2 261	623
Coton en laine et déchets de coton.....	Quintal	106	»	106	124	106	124
Teintures et tannins.....	»	474	23	497	42	497	42
Légumes frais, salés ou conservés	»	5.330	125	5.455	529	4.423	525
Fourrages et son.....	»	8 725	11 729	20 454	277	20.454	277
Plantes et arbustes de serre et de pépinière	»	951	1.021	1 972	287	1.966	285
Vins ordinaires.....	Hectol.	37.312	43.717	81.029	6.900	71 908	6.121
Vins de liqueur et vins de Champagne ..	»	1 248	37	1.285	479	779	324
Vinaigres autres que ceux de parfumerie.	»	252	113	365	37	365	37
Bière.....	Quintal	4.231	304	4 535	408	4.247	398
Eaux-de-vie et esprits.....	H. alp.	666	196	862	363	542	227
Liqueurs.....	Hectol.	404	129	533	800	341	512
Eaux minérales gazeuses et autres.....	Quintal	1.626	5	1.631	114	1.616	113
Marbres.....	»	110	153	263	183	127	47
Pierres ouvrées, staff et moulage ges en plâtre non colorés.....	»	168	»	168	17	168	19
Matériaux.....	Tonne	6 522	18.512	25.034	1 833	24.935	1.826
Soufre (y compris les pyrites).....	»	17	99	116	17	116	17
Houille crue, carbonisée et agglomérée.....	»	3.838	75	3.913	323	2.640	220
Huiles minérales brutes, raffi- nées et essences.....	Hectol.	28.330	94	28.424	1 642	3.623	214
Huiles lourdes et résidus de pétrole.....	Quintal	1 188	429	4.617	346	2.144	161
Goudron minéral provenant de la distil- lation de la houille.....	Tonne	21	157	178	36	178	36
Fonte, fer et acier (mâchefer compris)	Quintal	40.335	107	40.442	2.445	21.018	1.316
Cuivre.....	»	26	»	26	19	26	19
Étain.....	»	16	1	17	13	17	13
Produits chimiques.....	»	20.063	275	20.338	583	19 720	576
Teintures préparées.....	»	29	»	29	50	29	50
Couleurs, encres, crayons et charbons préparés.....	»	281	14	295	88	295	88
Parfumeries et savons.....	»	7 266	125	7.391	1.559	7.124	1 467
Épices préparées.....	»	298	1	299	79	222	62
Médicaments composés.....	»	538	21	559	532	522	502
Bougies, chandelles, cire et acide stéarique ouvrés.....	»	2 831	»	2.831	1.087	243	93
Cirage.....	»	95	»	95	66	95	66
Poterie, verre et cristaux.....	»	4 285	748	5 033	519	4.744	467
Fils.....	»	295	398	693	1.173	466	595
Tissus de lin, de chanvre ou de ramie.....	»	10	3	13	22	13	22
A reporter.....					95.021		61.545

COMMERCE GÉNÉRAL						COMMERCE SPÉCIAL	
MARCHANDISES ALGÉRIENNES, MÉTROPOLITAINES OU ÉTRANGÈRES						March. Algériennes	
DESIGNATION DES MARCHANDISES	UNITES	QUANTITÉS EXPORTÉES			VALEURS	Quantités	VALEURS
		par terre	par mer	TOTAL			
					Mille fr.		Mille fr.
<i>Report</i>					95,021		61,525
Tissus de jute, de phormium tenax, etc.....	Quintal	1 307	969	2 276	471	1 416	298
Tissus de coton.....	»	12,335	253	12,588	34 111	2 872	7,752
Tissus de laine.....	»	662	20	682	2,251	633	2,134
Tissus de soie et de bourre de soie....	»	83	»	83	7 560	62	7 014
Lingerie, vêtements et articles confectionnés.....	»	3,410	373	3,783	11,186	3,705	10 941
Papier et ses applications.....	»	3 340	311	3,651	1,222	3 488	1,131
Peaux préparées.....	»	169	14	183	249	183	249
Ouvrages en peau ou en cuir naturel ou artificiel.....	»	760	115	875	4,665	816	4,610
Orfèvrerie et bijouterie d'or, d'argent et de platine.....	Kilog	400	»	400	340	154	131
Bijouterie fausse et ouvrages dorés ou argentés.....	»	800	»	800	48	800	48
Horlogerie, etc.....	Quintal	11	»	11	53	11	53
Machines et mécaniques.....	»	6 566	1 209	7,775	4,006	7,317	3,665
Ouvrages en métaux.....	»	7,997	2,418	10,415	2 925	9,071	2,394
Armes, poudres et munitions.....	»	122	3	125	131	111	102
Meubles et ouvrages en bois ..	»	3 266	828	4,004	762	4 023	727
Instruments de musique.....	»	»	»	»	179	»	176
Ouvrage de sparterie, de vannerie et de corderie.....	»	86	100	186	26	185	25
Carrosserie { voitures automobiles ..	»	568	26	594	356	577	346
{ autres.....	»	1,429	90	1 519	589	1,506	585
Ouvrages en caoutchouc et gutta-percha..	»	915	7	922	1 191	904	1,168
Ouvrages en amiante ou asbeste filé, tissé, etc.....	»	41	»	41	94	41	94
Chapeaux de feutre et de soie, casquettes	Pièce	18 830	555	19,385	120	19,385	120
Instruments et appareils scientifiques ..	Quintal	65	»	65	39	64	38
Liège ouvré.....	»	15	77	92	38	92	38
Tabletterie, éventails, broserie, boutons, bimbeloterie.....	»	619	259	908	1,109	905	1,003
Allumettes chimiques et bois pour allumettes.....	»	1,004	710	1 714	592	1,474	870
Colis postaux.....	Nombre	34,195	»	34,195	2,011	34 195	2,011
Autres articles.....	»	»	»	»	1 068	»	830
TOTAUX.....					172,753		110,397
RÉSULTATS CORRESPONDANTS DES ANNÉES.....					1921.....	141 685	109,491
					1920.....	246 631	158 539
					1919.....	162 667	113,701
					1918.....	79,832	52 426
					1917.....	83,095	57,216

Importations à destination de l'Algérie effectuées par le Maroc pendant l'année 1922

COMMERCE GÉNÉRAL					COMMERCE SPÉCIAL				
MARCHANDISES IMPORTÉES					marchandises prises en consommation				
DÉSIGNATION DES MARCHANDISES	UNITÉS	QUANTITÉS IMPORTÉES			Valeurs	Quantités	Valeurs	Droits perçus	
		par terre	par mer	TOTAL					
					Mille fr.		Mille fr.	Francs	
Bestiaux	{	race bovine ...	To 88	1	89	76	89	76	»
		— ovine ...	» 126 397	»	126 397	9 606	125 806	9 561	»
		— caprine ...	» 65	400	465	307	450	299	»
		— porcine ...	» 2 331	»	2 331	128	2 331	128	»
Bêtes de somme	»	565	8 833	9 398	2 819	9 398	2 819	»	
Total des animaux vivants					12 936		12 883		
Conserves de viande	Q	1	76	77	21	1	1	»	
Boyaux frais, secs ou salés	»	127	»	127	79	127	79	»	
Peaux et pelleteries brutes	»	5 817	1 721	7 538	3 461	7 788	3 559	»	
Laine et déchets de laine	»	11 512	»	11 512	4 320	11 512	4 320	»	
Poils bruts, peignés ou cardés	»	329	37	366	137	366	137	»	
Cire animale non ouvrée	»	27	4	31	12	31	12	97	
Oufs de volaille et de gibier	»	176	38	214	107	176	88	»	
Lait, fromage, beurre	»	235	18	253	128	237	125	24	
Poissons secs, salés ou conservés	»	1	61	62	12	62	12	1 551	
Cornes, sabots et os de bétail	»	299	»	299	41	299	41	»	
Céréales (grains et farines)	»	55 662	606 630	662 492	31 530	506 403	26 565	2 318 086	
Pommes de terre, légumes secs et leurs farines	»	300	29 137	29 437	1 872	28 185	1 795	53 630	
Dari, millet, alpiste	»	1	1 428	1 429	154	1 429	154	4 286	
Fruits de table	»	12 081	44	12 125	2 025	12 125	2 025	278	
Graines et fruits oléagineux	»	67	82	149	15	149	15	156	
Poivre et piments	»	151	»	151	63	150	62	5	
Tabacs en feuilles et tabacs fabriqués	»	6	882	888	12 430	»	»	13	
Huiles végétales fixes	»	235	124	359	161	224	103	»	
Espèces médicinales	»	44	96	140	36	140	36	»	
Bois communs	To	1 029	15	1 044	297	1 029	296	6	
Bois exotiques	»	5 894	»	5 894	969	5 894	969	»	
Crin végétal	Q	29 274	»	29 274	1 171	29 171	1 171	»	
Teintures et tannins	»	949	»	949	81	949	81	»	
Légumes frais, salés ou conservés	»	279	10	289	30	280	28	19	
Fourrages et son	»	3 842	300	4 142	166	4 142	166	1 923	
Drilles	»	427	»	427	50	427	50	»	
Pierres et terres servant aux arts et métiers	»	1 831	33	1 864	19	1 864	19	»	
Fonde, fer et acier	»	2 290	»	2 291	48	2 290	48	2 220	
A reporter					75 375		51 840	2 382 296	

COMMERCE GÉNÉRAL

MARCHANDISES IMPORTÉES

COMMERCE SPÉCIAL

marchandises prises en consommation

DESIGNATION DES MARCHANDISES	UNITÉS	QUANTITÉS IMPORTÉES			Valeurs	Quantités	Valeurs	Droits perçus
		par terre	par mer	TOTAL				
					Mille fr.		Mille fr.	Francs
<i>Report</i>					75.375		54.840	2.382.296
Cuivre.....	Q	105	»	105	24	105	24	»
Minerais.....	»	4.579	»	4 579	134	4 579	134	»
Produits chimiques.....	»	»	346	346	25	346	25	1 671
Fils.....	»	4	24	28	81	28	81	11.703
Tissus de jute.....	»	163	7.688	7 851	1.216	5.842	820	50.532
Tissus de coton.....	»	14	31	45	141	12	46	9 376
Tissus de laine.....	»	47	225	272	350	24	348	10.497
Tissus d'alpaga, de poils, etc.	»	10	»	10	17	10	17	80
Tissus de soie et de bourre de soie.....	K	170	11	181	37	181	37	3.032
Lingerie, vêtements et articles confectionnés.....	Q	225	17	272	3 236	225	2.912	2 177
Papier et ses applications.....	»	1	11	12	69	6	65	361
Peaux préparées.....	»	195	»	195	278	195	278	14
Ouvrages en peau ou en cuir.....	»	2	2	4	13	4	13	2 366
Bijouterie fausse.....	»	2	»	2	24	2	16	1.551
Machines et mécaniques.....	»	199	321	520	280	390	194	26.992
Ouvrages en métaux.....	»	62	199	261	228	84	67	12 306
Mebles et ouvrages en bois.....	»	67	68	135	15	141	17	2.783
Ouvrages de sparterie, de vannerie, de corderie.....	»	3.487	4	3.491	2 833	3.491	2.833	63
Carrosserie { Voitures automobiles.....	»	412	7	419	251	419	251	26.792
{ Autres.....	»	10	10	20	6	10	3	820
Ouvrages en caoutchouc et gutta-percha.....	»	9	38	47	71	9	14	1 080
Allumettes chimiques.....	»	»	111	111	20	111	20	9 026
Colis postaux.....	N	2 179	131	2 310	477	2.310	477	5.581
Autres articles.....	»	»	»	»	361	»	70	1.240
TOTAL.....					85.565		63 602	2.569 337
RESULTAT de l'année précédente.....					71.642		28.715	591.928

Exportations effectuées par voie de terre d'Algérie à destination du Maroc pendant les 9 premiers mois de 1923

DÉSIGNATION DES MARCHANDISES	UNITES	QUANTITES EXPORTEES			VALEURS DES EXPORTATIONS		
		en simple sortie	en transit	TOTAL	en simple sortie	en transit	TOTAL
		(A)			(A) (milliers de francs)		
Chevaux.....	Tête	20	»	20	25	»	25
Mules et mulets.....	»	18	»	18	3	»	3
Bestiaux	race bovine.....	154	»	154	87	»	87
	— ovine.....	1.136	»	1.136	125	»	125
	— caprine.....	795	»	795	36	»	36
Viandes salées.....	Quintal	204	19	223	146	15	161
Conserves de viandes.....	»	3.873	»	3.873	1.185	»	1.185
Peaux et pelleteries brutes.....	»	101	»	101	82	»	82
Laines et déchets de laine.....	»	142	»	142	47	»	47
Soies et bourres de soie.....	»	606	33	639	11 315	616	11.931
Graisses animales.....	»	45	2	47	11	1	12
Lait, fromages, beurres.....	»	655	491	1.126	298	104	402
Poissons frais, secs ou salés.....	»	527	374	901	156	146	302
Homards et langoustes.....	»	6	»	6	5	»	5
Céréales (grains et farines).....	»	14.297	111024	125321	1.007	7.725	8.732
Biscuits.....	»	25	»	29	8	»	8
Grains, semoules et pâtes d'Italie.....	»	1 739	1 243	2.982	247	211	458
Riz.....	»	6 432	736	7 168	771	88	859
Pommes de terre, légumes secs et leurs farines.....	»	10.196	656	10.852	955	40	995
Fruits de table.....	»	1 440	»	1 440	163	»	163
Graines et fruits oléagineux.....	»	420	»	420	91	»	91
Graines à ensementer.....	»	25	(B)	25	92	»	92
Sucres bruts et raffinés.....	»	3 957	28.596	32 553	155	3 289	3.744
Préparations sucrées.....	»	938	539	1.477	451	216	667
Café.....	»	1.874	1.215	3.089	675	437	1 112
Chocolat.....	»	14	590	604	10	431	441
Poivre et piment.....	»	»	185	185	»	65	65
Girofle.....	»	2	47	49	1	32	33
Thé.....	»	»	2.977	2.977	»	2.084	2.084
Tabacs en feuilles et fabriqués.....	»	169	259	428	322	204	526
Huiles végétales fixes.....	»	2 334	»	2.334	580	»	580
Huiles volatiles et essences végétales.....	Kilog	90	»	90	18	»	18
Graisses végétales alimentaires.....	Quintal	1 305	»	1.305	365	»	365
Gres végétales, gommes, résines.....	»	86	»	86	30	»	30
Espèces médicinales.....	»	107	»	107	34	»	34
Bois communs.....	Tonne	1 282	»	1 282	108	»	408
Coton et déchets de coton.....	Quintal	131	»	131	160	»	160
Teintures et tannins.....	»	605	»	605	52	»	52
Légumes frais, salés ou confits.....	»	1.472	»	1 472	184	»	184
Fourrages et sous.....	»	24.783	»	24 783	570	»	570
Plantes et arbustes.....	»	775	»	775	112	»	112
Vins ordinaires.....	Hectol	18.820	2.292	21.112	1.005	197	1.202
Vins de liqueur.....	»	424	511	938	187	136	323
Vinaigres.....	»	338	»	338	34	»	34
Bière.....	Quintal	2.615	»	2.615	235	»	235
Eaux-de-vie et esprits.....	Hectol	111	139	253	50	65	115

(A) Marchandises nationales ou nationalisées par le paiement des droits.

(B) Il s'agit, pour la presque totalité, de sucres expédiés par les raffineries de la Métropole.

DESIGNATION DES MARCHANDISES	UNITES	QUANTITES EXPORTÉES			VALEURS DES EXPORTATIONS		
		en simple sortie	en transit	TOTAL	en simple sortie	en transit	TOTAL
		(A)			(A) (milliers de francs)		
Liqueurs	Hectol.	58	101	159	87	36	123
Eaux minérales	Quintal	1 100	41	1.151	78	3	81
Marbres	»	137	»	137	50	»	50
Matériaux	Tonne	4.500	»	4.500	399	»	399
Soufre	»	20	»	20	12	»	12
Houille crue et agglomérée	»	486	7.447	7.933	41	611	652
Huiles de pétrole et essences	Hectol.	3.652	16.174	19.736	211	942	1.153
Huiles lourdes	Quintal	1.065	1.695	2.760	80	127	207
Fonte, fer, acier	»	2.621	2.199	4.820	225	194	419
Cuivre	»	83	»	83	51	»	51
Étain	»	16	»	16	14	»	14
Zinc	»	39	»	39	8	»	8
Produits chimiques	»	10 355	»	10 355	404	»	404
Peintures préparées	»	53	»	53	86	»	86
Couleurs, encres, crayons, etc	»	341	»	341	87	»	87
Parfumerie et savons	»	3.829	181	4.010	245	144	389
Épices préparées	»	86	549	635	24	123	147
Médicaments composés	»	414	1	415	406	1	407
Chicorée brûlée ou moulue	»	16	128	144	2	17	19
Bougies de toutes sortes	»	83	2 278	2.353	32	872	904
Cirages	»	69	»	69	48	»	48
Poteries, verres, cristaux	»	3.042	200	3.242	269	40	309
Fils	»	458	510	968	606	3.028	3 634
Tissus de lin, de chanvre ou de ramie	»	7	»	7	12	»	12
Tissus de jute	»	340	»	340	76	»	76
— coton	»	2 628	26.481	29.109	4.204	46.440	50.644
— laine	»	147	176	323	601	471	1.072
— soie	»	50	104	154	2 623	1.941	4.564
Lingerie, vêtements confectionnés	»	1.404	19	1.423	4.934	55	4.989
Papier et ses applications	»	2 276	77	2 353	624	76	700
Peaux et pelletteries ouvrées	»	1.123	»	1.123	5.612	»	5 612
Bijouterie, horlogerie	»	21	»	21	204	»	204
Machines et mécaniques	»	2 681	507	3.188	1.149	245	1.394
Outils et ouvrages en métaux	»	8.119	142	8.261	1 766	77	1.843
Armes, poudres et munitions	»	174	50	224	160	102	262
Meubles et ouvrages en bois	»	1.582	13	1.595	342	5	347
Instrument de musique	»	»	»	»	77	»	77
Carrosserie (voitures automobiles et autres)	»	1 257	51	1.308	562	15	577
Ouvrages en caoutchouc et gutta-percha	»	663	»	663	852	»	852
Chapeaux de feutre et de poils	Pièce	4 691	»	4.691	132	»	132
Instrument et appareils scientifiques	Quintal	24	»	24	23	»	23
Tablellerie, bimbeloterie, broserie	»	531	7	538	549	8	557
Allumettes chimiques	»	889	77	966	525	45	570
Colis postaux	Nombre	28.325	125	28.450	1.670	388	2.058
Autres articles	»	»	»	»	552	5	557
TOTAL GÉNÉRAL					53.507	72.113	125.620

(A) Marchandises nationales ou nationalisées par le paiement des droits.

Importations en Algérie, en provenance du Maroc, effectuées par la frontière de terre pendant les 9 premiers mois de 1923

DÉSIGNATION DES MARCHANDISES	UNITÉS	Quantités importées	VALEURS des Importations (en milliers de francs)
Chevaux.....	Tête	27	73
Mules et mulets.....	»	71	63
Bestiaux	race bovine.....	» 218	145
	— ovine.....	» 94.236	7 161
	— caprine.....	» 1 766	96
	— porcine.....	» 1.506	452
Boyaux frais ou salés.....	Quintal	109	68
Laines et déchets de laine.....	»	13.967	7 682
Peaux et pelleteries brutes.....	»	4 889	3.081
Crin animal.....	»	13	3
Poils bruts.....	»	203	77
Œufs de volailles.....	»	27	18
Lait, fromage et beurre.....	»	15	11
Cornes, sabots et os.....	»	276	31
Céréales (grains et farines).....	»	21.793	1.272
Légumes secs et leurs farines.....	»	208	18
Fruits de table.....	»	4.523	868
Thé.....	»	8	6
Bois communs.....	Tonne	231	84
Bois exotiques.....	»	2.899	492
Crin végétal.....	Quintal	15.218	609
Alfa.....	»	8.481	1 611
Teintures et tannins.....	»	743	39
Fourrages et sons.....	»	1.312	53
Drilles.....	»	108	12
Pierres et terres servant aux arts et métiers.....	»	1.339	20
Houille crue et agglomérée.....	Tonne	3.096	263
Cuivre.....	Quintal	85	19
Minéral de plomb.....	»	3.419	188
Minéral de manganèse.....	»	3.651	48
Fils.....	»	27	9
Tissus de jute.....	»	7	30
— coton.....	»	9	34
— laine.....	»	98	400
— soie.....	Kilog	234	47
Vêtements et lingerie.....	Quintal	20	251
Peaux préparées.....	»	68	340
Machines et mécaniques.....	»	65	21
Outils et ouvrages en métaux.....	»	17	16
Meubles et ouvrages en bois.....	»	263	26
Pianos.....	Pièce	3	9
Ouvrages en sparterie et vannerie.....	Quintal	565	427
Carrosserie (voitures, wagons).....	»	76	42
Colis postaux.....	Nombre	1 281	264
Autres articles.....	»	»	30
TOTAL GÉNÉRAL.....			26.514

SERVICE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ALGÉRIE

Observations Météorologiques de la Station d'ORAN-LYCÉE

DU 1^{er} JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1923

Altitude de la Station : 68 m. au-dessus du niveau de la mer

PHÉNOMÈNES OBSERVÉS		JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DÉCEMBRE
PRESSION (1)	Pression moyenne . . .	756,2	755,5	758,1	756,3	754,8	760,6
	Plus haute pres. observée	761,5	759,4	762,8	763,0	762,4	766,2
	Plus basse pres. observée	750,2	750,2	751,8	748,7	744,6	754,7
TEMPÉRATURE	Température moyenne . .	24,1	26,1	21,9	20,5	15,7	12,0
	Moyenne des maxima . .	27,2	29,2	25,5	24,5	19,5	16,7
	Moyenne des minima . .	21,1	23,0	18,2	16,6	11,9	7,4
	Plus haute t ^{re} observée.	31,6	33,8	23,1	28,7	26,5	19,3
	Plus basse t ^{re} observée.	16,9	20,1	13,4	12,6	8,2	4,5
HUMIDITÉ de 0 à 100	Humidité moyenne . . .	76	74	74	73	71	71
	Plus haute hum. observée	92	92	100	98	98	96
	Plus basse hum. observée	37	37	36	42	35	43
PLUIE	Nombre de millimètres .	0	0	6	49	104	17
	Nombre de jours . . .	0	0	3	4	11	7
VENT le plus freq. observé	Direction	N	N	N	N	W	W
	Nombre d'observations .	29	33	32	24	28	18
	Force moyenne (0 à 9).	2,4	2,6	2,8	2,7	3,6	4,1
Nébulosité (0 à 9)		2,3	1,2	2,7	2,9	1,7	2,3

(1) Les nombres donnés sont les pressions barométriques corrigées et réduites à zéro

A. LASSERRE,
Directeur du Service Météorologique
de l'Algérie à Alger.

D. GROSRENAUD,
Chargé de la Station d'Oran-Lycée.

SERVICE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ALGÉRIE

LA PLUIE DANS LE DÉPARTEMENT D'ORAN

DU 1^{er} JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1923

D'après les tableaux publiés mensuellement par le Service météorologique de l'Algérie

STATIONS du Service Météorologique	PLUIE EN MILLIMÈTRES							NOMBRE DE JOURS DE PLUIE						
	JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DÉCEMBRE	TOTAUX	JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DÉCEMBRE	TOTAUX
Nemoors ⁽¹⁾	0	0	18	33	110	11	172	1	0	4	4	7	4	20
Oran ⁽¹⁾	0	0	6	40	104	17	167	0	0	3	4	11	7	25
Mostaganem ⁽¹⁾	0	0	8	27	79	21	135	0	0	3	3	10	7	23
El-Ançor ⁽²⁾	0	0	7	30	104	32	173	0	0	3	3	12	8	26
Cassaigne ⁽²⁾	0	0	2	39	63	44	148	0	0	1	4	6	6	17
Trois-Marabouts ⁽³⁾	0	0	15	42	117	12	186	0	0	3	3	11	6	23
Saint-Manr ⁽³⁾	0	0	16	53	80	26	175	1	0	2	6	8	6	23
Oued-Fergong (barrage) ⁽⁴⁾	0	0	5	47	101	23	176	0	0	2	5	11	7	25
Relizane ⁽⁴⁾	0	0	0	42	62	23	127	0	0	0	4	11	8	23
Tlemcen ⁽⁵⁾	0	0	24	40	64	14	142	0	0	3	3	7	2	15
Descartes ⁽⁵⁾	9	0	16	43	49	40	157	1	0	4	3	10	5	23
Sidi-Bel-Abbès ⁽⁵⁾	0	0	5	46	41	34	126	0	0	2	4	9	5	20
Mascara ⁽⁵⁾	0	6	8	43	124	22	203	0	2	4	6	14	9	35
Saïda ⁽⁶⁾	3	6	0	66	35	15	125	1	1	0	5	11	3	21
Martimprey ⁽⁶⁾	»	0	16	68	88	14	186	»	0	2	7	11	5	25
Tiaret ⁽⁶⁾	2	1	3	53	126	38	223	1	1	3	5	13	6	29
Sebden ⁽⁷⁾	3	0	2	31	38	14	88	2	0	1	6	9	5	23
Méchéria ⁽⁸⁾	0	0	54	80	12	2	148	0	0	4	6	5	1	16
Le Kreïder ⁽⁸⁾	1	1	15	55	7	0	79	1	1	4	6	7	0	19
Aïn-Sefra ⁽⁹⁾	5	3	5	66	15	0	94	3	3	4	4	5	0	19
Colomb-Béchar ⁽¹⁰⁾	0	0	4	29	38	1	72	0	1	2	3	6	1	13

(1) Rivage — (2) Zone littorale — (3) Zone sublittorale — (4) Tell versant Nord — (5) Tell, zone centrale — (6) Tell, versant Sud — (7) Tell, hautes plaines — (8) Sleppe — (9) Atlas saharien — (10) Pied de l'Atlas Saharien.

A. LASSERRE,
Directeur du Service Météorologique
de l'Algérie à Alger.

D. GROSRENAUD
Charge de la Station d'Oran-Lycée

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

LES COMMENCEMENTS D'UN EMPIRE. LA PRISE D'ALGER (1830) par G. ESQUER, in-8° de 477 pages et 2 cartes, Paris (Champion) et Alger (Afrique latine) 1923. 15 francs.

Près d'un siècle après la prise d'Alger, il n'existait pas de livre qui en traitât scientifiquement. L'ouvrage trop connu de Rousset n'est, dans ses bons endroits, que pillage de Pellissier de Reynaud, parlant ailleurs verbiage ou fantaisie. Quant au solide travail de Nettement, toujours utile, bien que vieux de près de 70 ans, il tourne trop souvent à l'épopée chevaleresque ou au panégyrique des Bourbons.

La prise d'Alger de M. Esquer fournit enfin, à tous ceux qu'intéressent les préliminaires et les débuts de l'occupation française, le livre lisible, documenté et sûr qui leur faisait défaut. Archiviste du Gouvernement Général dont il a classé et inventorié les dossiers, chercheur tenace à qui nulle source ne demeure inconnue, esprit ingénieux, souvent incisif, qui domine les documents au lieu de se laisser étouffer par eux, M. E. était admirablement placé et armé pour étudier la Conquête ; aussi ne saurait-on s'étonner qu'il ait fréquemment renouvelé le sujet.

Les pages qui débrouillent le problème si obscur des créances Bacri sont particulièrement originales, car elles nous révèlent les dessous de cette singulière affaire. Quelle peinture suggestive que celle de ces juifs livournais qui, en dépit des rivalités sanglantes du Ghetto, demeurent à Alger les véritables maires du palais, tiennent, quand ils le veulent, le haut du pavé à Paris et se vantent, avec trop de vraisemblance, d'acheter le ministre Talleyrand et le consul Deval ! Le Dey fait piteuse figure au milieu de ces intrigues auxquelles il ne comprend rien, sinon qu'il ne touche pas l'argent qui lui est dû. Roulé par les Bacri, raillé par Deval dont il n'a que trop de raisons de suspecter la probité, méprisé par le gouvernement de Charles X qui multiplie les maladresses à son égard, Hussein finit par s'emporter contre le consul de France, au cours de la scène fameuse du 30 Avril 1827. M. E. ne traite que discrètement du coup d'éventail. Bien des doutes pèsent encore sur cette troublante affaire dont le moins qu'on puisse dire est qu'un peu de prudence eût pu l'éviter.

Après avoir franchi ce passage dangereux, M. E. s'avance, avec une aisance enviable, au milieu du labyrinthe enchevêtré de la politique et de la diplomatie. Le gouvernement français proclame le blocus, il ne voulait et ne pouvait faire davantage. Deux

constatations se dégagent avec précision des pourparlers avec le Dey qui ne cessèrent qu'à la veille de l'expédition : Hussein n'accepta aucun compromis parce qu'il était farouchement sûr de son droit, tandis que Charles X, de concession en concession, abandonna presque toutes ses exigences de la première heure. Ces abdications successives et les efforts des diplomates étrangers pour aboutir à la conciliation ne firent, du reste, que confirmer le Dey dans sa résistance.

L'heure vint où Polignac se décida à une action effective. Haïté de projets grandioses de politique européenne, il songea à confier la punition d'Hussein à Méhémet Ali. Darcy avait déjà étudié longuement ce problème. Repris par M. E. il y gagne singulièrement en clarté. La ténacité maladroite de Polignac nous apparaît, en pleine lumière, comme les manœuvres hostiles à la France de l'Angleterre auprès des cours européennes.

Quand Polignac, déçu dans ses espoirs continentaux, se décida à une expédition, la pression de l'Angleterre se heurta si non à son intelligence du moins à son entêtement. Au fond, comme le montre M. E., il ne sut, jusqu'à sa chute, quel serait le sort d'Alger. Les dangers étaient moins réels que ne le faisaient croire les menaces de Londres. L'opinion anglaise restait indifférente et Wellington croyait à un échec de l'expédition. Quant aux autres puissances — les quelques pages qui le prouvent sont presque entièrement neuves — elles se montrèrent de plus en plus favorables.

Après avoir étudié l'opposition des parlementaires et de la presse, en citant souvent les textes originaux, et l'état de l'opinion en France, hostile ou indifférente, M. E. expose les préparatifs de l'expédition, la désignation de l'amiral Duperré peu favorable à la campagne, multiplie les renseignements inédits sur l'activité du ministre de la Marine d'Haussez et fournit des renseignements précis sur la composition de la flotte.

Passant à l'armée de terre, l'auteur après avoir analysé les intrigues qui précédèrent la désignation de Bourmont, trace une série de remarquables portraits. M. E. excelle en ce genre. Il sait ramasser en peu de lignes les éléments les plus significatifs d'une physionomie. Ces portraits sont l'œuvre d'un homme qui non seulement a beaucoup lu mais sait voir et camper un personnage. L'armée et sa composition sont ensuite analysées avec autant de netteté que la flotte. Presque tout ce qui concerne les volontaires français et étrangers, les artistes et les écrivains qui se joignirent à l'expédition, les inventeurs et faiseurs de projets est neuf — et que cela est agréablement présenté !

Le talent descriptif de M. E. lui a servi pour dessiner des croquis ramassés et suggestifs de Marseille et de Toulon à la

veille du départ des troupes puis de l'embarquement. Dès lors, il suit l'armée, jour après jour, dans ses espoirs en face des côtes, dans ses soucis et ses incertitudes durant le séjour à Palma, dans la rivalité de ses chefs Bourmont et Duperré, de plus en plus aigrie par l'attente. Il ne dissimule ni les difficultés du débarquement à Sidi-Ferruch qui eût pu être une catastrophe si l'ennemi eût été là, ni la jalousie ou l'impéritie des chefs dont les conséquences eussent pu être graves s'ils s'étaient heurtés à de sérieuses difficultés.

Le récit ne cesse pas d'être vivant. Le premier combat, la description du camp de Sidi-Ferruch et de la vie des soldats, l'évocation des troubles d'Alger en contraste avec la sereine confiance d'Hussein, le combat acharné de Staouéli, la marche hésitante et les chassés-croisés inutiles de nos troupes que leurs chefs ne savent pas toujours conduire, le zèle intéressé des Juifs, le siège du fort l'Empereur forment autant de tableaux pittoresques et évocateurs.

On voit bien, par l'analyse des négociations, la hâte que Bourmont avait d'aboutir. M. E. décrit ensuite l'entrée des Français, au milieu de l'enthousiasme des Juifs, de la résignation des Turcs, de l'indifférence des Algérois. S'il conteste la légende du pillage du trésor du moins reconnaît-il l'absence totale d'ordre et de police. La campagne se solda par un bénéfice qui dépassait 12 millions grâce au trésor du Dey, aux magasins et aux armées qui devinrent la propriété du vainqueur. Le succès était dû surtout aux officiers subalternes qui se virent avec amertume, oubliés par Bourmont.

En France, l'opinion accueillit avec une totale indifférence la nouvelle de la prise d'Alger. M. E. a mis à jour des poèmes, des dessins, des caricatures et des plaintes. Leur nombre ne lui a pas dissimulé que l'intérêt du public était ailleurs. Du reste, le succès ne désarma pas l'opposition qui se borna à modifier sa tactique. Cependant à Alger, Bourmont assurait le départ d'Hussein. Il évacuait, à tort, les janissaires et écartait maladroitement les fonctionnaires du Beylick. La Commission du Gouvernement s'essayait péniblement à recréer l'administration d'Alger ; le général en chef plein d'illusions, cherchait à entrer en relations avec les tribus et faisait des tentatives sur Bône, Oran et Blida. La révolution de Juillet interrompit brusquement ses projets et il dut prendre, comme Hussein, le chemin de l'exil.

Telle est sèchement présentée la substance du livre de M. E. Elle ne donne une idée ni de la richesse des aperçus ni du style si vivant dans sa simplicité. Ceux qui ont porté leurs efforts sur les débuts de l'occupation française savent ce qu'un pareil ouvrage suppose de probité et de travail. Les conditions dans lesquelles il est publié empêchent d'y faire figurer toutes les

références qui eussent été si utiles. M. E. le regrette autant que nous. Pourtant les textes sont sûrs et leur utilisation prudente. M. E. multiplie les citations mais ménage ses jugements. En donnant au lecteur matière à réflexion, il a la discrétion de ne pas lui imposer ses idées. Aussi son livre n'est-il ni une apologie ni un pamphlet. C'est un exposé objectif et intelligent. Il y a quelques dix ans, M. E. remarquait que de bons esprits jugeaient que l'histoire de l'Algérie était à faire. Les bons esprits qui liront son livre reconnaîtront que celle de la prise d'Alger est faite.

Ch.-André JULIEN.

ATLAS D'ALGÉRIE ET DE TUNISIE par MM. Augustin BERNARD et R. de FLOTTE de ROQUEVAIRE. (1^{re} fascicule). Carboneil, Alger. Larose, Paris, 1923.

Le Gouvernement Général de l'Algérie vient de distribuer et de mettre en vente (20 fr.), le 1^{er} fascicule d'un important ouvrage qui a pour titre : *Atlas de l'Algérie et de Tunisie*, dressé par M. Augustin BERNARD, professeur à la Faculté des Lettres de Paris et M. R. de FLOTTE de ROQUEVAIRE, chef du Service Cartographique au Gouvernement Général.

L'Atlas de très grand format (63 x 53), comprendra un texte et des cartes.

L'autorité scientifique qui s'attache au nom de chacun des deux auteurs suffit à elle seule à conditionner la valeur de l'œuvre qu'ils ont entreprise avec l'appui moral et financier du Gouvernement Général.

Le but que se sont proposés les deux savants géographes vise, avant tout, à faire une synthèse concise des progrès réalisés dans l'étude des diverses parties du domaine de la Géographie en Algérie et en Tunisie : *Géographie naturelle*, *Géographie humaine*, *Géographie administrative*, *Géographie économique*.

L'ouvrage comprendra 30 cartes et paraîtra par livraisons au nombre de trois par an.

Le 1^{er} fascicule paru est consacré à la *Géologie*. Il se compose d'un texte et d'une carte géologique hors texte, au 1/1.500.000.

Le texte comprend trois parties :

- 1° Une Introduction ;
- 2° La Répartition des formations géologiques ;
- 3° La Tectonique.

Dans l'Introduction les auteurs exposent le but poursuivi et font ressortir les relations existant entre les données scientifiques et les résultats obtenus dans le domaine de la pratique.

Dans la partie relative à la Répartition des formations géologiques, D. A. Bernard fait une brève synthèse de la constitution

géologique de l'Algérie d'après la carte au 1/1.500.000 jointe au fascicule. Il donne, dans ses grandes lignes, la distribution des terrains dans l'ordre de la classification géologique.

Dans la partie consacrée à la Tectonique, M. Bernard esquisse un sobre tableau dans lequel il montre comment les plissements, l'érosion et les tremblements de terre ont contribué à modeler le relief du territoire décrit.

Des cartogrammes et des profils géologiques, intercalés dans le texte, agrémentent l'exposé et le rendent plus intéressant encore.

La Tunisie, prolongement naturel de l'Algérie, est traitée selon la même méthode, mais les études géologiques n'y ayant pas été organisées comme en Algérie, les données sont moins précises.

La grande carte géologique au 1/1.500.000^e de l'Algérie et de la Tunisie complète le texte. Cette carte établie par M. FICHEUR, résume toutes les données acquises sur la géologie de l'Algérie et de la Tunisie. Elle rectifie certaines de celles qui avaient été condensés dans la carte au 1/800.000^e de Pomel et Pouyaune révisée en 1900. Elle fait surtout état des travaux les plus récents effectués par les collaborateurs du *Service de la Carte Géologique de l'Algérie* sous la direction technique de leur bien regretté maître, M. Ficheur.

Cette carte ne remplace pas celle au 1/800.000^e car la réduction de l'échelle n'a pas permis d'y laisser subsister de nombreux et importants détails. Toutefois elle suffit pour montrer les grandes lignes de la constitution géologique générale de l'Afrique du Nord, depuis la frontière algéro-marocaine jusqu'aux limites de la Tripolitaine.

On ne peut que remercier M. le Gouverneur Général Steeg, d'avoir bien voulu ordonner la mise en œuvre de ce bel et utile *Atlas* et féliciter MM. A. Bernard et R. de Flotte de Roquevaire, d'en avoir assuré l'exécution. Il ne me reste plus qu'à souhaiter qu'ils la conduisent à bonne fin dans le plus court délai possible.

Puisse cet ouvrage avoir aussi le grand avantage de faire connaître, à ceux, hélas ! trop nombreux, qui l'ignorent, l'immense étendue des efforts accomplis par cette petite pléiade d'hommes de science qui, depuis 80 ans, ont travaillé et travaillent en silence, à poser les meilleures bases de la mise en valeur scientifique de l'Algérie.

Ce sont les résultats patiemment et péniblement obtenus dans le domaine de la science pure qui contribuent pour une grande part à assurer le développement progressif de la prospérité agricole de l'Algérie et de son heureuse évolution économique.

F. DOUMERGUE.

RAPPORT SUR LES TRAVAUX ASTRONOMIQUES ET GÉODÉSIQUES exécutés en Afrique Occidentale Française avant la guerre, de 1903 à 1914, par le Commandant d'Infanterie Coloniale de MARTONNE, Chef du Service Géographie Occidentale Française. Extrait de l'Afrique Française, 4 Avril 1923.

Le rapport du Commandant de MARTONNE, constitue un historique clair et complet des travaux astronomiques et géodésiques exécutés entre 1903 et 1914 dans l'Afrique Occidentale Française.

Le but des travaux a été de déterminer un réseau de positions géographiques destiné à permettre aux topographes de doter la Colonie d'une carte définitive, appelée à remplacer les cartes par itinéraires et renseignements.

Le travail à exécuter, dont il est inutile de signaler l'importance, a présenté, au point de vue technique, des difficultés d'autant plus grandes que les opérateurs n'ont eu à leur disposition que des instruments et des moyens insuffisants, et qu'il leur a fallu lutter contre la rigueur du climat.

Malgré ces conditions défavorables et les crédits notoirement insuffisants dont les missions furent dotées, les résultats obtenus sont très importants, grâce à la science et au dévouement du personnel qui les composait. Le rapport permet de s'en rendre compte rapidement : il suffit de jeter un coup d'œil sur les planches dans lesquelles le Commandant de MARTONNE a figuré les réseaux de triangles réalisés dans les différents territoires de l'Afrique Occidentale Française.

MAILLET.

UNE SCIENCE NOUVELLE. La science des vibrations atomiques, par Henri MAGER, prospecteur. Paris, Duxon, Editeur, 47 et 49, Quai des Grands Augustins, Paris VI^e. Un volume de XXXV-152 pages.

Auteur déjà de nombreux volumes sur l'hydrologie souterraine et les procédés en usage chez les sourciers, M. Henri Mager, publie aujourd'hui une nouvelle plaquette agréablement présentée et dont le titre est ci-dessus reproduit.

Avec un compte-rendu sommaire de « la Semaine des Sourciers » (19-23 Juin 1923), elle contient un nouvel exposé des idées personnelles de l'auteur sur la nature intime de la matière, sur les atomes et les molécules, sur l'éther et ses vibrations.

On comprendra sans peine que nous ne puissions entrer ici dans le détail des études auxquelles M. H. Mager s'est livré et dont il énumère les résultats pour étayer ses conclusions. Ces conclusions sont d'ailleurs hypothétiques, comme le reconnaît l'auteur lui-même qui ne parle qu'au conditionnel.

A tout prendre, les expériences rapportées sur les manifestations vibratoires des champs de force autour des différents corps sont fort intéressantes et s'il n'est pas toujours facile de

les reproduire, si elles ne donnent pas des explications pleinement satisfaisantes pour des esprits critiques, elles n'en constituent pas moins un ensemble curieux de faits que la science des forces inconnues expliquera quelque jour.

Pour la recherche des eaux souterraines, M. H. Mager est, en ce nouveau livre, assez sobre de détails. Il y préconise l'emploi de détecteurs colorés. Mais ces détecteurs, semble-t-il, comme tous les instruments jusqu'ici employés : baguettes ou pendules, doivent valoir ce que vaut l'opérateur. Il en est de même dans la recherche des minéraux souterrains. Un pourcentage appréciable dans les succès semble préférable aux plus séduisantes théories.

Nous suivons M. H. Mager avec un intérêt sympathique et nous le félicitons cordialement d'aider à la connaissance de phénomènes encore inexpliqués par des livres d'une lecture, un peu pénible peut-être pour les profanes, mais toujours agréable pour les initiés.

Abbé H. BANTON.

NOUVELLES RECHERCHES SUR LES OBJETS ANCIENS DE L'AOUKER par M. Pierre LAFORGUE et F. SAUCIN (in *Bull. Comité d'Etudes Historiques et Scientifiques de l'Afrique Occidentale Française*), Janvier-Mars 1923.

OBJETS ANCIENS DE LA RÉGION DE GAO (Soudan Français) par M. Pierre LAFORGUE. (Loc. cit. Avril-Juin 1923).

C'est avec le plus vif intérêt que je trouve dans le Bulletin de l'A.O.F. les résultats des recherches préhistoriques effectuées, depuis l'année 1920, dans l'*Afrique Occidentale Française*, par MM. Henry HUBERT, Pierre LAFORGUE, G. VALNESCHI, F. SAUCIN.

Les deux notes que je vais signaler sont les plus récentes. MM. Laforgue et Saucin ont bien voulu les offrir à notre bibliothèque ce dont je les remercie.

Dans la note sur les « Objets anciens de l'Aouker » (Mauritanie), les auteurs décrivent et figurent (Pl. I) de nombreux silex finement taillés et quelques pierres polies qui toutes se classent dans l'industrie néolithique saharienne. On y retrouve les pointes de flèche en « Tour Eiffel » signalées dans l'Aoulef par Flamand et Laquière et que l'on rencontre aussi dans les environs de Tabelbada (annexe de Beni-Abbès).

Toutes ces pièces ont été recueillies à la surface du sol.

MM. Laforgue et Saucin s'ingénient à déterminer leurs divers usages. Je ne m'arrêterai pas à les discuter ayant peu de goût pour ce genre d'exercice qui laisse souvent trop de place à l'imagination, surtout lorsqu'il s'agit de pièces bien moins définies que celles dont il est ici question.

La Pl. II et les descriptions se rapportant aux divers figures

sont les plus intéressantes car elles s'appliquent à un mélange d'armes et d'instruments de facture variée. J'y note la pointe de flèche grossière (fig. 11) du type de nos pointes paléolithiques *submoustériennes* (berbères de M. Pallary, *alériennes* de M. Reygasse, *moustériennes* de M. Debruge). La fig. 17 me paraît aussi représenter une ébauche du même type. Au sujet de cette industrie, je constate avec satisfaction que MM. Laforgue et Saucin veulent bien admettre « que la perfection néolithique n'a été atteinte qu'après bien des techniques et à la suite d'une longue période de tâtonnements comme la série des pointes de flèche (Pl. II, fig. 11, 17), nous le laisse supposer ». Cette remarque seule prouve que ces zélés chercheurs sont de bons observateurs.

MM. Laforgue et Saucin signalent tout particulièrement un petit outil destiné à orner les poteries. C'est une simple plaquette de schiste elliptique et polie. L'une des extrémités porte des dents destinées à orner les poteries de points en creux en dessinant des motifs symétriques.

*
* *

Dans la note sur les objets du Gao M. Laforgue décrit et représente une collection de silex du néolithique saharien recueillie par M. le capitaine CONADE. Les pointes de flèche pédonculées et mêmes celles à simples ailerons y sont plus rares ; en outre elles ont un cachet plus ancien. C'est le type en feuille de saule à base atténuée en pédoncule mal défini qui paraît dominer. Il n'y a là très probablement qu'une facture particulière d'industrie locale.

Les découvertes et les descriptions de tous les matériaux signalés par MM. Laforgue et Saucin apportent une documentation précieuse à l'étude de la diffusion de l'industrie néolithique saharienne depuis le Sahara algérien jusqu'au Soudan, au Sud, et à la Mauritanie, à l'Ouest. Il n'est pas douteux qu'elle s'étend au-delà du Soudan.

Mais cette distribution géographique est d'intérêt quelque peu secondaire. Ce qu'il faudrait surtout rechercher dans les mêmes contrées ce sont les analogues de nos stations nord-africaines d'âge antérieur au néolithique saharien : c'est-à-dire rechercher et fouiller les grottes, explorer les alluvions pour y retrouver toute la série qui va du chelléen au néolithique ancien. Si les résultats sont favorables il sera intéressant et utile de préciser non seulement la morphologie des objets recueillis, mais surtout d'en établir l'âge basé sur leur situation stratigraphique.

Je terminerai cette note en souhaitant de fructueuses trouvailles à mes confrères de l'A.O.F.

F. DOUMERGUE.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

SÉANCE DU COMITÉ DU 2 JUILLET 1923

La séance est ouverte à 5 h. 30 sous la présidence de M. FLAHAULT, président.

Sont présents : MM. FLAHAULT, PELLET, FABRE Sylvain, BARBIÉ, DANGLES, PELLECAT, TOURNIER, LEMOISSON, BANTON, STÉPHANOPOLI, ABADIE, FISCHER, MALMEJAC, PÉREZ, STRASSER.

Excusés : MM. DOUMERGUE, FABRE (Chanoine), MAILLET, DUPUY, MÉZIAT.

Absents : MM. FABRE LA MAURELLE, DESTREMX.

M. POCK, trésorier honoraire assiste à la séance.

Les procès-verbaux des séances des 4 Juin et 14 Mai, sont lus et adoptés.

Condoléances. — Le Président fait part du décès de M. ELLIKER, inspecteur de la Voie au P.-L.-M. Les condoléances du Comité sont adressées à la famille.

Félicitations. — Le Président a adressé les félicitations du Comité à M. le lieutenant-colonel AZAN, promu Colonel.

Sont présentés comme membres titulaires :

M. BASTOS Adolphe, propriétaire, rue d'Arzew à Oran, présenté par MM. POCK et FLAHAULT.

M. BENZÉCRI Marcel, docteur en médecine, oculiste, 19, rue El-Momgar à Oran, présenté par MM. les docteurs PARIENTÉ et MALMEJAC.

M. HADIDA, répétiteur au Lycée présentée par MM. LEMOISSON et BANTON.

M. REY Louis, agent maritime, 1, place de la République à Oran, présenté par MM. DOUMERGUE et TOURNIER.

Conformément au Règlement, les candidats présentés en Juillet sont acceptés comme membres titulaires dans cette séance.

Correspondance. — M. PETIT, député, transmet une lettre de M. le Ministre des Affaires Etrangères, Président du Conseil, Poincaré, faisant savoir que, d'accord avec le Résident général

de France au Maroc, M. le maréchal LYAUTEY, il étudie les moyens d'assurer dans le plus bref délai possible la jonction, par un chemin de fer à voie normale, du Maroc avec l'Algérie. Ceci en réponse au vœu émis par le Comité dans sa séance du 9 Avril 1922.

M. le Gouverneur général de l'Algérie a adressé une lettre concernant :

- 1° La construction de la voie ferrée Oudjda-Taza ;
- 2° Le prolongement jusqu'à Marnia de la ligne Oran-Aïn-Témouchent.

Ces questions retiennent toute son attention.

En réponse au vœu émis le 9 Avril dernier et relatif à la station de Santa-Cruz, M. le Préfet du département d'Oran fait connaître que, dans sa séance du 27 Avril, le Conseil général a décidé que le crédit de 500 francs, qui était affecté à la station de *Santa-Cruz*, sera attribué à la station *Oran-Lycée*.

M. LASSERRE, directeur du Service Météorologique de l'Algérie, à l'Université d'Alger, annonce que ce service reprend, à partir du 1^{er} Septembre 1922, la publication du Bulletin relatif aux hauteurs de pluie et des cartes y relatives. Ce Bulletin paraîtra tous les quatre mois.

M. le commandant BARBEYRAC DE SAINT-MAURICE et M. FENDLER ont adressé leurs remerciements pour leur admission comme membres titulaires.

M. Pock, trésorier honoraire, remet une invitation pour l'inauguration du monument aux Morts érigé au Lycée d'Oran.

L'ordre du jour étant épuisé, le Comité se déclare en vacances et la séance de rentrée est fixée au deuxième lundi d'Octobre.

La séance est levée à 6 h. 15.

Le Secrétaire Général,

Colonel STRASSER.

Le Président,

E. FLAHAULT.

SÉANCE DU COMITÉ DU 15 OCTOBRE 1923

La séance est ouverte à 5 h. 30 sous la présidence de M. DOUMERGUE, vice-président.

Sont présents : MM. PELLET, DOUMERGUE, FABRE Sylvain, PELLEGAT, TOURNIER, FABRE (Abbé), BANTON, DESTREMX, DUPUY, FISCHER, MAILLET, MÉZIAT, PÉREZ, STRASSER.

Excusés : MM. FLAHAULT, DANGLES, LEMOISSON, FABRE LA MAURELLE, ARADIE, BRUNIE, STÉPHANOPOLI.

Absents : MM. BARBIÉ, MALMEJAC.

M. POCK, trésorier honoraire, assiste à la séance.

Le procès-verbal de la séance de Juillet est lu et adopté.

Le vice-président informe le Comité que le président, M. Flahault, a été retenu en France par une grave maladie ; il est maintenant en convalescence et sur le chemin du retour. Le Comité fait des vœux pour que M. Flahault soit promptement et entièrement rétabli.

M. Doumergue annonce le décès de M. FICHEUR survenu subitement le 25 Juin à Alger. Elève et successeur de Pomel, ex-doyen de la Faculté des Sciences d'Alger, Directeur technique du Service de la Carte géologique de l'Algérie, aussi savant que modeste, il a, pendant plus de 30 ans, consacré toute une vie de labeur à l'étude géologique de l'Algérie. Puissent ceux qui eurent le grand avantage d'être ses collaborateurs continuer l'œuvre qu'il laisse inachevée.

Distinctions honorifiques. — Le Vice-Président adresse ses félicitations aux membres de la Société qui ont été l'objet de distinctions honorifiques.

Ont été promus :

Officiers de la Légion d'Honneur : MM. BEAUPUY et DESCOURS, Chevaliers : MM. BASTOS Alfred, BEN RAHAL, BORIES, D^r JEANNEL, PASCALIN.

Officier de l'Instruction publique : M. COHEN, directeur de l'Ecole de Commerce d'Oran.

Présentations. — Sont présentés comme membres titulaires : MM. ZANNETTACCI-STÉPHANOPOLI, administrateur-adjoint de la Commune Mixte de Lalla-Maghlouia, présenté par MM. BARBIN et CONTRÉRAS.

M. DRÉVETON Maurice, propriétaire à Frendah, présenté par MM. STRASSER et DOUMERGUE.

M. FERRIÈRE, professeur au Lycée, présenté par MM. LEMOISSON et DOUMERGUE.

M. le docteur CHASSIN, médecin-major de 1^{re} classe, chef du centre de réforme à Oran, présenté par MM. le colonel STRASSER et commandant FISCHER.

M. CONTRÉRAS remercie le Comité de l'avoir admis comme membre actif.

Correspondance. — La Société a reçu :

Un diplôme de médaille d'or de l'Exposition Coloniale de Marseille.

Une lettre du Président du Bureau de botanique à Pétrograd, relative à des échantillons d'orge et un Bulletin de botanique appliquée. La lettre a été remise à M. DESTREMX, président de la Chambre d'Agriculture du département d'Oran, pour qu'il y donne la suite qu'elle comporte.

Bibliothèque. — L'échange de notre Bulletin avec celui de la Société *Inca* du Pérou est accepté.

Il a été acquis : *Sidi Brahim* par M. le colonel AZAN.

Conférences. — Le Vice-Président propose de s'occuper d'ores et déjà des conférences et, à ce sujet, de renommer l'ancienne commission composée de MM. FABRE SYLVAIN, MAILLET et STRASSER. La commission présentera un projet de conférences au Comité. Accepté.

Réunions du lundi. — Le Vice-Président engage les membres du Comité et les sociétaires qui le désireraient à assister le lundi soir, en dehors du 1^{er} lundi du mois, aux réunions qui n'ont aucun caractère officiel et qui permettent de se rencontrer et de causer de sujets intéressant la Géographie, l'Archéologie, etc., sans programme défini.

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à 6 h. 45.

Le Secrétaire général,

Colonel STRASSER.

Le Vice-Président,

DOUMERGUE.

SÉANCE DU COMITÉ DU 5 NOVEMBRE 1923

La séance est ouverte à 5 h. $\frac{1}{2}$ sous la présidence de M. DOUMERGUE, 1^{er} vice-président.

Sont présents : MM. DOUMERGUE, STRASSER, FABRE SYLVAIN, PELLEGAT, TOURNIER, LEMOISSON, FABRE LA MAUBELLE, BANTON (Abbé), STÉPHANOPOLI, DUPUY, FISCHER, MAILLET, PÉREZ.

Excusés : MM. FLAHAULT, PELLET, DANGLES, FABRE (Abbé), D^r ABADIE, BRUNIE.

Absents : MM. BARBIÉ, DESTREMX, MALMEJAC, MÉZIAT.

M. POCK, trésorier honoraire assiste à la séance.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Avant d'aborder l'ordre du jour, M. Doumergue lit une lettre de M. Flahault, président, s'excusant de ne pouvoir assister à la séance en raison de l'état précaire de sa santé. M. Doumergue se fait l'interprète des sentiments du Comité et souhaite que

M. Flahault puisse reprendre le plus tôt possible la direction de la Société.

M. Doumergue rappelle le décès tout récent de M. Germain SABATIER, avoué à Tlemcen, conseiller général, membre de notre Société depuis 40 ans. Au nom de la Société, du Comité et en son nom personnel, il renouvelle aux familles atteintes par ce deuil l'expression de ses condoléances.

Sont définitivement admis comme membres titulaires : MM. D^r CHASSIN, DRÉVETON Maurice, FERRIÈRE, ZANNETTACCI-STÉPHANOPOULI.

Sont présentés : M. HARNIST Joseph et M. HORRENBERGER Jules, professeurs au Lycée d'Oran, présentés par MM. BOVÉ et DOUMERGUE.

M. MIKUNIEWITCH, sergent au 2^e Etranger, présenté par MM. le capitaine TIKONRAVOV et le colonel STRASSER.

Observations météorologiques. — M. Lasserre, directeur du Service météorologique de l'Algérie veut bien contresigner désormais les tableaux semestriels insérés au Bulletin et établis par M. Grosrenand, observateur de la station d'Oran-Lycée. Les relevés publiés n'en auront que plus de valeur.

De vifs remerciements sont votés à M. Lasserre.

Dans un album de médailles le Comité choisit, pour être offerte à M. Calzaroni, lauréat du Concours de Monographies pour 1923, une plaquette représentant « La Renommée » de Pillet.

M. Flahault envoie au Comité une note rectificative de M. le général Didier, en date du 7 Mai 1923, et relative à l'homme tertiaire. Cette note est remise à la Commission du Bulletin qui la rapportera à la prochaine séance.

M. Doumergue signale certains articles des nouveaux Statuts dont il y aurait lieu d'envisager l'exécution des formalités qu'ils imposent.

En vue d'un travail d'ensemble la *National Geographic Society* de Washington nous demande de lui faire connaître les explorations entreprises, depuis 1900, sous les auspices de notre Société ou sous ceux de « notre pays ». Il sera répondu que nos ressources financières ne nous permettent pas d'organiser des expéditions et que les grandes *Sociétés de Géographie* de Paris, de Marseille et de Bordeaux sont plus qualifiées que nous pour répondre à la question posée.

La *Société d'Histoire naturelle* de Babat demande l'échange de son Bulletin avec celui de notre Société. Accepté.

Bibliothèque. L'abonnement à la revue *L'Anthropologie* est voté pour 1923 et 1924.

Ouvrages offerts : Tables générales du *Bulletin Archéologique* (Comité des Travaux Historiques et Scientifiques) pour les années 1883 à 1915.

Les Pays méditerranéens et la Guerre par M. Louis BERTRAND (Don de M. Fabre Sylvain).

La publication de ses conférences *aux officiers* n'ayant pas été continuée dans le Bulletin, M. le général Didier donne sa démission de membre de la Société. M. le colonel Strasser donne aussi la sienne.

Le Comité en prend acte et décide qu'il sera pourvu à la nomination d'un nouveau Secrétaire Général dans la prochaine séance. (Art. 8, titre 2° des Statuts).

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée.

Le Secrétaire suppléant,

SYLVAIN FABRE.

Le Vice-Président,

F. DOUMERGUE.

SÉANCE DU COMITÉ DU 3 DÉCEMBRE 1923

La séance est ouverte à 5 h. 30 sous la présidence de M. DOUMERGUE, vice-président.

M. Fabre Sylvain est désigné comme secrétaire de séance.

Sont présents : MM. DOUMERGUE, PELLET, FABRE Sylvain, PELLEGAT, TOURNIER, LEMOISSON, FABRE LA MAURELLE, FABRE (Chanoine), BANTON (Abbé), D^r ABADIE, BRUNIE, DUPUY, FISCHER, MAILLET, MÉZIAT.

Excusés : MM. FLAHAULT, DANGLES, STÉPHANOPOLI, BARBIÉ, PÉREZ, MALMEJAC.

Absent : M. DESTREMX.

Le procès-verbal de la séance du 10 Novembre 1923 est lu et approuvé.

Décès. — M. Doumergue fait part du décès de M. Bentayon Xavier, Chevalier de la Légion d'Honneur, Vice-Président de la Chambre de Commerce d'Oran, capitaine d'Artillerie territoriale, membre de notre Société. Il fait l'éloge des vertus du défunt et adresse aux familles atteintes par ce deuil ses condoléances et celles du Comité.

Admissions. — Sont définitivement admis comme membres actifs, MM. HARNIST, HORRENBARGER et MIKHNEWITCH, présentés à la séance précédente.

Présentations. — Sont proposés pour faire partie de la Société :

M^{lle} BENAMOU, agrégée d'histoire, professeur au Lycée de Jeunes Filles d'Oran, présentée par MM. FABRE Sylvain et Commandant MAILLET.

M^{lle} NEMO, agrégée des Lettres, professeur au Lycée de Jeunes Filles d'Oran, présentée par MM. FABRE Sylvain et Commandant MAILLET.

M. ABEILHÉ, vétérinaire, délégué financier de Tlemcen, présenté par MM. CALZARONI et BOUTY.

M. BOUZAR Mohammed, interprète judiciaire à Saint-Denis-du-Sig, présenté par MM. DOUMERGUE et TOURNIER.

M. BONNET Ernest, licencié en droit, président des Mutuelles d'Assurances Agricoles à El Kalâa par Tlemcen, présenté par MM. CARDONNE et DOUMERGUE.

M. DELOBEL, proviseur du Lycée d'Oran, présenté par MM. DOUMERGUE et LEMOISSON.

M. l'Abbé DUPEUX, supérieur du Grand Séminaire d'Eckmuhl, présenté par MM. le Chanoine FABRE et l'Abbé BANTON.

M. HAVARD Léon, président du Syndicat Agricole de Tlemcen, délégué financier, présenté par MM. CARDONNE et DOUMERGUE.

M. LÉGER, vétérinaire major, 12, rue de la Paix, Oran présenté par MM. PELLECAT et FABRE.

M. LÉVY Joseph, adjoint spécial à Lalla-Maghnia, présenté par MM. BARBIN et CONTRÉBAS.

M. MASCART Lucien, agent-voyer en chef du département d'Oran, présenté par MM. PELLECAT et CARRÉ.

M. MERCIER Jean, professeur en retraite, agriculteur à Tlemcen, présenté par MM. CALZARONI et DOUMERGUE.

M. VALLEUR Albert, avocat, conseiller général à Tlemcen, présenté par MM. CALZARONI et BOUTY.

Réception de M. Canal. — Le 8 Novembre dernier, à 6 heures du soir, les membres du Comité ont reçu la visite de M. CANAL, ingénieur à Tunis et membre de notre Société depuis plus de 40 ans. Notre aimable et savant collègue, malgré son grand âge, a conservé une mémoire prodigieuse et une activité juvénile. En un langage disert, il nous a fait le récit de ses travaux d'autrefois, alors qu'il était un des collaborateurs les plus actifs du Bulletin. La Société lui doit entr'autres une monographie de Tiaret, celle de l'arrondissement de Tlemcen et la *Géographie du Maroc*.

M. Canal a été très touché de la cordiale réception qui lui avait été faite et a chargé M. Doumergue d'exprimer aux membres du Comité ses remerciements et les vœux qu'il forme pour la prospérité de la Société.

Médaille Calzaroni. — M. Doumergue présente au Comité la médaille d'argent destinée à M. Calzaroni, directeur d'école à Tlemcen, auteur de la Monographie d'Hennaya. Il est décidé que cette médaille lui sera remise officiellement par MM. le colonel Azan et Bouty qui ont bien voulu accepter cette agréable mission.

Conférences. — M. le commandant Maillet rend compte des démarches de la Commission des Conférences, dont l'organisation est en bonne voie.

A ce sujet il est rappelé que jamais il n'a été d'usage de reproduire les conférences au Bulletin. Elles ne peuvent être publiées que dans des cas exceptionnels dont la commission du Bulletin reste juge. Toutes peuvent faire l'objet d'un court résumé.

Election du Secrétaire Général. — Il est procédé à l'élection du nouveau Secrétaire Général.

Nombre de votants : 16.

Ont obtenu :

MM. FABRE Sylvain	13 voix. Elu.
BANTON (Abbé)	1 »
Commandant MAILLET	1 »
Bulletin blanc	1

M. FABRE Sylvain, ancien Secrétaire Général, est élu.

Apprécient le résultat du vote, M. Doumergue insiste vivement pour que M. Fabre, malgré ses protestations, veuille bien s'incliner devant la marque d'estime que viennent de lui donner ses collègues. Il souligne tout particulièrement le sens de cette manifestation car, mieux que personne, il a pu apprécier les services que M. Fabre n'a cessé de rendre depuis que des circonstances, indépendantes de sa volonté, l'avaient obligé à résilier ses fonctions de Secrétaire Général. M. Fabre accepte et remercie ses collègues de la marque de confiance dont ils viennent de l'honorer. Le Comité, heureux de cette acceptation, en témoigne toute sa satisfaction.

Transsaharien. — Le Comité juge inutile d'émettre un nouveau vœu au sujet du *Transsaharien*, le Gouvernement ayant adopté le tracé par la Zousfana et la Saoura préconisé, depuis 45 ans, par notre Société.

Régime Douanier Algéro-Marocain. — La Chambre de Commerce d'Oran a bien voulu attirer l'attention de la Société de Géographie sur une brochure qu'elle vient de publier sur « Le Régime Douanier Algéro-Marocain » et que M. Doumergue dépose sur le bureau.

Le Comité décide d'examiner immédiatement cette question. M. Tournier, bibliothécaire, en fait l'exposé.

Il résulte des documents fournis par la Chambre de Commerce qu'un *Dahir Chérifien* du 23 Décembre 1921, à augmenté, à partir du 1^{er} Janvier 1922, les droits de douane perçus à l'entrée et à la sortie de la frontière Algéro-Marocaine. Toutes marchandises paient depuis à l'entrée, la taxe de 5 % *ad valorem*. Le régime spécial qui favorisait certains produits est aboli.

Les Chambres de Commerce d'Oran, d'Alger, de Constantine, de Mostaganem, le Syndicat Commercial et Industriel d'Oran, la Chambre Consultative du Commerce et de l'Industrie d'Ondjda, la presse algérienne et certains organes de la presse métropolitaine, se sont émus de ces mesures qu'ils estiment contraires aux Accords de 1901 et 1902, intervenus entre le Gouvernement français et le Gouvernement marocain. Ces accords ont établi, à la frontière Algéro-Marocaine, un régime de faveur destiné à faciliter les relations commerciales entre la Métropole, l'Algérie et le Maroc, particulièrement par le port d'Oran. Le commerce étranger bénéficie même de ces avantages.

Toutes les Chambres de Commerce du Maroc occidental se sont élevées contre le maintien du régime de faveur dont bénéficient encore l'Algérie et la Métropole et demandent l'unification des tarifs aux frontières de terre et de mer ou — au moins — sur une deuxième frontière douanière à établir sur la Moulouya. Ces droits seraient de 10 % *ad valorem*, plus 2,50 % pour la *Caisse spéciale des Travaux publics du Maroc*.

Après cet exposé le Comité discute la question et prend la délibération suivante :

« 1° Considérant que la France n'a pas consenti des sacrifices de sang et d'argent au Maroc pour le bénéfice des nations étrangères déjà trop favorisées par l'Acte d'Algésiras.

2° Que la politique de la France en Afrique du Nord doit au moins tendre à l'unification économique et morale de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc.

3° Que cette unification ne peut être obtenue qu'en faisant disparaître les entraves d'ordre économique qui tendent à élever des cloisons étanches entre l'Algérie et les deux Protectorats.

4° Que ce but paraît être quelque peu perdu de vue par les Chambres de Commerce du Maroc Occidental si on en juge par les vœux qu'elles viennent d'émettre.

5° Que le seul avantage commercial que la France tienne de l'Acte d'Algésiras est précisément le privilège d'ordre économique dont elle jouit à la frontière Algéro-Marocaine.

Pour ces motifs :

Le Comité ne cessant de rendre hommage au Maréchal Lyautey pour l'œuvre grandiose qu'il a accompli au Maroc, émet le vœu :

1° Que le Dahir Chérifien du 23 Décembre 1921 soit rapporté et qu'on en revienne *au statu quo ante*.

2° Que si une augmentation des droits de douane est jugée indispensable à la frontière Algéro-Marocaine, elle soit proportionnelle à celle dont seront frappés les produits transitant par les ports de l'Atlantique.

3° Que cette augmentation ne porte que sur les produits soumis antérieurement à la taxe *ad valorem* de 5 %.

Le Comité s'élevant au-dessus de tous les intérêts particuliers et ne considérant que les intérêts supérieurs de la France, proteste énergiquement contre le vœu émis par la Chambre de Commerce de Rabat, vœu qui révèle l'existence d'un particularisme outrancier qui ne peut aboutir qu'à isoler économiquement le Maroc de l'Algérie et à porter un grave préjudice aux relations commerciales établies entre la Métropole et le Maroc, par les voies de la Méditerranée et de l'Algérie.

Le Gouvernement français a l'impérieux devoir de parer aux graves inconvénients qui résulteraient de la consécration officielle de la politique économique préconisée par la Chambre de Commerce de Rabat. Il lui appartient de sauvegarder les intérêts supérieurs que la France doit faire prévaloir en Afrique du Nord pour y affirmer sa souveraineté. »

Le Conseil, à l'unanimité des seize membres présents, approuve le vœu présenté et décide que sa délibération sera transmise à M. le maréchal Lyautey, aux Pouvoirs publics et à nos représentants au Parlement.

Bibliothèque. — La Bibliothèque a reçu :

Gabriel ESQUIER : *La Prise d'Alger en 1830*. (Don de l'auteur.)

H. MAGER : *Une Science Nouvelle ; La Science des Vibrations Atomiques*. (Don de l'auteur.)

Mémoires de la Société d'Histoire Naturelle du Maroc, T. III, n° 1, consacré à la flore du Maroc.

Achat. — E. F. GAUTIER : *L'Algérie et la Métropole pendant la Guerre*.

Bulletin. — M. Doumergue annonce qu'il espère pouvoir faire paraître sans trop de retard, le prochain fascicule du Bulletin. Il en soumet au Comité la composition probable.

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à 7 h. $\frac{1}{2}$

Le Secrétaire Général,

FABRE SYLVAIN.

Le Vice-Président,

F. DOUMERGUE.

JULIEN LESONNEUR

Le docteur LESONNEUR était né à Alger, le 23 Mai 1849, de parents d'origine normande. Le père étant décédé en 1853, la mère vint, avec son fils, se fixer définitivement à Oran. A 18 ans, après avoir fait d'excellentes études secondaires, le jeune Lesonneur alla étudier la médecine à la Faculté de Rouen. Doué d'une belle intelligence, travailleur acharné il ne tarde pas à se faire remarquer par ses succès. Il obtient successivement : En 1868, une médaille d'argent (Physique) et une médaille de bronze (Sociologie) ; en 1869, le 1^{er} prix de 2^e année au Concours de Médecine ; en 1871 une mention exceptionnelle pour le prix Pyloré ; en 1872, la médaille d'or du prix Pyloré.

En Juin 1874, Lesonneur Julien soutient sa thèse à Paris et, l'année suivante, revient à Rouen où, à la suite d'un concours, il est nommé professeur d'Anatomie et de Physiologie à l'école de Médecine de cette ville.

Deux ans après, en raison de son état de santé, il quitte la Normandie pour s'installer à Oran et, pendant 46 ans, y exerce la médecine jusqu'au 6 Juin 1923, date de sa mort.

Le docteur Lesonneur Julien fut pendant toute sa vie un travailleur infatigable. En dehors de ses nombreuses occupations professionnelles il se consacrait à la direction de l'exploitation d'un important domaine qu'il possédait à Misserghin. Homme d'initiative, il fut un des premiers à construire une cave modèle pour y pratiquer les méthodes de vinification scientifique.

Le docteur Lesonneur trouvait en outre le temps de se consacrer à des œuvres de charité. Homme de cœur et de bien son souvenir restera gravé dans la pensée de tous ceux qui eurent recours à sa science, à son dévouement, à sa bonté.

Au nom de la *Société de Géographie et d'Archéologie*, dont le docteur Lesonneur Julien était membre, nous adressons à sa famille, au corps médical d'Oran et à tous ceux frappés par ce deuil, l'expression de nos sentiments émus et attristés.

FABRE Sylvain.

FRÉDÉRIC ELLIKER

Né à Paris, le 23 Février 1862, M. Frédéric ELLIKER, ingénieur de la Voie à la Cie P.-L.-M., est décédé, presque subitement, à Sidi Bel-Abbès, le 30 Juin 1923, à l'âge de 61 ans.

Ancien élève des Ecoles Polytechniques de Dresde et de

Zurich il avait fait toute sa carrière au service de la Cie des chemins de fer de l'Ouest-Algérien.

Entré, comme dessinateur, à la Direction générale à Paris, le 1^{er} Avril 1883, il est nommé à Oran, en la même qualité, le 1^{er} Novembre 1885. De 1889 à 1893 il participe aux travaux de construction de la ligne de Blida à Berronaghia. En 1894 il est promu Chef de Bureau du Service de la Voie à Sidi-Bel-Abbès et, dès ce moment, franchit rapidement les échelons supérieurs de la hiérarchie, il devient successivement Chef de Section, Chef de Section Principal, Ingénieur-Adjoint, Ingénieur. Lors de la remise des lignes de l'O.-A. au P.-L.-M. il conserve ses dernières fonctions et est chargé de l'Arrondissement du Service de la Voie du Département d'Oran.

Dans l'accomplissement de ces diverses attributions M. Elliker se fit toujours remarquer par son intelligence, son activité, sa haute conscience du devoir.

De relations très agréables sous des dehors d'apparence un peu rude il se distinguait par son exquise urbanité, la finesse de son esprit et le charme de sa parole captivante.

Au nom de la *Société de Géographie et d'Archéologie* dont M. Elliker était membre depuis 1908, au nom du Comité, en mon nom personnel, je salue la mémoire de notre bien regretté collègue et renouvelle à Madame veuve Elliker, à ses enfants et à la famille l'expression de nos condoléances attristées.

XAVIER BENTAYOU

C'est avec une douloureuse surprise que les nombreux amis de Xavier BENTAYOU, ont appris par l'*Echo d'Oran*, le 8 Novembre dernier, la mort à Paris de cet homme de grand cœur.

Né à Oran, le 25 Janvier 1864, Xavier Bentayou, après d'excellentes études au Collège municipal d'Oran, entra dans le commerce où il ne tarda pas à se créer une situation honorable et enviée. Doné d'une grande puissance de travail, toujours bon et affable, serviable en toutes circonstances, il fut remarqué par ses pairs qui le désignèrent, en 1906, pour remplir les fonctions de juge au Tribunal de Commerce. Quelques années après, il fut élu membre de la Chambre de Commerce d'Oran, dont il était devenu le Vice-Président.

Toujours soucieux d'améliorer le sort des humbles, et très dévoué aux intérêts des classes laborieuses, Xavier Bentayou avait accepté de faire partie des conseils d'administration du

Mont-de-Pitié et de l'Ecole de Commerce. Dans ces fonctions qu'il exerça pendant de nombreuses années, ses collègues et amis purent apprécier la valeur de ses avis, la hauteur de ses vues, sa vive intelligence et la rectitude de son jugement.

Mobilisé le 2 Août 1914 en qualité de Lieutenant d'Artillerie, il était nommé Capitaine en Mai 1916 et recevait, en Juillet 1918, pour les services militaires rendus, la croix de la Légion d'Honneur.

La mort prématurée de Xavier Bentayou a été une perte douloureuse pour sa famille, pour ses amis, pour les groupements dont il faisait partie. Notre Société qui le comptait parmi ses membres depuis de nombreuses années en a tout particulièrement ressenti la perte. Au nom de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, nous prions Madame Bentayou, ses enfants et les familles atteintes par ce deuil d'agréer l'assurance de nos profonds regrets et l'expression de nos condoléances les plus attristées.

FABRE Sylvain.

GERMAIN SABATIER

Le 21 Octobre 1923 est décédé, à Tlemcen, à l'âge de 70 ans, M. Germain SABATIER, avocat, ancien maire de Tlemcen, conseiller général, officier de la Légion d'Honneur.

M. Germain Sabatier était né à Tlemcen, le 2 Février 1853. De bonne heure ses parents l'envoyèrent faire ses études à Toulouse. Reçu bachelier il étudia le droit et se fit inscrire au barreau de la ville. Il ne devait pas rester longtemps attaché à cette situation.

La nostalgie de l'Algérie l'avait gagné, il songeait à rentrer à Tlemcen auprès de ses parents, à s'installer dans l'ancienne capitale du Moghreb où les eaux des claires fontaines et les chauds rayons du soleil entretiennent, sous le ciel bleu, un cadre de verdure qui rappelle celui des coins les plus riants de notre belle France.

Le rêve de Sabatier ne tarda pas à se réaliser. En 1873 il était inscrit au barreau de sa ville natale.

Dès ses débuts à la barre le jeune avocat se fit distinguer par ses brillantes qualités. Doué d'une grande facilité d'élocution, servi par une pureté de langage puisée aux meilleurs sources de la culture classique, capable d'une grande puissance de travail que facilitait une vaste érudition, G. Sabatier s'assura rapidement une situation prépondérante et indépendante.

D'abord avocat, puis avocat-défenseur, ensuite avoué, il reprit ses fonctions d'avocat en 1913, et les conserva jusqu'à sa mort.

A l'occasion du cinquantenaire de son inscription au Barreau, ses confrères l'avaient désigné comme bâtonnier pour l'année 1923-1924.

Sa situation matérielle ayant été de bonne heure assurée M. G. Sabatier eut la noble ambition de se consacrer aux affaires publiques. Maire de Tlemcen de 1882 à 1886, il fut élu conseiller général en 1901. Après une interruption, il fut réélu en 1907 et, depuis, il siégea sans discontinuer à l'Assemblée départementale. Rapporteur du budget pendant de longues années, il fut l'apôtre d'une politique de sages économies qui fut féconde en résultats.

Dans l'accomplissement des diverses charges qu'il avait acceptées, M. G. Sabatier ne cessa de se faire remarquer par sa haute conscience de la justice et du droit, par le libéralisme de ses opinions, par le souci constant de la défense des intérêts généraux, sans négliger les intérêts particuliers de sa chère circonscription de Tlemcen. Partout il sut mériter la juste considération et l'affectueuse estime de tous ceux avec lesquels il se trouva en relations.

M. G. Sabatier faisait partie de notre Société depuis 39 ans. Il lui était très attaché et en suivait, avec un intérêt soutenu, les manifestations de sa vie active. Nous ne saurions l'oublier.

Avec les années le surmenage avait fait son œuvre. Très fatigué, mais conservant merveilleusement la plénitude de ses belles facultés intellectuelles, M. G. Sabatier aspirait, mais en vain, au repos. Jusqu'à ses derniers jours, malgré le déclin de ses forces, il dut rester le conseiller de ses concitoyens.

Aussi la disparition de cet homme de bien a-t-elle été cruellement ressentie, par sa famille, par toute la ville de Tlemcen et les innombrables amis qu'il possédait au dehors.

A ce deuil général, je me fais un devoir d'associer la *Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran*. En son nom, au nom du Comité en mon nom personnel, je salue avec émotion la disparition de cet homme de bien qui, toute sa vie durant, n'a cessé de consacrer au bien public, à l'Algérie, au Département d'Oran, à sa chère Tlemcen, son grand cœur, sa belle intelligence, son étonnante érudition et sa prodigieuse activité.

A sa famille éplorée, j'adresse l'expression de nos condoléances les plus sincèrement attristées.

F. DOUMERGUE.

Concours ouverts par la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran

La Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran met au concours les questions suivantes :

1^{er} Concours annuel pour 1925, 1926, ... : *Monographie géographique, historique et économique d'une commune de la province d'Oran (mixte, plein exercice ou indigène).*

Une médaille d'argent et une médaille de bronze seront attribuées aux meilleurs travaux présentés (1).

.....

.....

.....

5^o Pour 1925 : *Géographie du Département d'Oran et de son Hinterland Saharien.*

Une médaille d'argent sera attribuée à l'auteur du meilleur mémoire.

Les conditions générales des concours sont les suivantes :

Les sociétaires et les personnes étrangères à la Société peuvent y participer.

Les manuscrits devront parvenir le 31 mars au plus tard de chacune des années fixées pour le concours.

Les *monographies* devront être inédites. Elles seront dressées d'après les indications générales d'un plan qui sera communiqué aux personnes intéressées qui en feront la demande au Secrétaire général.

Le manuscrit portera une devise qui sera répétée sur une enveloppe fermée contenant à l'intérieur le nom de l'auteur. Cette enveloppe ne sera ouverte qu'après le classement. Si les travaux présentés ne sont pas jugés suffisants, les récompenses pourront être réduites ou supprimées. L'original ou un double de tout travail récompensé devra être offert à la Société, qui se réserve la priorité et le droit de le publier dans son Bulletin. Dans ce cas, 50 exemplaires seront offerts gratuitement à l'auteur.

(1) Les autres questions seront annoncées dans le prochain fascicule.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE

DE LA

PROVINCE D'ORAN

TOME XLIII. — 1923

	Pages
Comité administratif et Bureau de la Société pour l'année 1922-1923	3
Bureau de la Société pour l'année 1923-1924	188
Liste des Membres de la Société	4
Sociétés correspondantes	21
Procès-Verbaux des réunions de la Société et du Comité 76, 164.	282
Assemblée générale du 6 Mai 1923	172
Vœux au sujet des lignes de chemin de fer d'Oudjda à Taza, d'Oran à Marnia par Aïn-Témouchent	166
Lettre de M. le maréchal Lyautey au sujet de la voie ferrée Oudjda-Taza . .	170
Concours ouverts par la Société en 1923, 1924 et 1925 194.	296
Vœu au sujet de la station météorologique de Santa-Cruz, Oran	167
Vœu au sujet du régime douanier algéro-marocain	290

MÉMOIRES ET NOTICES

J. JAUFFRET. — Araouan	23
F. DOUMERGUE. — La grotte de la Guethna (Lourmel)	41
— Deuxième appendice au sujet des outils préhistoriques pédonculés	49
— Note provisoire sur le cétacé du Cagna- ret (<i>Balaenoptera musculus</i>) L. Le Rorqual de la Méditerranée	259
— Un vaste plan d'aménagement des eaux fluviales du bassin de la Tafna	157
Lt-Colonel CADL. — De la religion mahométane. Pour la femme musulmane	53
J. A. CALZARONI. — Hennaya (Eugène Etienne). Mono- graphie (3 Pl.)	87
Commandant NOËL. — Note sur la formation des Dunes dans le Sud Oranais et dans l'Erg Occidental	195
Abbé FABRE. — Inscriptions d'Aïn-Témouchent	212
J. CAZENAVE. — Cervantes à Oran, 1581	215
BODIN. — Note sur l'origine du nom de <i>Mogatazes</i> donné par les Espagnols à certains de leurs auxi- liaires indigènes pendant leur occupation d'Oran	243

Général DUBIER. — Note au sujet de l'homme tertiaire. . . .	211
Colonel Paul AZAN. — Un document de 1845 sur l'Armée indigène	248
LASSERRE et GROSRENAUD. — Observations météorologiques de la station d'Oran-Lycée et Pluies dans le département d'Oran du 1 ^{er} Jan. au 31 Déc. . 71,	158
FOURNIER. — Régime douanier algéro-marocain.	260

BIBLIOGRAPHIE

E. F. — Nouvelle méthode pour recherche, étude, expertise des gîtes miniers par l'examen des champs de vibration de l'éther qui accompagnent les eaux souterraines par H. MAGER. .	73
— Les sondeurs et leurs procédés. — Les baguettes. — Les pendules. — Les appareils automatiques et autres procédés par Henri MAGER.	74
Sylvain FABRE. — La première circumnavigation du globe par Jean SEBASTIEN DEL CANO.	75
— Mission Transsaharienne Alger-Dakar par M. le Capitaine AUGIÉRAS.	160
A. PELLEGAT. — Les Présides espagnols d'Afrique, leur organisation au XVIII ^e siècle par M. J. CAZENAVE. .	162
C ^t MAILLET. — Rapport sur les travaux astronomiques et géodésiques exécutés en Afrique Occidentale, par M. le Commandant de MARTONNE.	279
Abbé BAXTON. — Une science nouvelle : la science des vibrations atomiques, par M. H. MAGER.	279
A. JULIEN. — La prise d'Alger (1830), par M. ESQUER. . .	274
F. DOUMERGUE. — Atlas d'Algérie et de Tunisie, par MM. Augustin BERNARD et R. FLOTTE de ROQUEVAIRE.	277
— Nouvelles recherches sur les objets anciens de l'Aonker, par MM. P. LAFORGUE et SAINT-SAUCIN.	280
— Objets anciens de la région de Gao, par M. P. LAFORGUE.	280

NÉCROLOGIE

Léon GAZANOL	85
Jules Salomon LÉVY	85
Alfred ISRAËL dit Fould.	86
LESORNEUR	292
Frédéric ELLIKER	292
Xavier BENTAYOU	293
Germain SABATIER	294

DT
298
08S622
t. 42-43

Société de géographie et
d'archéologie de la province
d'Oran

Bulletin trimestriel de
géographie et d'archéologie

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

